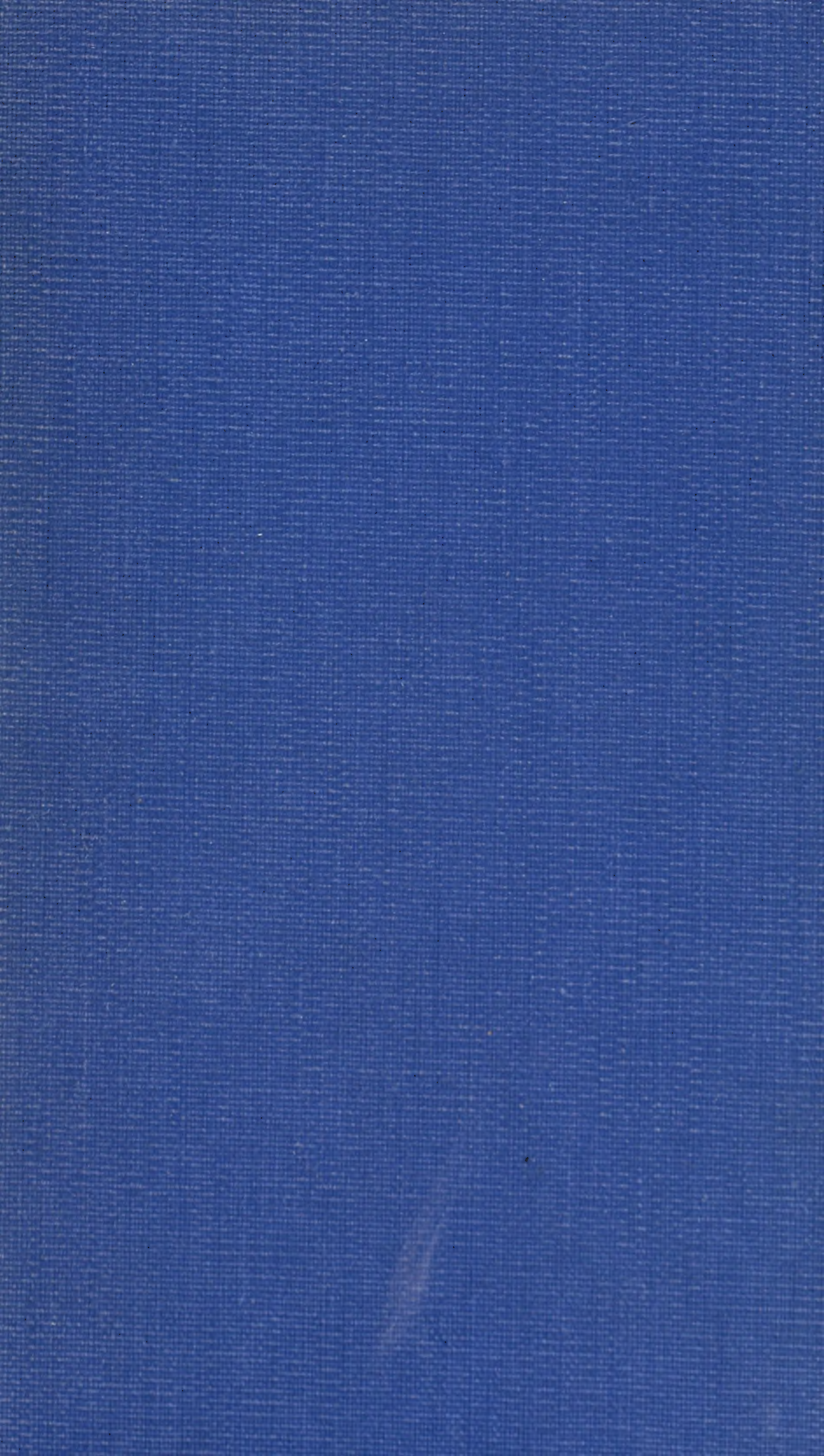
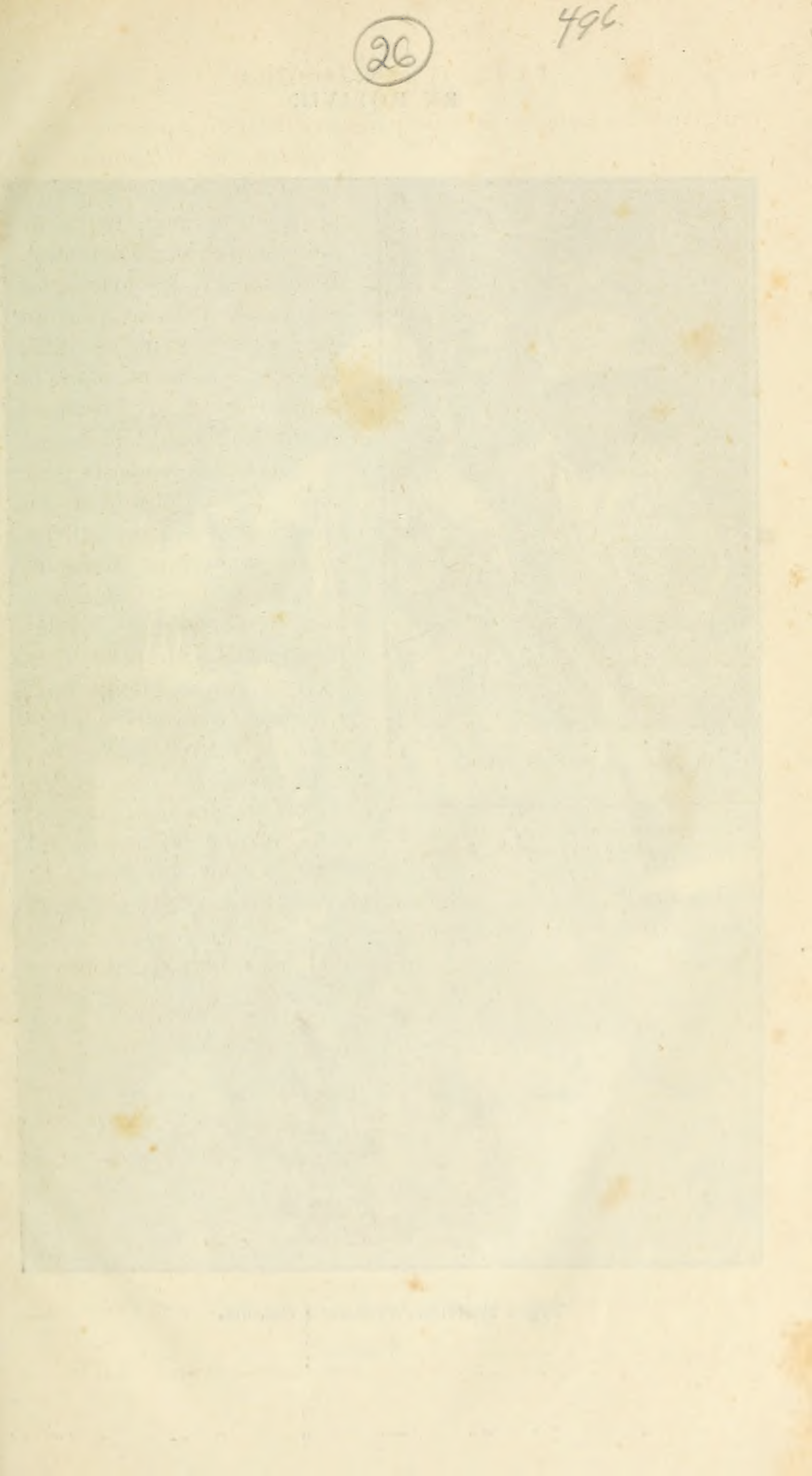



26
496



Types Boliviens d'Oruro à Calama.

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VOYAGES, MÉMOIRES ET SOUVENIRS, SCIENCES
BEAUX-ARTS, CRITIQUE, VARIÉTÉS
ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME QUATRIÈME

(Nos 19 à 24)

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS



LA PAZ. — Groupe d'Indiens chez eux.

EN BOLIVIE

— DU PACIFIQUE AU LAC TITICACA —

A travers la montagne de sable qui entoure Antofagasta et Mejillones, se faufile un serpent de fer dont la tête est dans Antofagasta même, et la queue à Oruro, en Bolivie, à neuf cents kilomètres de là.

C'est le chemin de fer minier de la célèbre Compagnie de Huanchaca, qui amène à la côte des quantités de minerai d'argent récoltées un peu partout sur son parcours, sans préjudice des nitrates de soude, des borates de chaux, du soufre, et d'une infinité de produits minéraux qui font la richesse de la province d'Antofagasta et du territoire bolivien qui en est la suite.

Ah! ce chemin de fer à voie étroite, avec ses diminutifs de wagons de voyageurs!

Durant trois jours, de six heures du matin à six heures du soir, il faudra supporter ce supplice d'un genre nouveau d'être à l'étroit, serré, mal assis dans la boîte aux roulements comptés, que la Compagnie de ce chemin de fer daigne attacher trois fois par semaine, les lundi, mercredi et vendredi, en queue des colis à destination d'Uyuni et d'Oruro, d'où on les charge à dos de mules pour Potosi, Sucre et Cochabamba.

Avec le chemin de fer de Mollendo par Arequipa jusqu'au lac de Titicaca, la voie étroite qui part d'Antofagasta est l'une des deux entrées de la Bolivie.

Triste entrée !

Dès six heures du matin, une charrette est venu enlever à l'hôtel les bagages de ceux qui seront destinés au supplice du chemin de fer. Et l'on se hâte. Il faut arriver bon premier afin de se caser au mieux. Tels les amateurs de représentations à succès dont le fauteuil n'est pas réservé.

Il y a trois étapes, chacune d'un jour, et chaque jour il faudra passer au guichet prendre son billet. Le sens pratique de la Compagnie ne va pas encore jusqu'à délivrer un billet unique d'Antofagasta à Oruro. Mais en revanche, elle enregistre les bagages pour toute la longueur du réseau. C'est le principal, en somme. Comment n'avoir pas des trésors d'indulgence pour une Compagnie qui, au moins, décharge ses voyageurs de l'unique souci, les bagages.

— Une première, Calama ?

— Treize piastres quarante.

— C'est bon, en voici quatorze.

— Voici cinquante centavos de retour.

— Mais, mais, mais, aimable distributeur, c'est soixante centavos qu'il faut me rendre !

— Assurément, monsieur, mais je suis sans monnaie.

— Et moi aussi. Pourtant, à un guichet de distribution des billets... Vous devriez au moins pouvoir rendre sur une piastre !

— Enfin, le voulez-vous ce billet, oui ou non ? Ça ne vous convient pas ? Allez faire de la monnaie autre part, ou rendez-moi mon billet.

Il faut en prendre son parti, et acheter par l'abandon de ces dix centavos le loisir de pouvoir passer jusqu'au wagon et de choisir une place à peu près convenable.

Ce n'est pas une petite affaire dans ce pays, peu grouillant par nature, que de décider les employés du chemin de fer à sortir de leur torpeur et de leur lenteur habituelles.

A peine si le mirage d'un pourboire, qui n'est pas d'usage sur la côte du Pacifique, aide à obtenir ce résultat. Ainsi sont les habitants de la côte au nord de Valparaiso. Un boulet de canon tombant à leurs pieds ne les agiterait pas autrement.

Le cas est fréquent où un voyageur peu débrouillard n'a pu obtenir l'enregistrement de son bagage pour l'heure du départ, et le train indépendant de la torpeur du personnel, lui file au nez, à la barbe.

Comble de l'ironie, avouons-le ! Car les trains de voyageurs ne partent que de deux en deux jours. Ne l'oublions pas.

Enfin tout est en règle. On a vu caser son bagage dans le fourgon. Hou, hou, hou, les sifflets déchirent l'air, on part, on est parti avec cette lente vitesse que commande la pente à gravir.

Vingt minutes après, Antofagasta n'est plus qu'un amas de petits points noirs tachant le sable de la mer. Quelques navires au large se confondent avec des oiseaux et l'on passe en vue de Playa Blanca.

Playa Blanca est l'établissement où la Compagnie de Huanchaca bénéficie son minerai d'argent. C'est un établissement gigantesque, de création récente, situé à quelques cinq cents mètres de la mer. Tout près du rivage, d'abord, l'usine. Puis, en gravitant la dune, les maisonnettes se groupent autour de l'église. Ce sont au milieu des sables des centaines de corons ouvriers, des maisons de bois tout comme Antofagasta, alignées dans leur monotone rectilignéité.

Là les réservoirs énormes d'eau douce captée dans la montagne à quatre mille mètres d'altitude et amenée de trois cent quinze kilomètres. Puis les réservoirs d'eau de mer élevée par de puissantes pompes pour les besoins des traitements qu'on fait subir au minerai pour en extraire l'argent.

Huanchaca, située en Bolivie à environ quatre mille cinq cents mètres d'altitude, est l'une des mines argentifères les plus conséquentes de l'univers. On y traitait, il y a quelques années, le minerai par amalgamation avec le mercure. C'était le seul moyen pratique pour extraire l'argent de son minerai, car la Bolivie n'a pas de charbon et les environs de Uyuni et de Huanchaca sont trop élevés pour que des forêts y poussent. On ne pouvait donc

pratiquement songer à traiter le minerai d'argent par la fusion. C'est alors que la Compagnie de Huanchaca créa l'établissement de Playa-Blanca, qui est en communication avec le chemin de fer de Huanchaca à Antofagasta, où l'on traite le minerai d'argent suivant les procédés industriels les plus modernes. Seulement, pour des motifs qu'il n'est pas donné au profane de pénétrer, cet établissement, beaucoup trop grandiosement conçu, trop considérable, rempli de machines si nombreuses et tellement perfectionnées qu'on a pu dire que Playa-Blanca est une véritable exposition de machines, serait, au dire de gens très autorisés, le plus magnifique rongeur que cette Compagnie ait introduit dans son économie domestique.

L'événement le plus souhaitable qui pût arriver à la Compagnie de Huanchaca, disait un ingénieur connu, serait, que, par un des cataclysmes fréquents dans ces parages volcaniques, la mer envahît Playa-Blanca à la suite d'un violent tremblement de terre et qu'un raz de marée anéantît en un jour cette admirable usine, produit du travail créateur de tant d'ingénieurs. Le malheur de Playa-Blanca est d'avoir été réalisé trop en grand, par des esprits trop vastes. Dans cet établissement construit pour bénéficier le minerai d'argent, c'est le minerai d'argent qui manque le plus. Les mines de Pulacayo et de Huanchaca, quoique les plus productives en minerai d'argent, suffisent à peine à alimenter de matières premières le quart des appareils à bénéficier le métal.

Les autres appareils dorment. Le sommeil d'une machine, c'est sa mort.

Et le train roule toujours, laissant loin derrière lui et la mer, et Antofagasta et Playa-Blanca. Maintenant il s'est engagé entre deux montagnes, qui sont de sable. Cela ne change pas depuis Valparaiso. C'est la *Quebrada agua negra*, — le ravin d'eaux noires. — Pourquoi d'eaux noires? Mystère! Car pour pouvoir qualifier ce ravin de la couleur d'une eau quelconque, au moins faudrait-il qu'on y trouvât de l'eau. Bien sûr, s'il y en a eu, ce fut au déluge. Cette entrée en matière des hauts plateaux de sable où l'eau est aussi ignorée que l'absence de vermine sur la tête des indiens de Bolivie est inconnue, eut été plus justement dénommée le ravin de l'aridité. Mais l'homme a des idées bizarres. Les grecs appelaient Euménides — bonnes déesses —

celles qu'ils redoutaient comme les pires mégères de leur Olympe. C'était, assure-t-on, avec l'espoir de les rendre aimables et propices. Vraisemblablement, la *Quebrada agua negra* aura tiré son nom dans le sentiment analogue d'un voyageur y mourant de soif.

La *Quebrada agua negra* est gravie. Maintenant, c'est le désert et ce sera le désert jusqu'à Calama où, le soir, se fera la première étape.

Où sont-elles nos jolies campagnes françaises que traversent à la vapeur nos trains de vitesse. C'est verdoyant, c'est varié, c'est gai, c'est riant.

Ici, le désert !

Du sable là, du sable ici, du sable encore.

Et, comme pour contraindre le voyageur à ne pas oublier l'aspect d'un seul des grains du sable qui forme ce désert, le train, par ironie sans doute, s'en va son petit bonhomme de chemin à l'allure d'une vingtaine de kilomètres à l'heure, en convoi peu pressé, fait à l'image des employés alanguis de son exploitation.

De temps en temps on s'arrête, sans motif apparent, devant des baraquements décorés du nom de station. En voyant cette *pampa* à perte de vue, on se demande pourquoi cette gare et quels êtres vivants elle peut desservir ?

C'est que ces haltes sont le centre d'exploitations de nitrates de soude, ou d'un minerai d'argent ou de cuivre. Tout ce désert a été sondé dans ses fonds et tréfonds par les *cateadores* — chercheurs de mines — et plusieurs parties en sont livrées à l'exploitation de minerais variés.

D'abord c'est Portezuelo, à trente kilomètres d'Antofagasta et à cinq cent cinquante-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, qui ouvre la zone du désert salpêtrier. Des rails aboutés de tous côtés se séparent d'endroits en endroits du tronc principal et vont se perdre dans l'infini du sable pour desservir une exploitation de *caliche* — nitrate de soude natif —. Ce désert, qui n'offre à l'œil que la monotonie du sable, contient des richesses que la soif de l'or fait exploiter par des gens qui n'ont d'humain que la forme du corps et dont l'intelligence s'atrophie dans une vie de privations et de labeur brutal.

Après Portezuelo, c'est Cuevitas, à quatre-vingt trois kilomètres et à huit cent quatre-vingt-treize mètres d'altitude, puis Cerrillos, à cent neuf kilomètres et mille vingt-quatre mètres d'altitude, et

Salinas, à cent vingt-huit kilomètres et treize cent quarante et un mètres d'altitude.

Le besoin rend ingénieux, surtout le besoin d'eau. L'eau qu'on rencontre bien rare dans les puits de ce désert de salpêtre est saumâtre et à peine potable. Vis-à-vis de la station de Salinas existe un établissement qui, bien que primitif, vaut la peine qu'on s'y arrête, car il se pourrait bien qu'il fût unique en son genre. C'est un établissement de distillation solaire.

D'un puits au milieu de la *pampa*, des hommes élèvent à tour de bras une eau saumâtre qui s'épanche dans de vastes cuves de tôle. Ces cuves peu profondes ont, au contraire, une grande superficie. Elles sont recouvertes de châssis vitrés qui les ferment hermétiquement et sont légèrement inclinées toutes du même côté.

L'appareil est simple, comme on voit. Le soleil du désert et des tropiques, faisant son œuvre, évapore peu à peu l'eau des cuves dont la vapeur se condense en gouttelettes aux parois intérieures des châssis.

C'est le cas ou jamais de rappeler que la mer n'est formée que de gouttes. Toutes les gouttes condensées sur les châssis glissent lentement le long du verre et se déversent dans des canalisations en pente légère. Elles-mêmes aboutissent à un réservoir. Le terrain gratuit du désert offrait du champ à l'ingénieux inventeur de cette distillation solaire qui mériterait une place d'honneur dans les récits de Jules Verne. Il a établi ses cuves sur une superficie tellement vaste que la centralisation générale des gouttelettes éparses sur les châssis fournit un débit constant équivalant au débit d'une pompe moyenne.

Les gens des environs assoiffés d'eau potable viennent s'approvisionner à cette entreprise de vente d'eau douce distillée par le soleil. Ils la payent jusqu'à vingt-cinq ou trente centavos de piastre par arrobe (trente centavos représentent environ cinquante-six centimes. L'arrobe contient trente litres).

En quittant Salinas, on gravite toujours au travers de ce désert monotone. On passe à Central, station située à cent trente-six kilomètres d'Antofagasta, puis à Sierra Gorda qui en est à cent soixante-dix kilomètres et par seize cent vingt-trois mètres d'altitude.

On ne peut franchir cette station sans dire deux mots de Cara-

coles, dont les mines d'argent ont leur double déversoir par les stations de Salinas et de Sierra Gorda.

Caracoles est à plusieurs journées de mules de ces stations, mais n'en trouve pas moins, grâce à elles, des facilités de transport peu ordinaires. On se rend facilement compte de l'intérêt que ces mines peuvent avoir au chemin de fer, quand on sait qu'avant sa création, Caracoles, alors en pleine production du minerai d'argent, n'employait pas moins de quinze cents charrettes pour transporter ses minerais jusqu'à Antofagasta.



Type de Chola Bolivienne

C'était le beau temps de Caracoles. C'est en 1870 qu'un José Diaz Gana, associé avec le baron de Rivière, un nom dont la renommée argentée est restée en France, découvrirent avec leurs *cateadores* la légendaire Montagne d'Argent, grâce aux données de la tradition laissée par l'indien Garabito de la ville de Cobija.

Caracoles eut, de 1870 à 1885, sa période de grande fièvre. On en retira des millions. Et puis la veine s'est épuisée. Le minerai de la Montagne d'Argent s'est fait rare. La station de Sierra Gorda ne reçoit plus que des bribes de l'ancienne richesse.

A partir de Sierra Gorda le désert se limite. Dans le lointain on commence à percevoir les hautes montagnes de la Cordillère. Elles paraissent donner toute la gamme des couleurs, ces montagnes. Là c'est le vert qui domine, ici c'est le rouge, autre part du jaune. Travail immense du peintre gigantesque qui est la nature. Ce sont les sulfures et les oxydes qui se dégagent de ces coteaux chargés de différents métaux, jugés par les *cateadores* insuffisants pour valoir l'exploitation.

Peu à peu la voie ferrée s'engage au travers de ces pentes coloriées. Le soleil qui décline derrière les hautes montagnes laisse place au vent frisquet, et comme l'homme ne perd rien dans ces régions dépourvues de tout, on a la surprise de croiser des charrettes mâtées comme un voilier de haute mer qui cheminent toutes voiles dehors. Les rouliers soulagent ainsi leurs attelages grâce au vent arrière qui fraîchit de plus en plus au fur et à mesure que l'on arrive plus haut.

Sur le parcours de voie ferrée, les équipes d'ouvriers du ballast, emploient aussi le même mode de locomotion pour regagner, sur le wagonnet traditionnel, la station où ils gitent.

Enfin, vers six heures du soir, on commence à apercevoir quelques rares genêts. Dans le fond les montagnes neigeuses. C'est l'oasis de Calama, à deux mille deux cent soixante-cinq mètres au-dessus de la mer et à deux cent trente-huit kilomètres du point de départ.

Ouf! Voilà plus de dix heures qu'on roule sur ce chemin à voie étroite, une bonne nuit de repos ne sera pas volée.

* * *

Calama a son histoire. C'est sans doute à cause de cela et en vertu de l'adage : « *Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire* » que Calama est une bourgade malheureuse, ou, plus exactement misérable.

Deux percées décorées, l'une du nom d'Arturo Prat, l'autre de Condell, les deux héros du Chili mis à toutes sauces, figurent des rues. Disons à cette occasion que le Chili n'a pas une si infime bourgade qui n'ait pour le moins une rue Condell ou une rue Arturo Prat. Ce sont les deux héros de la guerre contre le Pérou, et le Chili les prodigue, sa galerie de héros étant encore insuffisamment garnie pour pouvoir y trouver une variété de noms de rues considérables. Mais cela viendra!

— Le meilleur hôtel, mon brave? ont demandé la veille au soir en arrivant les voyageurs à un indigène moitié brute, moitié homme.

Immédiatement on leur a indiqué une *posada* d'aspect moins qu'engageant. Mais que faire? le train ne repartait que ce matin à six heures? Franchement on ne pouvait passer la nuit à faire les cent pas devant la gare. D'autant qu'on n'est plus sous la douce température des orangers qui règne à la côte. On est à près de deux mille trois cents mètres d'altitude et l'on s'en ressent.

Alors, après un dîner de conserves apportées par prudence, avec un pain frais encore le matin, mais que la sécheresse causée par la raréfaction de l'air avait converti en biscuit, les habitants du wagon parti hier d'Antofagasta se sont partagés quelques paillasses malpropres qu'on a tenues à leur disposition. C'est la négation du plus rudimentaire confortable. L'art de l'hôtelier est inconnu à Calama et les habitants, qui sont presque des sauvages, traitent le voyageur de passage comme ils se traiteraient eux-mêmes. Faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fût fait à vous-même, dit le philosophe. Voilà pourquoi l'on est si mal à Calama.

Derrière la cloison de bois, un grognement significatif indique clairement, malgré l'obscurité de la nuit, que nos voisins d'habitation sont de cette race utile à laquelle nous devons le jambon d'York.

Pourtant la fatigue étant plus forte, à huit heures le dortoir aux paillasses ronflait dans un accord parfait qui donnait le change aux grognements de derrière la cloison.

A quatre heures et demie, ce matin, un sifflet de locomotive a mis tout le monde hors de sa couverture de voyage. C'est avec un plaisir mal contenu qu'on allait quitter une si mauvaise hospitalité.

Miséricorde! Quand on songe qu'au retour, il faudra encore passer une semblable nuit. Ah, les voyages forment la jeunesse, ce n'est pas un doute! Mais ils déforment les reins, quand il faut passer des nuits à la dure comme celle de Calama et celles que nous aurons à passer en Bolivie!

Adieu Calama, sans regrets! Il est six heures, en route.

Avant 1879, Calama et tout le désert que l'on a parcouru hier depuis la cote appartenait à la Bolivie. Le Chili, qui commen-

çait à se trouver en mauvaise intelligence avec ses deux voisins, la Bolivie et le Pérou, avait envahi Antofagasta, le 14 février 1879, qu'à compter de cette date il a toujours considéré comme bien propre.

Antofagasta, c'était l'unique port de la Bolivie, son unique point de communication avec l'océan, avec le dehors.



LA PAZ. — Le tambour major du 1er régiment bolivien.

La Bolivie, ne doutant pas d'elle-même, envoya des soldats. Qui n'a vu ces opérettes-bouffes, dans lesquelles un général Pataquès quelconque se présente à la tête d'une escouade de mannequins rouges ou verts pour renverser le pouvoir gouvernant, un général Bombardos non moins grotesque que son compétiteur? Je n'essaierai pas de dépeindre l'armée bolivienne telle quelle est actuellement. Il faudrait écrire une opérette-bouffe. Toutefois, si l'on considère ce qu'est l'armée Bolivienne actuelle on se figure aisément ce qu'elle pouvait être en 1879, au moment où elle eut à défendre son territoire contre les ennemis de la patrie, les Chiliens en l'espèce.

L'armée bolivienne actuelle compte (la statistique s'en trouve dans les annuaires qui circulent en Bolivie) environ quinze cents hommes, desquels il faut défalquer six cents musiciens environ.

Le reste du contingent, réparti sur le territoire de Bolivie, un territoire pour le moins cinq fois aussi grand que la France, se divise en trois armes. Armes épiques!! L'infanterie tout de rouge habillée, avec des havresacs en drap rouge, l'artillerie!! la cavalerie!!!

Il faudrait avoir un objectif assez grand pour englober dans un seul groupe cette armée mirmidonesque. La chose n'en serait pas impossible sans doute, si elle ne se trouvait pas éparpillée sur les quatre points cardinaux de la république bolivienne. Il faut nous borner à joindre à ce récit un spécimen de tambour-major bolivien. Il donnera une idée fugitive du reste de l'armée. *Ab uno disce omnes.*

Dans leurs histoires nationales, les Chiliens se gardent bien de préciser tous ces détails. Ce serait une faute de ravaler l'ennemi qu'on a battu, on y risque d'en diminuer d'autant son propre mérite.

Aussi, tous les récits de la bataille de Calama, d'une troupe chilienne commandée par un colonel Emilio Sotomayor, contre quelques sauvages boliviens, en font une journée mémorable dans les fastes chiliens, qui n'hésitent pas à la comparer au Waterloo de la Bolivie.

A la suite de ce Waterloo bolivien, la Bolivie eut été entre les mains des triomphateurs, s'ils eussent exactement connu la faiblesse de leur ennemi. Ils en restèrent sur leurs lauriers et se contentèrent modestement d'occuper la bourgade de Calama, dont la population actuelle se compose de cinq à six cents habitants tout au plus.

Plus tard, quand le Chili eut vaincu le Pérou venu à la rescousse de la Bolivie, et qu'eut lieu la trève de 1881, à la suite de la prise de Lima, le Chili annexa le territoire bolivien jusqu'au delà d'Ascotan, englobant d'un seul coup dans la patrie chilienne les borates de chaux de cette région et ses terrains volcaniques riches en minéraux de toute nature.

Depuis ce temps, la Bolivie est devenue, comme la Suisse, une province méditerranéenne et ses amiraux, si elle en avait, seraient condamnés au port des éperons, ni plus ni moins que l'Amiral suisse, de célèbre mémoire.

Ne nous éloignons pas de Calama sans retracer le petit colloque classique à la gare au moment de la prise du billet



Le pont du chemin de fer sur le Rio Loa. (Page 17).

On s'avance au guichet et bravement, en homme réjoui de quitter un lieu aussi peu hospitalier.

— Une première Uyuni, s. v. p. ?

— Vingt-trois piastres quatre-vingts centavos, répond une voix de derrière un guichet.

— C'est bon, en voici vingt-quatre.

Un billet vous arrive par le trou semi-circulaire, mais pas de monnaie.

— Eh mais, brave guichetier, n'ai-je pas vingt centavos de monnaie à recevoir ?

— Comment donc ! Mais je n'ai pas de monnaie.

Nota : Pour le dénouement, voir hier au départ d'Antofagasta.

Le train vient de s'arrêter. Nous voici à Céré, rentrés en plein désert. L'oasis de Calama n'a pas été de longue durée. Dans le lointain, sur la droite, on aperçoit le volcan San Pedro, qui fume tranquillement par bouffées, en donnant l'impression de ces locomotives à l'arrêt dont les bouffées de vapeur périodiques scandent la minute en jets réguliers.

Et l'on monte toujours. Céré est à deux mille six cent quarante-deux mètres d'altitude. Maintenant, on arrive à la station de Conchi, à trois mille quinze mètres, au bord du Loa.

Ce Loa dont les Chiliens du Sud parlent avec emphase sans le connaître, comme d'un fleuve considérable, n'est qu'un torrent qui, onze mois sur douze, coule placidement en ruisselet modeste. Seules ses gorges valent la peine qu'on en parle.

En sortant de la station de Conchi, la voie du chemin de fer s'engage sur un pont de deux cent quarante-quatre mètres jeté d'une des rives du Loa à l'autre rive. C'est une de ces constructions légères à l'œil, mais solides par l'enchevêtrement des poutres de fer. Il ne faut pas moins que cette assurance pour ragaillardir le voyageur situé sur la plate-forme d'arrière du wagon, en spectateur.

Entre les traverses de la voie, à cent un mètres cinquante sous les pieds, le *rio* Loa coule en paix entre deux gorges déchirées à pic au moment de la formation géologique de cette partie du globe. On sent un petit frisson vous parcourir le corps, et l'on en a la chair de poule à la pensée de ce qui adviendrait si ce pont fluet jeté en travers des deux rives venait à fléchir un jour au passage d'un train.

Mais déjà on a atteint la rive opposée et la préoccupation dominante reprend ses droits. Aura-t-on le *sorrocho*, ou *puna?* Ce sont deux mots pour indiquer la même idée. Idée qui commence à obséder les plus indifférents.

Le *sorrocho*, aussi appelé la *puna*, est le mal des montagnes, cette souffrance de ne plus pouvoir respirer à cause de la raréfaction de l'air. Avant de partir dela côte, chacun a fait sa provision de drogues, pour se protéger contre le douloureux *sorrocho*. L'un garantit l'efficacité de l'éther, l'autre s'est muni de carbonate d'ammoniaque, des Anglais, fidèles à leurs habitudes, combattent préventivement le *sorrocho* par l'absorption réitérée d'un litre de cognac entamé au départ de Calama et déjà vide aux trois quarts.

On raconte des choses peu réjouissantes. Des gens qui étouffent, le sang leur sortant par le nez et les oreilles; d'autres, pris de vomissements analogues au mal de mer; d'autres, bâillant aux fenêtres et aspirant l'air comme carpes hors de l'eau.

L'homme à la fiole d'éther se moque de tout. Avec cela, il est sûr d'échapper au terrible mal. C'est le remède avant la maladie.

Et tout d'un coup, au milieu de ses démonstrations, on entend une petite détonation comme celle d'un pistolet enfantin dont sauterait le bouchon qui en ferme le canon, et un jet d'éther jaillit en l'air. C'est l'homme à l'éther qui a voulu faire essayer son antidote à une passagère que tant de racontars finissent par indisposer. Il a débouché sa fiole à l'émeri remplie à Antofagasta avant le départ, à une pression atmosphérique bien différente de celle des trois mille deux cent trente-trois mètres où nous sommes. Dès qu'il a tenté de déboucher sa fiole d'éther, le bouchon a sauté comme un bouchon à champagne et son liquide a jailli hors de son flacon dans l'atmosphère ambiant raréfié.

Maintenant il gémit sur son éther envolé et évaporé aussitôt, tandis que le train louvoie autour des bases du volcan San Pedro et s'arrête à la station du même nom, à trois mille deux cent trente-trois mètres d'altitude, ombragée par la cheminée gigantesque et fumante du volcan.

Les gens bien avisés qui répugnent à manger les préparations innommables qu'on est susceptible de rencontrer dans ces stations du désert, ont fait un déjeuner en wagon avec leurs provisions de route apportées d'Antofagasta. Les autres se précipitent à ce qui

a nom : buffet de San Pedro, où ils absorberont un mélange multicolore de pommes de terre, de riz, de tomates, de piments, de *ajis*, et de bien d'autres légumineux devenus impossibles à discerner, sans compter des morceaux de viandes douteuses. C'est le brouet national que, sur la côte du Pacifique, on appelle : *chupe*.

A quelque deux cents mètres se trouvent, taillés dans le flanc du volcan San Pedro, les réservoirs qui emmagasinent l'eau destinée à Calama et à Antofagasta. Pendant que les voyageurs se gavent de *chupe*, on peut visiter ces réservoirs qui sont taillés à même dans le roc du volcan. De grands bassins cimentés, dans lesquels viennent se déverser les fontes des neiges éternelles du San Pedro. A cela, rien d'extraordinaire. Mais, détail typique de l'indifférence qui règne dans ces pays, c'est que les ingénieurs qui ont exécuté ce travail important de canalisation entre San Pedro, à trois cent quatorze kilomètres de la côte, et Antofagasta, se sont trompés sur la nature des eaux qu'ils amenaient à la côte.

Une fois la canalisation établie, on s'est aperçu que les eaux du San Pedro sont tellement chargées de sulfates et de carbonates de chaux qu'elles ont un goût calcaire très accentué et qu'elles sont incapables de dissoudre le savon. Ce n'était pas, paraît-il, l'eau du *rio* San Pedro qu'il fallait emmagasiner, mais celle du *rio* Polapi, un autre ruisselet à quelques kilomètres de là, qui prend également naissance dans les neiges du volcan San Pedro et, comme lui, va se déverser dans le *rio* Loa.

Heureusement, l'inconvénient est facile à réparer, et selon toute probabilité Antofagasta consommera avant quelques années les eaux réellement potables du *rio* Polapi, préférées aux liquides insalubres du San Pedro.

Ce n'est pas le tout d'avoir pu graviter jusqu'aux réservoirs, il faut pouvoir regagner son wagon, chose peu aisée, bien qu'il soit éloigné au plus de deux cent cinquante mètres.

Le terrible *sorrocho*, que l'on narguait tout à l'heure, se fait sentir dès que l'on marche. Aussi faut-il regagner le train tout essoufflé, manquant d'air comme si l'on avait fourni un pas gymnastique de plusieurs kilomètres.

Dans le wagon des secondes, un voyageur a ressenti les atteintes de l'affreux mal, il saigne du nez, des oreilles et vomit

à plusieurs reprises. Cela le tiendra pendant vingt-quatre heures. Mais glissons, et rentrons dans le wagon qui est nôtre. Le *sorrocho*, comme le mal de mer, est contagieux si on s'y appesantit outre mesure.

Et l'on continue à monter, en contournant le volcan San Pedro. On traverse des plaines couvertes de laves baltiques coulées du volcan. Puis tout d'un coup, sans transition aucune, la nature du terrain change. Ici, c'est la cendre du volcan, sur laquelle une pluie de grêlons gros comme le poing est venue se déposer. Seulement les grêlons n'ont pas fondu : ils sont de pierre. Il y en a des milliers, des milliers et des milliers.

Voilà une plaine où il ne fait pas bon se trouver quand, après avoir fumé pendant des périodes d'années, San Pedro se met à cracher.

Polapi, trois mille sept cent soixante-douze mètres d'altitude ; cinq minutes d'arrêt. Puis Ascotan, trois mille neuf cent cinquante-six mètres ; dix minutes d'arrêt. On a l'impression qu'il faut laisser souffler la machine par crainte qu'elle aussi ne souffre du *sorrocho*.

Ascotan marque le point culminant de la ligne ferrée.

Et monté sur le faîte, on aspire à descendre !

Déjà le volcan San Pedro s'évanouit en arrière dans le lointain.

En avant, on aperçoit le volcan Ollagué, séparé d'Ascotan par une lagune immense de borate de chaux, de plus de cent quarante kilomètres à vol d'oiseau.

Ah ! cette lagune de borate de chaux ! Quel gisement ! Quelle fortune insensée à plus de trois mille neuf cents mètres au-dessus de l'océan, qui, ce n'est pas un doute, a dû être là à une époque géologique quelconque de notre globe !

De loin, cela prend l'apparence d'une nappe blanche, immaculée comme les neiges éternelles. On dirait encore, au miroitement causé par les rayons solaires, que c'est un lac intérieur. C'est bien aussi un lac, mais un lac demi-solide, demi-mou, quelque chose comme de l'eau fortement saturée de sel marin. Malheur à l'imprudent qui s'aventurerait dans ce borax mouvant ! Un enlisement mortel serait le prix de son imprudence. La nuit, la lagune se congèle et l'on pourrait la traverser avant les

premiers rayons du soleil, comme le font les guanacs et les vigognes. Mais à quoi bon !

L'homme, plus pratique, exploite cette lagune de borate de chaux.

La station de Cebollar, à trois cent quatre-vingt-huit kilomètres d'Antofagasta, n'est autre chose que le centre d'exploitation de ces borates de chaux. On y écrème la lagune, on en retire une matière molle qui contient environ quatre-vingt pour cent d'eau. On met sécher cette pâte au soleil et quand elle est assez dense et forme un bloc poreux, assez semblable à une pierre ponce blanche, on la charge sur des wagons à destination d'Antofagasta et de là sur les navires pour l'Europe.

Dans les environs d'Arequipa, au Pérou, sur l'un des versants du volcan Misti, aux cimes perpétuellement blanches, il existe également une vaste lagune de borate de chaux semblable à celle d'Ascotan. Mais, au lieu d'en exporter les borates de chaux séchés au soleil, c'est-à-dire des borates contenant encore une proportion considérable d'humidité qui est un poids mort coûteux à transporter, on calcine le produit extrait de la lagune jusqu'à ce qu'il atteigne un titre moyen de quarante à quarante-cinq pour cent de borax. On voit que les exploitations d'Arequipa sont plus avancées que celles de Cebollar. Les procédés de calcination économisent, en effet, de nombreux tonnages de transport, qui se soldent en fin des exercices annuels par de sérieux bénéfices.

A-t-on besoin d'ajouter le profit que l'industrie trouve dans ces borates de chaux ? On en retire l'acide borique. De l'acide borique, on tire le borax dont l'emploi industriel est si considérable, surtout pour le blanchîment des tissus.

A côté du borax, il faut citer le soufre, qu'à peine, jusqu'à présent, on exploite dans ces massifs volcaniques qui s'étendent entre le volcan San Pedro et le volcan Ollagué, tant il y en a superfluité.

Un ingénieur français, du nom de Barbier, a récemment inventé un nouveau procédé pour la fabrication de l'acide sulfurique. Ce procédé est, paraît-il, aussi ingénieux que simple. L'ingénieur Barbier, qui connaît la richesse du Chili en soufre, a offert gracieusement au gouvernement chilien le droit d'exploitation de son invention à titre d'exploitation modèle, en se réservant la vente des outillages pour toutes les entreprises particulières qui voudraient exploiter le soufre au Chili et le transformer en acide sulfurique, suivant sa méthode.

On s'explique aisément l'importance qu'a pour le Chili la production économique de l'acide sulfurique, si l'on prend la peine de supputer la quantité de minéraux qui s'extrayent de ce pays, le plus riche du monde en mines, pour la transformation desquels l'acide sulfurique, que jusqu'alors on importait d'Europe, est indispensable.

Voilà la station d'Ollagué.

Adieu Chili, Chili adieu. C'est à la frontière de Bolivie, la nouvelle frontière dont la délimitation remonte à 1881. Ollagué est à quatre cent trente-cinq kilomètres d'Antofagasta et marque la limite de tout ce que le Chili pouvait espérer absorber immédiatement de ces territoires pleins de richesses minérales, en s'avançant vers l'est, sans éveiller les susceptibilités jalouses de l'Argentine, toute prête à montrer les dents. C'est un joli lopin !

Et comme il n'y a que le premier pas qui coûte, le Chili voudrait maintenant Lipez, qui est un centre minéral important, à plus de cent kilomètres à l'est d'Ascotan. La Bolivie avec ses quinze cents soldats, dont six cents musiciens, n'aurait qu'à s'incliner gracieusement devant les convoitises du Chili. Mais l'Argentine est toujours là. Elle n'entend pas de cette oreille et le Chili, qui sait que mettre au grand jour ses prétentions sur Lipez équivaudrait à une déclaration de guerre, joue au plus malin, s'arme sans discontinuer et, en attendant, se pose en victime des Argentins. Ce n'est, en tout cas, qu'une affaire de temps. Lipez sera Chilien. Il n'y a pas à en douter. Et puis après Lipez, où se bornera la gourmandise du Chili ?

Au fond, l'Europe ne peut que se féliciter des ambitions chiliennes, qui, un jour ou l'autre, passeront à l'état de fait accompli. On peut les souhaiter, on devrait les favoriser. C'est le progrès ! C'est la marche en avant !

Le Chili, c'est la civilisation. La Bolivie, ce sont les sauvages.

Donc, nous voici en Bolivie, sur les hauts plateaux intérieurs. On a franchi le premier échelon des Cordillères, qu'on ne rencontrera plus sur son chemin que derrière La Paz s'élevant, comme un mur, à des hauteurs infranchissables. A partir de maintenant ce sera une vaste plaine dénudée, sans arbres, à végétation rare et rachitique, d'environ huit cents kilomètres de longueur sans compter le large, située à une moyenne de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Les plaines de la

Brie ou de la Beauce, végétation en moins, durant huit cents kilomètres, et l'on peut se faire une idée approximative de ce qu'est le haut plateau central de Bolivie compris approximativement entre les 16e et 21e parallèles sud et les 68e et 71e degrés de longitude ouest, du méridien de Paris.

Sur la droite et sur la gauche, à l'est et à l'ouest, des monticules se détachent sur un ciel qui paraît bas et donne à ces hauts plateaux, comme nivelés au cordeau, l'aspect d'un paysage hollandais. Ce n'est pas que ces terrains soient mauvais. La majeure partie de ces plaines hautes, étant cultivées, donneraient des récoltes au moins moyennes.

Mais le sol de Bolivie n'est habité que par deux millions cinq cent mille habitants. Là-dessus, à peine peut-on compter, comme chiffre utile, cinq cent mille âmes. Le reste, soit deux millions, ce sont des Indiens ou des *Cholos* qu'on ne peut décemment faire rentrer dans la catégorie des âmes, et pour cause, car le voyageur en ces régions tend à perdre toutes les hésitations qu'on peut avoir sur la théorie scientifique qui prétend faire procéder l'homme civilisé des grands singes des temps préhistoriques.

Qui n'a vu dans nos jardins zoologiques d'Europe, ces intelligents animaux chercher entre eux et sur eux-mêmes la vermine qui les dévore, puis l'écraser sous leurs incisives avec un geste évident de satisfaction. Un peu partout en Bolivie, on retrouve les mêmes gestes, les mêmes mouvements, les mêmes façons de faire.

A La Paz, les Indiennes qui apportent leurs légumes au marché, accroupies sur le pavé, tout le long de la rue qui entoure la halle, charment les loisirs de l'attente du chaland en se cherchant réciproquement la vermine dans leur chevelure noire et abondante comme celle d'un animal primitif. Entre leurs doigts noirs comme des pattes de guenons, elles passent, mèche par mèche, la revue des cheveux de la compagne dont la tête est appuyée sur les genoux de la chercheuse. De minute en minute, elles capturent un des animaux produit de leurs recherches, et, de la façon la plus naturelle du monde, portent à leur bouche ce gibier qu'elles viennent de récolter dans la tête de la camarade.

L'Européen qui les regarde, ahuri, ne leur paraît pas à elles moins surprenant qu'elles ne lui paraissent à lui et elles continuent, inconscientes, leur petit travail de nettoyage capillaire, fraternel et réciproque.

Enfin, l'on arrive à Uyuni, bien après huit heures du soir.

Nous voici à six cent dix kilomètres d'Antofagasta et à trois cent soixante-douze kilomètres de Calama. Il n'a pas fallu,



Types de Cholos Boliviens.

depuis le matin, moins de quatorze heures pour les parcourir. On est brisé! On ne pense plus, sinon pour convoiter une pâture et un lit.

Plus hospitalier qu'à Calama, l'hôtel du français Gobillard ouvre ses portes. A la bonne heure, c'est l'hôtel classique avec bon dîner et bon gîte. Bonsoir.

Vive Gobillard, qui a eu le bon esprit d'installer un si bon hôtel dans ces régions perdues. Tel est la première pensée au réveil quand, le lendemain un toc-toc significatif vient faire sursauter le voyageur sous ses couvertures.

Qu'on le décore ! Il y a des gens qu'on a décorés et qui n'ont pas rendu de pareils bienfaits à leurs semblables !

Le train repart à sept heures. On se présente au guichet.

— Une première pour Oruro, s. v. p. ?

— Quinze boliviens soixante-quinze centavos.

— C'est bon, en voici seize boliviens.

Un billet est octroyé. — Un silence.

— Eh mais ! brave guichetier, il me semble qu'il me revient quinze centavos ?

— Sans contredit, monsieur, mais je n'ai pas de monnaie.

Nota : Pour le dénouement, voir avant-hier et hier au départ d'Antofagasta et de Calama.

On ne s'y fera plus pincer ! A partir de maintenant on aura toujours cinq cents grammes de monnaie mitraille dans sa poche. Cela crèvera les poches, c'est incontestable, et le tailleur y gagnera ce que l'on aura économisé auprès des distributeurs de billets. Mais on aura l'intime satisfaction de n'avoir pas passé pour un jocrisse. C'est une consolation.

Il ne faut pas oublier que le chemin de fer d'Antofagasta à Oruro n'a pas été créé pour conduire des voyageurs en Bolivie. Les passagers ne profitent du réseau que par contre-coup.

Il y a quatre ans à peine, le chemin de fer s'arrêtait à Uyuni. Mais dès cette époque un réseau absolument spécial au service de la Compagnie de Huanchaca se prolongeait d'Uyuni à Pulacayo et à Huanchaca où sont les mines d'argent. Ce réseau gravit en serpentant au travers d'un massif montagneux et il faut environ deux heures à son point terminus qui est la mine.

Nous aurons du reste à reparler longuement de cette riche et intéressante Compagnie de Huanchaca dans notre voyage d'Oruro à Potosi et Sucre.

(*A suivre.*) Jean Bar.



BRICHANTEAU

Comédien.

Dessin de C. LEANDRE.



... Je l'accompagnais souvent jusque chez lui. (Page 36.)

BRICHANTEAU
COMÉDIEN

I

MODÈLE !

Devant cette statue de *Soldat romain humilié sous le joug gaulois*, Brichanteau demeurait planté, le feutre sur l'oreille et, les mains dans les poches, contemplait d'un air connaisseur, indulgent, presque attendri, ce plâtre où vaguement, en regardant tour à tour la statue et le comédien, je retrouvais une vague ressemblance avec Sébastien Brichanteau, premier grand premier rôle de divers théâtres de France et de l'étranger.

C'était dans un de ces angles ignorés du jardin de la sculpture, au Salon, près des cuisines de quelque buffet ou du débarras de quelque machine — un de ces coins où nul ne passe, laissant là

les œuvres exposées dans une sorte d'abandon lugubre. Les statues souriantes y ont des airs mélancoliques, les plâtres attristés y prennent des attitudes plus lugubres encore. Le Romain vaincu, avec son numéro collé sur son socle — 3773 — et le joug des bœufs suspendu sur sa nuque, baissait le front plus amèrement dans cette solitude, où peut-être seuls, Brichanteau et moi, nous l'avions troublé, depuis le Vernissage. Mâle d'ailleurs, avec une douleur morne et un froncement de sourcils un peu théâtral mais poignant, la statue courbait avec colère ses épaules larges et les muscles des bras semblaient se durcir pour casser les cordes qui serraient rudement les poignets.

— Il vous ressemble, ce Romain, monsieur Brichanteau ! dis-je au comédien.

Le grand premier rôle salua, d'un beau geste respectueux et solennel, comme Ruy Blas apportant le billet du roi à la reine d'Espagne ; puis, avec son emphase habituelle, tempérée cette fois, par une émotion volontairement dissimulée :

— Rien d'étonnant à cela, monsieur ! Ce guerrier, ce vaincu, c'est moi qui l'ai posé !... Oui, moi !... Je suis quelquefois modèle à mes heures !... Je ne me reconnais pas le droit de ne pas faire servir à l'art les dons extérieurs que la nature m'a départis libéralement, je puis le dire ! L'art est un ; mon intelligence est donc au service de l'interprétation des poètes, mon physique, tout prêt à guider l'inspiration des peintres et des sculpteurs. Je ferais faillite à Hugo si je ne lui donnais pas ma force cérébrale, à l'art plastique contemporain si j'étais avare de ma prestance... Ce sont des sentiments que vous comprenez !

Je l'ai donc posé, ce Romain ! Ce Romain, qui incarne la douleur d'une patrie, c'est moi, moi tout entier ! Monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais j'avais la prétention de mettre, dans ma pose, l'âme de tout un peuple... Je disais à Montescure — c'est le nom du sculpteur, sa signature est là sous mon pied gauche — je lui disais : « Montescure, regardez bien le rictus de ma lèvre. Est-ce qu'il n'y a pas en lui toute l'amertume de la défaite ? Si elle n'y est pas toute, je l'y mettrai. » C'est vrai, monsieur, je suis patriote. C'est peut-être bête, mais, en 70, j'ai fait de mon mieux pour échapper à l'étreinte de l'étranger... Il n'a tenu qu'au hasard — arbitre du sort des peuples — que je ne modifiasse l'histoire contemporaine, et j'ai gardé de cette époque des souvenirs que j'appellerai douloureusement glorieux ou glorieusement

douloureux, comme vous voudrez. Bref, tout ça, monsieur, je voulais que cela tînt dans le rictus de ma lèvre! Je répétais: « Ça y est-il? » Montescure me répondait en toussant: « Ça y est, Brichanteau! Ne vous fatiguez pas, cela tournerait à la grimace! » Je n'avais pas beaucoup le temps de me fatiguer. Il y avait des interruptions dans la pose. Pauvre garçon! Il était parfois pris de telles quintes de toux qu'il s'asseyait et se cassait en deux sur sa chaise. Alors je me levais, je lui apportais un verre d'eau ou je lui faisais de la tisane... et vous comprenez, le rictus, quand je le reprenais, il n'avait plus rien d'affecté, le rictus, rien du tout, et je pouvais retrouver sans beaucoup chercher l'amertume de la défaite...

Il y tenait aussi, Montescure, à cette amertume. C'était l'idée de sa *figure*. Il n'admettait pas une statue sans idée. Je suis de la même école, moi... Il voulait exprimer toute la rage impuissante du vaincu, absolument comme moi quand je dis à Henri III: « Je vous brave encore, Sire, quoique vous me teniez désarmé et écumant sous votre talon de fer! » C'était un noble garçon, ce Montescure. Un crâne cœur! Et du talent! Ah! du talent!... Vous n'avez qu'à regarder. Je croyais qu'il était difficile de rendre toute l'éloquence muette de ma pose; voyez, monsieur, il l'a rendue!

Comment je l'avais connu, Montescure? Oh! toute une histoire.. Asseyons-nous là... Je vais vous la dire... Pauvre Montescure! Ce banc où vous êtes, j'y ai vu, depuis l'Ouverture, bien des gens assis. Personne ne regarde le *Romain vaincu* de ce malheureux Montescure! Le grand art n'a pas de chance aujourd'hui... Et Dieu sait pourtant les espoirs que Montescure bâtissait sur cette figure! Une commande, une médaille, une place au Luxembourg, dans le Musée ou dans le jardin. Ah! sa tête allait, allait, s'enflammait. Du reste, il avait constamment la fièvre. Je le regardais travailler et je ne pouvais m'empêcher de lui dire: « Cher jeune maître, prenez garde! La lame use le fourreau comme le temps use la douleur! » Il me répondait: « Ah! bah! Piochons toujours! »

C'était un enfant du Midi, mais non pas vigoureux et râblé comme les gens de son pays, non, un demi-Toulousain grêle comme un gamin de Paris, très courageux par exemple, et très pauvre. Il avait commencé par être musicien, au théâtre du Capitole; puis il était venu à Paris, et, à l'atelier, il jouait du cor

tout en pétrissant la glaise. Il m'a souvent conté ça ! Jouer du cor ! Une drôle de vocation, me direz-vous ! Monsieur, toutes les vocations sont honorables quand elles ont l'art pour but... Il y a des gens passionnés pour le cor. Au conservatoire, un professeur de cor a vieilli en n'ayant jamais fait de sa vie que cela : jouer du cor et enseigner à jouer du cor. On a élevé des statues à des gens moins héroïques. Eh bien, Montescure avait, avant d'entrer à l'atelier Chavanat, passé par la classe de ces héros-là, et il en était sorti avec un premier prix. Premier prix de cor ! Ce triomphe ne lui assurait pas grand'chose, du reste. Il pouvait mettre sur sa carte : *lauréat du Conservatoire* et se présenter pour jouer du cor dans les guinguettes ou dans les noces. Les artistes, monsieur, ont des souffrances que le vulgaire ne comprendra jamais.

Du reste, pour Montescure, le cor n'était qu'un prétexte pour vivre ; son but, c'était la sculpture : laisser un nom gravé dans le marbre ou le bronze, ou même la terre cuite, monsieur, j'avoue que l'ambition est louable et digne d'un cœur fier. Montescure s'était dit que le cor — son cor — nourrissait son âme. Pardon du rapprochement de mots qui ressemble vaguement à un calembour, genre littéraire que je déteste, comme l'opérette et la farce, ennemies du grand art. Et Montescure, qui sculptait pendant le jour, faisait, le soir, partie de l'orchestre du théâtre de Montmartre, où la dureté des temps m'avait contraint moi-même à m'engager, oui, moi, Brichanteau !

Engagement passager, du reste, et qui n'a pas été inutile à mon talent. J'ai pu, là, l'œil sur une foule toute particulière, et souvent clairsemée, tâter le pouls artistique du peuple de la banlieue parisienne. Monsieur, ce peuple aime encore le drame ! Quand je paraissais dans *Marceau*, un frisson patriotique courait, je le sentais bien, à travers ces stalles plébéiennes et enthousiastes. J'ai consenti, un dimanche, à la prière d'une jeune artiste de beaucoup d'avenir, dont la conviction me touchait plus que la beauté, cependant troublante, j'ai consenti à jouer *Ruy Blas* au pied levé... Monsieur, on a failli me porter en triomphe, et le directeur du théâtre de Nantes, venu tout exprès pour entendre Mlle Pascali — elle s'appelait Pascali, Léa Pascali — me dit, après la représentation : « J'étais venu écouter Mlle Léa, car j'ai besoin d'une jeune première de drame... Mais c'est vous qui m'avez frappé, vous seul ! Je regrette profondément que vous ne soyez pas une jeune première de drame. » Ce compliment me

flatta, bien qu'original. Il déplut à Léa, je dois le dire, et fut cause d'une rupture que j'eusse d'ailleurs, moi-même, provoquée, car je sentais que cette femme tenait en moi une place que l'art seul devait occuper. Mais passons.

Je jouais donc au théâtre de Montmartre... Et, quand j'apparaissais, sur le trémolo de l'orchestre, j'avais souvent été frappé d'une sorte d'accent, à la fois plaintif et mâle, qui accompagnait mon entrée..., le son du cor, mélancolique et puissant...

> Oh! que le son du cor est triste au fond des bois!

au fond de l'orchestre aussi.

Instinctivement, je regardais donc — quoique je déteste la musique, art de pures sensations, inférieur à la poésie qui vit de pensée. Je regardais le musicien qui jouait du cor et faisait sa partie dans l'orchestre. — Un tout jeune homme, pâle, maigre, souffreteux, dont le visage émacié devenait pourpre quand il soufflait, de ses poumons malades, dans son cuivre; souvent je l'entendais tousser, tousser, et un soir, pendant l'acte de la *Tour de Nesle*, quand je dis à Marguerite de Bourgogne: « Reine, où sont tes gardes?... Quand il n'y a, face à face, qu'un homme et une femme, que l'homme commande et que la femme tremble, c'est l'homme qui est le roi! — à ce moment même, voilà que le musicien de l'orchestre est pris d'une quinte, mais d'une quinte... ah! quelle quinte!... Tapage, cris, protestations. « A la porte!... Silence!... Du jujube! On demande un pharmacien!... » Moi, je tenais toujours Marguerite de Bourgogne éperdue et frisonnante sous la mâle et double menace de mon geste et de mon regard, et, la quinte du pauvre garçon continuant d'une façon déplorable, un cri parti du haut des galeries supérieures vint, comme un fer pénétrant, frapper le malheureux en pleine poitrine: « Va-t'en donc de l'orchestre, sirop de cadavre. »

Monsieur, l'hommage spontané d'une foule me touche aussi vivement que sa cruauté me torture. Il y eut, dans la salle, sur ce mot de ce Chamfort du paradis — si je puis m'exprimer ainsi — il y eut, dis-je, un tel éclat de rire que je m'en sentis pris de pitié jusqu'au fond de l'âme et irrité aussi, oui, d'autant plus irrité que Mme Nathan, qui jouait Marguerite de Bourgogne, et qui, du reste, était de ces femmes qui voient beaucoup moins, dans le théâtre, un sacerdoce qu'un piédestal à leur beauté, Mme Nathan éclata de rire, oui, parfaitement, elle, Marguerite,

reine de France, qui devait rester comme foudroyée et pétrifiée sous mon regard,

Pénible épisode, monsieur, d'une existence artistique déjà longue. Le malheureux musicien — c'était Montescure — se leva brusquement sous ce coup de fouet d'un lazzi populaire. Il traversa brusquement l'orchestre, et, renversant à demi la contrebasse en donnant un coup de coude involontaire au premier et d'ailleurs unique violon, il disparut rapidement par la petite porte de sortie des musiciens, comme Mordaunt s'enfonce dans la muraille devant l'épée de d'Artagnan. Mais, quelque rapide qu'eût été sa fuite, mon œil habitué à sonder les profondeurs d'une salle — pleine ou vide — avait pu saisir sur le visage amaigri du jeune homme une de ces expressions désespérées que l'art renonce quelquefois à exprimer, et, au moment de disparaître, j'avais vu le musicien porter vivement son mouchoir à ses yeux, puis à ses lèvres, et le tissu avait été teint bientôt d'une tache rouge qui — faut-il vous le dire? — était du sang!



... Je me heurtai presque au musicien qui m'attendait. (Page 33.)

Sirop de cadavre! La plaisanterie me revenait cruellement aux oreilles pendant que j'achevais ma scène, et l'âme de Buridan fut, pendant quelques minutes, très éloignée de Marguerite de Bourgogne... Je pensais au musicien et le prestige de l'art ne m'arrachait pas tout entier à cette sinistre réalité : un mouchoir

taché de sang comme celui qu'André Roswein (un de mes bons rôles) présente à Dalila. Mon acte fini, je remontais à ma loge, lorsque, sur l'escalier, et tenant encore son mouchoir rougi sur sa bouche, je rencontrai, je me heurtai presque au musicien qui m'attendait.

Il avait l'air tremblant,

— Ah! monsieur Brichanteau, je suis désolé, désolé... Mon Dieu, que je suis désolé!

— Et de quoi, mon jeune ami?

— Mais de... cette toux..., du scandale..., ma sortie.

Je compatissais intérieurement à cette timidité qui était comme un inconscient hommage.

— Mon jeune ami dis-je, pour le consoler, rassurez-vous; j'en ai bien vu d'autres! J'ai parfois bravé les tempêtes populaires et la cabale m'a plus d'une fois bombardé de pommes crues, ces obus végétaux que bravent les soldats de l'art. Une interruption de plus ou de moins m'importe peu. D'autant plus que je n'en ai pas moins eu mon rappel après le tableau, vous l'avez vu. Ah! non, vous ne l'avez pas vu, vous étiez sorti. Et très chaud, ce rappel, tout à fait chaud!

Il se tenait collé contre la muraille, et pâle et lugubre... Je l'invitai à entrer dans ma loge. Et cela avec un empressement d'autant plus vif que nous étions dans un courant d'air et que ma voix très puissante, vous l'entendez, craint les enrouements... Une fois entré, je le priai de prendre place sur un siège... et alors, là, roulant son chapeau de feutre entre ses doigts, il me conta son histoire, celle que je vous ai dite, son départ de Garigat-sur-Garonne, près Toulouse, sa double vocation de musicien et de statuaire, ou plutôt son désir de pouvoir nourrir son rêve d'art, la sculpture, par son métier, le cor (devenu pour l'orchestre le cornet à piston); et tout en parlant, il me regardait et si fixement, que je me tournai vers la glace, me demandant si je m'étais mal fait ma figure... Pas du tout... Grimé superbement! C'était seulement parce que j'étais superbement grimé qu'il me contemplait.

— Vous trouvez que je tiens bien mon Buridan, n'est-ce pas? demandai-je. Je lui ressemble?

J'entendais par là, monsieur, que je ressemblais au type idéal que la foule se forme de cet homme. L'idéal, vous entendez, je suis pour l'idéal! Il me répondit :

— Je trouve, monsieur Brichanteau que vous avez l'air d'un Romain !

Buridan était Bourguignon, j'avais l'air d'un Romain ! Cela ne faisait rien. C'est vrai, j'avais l'air d'un Romain. Quand je jouais la tragédie à Montpellier, la préfète me dit un soir : « Monsieur Brichanteau, vous ressemblez à une médaille ! » Montescure, le petit musicien était de l'avis de la préfète. J'avais l'air d'un Romain, et, de plus j'avais l'air d'un certain Romain qu'il cherchait comme nous cherchons nos types. Tous les arts sont frères.

— Ah ! monsieur Brichanteau, me dit-il, si j'avais devant moi, pour me poser ma figure, un modèle comme vous !

— Un modèle ?

Il avait touché là une fibre sensible. J'étais bien jeune quand M. Ingres, feu M. Ingres, m'avait choisi pour lui servir de modèle dans un des personnages de son fameux *Saint Symphorien*. Lui aussi, feu M Ingres me trouvait l'air antique. Il m'appelait Talma jeune, Talma II ! C'est pourquoi, plus d'une fois, dans le courant de mon existence, j'avais consenti à faire servir mes dons physiques à la nourriture de mes dons intellectuels. J'ai connu M. Delaroche, M. Léon Cogniet. Mon profil est accroché, à trois exemplaires, au musée de Versailles : en croisé, en gentilhomme du temps de François Ier et en enrôlé volontaire. Vous me reconnaîtrez avec ou sans moustache. Mais, depuis des années, je ne posais plus. Tout au théâtre, rien qu'au théâtre, avec tous ses hasards et ses traverses.

Cependant, le pauvre Montescure me contait ses projets. Il avait trouvé un mouvement qu'il croyait bon. Il avait montré son esquisse à M. Falguière qui la trouvait bien. Il voulait, je vous l'ai dit, incarner dans un *Romain sous le joug* toute l'amertume de la défaite, ma pensée, ma propre pensée, encore une fois...

Mais pas d'argent pour payer le modèle, pas le sou pour mener la statue jusqu'au bout.

— Eh bien, dis-je à Montescure, je vous le poserai, moi, votre Romain ; je ferai deux parts de mon existence comme vous : l'une au drame, l'autre à la statuaire. Quand voulez-vous que j'aille à votre atelier.

Ah ! il était joli, son atelier ! Pauvre diable ! Une sorte de cage à poulets, en planches, dans le fond d'un jardin, au revers de la butte. Une masure, où le malheureux, poitrinaire au dernier de-

gré, avec des cavernes grosses comme cela dans les poumons, devait avoir l'onglée en travaillant. Le jour entrait du haut par un châssis où les vitres manquaient, remplacées par des morceaux de journaux collés là. Mais, dans ce taudis, il y avait des morceaux, des études, des maquettes qui étaient des chefs-d'œuvre. Des choses remarquables, si vous trouvez que le mot de chef-d'œuvre est trop fort; des machines enlevées au pouce, mais d'un joli mouvement et originales. Et puis, surtout, il y avait ce Romain, le futur n° 3773, ébauché mais bien campé, courbé comme un bœuf et la tête de côté, le front menaçant comme celui d'un taureau à la corrida.

Ma foi! quand je vis ce pauvre garçon, si grêle et si pâle, attelé à cette figure puissante, je m'épris de l'œuvre. Je me dis : « Il la finira, sa statue; je serai son inspirateur, à ce musicien qui pétrit de la terre, je serai son collaborateur, je serai son modèle! » Et je me tins parole! Entre deux répétitions, j'allais à l'atelier — l'atelier, quelle ironie! — et, étant, la veille, Hernani ou Montéclain de *la Closerie des Genêts*, je devenais, le lendemain, le Romain de Montescure, le Romain courbé comme celui du peintre Gleyre, le Romain vaincu mais menaçant tel que je l'avais été en 1871, dans la prison de Versailles, lorsque je faillis enlever, oui, faire prisonnier le roi de Prusse... Je vous conterai cela... Pour Montescure, je fis des bassesses auprès du directeur de l'Odéon, ancien camarade à moi, afin d'obtenir une cuirasse et des parties de costume d'Horace. J'obtins ces accessoires, et moi, qui aurais pu et peut-être dû jouer la tragédie à la Comédie-Française, moi le Talma II de feu M. Ingres, je figurais un centurion vaincu dans l'atelier glacé d'un pauvre petit statuaire inconnu, sur le revers de la butte Montmartre!... Symbolisme admirable d'ailleurs : — Les Fourches Caudines, image de ma vie, des Fourches Caudines qui ont pu m'attrister, non me réduire!

Et le pauvre Montescure était fou de joie depuis qu'il *tenait* son modèle. Et il travaillait, travaillait, le pauvre petit!...

— Ne vous tuez pas, Montescure, lui disais-je. Pas de fièvre! Dominez votre œuvre. Le paradoxe de Diderot est faux; l'artiste doit mettre tout son cœur, tout son être dans son jeu, mais jusqu'à un certain point. Il doit cracher son génie à la face de son siècle, mais non pas ses poumons. Ne vous tuez pas, Montescure!

Ça m'était facile à dire. Mais lui, l'inspiré, il avait hâte d'achever son œuvre. Il sentait la vie lui échapper comme de la terre trop molle entre ses doigts maigres. Il me disait souvent :

— Si je pouvais vivre jusqu'au Salon !

— Êtes-vous fou ? lui répondais-je. Vous m'enterrerez, Montescure, et pourtant j'ai des muscles. Et voulez-vous me faire plaisir ? Vous ferez mon buste, qu'on placera sur ma tombe : *Sébastien Brichanteau, comédien français.*

Il riait. Moi, j'ajoutais :

— Je voudrais être immortalisé par un grand sculpteur, comme Talma par David d'Angers ! Je le serai par vous !

Et il était heureux, si heureux, remonté comme une lampe, vaillant, presque solide, le pauvre Montescure. Je lui donnais, monsieur, la suggestion de la foi en lui-même.

Ah ! tout cet hiver, ce long hiver, il n'a pas été gai pour l'auteur du *Romain passant sous le joug !*... Montescure bûchait, dans sa glacière, comme un porion belge dans sa mine, et la sueur parfois coulait sur ses membres grêles, sur son front, où, de chaque côté j'aurais pu fourrer trois doigts en ses trous. Et puis il y avait ces soirées au théâtre qui l'époumonnaient, qui le tuaient ! Je m'ingéniais à chercher les moyens de l'empêcher d'aller à l'orchestre, de revenir la nuit, dans la neige, le brouillard. Sans compter les rôdeurs de la butte ! Je l'accompagnais souvent jusque chez lui, lui donnant le bras et revenant ensuite à mon logis en disant des vers. Ma robustesse avait pris cette faiblesse en affection.

Je n'étais pas seulement son modèle (et souvent j'ai risqué le rhume et l'influenza dans ce diable d'atelier), j'étais aussi son conseiller. Ne s'était-il pas épris de notre ingénue, ce pauvre Montescure ? Il la voyait telle qu'elle lui apparaissait au delà de la rampe, blonde, rose, douce, et il ne parlait rien moins que de l'épouser, si elle voulait.

— Mon enfant, lui disais-je, il est perdu l'artiste qui met son pied dans la pantoufle d'une comédienne. Je les connais, les femmes ! Ce sont de grandes séductrices ; mais avez-vous bien regardé leurs sourires, étudié leur voix ? Du théâtre ! C'est du théâtre ! Il faut à l'artiste une compagne dévouée et, laissez-moi vous le dire, une femme qui soit le pot-au-feu auquel vous mettrez des ailes !

Il ne répondait pas, Montescure ; il soupirait et disait :

— C'est égal, Mlle Martinet est bien jolie! Je ferai d'elle une statuette : *Pâques fleuries.*

— Oh! des *Pâques fleuries*, cela, tant que vous voudrez! Si elle vous inspire, tant mieux! Mais l'épouser...

Alors il hochait la tête, soupirait, se moquait de ses propres espoirs. *Pâques fleuries!* Avant de songer même à l'œuvre nouvelle, aurait-il seulement le temps d'achever le *Romain*, qui me donnait tant de torticolis? Car je n'ai pas besoin de vous le dire, je posais en conscience, comme je joue. Modèle ou comédien, le dévouement, chez moi, est le même.

Et le *Romain* avançait lentement, très lentement ; la force manquait au pauvre petit. La sculpture est un art de lutteur. J'obtins de lui qu'il cessât de jouer à l'orchestre de Montmartre. Il pourrait se coucher plus tôt, ne pas se monter la tête en regardant, comme du bas d'un autel, les cheveux blonds de Mlle Martinet, l'ingénue, qui se moquait de lui dans la coulisse et disait qu'il jouait des airs où son cornet à piston *faisait de l'œil.* Je lui avais assuré que notre directeur lui garderait sa place et que nul gagiste ne lui succéderait. Il s'était laissé persuader.

— Mais comment vivrai-je, Brichanteau ?

— Est-ce que vous ne vivez pas?

— Comment vous paierai-je vos séances?

— Êtes-vous insensé? Est-ce qu'il n'était pas convenu qu'il ne serait jamais parlé de ces choses entre nous?

— Mais le poêle..., il mange du charbon, le poêle...

— Eh bien, il en mangera! Ça ne coûte pas cher, le charbon. On a trouvé des mines de houille... en masse... Le coke devient encombrant... On le donne, le coke.

On ne le donnait pas, mais ce n'est pas ruineux. J'avais songé à ouvrir une souscription dans le théâtre, à mettre en loterie une maquette quelconque de Montescure : *Tombola au bénéfice d'un artiste très intéressant;* mais c'était une âme d'élite, Montescure ; une sensitive. Il eût pu se sentir blessé. Je renonçai à ce moyen, que nous employons souvent entre nous, et qui a servi à soulager bien des misères. Il y avait aussi la séance extraordinaire : *Matinée au bénéfice d'un anonyme.*

J'aurais volontiers rejoué Tyrrel des *Enfants d'Édouard*, pour la circonstance. Tyrrel, un de mes triomphes! Mais la saison était mauvaise. Si nous n'avions pas fait nos frais! Tout est possible. Et puis, il eût été peut-être convenable de consulter Mon-

tescure, et Montescure eût refusé, même sur cette restriction, l'anonymat.

Ma foi, tant pis, je pris tout sur moi, c'est-à-dire que j'apportai moi-même, dans un panier ou dans mes poches, le coke qui servait à chauffer le misérable petit atelier. J'arrivais souvent aussi avec des nourritures variées, que je venais, disais-je, de recevoir du Midi, dons anonymes — l'anonymat toujours — d'admirateurs inconnus. Je ne disais pas d'admiratrices, pour ne point évoquer l'image de Mlle Martinet. J'avais, ces jours-là, déjeuné d'avance, je mangeais peu avec Montescure, et je laissais ce qui restait, en disant : « Voilà ! je n'ai plus faim ! »

C'était une manière comme une autre de lui garnir son garde-manger. Et pour cela, je faisais des cachets d'extra, je donnais des leçons à un jeune prince moldave bègue à hurler, qui se destinait au Conservatoire, et qui trouvait que je comprenais mieux le répertoire qu'au faubourg Poissonnière. En quoi il avait raison.

Bref, j'ai été, pendant cet hiver, pour le sculpteur ce que fut — comment? — ce nègre, je ne sais plus son nom, pour le poète portugais... Moi aussi, je vous assure, j'aurais mendié pour cet autre Camoens, le Camoens de la sculpture. D'autant plus que les mendiants ont souvent de l'allure. Voyez Callot ! Si j'avais, sous les haillons de don César de Bazan, demandé l'aumône pour Montescure, mon escarcelle se fût emplie de carolus d'or !

Je n'avais pas de carolus d'or. Mais mes quelques sous suffisaient à faire vivre le petit Toulousain dont la toux me faisait mal. Et les jours passaient, la statue avançait. Il vivait, le *Romain*, il devenait farouche, superbe. Je continuais à exprimer, et Montescure s'acharnait à rendre toute l'amertume de la défaite. Oh ! elle y est ! Regardez bien, elle y est, l'amertume ! Et les bourgeons se montraient aux arbres. Il faisait moins froid sur la butte. *c'était mars, c'était avril...*

— Allons, allons, disait Montescure, je sens maintenant que je vivrai jusqu'au Vernissage.

Et il était gai, heureux. Il ne toussait presque plus.

La terre achevée, il fallait de l'argent pour le plâtre, les praticiens ; je crois bien que je vendis quelques hardes, puis encore un ou deux bouquins : *Polyeucte*, avec une dédicace de M. Samson : *Au jeune et déjà grand élève de M. Beauvallet;* mais je ne regrette rien. Le plâtre, quand il apparut tel que vous l'apercevez, me paya de toutes mes peines.

Et Montescure, en m'embrassant, me disait :

— Ah ! Brichanteau, si pourtant j'ai un succès, c'est à vous, cher ami dévoué, à vous que je le devrai !

Il était à bout de forces, littéralement à bout, et, le jour même où le *Romain passant sous le joug* quitta le pauvre atelier de la butte pour aller aux Champs-Élysées, devant le jury, il s'alita. Oh ! il tomba, écrasé sous ses efforts, n'en pouvant plus: Je le vois encore suivant des yeux la figure de plâtre qu'il avait embrassée, comme s'il se disait : « Si je ne la revoyais plus cependant !... » Je regardais son blême visage creux, ses yeux enfoncés comme dans des trous, ses longs cheveux, sa barbe rousse et rare. Il me faisait l'effet d'un saint émacié... un spectre de moine... Avec cela, il avait la fièvre ; rongé d'inquiétude, il me disait, la voix rauque, entre deux quintes de toux :

— Pourvu qu'elle soit reçue, ma figure ! Oui, si elle allait être refusée, Brichanteau ?

— Comment voulez-vous ? Un chef-d'œuvre ?

— Vous croyez, vraiment ? C'est bien, vous trouvez que c'est bien ?

— C'est plus que bien, c'est saisissant, c'est poignant. C'est beau comme du père Rude. Le Romain n'aurait pas été fait d'après moi que je le trouverais admirable !

Alors cela le rassurait, et il était un peu plus tranquille dans son lit, car il restait couché abattu. Il payait là les efforts de l'hiver. Et, dans ses malheureux tiroirs de pauvre, pas un sou pour les sirops, le médecin. Oh ! le médecin ne coûtait pas cher. C'était un habitué du théâtre, un interne, qui faisait aussi de la littérature.

Il m'avait soigné, un soir que, dans *le Bossu*, cet animal de Dorbigny, qui est maladroit, m'avait blessé d'un coup de rapière, et nous étions restés unis. L'histoire de Montescure, que je lui avais contée, l'avait intéressé, et il venait apporter au chevet du malade les secours de la science, comme moi, ceux de l'art. Car je lisais et récitais des poètes à Montescure, pour le calmer et même, je l'avoue sans honte, pour l'endormir.

Bon médecin, mais n'ayant pas confiance dans la guérison de Montescure, mon ami l'interne !

— C'est un homme usé, fini... Un mal de misère et *ph*, *th* — comme disaient nos anciens avant la nouvelle orthographe.

Ce qu'il y a de plus triste, monsieur, c'est que le pauvre gar-

çon allait mourir avant de savoir que son Romain, notre Romain aurait du succès — avant de savoir même que sa figure serait reçue... Il passa entre mes bras, un matin, faible comme un enfant, et sa pauvre tête maigre s'abattit là, sur mon épaule. Il répétait : « Merci, merci. » Ses mains essayaient de serrer mes doigts robustes... Je l'entendais aussi qui répétait un mot qui est notre grand mirage à nous tous : la gloire !

Ah ! oui, la gloire ! Les malins en ont la monnaie, qui s'appelle le bruit ; les naïfs en ont les épines...

Nous étions six derrière le convoi de Montescure : l'interne, deux musiciens de l'orchestre, Barigel, notre régisseur, et la concierge de la petite cage à poulets où le sculpteur était mort.

J'avais esayé de décider Mlle Martinet à venir... Elle avait autre chose à faire. Et puis, comme elle disait : « Est-ce que je le connais, votre musicien ? » — Ça lui aurait pourtant fait plaisir — là-bas — au pauvre garçon. *Pâques fleuries!* Un de ses rêves. Pas de parents. C'était, le petit Toulousain, dans Paris, un caillou tombé dans la mer ! Comme je revenais chez lui, après l'avoir laissé sous la terre, par le plus beau temps d'avril, un avril qui se moquait de nous, vraiment, la portière trouva un pli officiel à l'adresse de Montescure. C'était l'annonce de la réception du *Romain vaincu!* On l'a placé là, ce Romain, assez mal, et le jour du Vernissage, on ne l'a pas vu... Mais, dorénavant...

En ce moment, Brichanteau s'interrompit et me dit :

— Pardon !

Une grande couronne de fleurs artificielles, des violettes, une couronne où s'enroulait un ruban tricolore voilé d'un large crêpe, arrivait, portée par un commissionnaire que guidait un gardien.

Et Sébastien Brichanteau, relevant sa tête solide, aux longs cheveux en crinière, fit avec un grand geste triomphant :

— Voilà qui arrêtera, du moins, les pas et les regards de la foule vulgaire et lui dira : « Il y a ici un chef-d'œuvre et un deuil. Regarde ! »

C'était lui, Brichanteau, qui, n'hésitant plus, avait fait une quête au théâtre pour l'achat de la couronne et la faisait déposer là, pieusement, sur le socle du n° 3773.

Des curieux venaient, pendant que Brichauteau arrangeait les rubans et le crêpe. Des indifférents accouraient.

— Pauvre Montescure ! disait le comédien en hochant la tête ; il fait recette !

Puis, s'éloignant un peu, pour juger de l'effet de la couronne, comme un régisseur le jour de l'anniversaire et du couronnement d'un buste de poète :

— Il manque là une palme, dit Brichanteau. Elle y sera demain.

Alors, s'approchant de moi, doucement à l'oreille :

— Mieux que cela, fit-il. Il paraît qu'on s'est ému aux Beaux-Arts de la mort de Montescure. L'État devra acheter sa statue et la faire couler en bronze. C'est absolu. Il le faut. On l'enverra, ce Romain, en province, et il apparaîtra, debout et frémissant, dans la verdure de quelque square. Pauvre Montescure! Il n'aura pas fait mon buste, non ; mais il aura incarné toutes les douleurs et toutes les protestations dans ma personne ; c'est moi, ce sont mes traits qu'il aura transmis à la postérité, et si, ce que je n'espère pas, la vie me donne une revanche et me permet d'affirmer par quelque création inattendue ma personnalité artistique, ce n'est pas aux vitrines des photographes à la mode qu'il faudra chercher ma passagère image, Dieu merci, non — j'ai maintenant le plus souverain mépris pour ce Panthéon de la rue où les danseuses de bals publics font vis-à-vis aux gloires moins contestables de la patrie; c'est en plein vent, en plein air, parmi les arbres et sous le soleil qu'on retrouvera, patiné par le temps et sous les traits fiers d'un soldat romain, Sébastien Brichanteau, ce soldat de l'art qui a eu l'honneur de partager son pain avec Claude-André Montescure, né à Garigat, près Toulouse (Haute-Garonne), élève de l'École des Beaux-Arts de Toulouse, « n° 3773 », voyez le livret. — Et qui sait?... D'avoir servi de modèle à ce pauvre garçon, c'est ce qui restera peut-être mon meilleur rôle!... Elle fait bien, cette couronne! Comme toutes les dernières couronnes!

Puis Brichanteau me quitta un moment.

Il avait aperçu, près d'une statue voisine, un homme à l'aspect robuste, le visage rougeaud, la barbe d'un gris crasseux, un binocle sur son nez court, et qui regardait les statues comme les myopes la peinture, de très près, à lui faire dire ainsi que Rembrandt, lorsqu'on s'approchait trop près de ses toiles : « Reculez-vous donc, cela sent mauvais! »

— L'adjoint au maire de Garigat-sur-Garonne, me dit Brichanteau, vivement. Je suis à vous, monsieur, dans un moment!

Il avait noblement porté sa main — fine et belle, faite pour

manier le pinceau ou la rapière — à son grand feutre brun qui lui donnait l'allure d'un mousquetaire et, en trois pas, il fut tout près de l'homme à barbe grise qu'il aborda d'un air aimable, mais très digne. Une façon de se présenter, élégante et fière — tel d'Artagnan s'inclinant en rapportant les ferrets de la reine.

Et je contemplais, tandis qu'il parlait, très droit, très animé, le geste ample et sûr, ce brave comédien d'autrefois, qui incarnait pour moi, avec leurs fièvres, leurs espoirs, leurs dévouements, leurs illusions, plus d'une génération d'artistes, ce Sébastien Brichanteau, pauvre épave de l'art, rejetée par tous les flots comme une carcasse de barque de cabotage après les orages, ce brave garçon qui avait, à vingt ans, rêvé la gloire et la fortune — les deux pôles du pays de Chimère — et qui, à soixante, avec une bonté naïve et un dévouement de frère aîné, ôtait de sa bouche, pour les donner à un compagnon de détresse moins bien trempé que lui, les miettes du pain amer et plein de gravier que lui laissait à peine la destinée.

Il m'avait intéressé avec son histoire de Montescure. Je devinais en lui tout un monde de souvenirs. Il en avait tant vu, le pauvre cabotin, tant et tant, dans ses dures traverses ! Et la vie l'avait laissé bon comme elle le laissait beau. Grand, la tête haute et le torse large, il avait plutôt l'air d'un Gaulois bravant la chute du ciel que d'un Romain passant sous le joug, ce sexagénaire dont l'âge avait respecté la longue chevelure noire et les moustaches drues et tombantes, où quelques fils blanchis apparaissaient à peine. On lui eût — avec son bel œil bleu, un peu triste, songeur, plein d'éclairs aussi parfois, facilement rallumés sous ses sourcils en broussailles, et en dépit des joues un peu grasses et des légers fanons de son cou, qu'il dressait comme pour le porter sur l'échafaud — donné à peine cinquante ans, quarante-cinq *au besoin*, comme on dit dans les emplois de théâtre. Il semblait taillé en plein cœur du bois de chêne.

« Je ressemble à Flaubert, » devait-il me dire souvent dans nos conversations futures. Il avait raison. C'était un bon géant de cette trempe. Montescure, en le faisant si beau, l'avait fait vrai, tout simplement.

Il revint au banc où j'étais demeuré assis, après trois minutes de conversation avec son méridional, qu'il avait quitté en lui serrant la main noblement ; il m'aborda tout rayonnant, un feu de joie dans les yeux :

— Je vous demande pardon ! Mais c'est encore pour Montescure que je viens de travailler. Oui, ce M. Cazenave, l'adjoint de Garigat-sur-Garonne, je l'ai connu à Toulouse ! C'est même un poète, Cazenave, un poète du cru, et j'ai récité de ses vers. Des à-propos patriotiques. Service pour service. En le voyant, une idée a traversé mon cerveau comme l'eût fait un éclair. Quand je vous disais que Montescure était de Toulouse, la vérité est qu'il est né tout près de là, à deux pas — à Garigat-sur-Garonne. Eh bien, voilà mon idée. Elle est sublime. Il faut que, si l'État fait la grimace ou n'a pas le sou, le conseil municipal de Garigat-sur-Garonne achète le *Romain passant sous le joug !* Oui, oui, je m'attelle à ça !... Je viens de semer le grain. Il germera. Cazenave n'a pas dit non. Les âmes des poètes et des comédiens sont sœurs. Il m'aidera, Cazenave, et je jure Dieu, oui, sur ma vie, je le jure, que réparation sera faite au pauvre diable dont on a si mal placé le chef-d'œuvre.

Alors, s'adressant à la statue du *Romain vaincu* — magnifique, avec son geste impétueux, Sébastien Brichanteau, dans une apostrophe qui eût ameuté le public dans toute autre partie du jardin que dans ce coin déserté, fit, comme sur les mânes du sculpteur vaincu, le serment d'arriver à ce que la statue de Montescure fût placée au musée de Garigat-sur-Garonne, et, comme sa ville natale n'avait pas de musée, dans le plein soleil du Forum, sous l'œil des passants, la curiosité des voyageurs et l'admiration des foules.

— Oui, Montescure, on signalera ton œuvre dans les Guides Joanne, c'est ton vieil ami Brichanteau qui te le promet... Je te revois, dans les repos de ton modèle, et pour employer ton temps, pauvre garçon, prenant ton cornet et soufflant à t'époumonner, répétant les airs que tu devais jouer le soir, au théâtre !... Que de fois t'ai-je arraché ton instrument de mort ! Jouer des *trémolos*, toi qui étais fait pour peupler de tes visions de marbre le Luxembourg et le Louvre !... Montescure, je tiendrai mon serment et réparation sera faite ! Montescure, tu seras vengé !

Et se retournant vers moi :

— Oui, monsieur, moi qui n'ai jamais su me remuer pour moi-même, je me remuerai ! Moi qui n'intrigue pas, j'intriguerai ! Je donnerai des représentations dans les cafés-concerts, s'il le faut. Je ferai signer des pétitions, je promènerai des listes de souscrip-

tion dans les foyers de théâtres... Ils sont féroces, mes camarades, mais ils ont bon cœur ! Même les femmes qui n'ont pas de cœur savent en trouver un quand on les émeut ! Et il me semblera, lorsque Montescure sera illustre, que Sébastien Brichanteau, le Talma d'autrefois, a sa revanche. Cette revanche, j'y ai droit. *Ah ! ohimé ! ahi ! ahi ! povero Calpigi !* Monsieur, si vous connaissiez ma vie !...

Il ne demandait qu'à la conter, égrener le chapelet aux grains noirs de son existence, le vaincu de l'art, le Romain tirant le collier de misère. Il avait son cœur à dégonfler — lui qui avait un cœur — et ses souvenirs à défaut d'espérances.

Je l'avais écouté, par hasard, ce jour-là ; je voulus désormais l'entendre — et, saisissant au passage, notant une à une les confidences de l'artiste indompté, toujours croyant et toujours fier, c'est lui, avec la saveur même de ses propos, des images, son style bourré de réminiscences de théâtre, de lambeaux de rôles, de loques de tirades, de paillons et de rayons, picaresque et pittoresque, c'est Sébastien Brichanteau, comédien français, pensionnaire de tous les théâtres de France, qui va laisser — battant encore de leurs ailes cassées — envoler, bons ou mauvais, ses souvenirs.

II

LE LASSO

Je me rappelle encore avec tristesse la saison que je passai à Perpignan. J'y étais engagé en qualité de premier rôle et, là-bas, dans ce chef-lieu perdu, loin des regards du public parisien — mon vrai public — je mettais à jouer mes rôles autant de soin, autant d'âme que si j'eusse créé un drame d'Hugo devant les grands critiques de Paris. Aussi bien, ne vous étonnerai-je pas en disant que j'étais devenu l'idole du public des Pyrénées-Orientales. Je repassais avec succès tout mon répertoire et je me consolais avec les triomphes de l'art de mon exil près de la frontière espagnole.

Car c'était un exil, Perpignan, le bout du monde, pour moi qui ambitionnais la Porte-Saint-Martin, la Comédie-Française — au pis aller, l'Ambigu ! Mais, quand on joue où l'on peut, l'important est de jouer comme on doit le faire. « Vous n'avez pas

d'église à décorer, disait Eugène Delacroix (je l'ai connu et je lui ai posé un cavalier turc), peignez une fresque dans le premier carrefour venu ! » Je me disais qu'après tout, à Perpignan, il y a des amateurs d'art comme partout, et c'est pour ceux-là que je jouais. Ils me comprenaient, ils m'applaudissaient. J'en étais consolé et raffermi.

D'ailleurs, je devenais populaire et l'on me saluait quand je passais dans la rue. Je me rappelle qu'un jour, en sortant du tribunal, le premier président m'aborda devant la statue de François Arago, pour me féliciter de la façon dont j'avais joué *Lazare le Pâtre*, et un dimanche, après une représentation de *Ruy Blas*, le préfet me fit dire officiellement que la pièce n'avait jamais été mieux interprétée à Paris. Cela console.

La presse aussi m'était favorable. Elle est peu nombreuse, mais je l'avais toute pour moi. Elle comprenait mes efforts, elle les encourageait. J'en étais touché. Je me soucie peu des jugements de la presse, et cependant je n'ai jamais pu m'empêcher de lire les journaux pour voir si les jugements de la critique étaient bien d'accord avec ma conscience. Presque toujours, ils l'ont été.

Cependant, un soir, pendant un entr'acte des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, mon camarade Paturel, un bon garçon, me dit d'un air qui m'étonna :

— As-tu lu l'*Argus* ?

L'*Argus*, c'était un petit journal — politique et littéraire — viticole aussi qui défendait les intérêts des cultivateurs de Perpignan, et possédait un critique artistique spécial, venu de Rivesaltes, et qu'on appelait avec respect le *Jules Janin de Rivesaltes*. En province, Janin, le prince de la critique, n'est pas encore oublié, vous voyez. J'ai toujours rencontré, dans mes campagnes en province, un critique autorisé, qu'on appelait, selon l'époque, tantôt le Janin, tantôt le Sarcey de la ville. On me disait, en arrivant : « Il faut déposer votre carte chez Richardin, ou chez Verdinet : c'est le Sarcey de la ville. » Il y a ainsi un Sarcey à Lyon, un Sarcey à Bordeaux, un Sarcey à Lille. Autrefois, c'était un Janin.

Je connaissais le Jules Janin de Rivesaltes pour l'avoir vu, au café, à Perpignan. C'était un bon garçon, carré des épaules et rond de l'estomac, très roux et très pâle, qui dressait fièrement sa tête hérissée et provocante, chauve déjà et retroussait volon-

tiers ses moustaches à la russe. Un grand gaillard qui était entré dans le journalisme comme il eût placé des vins, et qui *faisait l'article* avec le bagou et l'importance d'un commis voyageur. Il paraît qu'il avait été d'abord aimable pour moi dans l'*Argus*; puis, comme il avait trouvé que je ne lui témoignais pas assez de remerciements et que je méconnaissais ainsi sa puissance, ses épithètes avaient changé de nuances, et le numéro de l'*Argus*, dont me parlait mon camarade Paturel, contenait un article parfaitement désagréable. Un article où les mots *comédien forain* étaient imprimés à propos de moi, de moi, Brichanteau, élève et rival de Beauvallet.

— Qu'est-ce que tu as donc fait à Baculard? me demanda Paturel.

— Moi? Rien. Je ne lui ai jamais parlé.

— Voilà donc le *hic!* fit mon camarade. Baculard aime assez qu'on lui rende hommage. Tu ne l'as pas fait, tu l'auras blessé dans son amour-propre!

— Mon cher Paturel, j'ai un principe. La critique est libre de me juger, et ce n'est pas à l'artiste de solliciter sa bienveillance ou de la remercier de ses arrêts. Le Jules Janin de Rivesaltes écrit ce qu'il pense : il fait son devoir et je fais le mien.

— Mais non, mais non, répétait Paturel. Il y a un malentendu. Une poignée de main à Baculard arrangerait bien des choses!

— Après son article? Impossible. L'artiste peut oublier; l'homme jamais!

Il faut vous dire que cet article de l'*Argus* était terriblement insolent. J'avais eu, en le lisant des démangeaisons dans les doigts. Mais quoi! ce pataud était bien libre, après tout, de trouver le comédien exécrable, et, tant qu'il ne s'attaquait point à ma vie privée, je pouvais être ulcéré, mais je n'avais rien à dire.

Cependant — toujours devant la statue d'Arago, — rencontrant, le lendemain, ce gros homme insolent, qui fumait son cigare en causant avec une marchande de journaux, j'affectai de passer devant lui en cherchant son regard et sans ôter mon feutre. Il m'avait vu venir et se campait sur mon passage, la tête redressée, sa face narquoise et satisfaite esquissant déjà un sourire, et je devinai bien qu'il attendait mon coup de chapeau et ma main tendue pour me dire, gouailleusement :

— Hé! hé! Brichanteau, nous y venons donc tout de même!

Je le devinai si bien que je pris la pose de don César dévisageant don Salluste, et que je passai fièrement devant le Janin de Rivesaltes assez stupéfait. Et j'étais content. J'avais vu rougir un peu cette face bouffie, un éclair de colère avait traversé ces yeux mauvais. Le *comédien forain* s'était vengé.

Petite vengeance à coup sûr, mais il y a plaisir à regarder en face ceux qui vous insultent et à leur jeter dans un coup d'œil toute une hottée de mépris. Ce Baculard, qui, comme moi, rêvait la gloire parisienne, s'exerçait là-bas au métier de terroriste littéraire que professent volontiers ceux qui n'ont ni imagination, ni charme, ni ressources de style, ni, la plupart du temps, de talent, mais qui tiennent à se faire remarquer et à se faire craindre et qui y réussissent. L'humanité est lâche, monsieur.

Quand on ne sait pas causer, on crie. Baculard hurlait. Il se faisait l'apôtre du grand art en songeant surtout aux petites femmes. Paladin de l'idéal, il émettait des théories sublimes tout en soupant avec les actrices qui le redoutaient et, au dessert, entre deux verres de chartreuse, il proclamait les idées auxquelles il avait voué sa vie et dont la première était de jouir.

Jouir de tout, de sa réputation qu'il entendait établir sur une terreur bleue; de l'argent qu'il voulait gagner largement, de l'amour ou de ce qui s'appelle de l'amour, en un mot des femmes dont sa sensualité avait soif, de l'honorabilité même ou de ce qui en tient lieu — de tout enfin, de tout ce que donne une plume hardie qui se plonge en un encrier bourbeux. Nécessairement, il rêvait de Paris, d'exercer à Paris ses talents de boxeur, car Paris seul donne largement la renommée, l'argent et les femmes. Je ne sais ce qui le retenait dans les Pyrénées-Orientales, ce bon Baculard. Peut-être disait-il vrai quand il répétait en riant de son gros rire :

— Je me fais la main à Perpignan et à Rivesaltes, c'est ma salle d'armes. Mais le terrain c'est Paris. Quand je serai maître de mes *dégagés*, j'irai!

Et son plan était bien simple pour débuter à Paris. Ah! il ne s'en cachait pas. Il le faisait connaître, dans les causeries de café, à qui voulait l'entendre.

— J'arrive là-bas. Je guigne un incident, je le fais naître au besoin. Je vise une personnalité bien en vue, très éclatante, bien dans le train. Je l'attaque. Oh! à fond! Tout en fumera! Alors,

scandale. Il y a procès ou il y a rencontre. Je suis condamné ou blessé, peu m'importe — si je tue mon homme, tant mieux — et je suis en selle. Connu, redouté, choyé, après ce beau tapage. En un mot, arrivé ! Voyons, qui pourrais-je bien éreinter d'abord ?

Et il cherchait.

— Bah ! cela dépendra des réputations qui seront à l'ordre du jour lorsque je descendrai de wagon. Celui-ci ou celui-là, je m'en moque ! Quelqu'un qui soit quelqu'un, voilà tout ce qu'il me faut ! Au choix !

En attendant, les troupes de comédie ou d'opéra qui arrivaient à Perpignan tremblaient devant lui. Baculard ! diable ! Quand on avait parlé de Baculard, il semblait qu'on eût nommé le tsar de toutes les Russies. La prima donna devenait pâle, l'ingénue avait des frissons, on voyait des larmes d'effroi dans les yeux de la jeune première. Moi, je vous l'ai dit, je m'en souciais comme un requin d'une pomme. Et en passant devant la statue d'Arago sans saluer Baculard je m'étais décidément fait un ennemi, un ennemi *sterling*, comme je disais dans *Giboyer* — du Jules Janin de Rivesaltes.

Paturel me répétait :

— Tu sais, Baculard ? Il écume. Prends garde à sa bave. Il a des mots cruels. Le mot cruel, c'est même sa spécialité. Il a la dent dure, et, comme de plus elle est cariée, tu imagines si ça nous caresse quand il mord ! Un de ces matins, tu vas te réveiller avec quelque énorme abatage dans l'*Argus !*

— Eh bien, je répondrais. Ce n'est pas ce réveil-là qui m'empêchera de dormir la nuit suivante !

Et, de fait, l'abatage parut. Oh ! énorme, en effet, comme me l'avait prédit Paturel. Jette ton venin, Baculard ! Il l'avait jeté. C'était une appréciation de mon talent dans un des rôles que je jouais le mieux, rôle subalterne que je rendais, de l'avis de tous et de mon propre sentiment, presque littéraire à force d'art et de tact : Andrès, des *Pirates de la Savane.*

L'*Argus* m'accusait de le jouer en pitre, en saltimbanque indigne de la foire de Saint-Cloud, en cabotin de village, etc., etc. Trois colonnes d'aménités de ce genre. Éreintement dans les grands prix. Des mots cruels à la douzaine. Et, pour finir, cette appréciation que je me rappelle encore :

« M. Sébastien Brichanteau n'est pas un acteur. Avec ses poses d'écarteur landais ou de torero castillan — torero de qua-



... Entre deux répétitions j'allais à l'atelier... (Page 66.)

torzième catégorie — il semble plus fait pour le métier de chulo que pour celui d'artiste dramatique et nous nous imaginons beaucoup mieux ce bouffon engagé comme vaquero dans un cirque et lançant le lasso dans quelque pantomime mexicaine que débitant de la prose, quelle qu'elle soit, sur les planches d'un théâtre. C'est un écuyer de cirque, ce n'est pas et ce ne sera jamais un comédien ! Vite à sa baraque, M. Brichanteau, avec son chapeau de feutre et son lasso ! »

Je dois le dire, ma première pensée, après la lecture de l'entrefilet, fut d'aller calotter Baculard et lui dire mon sentiment bien en face. Comme Saint-Vallier au roi de Marignan. Mais, après tout, même impertinent, il exerçait là son droit de critique. L'artiste appartient au public, à la presse, à qui le juge, à qui le siffle. Je rengainai ma colère et j'allai, soldat du devoir, répéter, obéissant à mon bulletin comme si de rien n'était. J'arrivai même au théâtre faisant contre fortune bon visage et devinant, entrevoyant, flairant les numéros de l'*Argus* qui se dissimulaient dans les poches de mes camarades, tous ravis.

Il y avait, ce jour-là, un *raccord* pour *le Courrier de Lyon*. Je jouais Dubosc, Dubosc et Lesurques, rôle à tiroirs. Et, pendant la répétition, j'entendais vaguement Tholozet, le jeune premier, qui fredonnait évidemment pour m'agacer et me rappeler le « torero castillan » de Baculard :

Toréador, prends garde !
Toréador, toréador !...

J'avais des envies de lui faire rentrer l'air de *Carmen* dans le gosier à ce criquet de Tholozet, et j'allais peut-être le faire quand, derrière un portant, la petite Jeanne Horly, qui jouait ma fille, me dit d'une voix triste, basse et peureuse :

— Monsieur Brichanteau, entre nous, il est bien méchant, n'est-ce pas, M. Baculard ?

Je regardai la pauvre enfant. Elle se tenait adossée au décor et cherchait mes yeux anxieusement. Blonde, frêle, gentille, mais maigre, avec des années de misère à rattraper, de petites mains où il y avait encore des trous d'aiguilles, une petite Parisienne nourrie de rien, de charcuterie et de café au lait dans la mansarde de sa mère, mais qui avait le feu sacré dans les prunelles et un charme douloureux en toute sa personne de souffre-douleur. Encore une qui n'était pas faite pour la galère des planches !

— Pourquoi me dis-tu qu'il est méchant, ma fille ? demandai-je à Jeanne.



Lia (Mlle Martial).

Elle hésitait.

— Tu peux parler, va !

— Eh bien, monsieur Brichanteau, c'est que tout à l'heure on lu tout haut un article..., cet article..., enfin l'article...

— Mon article à moi ? L'article où il me traite de bouffon ? Et après ?

— Après, monsieur Brichanteau, après ? Il y a que M. Baculard me fait la cour et qu'il me déplaît et que je sens bien que si je l'envoie promener...

— Il t'éreintera ?

— Voilà, monsieur Brichanteau. Et M. Carbonier — c'était notre directeur — M. Carbonier m'a dit comme ça : « Que Baculard éreinte Brichanteau, passe ; Brichanteau a des épaules pour supporter ça, Brichanteau a le public pour lui ; mais arrangez-vous pour que Baculard ne vous éreinte pas, car je ne pourrais pas imposer toute ma troupe malgré l'*Argus*, si l'*Argus* s'en mêlait... C'est bien compris ? »

— Il a dit cela, Carbonier ?

— Oui, monsieur Brichanteau.

— Il a peur de Baculard, Carbonier ?

— Oui, monsieur Brichanteau.

Et la petite d'ajouter :

— Et moi aussi, monsieur Brichanteau, moi aussi, j'en ai peur ! Pensez donc ! Si M. Carbonier résiliait mon engagement, qu'est-ce que je deviendrais, avec les mois de nourrice de mon petit et maman qui fait des ménages, à Paris ?

Je la regardais, la petite Jeanne, Jeanne Horly, une enfant, une gamine... Si mince ! Grosse comme le poing ! Et ça payait les mois de nourrice d'un autre être là-bas, près de Nevers. Un garçon né des amours de cette fillette et d'un camarade du Conservatoire qui avait déserté pour ne pas faire son service militaire et qui chantait les Paulus dans les brasseries de Belgique ou les *musicos* de Londres. Médiocrement payée à Perpignan, la malheureuse économisait sur son mois pour envoyer par la poste ce que demandait âprement la nourrice nivernaise et ce dont la mère, à Paris, avait besoin pour sa chaufferette et son tabac. Ah ! misère !

Et cette chétive et jolie, très jolie créature, n'avait qu'une terreur, c'est que le directeur, effrayé par les attaques du Janin de Rivesaltes, ne lui signifiât son congé ! Était-ce possible ?

— N'ayez donc pas peur de ces épouvantails à effrayer les moineaux, lui dis-je, et renvoyez donc l'*Argus* à Rivesaltes !

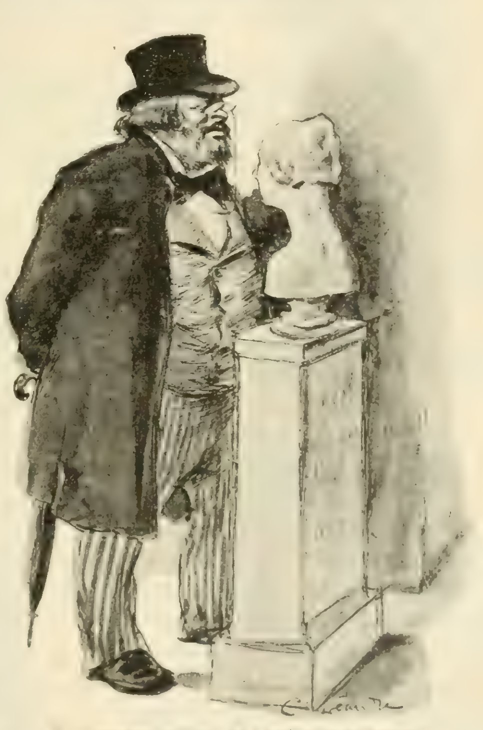
— Ah ! monsieur Brichanteau. Ça vous est facile à dire ! Si j'avais votre talent, votre position !

El elle soupirait, admirative.

Pauvre fille ! Ma position ? Mon talent ? Ils me servaient à grand'chose, parlons-en ! Il fallait avoir le feu sacré, une âme d'artiste chevillée dans le thorax, pour supporter ce que je supportais et me résigner à jouer *les Pirates* ou Lesurques en province, quand il y avait, à Paris, des sociétaires... Enfin, n'en parlons pas. Je prodiguai mon éloquence à la petite Jeanne Horly, l'engageant à se moquer des galanteries de Baculard autant que de ses attaques et lui promettant de voir à ce sujet M. Carbonier lui-même et de lui donner mon sentiment sur sa pusillanimité.

— Si Baculard vous attaque, ne craignez rien, moi, je vous ferai applaudir !

Et je laissai — car mon entrée en scène approchait — la petite Jeanne, toute ragaillardie, près du portant où nous avions causé. Mais que les femmes sont faibles ! *Fragilité, ton nom est femme*, a dit le cygne de Stafford-sur-Avon. Quelques jours après cet entretien entre deux raccords, je regagnais, à la sortie du spectacle, mon logement, près des remparts — c'était en hiver et il avait neigé terriblement ce jour-là — lorsque, à quelques pas de moi, j'aperçus, pataugeant dans la neige boueuse, un groupe mélancoliquement ironique : le gros Baculard, étalant sa carrure large, portant beau, redressant fièrement sa tête blême et tenant, traînant à ses côtés la petite Jeanne Horly, suspendue au bras du colosse comme quelque petite Poucette emportée par un ogre



M. Cazenave, adjoint de Garrigat-sur-Garonne.

affamé de chair fraîche. Ils allaient, elle et lui, vers quelque hôtel garni, les gros souliers de l'un et les minces petites bottines de l'autre s'enfonçant dans la neige délayée et fangeuse. Et il y avait un tel triomphe bestial dans l'attitude farouche du conquérant à la moustache rousse et une telle tristesse résignée, frileuse et peureuse dans le dos rond et la tête courbée de la petite, que je ne sais pas encore maintenant si je fus plus révolté que navré de ce groupe lamentable. Vive Dieu, messeigneurs, c'était à faire pleurer !

Je me demandai, un moment, si j'allais dépasser Baculard et me montrer à lui, spectre inattendu, comme le témoin narquois de son bonheur. Mais je me dis que je ferais trop de peine à la pauvre fille. A quoi bon ? Elle avait faibli. Elle avait eu peur, le petit ayant faim et le père nourricier, le paysan nivernais, ayant soif. Et devant la menace de l'*Argus*, la terreur de M. Carbonier, elle s'était donnée. Elle était la proie de cet homme qui voulait de la considération, de l'argent et de la joie. Le chantage ! Ça ne se solde pas seulement en chèques au porteur. Il y a le chantage au plaisir et la femme qui tremble paye comme le banquier qui a peur.

Je rentrai chez moi, ce soir-là, plus triste qu'en mes jours de pire tristesse. Je répétais : « Pauvre petite ! pauvre petite ! » Et je revoyais ce groupe sinistre : la fillette frêle traînée et accrochée au bras du vainqueur. J'étais plus irritée contre Baculard de ce marché proposé à la malheureuse que des éreintements qu'il m'avait consacrés. Ma parole, il y a du don Quichotte en moi, oui, du don Quichotte de la Manche, je m'en vante.



Jules Claretie,

de l'Académie Française.

(A suivre.)



SANS E

A Messieurs Coquelin.

Écrire dix lignes sans laisser s'y glisser une seule fois la lettre e n'est pas une entreprise commode.

En écrire deux cents en observant le même ostracisme prend les proportions d'un problème redoutable, étant donnés le prix actuel du temps d'une part, et la langue française, d'autre part, qui contient le plus grand nombre d'e.

Il faut soumettre les phrases et les mots à des tournures singulières, dont l'effet est curieux au point de vue philologique.

Nous avons eu la fantaisie de résoudre ce problème dans les conditions les plus difficiles, c'est-à-dire qu'au lieu de constituer un texte dont nous aurions été le maître, nous avons choisi un morceau littéraire connu.

Qui, en effet, ne sait par cœur la scène capitale du Barbier de Séville? *La voici,* traduite *sans* e.

ALMAVIVA, *à part.* — Voici un quidam qui m'apparaît connu.

FIGARO. — Mais non, il n'a point l'air d'un officiant, son abord hautain, royal...

ALMAVIVA. — Son air bouffon...

FIGARO. — Almaviva! J'y suis!

ALMAVIVA. — Mais oui, voilà mon coquin, voilà Figaro!

FIGARO. — Lui, oui Mgr, d'accord.

ALMAVIVA. — Maraud, si tu dis un mot...

FIGARO. — Figaro vous connaît aux soins amicaux dont il fut par vous toujours nanti.

ALMAVIVA. — Ta transformation, si gros, si gras...

FIGARO. — Ah ! Mgr, la faim !

ALMAVIVA. — Toujours ton humour. Mais, toi ici? Qu'y fais-tu? J'avais jadis vu l'administration pour toi, afin qu'on t'y occupât.

FIGARO. — L'on m'a pourvu, Mgr ; aussi, Figaro sait-il à qui il dût son profit.

ALMAVIVA. — Dis-moi, Lindor, n'as-tu pas compris, à ma transfiguration, mon bon plaisir à vouloir agir ici incognito.

FIGARO. — Pardon, l'on disparaît.

ALMAVIVA. — Non pas. Il y a un motif à ma station ; or, d'insignifiants individus, jasant, sont moins mis à caution qu'un importun ambulant. Jasons donc. Ton occupation, disais-tu...

FIGARO. — L'hidalgo qui administrait, consacrant tout son pouvoir à vos sollicitations, ordonna qu'à l'instant on m'installât garçon apothicarius.

ALMAVIVA. — Aux hôpitaux pour soldats ?

FIGARO. — Non ; dans un haras andalous.

ALMAVIVA, *riant.* — Joli abord.

FIGARO. — La fonction avait du bon. Si j'avais dans mon district la mission d'adoucir tout mal par du soin, j'avais à ma disposition tous produits s'appliquant aux maux ; alors, il m'arrivait parfois d'offrir aux humains, non point gratis, la potion d'un animal...

ALMAVIVA. — Qui tuait la population du roi.

FIGARO. — Il n'y a ni potion, ni solution pour tous ; mais qui a affranchi du mal Catalans, Aragonnais...

ALMAVIVA. — Pourquoi, alors, as-tu rompu ?

FIGARO. — Rompu ? On m'y a contraint. On m'a nui vis-à-vis du pouvoir.

Jaloux aux doigts crochus...

ALMAVIVA. — Ah ! non, non, mon ami. Fais-tu donc aussi du quatrain, du huitain, du dixain ? Nous t'avons vu griffonnant sur ton tibia, chantant aux rayons du matin.

FIGARO. — Voilà d'où part mon mauvais sort. Quand l'hidalgo apprit, par un rapport, qu'on sacrifiait, non sans goût, à Chloris, qu'on rimait pour plus d'un journal, qu'il courait d'attrayants madrigaux dus à ma composition ; pour conclusion, quand il a su Figaro produit tout vif dans nos journaux, il a pris fort haut

mon cas, puis m'a fait finir ma fonction suivant son opinion qu'un amour pour un brillant discours fait par soi nuit à l'instinct administratif.

ALMAVIVA. — Ton subtil hidalgo raisonnait, mais tu lui fournis ta justification ?

FIGARO. — Jamais ! Figaro fut trop satisfait d'avoir subi son oubli, convaincu qu'un grand nous a fait un sort suffisant quand il n'a pas fait du mal.

ALMAVIVA. — Tu n'as pas l'air d'avoir tout dit. Nous croyons qu'aux jours où tu gagnais ton pain dans ma maison, tu t'annonçais un malin garçon...

FIGARO. — *Ay*, Mgr, on voudrait qu'un manant fût parfait.

ALMAVIVA. — Mou, dissolu...

FIGARO. — Aux dispositions qu'on imposa toujours à un laquais, Mgr connaît il un Jourdain valant un bon laquais ?

ALMAVIVA, *riant*. — Pas mal. Puis, tu vins ici.

FIGARO. — Non, pas *illico*.

ALMAVIVA, *coupant son discours*. — Un instant... j'ai cru la voir. Dis toujours, on suivra ta narration.

FIGARO. — J'allai à Madrid, où mon goût d'antan à discourir guida mon ambition ainsi qu'auparavant ; l'art qu'illustra Rotrou, Campistron, Dancourt, Marivaux, m'apparut au surplus un tournoi captivant.

ALMAVIVA. — Là, là.

FIGARO (*Durant sa narration, Almaviva voit au balcon s'il s'y produit un signal*). — Vrai, Figaro n'a jamais pu savoir pourquoi il n'y fut pas plus triomphant, car j'avais mis au pourtour, pour m'applaudir, d'assourdissants battoirs, j'avais proscrit gants, sticks, tout attirail nuisant au bruit du bravo ; vrai, avant qu'on joua, j'avais cru voir au bar qu'on comptait abonnir pour moi l'opinion du public, mais on cabalait !

ALMAVIVA. — Ah ! on cabalait, mons Castigat aplati.

FIGARO. — Tout à l'instar d'un plus fort ; pourquoi pas ? Ils m'ont aplati, oui dà, mais si jamais Figaro trouvait l'occasion...

ALMAVIVA. — Bast, tu auras satisfaction : ils souffriront par la privation du plaisir.

FIGARO. — Ils n'iront pas au paradis sans avoir fait contrition, caramba !

ALMAVIVA. — Quoi, tu vas jurant! Sais-tu qu'au palais on a un tour du cadran, plus un, pour honnir son tribunal ?

FIGARO. — Dans mon cas, on a vingt-cinq ans moins un ; nos jours sont trop courts pour voir la fin d'un plan aussi vindicatif.

ALMAVIVA. — Ta commination, ou plutôt ton gai chagrin nous plaît. Mais tu n'as pas dit qui t'a fait partir du grand Madrid.

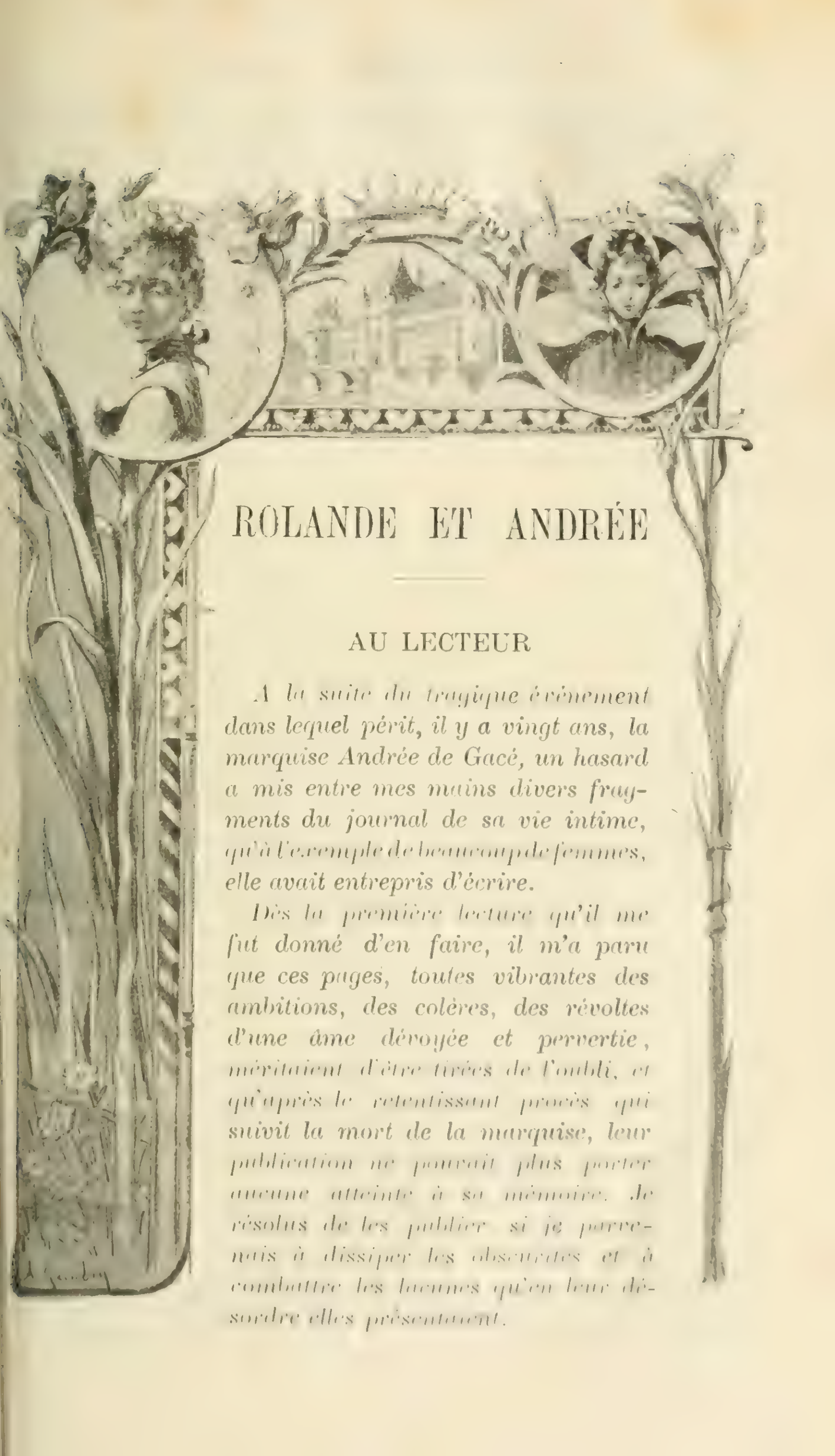
FIGARO. — Mon bon flair, Mgr, puisqu'un doux hasard m'a conduit sous vos pas. Voyant qu'à Madrid la corporation qui a pour but d'abonnir *l'idioma nacional* agissait à l'imitation du loup qui va montrant un croc à son compain, disposition dont chacun rit, qui la livra toujours aux taons, aux cousins, aux maringouins, aux plumitifs, aux jaloux, aux marchands d'attractifs bouquins, à tous vivants s'acharnant sur son corps, absorbant son sang jusqu'à la fin ; abruti par la transcription du discours mûri, sans action sur moi, maudissant autrui, poursuivi par qui m'avait fourni à condition, manquant d'or, à la fin convaincu qu'un coup lucratif du rasoir rapporta toujours plus qu'un vain discours, j'ai franchi Madrid ; puis, mon sac au dos, parcourant sans souci l'Aragon, Avila, Burgos, Guadalaxara, triomphant dans un bourg, mis à la prison du suivant ; nonobstant, dominant partout l'inconnu qui surgissait pour moi ; applaudi ici, assailli là ; aidant aux bons instants, m'habituant aux mauvais ; raillant un sot, bravant un malfaisant ; riant sur ma condition, mais rasant tout mon public, Mgr voit Figaro habitant ici, tout à sa disposition pour agir suivant son bon plaisir.

ALMAVIVA. — Qui t'a pourvu d'un humour aussi gai ?

FIGARO. — Ma vocation au mauvais sort. J'ai ri d'abord sur tout, conjurant ainsi l'affliction.

Jean ALESSON.





ROLANDE ET ANDRÉE

AU LECTEUR

A la suite du tragique événement dans lequel périt, il y a vingt ans, la marquise Andrée de Gacé, un hasard a mis entre mes mains divers fragments du journal de sa vie intime, qu'à l'exemple de beaucoup de femmes, elle avait entrepris d'écrire.

Dès la première lecture qu'il me fut donné d'en faire, il m'a paru que ces pages, toutes vibrantes des ambitions, des colères, des révoltes d'une âme dévoyée et pervertie, méritaient d'être tirées de l'oubli, et qu'après le retentissant procès qui suivit la mort de la marquise, leur publication ne pourrait plus porter aucune atteinte à sa mémoire. Je résolus de les publier si je parvenais à dissiper les obscurités et à combattre les lacunes qu'en leur désordre elles présentaient.

Pour y parvenir, il m'a fallu du temps, des démarches, des recherches et, sans doute, ces efforts fussent restés infructueux si une intervention bienveillante ne m'avait valu la communication d'un autre journal de femme, datant de la même époque, se rapportant au même événement, écrit par Mlle Rolande de Gacé, belle-fille de la morte, née d'un premier mariage du marquis.

Rapprochés l'un de l'autre, ces deux récits se complètent. Ils permettent de reconstituer les principaux détails d'un drame douloureux et de parcourir, à la suite de l'infortunée qui en fut la victime, les étapes par lesquelles elle a marché vers sa destinée fatale et inexorable. Les extraits que j'en ai faits sont reproduits ici sans changements.

I

CAHIER DE ROLANDE

20 septembre 1873.

Au château de Gacé.

Ce matin, pendant le déjeuner, père nous a annoncé, à grand'mère et à moi, qu'une personne très recommandable se présente pour occuper la place de ma pauvre vieille institutrice, Emily Starford, morte entre nos bras, voici quinze jours.

Les renseignements recueillis sur cette personne ne laissent, paraît-il, rien à désirer. C'est une perle, affirme père, la merveille des merveilles, l'oiseau bleu. Si grand'mère, qu'il consulte toujours dans les circonstances importantes, donne son consentement à la décision qu'il est disposé à prendre, la nouvelle institutrice entrera immédiatement en fonctions. Elle attend à Paris la réponse qu'on lui a promise.

Cette nouvelle m'a déconcertée.

Je me flattais de l'espoir qu'Emily ne serait pas remplacée. Si elle eût vécu, nous ne nous serions jamais privés de ses services. Elle était depuis si longtemps auprès de nous que nous la traitions comme une parente très aimée.

Orpheline de mère trois mois après ma naissance, je fus confiée à ses soins au sortir du berceau. Des mains de ma nourrice, je passai dans les siennes. Tout ce que je sais, je le lui dois. Elle a formé mon intelligence et mon cœur. Je ne vaux que par ce qu'elle y a mis de bon, que par tout ce qu'elle y a semé et fait mûrir.

Grand'mère que son état maladif et ses précoces infirmités empêchaient de s'occuper de sa petite-fille autant qu'elle l'eût voulu, n'avait confiance qu'en Emily pour tout ce qui concernait mon éducation. Cette confiance, père la partageait et moi de même, à leur exemple. Nous étions d'accord tous les trois pour reconnaître que par son long et inaltérable dévouement, la rare créature que nous pleurons avait mérité notre reconnaissance.

Elle ne nous eût donc jamais quittés. Même après mon mariage, si je dois me marier, je lui eusse assuré une large place dans ma vie, et, si j'ai des enfants, elle eût penché sur leur berceau ses cheveux blancs et son visage ridé comme elle pencha sur mon lit de fillette les tresses blondes qui encadraient sa douce figure quand je la connus.

Mais, puisqu'il a plu à Dieu de nous la ravir, à quoi bon appeler à lui succéder une autre femme qui ne la vaudra pas ? N'était-ce pas, au contraire, une occasion toute naturelle de m'assurer, sous la direction respectée de grand'mère et de père, un commencement d'indépendance, de me dresser aux devoirs et aux initiatives d'une maîtresse de maison ? Je ne suis plus une enfant. J'ai dix-huit ans, mon instruction est à peu près achevée. De quelle utilité me sera une institutrice ?

Au lendemain de la mort d'Emily, j'ai fait part de ces réflexions à grand'mère et à père. Je sais qu'ils les ont examinées et discutées ensemble ; je croyais qu'ils en avaient été touchés. Les propos tenus par père ce matin m'ont prouvé qu'il n'en est rien. Je me suis récriée ; j'ai essayé une fois encore de faire admettre mes raisons. Mais j'ouvrais à peine la bouche que père m'a interrompue.

— N'insiste pas, ma chérie, m'a-t-il dit, ce serait peine perdue. Nous estimons, grand'mère et moi, que la vie serait trop triste pour toi dans notre vieux manoir, loin des plaisirs et des distractions qu'on recherche à ton âge, si tu n'avais une compagne pour partager ta solitude. Grand'mère ne quitte guère sa chambre ; moi je suis souvent absent. Tu périrais d'ennui.

— C'est ce qui vous trompe, père, ai-je répondu. J'ai en moi-même assez de ressources pour ne m'ennuyer jamais.

— En as-tu fait l'expérience, petite présomptueuse ? s'est écriée grand'mère en riant.

— L'expérience m'a appris que lorsque je vous ai tous deux, je suis heureuse et ne souhaite rien de plus.

Je me suis arrêtée. En face de moi, deux être adorés hochaient la tête, un doute dans les yeux. J'ai eu vite compris que je ne les convaincrais pas et je me suis résignée à subir sans protestations leur volonté. Elle n'est après tout qu'un témoignage de plus de l'incessante sollicitude dont ils m'environnent.

Père a ajouté, que plus jeune qu'Emily, la personne qu'il a choisie pour la placer auprès de moi est charmante, distinguée, spirituelle, instruite, et qu'elle ne tardera pas à devenir mon amie.

— Tu ne m'as pas encore dit qui elle est, a observé grand'-mère à son fils. D'où vient-elle ? Qui te l'a recommandée ? Quel est son nom ?

— Elle se nomme Andrée de Trémor.

— Une fille du monde !

— De notre monde, ma mère ; et parfaitement élevée.

— Et elle consent à devenir institutrice ! C'est donc quelle a eu des malheurs ?

— De très grands malheurs, aussi grands qu'immérités. Son père était soldat. Retraité, il y a deux ans, comme général de division, ne possédant aucune fortune et n'ayant pour vivre que sa pension, il entreprit de grossir ses revenus. Il conçut l'idée, une idée funeste, d'entrer dans les affaires. En sa qualité de général, grand-officier de la Légion d'honneur il n'eut aucune peine à devenir président d'un conseil d'administration. Le malheur fut que tous les membres de ce conseil étaient des fripons. Il avait été leur dupe ; il faillit être traité comme leur complice. Sa mort survenue très opportunément, lui a épargné cette honte ; mais elle n'a pu soustraire sa fille, son unique héritière, aux responsabilités pécuniaires qu'il avait encourues. Elle s'est trouvée du jour au lendemain littéralement sur le pavé et en une situation si précaire qu'elle a dû se résoudre à utiliser son instruction, ses talents qui sont réels et à chercher un emploi.

Du fond du fauteuil roulant, où la cloue sa paralysie des jambes, grand'mère avait écouté froidement, en silence et les yeux à demi-clos, les explications que lui donnait père.

— Je plains de tout mon cœur Mlle de Trémor, a-t-elle dit ; mais la pitié qu'elle m'inspire ne m'aveugle pas au point de me cacher les inconvénients qui peuvent résulter de son arrivée au milieu de nous.

— Quels inconvénients ?

— Elle est trop notre égale ! Comment oserons-nous lui donner

des ordres ? Quelque forme que nous y mettions, ne serons-nous pas exposés à froisser ses susceptibilités ? Si cela se produit, nous le pardonnera-t-elle ? J'eusse préféré, je l'avoue, une institutrice de naissance plus modeste et moins disposée naturellement à se croire victime des injustices du sort.

— Vous jugez mal Mlle de Trémor, ma mère, a protesté père avec une véhémence qui m'a étonnée chez un homme si calme et toujours si maître de lui ; je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue ; je ne sais d'elle que ce que m'en ont dit ses protecteurs. Mais, outre que leurs dires l'ont défendue par avance contre le reproche d'être une révoltée susceptible de devenir une envieuse, il y a encore, pour me permettre de la juger avec plus d'équité que vous, la lettre qu'elle m'a écrite. Voici cette lettre. Lisez-la et prononcez. Je ratifie par avance votre arrêt.

J'aurais donné tout au monde pour prendre connaissance des feuillets que père, après les avoirs tiré d'une enveloppe étroite et longue, présentait à grand'mère, feuillets bleutés, couverts d'une grande écriture, ferme et virile, de physionomie aristocratique, autant qu'à distance j'en pouvais juger. Mais grand'mère ne les a lus que des yeux et, sans juger bon de me les communiquer, elle les a rendus à son fils, en prononçant seulement à haute voix le nom dont ils étaient signés.

— Andrée de Trémor, a-t-elle dit comme pour le graver dans sa mémoire. Puis elle a ajouté :

— Cette lettre est charmante. Elle ne peut, si elle est sincère, que prévenir en faveur de celle qui l'a écrite.

— Vous voyez bien, ma mère.

— Quel âge a-t-elle, Mlle Andrée ?

— Vingt-huit ou vingt-neuf ans.

— Oh ! trop jeune, trop jeune ! a repris grand'mère avec vivacité. Est-ce à moi de te le faire remarquer, Armand ? Nous ne pouvons nous mettre au-dessus des convenances.

J'ai surpris un signe que père faisait à grand'mère. Ma présence les mettait mal à l'aise pour continuer l'entretien sur un sujet aussi délicat. Grand'mère s'est tue, en me regardant avec inquiétude, se demandant sans doute si j'avais compris, et père s'est contenté de répondre à demi-voix :

— Vaines sont vos craintes, ma mère. Rien ne peut être au-dessus des convenances dans une maison où vous êtes et où ma fille vit à vos côtés.



Une jeune femme en deuil, grande et mince. (Page 66.)

J'ai trouvé très noble et très digne cette réponse, car, bien qu'encore ignorante de la vie, je ne suis plus assez naïve pour n'avoir pas deviné de quoi il retournait.

Il m'a été cependant impossible de donner complètement tort à grand'mère, ni de blâmer ses scrupules. Dans ma petite intelligence, j'ai conclu de ce que je venais d'entendre qu'il se pourrait bien que la présence d'une jeune femme dans notre antique et solitaire château de Gacé offrît quelques inconvénients, cette femme fût-elle mon institutrice.

D'ailleurs, je n'ai pas eu le temps de m'appesantir sur cette pensée. La conversation qui l'avait suggérée a tourné court. Je n'en ai retenu que les derniers mots. Ils m'ont fait comprendre que la résolution de père était irrévocable et qu'il allait écrire à Mlle de Trémor pour l'inviter à venir nous rejoindre.

Une lettre de Mlle de Trémor, que père a reçue hier matin, nous annonçait son arrivée pour ce soir.

— Nous irons tous deux la chercher à la gare, m'a-t-il dit.

Aujourd'hui, à quatre heures, nous sommes partis dans le landau pour aller la recevoir à la station d'Aubigné, la plus proche du château. Longue de cinq lieues, la route est accidentée, assez mal entretenue. Même avec de bons chevaux, il faut près de deux heures pour la parcourir. Durant ce trajet, nous n'avons échangé, père et moi, que de rares et insignifiantes paroles. Il était visiblement préoccupé. De quoi et pourquoi ? Je l'ignore. Moi-même, je ne l'étais pas moins que lui. Mais je savais du moins pour quelles causes.

Dans la vie de retraite que je mène depuis ma naissance et à laquelle nous condamne tous l'état maladif de grand'mère, l'apparition d'un nouveau visage est un important événement. Je crois bien que c'est la première fois, depuis longtemps, qu'on aura vu au château une personne étrangère. Les visites y sont rares. Celles qu'on y reçoit, durant la belle saison, nous ramènent périodiquement, du Mans ou de Tours, quelques vieux amis dont la présence parmi nous ne saurait causer ni gène, ni surprise.

Je ne puis en dire autant de Mlle de Trémor. Elle m'est inconnue ; elle vient ici pour y vivre à demeure, pendant plusieurs années probablement, puisque père souhaite qu'elle reste auprès de moi jusqu'à mon mariage. Il est donc naturel que je sois préoccupée et un peu inquiète.

Maintenant même que je l'ai vue et que j'ai causé avec elle,

l'inquiétude que je ressentais en allant avec père à sa rencontre n'est pas entièrement dissipée.

A l'autorité qu'on lui donne sur ma petite personne se mêlera-t-il un peu de bonté naturelle?

Nos caractères s'accorderont-ils?

Trouverai-je en elle pour mes travers et mes défauts cette inépuisable patience que ma vieille Emily puisait dans sa tendresse pour moi?

Saura-t-elle se faire ma compagne, devenir mon amie, oublier ses chagrins, son deuil si récent, s'attacher, en un mot, à jeter quelques distractions dans ma vie!

C'est à ces choses que j'ai pensé, tandis que par la route tant de fois parcourue, qui va de Gacé à Aubigné, la voiture me conduisait à sa rencontre.

A six heures, nous stoppions devant la gare. Cinq minutes plus tard, sous la lumière expirante du jour, le train est arrivé. Un seul voyageur en est descendu, une jeune femme en deuil, grande et mince, qui ne pouvait être que M[lle] de Trémor.

Père, que je suivais de près, est allé au-devant d'elle, jusqu'au wagon de deuxième classe qu'elle occupait, lui a demandé son nom, s'est fait reconnaître et, tandis que le valet de pied la débarrassait de sa valise et du bulletin de ses bagages, nous lui avons souhaité la bienvenue.

— Comment, monsieur le marquis, a-t-elle dit timidement quoique avec effusion, vous avez pris la peine de venir à ma rencontre! Combien je suis confuse et reconnaissante!

Dans le crépuscule du soir et sous la voilette noire qui couvrait sa figure, je ne pouvais distinguer ses traits. Mais le timbre grave de sa voix et la pureté de son accent m'ont fait l'impression la meilleure et la plus inattendue.

Père m'a présentée en disant:

— M[lle] Rolande, votre élève.

— J'espère pouvoir bientôt dire: mon élève et mon amie, a-t-elle répondu.

Ces paroles m'ont touchée; j'ai senti que mes préventions commençaient à se dissiper. C'est en toute sincérité de cœur que je l'ai remerciée d'avoir compris et devancé mes désirs, et de l'avoir fait sous une forme aussi délicate.

Nous sommes revenus vers la voiture. M[lle] de Trémor a voulu s'asseoir sur la banquette du devant. C'était la place ordinaire

d'Émily et, quand elle l'occupait, cela me semblait tout simple. Mais pour celle qui lui succède, je ne l'eusse pas souffert. J'ai exigé qu'elle prît la place du fond, à côté de père. Quoiqu'il assistât silencieux à ce petit débat de pure courtoisie, j'ai deviné qu'il m'approuvait. Je me suis mise en face d'eux.

La nuit venait rapidement. La figure de mon institutrice, que je n'avais fait qu'entrevoir, s'effaçait de plus en plus dans l'obscurité grandissante. Il fallait attendre, pour en mieux saisir le caractère et les traits, d'être rendue au château. J'ai dû me résigner, et je me suis laissée bercer, quand Mlle de Trémor a parlé, par la délicieuse musique de sa voix.

C'est père qui, une fois en route, a ouvert l'entretien. Il a dit à Mlle de Trémor combien il lui savait gré d'avoir consenti à partager notre solitude. Il lui a décrit le milieu dans lequel elle va vivre près de nous, ce manoir à mi-côteau, au milieu d'une plaine mamelonnée, que sillonne une rivière étroite et profonde, ses deux tours, ses fossés, ses croisées étroites, son parc immense, ses bois au milieu desquels est enclavé le petit village de Gacé, ses pièces hautes et froides où dix générations ont laissé leur empreinte et des traces de leur passage dans des souvenirs historiques d'un prix inestimable.

— Tout cela ne constitue pas les éléments d'un séjour bien joyeux, a-t-il ajouté, et peut-être trouverez-vous la maison un peu triste. Vous vous y ferez, cependant, j'en ai l'espoir. Ceux qui l'habitent s'ingénieront à vous la rendre agréable, et feront en sorte que vous y trouviez quelque chose du charme qu'elle a pour eux.

— Elle en aura un très grand pour moi, j'en suis sûre, s'est écriée Mlle de Trémor. J'ai toujours aimé les vieilles demeures. La vôtre, monsieur le marquis, me rappellera le castel en ruines de Trémor, en Bourgogne, où s'est écoulée mon enfance, berceau de notre maison, que mon père ne put jamais faire restaurer et que j'ai eu la douleur de voir passer en des mains étrangères. Vouée à l'abandon et à la pauvreté par les malheurs de ma famille, comment ne serais-je pas heureuse dans l'asile qui m'est offert ?

— Vous y vivrez parmi des âmes simples, a repris père. Ma mère, la marquise douairière de Gacé, quoique vieille et infirme, aime la jeunesse ; rien ne lui plaît tant que d'entendre autour d'elle chanter et rire. Moi-même, je dois à Dieu d'avoir conservé,

malgré la mort de ma femme, l'égalité de mon humeur. Rolande prétend que je ne suis point un compagnon trop morose.

— C'est la vérité, ai-je affirmé ; vous êtes le père le plus tendre et le plus aimable des amis.

Père m'a interrompue d'un haussement d'épaules en souriant et a continué :

— Quant à elle, c'est un vrai pinson dont les ébats, du matin au soir, emplissent de bruit notre grande cage et nécessairement, comme nous, vous finirez par subir l'influence de sa naturelle gaieté.

— Mais alors, c'est le paradis que vous m'ouvrez, monsieur le marquis ! a dit Mlle de Trémor. Je bénis la Providence qui m'y a conduite. Je suis si meurtrie ! la vie m'a si durement traitée... J'ai tant besoin d'être ranimée et consolée !...

Un silence a suivi ces paroles. J'ai été longtemps en proie à l'émotion qu'avait déchaînée dans mon cœur la plainte discrète et douce de l'intéressante personne qu'un hasard met tout à coup sur mon chemin.

Au bout de quelques instants, la conversation a repris. Mais, jusqu'à notre arrivée au château, elle n'a plus roulé que sur les études auxquelles je dois me livrer sous la direction de Mlle de Trémor et sur les arrangements à prendre en vue de notre existence commune.

De ce qu'elle a dit, j'ai conclu qu'elle est douée d'une intelligence supérieure et qu'une instruction remarquable a développé en elle les dons les plus variés. On la sent artiste jusqu'au bout des ongles. Elle est musicienne, compose, chante, joue du piano et de la harpe ; elle peint ; elle parle l'allemand, l'anglais, l'italien aussi purement que le français. Elle sait par cœur les plus beaux vers de nos grands poètes. C'est père qui, par ses questions incessantes, l'a contrainte à nous faire ces aveux. Elle les faisait modestement, presqu'à regret, comme si elle eût craint de nous paraître vaniteuse ou pédante.

Père semblait enchanté de découvrir en elle tant de rares mérites. Il est, lui aussi, un esprit d'élite, d'une culture prodigieuse. Depuis vingt ans, durant les longs séjours qu'il fait au château de Gacé, je ne sais ce qu'il n'a pas lu. En outre, grâce à ses courses à travers le monde, par lesquelles il coupe une ou deux fois par an la monotonie de sa vie, il a beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup appris.

Mais, entre grand'mère et moi, il n'avait guère l'occasion d'utiliser sa science ni d'en jouir. En plus d'une circonstance j'ai pensé qu'il devait le regretter un peu et j'ai bien des fois appelé le moment où j'en saurais moi-même assez pour lui donner la réplique, pour devenir, ainsi qu'il le dit, sa compagne intellectuelle.

Mais hélas ! tout à l'heure, en écoutant Mlle de Trémor, j'ai pensé que j'étais bien loin de pouvoir remplir ce rôle. Comme je me sens petite fille devant elle ! que de choses me restent à acquérir pour l'égaler ! Si mes prévisions d'aujourd'hui se réalisent, il y aura beau temps qu'elle sera devenue pour père cette compagne intellectuelle qu'il espère un jour trouver en moi, quand je serai en état de réaliser son espoir.

Nous sommes arrivés enfin au château. Grand'mère n'avait pas attendu notre retour pour se mettre au lit. Mais, avec sa politesse accoutumée qui fait dire d'elle qu'elle est une grande dame de l'ancien régime, elle avait chargé sa femme de chambre d'exprimer à Mlle de Trémor le regret qu'elle éprouvait de devoir ajourner au lendemain le plaisir de faire connaissance avec elle. Mon institutrice n'en revenait pas de tant d'attention. Elle ne s'y attendait guère sans doute !

Cependant, nous étions entrés dans le salon. Alors, elle a défait sa voilette et, père et moi, nous l'avons vue. Quelle adorable personne ! Un visage où l'intelligence rayonne, d'une expression peut-être trop sévère, mais avec des traits d'une idéale pureté, des cheveux d'or tirant sur le roux, encadrant le front et les joues de leurs masses soyeuses et lourdes ! C'est la plus captivante beauté que j'aie jamais vue.

J'ai été d'abord saisie d'admiration ; mais, presque aussitôt, à contempler ses yeux démesurément grands et si sombres dans leur profondeur, j'ai été reprise de cette inquiétude qu'avait dissipée le son de sa voix. Je ne saurais traduire l'impression qu'ils m'ont causée, ces yeux incomparables. Peut-on être simple et bonne avec des yeux pareils ? Ne révèlent-ils pas une nature orgueilleuse, hautaine, violente ?

Peut-être, me laissai-je entraîner trop loin. Mais, maintenant, je réserve mon jugement sur Mlle de Trémor. Tant que je ne la connaîtrai pas mieux, je resterai défiante et sur la réserve.

Mon regard a croisé celui de père et j'ai été sûre qu'il pensait ce que je pense moi-même : Mlle de Trémor est trop belle pour

l'emploi qu'elle vient remplir. Malheureusement, c'est un peu tard pour s'en apercevoir.

J'étais en plein sous l'influence de ces réflexions, quand la cloche a sonné le premier coup du dîner. J'ai conduit Mlle de Trémor dans l'appartement préparé pour elle à côté du mien, et, tandis qu'elle changeait de robe, j'ai couru chez grand'mère que je voulais embrasser avant de me mettre à table.

— Eh bien, comment la trouves-tu, ton institutrice? m'a-t-elle demandé?

— Les apparences sont pour elle, ai-je répondu. Elle a beaucoup d'esprit et encore plus de beauté. Elle est éblouissante.

La physionomie de grand'mère s'est assombrie. Elle a murmuré :

— Il ne nous manquait plus que cela!

J'ai feint de ne pas entendre. Mais j'ai été sûre qu'elle désapprouve le choix de père. Que sera-ce donc demain quand elle aura vu Mlle de Trémor?

II

CAHIER D'ANDRÉE

27 septembre.

Lorsque hier soir, vers onze heures, j'ai regagné ma chambre après avoir dîné avec le marquis de Gacé et sa fille, cette petite Rolande, mon élève, je succombais sous la fatigue et plus encore sous le fardeau des émotions poignantes dont je suis la proie depuis si longtemps.

Je viens de passer par de trop cruelles épreuves pour trouver aisément en moi la force de réagir contre l'accablement qui en a été la suite. Ce n'est pas en quelques heures que je pourrai me ressaisir, recouvrer le sang-froid qui ne m'avait jamais fait défaut, cet équilibre moral dont j'étais si fière. Il y faudra du temps, je le sens bien, et un persévérant effort de volonté. Des semaines s'écouleront sans doute, avant que je redevienne moi-même. Pour l'instant je suis brisée de corps et de cœur.

J'ai dû renoncer, tant j'étais lasse, à ouvrir ce cahier où je me plais, toutes les fois que des événements de quelque importance se produisent dans ma vie, à les résumer au hasard de l'inspiration et uniquement pour n'en pas perdre le souvenir. Le besoin

de dormir avait obscurci mon intelligence, fait de moi un être inerte, incapable d'exprimer correctement une idée.

C'est comme dans un rêve que j'ai parcouru mon appartement. Il se compose de trois pièces : une chambre très élégante et très confortable, un petit salon et un cabinet de toilette. Même, dans la maison de mes parents, et quand, dans leur tendresse aveugle, ils me traitaient en enfant gâtée, en idole, je n'ai jamais été aussi commodément installée. Ces arrangements intérieurs révèlent à la fois, chez les maîtres de ce château, le goût du beau et un réel désir d'obliger la pauvre fille que je suis maintenant, à se plaire au milieu d'eux.

Mais, j'étais hors d'état de me rendre compte de leurs bonnes intentions et encore moins de ressentir pour eux un peu de reconnaissance. Je me suis mise au lit machinalement. A peine couchée, j'ai été ensevelie dans un sommeil de plomb.

A mon réveil, les rayons d'un jour ensoleillé et joyeux venaient caresser mon visage à travers les persiennes closes. Lorsque la femme de chambre qui est entrée peu après les a ouvertes, le bleu du ciel, la pureté de l'atmosphère, la couleur assombrie des verdures d'automne, qui s'étageaient, dans la diversité de leurs tons empourprés et cuivrés, jusqu'aux limites de l'horizon, m'ont éblouie.

J'ai fermé les yeux et je suis restée quelques instants immobile, recueillie, pensive, dominée, malgré moi, par l'obsédant souvenir des récents événements qui m'ont conduite ici : la mise à la retraite de mon père, sa ruine, ses angoisses, sa mort, et les procès, les huissiers, la saisie, cette longue série de catastrophes qui m'ont réduite à la mendicité et contrainte à travailler.

En revivant ces heures abominables, j'ai eu, dans les yeux, des larmes de rage et Dieu sait à quels nouveaux découragements, à quels affreux désespoirs je me fusse abandonnée si je n'eusse coupé court à ces rêveries dangereuses.

Levée en hâte, habillée en un tour de main, je me suis précipitée vers la croisée pour contempler à loisir le radieux spectacle du dehors, que je n'avais fait qu'entrevoir. Sous mes yeux, les parterres fleuris resplendissaient dans l'écrin de leurs bordures d'aubépines et de buis ; il en montait vers moi des parfums grisants ; la brise matinale agitait la cime des arbres et jusqu'aux collines lointaines qui bornent la plaine toute boisée, des chants d'oiseaux jetaient de bruyantes rumeurs, à travers l'immensité

des espaces, noyée dans une brume dorée et transparente.

Ce manoir de Gacé est tout simplement une merveille d'art architectural, ce dont je ne me doutais guère quand j'ai accepté d'y venir. De mes fenêtres je peux suivre l'imposant développement de sa façade. Elle s'étend entre deux tours massives du sommet desquelles on doit dominer tout le pays.

Les constructeurs de cette demeure et ceux qui y ont vécu après eux étaient de puissants seigneurs. Pour avoir pu la conserver et l'empêcher de tomber en ruines, il a fallu que leurs héritiers fussent encore plus riches qu'ils ne l'étaient eux-mêmes. On ne m'a donc pas trompée lorsqu'on m'a dit que le marquis Armand de Gacé est un des plus opulents propriétaires de France.

Tout, dans sa maison, respire l'aisance large, le confort intelligent et luxueux ; tout révèle la fortune, telle que je la comprends, c'est-à-dire permettant de ne se refuser aucune fantaisie, quelque coûteuse qu'elle soit, de réaliser les rêves les plus capricieux et les désirs les plus extravagants.

Si ce domaine somptueux m'appartenait, je serais une femme heureuse; je m'y sentirais à ma place; j'y tiendrais table ouverte, j'y donnerais des fêtes; d'élégants équipages sillonneraient à toute heure les larges avenues du parc; le bruit des chevauchées emplirait les bois qui s'étendent de tous côtés à perte de vue; à l'ombre de ces antiques murailles, se dérouleraient, comme aux temps des paladins et des troubadours, de galantes aventures.

Hélas! il ne m'appartient pas. C'est la pauvreté qui m'y conduit, l'impérieux besoin de gagner, par mon travail, le pain nécessaire à ma misérable vie.

Au nom que je porte, au passé de ma famille, aux services de mon père dont un malheur immérité ne pouvait effacer le souvenir, et pour tout dire à des circonstances exceptionnelles, je dois d'avoir été accueillie avec peut-être plus d'égards qu'on ne m'en eût témoignés, si j'étais une institutrice obscure et modeste, une professionnelle, préparée de tout temps à l'emploi qu'elle a accepté.

Mais la bonne grâce de l'accueil que je reçois ne saurait me faire illusion quant au caractère de cet emploi. Je suis ici une mercenaire. De quelque épithète conventionnelle qu'on décore ma fonction et le prix mensuel de mes services, j'appartiens bel et bien à la domesticité de la maison. Ce sont des gages que je touche. Et c'est moi, moi Andrée de Trémor, qui en suis venue là!

J'ai d'illustres aïeux cependant, plus illustres peut-être que ceux de ma niaise d'élève. L'ancienneté de ma famille égale, dépasse même l'ancienneté de la sienne. J'ai atteint la plénitude de mon intelligence, je suis dans tout l'éclat de ma beauté. Autant cette enfant est insignifiante, autant je me sens digne des plus hautes situations. Pourquoi donc la vie nous a-t-elle fait un sort si différent? Pourquoi tant de richesses superflues données à profusion à l'une? Pourquoi le nécessaire refusé à l'autre? N'étais-je pas plus digne qu'elle de goûter aux joies qui lui sont réservées et n'avais-je pas à un brillant avenir des droits égaux aux siens ou même supérieurs?

Oh! cruelle ironie de la destinée! C'est vraiment trop d'injustice. Je ne m'y résignerai jamais et jamais dans mon cœur humilié ne s'apaiseront les révoltes qu'y déchaîne à toute heure l'iniquité dont je suis victime; jamais ne s'éteindra la haine que je nourris contre cette société qui déjà m'a tant fait souffrir.

Oui, c'est elle que j'accuse, car si elle était organisée sur des bases équitables, une fille comme moi ne pourrait descendre au degré d'abaissement où je me vois tombée aujourd'hui. Je ne pâtirais pas de la malchance de mes parents, de leur impuissance à s'enrichir et à me constituer une dot. A défaut de dot, il eût suffi de mes mérites personnels, de cette beauté tant vantée et que je suis tentée de maudire puisqu'elle ne m'a servi à rien, pour qu'un homme honorable, riche et généreux, conçût le dessein de faire de moi la compagne de sa vie.

Comme je l'eusse aimé, celui qui m'eût choisie et eût tenté de conquérir mon cœur quand j'avais vingt ans! De quelle vigilante tendresse, de quel dévouement de toutes les heures ma reconnaissance l'eût payé! Combien il eût été heureux! J'étais alors candide, bonne, tendre; je croyais à l'amour, au désintéressement et je ne tenais à rien tant au monde qu'à un loyal compagnon amoureux de moi dont j'eusse embelli l'existence tant qu'il m'aurait chérie.

Mais, il ne s'est pas trouvé celui-là. Je l'ai longtemps attendu; il n'est pas venu. Parmi les jeunes officiers qui entouraient mon père, il en était de beaux, de riches, de titrés, possédant les privilèges et les qualités dont je me plaisais à parer dans mes rêves dorés le mari que j'appelais. Tous m'ont fait la cour, tous ont tourné autour de moi comme des papillons autour d'une flamme; ils me comblaient de petits présents, d'attentions, de flatteries;

il en est même qui ont affiché une folle passion pour la suggestive personne que j'étais. Mais aucun n'a demandé ma main. On savait que je ne possédais d'autre dot que les ruines du château de Trémor; on n'ignorait pas que les terres qui en dépendaient jadis, morcelées sous la Révolution, ont été aliénées, et qu'en un mot, je suis sans le sou, comme disent ces beaux messieurs dans leur brutal langage. Il ne s'en est pas trouvé un seul pour accomplir une bonne et profitable action, en m'épousant.

Sans le sou! J'étais condamnée ou à vieillir fille ou à traîner la misère avec quelque pauvre diable d'officier de fortune qui ne m'aurait donné son nom que dans l'espoir, en s'alliant au général de Trémor, de s'assurer une protection efficace et de se créer des droits à un rapide avancement.

Je n'ai été recherchée et demandée que par des hommes de cette sorte. Je n'ai pas plus voulu d'eux que d'autres plus fortunés ne voulaient de moi. C'est ainsi que j'ai vu fuir mes belles années et qu'au jour des grandes épreuves, je me suis trouvée sans protecteur, sans secours, sans appui, la naturelle générosité de mon cœur à jamais détruite, mon optimisme, mes illusions, mes enthousiasmes à jamais éteints.

Une autre que moi eût peut-être succombé dans cette crise et roulé jusqu'au fond du gouffre qui s'ouvrait sous mes pas. Que ne peuvent faire d'une âme ardente, passionnée et ambitieuse les déceptions de la vie? A quelles extrémités ne peuvent-elles la réduire? Il s'en est fallu de peu que je ne me livrasse au tourbillon qui entraîne chaque jour tant de créatures semblables à moi et que, pour tirer vengeance de cette société par qui j'ai été humiliée, pour exercer plus sûrement contre elle mon mépris et ma haine, je ne prisse le parti de m'enrôler dans ces légions des vierges folles qui asservissent les hommes à leurs caprices par la seule puissance de leur beauté et pour qui ils se ruinent souvent et se déshonorent quelquefois.

Plus encore que le respect de moi-même, un instinct mystérieux et la crainte de compromettre l'avenir auquel, malgré tout, je prétends encore, m'ont retenue. Déchoir eût été une maladie et peut-être aurais-je eu à me repentir un jour d'avoir cédé trop vite et trop tôt aux suggestions mauvaises.

Je ne suis pas assez sûre de ne pouvoir atteindre le but que je poursuis pour y renoncer et m'abandonner. Je veux tenter encore d'y parvenir. Qui sait si la destinée ne me réserve pas un dédom-

magement? Qui sait si déjà ne s'est pas engagé sur mon chemin et ne vient pas à ma rencontre, les mains ouvertes et prêt à subir mon pouvoir, l'homme que j'ai vainement cherché? C'est parce que je ne désespère pas encore de le rencontrer que je suis ici et que je vais y rester, dans une situation humiliée, mais aux aguets, prête à me jeter sur la proie qui passera à ma portée.

Debout à la croisée de ma chambre, le regard errant sur le paysage qui m'environne, j'ai pensé longtemps à ces choses. Elles m'ont entraînée à me rappeler peu à peu les multiples petits incidents qui ont précédé et suivi mon arrivée ici, l'accueil qu'ont m'a fait, ma soirée d'hier durant laquelle j'ai été traitée comme une invitée, la physionomie douce et triste de ce brave homme de marquis, ses propos, et l'admiration, qu'en dépit de la réserve que lui commandait la présence de sa fille, exprimaient ses regards.

Et tout à coup, comme dans une vision, en songeant qu'il est veuf, je me suis vue marquise et châtelaine. Qui sait?

J'en étais là de mes réflexions quand la femme de chambre a reparu. Elle venait de la part du marquis. Il désirait s'entretenir avec moi et me priait de l'avertir dès que je serais en état de le recevoir. J'ai répondu que j'allais l'attendre dans le petit salon.

Tandis qu'on lui portait cette réponse, j'ai jeté les yeux sur mon miroir. Il m'a renvoyé l'image d'une jeune femme qui, dans la simplicité de ses vêtements de deuil, une robe de laine noire toute unie, à peine égayée par la blancheur du col et des manchettes, avait très grand air.

J'ai eu quelque plaisir à me voir ainsi, tout à fait dans mon beau. Puisque le marquis mettait tant de hâte à se retrouver en ma présence, c'est qu'évidemment, la veille, j'avais été à son gré. Il importait de le maintenir sous cette impression. Son empressement était du reste d'un bon augure et m'a confirmée dans la conviction que mon arrivée a troublé quelque peu la tranquillité de sa vie. Après notre soirée d'hier, je suis sûre de lui plaire et de lui plaire plus que je ne plairai aux autres habitants de cette maison. C'est même à cela que j'ai attribué son désir de me voir avant qu'ils ne soient levés.

Cinq minutes plus tard, il frappait à ma porte. Je suis allée moi-même lui ouvrir. Il est entré non sans un certain embarras. Le fait est que notre tête-à-tête, chez moi, provoqué par lui, avait la physionomie d'un rendez-vous et qu'il semblait ne s'en apercevoir que lorsqu'il était trop tard pour y renoncer.

Il comptait sans doute monter à cheval en me quittant, car il était botté, éperonné, vêtu d'une jaquette grise serrée à la taille et tenait une cravache. Hier, il m'avait paru un peu gauche, un peu lourd. Quelle erreur et où avais-je la tête? Il est grand, mince, d'une rare distinction de tournure et de gestes. C'est tout au plus s'il a quarante-cinq ans. La vivacité juvénile de son regard contraste singulièrement avec sa moustache et ses cheveux, presque blancs, coupés ras. Il a de l'intelligence sur son visage et beaucoup de bonté dans ses yeux. Au total, notre seconde entrevue s'annonçait comme devant lui être plus favorable que la première.

Il m'a parlé avec courtoisie et déférence.

— Je vous demande pardon de vous importuner d'aussi bonne heure, mademoiselle, mais on est matinal chez nous. Vous allez voir apparaître Rolande ; ma mère ne va pas tarder à vous faire appeler, et il était nécessaire que j'eusse d'abord avec vous un entretien confidentiel.

Je ne l'ai pas laissé continuer et je lui ai répliqué qu'il ne me devait pas d'excuses.

— Je suis ici pour recevoir vos ordres, monsieur le marquis, ai-je ajouté.

Je me faisais violence en lui tenant ce langage. S'il avait pu lire en moi, il y aurait surpris le démenti que mon intraitable orgueil infligeait à mes paroles.

A-t-il pénétré ma pensée? A-t'il deviné que je suis de celles qui commandent et non de celles qui obéissent? Je dois le croire, car, avec une douceur d'accent qui donnait à ses propos le caractère d'un encouragement et d'une consolation, il reprit :

— Il pourra m'arriver de vous donner des conseils en ce qui touche la direction à imprimer aux études de ma fille, car j'ai sur vous le peu enviable privilège de l'expérience et de l'âge, mais des ordres, jamais. Je sais trop combien sont pénibles les circonstances qui vous ont contrainte à accepter une position si au-dessous de votre naissance pour ne pas m'appliquer à vous les faire oublier. Soyez sûre que vous n'aurez jamais lieu de vous considérer comme offensée par un acte de ma volonté.

J'aurais dû me montrer sensible à la délicatesse qu'il mettait à endormir par avance mes susceptibilités. Mais le temps n'est plus où il suffisait d'un peu de bienveillance pour exciter ma gratitude. Dans les paroles que j'entendais, dans le ton qui révélait

leur sincérité, je n'ai pu voir qu'un hommage qui m'était dû. Je n'ai pas même eu la pensée de remercier et j'ai dit :

— Ce n'est pas de vous, monsieur le marquis, que je redoute une humiliation. Mais mademoiselle votre fille et madame votre mère auront elles envers moi les égards que vous me promettez ?

— N'en doutez pas, s'est-il écrié. Rolande est dressée à respecter les personnes à qui ses parents ont délégué une part de leur autorité sur elle. C'est une âme naïve et tendre, dont il ne tiendra qu'à vous de vous faire chérir. Quant à ma mère, si, comme j'en suis sûr, vous lui inspirez autant de confiance qu'à moi, elle vous traitera toujours avec la plus parfaite bonté.

— Comment m'y prendre pour lui inspirer confiance ? ai-je demandé.

— C'est justement afin de vous le dire que j'ai voulu vous voir avant qu'elle vous reçoive. J'attache le plus grand prix à ce que, dès votre première visite, elle soit favorablement impressionnée.

— Je vous écoute, monsieur le marquis, et suis toute disposée, croyez-le bien, à suivre vos conseils.

J'allais m'asseoir. Mais d'abord, j'ai avancé une chaise pour lui. Il me l'a prise des mains et, à son tour, il me l'a offerte. Quand j'ai été assise, il a continué, en marchant de long en large et en évitant d'arrêter ses regards sur moi :

— Ma mère est très vieille. Dans quelques jours, nous célébrerons le quatre-vingt-deuxième anniversaire de sa naissance. Il n'est donc pas surprenant qu'elle ait ses idées, qu'elle y tienne et que ces idées ne soient pas, toujours et en tout, celles d'une personne de votre âge ou même du mien. Il faut vous attendre, mademoiselle, à lui en entendre parfois exprimer qui vous paraîtront surannées. Le plus sûr moyen de lui plaire, c'est de paraître, quoique vous en pensiez, accepter les siennes et y sacrifier les vôtres.

— C'est bien le moins qu'on doive aux vieillards, ai-je dit.

— Commencez par lui donner raison en tout, a repris le marquis, par éviter de la contredire, et elle vous adorera. Puis, quand elle aura constaté que sa petite-fille est en bonnes mains, elle vous accordera toute sa confiance.

— Mais rien de tout cela n'est au-dessus de mes efforts, me suis-je écriée ; d'autant plus que, quoique plus jeune que Mme la marquise, je suis, moi aussi, d'un autre temps et que sur beaucoup de sujets, je dois professer les mêmes opinions qu'elle.

— C'est déjà un grand point, a observé le marquis. Il est certain que ma mère serait désolée, et je le serais comme elle, si notre Rolande était, à l'image de beaucoup de jeunes filles modernes, bourrée de formules scientifiques ; si elle avait, comme tant d'entre elles, des goûts masculins. Nous nous sommes toujours appliqués à ce qu'elle ne versât pas plus dans l'abus des études supérieures que dans celui des exercices violents. Nous avons veillé rigoureusement sur ses lectures. Nous avons voulu, en un mot, qu'elle restât femme, qu'elle conservât la simplicité de cœur, la fraîcheur d'esprit, la raison, qui sont le charme de la femme.

J'ai feint d'approuver.

— Je n'entends pas autrement l'éducation des jeunes filles.

— Alors tout ira bien, a observé le marquis. D'ailleurs, mademoiselle, vous trouverez en Rolande une élève déjà très instruite, et votre tâche consistera bien plus à développer ce qu'elle sait qu'à ouvrir à son intelligence des voies nouvelles. J'ai eu l'honneur de vous écrire que c'était moins une institutrice que nous voulions lui donner, qu'une compagne, un mentor, une amie.

— C'est bien là ce qui m'a décidé à accepter vos offres, monsieur le marquis. Quelle situation aurait pu mieux me convenir ? J'aurais eu beaucoup de mal à me laisser traiter en mercenaire.

— Il ne pouvait être question de cela entre nous.

Il a prononcé ces mots d'un ton qui marquait quelque surprise. Puis il a gardé le silence et je me suis demandé s'il avait tout dit. Son attitude m'a eu vite prouvé le contraire. Il voulait parler encore. Mais il semblait chercher ses paroles, et, comme je l'interrogeais des yeux, il a continué :

— Ce n'est pas tout. Mais le reste est plus difficile à dire.

— Pourquoi plus difficile ? De grâce, monsieur le marquis, expliquez-vous en toute sincérité.

— Eh bien, voilà. Ma mère est très pointilleuse en ce qui touche les convenances mondaines ; elle tient à ce qu'elles soient strictement observées.

— Mais j'y tiens autant qu'elle et je ne pense pas qu'elle m'ait supposée capable d'y manquer jamais.

Il y avait une protestation dans mon accent, car l'observation, si j'en comprenais le sens et la portée, ne laissait pas d'être choquante. Le marquis s'est empressé de me calmer.

— Veuillez m'entendre et ne donnez pas à mes paroles une

signification qu'elles n'ont pas et ne peuvent avoir. Je parle dans votre intérêt comme dans le nôtre, et vous en serez convaincue, lorsque je vous aurai dit que, si j'avais cédé au premier mouvement de ma mère quand il fut question de vous pour la première fois, vous ne seriez pas dans notre maison aujourd'hui.

— Et pourquoi, grands dieux ! Les renseignements que vous aviez reçus n'étaient-ils pas satisfaisants ?

— Les renseignements nous donnaient tout repos. Mais ma mère vous trouvait trop jeune.

— Trop jeune ? A vingt-neuf ans ?

— Je ne prétends pas qu'elle avait raison. Je constate seulement qu'elle eût préféré une personne plus âgée que vous et plus semblable à celle que vous deviez remplacer. Votre présence vous prouve que j'ai usé de mon autorité et que j'ai imposé mon choix. Mais, à ce moment, je ne vous avais pas vue, et maintenant que je vous ai vue, je crains qu'après vous avoir trouvée trop jeune, ma mère ne vous trouve trop belle.

— Trop belle ! quand je suis hélas ! défigurée et flétrie avant l'âge par les chagrins, par les larmes !

Je n'en pensais pas un mot. Mais, c'était la seule réponse qui me fût venue aux lèvres. Elle m'a valu d'ailleurs un cri sincère et parti du cœur.

— Vous vous calomniez, mademoiselle, je connais ma mère et je prévois qu'elle considérera... que vous avez plus de séduction et de beauté qu'il ne convient dans l'emploi que vous occupez.

— Qu'a-t-elle donc à redouter de moi ?

Je feignais de ne pas comprendre, quoique je comprisse très bien. Il était clair que, si le marquis l'eût osé, il m'aurait répondu :

— Ce qu'elle redoutera, quand elle vous verra comme je vous vois, c'est que vous ne troubliez le repos de sa maison et ne deveniez un danger pour son fils qui n'est encore ni d'âge ni d'humeur à résister au charme d'une personne comme vous.

Mais il ne pouvait s'expliquer ou m'avouer la cause de ses craintes sans s'exposer à faire éclater ce danger. Il a gardé le silence, en me regardant à la dérobée, non sans tristesse. Alors, j'ai frissonné de peur. Je me suis demandé si, à peine arrivée, j'allais être obligée de repartir et, dans mon subit effroi, j'ai soupiré, plaintive :

— Que faire ? Il n'est pas en mon pouvoir de changer de figure.

— Changer de figure, a murmuré le marquis, ce serait dommage ; mais ne pourriez-vous, comment exprimer cela... ne pourriez-vous, éteindre quelque peu votre beauté ? Essayez au moins pour vous, pour moi. Je serais désolé si vous nous quittiez.

Je n'invente pas, il l'a dit et de quel accent ! Le voilà donc de nouveau manifesté, ce pouvoir souverain que je porte en moi et qui, plus ou moins, s'exercent sur ceux qui m'approchent ! Il est donc vrai que j'aurais eu tort de renoncer à conquérir la place que je veux. N'ai-je pas là, sous la main, l'homme qui m'aidera à y monter ?

Je lui ai coulé un regard innocent, apitoyé, un regard à lui percer le cœur et, dans une attitude d'émotion reconnaissante, j'ai laissé tomber ces mots :

— Éteindre ma beauté ! Comment ? Dans mes vêtements noirs n'ai-je pas l'air d'une Carmélite ? Que puis-je de plus ?

— Ce n'est pas facile, a-t-il repris. Cependant n'est-ce peut-être pas impossible ? Tenez, si seulement vous renonciez à cette coiffure qui vous met au front une couronne radieuse, si...

Je lisais dans sa pensée ; je l'ai pris au mot et, sans l'écouter plus longtemps j'ai, d'un brusque mouvement, enlevé les épingles qui retenaient mes cheveux. Leur échafaudage s'est écroulé ; leurs longues boucles d'or se sont déroulées sur mes épaules, me couvrant d'un manteau qui me descendait jusqu'au dessous des reins et je me suis sauvée dans ma chambre.

Lorsque je suis revenue, cinq minutes plus tard, j'étais coiffée à la chinoise, les cheveux tirés tout autour du front et des tempes, formant sur le derrière de la tête une torsade épaisse, sans prétention.

J'ai planté mes yeux dans ceux du marquis.

— Suis-je plus laide maintenant ?

— Pas beaucoup plus, a-t-il répliqué en souriant. Cependant, cela vaut mieux ainsi.

Notre tête-à-tête a été soudain interrompu. A ma porte on frappait bruyamment. Il m'a semblé que le marquis était contrarié de s'être laissé surprendre chez moi, à une heure quelque peu insolite. Cependant, il n'a pas perdu le sang-froid.

— C'est Rolande, m'a-t-il dit. Il n'y a qu'elle pour se permettre ce tapage...

Sans lui répondre, j'ai crié d'entrer. Alors, dans l'entrebâillement de la porte, nous avons vu se glisser la gentille figure de mon élève, riante et toute rose, sous l'embroussaillement de ses cheveux noirs, qui frisent naturellement et lui donnent l'air d'une petite bohémienne.

Elle a paru étonnée de nous trouver ensemble et comme interloquée par la présence de son père.

Elle s'est excusée, en demandant :

— Est-ce que je vous dérange ?

— Nullement, a répondu le marquis. Mais, tu aurais pu t'annoncer avec plus de discrétion. Et après une courte pause : — Nous parlions de toi. Je donnais à mademoiselle quelques indications sur ton caractère, tes études ; je lui affirmais que tu t'efforceras toujours, en tout, de mériter ses éloges et de gagner son cœur.

— C'est bien mon intention, a-t-elle répliqué. Je viens d'en faire à grand'mère la promesse. A propos de grand'mère, mademoiselle, a-t-elle continué en s'adressant à moi, je suis chargée de vous prier de sa part de venir la trouver. Si vous voulez m'y autoriser, je vous conduirai chez elle.

— Je suis aux ordres de Mme la marquise.

— Allez-y donc sans tarder, a dit le marquis. Rolande vous présentera, mademoiselle. Après cette visite, elle vous fera parcourir notre vieux château et vous promènera dans le parc, dans notre village ; elle vous conduira chez M. le curé. Je désire que tout ce qui nous entoure vous devienne promptement familier et que vous vous fassiez à nos habitudes. Quant à moi, aujourd'hui, vous voudrez bien m'excuser. Je suis appelé au dehors pour une affaire urgente.

— Serez-vous revenu pour le déjeuner, père ? a fait Rolande.

— Très exactement revenu.

Il nous a quittées après avoir embrassé sa fille et m'avoir saluée.

Seule avec moi, Rolande s'est informée de ma santé. Ma première nuit au château avait-elle été bonne ? Avais-je paisiblement dormi ? Mes réponses ayant été affirmatives, elle m'en a témoigné, avec une grâce parfaite, sa satisfaction. Puis, se suspendant à mon bras d'un mouvement câlin, comme si nous étions d'anciennes amies, elle m'a invitée à la suivre chez la marquise.

Je l'ai retenue en disant :

— Accordez-moi d'abord cinq minutes, mademoiselle. Il fau que je vous parle.

Elle m'a interrogée aussitôt :

— Qu'avez-vous à me dire ?

Le caractère affectueux de sa démarche matinale et de se paroles venait de me suggérer le dessein de m'ouvrir son cœu sans plus tarder et de m'assurer son appui auprès de sa grand mère sur qui, en sa qualité de fille unique, elle doit exercer un grande influence. Quoique j'eusse déjà trouvé dans son père l meilleur des avocats, son propre patronage pouvait m'être util et il m'importait de la disposer à plaider ma cause pour le cas o j'aurais besoin un jour ou l'autre d'être défendue.

Elle se tenait debout devant moi. De ses lèvres, sa questio avait passé dans ses yeux. Elle me prêtait toute son attention devenue grave tout à coup et charmante vraiment, en cette att tude de statuette que lui donnaient son immobilité, sa physiono mie pensive et les plis moelleux de sa robe blanche en flanell qui drapaient virginalement, en les révélant à peine, les délicate lignes de son corps d'adolescente.

— C'est un grand souci pour moi, ma chère enfant, de savo si je trouverai grâce devant Mme la marquise, lui ai-je alors expl qué. Je ne la connais pas et ne sais ni ce qu'il faut dire, ni c qu'il faut faire pour entrer dans sa confiance. Je compte sur vou pour me guider et même pour m'avertir s'il arrivait qu'à mo insu, par mes propos ou mes actes, j'eusse fait fausse route.

— Oh ! pour cela, mademoiselle, je vous le promets, m'a-t-el répondu. Mais je suis sans inquiétude. Vous plairez à grand'mèr D'ailleurs, s'il en était autrement, vous vous en apercevriez bie tôt. Elle est saint Jean bouche d'or, grand'mère, et ce qu'el pense, il faut qu'elle le dise.

— C'est qu'il est certaines observations que je ne voudrais pa entendre, et ce que j'attends de vous, c'est qu'en me prévenant l'avance, vous m'évitiez de les encourir.

Elle était toute fière de l'importance du rôle que je lui confia et de l'abandon avec lequel je m'en remettais à elle du soin c me préserver des inconvénients que pouvait me créer mon igno rance de nouvelle venue.

Elle a sauté à mon cou, m'a embrassée en disant :

— Voilà donc qui est entendu. Si vous faites fausse route, vous crierai : casse-cou.

Désormais, la glace était brisée entre nous. Quoi qu'elle eût pensé de moi avant ce court entretien, elle était maintenant de mon parti et je me suis comparée à un général d'armée qui, au moment de livrer un assaut, vient de découvrir qu'il a un ami dans la place.

— Allons chez Mme la marquise, ai-je repris.

En quittant mon appartement, nous nous sommes trouvées dans un couloir large et très long sur lequel s'ouvraient plusieurs portes. Rolande m'en a désigné une, la plus rapprochée de la mienne, et m'a dit :

— Voilà où je perche. Nous sommes voisines. Il y a même dans votre cabinet de toilette une communication avec le mien. Père est un peu plus loin ; c'est moi qui vous sépare. Quant à grand'-mère, elle est installée au rez-de-chaussée. C'est plus commode puisqu'on peut, à son gré, rouler son fauteuil dans la salle à manger, dans les salons et même sur la terrasse.

Elle m'entraînait vers l'escalier. Nous en avons descendu les degrés lentement. Le long du chemin elle me faisait admirer les tapisseries anciennes qui décorent les murs. Je ne les avais pas remarquées hier soir, pas plus d'ailleurs que les statues, les bahuts sculptés et les vieilles armures qui donnent au hall d'entrée la physionomie d'un musée d'antiques.

J'admirais, je m'extasiais ; mais, sous les témoignages de mon enthousiasme, je sentais renaître et me ressaisir cette rage sourde qui tout à l'heure s'était emparée de mon cœur, quand, de ma croisée, je contemplais la façade monumentale du château et songeais que cette petite Rolande est l'héritière de ce domaine superbe. Un instant, la bonté candide de cette enfant avait pu dissiper cet accès de colère et d'envie. Maintenant, devant l'amoncellement de tant de richesses qui lui appartiendront un jour, je redevenais mauvaise et irritable. Elle est trop heureuse et son bonheur contraste trop cruellement avec mon infortune pour que je puisse y penser sans révolte. Mon intérêt me commande de feindre de l'aimer et de me faire aimer d'elle. Mais je ne l'aimerai jamais.

Nous sommes entrés chez la marquise. Assise dans son fauteuil roulant, près d'une croisée ouverte, la noble douairière nous attendait.

Pourquoi m'étais-je fait d'elle une idée si différente de la réalité ? Je me la figurais grande, forte, majestueuse, le front enca-

dré de soyeux cheveux blancs, telle enfin que le roman et le théâtre nous représentent les grandes dames vieillies.

En la voyant, j'ai été déçue.

J'avais devant moi une petite femme frêle, maigre, noiraude, la figure menue, osseuse, toute ridée, avec des tons de parchemin jauni et dont une perruque brune défraîchie et décolorée rendait, au premier abord, la physionomie franchement antipathique.

Des profondeurs du large fauteuil où trois personnes comme elle eussent tenu à l'aise, elle a levé vers moi ses yeux tout brillants d'une intelligence encore vivace. D'une voix dont la douceur m'a stupéfiée tant j'étais peu préparée à entendre une voix pareille sortir de cette bouche aux plis durs, elle m'a priée d'approcher.

— Il ne m'a pas été possible de vous recevoir hier, mademoiselle, a-t-elle ajouté, et j'en ai conçu le plus vif regret. Mais, j'avais hâte de vous connaître. Soyez la bienvenue chez nous. J'espère que nous ferons bon ménage.

La grâce de ses paroles, et plus encore la spontanéité avec laquelle, en les prononçant, elle me tendait la main, ont quelque peu corrigé l'impression pénible que j'avais ressentie en entrant. Je n'en suis pas moins restée défiante, sur la réserve, résolue à ne pas me livrer tant que je ne la connaîtrai pas mieux.

Mais comme il importait avant tout que je me fisse bien venir, j'ai voulu me montrer touchée de son accueil. J'ai pris sa main, une petite main ratatinée, transparente, sèche comme un morceau de bois ; je me suis courbée respectueuse en la portant à mes lèvres et j'ai balbutié quelques remerciements.

— Asseyez-vous et causons, m'a-t-elle dit.

J'ai obéi, affectant d'être quelque peu émue de me trouver en sa présence. Je sentais ses yeux braqués sur moi. Je baissais les miens, mais sans servilité, étant surtout soucieuse qu'elle ne pût conclure de mon attitude que je suis disposée à plier sous son joug et à oublier, même pour lui plaire, que je suis son égale par la naissance.

Cette préoccupation, à supposer qu'elle l'ait devinée, n'a pas dû la choquer, car durant l'entretien qui a suivi elle m'a traitée avec une grande bienveillance et a évité, à l'exemple de son fils, de me faire sentir que je suis ici dans une position d'infériorité.

Aux diverses questions qu'elle m'a adressées, j'ai répondu de manière à lui dissimuler ce qu'il y a en moi d'indépendance et de

volonté. Elle a pu croire que je suis une personne résignée à son sort, ne nourrissant que des ambitions très modestes, naturellement soumise et disposée à me conduire en tout d'après ses conseils.

Je lui ai fait verser quelques larmes en lui racontant le passé de ma famille, la carrière de mon père, nos malheurs et mes espérances de jeune fille, à jamais brisées. Elle a même exprimé l'admiration que lui inspiraient mon courage et mon énergie devant des épreuves imméritées. De même, elle a paru satisfaite de ce que je lui ai dit de mes études, de mon instruction. Je lui en ai parlé avec simplicité.

— Allons! s'est-elle écriée quand j'ai eu égrené tout mon chapelet, je vois avec plaisir que nous nous entendrons. A vous dire vrai, ma chère petite, j'avais craint que vous ne fussiez un esprit fort, et, par avance, cela me prévenait contre vous. Mais, vous m'avez prouvé que je me trompais et j'en suis ravie.

Sur un signe d'elle, Rolande est sortie. Alors, elle m'a très longuement parlé de cette enfant qu'elle adore. Avec beaucoup de chaleur, elle m'a fait son éloge et l'a recommandée à mes soins.

Elle désire que je prépare un petit programme auquel nous nous conformerons et d'après lequel sera réglé l'emploi de nos journées. Les promenades y doivent tenir une grande place, les arts également. Pour ce qui est des études proprement dites, elles doivent consister surtout en lectures d'auteurs illustres, choisis avec soin et que je devrai commenter pour mon élève. Au point d'instruction où elle en est, elle ne peut plus guère être intéressée que par des occupations intellectuelles d'un ordre un peu relevé.

Sur tous ces points j'ai donné satisfaction à la marquise. Lorsque a pris fin cette entrevue dont j'avais été par avance effrayée, j'étais rassurée. Je suis sûre de tenir maintenant la grand'mère comme je tenais déjà, depuis hier, le père et la fille. Je suis venue, on m'a vue et j'ai vaincu. Il s'agira désormais de tirer profit de ces premiers avantages et de les rendre à la fin solides et féconds. A cette tâche je vais me consacrer tout entière.

C'est égal, alors qu'il y a si peu de jours, je voyais en noir mon avenir et que dans le cercle sombre où j'étais prisonnière, je cherchais vainement une issue pour me délivrer, pouvais-je sup-

poser qu'il allait être brisé et que de nouveaux espoirs, bien inattendus ceux-là, allaient soudain briller sur ma route depuis si longtemps obscure et déserte ? Comme je me félicite de ne m'être pas découragée, quand tout s'effondrait autour de moi.

Le reste de cette journée décisive n'a été signalé par aucun incident digne d'être mentionné. Je n'ai à en retenir qu'un mot de la marquise à son fils et qui m'a été rapporté par Rolande :

— Je suis enchantée de Mlle de Trémor, a-t-elle dit. Son éducation, sa tenue, ses sentiments sont irréprochables. On ne peut que regretter qu'elle soit si jolie. Mais il faut lui savoir gré de paraître l'ignorer.

Ernest DAUDET.

(A suivre.)



EN MER

Thamus ne répondit qu'à la troisième fois, et la voix lui commanda, lorsqu'il serait entré en un certain lieu, de crier que le grand Pan était mort.

PLUTARQUE.

Lorsque le vieux Thamus, pâle et rasant le bord,
A la place prescrite eut crié : « Pan est mort ! »
Le rivage s'émut, et sur les flots tranquilles
Un long gémissement passa, venu des Iles :
On entendit les airs gémir, pleurer des voix,
Comme si sur les monts sauvages, dans les bois
Impénétrés, les dieux aux souffles d'Ironie,
Les dieux, près de mourir, disaient leur agonie.
Le soleil se voila de jets de sable amer ;
Un âpre vent fouetta les vagues de la mer,
Et l'on vit, soufflant l'eau de leurs glauques narines,
Les phoques de Protée et ses vaches marines
S'échouer, monstrueux et pareils à des monts,
Sur l'écueil blanc d'écume et noirs de goémons.

Puis, tandis que Thamus, le vieux patron de barque,
Serrait le gouvernail et jurait par la Parque,
Un silence se fit, et le flot se calma.

Or, le mousse avait pu grimper en haut du mât,
Et, tenant à deux mains la voilure et l'antenne,
— Père ! s'écria-t-il tout à coup, capitaine !
Père ! un vol de démons ailés et familiers
Vient sur la mer, dans le soleil, et, par milliers,
Si près de nous que leur essaim frôle les planches
De la barque ; je les vois passer, formes blanches.
Ils chantent comme font les oiseaux dans les champs,
Leur langue est inconnue et je comprends leurs chants :
Ils chantent : « Hosanna ! » Les entendez-vous, Père ?
Ils disent que le monde a fini sa misère
Et que tout va fleurir ! Père, ils disent encor
Que les hommes vont voir un nouvel âge d'or !
Un Dieu nous le promet, un enfant dont les langes
N'ont ni dessins brodés à Tyr, ni larges franges

Pourpres, et qui vagit dans la paille et le foin...
Quel peut être, pour qu'on l'annonce de si loin,
Cet Enfant-Dieu, né pauvre, en un pays barbare? »
D'un coup brusque le vieux Thamus tourna la barre.

« Les démons ont dit vrai, mon fils; depuis le temps
Que Jupiter jaloux foudroya les Titans,
Et depuis que l'Etna mugit, crachant du soufre,
L'homme est abandonné sur terre, l'homme souffre,
Peinant toujours, gelé l'hiver, brûlé l'été,
Sans te vaincre jamais, ô maigre pauvreté !
Qu'il vienne donc ! qu'il vienne enfin, l'Enfant débile
Et divin, si longtemps promis par la sibylle;
Qu'il vienne, celui qui, détrônant le hasard,
Doit donner à chacun de nous sa juste part
De pain et de bonheur. Plus de maux, plus de jeûnes,
Les dieux sont bons parfois, mon fils, quand ils sont jeunes!
Aimons le Dieu qui naît. Au fond, que risquons-nous ?
Nous lui présenterons, humblement, à genoux,
L'offrande qui convient à notre humble fortune :
Ce bateau que j'avais, pour l'autel de Neptune,
Taillé dans un morceau de vieille écorce, les
Branches de vif corail prises dans nos filets,
Cette nacre aux reflets d'argent, et, toute fraîche,
Si le temps le permet, notre prochaine pêche... »

Et tandis que, là-bas, le peuple des bergers,
Par les sentiers pierreux que bordent les vergers
Où la vigne biblique aux palmiers se marie,
Allaient à Bethléem, venant de Samarie,
Et que, plus loin, sur les chameaux lents et têtus,
A travers les déserts hérissés de cactus,
Les Roi-Mages, qu'abrite un tendelet de toile,
Graves, et les regards au ciel, suivaient l'étoile,
La barque, par delà les flots mystérieux,
Cherchant le jeune dieu, vainqueur des anciens dieux,
Voguait, sa voile rose à la brise gonflée.
Vers Sidon, port voisin des champs de Galilée.

Paul Arène.



PERVENCHE

Nous étions à la fin d'une de ces rudes journées d'arrière-automne où le gibier, expérimenté et vigoureux, « sait se défendre », opposant la vitesse et la ruse à l'adresse et à la persévérance du chasseur. Nous avions marché ferme, tout le jour, et j'avais demandé à mon compagnon de faire halte un instant.

Je regardais André Maudeuil, assis en face de moi, de l'autre côté du sentier, sur un tronc de chêne abattu. Il tirait méthodiquement de sa pipe de petites bouffées, le chapeau en arrière, le fusil entre les jambes, passant distraitement sa main sur le dos de son épagneul qui était venu chercher une caresse. Et en le considérant, je l'enviais cet homme paisible et sans lassitude, qui ne se reposait que par condescendance pour moi, — un Parisien, un chasseur d'occasion ; — je l'enviais de n'avoir d'autres soucis que le dressage de ses chiens, d'autres déceptions possibles que

les passages manqués ou les pièces perdues, d'autres rêves que la réussite des couvées de perdreaux, l'arrivée des bécasses, la disparition des braconniers ou le meurtre de quelque vieux sanglier comme le solitaire dont nous avions vu les traces et les fouillures une heure avant. Et je l'admirais presque, avec son teint bruni, ses membres forts, ses mains sèches, et cette pureté du regard que donnent le grand air et les réguliers sommeils... Que lui importait, à lui, la politique, la bourse et les femmes! Les honneurs? Il n'y pense pas. L'argent? Il ne lui en faut guère. L'amour?... Allons donc!...

Et pourtant, autrefois, à Paris, — c'est là que nous nous étions connus, — il s'amusait tout comme nous autres, sans excès ni réserve, menant ce qu'on pourrait appeler une très raisonnable existence de viveur. Nous disions de lui : « André, il est dans la bonne moyenne. » Il jouait peu, buvait peu, aimait peu; il n'avait même pas, à défaut de passion, le sot amour-propre de ceux qu'attire un nom de femme dès qu'il est célèbre dans le monde où l'on soupe. Plutôt sceptique, parlant de ses liaisons avec une indifférence de grand seigneur, il n'avait jamais donné à ses amis la moindre inquiétude, si tant est que les amis s'inquiètent les uns des autres... Et maintenant, moins qu'autrefois encore, j'avais lieu de me préoccuper de son bonheur.

Je finis par le lui dire :

— Au fond, vous, André, vous êtes un chançard, avouez-le!

Il releva la tête, sourit vaguement et me dit :

— Pourquoi?

— Parce que vous avez vécu toute votre jeunesse comme si vous aviez vécu déjà toute une vie. Vous êtes un des rares qui, parvenus à notre âge, — trente-cinq ou trente-six ans, hélas! — n'aille pas se répétant le fameux : « Si jeunesse savait! »

Il haussa les épaules :

— Vous croyez ça, vous?

— Oui, je le crois.

— Croyez, mon ami, croyez.

— Certainement; et il y a une chose surtout que j'admire en vous, tout en la regrettant pour mon compte, c'est d'avoir, sous prétexte d'agriculture, su quitter Paris au moment où tant d'autres ont une nouvelle poussée de gourme. Voyez donc ce qui se passe pour ceux-là : leurs anciens camarades sont dispersés, casés, mariés, finis, quelquefois enterrés; alors ils recommencent

avec la génération qui vient d'arriver et qui a vingt ans... et ils persistent à vouloir être jeunes jusqu'à quarante ans, malgré les cheveux gris aux tempes et la dyspepsie. Tandis que vous, en place, repos!... Vous ne vous mariez pas; vous faites mieux : vous vous installez en plein champ, en pleine forêt ; vous gardez votre liberté et en même temps vous prolongez votre vraie jeunesse ; vous conservez votre santé physique et morale ; vous êtes un sage et...

Il m'interrompit :

— C'est sincère, ce que vous dites là ?

— Parbleu !

— Eh bien! moi, je me demande parfois si je ne ferais pas mieux de retourner vivre dans une grande ville — mettons Paris — quoi qu'il dût m'en coûter de renoncer à ces bois, à ces braves chiens, à cette liberté, même, que j'apprécie tant...

— Pourquoi y renoncer ?

— Parce que, justement, j'ai l'esprit trop libre.

— Mais c'est le bonheur.

— Pas toujours, ou peut-être que je m'explique mal. J'entends que vous autres, à Paris, vous ne risquez pas de vous abandonner à un rêve. La vie vous emmène d'un tel train que vous n'avez pas le temps de souffler, de vous accouder ici ou là pour regarder vos tristesses, vos espoirs, votre « vous-même ». Non ! vos longues sensations durent trois minutes. Votre journée ne suffit jamais à faire tout ce que vous voudriez, — fussiez-vous un oisif !... Mais quoi ! On s'habitue à vivre avec le remords perpétuellement renouvelé de n'avoir pas répondu à une lettre, pas rendu une visite, oublié un rendez-vous ; et, en revanche, nulle chimère ne vous obsède. Elle se lasserait à vous poursuivre et serait vite en défaut... vous courez trop bien et faites trop de crochets... Au lieu que moi, je suis ici presque toute l'année... Je m'occupe, soit, mais, à la minute même *où ma pensée le veut*, elle me prend tout entier ; et elle s'y est accoutumée si bien, elle est si forte et si habile à ce jeu-là, que j'ai renoncé à résister... Elle ne viendrait pas à bout de moi aussi facilement à Paris... Seulement, après tout, serais-je plus heureux ?

Il se tut et demeura songeur.

— Ah çà ! on m'a changé mon ami Maudeuil, depuis cinq ans que je ne le vois plus; moi qui bénissais le hasard de nous avoir mis face à face le mois dernier ; qui me suis réjoui trois semaines

des quelques temps que je devais passer avec vous, je vais — au lieu de refaire ici une provision de belle et bonne philosophie, — je vais me rembarquer pour Paris avec une illusion de moins.

André se leva :

— Alors, je n'ai rien dit. Laissons ça... et rentrons ; le soleil baisse, le brouillard tombe et vous n'avez pas une vieille carcasse comme la mienne, insensible au froid et au chaud... Rentrons, nous causerons ce soir, devant les tisons.

J'étais intrigué, et, tout en suivant le sentier qui nous ramenait du côté de la maison, je songeais aux quelques phrases que nous venions d'échanger, me promettant de connaître le secret de cette âme qui s'était tout à coup révélée à moi plus inquiète que je ne la soupçonnais... Nous marchions et la brume des soirs de novembre se condensait en larmes qui glissaient le long des ramures noires et dépouillées des hêtres et des frênes, sur les lobes couleur de rouille des feuilles de chêne, dans la claire et frémissante ramure des trembles et des bouleaux. La rougeur cuivrée du soleil s'enfonçait derrière les bois ; le silence venait et nous ne le troublions pas, respectueux, malgré nous, ou peut-être physiquement influencés par cette majesté du crépuscule qui est un mystère, presque une angoisse...

Attentif à éviter les pierres, les racines poussant au travers du chemin, les branches mortes et les flaques d'eau, je n'avais d'ailleurs nulle envie de parler. Je me souvenais. Je retournais à notre passé de jeunes hommes, à nos années parisiennes, cherchant dans mes souvenirs quelque épisode de la vie d'André qui me fût une explication de mon dernier avatar. Mais rien ! Pas même durant ses passagères sentimentalités — deux ou trois mois environ — avec la Caretti, ce premier sujet qui devint bientôt l'étoile du foyer de la danse ; pas même pendant son idylle avec un trottin de Vaugirard ; pas même dans ses périodes de chômage amoureux, — c'était son expression habituelle ; — nulle part ma mémoire ne retrouvait le symptôme de cette inclination à la rêverie et au spleen, la solution de l'énigme soudaine qu'était devenu pour moi ce chasseur solide et hâlé, ce paysan de la Saône qui osait vous parler de l'analyse de soi-même, de vie intérieure, de chimère obsédante... Peu à peu, j'en arrivai à cette conclusion nécessaire qu'il y avait eu dans l'existence de Maudeuil un événement que j'ignorais et qui avait déterminé en

lui cette singulière évolution. Curieux par métier plus que par nature, je résolus d'en avoir le cœur net.

... J'en étais là de mes réflexions quand un coup de feu tonna devant moi. Je relevai la tête. André, qui me précédait sur le sentier, avait déjà fait basculer son fusil et, d'un geste machinal, rejeté de côté la cartouche qu'il venait de tirer.

— Apporte ici, Black.

C'était une bécasse que le chien avait levée sur notre droite, dans le fourré, et que Maudeuil avait tuée au moment où elle traversait le sentier d'un coup d'aile.

Après quelques menus propos au sujet de cette bécasse, des probabilités de passage pour le lendemain et autres questions cynégétiques, je ne pus m'empêcher de lui dire, moitié riant, moitié sérieux :

— Voyons, quand vous tirez une pièce de gibier, vous oubliez bien, au moins, pendant une seconde, les taquineries de votre chimère.

— Oui et non, fit-il en glissant l'oiseau dans son carnier ; mais plutôt oui que non. C'est, du reste, pour cette raison que je chasse.

Et avec une sorte de gravité qui m'émut, il ajouta :

— C'est encore le moyen le plus honnête, le plus inoffensif et le plus viril que j'aie trouvé de me distraire de mes pensées sans leur manquer de respect... Car sachez-le, mon rêve, — et je n'en ai qu'un, — mon triste rêve est ce que j'ai de plus précieux et de plus saint.

— Je vous demande pardon, mon cher, si je vous ai blessé, répondis-je, mais...

Il ne me laissa pas achever :

— Du tout, du tout... et pour vous prouver que je ne vous en veux pas, je vous conterai mon secret... si cela vous intéresse...

Et avec un rire bon enfant :

— Vous ne vous plaindrez pas, si l'histoire vous ennuie ou si vous ne la comprenez pas, ce qui est fort possible. Mais vous mettez tant d'amicale insistance à vous occuper de mon pauvre moi que je vous dois bien... cette punition.

Quelques heures plus tard, après dîner, dans le fumoir-bibliothèque où flambait un grand feu, je m'installais dans un de ces fauteuils très bas, si profonds qu'on y dormirait toute une nuit ; et là, le cigare aux dents, réchauffant mon verre d'eau-de-vie dans

ma main fermée, en plein bien-être de corps et d'esprit, j'oubliais tout doucement notre conversation et la promesse d'André, lorsque mon regard errant et béat s'arrêta, je ne sais trop pourquoi, sur une sorte de tenture d'etoffe sombre, que je n'avais pas remarquée jusque-là et qui semblait dissimuler, dans un enfoncement, à gauche de la cheminée, une porte ou une baie.

Je questionnai d'un ton indifférent :

— Qu'est-ce que vous avez-là, derrière ? une porte ?

— Non.

— Un coffre-fort ?

— Non.

— Une danseuse alors, ou une bergère?

André secoua la tête, presque avec humeur, puis :

— Allons, pas moyen de me taire. Je pensais que vous ne prendriez pas garde à cette cachette ; même j'avais décidé, si vous ne m'en parliez pas, de ne vous faire aucune confidence, mais il y a une fatalité, et je me résigne... Résignez-vous aussi. Venez.

J'obéis. Il avait pris la lampe et s'était approché de la draperie, qu'il cherchait à relever de sa main restée libre.

— Pardon, dit-il, voulez-vous me tenir la lampe ? C'est un peu compliqué ce système de rideaux.

Il se baissa, tâtonna un instant derrière les plis, puis, tout à coup, je ne sais par quel mécanisme de ressort ou de cordons, le rideau s'écarta si brusquement qu'il sembla se déchirer, et un portrait apparut à mes yeux.

C'était un portrait de femme, de grandeur naturelle. La femme était représentée debout, mais non en pied. La toile s'arrêtait au-dessous des genoux. Un costume très simple... autant que la pose... une figure douce et fine, sans la sécheresse qui vient de la parfaite régularité et de l'acuité des lignes ; l'ovale en était charmant, virginal presque; seulement l'éclat des yeux, très grands, d'un bleu foncé, était d'une femme... Et d'autres contrastes encore surgissaient à mesure, de plus en plus visibles, des contrastes ou plutôt un *mélange* d'expressions opposées. Je me taisais, épiant chaque détail de cette œuvre étrangement belle.

La bouche souriait d'un sourire étonné, ravi. C'était, sur tout le visage, comme un éblouissement de bonheur et, en même temps, çà et là passait une ombre de mélancolie. Puis, nouveau contraste, plus subtil encore : c'étaient bien des sentiments de

femme qui transparaissaient, mais la pureté de cette bouche, de ces lèvres, de ce sourire, était matériellement, linéairement d'une jeune fille...

Ma contemplation se continuait dans le respect et le silence. André avait placé la lampe sur un meuble élevé, disposé un réflecteur, m'avait avancé un fauteuil. Je m'y assis, machinalement, sans déranger mes yeux du portrait.

— C'est une œuvre de maître, dis-je enfin... mais d'un maître que je ne connais pas...

— C'est d'un jeune homme, un Italien.

— J'aurais dû m'en douter... Un adorateur de Raphaël sans doute. C'est presque une tête de madone.

— N'est-ce pas ? fit-il simplement.

Il y avait une telle profondeur dans le son de sa voix que je tournai mon regard vers mon ami. Il ne s'en aperçut pas. Appuyé au dossier d'un fauteuil, il considérait la toile et je vis tout de suite qu'une émotion le tenait... Je le vis à la rêverie de son front, au regret de son sourire, à la lourdeur de ses paupières qui se mouvaient lentement, comme pour arrêter des larmes. De nouveau, je reportai mes yeux sur la tête de femme illuminée par la vive clarté de la lampe. Une rêverie s'emparait aussi de moi, mais différente sans doute de celle de mon ami : des souvenirs d'art me hantaient. Je cherchais où, quand, devant quelle toile célèbre j'avais éprouvé déjà une impression analogue.

Je ne suis pas très grand coureur de Salons et de musées, et je n'ai nulle prétention de critique. Je préfère en général l'esquisse et la pochade à l'œuvre définitive et poussée. N'est-ce pas Diderot qui a dit : « Plus l'expression des arts est vague, plus l'imagination est à l'aise ? » Et cette formule a dû me plaire, puisque je me la rappelle; pourtant, quelques tableaux, très achevés, m'ont émus, et en face de ce portrait de femme, je me souvenais, — sans en demander pardon à Raphaël, — je me souvenais de la madone de Saint-Sixte. C'est peut-être même à cause de cette réminiscence que j'avais murmuré tout à l'heure le mot de madone. Personne n'ignore que cette toile est au musée de Dresde. Elle est isolée dans une salle particulière, presque une chapelle; un religieux respect y règne. On n'ose y parler haut; on s'y recueille. Je n'entreprends pas de décrire cette œuvre célèbre; tout le monde en a vu des photographies qui toutes, d'ailleurs, m'ont attristé à l'égal d'une profanation.

En effet, ce que jamais, selon moi, on ne pourra reproduire, c'est la pensée même de la Vierge. Debout, tenant sur son bras le petit Jésus, elle aperçoit à l'horizon de l'avenir les douleurs qui attendent, qui guettent l'Enfant divin... La tête a un imperceptible mouvement de recul. On devine, à l'effroi contenu du visage, que la mère ne se résigne pas sans souffrir, que le sacrifice est plus cruel qu'elle ne croyait. Mais le sacrifice est glorieux, et la céleste gloire ennoblit cette tristesse, y jette comme une sérénité... Il y a donc là déjà cette double expression de pensées contraires dont j'osais, en profane, retrouver l'analogue dans la terrestre image qu'André Maudeuil avait mise sous mes yeux... Et, plus frappante encore, je revoyais dans mon souvenir une seconde opposition qui existe, sur le visage de la madone, entre les lignes mêmes : le modelé, le contour de ce visage qui est d'une idéale virginité, et, d'autre part, les sentiments qui l'animent et qui sont d'une femme, étant d'une mère...

Si profane, comme je l'ai avoué, et même pour un peu pédant que pût paraître le rapprochement que je venais de faire, j'en parlai à Maudeuil. Il m'écouta avec attention et parut me savoir un gré infini de la délicatesse avec laquelle je m'efforçai de développer ma démonstration. A diverses reprises il m'approuva, me remercia.

Puis, quand je me tus, il replaça la lampe sur la table, et, après un dernier regard au portrait, qui de la pénombre où il était maintenant paraissait nous écouter et veiller sur nous, il roula son fauteuil près du mien, devant le feu, mit deux grosses bûches sur le brasier et me dit :

— Voici l'histoire. Elle vous paraîtra peut-être insignifiante... Pour moi elle est toute ma vie, désormais.

Et il débuta en ces termes :

— Vous savez que je n'ai pas toujours vécu à Paris; j'ai fait mes premières études en province; et même par suite de circonstances diverses, j'ai changé trois fois de résidence et de collège. Ma mère vivait alors; j'habitais avec elle, et c'est dans l'une de ces trois villes de province — appelons-la X... — que s'est passé le prologue de mon histoire.

J'avais à peine dix-huit ans. Je venais de commencer mon droit. J'étais un garçon sage et travailleur, mais gai, très passionné au sens honnête du mot; je menais de front, sans fatigue, mes études et mes plaisirs, essayant de tout avec le désir d'y ex-



Assise sur une chaise, l'air nonchalant, reveur. (Page 98.)

celler, moins par ambition ou vanité que pour le fait même, le plaisir intime d'avoir surmonté un obstacle... Vous observerez, du reste, que c'est là de l'égoïsme irraisonné, car, étant donné que nous sommes obligés ici-bas de tenter beaucoup de choses très variées, le seul moyen de ne pas en être ennuyés, comme de corvées, est d'y réussir à peu près... Ainsi, parmi les obligations auxquelles je me considérais comme astreint, de par la volonté de ma mère, était la « vie mondaine ». — J'emploie là un terme bien pompeux pour un adolescent de province, qui en était encore à user son premier frac, n'osait pas faire danser les femmes mariées, trouvait le vin sans eau trop fort, et, craignait d'avoir mal au cœur chaque fois qu'il allumait un havane. Quoi qu'il en fût, le monde me plaisait. Je n'y éprouvais aucune timidité; je n'en sentais pas la monotonie; j'aimais le bal et mes petites danseuses. Il y avait à N... plusieurs maisons où l'on recevait souvent, sans façon. C'étaient des sauteries au piano, pour la jeunesse. La moyenne d'âge ne dépassait pas seize ans. Nous, les vieux de dix-huit ans, nous y étions fort considérés. J'insiste sur ce détail. En effet, l'importance même que j'attribuais à ma personnalité et à mes faveurs fut l'origine psychologique, pour ainsi dire, de cette enfantine aventure d'amour qui, plus tard... Enfin, vous verrez...

... C'était au mois de janvier. Il y avait un grand bal, cette nuit-là, chez des étrangers qui passaient l'hiver à N... et avaient invité toute la jeunesse de la ville; ce fut, de dix heures à minuit, une vraie cohue; puis la foule, peu à peu, s'éclaircit. Vers une heure du matin, je venais d'entrer avec un de mes amis, pour reprendre haleine, dans un des salons où l'on ne dansait pas. Tout à coup j'aperçus, assise sur une chaise, l'air nonchalant, rêveur, presque endormi, une jeune fille... une fillette, dont le visage m'était inconnu. Elle était jolie, jolie! Une tête d'ange pensif, mon cher, avec des yeux bleus immenses, des cils châtains et des cheveux cendrés... Oh! ces yeux indolents et profonds, quelles merveille! Des clartés, des ombres, des reflets, des caresses, des rêves!

Je questionnai mon ami qui, aussitôt, me renseigna. Elle avait quinze ans. Elle n'était guère sortie les deux hivers précédents, étant en deuil. Je ne vous dirai pas son nom, mais elle avait un doux surnom, « la petite Pervenche ». Pourquoi? Je ne sais. Peut-être à cause de ses yeux ou de ses airs penchés et modes-

tes. Mon ami me dit : « Veux-tu que je te présente? » Je lui répondis : « Oui. » Nous nous approchâmes. Il me nomma. Pervenche fit un signe de tête et daigna sourire à moitié. Je demandai une danse; elle se leva. Je la conduisis au grand salon et, tout de suite, je la fis valser, par contenance, je crois... C'est vrai, j'étais gêné! Gêné par son silence et par sa beauté; je ne savais que lui dire. J'avais toutefois l'impression qu'elle devait être fort satisfaite de danser avec moi, un jeune homme, un cavalier sérieux. J'observai même, — comme on est cabotin, pourtant! — j'observai que mes danseuses habituelles semblaient surprises de voir Pervenche à mon bras. Elles chuchotaient, ricanaient. Je me sentis plein d'orgueil et de bravade. Ah! elle avait des ennemies! Très bien! C'est donc qu'elle était belle, décidément! A moins qu'on ne me reconnût pas le droit d'aller à de nouvelles conquêtes! Du dépit, bien sûr! Soit... J'aurai la gloire de l'avoir decouverte, cette fleur timide et radieuse!... Je saurai la cueillir, je veux la respirer. Et aussitôt, surmontant l'espèce de crainte qui me paralysait, je me mis à parler, à être aimable, à faire mille tours! Elle répondait çà et là un « oui », un « non », un fragment de phrase. Elle souriait de temps en temps, baissant vite ses grands yeux, comme si elle en eût redouté pour moi l'éclat et la puissance, regardant ses très petits pieds, comme si elle avait honte que sa jupe courte laissât paraitre sa cheville; son attitude révélait une réserve d'enfant et une inconsciente coquetterie de jeune fille.

Après la danse, je la ramenai au salon où je l'avais trouvée, et je continuai de lui parler, décidé à l'éveiller de cette paresse qui m'irritait et me charmait tout ensemble.

Et je lui dis :

« Vous n'avez pas l'air de vous amuser beaucoup au bal? »

Elle murmura dans une moue :

« Comme ci, comme ça! »

Et, se décidant à développer sa pensée, elle ajouta, en me souriant d'un air adorablement langoureux et caressant :

— J'avais un peu sommeil tout à l'heure. J'aime dormir. C'est délicieux d'être au lit! C'est la meilleure chose du monde...

Elle était si naturelle en faisant l'aveu de cette faiblesse! Elle fermait les yeux à demi et cambrait sa taille svelte, comme prête à céder à un irrésistible désir de s'étirer... Et moi, tout à coup j'eus une vision très nébuleuse, lointaine; je me figurais — dans

toute la pureté de ma jeune rêverie — cette tête mignonne reposant sur l'oreiller, dans la traîne légère des cheveux... Ces yeux s'entr'ouvant parce qu'un rayon de soleil s'est glissé par les persiennes jusqu'à la dormeuse... Alors, ces jolis bras si gracieusement frêles se soulèvent et retombent sur le lit dans une immobilité confiante d'enfant qui n'a pas fini de dormir... Ah! mon cher, j'avais dix-huit ans! Oh! notre jeunesse, où est-elle? Et la joie perdue d'être naïf, d'être chaste, d'être bon? En ce temps-là, devant toute femme, nos pensées d'amour ressemblaient à des sourires; même nos larmes étaient douces! Nos lèvres ne mentaient pas; nos paroles et nos âmes étaient limpides autant que le cristal des sources. Nous ne songions pas aux baisers. Nos amours étaient des romances!... Oh! la jeunesse!... Grâce à elle, ma songerie osait frôler ces intimités féminines, et je ne craignais rien! J'étais sûr de moi... Le respect de la candeur et de la virginité, je ne me l'étais pas encore enseigné, je l'avais en moi. Et c'est pourquoi Pervenche avait pour me regarder un grand regard paisible, ne voyant dans le mien aucune de ces lueurs trop vives qui font détourner la tête, même aux innocentes, aux ignorantes.

Tout cela, je ne l'ai compris que plus tard. Ce bonheur, je ne l'ai pas connu à temps. Mais qu'importait alors?... J'allais, insoucieux de la cause de mes sensations, de leur durée, de leur nature. Je ne me murmurais même pas : « Je l'aime », ou : « Je vais l'aimer »; je savais seulement que j'étais bien, là, tout près d'elle, à la contempler et à l'entendre... Ce qu'elle disait? ... Rien; un babil; tout était dans ses yeux et aussi dans mon cœur.. C'est absurde. Je ne puis expliquer cela. Personne ne l'expliquera jamais à personne, cette émotion de deux êtres qui se rencontrent pour la première fois, que tout doit séparer, qui devraient s'aimer, qui se seraient aimés et qui ne le pourront pas. Il y a peut-être en eux déjà la prescience de cette injuste fatalité, la mystérieuse et mélancolique poésie du regret.

Bientôt elle quitta le bal. L'ombre se fit autour de moi. J'étais triste, affreusement. Mes amis s'en aperçurent. On me plaisanta. Je soutins mon rôle de personnage important et protecteur, disant :

« Oui, elle n'est pas mal, cette petite Pervenche, vraiment gentille.

— Une enfant, me répondait-on, et qui ne parle pas. C'est d'un dur, la conversation, avec elle !

— Trouvez-vous? Oui, peut-être; mais gentille tout de même. »

Je conversais ainsi, d'un ton négligent, honteux de me sentir l'âme toute bouleversée par cette fillette ; honteux... parce qu'on ne l'admirait guère... Mon cœur battait; j'avais la fièvre; j'aurais pleuré... Aussi, je revins tout seul, à pied. J'avais à faire un long trajet. Il y avait dix pouces de neige. Des étoiles scintillaient dans le ciel glacé; une vraie nuit d'hiver, claire, silencieuse et calme. Je marchais lentement, sans souci du froid, songeant toujours; puis, rentré chez moi, dans ma chambre, je m'assis devant mes tisons mourants et je restai longtemps là, surpris, émerveillé de l'apparition entrevue qui me suivait encore, me souriait... Je me rappelle qu'à la fin je pris un livre aimé, un des dix ou douze volumes que je feuilletais souvent parce qu'ils savaient me parler de mes secrets. Ce livre s'appelait *l'Amour*; il était signé Michelet. Et je relus le chapitre intitulé : « le Réveil »... Aujourd'hui encore, j'en sais par cœur des phrases entières :

« ... Le réveil sur l'oreiller... l'extase du jeune homme, hier seul, et qui aujourd'hui se voit deux; qui contemple (sans en bien croire ses yeux) cette tête charmante, cette douce personne sans défense qui repose là, sous sa garde... Le cœur s'épanche, remercie la nature et Dieu... Oh! le monde, la terre et le ciel, c'est peu... tout mon sang, ce n'est pas assez !... L'homme donnera sa vie pour l'amour et il croira n'avoir rien donné... Jeune homme, es-tu riche? As-tu des terres, des forêts, des palais? Eh bien ! garde-les... Celle-ci est au-dessus de tout cela...

« ... Le jour vient, et, si, fatiguée, elle est retombée dans le sommeil; il se dit : « Me pardonnera-t-elle? Si elle allait cesser « de m'aimer!... » Il la connaît bien peu s'il doute d'elle. Elle s'éveille, ouvre les yeux dans un demi-sourire, triste et doux, regarde où elle est, et puis, comme un enfant timide, cache un moment sa tête. Elle a besoin de paix, elle a besoin d'amour, elle fait la paix elle-même, lui mettant dans la main sa petite main, avec un soupir et ce mot : « Mon ami... »

... André s'arrêta quelques secondes, haussa les épaules et reprit :

— Je vous demande pardon de ces enfantillages... mais sans ma sincérité, l'intérêt possible de cette histoire n'existerait plus. Et puis, j'aime aujourd'hui à laisser parler haut ces souvenirs, anciens compagnons silencieux de ma vie...

Sachez donc que mon amourette, — l'odieux mot de flirt n'était pas de mode encore, — mon amourette dura autant que l'hiver et le printemps. Je voyais rarement mon amie dans le monde. Elle n'y allait guère; sa mère la tenait sérieusement. Si nous avions eu quelque liberté au premier bal où j'avais rencontré Pervenche, c'est qu'elle était alors sous la garde d'une tante indulgente et myope. Mais, à partir de ce jour-là, j'eus à vaincre mille obstacles, je fus obligé à toutes les ruses. Elle avait deux petits cousins à peu près de son âge. Je les pris sous ma protection. Ils devinrent nos messagers. J'appris par eux les heures où Pervenche sortait pour aller prendre ses leçons, les rues par où elle passait... D'autres fois, en l'absence de sa mère, je guettais, de l'angle d'une maison voisine, la minute où elle soulèverait le rideau de sa fenêtre. J'eus aussi quelques très courtes et banales entrevues chez une de ses amies, — d'une famille presque parente de la mienne, mais longtemps délaissée par moi et qui s'étonna de ce subit regain d'affection. Irrité par les obstacles, mon sentiment grandit; je devins grave et un peu fou. Je fis même des vers. Quels vers! bon Dieu! Mais il fallait bien distraire ma pensée, la faire dériver... L'indiscutable beauté de celle que j'aimais me hantait; sa vision venait se planter devant moi, m'arrachait au travail, me livrait à d'éternelles rêveries. De l'amour, quoi! et du meilleur, très pur, très jeune... Peu à peu, j'en arrivai à vouloir obtenir de Pervenche qu'elle me donnât sa photographie. Après mille hésitations, j'osai la lui demander. Il me fallut pour cela beaucoup d'audace, et je devins tout pâle en lui murmurant : « Je vous en supplie. » Elle baissa les yeux et répondit : « Oui. » Il est évident qu'à nos âges et dans nos situations respectives, une pareille demande et une telle réponse contenaient plus de réelle émotion d'amour qu'une promesse de rendez-vous galant entre une femme mariée et un viveur.

Cette photographie, je l'eus. C'est le plus net de mes souvenirs d'alors... Un soir d'avril... Un petit chemin courant sous le feuillage tout neuf des saules et des marronniers... Un tout petit chemin aux abords de la ville avec des parfums de lilas, des cris de grillons, des sifflets de merles... J'étais là... J'attendais, le cœur en émoi, l'arrivée du jeune cousin, porteur de l'image espérée. Comme j'ai souffert, alors!... Chères douleurs! C'est exquis, maintenant, de se les rappeler... Je faisais les cent pas dans le crépuscule embaumé, arrêtant parfois mon va-et-vien

inquiet pour prêter l'oreille, frémissant au moindre bruit... A la fin, il parut, le messager ; il sortit de sa poche une enveloppe et me la remit. J'en tirai, de mes doigts tremblants, la photographie, et aussitôt, lâchant le cousin, je m'enfuis jusque chez moi... Elle était parfaite, cette photographie, presque un portrait. Je l'ai toujours gardée ; personne que moi n'en a jamais possédé la pareille ; c'était une épreuve qu'on n'avait pas fait reproduire ; Pervenche elle-même me l'a dit quelques jours plus tard.

Pauvre Pervenche !... Son amour de quinze ans ne devait pas avoir de lendemain. Nos destinées s'éloignèrent vite l'une de l'autre. Elle quitta la ville de N... Son départ eut lieu pendant une absence que j'avais été contraint de faire avec ma mère. Nous n'eûmes pas même la consolation de nous revoir une dernière fois... Le temps passa, usant mon chagrin, tout de jeunesse et de poésie... Et, trois ou quatre ans plus tard, quand je vins me fixer à Paris, sans famille désormais, et livré à une maladive oisiveté, je ne conservais plus de cette douce et pâle aventure qu'un souvenir très vague, autant que celui d'un parfum rare de femme ou de fleur un instant respiré et qu'on ne saurait plus définir...

Pauvre Pervenche ! Peu à peu je l'oubliais ! Et pourtant, pendant ma vie de garçon, dans le vacarme des soupers, dans le silence des boudoirs à banales amours, dans l'entraînement des gaietés factices comme aux heures d'abattement, j'ai quelquefois pensé à elle... Et, tout navré par l'ironie méchante du présent et de l'avenir, j'ai jeté en arrière un triste regard, adressé un triste sourire d'adieu et de regret à la fugitive amie qui, peut-être, avait, sans le savoir, gardé en elle ma part de bonheur humain, celle à laquelle j'avais droit et que je n'étais pas venu réclamer...

Vous pouvez constater par vous-même, mon cher ami, l'insignifiance de ces *faits*. Mais le grain de blé devient épi ; le gland sera chêne. Ainsi, les amours infiniment petits peuvent germer secrètement dans nos âmes et soudain les envahir tout entières, quand nous les croyons morts depuis longtemps.

Des années encore passèrent. J'avais trente ans. Je vivais comme vous m'avez vu vivre, sans grands vices ni grands scrupules, sans fièvres ni torpeurs, ne fuyant pas les femmes, en ayant même rencontré une ou deux qui voulurent bien me distinguer dans la foule. J'ai connu l'agrément de l'amour et ses tracas ; j'ignorais ses vraies félicités, ses nobles douleurs... Un jour, j'appris que Pervenche depuis deux ans déjà était mariée

Je n'en eus ni chagrin ni jalousie. Elle m'avait oublié, elle aussi, après douze ans, et ce n'était que juste. Son mari était, disait-on, un étranger, un homme digne, honnête et laborieux, — ce qu'on appelle un bon mari... Elle allait, sinon s'expatrier tout à fait, au moins ne venir en France qu'à de longs intervalles... Tant mieux encore. Il valait mieux ne plus la retrouver sur ma route, m'épargner une désillusion probable, ne pas revoir cette petite Pervenche, tout autre, avec des traits et des gestes de femme, flanquée d'un mari, et d'enfants, et de nourrices !

D'ailleurs, ce fut là l'unique protestation de ma pensée à la nouvelle du mariage de Pervenche. Et encore, cette susceptibilité d'imagination ne dura-t-elle pas... Je fis à ce moment — et vous vous en souvenez peut-être — la connaissance de la Caretti... Cela m'occupa fort pendant quelque temps... J'ai fait de cette femme-là plus de cas vraiment que je ne l'avouais alors ; un « cas » tout spécial, je m'empresse de le dire, n'ayant jamais aimé la Caretti autrement ni plus qu'elle ne valait. Mais, quoi qu'elle valût, elle m'avait coûté cher et je dus — après — m'absenter de Paris, pendant deux ou trois mois, par raison d'économie. Je ne possédais pas encore la maisonnette où nous sommes. Je me réfugiai sur une montagne de Savoie où l'on m'avait indiqué un hôtel-pension à bon marché.

Adolphe Chenevière.

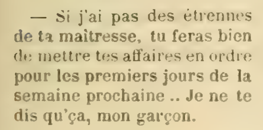
(A suivre.)










— Si j'ai pas des étrennes de ta maîtresse, tu feras bien de mettre tes affaires en ordre pour les premiers jours de la semaine prochaine .. Je ne te dis qu'ça, mon garçon.

— Mon parrain, voulez-vous ouvrir, c'est votre filleul qui vient vous souhaiter une bonne année.

— Que c'est donc gentil à toi de penser à ton parrain... (*Tout bas.*) Petit brigand, va!

UNE CUISINIÈRE EXASPÉRÉE

— Ah! les épiciers ne donnent pas d'étrennes, cette année!

(LES ÉTRENNES. Croquis philosophiques, par CHAM. *Charivari*, 1859.)

L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

LE JOUR DE L'AN EN IMAGES

« Faut bien montrer des images à l'homme... la réalité l'embête », disait la légende d'une composition de Gavarni publiée aux abords de 1840, et, depuis lors, la triste réalité n'a fait... qu'embêter toujours plus les êtres humains. C'est pourquoi l'on court aux images; c'est pourquoi, ici même, des romans ont été publiés avec des documents graphiques; c'est pourquoi le dessin l'emporte sur l'écriture.

« Images, images nouvelles! » criait le colporteur d'autrefois : « Images, images anciennes! » dirons-nous ici ; et le passé nous apprendra que plus ça change, plus c'est la même chose.

Parlons du Jour de l'An puisque nous le tenons. C'est à qui le maudira, cet horrible premier jour, et pour changer, lorsqu'on l'eût supprimé comme entaché de monarchisme — pauvre Jour de l'An! — on n'eut plus qu'une pensée : le rétablir dans toute son étendue, avec toutes ses charges, avec tous ses privilèges.

Ses charges! Cham et Daumier vont les faire défiler sous nos yeux. Le Jour de l'An d'il y a dix jours, c'était celui d'il y a cinquante ans. Des visites, des salamalecs, des courses au clocher, des échanges de petits cartons, des bonbons et des jouets. Et pour les humains, en général, une exhibition, sous toutes les formes, de Jean qui pleure et Jean qui rit, une interprétation *ad usum populi*, du fameux panneau comparatif : « La hausse et la baisse. »

Vous qui, il y a dix jours, fûtes à la peine, pour ne pas dire à la poche, souvenez-vous que vos aînés y furent aussi, mais les aînés, quoique mis à contribution, avaient le Jour de l'An gai, nous l'avons triste. On le couvre de fleurs : eux, le mettaient en couplets.

A chaque étage on carillonne,
  On reçoit, on donne,
  On sort, on resonne,
Chacun va, vient, monte et descend :
V'là ce que c'est que l'Jour de l'An !

chantait, en 1809, Désaugiers qui n'avait garde d'oublier la visite empressée à certains amis que l'on sait sortis.

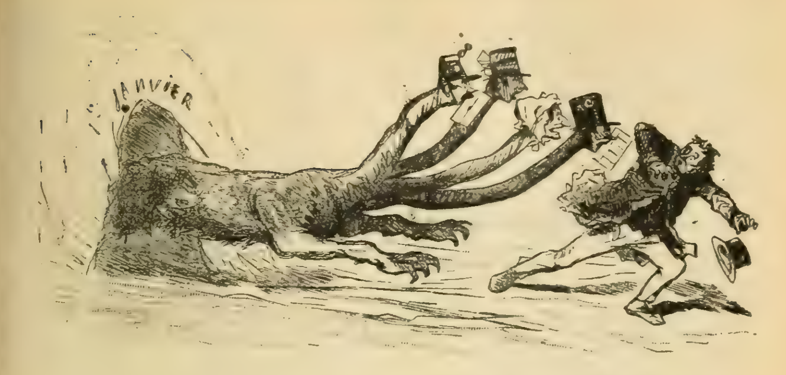
Parents brouillés, gens refroidis
Semblent redevenir amis...
Pour quelques livres mesurées
  D'amandes sucrées,
  Quelquefois plâtrées,
On plâtre un raccommodement...

V'là ce que c'est que l'Jour de l'An! Force compliments, force souhaits, force présents, représentant force mensonges, force grimaces, force dépenses. A ce jour, chacun aspire ; de ce jour, chacun a hâte d'être débarrassé.

Heureux temps, il est vrai, ceux où Désaugiers rimait, où pour cadeaux l'on pouvait offrir des bouts-rimés à lire, un cœur en biscuit... brûlant, un souvenir de fer-blanc et des Amours en cire.

A 1896, toutefois, on peut bien faire un compliment, puisque, à peine entrée dans l'histoire la voici baptisée : année russe. Et n'est pas année russe qui veut. Année russe : une satanée invention pour faire bisquer le roi de Prusse.

Soyons sérieux. Il est vrai que si nous laissons la lyre pour prendre le crayon ce n'en sera pas moins toujours la même chan-



L'hydre sortant de sa caverne, le 1er janvier de chaque année.



Le Jour de l'An formant sa colonne d'attaque.



Allégorie à propos du Jour de l'An : Tir de carottes, jeu semi-chinois, peu amusant pour celui qui sert de but

(ADIEUX A 1854 ET SOUHAITS POUR 1855. Caricatures de CHAM. *Charivari*, 1854

son. Les corvées du Jour de l'An ! ce n'est ni à Daumier ni à Cham qu'il faut demander de les poétiser.

Il est cruel, Daumier, quand on se souvient des images bon enfant de Debucourt, telle : *la Visite au grand-papa*. Jugez-en plutôt par ce court dialogue qui accompagne son baiser du Jour de l'An : nous sommes en 1844, et le cuir de Russie, alors, n'était à la mode que pour les reliures.

« — Madame, voulez-vous bien m'accorder l'extrême faveur qu'autorise la circonstance ?

— *(A part)*. « Sapristi, comme c'est régalant... payer trente francs un almanach relié en cuir de Russie et, en échange, embrasser du parchemin ! »

« V'là ce que c'est que les privilèges du Jour de l'An ! » eût dit Désaugiers.

Privilèges aussi, certainement, la grande sortie de l'hydre au premier janvier — jour de libre ballade pour tous les phénomènes et les déshérités. Les quatre têtes, il est vrai, ne sont plus les mêmes, le garde national n'apporte plus ses belles images aux compliments ridicules, et le porteur d'eau ne vient plus jeter des seaux d'eau froide sur l'embrasement général, mais il y a le petit télégraphiste, le croque-mort, qui prend la mauvaise habitude de venir demander ses étrennes à l'avance — en 1847, un sieur Ganat avait envoyé aux bons bourgeois comme carte de souhaits un prospectus d'embaumement — et qui sait ? peut-être bien, demain, ces demoiselles du téléphone.

Combien instructifs les souhaits de 1855 crayonnés par Cham ! Il y a là toute une page russe avec une monnaie qui n'aurait plus cours aujourd'hui. C'est en philosophe qu'il faut voir cela. Ne sont-ce pas là, du reste, les étrennes satiriques nées à la suite de la Révolution qui, depuis un siècle, ont accablé les personnages du jour de cadeaux aux douceurs problématiques. Quelle collection depuis l'abbé Maury jusqu'aux derniers présidents de la troisième République ! Que de gens reçurent ainsi leur paquet en poésie, en prose, en images ! Ce qu'on pourrait appeler la revanche du public obligé de payer et pas content, et ce qui faisait dire, dès le premier Empire : « Les étrennes que l'on s'achète valent mieux que les étrennes données. »

Janus ! le dieu à double visage ! Aussi loin qu'on remonte dans le passé, l'estampe a usé de cette figuration, comme depuis cinquante ans et plus revient, annuellement, la représentation phy-

sionomique des rapports du locataire avec son concierge, ce Cerbère moderne. Ainsi défilent en images suggestives les portraitures du monsieur qui a donné vingt francs, du monsieur qui



LES BONS BOURGEOIS

Au nouvel an, visite obligée à la tante Rabourdin.

Caricature de DAUMIER (*Charivari*, 1847).

a donné dix francs et du monsieur qui n'a rien donné. Plaignons-le, le pauvre homme !

« Les étrennes ! » dit quelque part le *Charivari*, « c'est comme le

pourboire aux garçons, un impôt sur la bêtise, sur la vanité humaine, et il n'est pas d'impôts qui durent comme ceux-là ! »

Les étrennes ! jamais coutume humaine ne fut aussi universellement célébrée, au figuré comme en réalité. L'image en fait des sortes de revues d'année, de récapitulation des événements ; et c'est pourquoi l'on voit prédominer sur ces amusantes vignettes, tantôt le lis, tantôt la violette. Proud'hon, Pierre Leroux, le prince Louis Napoléon, Gagne, le magnétisme, Victor Hugo, l'Exposition de 1867, M. Thiers, le schah de Perse, la tour Eiffel, hommes et choses, tout est mis en étrennes, sans parler des habituelles allégories sur l'ancienne et la nouvelle année, le classique astrologue ayant, de tradition, un mot aimable pour le traînard du calendrier, ce pauvre Saint-Sylvestre, condamné à toujours rester le dernier.

On fait ce qu'on peut, d'autant que par un effet de l'habituelle loi des contrastes, le bon vieillard fit, de tout temps, la joie des petits.

Le Jour de l'An ! la punition, le pensum infligé aux grands et aux riches, la revanche des inférieurs et le triomphe des enfants !

Les étrennes de la petite famille, la *surprise* pour les enfants, enfermés jusqu'au moment de la distribution attendue ; il faut voir cela, il faut lire cela dans les ouvrages et sur les estampes de la Restauration, cet « âge d'or des étrennes ».

Pénétrons, guidés par un contemporain, dans un intérieur de l'époque. D'avance, fait-il observer, les objets ont été choisis et les lots classés sur une table, suivant le sexe, l'âge et les préférences de chacun, « dans une salle éclairée par des arbustes verts ayant à leurs rameaux des verres de couleur.

« Toutes les dispositions faites, » ajoute de Jouy dans l'*Hermite de la Guiane* (1818), au chapitre : Deux Visites du jour de l'An, « à un signal donné en musique, la chambre où les enfants étaient enfermés s'ouvrit et ils se précipitèrent dans le salon. Ils avaient d'abord voulu mettre de l'ordre dans leur empressement ; mais, en un moment, toutes les règles furent oubliées, et ce fut à qui se jetterait le premier dans les bras de son père et de sa mère. Quand on commença à se reconnaître, chacun à son tour débita son compliment et présenta son petit chef-d'œuvre à l'aiguille, à la plume, au crayon ou au pinceau.

« Il était aisé de voir que les éloges que l'on prodiguait aux

jeunes auteurs n'étaient pas ce dont ils étaient le plus avides. Les deux battants de la porte de la salle aux étrennes s'ouvrirent avec fracas : on peut se faire une idée de l'enchantement de la



Dix francs d'étrennes.



Vingt francs d'étrennes.

(ADIEUX A 1854 ET SOUHAITS POUR 1855. Caricatures de CHAM. *Charivari*, 1854.)

petite famille. Quelle joie ! Quelle ivresse ! Chacun a reconnu son lot et sa place. Edmond embouche sa flûte de cristal ; Victor fait sonner sa montre à répétition ; Virginie s'est drapée de son



N'ayant pas donné d'étrennes.



— Si vous saviez, monsieur, comme il est gentil, votre filleul, il n'a jamais voulu venir vous souhaiter la bonne année avec sa maman ; il a voulu venir avec sa bonne pour qu'elle ait des étrennes aussi !

Caricatures de CHAM. *Charivari*, 1854.

schall et Laurette, armée de son porte-crayon d'or, esquisse déjà le portrait de sa sœur dans un superbe *album* où elle exige que chacun des assistants dépose un souvenir. »

Modifiez, sur cette description, le nom et la forme des objets,

remplacez les cadeaux de 1818 par ceux de 1897, année de vélocipèdes, de téléphones de poche, de machines à vapeur, et la page naïve de Jouy sera encore d'actualité. Bien mieux, les jouets, les soldats de 1818 se trouvent être, comme ceux de 1897, Russes ; seulement, alors, la palme revient aux Cosaques et aux Kalmouks, de même que, dans ses souhaits pour 1855, Cham offrait à un amiral russe, à un officier russe, au prince Menschikoff, au général Osten-Sacken, à l'empereur Nicolas lui-même, des étrennes utiles pour l'époque, dont nous n'aurions que faire aujourd'hui.



Frontispice du volume : *Le Bon Oncle et ses neveux*, par DUCRAY-DUMINIL. (1812.)

Bonbons, cartes de visites, Russes eux-mêmes, tout change et cependant tout revient sur l'eau. Et 1896 peut dire à 1897, comme 1817 l'avait dit à 1818 : « Je te donne l'étrenne de... mon Russe. »

JOHN GRAND-CARTERET.



LE TRAINARD DU CALENDRIER

« Mon pauvre Saint-Sylvestre, nous serons donc toujours le dernier !... » (*Charivari*, 1850.)

Le Gérant : F. JUVEN.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 79.12.96.



L'ŒIL DES ARTISTES

L'œil est la plus éloquente des parties du visage. Sa mobilité, sa forme, sa couleur, son intensité sont des qualités différentes qu'il faut interroger l'une après l'autre. L'âme se lit dans les yeux. Les poètes ont abusé de ce truisme que les physionomistes s'accordent à trouver indiscutable. Malheureusement, les poètes se font illusion et, lorsqu'ils croient lire dans une âme au fond de deux yeux d'amante, c'est la leur qu'ils voient avec ses désirs et ses tendresses et non l'âme de la bien-aimée, qui souvent n'en a pas, la cruelle. Le jugement du physionomiste est plus sûr.

On remplirait un gros livre si on recueillait toutes les observations faites sur l'expression de l'œil. Un grand nombre de physionomistes scientifiques, après Darwin, se sont livrés à cette étude. Lavater n'a jamais procédé scientifiquement, lui qui se laissait guider par son sentiment et sa sensibilité qu'il soumettait au contrôle de l'expérience. Mais sa pénétration est admirable et, une fois encore, je vous conseille de vous en rapporter à ses indications.

« 1° Des yeux très grands, d'un bleu fort clair, et, vus de profil, presque transparents, annoncent toujours une conception facile, étendue, mais en même temps un caractère extrêmement sensible, difficile à manier, soupçonneux, jaloux, susceptible de prévention. Ce sont aussi presque toujours des hommes d'un tempérament voluptueux et très enclins à la curiosité, je dirai presque à l'espionnage ; 2° des petits yeux noirs, étincelants, sous des sourcils noirs et touffus, qui paraissent s'enfoncer lorsqu'ils sourient malignement, annoncent presque toujours de la ruse, des aperçus profonds, un esprit d'intrigue et de chicane ; 3° des

yeux dont les angles sont longs, aigus, surtout si la direction est horizontale, pour ainsi dire, s'ils ne penchent pas en bas, avec des paupières épaisses et qui semblent couvrir la moitié de la prunelle, sont des marques de génie et de tempérament sanguin; 4° des yeux grands, ouverts, d'une clarté transparente, et dont le feu brille avec une mobilité rapide dans des paupières parallèles, peu larges et fortement dessinées, réunissent très certainement ces cinq caractères : une pénétration prompte, de l'élégance et du goût, un tempérament colérique, de l'orgueil, un penchant extrême pour les femmes; 5° des yeux qui, exprimant tout à la fois la force et le repos, paraissent saisir rapidement et pénétrer avec douceur, dont le regard rappelle un ciel serein, mais entremêlé de nuages; des yeux languissants, fondants, mobiles avec une sorte de lenteur, qui semblent écouter en regardant, attirer, savourer, si j'ose m'exprimer ainsi, leur objet, lui prêter leur teinte et leur couleur; de tels yeux, vrais organes de la jouissance la plus voluptueuse et la plus spirituelle, ne sont jamais bien ronds, jamais entièrement ouverts, ni trop avancés, ni très saillants; ils ne forment jamais ni un angle obtus, ni un angle aigu vers le bas; 6° de petits yeux bleus sans éclat, enfoncés, fortement dessinés sous un front osseux presque perpendiculaire, rentrant vers le bas, très sensiblement arrondis vers le haut, n'appartiennent qu'à des hommes remplis, à la vérité, de prudence et de pénétration, mais en même temps aussi d'orgueil, de soupçon, d'un caractère dur et froid; 7° des yeux qui laissent voir la prunelle tout entière, et sous la prunelle, encore plus ou moins de blanc, sont dans un état de tension qui n'est pas naturel, ou n'appartiennent qu'à des hommes inquiets, passionnés, à moitié fous, jamais à des hommes d'un jugement sain, mûr, précis, et qui méritent une parfaite confiance. »

L'œil de l'artiste nous dira le mieux ce qu'est l'artiste et sa tendance. La main de l'artiste n'est qu'un instrument, l'œil est un guide. Attention, observation, pensée, sentiment, passion, sérénité, tout ce qui peut avoir provoqué ou provoque la naissance de l'œuvre est dans le regard plus explicitement, plus clairement que dans toute autre partie du visage. Mais les états maladifs, la fatigue, l'âge ont sur l'œil une influence proportionnée à sa sensibilité et il faut pronostiquer avec la plus grande prudence, lorsque, dans un beau visage, on voit ou un œil mort ou un œil tiré, convulsé, même grimaçant.

Les différences seront ici plus évidentes que dans les articles précédents, où j'ai traité du nez, de la bouche et du front.

PUVIS DE CHAVANNES. — Œil calme, qui observe et domine, et dont la tranquillité semble dire : patience et confiance. C'est l'œil d'un maître à qui tout emportement est inconnu, mais chez qui tout vient d'une réflexion profonde, large, puissante.



Puvis de Chavannes.

AUGUSTE RODIN. — Derrière le pince-nez, des yeux bridés et doux qui caressent du regard les formes. Ces yeux de sculpteur les caressent en amoureux. Ils indiquent aussi de la timidité et un penchant certain pour la vie simple.

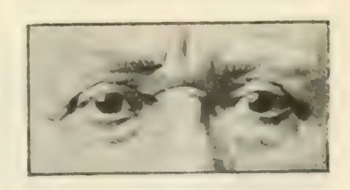


Rodin.



Meissonier

MEISSONIER. — L'œil est froid mais d'une observation précise et sûre. Aucun indice de chaleur ni de poésie dans ces yeux. Néanmoins le regard en est intense et témoigne d'une grande puissance d'attention et de travail. C'est aussi l'œil d'un dominateur avec un fond de bienveillance, mais sujet à des mouvements de brusquerie.



Rosa Bonheur.

ROSA BONHEUR. — Ce sont là les yeux d'une femme âgée. Mais comme ils ont encore de force et quelle passion ils décèlent. Le regard est direct comme celui des observateurs et, cependant, on y lit l'aveu d'une imagination qui grandit et généralise tout. De la douceur et de la bonté dans un caractère fantasque.

Chaplin. — Des yeux bizarres, originaux, de rêveur et de fantaisiste capricieux. Chaque fois que la prunelle tend à s'élever vers le haut et à laisser voir, dans la partie inférieure, le blanc de l'œil, c'est qu'il y a rêverie. L'irrégularité de ces yeux m'a fait dire : caprice, qualités légères, rien de profond.



Chaplin.

Henner. — Si j'avais à peindre une *Suzanne au bain*, je mettrais dans les yeux de mes vieillards le regard de M. Henner. Ce regard est cynique et indiscret dans la sensualité, on sent qu'il se plaît à contempler la chair jeune avec cette audace tranquille de ceux qui ne croient guère à la pudeur. La vue de la chair est un régal pour de tels yeux, qui n'ont toutefois rien des yeux de l'amant tendre ou passionné.



Henner.



Jules Breton.

Jules Breton. — Ces yeux clairs, transparents, réguliers, horizontalement fendus, appartiennent à une nature simple, calme et rêveuse, méditative et réfléchie, très aimante aussi et dévouée, indulgente et juste.

Falguière. — Des yeux bien ouverts, assez grands, sans contraction indiquent toujours un pondéré de la forme. Ceux-ci ont, en outre, quelque chose de triste et de déçu, sans amertume pourtant. A vrai dire, ce sont des yeux d'amoureux fatigué.



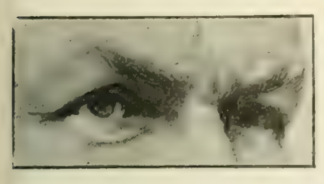
Falguière.

Léon Bonnat. — Dans ce regard on reconnaît une grande puissance d'attention, avec une force qui confine à la brutalité. Pas de souplesse dans ces yeux, rien que de l'intelligence froide. Un observateur sec et brusque.



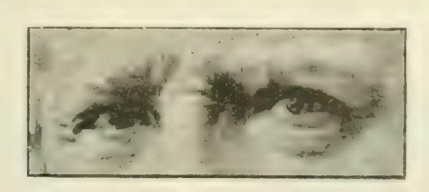
Bonnat.

M. de Munkacsy. — Petit œil d'imaginatif dénué de grandeur et de noblesse. Œil où s'annonce également une persévérance insinuante. Un certain sens poétique, mais d'une poésie médiocre.



Munkacsy.

William Bouguereau. — Voici les yeux d'un brave homme, travailleur et s'entendant admirablement à mener à bien ses petites affaires. Ceci se voit à une certaine malice et à un froncement de sourcils d'homme attentif à ne se point faire rouler. Et puis de la bonté, surtout en famille. Aucun effort de pensée et intelligence moyenne.



Bouguereau.

Gérôme. — Volonté, précision, froideur. La force de M. Gérôme est dans son caractère, sa nature est ordinaire. Son intelligence est vive mais non profonde. Les sourcils indiqueraient de la mauvaise humeur fréquente et de la brusquerie.



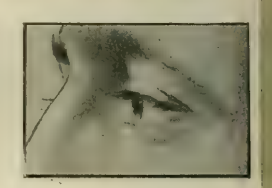
Gérôme.

Jean-Paul Laurens. — Des yeux de paysan intelligent. Ils témoignent d'une absence totale de qualités brillantes ou charmantes; par contre, ils disent : force. Celle-ci, cependant, est dépourvue de toute distinction. De la lourdeur dans la puissance, de la vulgarité dans la conception.



J.-P. Laurens.

Edouard Detaille. — Regard droit, sec, froid et prétentieux. Œil d'autoritaire, œil de soldat. Clarté dans les idées, mais point de profondeur, au contraire. Décision rapide. De la sévérité désobligeante dans le jugement.



Detaille.

Benjamin Constant. — C'est l'œil d'un aimable homme ayant des qualités de sociabilité et d'agrément personnel marquées. Un fond d'instinct vulgaire dans une nature qui s'assimile facilement et usqu'à un certain point des facultés qu'elle ne possédera jamais profondément.



Benjamin Constant.



Barrias.

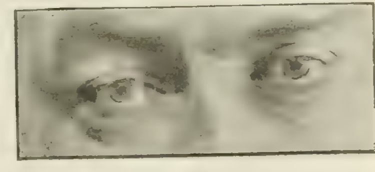
Barrias. — Bon œil de travailleur qui observe. Manque absolu d'imagination ou, plutôt, banalité dans l'imagination. Bonhomie franche, familiarité facile. Un égoïste avec un bon cœur.



Chartran.

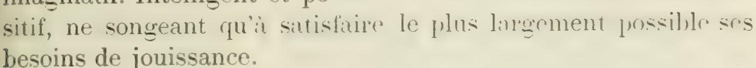
Chartran. — Sens de la forme. Regard sans profondeur, sans imagination, mais qui embrasse bien et suit amoureusement les contours de son modèle. Avec un fond de nature un peu terne et mondaine par nécessité plus

que par penchant, c'est un œil d'homme qui doit être charmant avec les femmes.



Gervex.

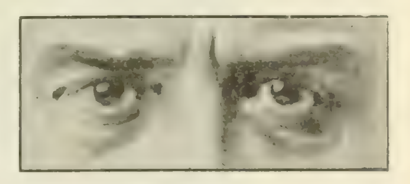
Gervex. — Les yeux du viveur. De gros yeux à fleur de tête, à la pupille remontant vers la paupière supérieure. Œil de jouisseur sensuel, gastronomique et imaginatif. Intelligent et positif, ne songeant qu'à satisfaire le plus largement possible ses besoins de jouissance.





Bartholdi.

Bartholdi. — Le sens du style à un très haut degré et ce sens là seulement. C'est l'artiste qui aime les grandes proportions. Dans ces grands yeux, vous reconnaîtrez aisément l'auteur du *Lion de Belfort* et de *la Liberté*.



Clairin.

Georges Clairin. — Des yeux pareils indiquent une nature inquiète, irascible, tourmentée, une imagination sans repos dans un cerveau faible, et, pour tout dire, de la névropathie. Sensibilité aiguë qui, ne se possédant pas, s'épuise en vain. Rêverie fantasque.

Pour ce qui est de l'intérêt physiognomonique de l'œil, la vérité c'est qu'il indique moins ce que l'homme est que ce qu'il est devenu. Par l'œil, on connaît les préoccupations présentes et il peut changer d'un jour à l'autre, même d'une minute à la suivante. Il est, dans toutes les occasions, le plus éloquent interprète de la pensée.

Julien Leclercq.



... J'aperçus, pataugeant dans la neige, un groupe mélancoliquement comique
(Page 53.)



— Monsieur, lui dis-je, nous avons un compte à régler ensemble. (Page 128.

BRICHANTEAU

COMÉDIEN [1]

(*Suite*).

A ce moment, l'époque de ma représentation à bénéfice approchait. C'était l'heure de la couronne.

Oui, la couronne !... Le vert laurier ! C'est pourtant cela toujours que j'ai rêvé, adoré, poursuivi dans ma longue route artistique. Couronne d'épines, parfois ! Je la voulais, la couronne du triomphe. Et souvent, très souvent, oui, monsieur, elle a rafraîchi mon front.

J'étais, du reste, tellement amoureux de la gloire que j'avais — je l'avoue aujourd'hui sans cependant m'en repentir — l'habitude,

(1) Voir le numéro du 10 janvier 1897.

lorsque je courais les provinces, ou quand il s'agissait d'une représentation à mon bénéfice, d'assurer cette preuve finale de la sympathie publique, ce point d'orgue, cette apothéose de la représentation, cette matérialisation du succès. Je n'en rougis pas. Le public pouvait être distrait, oublier... Il faut savoir penser pour lui... Et ce fut cette précaution qui détermina entre Baculard et moi le choc définitif — comment dirais-je ? — inéluctable. Oui, inéluctable. Et voici comment. La date était venue, je vous l'ai dit, de ma représentation à bénéfice. Je pouvais choisir mon spectacle, composer mon affiche à ma guise. J'avais donc accepté de monter, tout exprès pour cette solennité, un drame inédit d'un jeune auteur des Pyrénées-Orientales, qui m'avait lu son œuvre au café Arago. Ce jeune homme m'intéressait. Les auteurs, à vrai dire, sont moins intéressants que les acteurs. Nous n'avons, nous, que de la gloire en viager ; ils ont, eux, l'immortalité de la bibliothèque. Après vingt-cinq ou trente ans de labeur, que reste-t-il de nous ? Des rides. Il leur reste, à eux, leurs livres, même ceux qui ne restent pas. Je dois dire que, sans nous, leurs œuvres dramatiques sont des œuvres parfaitement mortes. Le comédien seul anime le drame ; un drame inédit, c'est une rampe de théâtre non allumée. C'est pourquoi on dit avec juste raison que nous *créons* des rôles. Créer, c'est le mot.

Je m'étais donc promis de *créer* l'œuvre de J.-J. Puget, dans *le Gaucho*, où j'avais, du reste, un rôle taillé sur mesure, un Mélingue des beaux jours : don Esteban le Gaucho mexicain. Il me semblait que la première d'une œuvre d'un enfant du pays, d'un produit du cru, attirerait le public bien plus qu'un drame déjà connu et j'avais demandé à mon directeur les costumes des *Pirates*, les fameux *Pirates de la Savane* — où Baculard m'avait insulté — pour monter *le Gaucho*.

— Tout ce que vous voudrez, Brichanteau, me disait M. Carbonier.

Bon, très bien, tout ce que je voudrais. Il était entendu que, bénéficiaire, je payerais le gaz, les ouvreuses, les employés du contrôle. Le jeune Puget m'abandonnait ses droits d'auteur. M. Carbonier me permettait d'annoncer *le Gaucho* bien à l'avance, quitte à nuire à la location pour les pièces courantes.

Il était assez large en affaires, M. Carbonier — un ancien huissier pourtant, qui s'était fait directeur de théâtre par amour pour une chanteuse — il était même assez généreux, quoique son atti-

tude avec la petite Jeanne Horly puisse faire penser ; cependant il eut un haut-le-corps, sur le fauteuil de son cabinet directorial, lorsque je lui dis :

— Bien, monsieur Carbonier. Mais il y a la couronne !

— La couronne ?... Quelle couronne ?

— Mais la couronne qu'on a l'habitude, dans mes tournées, de m'offrir, au nom du personnel du théâtre, à la fin de la représentation. C'est la jeune première, généralement, qui me l'apporte à la fin du *cinq*, et je la reçois de ses mains, devant la salle le plus souvent secouée d'une émotion violente, profonde !

M. Carbonier me regardait, fronçant les lèvres et hochant la tête :

— Une couronne ! une couronne ! mais cela coûte cher, une couronne ; ce n'est pas la direction qui peut en faire les frais, et quant au personnel, comme vous dites, vous savez bien, mon cher Brichanteau, que vos camarades ne roulent pas précisément sur l'or... Et prélever sur leurs appointements le prix de...

J'interrompis brusquement M. Carbonier et je m'écriai, très digne :

— Oh ! mon cher directeur, à quoi pensez-vous ? Et pouvez-vous bien vous imaginer que je ferais payer à des camarades pauvres, au petit personnel, le prix d'une manifestation qui m'honore ? Moi, mon cher directeur !... Jamais de la vie... Cette couronne, oui, cette couronne à laquelle j'aspire, je l'ai !

— Vous l'avez ?

— Je la possède. Elle fait partie de ma garde-robe. La faire payer à mes collègues, par exemple !... Je l'emporte avec moi, dans ma malle, je la conserve, et, quand j'en ai besoin, je l'époussète, je la sors et je la sers !

— Ah ! bon !... très bien, fit M. Carbonier rassuré.

— Maintenant, mon cher directeur, vous n'aurez pas besoin de vous inquiéter de la mise en scène de cette petite cérémonie, très simple. M[lle] Jeanne Horly la répétera une fois avec moi et tout sera dit. Je ne vous demande pas même la scène, je ne vous prendrai pas un jour de répétition. Nous ferons un raccord après *le Gaucho*, que nous collationnons et établissons le matin, l'après-midi restant à notre répertoire.

M. Carbonier était enchanté. Du moment que cette couronne ne lui coûtait rien, il devenait partisan de la couronne. Il me fit cependant observer que, Jeanne Horly étant maintenant protégée

par le Jules Janin de Rivesaltes, j'avais l'air, en sollicitant le concours de ma camarade, de rechercher la neutralité du critique.

— Vous lui proposez le désarmement, me disait-il.

— Moi ? Pas du tout, mon cher directeur... Je prends parmi les artistes la jeune première, comme d'habitude. C'est la jeune première qui me salue partout et qui m'a toujours apporté la couronne. Je ne choisis pas la femme, je choisis *l'emploi*. Si ce monsieur y voit une complaisance ou une avance, il aura grand tort. J'obéis à la tradition. Voilà.

M. Carbonier ne dit plus rien. Après tout, que lui importait que Baculard fût ou non aimable avec moi ? Mon engagement finissait. Je quitterais Perpignan. La direction n'était pas en cause avec ma représentation à bénéfice. Il se lavait les mains de l'aventure.

Nous collationnâmes, répétâmes, apprîmes, jouâmes *le Gaucho* de J.-J. Puget en neuf jours. Plus d'un tableau par jour. Et j'avais des tirades de cent quatorze lignes ! Tous les amateurs de la ville avaient pris des billets. Les dames de Perpignan — et j'en étais flatté — tenaient visiblement à voir le bénéficiaire. Je fus, je dois le dire, et la vanité n'est pas ma faiblesse, je fus remarquable dans Esteban, Esteban le Gaucho. Il y avait une scène où je tenais, pantelant sous mon talon de fer, l'homme qui m'avait insulté au prologue, don Pablo Zamoral, et où j'atteignais, je peux l'avouer, le comble du pathétique. Le *Tout-Perpignan* frémissait.

Je me sentais en verve. D'autant plus que j'avais là, devant moi, aux fauteuils d'orchestre, la tête pâle, le regard, le rictus de Baculard, et qu'il me semblait que c'était au rédacteur de l'*Argus* que j'adressais les épithètes dont j'accablais Pablo Zamoral : « *Ah ! vous m'avez insulté, señor, eh bien, le Gaucho se venge, et la pointe de ma navaja saura bien trouver, don Pablo, la place de ton cœur, s'il t'en reste, et par la blessure ouverte faire envoler chez Satan ton âme, si tu en as une !* » Il avait du style, ce jeune J.-J. Puget. Les contributions indirectes l'ont gardé, absorbé, annihilé. C'est dommage.

Le Gaucho fut un triomphe. On demanda l'auteur. Tout le monde applaudissait. Seul, dans son fauteuil, Baculard demeurait impassible. Le préfet vint me féliciter. Le maire me serra la main, en accompagnant ce geste officiel de paroles intimement flatteuses. L'heure arrivait de la cérémonie de la couronne.

On releva la toile. Tous mes camarades étaient groupés sur la

scène, les uns en costume mexicain, les autres en toilette de ville. Entouré de leurs sympathies, j'avais, en face, l'enthousiasme du



Il m'avait vu venir et se campait sur mon passage. (Page 46.)

public et je me sentais comme enfermé dans un cercle de cordialité, d'indulgence ou, pour mieux dire, d'équité. Monsieur, j'en avais chaud au cœur.

Je regardais la couronne, ma couronne, celle que j'avais, tour à tour, reçue des mains de la jeune première, à Moulins, à Tours, à Nantes, à Nancy, à Étampes même. Elle était toujours fraîche, bien époussetée, très verte, avec son ruban que je faisais remettre de temps à autre, le ruban aux lettres dorées : *A Brichanteau, ses admirateurs, ses amis!* Et la petite Jeanne Horly, en costume

de Mexicaine — elle jouait Lola la Cigarière dans *le Gaucho* — tenait entre ses mains cette couronne dont j'épelais avec émotion les lettres d'or : « Ses admirateurs! ses amis! » C'étaient bien les deux titres que j'avais le droit de donner aux spectateurs dont la justice et, si vous voulez, la bienveillance m'acclamaient.

Alors, dans un grand silence de toute la salle, Jeanne Horly, la petite Jeanne Horly, dont j'oubliais en ce moment l'apparition navrante dans la neige et la boue, Jeanne Horly qui n'était plus pour moi la pauvresse pendue au bras de Baculard, mais ma Muse, la Muse de mes espoirs et de l'art dramatique, la Postérité vivante, Jeanne Horly s'avança vers moi, et de sa voix très douce, très émue :

— Acceptez, me dit-elle, ô maître (je lui avais dicté le compliment et je lui en avais indiqué les intonations), acceptez cette couronne, digne prix de vos efforts esthétiques! Ces couronnes-là ne sont jamais, comme celles des conquérants, teintes du sang des foules; elles sont, ce qui vaut mieux, humides des bonnes larmes que l'art immortel fait couler!

Et elle le dit très bien, avec sentiment, ce morceau discret, la petite Jeanne Horly; elle le dit si bien, que je me sentis troublé, les yeux humectés de ces larmes dont il était question, et que je pleurai! Je pleurai des pleurs qui me faisaient du bien! Cette cérémonie, toujours identique, était cependant pour moi toujours nouvelle, et je n'ai jamais pu, en y prenant part, ne point me sentir les paupières humides. Même répétée, elle était pour moi la plus douce et la plus chère des surprises. Me comprenez-vous? Tout comédien me comprendra.

Au reste, l'effet de mes larmes fut, sur la salle, foudroyant, littéralement foudroyant. On se levait à l'orchestre, on agitait des mouchoirs dans les loges, on m'acclamait. « Vive Brichanteau! Ne partez pas! Restez nous! Brichanteau! Brichanteau! » De telles émotions, fussent-elles ressenties sur la frontière d'Espagne, consolent de bien des déceptions. Tout le monde ne les a pas savourées. Et quand, l'un après l'autre, lorsque j'eus pris des mains de Jeanne Horly la couronne, ma couronne, mes camarades m'embrassèrent, ce fut, parmi les spectateurs, un véritable délire. On m'envoyait des baisers que je rendais en saluts, on parlait de me porter en triomphe. Je me dérobai à l'ovation, emportant chez moi, comme un égoïste, l'inoubliable souvenir de la soirée du

Gaucho et ma couronne, ma chère couronne, qui pouvait et devait encore me donner bien des émotions pareilles.

Quel beau souvenir! Mais il y avait, ainsi que dans tout triomphe, romain ou pyrénéen, il y avait dans mon ombre l'insulteur patenté, l'aigre joueur de flûte. Baculard était là, Baculard à qui, moi, bénéficiaire, j'avais envoyé un fauteuil de service, sans ma carte. Il ne devait pas être long à me faire payer ma joie. Baculard! Le lendemain, l'*Argus* contenait, en première colonne, un article intitulé *les Larmes du Gaucho*, et je ne vous dis que ça! Votre pauvre Brichanteau y était traité comme le dernier des pitres de la foire. J'avais joué devant le public une comédie indigne, j'avais larmoyé, à heure fixe, devant une couronne banale, promenée de par les provinces comme un accessoire obligé; j'avais *répété* et pioché mes larmes, fait un raccord pour mon émotion; c'était moi qui, d'un style gélatineux, avais composé le compliment dont j'avais eu l'audace de renifler publiquement la fade odeur. J'étais le cabotin le plus audacieux qu'on pût rencontrer sur les chemins où s'embourbe le char du *Roman comique*. Il ne comprenait pas, ce Baculard, que, mettant notre âme à tout ce que nous faisons, nous pouvons pleurer devant une couronne que nous connaissons et reconnaissons, tout comme Pygmalion peut s'éprendre de la statue qu'il a créée! Eh bien, oui, cette couronne, c'était — à un autre point de vue — ma Galathée, à moi!

Et le trait de la fin dans cet article de Baculard, *les Larmes du Gaucho*, c'était celui-ci : « Qu'on renvoie, nous le redemandons encore, Esteban-Andrès Brichanteau à la piste sablée du cirque et qu'il y fasse, entre deux pirouettes de clown, ces tours de lasso qu'il connaît si bien. Le lasso, c'est sa fonction, et, pour tout dire, c'est son seul talent. Au cirque forain je lui promets un bénéfice plus considérable que celui qu'il a récolté, quêteur de gros sous, comme pseudo-comédien. » Ah! pour cette fois, je n'y tins plus. Cet homme m'insultait, non pas seulement comme comédien, mais comme bénéficiaire, c'est-à-dire comme homme. Je résolus de riposter, de me venger, et une idée germa dans ma tête, idée d'artiste, monsieur, idée géniale! J'allai le lendemain au café Arago où le Jules Janin de Rivesaltes se tenait d'habitude, étonnant les bourgeois par ses paradoxes et faisant, plus cabotin que moi, la parade de son esprit. Il était là, entouré de braves gens qu'il amusait et prenant un bitter tout en fumant son

cigare. Je me dirigeai sur lui lentement, et, me campant à deux pas de la table devant laquelle il était assis :

— Monsieur, lui dis-je, nous avons un compte à régler depuis longtemps. Vous plaît-il que ce soit bientôt ?



Jeanne Horly, qui jouait ma fille, me dit d'un air triste. (Page 50.)

Il parut d'abord étonné, me regarda d'un air gouailleur en relevant sa tête hardie, laissa tomber — excellemment d'ailleurs — un :

— Quand vous voudrez !

— Soit ! Le plus tôt possible. Il y a trop longtemps que ça dure. Je respecte la presse, je lui dois la meilleure part de mes

joies et la plus grande partie de mes beaux ressouvenirs. Mais je n'admets pas les insultes. Vous allez déclarer que vos articles sont stupides ou vous m'en rendrez raison !

Il s'était levé, me jetant un regard de colère, et le maître du café, les consommateurs, les habitués accouraient vers nous.

— Mes articles ? balbutiait le grand gaillard. Vous osez, vous osez...

— Parfaitement, j'ose. On a trop peur de vous. Moi, je m'en moque ! Et, si vous n'effacez pas ce que vous avez dit, nous nous battrons !

— Oh ! tant qu'il vous plaira ! fit-il, joyeux de montrer à la galerie qu'il était brave.

— Nous nous battrons, repris-je froidement, car j'étais maître de moi comme de l'univers, et, comme je suis l'offensé, j'ai le choix des armes ! Et je prends les miennes ! Mes armes de cabotin, monsieur Baculard ! Mes armes de cirque forain, mes armes de Gaucho ! Nous nous battrons au lasso !

J'avais articulé (l'articulation, c'est la grande force) chaque mot avec une lenteur voulue, méprisante et aiguisée. Quand ce mot de lasso lui tomba sur la tête, il secoua le front comme sous une douche. Il ne répondit pas tout d'abord, regardant autour de lui, essayant de rire, cherchant dans les yeux de ceux qui nous entouraient une réprobation contre moi, l'affirmation du parfait ridicule de ma proposition saugrenue.

— Au lasso !... Vous êtes fou !... Au lasso !

— Je ne suis pas fou. Vous m'avez insulté, appelé torero, chulo, picador, écarteur, que sais-je ? Je me bats avec l'arme que vous avez ridiculisée ! Mon arme à moi, monsieur ! Si je jouais les Arlequins, je vous dirais que je me bats avec une batte ! Je joue Esteban le Gaucho ! Je me bats avec l'arme du Gaucho !

Il haussait les épaules.

— Vous êtes bouffon !

Et, se tournant vers les spectateurs du café :

— Un lasso ! Voyez-vous ce cabot !... Je vous donnerai une leçon...

— Avec votre plume, peut-être. Moi, je tiens à vous la donner avec mon lasso ! Le lasso, vous entendez, le lasso ! Et, si vous faites le malin, je vous cueille dans votre fauteuil avec mon lasso un soir de première et je vous tire sur la scène avec l'arme des Gauchos, des pitres et des clowns ! *Hasta la vista, señor !*

Et, le laissant stupéfait, étouffant, sa face pâle d'ordinaire son

dain bouffie par un afflux de sang, j'enfonçai comme un sombrero mon chapeau de feutre sur ma tête et je traversai le café comme à ma sortie de *Don César de Bazan*, chacun s'écartait devant moi jusqu'au seuil, d'où, me retournant encore, je lançai sur le ton d'un *A cheval, messieurs*, un magnifique : « Au lasso! » qui retentit comme un tonnerre!

Paris est une grande ville de province, mais Perpignan en est une petite. On sut bientôt dans la cité l'incident du café Arago. L'*Indépendant des Pyrénées-Orientales* en parla le jour même à mots couverts. Au foyer des artistes, le soir, les plus braves de mes camarades me firent une ovation, les plus prudents m'évitèrent. Ils redoutaient Baculard. La petite Jeanne Horly pleurait. Il paraît que Baculard avait dit qu'il « aurait ma peau » et que je quitterais Perpignan sous les pommes cuites. Je jouais, le soir, *Latude*. Mon succès fut grand. Mais je continuai à avoir une idée géniale en demandant à M. Carbonier d'afficher *le Gaucho* pour le dimanche suivant. J'envoyai J.-J. Puget pour appuyer ma requête. J.-J. Puget était un peu cousin du beau-frère du maire et M. Carbonier n'était pas fâché de montrer sa bonne volonté à un allié de la municipalité.

— Cependant, m'objectait le directeur, si Baculard vient vous siffler?

— Avant dimanche, la question pendante entre Baculard et moi sera réglée! Nous nous serons battus au lasso ou il aura battu en retraite.

— Va donc pour *le Gaucho!* fit M. Carbonier.

Et il l'afficha.

Il ne comprenait pas très bien la gravité de ce que je lui faisais faire en lui demandant de remettre *le Gaucho*. Il n'avait pas présent à la pensée le texte même de J.-J. Puget. A un moment donné le Gaucho Esteban ne disait-il pas à don Pablo Zamoral : « *Je me servirai contre toi de l'arme des péons et des Gauchos, misérable, et je te rapporterai à mon hacienda pendu derrière ma selle comme un jaguar étranglé!* » C'était cette phrase, d'ailleurs d'une écriture sonore, comme on dirait aujourd'hui, que je voulais lancer de ma voix joyeusement gutturale. M. Carbonier l'oubliait, la phrase. Sans cela il l'eût coupée ou il eût demandé un béquet à J.-J. Puget. Et Puget eût obéi pour être joué.

Nous étions au vendredi. On ne parlait un peu partout que de l'affaire du café Arago et de la provocation que j'avais adressée à

Baculard. Se battrait-on? Ne se battrait-on pas? Avais-je tort? Avais-je raison? Les avis étaient partagés. Les uns tenaient pour mon lasso, les autres contre. Il y avait à Perpignan les *lassistes* et les *antilassistes*. La ville était aussi divisée qu'un jour d'élections municipales. Les *antilassistes*, je dois le dire sans intérêt personnel, étaient en minorité. Généralement on trouvait crâne l'attitude de cet artiste insulté jusque dans ses larmes, les *larmes du Gaucho*, et originales l'idée de ce comédien qui voulait se battre à la mexicaine, transporter dans la vie la fantaisie du drame et de la littérature. Dans la rue, les coups de chapeau qui m'accueillaient étaient, non pas plus fréquents, mais plus cordiaux. Ils me disaient : « Bravo ! » ces saluts...

J'avais, du reste, envoyé deux amis à Baculard : le vieux Touraille, qui jouait les pères nobles et qui était un ancien tambour de la garde nationale, et un douanier de mes amis qui n'avait pas froid aux yeux. Baculard leur avait répondu que cette proposition de duel au lasso était parfaitement absurde et que je m'exposais à me faire siffler dans la rue comme au théâtre. Va! mon bonhomme! J'attendais le prochain numéro de l'*Argus*. Il parut. Sous ce titre : *Fantoches à la ville*, il contenait ces simples lignes : « Un mince comédien, de passage à Perpignan, a donné, avant de nous quitter, ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps, la représentation d'un médiocre et bas vaudeville dans un café que nous ne désignerons pas. Nous croyions que ces intermèdes vulgaires étaient réservés jusqu'ici aux seuls prestidigitateurs qui ne trouvent point de salle de spectacle où exercer leurs talents. Le mince comédien n'a eu, comme de coutume, aucun succès. »

C'était menu pour une riposte. On trouva, en effet, la chose mince, mince, pour répéter son mot. Touraille me dit : « Il n'est pas friand du *lasso !* » Et les coups de chapeau devinrent plus sympathiques encore dans la rue.

Cependant le dimanche arrivait, et Jeanne Horly me disait, tremblante :

— Ainsi, vous allez jouer, monsieur Brichanteau ?

— Oui, mon enfant.

— Vous allez jouer *le Gaucho* ?

— Oui, chère petite.

— Vous allez parler du lasso ?

— Nécessairement.

— Ah! quel malheur!

Elle était blême.

— Pourquoi : quel malheur?

— S'*il* faisait ce qu'*il* a dit, monsieur Brichanteau!...

— Et qu'a-t-il dit, mon enfant?

— Qu'il vous sifflerait d'abord, puis qu'il monterait vous gifler sur la scène.

— Soit. C'est alors que le lasso entrera en ligne. Tu peux le lui affirmer de ma part, mon enfant.

Je dois le dire, et je ne veux pas me faire plus téméraire que je ne suis, je redoutais le coup de sifflet, et je n'étais pas très rassuré sur la gifle. Je pouvais étrangler mon homme après l'avoir reçue, mais je pouvais préalablement la recevoir. On a beau laver un affront, il est désagréable de le subir. Je faisais mon plan de campagne : s'il siffle, je riposte par telle ou telle phrase, celle-ci par exemple : « *Le sifflement de la vipère ne vaut pas le sifflement du lasso d'un honnête homme.* » S'il arrive vers moi, sur la scène, je lui empoigne la main droite ou je le prends au cou, et alors... Mais, quoi qu'il arrivât, j'étais bien décidé à jouer *le Gaucho* et à aller jusqu'au bout dans ma résolution, dans mon idée de duel au lasso, dans ce que Baculard appelait un bas vaudeville...

Ma résolution s'était faite statue!

Ce qu'un homme veut, il le peut.

Le dimanche arrive. Salle comble. Le petit théâtre de Perpignan craquait, trop étroit pour le public. J'entre en scène. Esteban qui ne paraît que dans le *deux* et le *un* avait été écouté froidement ou plutôt impatiemment. J'entre en scène, dis-je, et des bravos m'accueillent, non pas les bravos de la claque, les bravos du public. On ne s'y trompe guère, ils n'ont point le même son. Les bravos de la claque semblent s'arrêter court, mathématiquement, tandis que ceux de la salle continuent à crépiter, libres et sans règle. Je joue ma scène, la première, celle où Esteban raconte sa vie à Cora — c'était Jeanne Horly, Cora — et, tout en jouant, je cherchais si Baculard n'était pas dans la salle. Je voulais savoir de quel côté partirait le coup de sifflet en supposant... Mais Baculard n'était pas là. Le *deux* s'achève donc, on me rappelle, je dis au régisseur :

— Non ne relevez pas le rideau, je ne reparaîtrai point!

— Pourquoi? On vous demande!

— Je ne veux pas avoir l'air de pousser à la popularité! Après

le *trois*, s'il y a un rappel, oui ; mais après le *deux*, non, c'est trop tôt !

Et malgré les bravos, les cannes, les battements de pieds, le rideau demeura baissé.

Il y a un assez long entr'acte avant le *trois*. J.-J. Puget en profite pour venir m'embrasser. Il me dit que j'avais été sublime. Exagération d'auteur. Mais il m'apprit que Baculard venait d'arriver, le chapeau en bataille et le rictus provocant.

— Gare à l'acte prochain ! fit le pauvre Puget. Si vous coupiez la phrase sur le lasso, mon cher Brichanteau, qu'en dites-vous ?

— Ce que j'en dis ?

Je pris un temps pour donner plus de valeur à la réponse :

— Je dis que j'aimerais mieux me couper le poignet que couper la phrase. Je ne suis ici que pour la jeter à la face de cet homme !

— A la grâce de Dieu ! murmura J.-J. Puget. Mais, si l'*Argus* déchiquète ma pièce, vous l'aurez bien voulu !

— Je prends tout sur moi ! répondis-je.

Ah ! ce troisième acte ! Une des émotions et un des succès de ma vie... Dès mon entrée en scène, j'avais aperçu Baculard se carrant au balcon, en braquant sur moi une énorme lorgnette, avec une affectation voulue. J'avais alors feint habilement de ne pas l'apercevoir, et je jouai toute la première partie du *trois* comme si le Janin de Rivesaltes n'eût pas été là. Brave Jules Janin ! Bon homme et galant homme, le comparer à ce monsieur-là !... Les spectateurs visiblement étaient intéressés au double jeu du *Gaucho*, au drame lui-même et à l'espèce de duel qui se livrait entre l'acteur sur la scène et le pamphlétaire dans la salle. On attendait on ne savait quoi, mais il y avait dans l'atmosphère une odeur de soufre comme à l'approche d'un orage. Étalé dans so fauteuil, les épaules bien appuyées au dossier, Baculard jetait sur moi (je l'apercevais du coin de l'œil) les regards pleins de pitié ironique qu'on pourrait avoir pour un pitre. Et je sentais, oui, magnétiquement je sentais qu'une partie de la salle trouvait que son attitude méprisante était réussie. Mais j'attendais mon moment.

Il allait venir, il vint, mon moment.

J'avais devant moi don Pablo Zamoral et je devais lui jeter au front la fameuse phrase... C'est alors que, me détournant un peu de Cambouscasse qui jouait Zamoral, je m'avançai droit devant

la rampe — oh ! presque à frôler les quinquets ! et regardant Baculard, le regardant délibérément, la tête et la voix hautes, je lançai, comme un coup de clairon, la phrase vengeresse qui grondait depuis deux jours dans ma poitrine :

— *Je me servirai contre toi de l'arme des péons et des Gauchos, misérable,et je te rapportera ià mon hacienda pendu derrière ma selle comme un jaguar étranglé !*

Ah ! quel effet ! quel coup de tonnerre ! D'abord, de la stupeur ! Tous les regards tournés vers celui que cherchait et atteignait mon regard. Un silence effrayant. Lui, blême et effaré ; moi, le geste étendu comme Mirabeau parlant à... à... Dreux... Dreux... enfin à l'envoyé du roi ! Puis, toup à coup une clameur, une acclamation, une trombe de bravos, une tempête de cris, un cyclone d'enthousiasme.

— Vive Brichanteau !

— Bravo, bravo, bravo, Brichanteau !

— *Bis ! bis ! bis ! bis !*

J'ai eu bien des ovations dans ma vie, je peux dire que j'en ai eu d'innombrables, malgré ma destinée finale — je n'en ai jamais eu peut-être de comparable à celle-là. La foule — en politique comme en art, en art comme en politique — la foule aime les audacieux, les courageux, les situations franches. Tout l'art du théâtre est là comme tout l'art du gouvernement. Ce n'était pas compliqué, ce que je faisais là ; je ramassais une pierre comme j'eusse ramassé un caillou, et je la jetais à ce Goliath de pacotille avec mon articulation pour fronde. L'homme de l'*Argus*, livide, essaya de se lever, étendit vers moi son bras, me jeta je ne sais quelle riposte que je n'entendis pas, que personne ne put entendre ; mais, sous les bravos qui littéralement faisaient crouler la salle, qui ne cessaient pas, qui reprenaient, renaissaient, tournaient à la manifestation, il se rassit ou plutôt s'écroula, écrasé sous les acclamations qui me saluaient, moi, le justicier.

L'acte finissait sur la scène entre Esteban et Zamoral. Heureusement, car il n'aurait pu continuer. La toile tombée, on me redemanda une fois, deux fois, trois fois, quatre fois. Les rappels n'en finissaient pas. Et je revenais ! Vainement cherchais-je Baculard à la place qu'il occupait quelques minutes auparavant. Il n'était plus là. Il avait filé, enragé de l'aventure.

Je m'attendais à le voir surgir dans les coulisses et j'avais, à, tout hasard, mon lasso à la main. Naturellement très adroit

j'avais appris à m'en servir, et de vrais Gauchos m'avaient donné des leçons, lors de mes tournées dans l'Amérique du Sud. Baculard eût été bien reçu, je vous le jure, mais Baculard ne vint pas. Et la représentation finit comme le troisième acte sous d'enthousiastes bravos. Le pauvre J.-J. Puget en était, de bonheur, rouge comme une tomate.

On me reconduisit chez moi, faut-il dire triomphalement? Eh bien, oui, triomphalement. Et cette manifestation, j'en avais la conscience, s'adressait à la fois à l'artiste et à l'homme de cœur.

Le lendemain, je recevais deux témoins de la part de Baculard. Ils venaient me demander réparation ou rétraction pour le scandale de la veille.

— Rétraction, jamais; réparation tant qu'on voudra, répondis-je. Mais M. Baculard connaît mon arme...

— Le lasso?

— Le lasso.

— C'est une plaisanterie!

— Pas le moins du monde, je me bats avec mes armes d'acrobate. Je me bats au lasso. Et, l'ayant déclaré publiquement devant toute une salle dont les bravos ont solennellement approuvé ma conduite, comme dans un plébiscite, je ne me battrai qu'au lasso. J'ai dit.

Elle amusa bien Perpignan, cette histoire du lasso, et Baculard ne fut pas le bon marchand de l'aventure. Vainement, ses témoins, dans leur procès-verbal, publié par l'*Argus*, déclarèrent-ils que j'avais refusé la réparation demandée, toute la ville fut d'accord pour reconnaître que je ne refusais rien du tout, puisque je voulais me battre au lasso mexicain et quelques officiers, qui déclaraient tout d'abord mon invention purement grotesque, finirent, après avoir lu les articles de Baculard, par déclarer qu'après tout, mon moyen était spirituel et qu'insulté dans ma profession, je me défendais à ma guise et me défendais bien...

Les propos désagréables pour Baculard firent boule de neige et toutes les hostilités peureuses se réunirent alors contre le terrible homme maintenant qu'il était atteint. Il avait parlé de me donner une correction lorsqu'il me rencontrerait; mais, sachant qu'avec un entêtement très spécial, je portais toujours mon lasso sur moi, il ne prit point la peine de me rencontrer. Et peu à peu, lui si redouté, il devint ridicule. On le chansonna, on lui envoya, pour le narguer, de petits lassos sous enveloppe. Les gamins lui criaient

de loin : « Et ton lasso, Baculard ? » Un cirque de passage — ce fut le coup de grâce — annonça l'*Exercice du lasso* et fit des recettes formidables. On y voyait un clown enfariné, traîné par un écuyer autour de la piste avec le lasso au col, et ce clown, qui s'appelait John Lee, fut baptisé Baculard.

Baculard en ressentit à la fin une telle colère, se sentit tellement diminué, vidé et déraciné à Perpignan que, ma foi, il prit un grand parti : il avança son voyage, il prit le train de Paris !... On ne m'en applaudit que plus vivement le lendemain, lorsque je reparus dans *Gaspardo le Pêcheur*. Tout le monde était satisfait, comme mon honneur.

— Ouf ! me disait M. Carbonier, je n'aurai plus à m'inquiéter des coups de dents et des mots cruels de l'*Argus !*

Je ne voulais pas lui dire : « Ne craignez rien, il en viendra d'autres. »

La petite Horly, seule, avait les yeux rouges.

— Il m'avait assuré, disait-elle, qu'il me ferait mon avenir !...

A elle aussi, j'avais envie de répondre : « Ne crains rien, il en viendra d'autres ! »

Je me serais trompé, la pauvre fille n'eut pas d'avenir. Peut-être a-t-elle cru aux promesses de trop de Baculards successifs. Je l'ai retrouvée cet hiver. Elle est ouvreuse au théâtre Déjazet. Pas très vieille, non, mais vieillie, oh ! vieillie ! Et destinant son enfant, devenu presque un homme, au Conservatoire. Ah ! dame, lorsqu'on a le théâtre dans le sang ! Je la plains, le petit Horly — et je l'admire !

Quant à Baculard, il continue à s'étaler, à cruelliser, à pontifier, à éreinter, et il a fait fortune à la Bourse ou au jeu, je ne sais pas. Il est élégant, il est correct. Il vit bien, il mourra gras. Et je me dis, moi qui ne suis plus rien, quand je songe à lui qui est quelque chose, quoique pas grand'chose :

— Tout de même, sans le lasso, il serait peut-être resté, là-bas, à Perpignan, le Jules Janin de Rivesaltes !... C'est moi, Brichanteau, moi, qui en ai doté Paris !

III

LE PORTRAIT-CARTE

Vous devez voir, par mes confidences, que je ne farde pas la vérité. Je viens de vous conter un de mes beaux traits ; je vous

dirais, avec la même franchise, toutes mes faiblesses. Mon aventure avec lady Maud Hartson me montre, par exemple, sous un jour moins héroïque. Je ne la tairai point, cependant. Que voulez-vous? Je suis un sincère. Et — chose étrange — *les Pirates de la Savane* se trouvent encore mêlés à cette page de ma destinée. Mélodrame, que me veux-tu?

Si j'avais, en amour, à dicter une recommandation pratique, je répéterais aux femmes le conseil banal : « N'écrivez jamais ! » et je dirais aux hommes : « Ne donnez jamais votre portrait-carte ! » Les photographes m'ont tant persécuté pour obtenir de moi quelques heures de pose ! J'ai vu ma tête figurer si souvent à leurs vitrines, en province, et dans tous les formats : carte-album, porte-carte, grandeur nature, photographie pour stéréoscope ! Je peux dire que, si j'avais autant d'écus que de portraits, je serais millionnaire, tout simplement. Je savais varier les attitudes, je n'avais pas besoin du légendaire : « Ne bougeons plus ! » pour ne pas bouger. J'étais, pour les objectifs comme pour Montescure, le modèle idéal !

Idéal, non seulement par mon immobilité — je ne battais même pas les paupières, ayant l'habitude de regarder en face, l'œil fixe, le soleil de l'Art — mais j'étais idéal encore par les types variés que je pouvais fournir. J'arrangeais et dérangeais mes cheveux à volonté : en coup de vent comme un poète, sur le front comme un conjuré, aplatis sur les tempes comme un étudiant du moyen âge, hérissés, quand il le fallait, comme la crinière d'un lion. Et les jeux de physionomie s'accordaient avec les modifications de la coiffure. J'ai le masque si mobile, monsieur, tour à tour tragique et comique, qu'un savant médecin, auteur d'un *Traité de la physionomie humaine*, grand in-8° couronné par l'Académie des sciences, m'a demandé de poser pour les expressions diverses qu'il décrivait dans son livre : la Colère, l'Envie, l'Avarice, la Luxure. Parfaitement. Si vous trouvez le *Traité de la physionomie humaine* du docteur Fargeas, et si vous en regardez les figures gravées, dans ces bonshommes divers, exaspérés ou extasiés que vous y verrez, c'est moi, c'est Brichanteau. Mon portrait est là, répété cent seize fois dans des attitudes différentes. Il ne manquait à ma gloire que de figurer ainsi dans un livre de médecine.

Des portraits de moi, j'en ai donc eu beaucoup dans ma vie et j'en ai donné des quantités innombrables, tantôt à des femmes,

tantôt à des cités. J'avais pour cela des formules : « *A ma chère Anna, à toujours et à jamais !* » Ou : « *A la noble ville de Saint-Gaudens, souvenir d'une inoubliable soirée. Son hôte qui voudrait être son fils.* » Ou encore : « *Au Conseil municipal de Pontarlier. Un enfant d'adoption !* » Ces dédicaces municipales me coûtaient peu, me faisaient plaisir à rédiger, d'un style à la fois simple et, j'ose le dire, lapidaire, et, si elles ne m'ont pas assuré la reconnaissance des villes que j'ai traversées — jamais un conseil municipal ne m'a accusé réception de mon envoi — du moins elles ne m'ont causé aucun ennui dans ma carrière. Aucun.

Il n'en est point de même des portraits à dédicaces que j'appellerai féminines. Sans compter que j'ai eu le regret de rencontrer sur les quais, dans les boîtes à un sou, comme les plus vieux des vieux bouquins, des portraits de moi augmentés de quatrains qui m'avaient souvent coûté une veille, j'ai éprouvé le désagrément de recevoir, sous pli recommandé, plus d'un de ces souvenirs photographiés que me retournait avec une lettre peu courtoise quelque mari furieux ou quelque amant supplanté. Comment mes imprudences dédicatoires ne m'ont-elles pas plus souvent amené sur le pré ? Peut-être parce que la façon dont je ferraillais dans *le Bossu* ou dans *la Dame de Monsoreau* en imposait à ces mécontents, dont la prudence égalait la déception. Eh bien, entre nous, je peux vous l'assurer, puisque j'ai dépassé la soixantaine, je n'étais, je ne suis qu'un tireur médiocre. Mon cœur, en cas de duel, est au bout de mon épée ; mais je n'ai ni l'adresse de Bussy d'Amboise, ni, à mon service, la botte de Lagardère. Je faisais illusion. A force d'art et de virtuosité, j'avais l'air terrifiant d'un bretteur. Optique de théâtre. N'en médisons pas, elle m'a servi.

Donc, parmi tant d'autres visages mélancoliques ou gracieux qui s'estompent pour moi dans la brume du souvenir, ma pensée s'arrête avec une complaisance marquée sur une adorable Anglaise que j'eus la bonne fortune de rencontrer à Pau. Elle y passait l'hiver, pour sa santé, et j'y donnais des représentations avec la troupe Lestaffier. Lady Maud fut même cause d'une rupture violente entre ma directrice et moi. Je n'étais pas insensible à la séduction de ma directrice, femme supérieure et charmante, administratrice de premier ordre et très gaie à ses moments perdus. Jalouse seulement. C'était son moindre défaut. Très jalouse. Mais la jalousie, c'est le piment de l'amour. *Othella*, je l'appelais *Othella*, ma directrice !

Lady Maud Hartson appartenait à la catégorie des Anglaises brunes, que je trouve plus délicieuses que les blondes, parce qu'avec leur peau ambrée, leurs yeux de caresses, elles ont la douceur la plus exquise, les blondes gardant sous leur tendresse apparente je ne sais quoi de fauve. Une brune avec des douceurs de blonde. c'est le rêve ! Vingt-six ans, un peu grande, trop grande, longue, longue, mais je comparais cette longueur flexible à la tige d'un lis, d'un beau lis élégant. J'avais remarqué pour la première fois Lady Maud, dans une avant-scène, un soir que je jouais *les Pirates de la Savane*. Ce soir-là même, je me rappelle combien j'avais été désolé par la nécessité où je me trouvais d'accélérer mon jeu. Le drame n'attirant pas suffisamment la foule, ma directrice avait eu l'idée, excellente au point de vue pratique, navrante au point de vue de l'art, d'y adjoindre une opérette. Je hais l'opérette. Disciple de l'art des sommets, il ne m'est pas permis de m'égayer à des parodies. Mais enfin, fallait bien s'incliner devant un fait. Sans une opérette en fin de spectacle, *les Pirates* faisaient six cents francs ; avec une opérette ils en faisaient dix-neuf cents. Je me résignais donc à servir de lever de rideau à l'opérette. Seulement Mme Lestaffier m'avait dit :

— Brichanteau, nous finissons trop tard, on nous réclame un supplément de gaz. Jouez plus vite.

— Plus vite ! plus vite ! Et le mouvement ? Un mélodrame vit de mouvement, tout comme une tragédie ! Si je cours la poste, tout est fini ! Plus d'effets, plus de terreur, plus de mouchoirs, plus rien !

— Que voulez-vous, Brichanteau ? Le gaz l'exige. Il faut finir à minuit. Coupez, si vous voulez, mais allez plus vite !

Je ne pouvais me résigner à couper. Un rôle est un tout. Une phrase amène l'autre. Et jusque dans un mélo comme *les Pirates*, dans un rôle illittéraire comme Andrès, il me plaît de respecter l'âme de l'auteur. Hélas ! nécessité est loi ! Je me dis : « Soit, je jouerai plus vite ! » Et je me rappelle qu'au *trois*, j'en arrivai à faire, non plus de la dramaturgie, si je puis dire, mais de la gymnastique. Une véritable gymnastique. Mais qui dit *acteur* ne dit pas seulement *diseur*. L'acteur complet va, vient, court, agit, en un mot. L'âme de Talma dans le corps d'un clown. Oui, monsieur ! Une intelligence variée servie par des organes souples. Voilà !

Ah ! la grande scène du *trois !*

Vous n'avez pas vu *les Pirates de la Savane?* Non ? C'est étonnant et c'est dommage. Il y a à ce *trois* un décor qui est un *clou*, un vrai *clou*, et une scène où, je peux le dire, j'étais renversant. Je risque le mot parce qu'il est vrai. Je n'ai jamais, dans aucune ville, manqué un effet à cette scène-là.

Au *trois*, donc, on est sur un plateau, coupé à pic du côté *jardin* et séparé d'une roche placée côté *cour* — *cour*, c'est la droite du spectateur, *jardin*, c'est sa gauche — par un torrent qui rugit ou est censé rugir entre les deux rives escarpées. Pour arriver au plateau, il faut gravir un escalier très étroit, taillé dans le roc. Au loin, des lacs, des forêts, des savanes. Vous voyez cela d'ici.

C'est par ce plateau et au-dessus de ce torrent que je sauvais Éva. Une enfant de six ans, Éva, que moi, Andrès, grand premier rôle, j'arrachais, avec l'aide de Jonathan, premier comique et de Pivoine, deuxième comique, à la haine de Ribeiro, grand troisième rôle. La situation est saisissante. D'abord Andrès, garrotté, va être tué par Ramon, rôle de convenance, lorsque Éva, au moment où le pirate s'approche de moi, me délie les mains, ce qui fait que, renversant Ramon, je saisis une hache et frappe, ce qui ne l'empêche pas de s'élancer à travers les rochers et de prévenir ses compagnons.

Ses compagnons, ce sont les pirates de la savane. Ramon les ramène. On les entend gravir les rochers. Et comment fuir ? Sur le torrent il n'y a pas de pont. Il n'y en a pas. C'est alors que je m'écrie :

— Je vais en faire un !

Et j'attaque un cèdre à grands coups de hache, tandis que du haut du plateau Pivoine fait rouler des pierres. Jonathan m'aide. Lui aussi attaque le cèdre. L'arbre penche. Encore un effort. Nous le poussons de nos épaules et sa cime brisée va s'abattre avec fracas d'une rive à l'autre. Bien. Voilà le pont souhaité. Je prends alors Éva dans mes bras et, lentement, je passe sur le pont. Pivoine et Jonathan me suivent. Cependant je m'écrie, en entendant venir les pirates :

— Enfoncez-vous dans la forêt pour éviter les balles ! Marchez toujours vers le sud et ne vous arrêtez qu'à la savane... Moi, je vais fermer la route aux pirates !

C'est le grand moment. Andrès ressaisit la hache ou plutôt

moi, Andrès, je frappe de nouveau le tronc du cèdre. Il s'agit de le couper en deux avant l'arrivée des pirates. Et lorsqu'ils arrivent — effet colossal — l'arbre s'engloutit.

Ramon se précipite sur moi.

— C'est lui ! Nous le tenons ! dit-il.

Je réponds :

— Pas encore !

Et je le poignarde.

Puis en criant : « Que Dieu me protège ! » je m'élance dans le torrent. Ramon, mourant, dit à ses hommes :

— Feu sur lui !

Je nage au milieu des balles. On me voit disparaître, puis reparaître, entraîné dans la chute d'eau, à travers la nappe transparente qui, dit la brochure, se précipite dans l'abîme. Oh ! ce n'est pas du marivaudage, non, mais c'est du drame, du bon drame.

Si, après ce jeu de scène, je ne mettais pas le feu à la salle, c'est que je n'aurais plus été Brichanteau. Seulement il me fallait d'habitude le temps de doser la pitié, l'effroi, l'impression d'héroïsme, les sentiments divers qui composent cette scène VII du *trois*. Il y a des nécessités psychologiques. On ne doit pas *brûler* un dénouement.

Et ma directrice me disait, dons la coulisse :

— Le gaz, Brichanteau ! Le gaz ! Pas de supplément ! Il y a encore deux actes et *Geneviève de Brabant* après cela !

Alors, quoi ! il le fallait bien : je redoublais d'énergie et de promptitude. Je gagnais du temps et pour gagner du temps je me déshabillais en scène, oui, en scène devant le public, afin d'éviter l'entr'acte, tandis qu'on préparait derrière le rideau du fond la scène suivante, l'*hacienda* de Moralès.

Je faisais tout à la fois. Je me dévêtais et j'abattais le cèdre. Un coup de hache. Un bouton. Je frappais d'une main, je me dégrafais de l'autre. Ça n'en donnait que plus de pittoresque à mon costume. Un coup de hache. Un bouton. Un coup de poignard. Un bouton. J'enlevais encore un bouton tout en me précipitant dans le torrent.

— *Dieu* (un bouton) *me protège !*

Et je disparaissais enfin. Jamais je n'ai vu le public plus entraîné, allumé, empoigné. Il me rappelait, me rappelait.

— Pas de rideau ! m'écriais-je. Ne relevez pas le rideau

Je ne voulais pas faire perdre le temps à Mme Lestaffier. Je sacrifiais les triomphes de mon amour-propre d'artiste à la question, la misérable question du gaz. Mais pouvais-je refuser quoi que ce fût à ma directrice ?

Pourtant, après le *cinq*, toute la salle réclamant Andrès, criant ; *Brichanteau ! Brichanteau !* il fallut bien revenir saluer — et saluer dans le décor du premier acte de *Geneviève de Brabant*, que les machinistes posaient déjà. Je m'inclinai, mais rapidement. Pas assez cependant pour n'avoir pas remarqué l'attitude vraiment flatteuse et patricienne à la fois dont une grande belle personne brune, placée dans l'avant-scène de gauche, m'applaudissait, debout, le corps à demi penché, ses mains gantées de blanc frappant l'une contre l'autre comme de jolis petits battoirs.

Une grande dame évidemment ! J'avais, même en jouant rapidement, en forçant le mouvement, remarqué ses fréquents coups de lorgnette pendant la représentation, et, flatté de ces bravos qui tranchaient sur ceux de la salle et qui, passez-moi l'expression, en étaient comme la fleur, je m'inclinai plus particulièrement, avec un respect gardant sa dignité, devant la belle inconnue.

Elle en fut touchée et ses mains patriciennes battirent plus fort.

Au moment où je rentrais dans la coulisse, Mme Lestaffier me dit d'un air piqué :

— Eh bien, c'est un bon public, votre Anglaise !

Et, comme je la regardais, étonné :

— Oh ! un excellent public ! Elle ne vous a pas quitté des yeux pendant toute la représentation. Si ses prunelles avaient des dents, vous seriez avalé !

Ma directrice était charmante, tout à fait charmante, mais elle était jalouse. Et sa jalousie lui avait fait apercevoir des manèges et deviner une pensée que, dans ma ferveur d'artiste et dans la précipitation apportée à enlever mes boutons, je n'aurais pas cru soupçonnable. Lady Maud — c'était lady Maud — venait d'avoir tout simplement, en regardant Andrès, le coup de foudre. Ces phénomènes de physique amoureuse sont assez fréquents, l'acteur ou l'actrice incarnant pour le public l'idéal. Idéal de bravoure, de candeur ou d'honneur.

Mon Dieu, c'est à cela qu'une femme se prend,

comme dit la reine amoureuse du premier ministre qui n'est qu'un laquais, fait improbable...

Je me promenais, le lendemain, sur la terrasse, admirant le magnifique panorama des arbres aux feuilles cuivrées par l'hiver, toutes les nuances du cuivre, depuis la teinte rouge jusqu'au jaune d'or fin, et les Pyrénées, dans le fond, comme un gigantesque collier neigeux, dont chaque montagne eût été une grosse perle lorsque, près de moi, regardant le même paysage et rêvant le même rêve, j'aperçus la délicieuse Anglaise qui avait battu des mains, la veille, aux exploits, aux coups de hache et aux boutons d'Andrès. Je la reconnus tout de suite, elle me reconnut de même, et nous causâmes. Elle avait un livre de vers à la main, et elle m'expliqua qu'elle venait le lire, là, devant les Pyrénées, pour avoir un état d'âme adéquat à ce beau site.

Adéquat me surprit un peu. Mais je vis tout de suite que j'étais en présence d'une personne très littéraire et, comme on dit en Angleterre, esthète. Elle lisait Rosetti, Dante, Gabriel Rosetti dont on m'a dit beaucoup de bien, quoi qu'il n'ait pas fait de théâtre.

— Je suis heureuse de vous rencontrer, monsieur, me dit-elle, car hier, dans ce mélodrame, vous m'avez fait grand, grand plaisir. Je me demande seulement comment vous pouvez exprimer des sentiments simples et humains à travers tant de péripéties improbables. Vous seriez si bien dans Shakspeare! Oh! combien!...

On eût dit que cette idéale créature — car je la regardais et la détaillais, elle était idéale — avait deviné tout ce qu'il y avait en moi de rêves comprimés, inassouvis. Shakspeare! Jouer Shakspeare! Parbleu, je n'avais pas d'autre ambition et je ne pensais qu'à traduire Hamlet, Macbeth, Othello! Ces fils du génie étaient forgés à ma taille! Mais jouez donc du Shakspeare en province! Du Shakspeare, lorsque Mme Lestaflier avait besoin de la musique d'Offenbach pour faire passer le mélodrame!

— Je vois, madame, répondis-je, que vous êtes une âme!

Elle s'occupait de littérature. Elle me dit qu'à ses moments perdus elle écrivait même des pièces de comédie.

— Vraiment, madame?

— Oui, j'ai composé une *Dalila* (elle prononçait *Délilé*) et j'ai même dessiné les costumes de ma pièce... Je rêve des costumes singuliers... à la Botticelli... Mais plus originaux encore... Je voudrais, par exemple, que ma Dalila eût une coiffure étrange,

très, très..., tout à fait suggestive... Je lui voudrais des cheveux... des cheveux... bleus !

— Bleus ?

— Bleus, oui ! Pas de banal. Oh ! le banal ! Vous n'aimez pas non plus le banal, monsieur Brichanteau ?

— Je le hais, madame, je l'abhorre... Cependant des cheveux....

— Bleus, je les rêve bleus !

Et elle le prononçait, ce mot *bleus*, en souriant, en penchant sur son épaule sa jolie tête brune, très pâle ; elle le disait si bien, que je trouvais tout naturel que Dalila eût des cheveux bleus. Et puis, qu'est-ce que ça me faisait, à moi ?

Ce qui me plaisait, c'est que cette femme était charmante, qu'il faisait doux sur la terrasse et qu'un beau paysage pyrénéen encadrait cette adorable causerie. J'appris en quelques instants que mon interlocutrice s'appelait lady Maud Hartson, qu'elle était mariée à un de ces Anglais voyageurs qui passent leur vie hors du logis, et qu'elle avait la passion des lettres, des arts, de la musique, du théâtre, comme son mari avait la passion du jeu.

Elle voulut bien m'inviter à aller entendre la lecture de quelqu'une de ses productions en prenant *a cup of tea*, et, comme je lui faisais observer que je ne savais que très vaguement l'anglais : compter jusqu'à vingt, demander une chambre d'hôtel ou un ticket de railway, etc., ce qu'il faut pour faire une tournée.

— Oh ! je vous traduirai les scènes au fur et à mesure !

Je les connais, ces séances terribles, où un auteur vous tient assis sur un siège, là, face à face avec lui, et vous inflige le supplice du manuscrit. J'ai failli, un jour, à Reims, chez un notaire qui me lisait une comédie grecque, avoir un coup de sang. Mais, cette fois, l'invitation à la lecture prenait des aspects de bonne fortune et j'aurais été bien mal venu à refuser d'entendre cette *Délilé*, la belle aux cheveux bleus de lady Hartson.

— Milady, je serai exact quand vous voudrez bien me faire l'honneur de m'inviter !

— Eh bien, demain à cinq heures, monsieur Brichanteau !

— A cinq heures, demain, milady ! Hôtel Gassion, n'est-ce pas ?

— Non, oh ! non, j'ai loué un appartement en face de la maison natale de Bernadotte.

Et elle s'éloigna, son volume de vers sous le bras, en ondulant

comme un grand cygne ; Mlle Lestaffier eût dit : comme une girafe.

Le lendemain, à cinq heures, j'étais au rendez-vous de lady Maud et je dois avouer que j'avais préalablement rêvé de cette belle et longue Anglaise si jolie, et qui m'avait si doucement



Baculard, le *Jules Janin de* [illegible]

parlé de Shakspeare. Sa *Dalila* m'effrayait bien un peu, mais elle avait de si beaux yeux, elle, lady Maud, et sa conversation était attachante.

Très ému en sonnant à la porte de cette séduisante créature, j'étais déjà maître de moi-même en franchissant le seuil du logis.

— Lady Maud Hartson ! demandai-je du ton de Benvenuto Cellini entrant chez la duchesse d'Étampes.

Un laquais, après m'avoir regardé de la tête aux pieds, me fit passer dans un salon, bizarrement meublé, que j'analysai d'un regard circulaire, brièvement, avec mon habitude de la plantation des décors et de la mise en scène. Ce salon — chose originale — était rempli de peaux de tigres, de peaux de léopards. Il y en avait sur le parquet, il y en avait sur les divans. Çà et là, des armes traînaient, carabines de fabrication anglaise, revolvers perfectionnés. Des vêtements de toile blanche, éraflés et ponctués de taches brunâtres qui pouvaient, à la rigueur, être du sang — peut-être de la boue — étaient étalés sur un fauteuil, avec un casque en liège à côté, un *tropical helmet*... Il y avait sous la table, couverte de papiers, d'énormes bottes ferrées...

Machinalement, je jetai — sans indiscrétion voulue — les yeux sur les grands feuillets de papier azur — bleu comme les cheveux de Dalila — des feuillets qu'un presse-papier fait d'un morceau de défense d'éléphant empêchait de s'envoler. Et je lus ces mots, que je me traduisis aussitôt à moi-même :

CHAPTER XII

MY ELEVENTH TIGER

— Mon onzième tigre!

Je devinai sans peine que c'était là le journal des impressions de voyage d'un chasseur et, regardant encore ces dépouilles de bêtes fauves, léopards ou jaguars, je me dis que si, comme je n'en pouvais douter, ce *journal* était celui de lord Hartson et ces peaux de tigre le produit de la chasse de lord Hartson, lady Maud, qui avait raison d'être belle, avait grand besoin d'être prudente. Et pourquoi ce diable de laquais avait-il pris soin de me faire attendre parmi ces carabines, ces revolvers et ces feuillets de papier azur : *My eleventh tiger?*

La pensée me vint aussitôt, rapide comme l'éclair, de m'excuser, de laisser ma carte et d'abandonner à l'oubli l'image de la délicieuse Anglaise brune dont le regard me poursuivait, mais je me dis qu'après tout le péril assaisonne l'amour. Et puis je suis le contraire d'un timide.

Je songeai à Saint-Mégrin se rendant chez la duchesse de Guise et mentalement j'ajoutai :

— Bricheanteau, que t'importe?... Tu es jeune, cette femme est belle. Que t'importe le duc?

D'autant plus que lord Hartson était présentement à Luchon ou plutôt au Portillon, où il jouait un jeu d'enfer. Il gagnait du reste. Heureux au jeu, malheureux en amour. Je n'aurais pas, moi, joué cent sous trois heures après, sans les perdre, tant j'étais amoureusement heureux. Oui, de Rosetti à Shakspeare et de sa pièce, *la Douleur de penser*, une pièce qu'elle appelait *réflexioniste* et qui concluait à la douceur du nirvanâ, du cher anéantissement dans l'infini, de poète en poète, et, comme on dit, de fil en aiguille, nous en étions arrivés à mériter la vengeance du lord et le coup de feu du tueur de tigres !

— Oh ! il me tuerait, s'il savait, disait-elle, et il vous tuerait aussi ! Terrible, très terrible ! Mais que vous fait cette pensée, ami ?

— Rien, oh ! rien ! Elle ne me fait rien. Absolument rien !

— D'ailleurs, ne tuez-vous pas aussi les bêtes fauves, *darling* ?

— Moi ?

— Vous..., Andrès..., *les Pirates de la Savane !*

— Ah ! parfaitement !... Parfaitement !... En scène, je tue un tigre en scène et j'apparais avec le tigre sur mes épaules... Puis, le jetant à mes pieds : « Mort !... Un bel animal, n'est-ce pas, camarades ? » C'est même mon entrée au *deux*... Une belle entrée, vous l'avez vu ! Mais c'est du théâtre, de la mise en scène... Tandis que lui... lui... *my eleventh tiger*... Combien en a-t-il donc tué de tigres, lord Hartson ?

— Combien ? Qu'importe, cher ?

— Oh ! je n'en rêve pas, mais enfin, pour savoir.

— Grossiers plaisirs... Adresse vulgaire... Que vous font les tigres ?

— Oh ! ce ne sont pas les tigres !... Mais la curiosité, la banale curiosité.

— Eh bien, mais, disait-elle, il en a bien tué vingt !

— Vingt ?

— Peut-être trente. Je ne sais pas, moi. Je ne parle jamais de ces choses. Dites-moi donc, *darling*, la grand tirade de *Ruy Blas !*

Je lui disais, de mon mieux, la grande tirade de *Ruy Blas*, mais, invinciblement, je revenais à ces tigres, comme l'autre à ses moutons. Je répétais :

— Trente, vous croyez ! Il en a tué trente ?

Et lady Maud, tendrement, de répondre :

— Vous en avez tué plus que cela, *darling*, dans *les Pirates de la Savane !*

J'essayais bien de lui démontrer que ce n'était pas tout à fait la même chose. Je les tuais dans l'idéal, mes tigres. Je les tuais dans le rêve. Elle déclarait que c'était bien supérieur ainsi et que tous les tigres de lord Hartson ne valaient pas celui qu'Andrès apportait sur ses épaules à sa belle *entrée* du *deux*.

Elle m'aimait décidément beaucoup. Cependant, la troupe de Mme Lestaffier étant engagée à Mont-de-Marsan, il me fallut quitter lady Maud, mais avec le serment de la revoir. Dès lors, quelquefois loin d'elle et entraîné par mes pérégrinations artistique, je recevais des vers, tracés de son écriture aristocratique, longue comme elle. Souvent, lorsque j'allais entrer en scène, le télégraphe m'apportait une de ses pensées : « *Bon succès. Remember!* » Un jour, à Bordeaux — je jouais au Théâtre-Louis *la Bouquetière des Innocents*, — le concierge me remit un petit billet sur papier bleu — le papier azur du mari, le papier sur lequel il notait ses massacres de tigres — me disant :

— J'arrive. A ce soir!

Et, le soir, dans l'avant-scène de droite, j'apercevais lady Maud, qui m'applaudissait à Bordeaux, dans *la Bouquetière des Innocents*, comme elle m'avait applaudi à Pau dans *les Pirates de la Savane*. Ce fut ce soir-là précisément que je faillis résilier mon engagement avec ma directrice, Mme Lestaffier ayant osé me dire :

— Ah çà, elle voyage donc comme le Juif errant, votre grande perche à houblon ?

Tout s'arrangea, parce que je ne voulais pas m'emporter pour une femme que je n'avais point le droit de compromettre. Mais Mme Lestaffier m'avait blessé au cœur. Elle s'en repentit par la suite ; c'était trop tard.

Lady Maud était seule à Bordeaux. Toute seule. Lord Hartson continuait à jouer, je ne sais où, *à la cantonade*. Nous nous appartenions, mais j'appartenais au public, et il fallut, dans cette grande ville de Bordeaux, trouver le moyen de nous voir sans exciter les soupçons. Oh! elle eût tout bravé, lady Maud! Mais j'étais prudent pour elle, et je sentais, sur toutes mes actions, peser le regard inquisiteur de Mme Lestaffier. Nous nous donnions rendez-vous au Musée, et je disais à lady Maud : « Je vous aime! » devant les tableaux. Il y a là une immense, une gigantesque statue de Louis XVI qui a entendu nos serments et qui sans doute les a bénis.

Puis, nous allions à Lormont, chacun de nous prenant un bateau différent, et nous nous retrouvions là, dans un petit restaurant où les grisettes viennent manger des fritures, le dimanche, mais où, dans la semaine, on est seul. C'était charmant. Sur la terrasse — il est dit qu'il y aurait toujours une terrasse dans mon roman avec lady Maud — nous causions, regardions les bateaux passer sur la Gironde, les trains, tout à côté, siffler sur le pont de Lormont, et des glycines mauves nous encadraient, des glycines de mai dont lady Hartson disait :

— J'adore le mauve ! Je vous en donnerai, des glycines, oui, une aquarelle de moi !

C'est ce jour-là qu'en échange de cette aquarelle promise, lady Maud me dit tout à coup :

— Mais votre portrait, *darling*, à propos, je ne l'ai pas, moi, votre portrait ?

— Mon portrait ?

— Oui, je voudrais aussi le peindre, le garder. Avez-vous un portrait de vous ?

J'en avais un. Je le trouvais assez réussi. Un portrait-carte, en costume du répertoire, sous les traits de Louis XIV. Il me plaisait par là. Il me rappelait le costume que j'aurais dû porter sur les planches de la Comédie-Française, si le sort eût été plus juste, et, de plus, l'image d'un roi à qui je pardonne bien des choses, parce qu'il a beaucoup fait pour les lettres. L'homme qui a déjeuné avec Molière, c'est un homme ! J'y tenais donc, à ce portrait-carte, épreuve unique, et je me trouvai imprudent de le tirer de mon portefeuille pour le montrer à lady Maud.

Elle le regarda, poussa un cri :

— Il est superbe !

J'étais flatté, mais inquiet. Je sentais que ce portrait n'était déjà plus à moi.

— Oui, dit-elle encore, il est superbe et je le garde !

— Un autre, peut-être !

— Non, non, je veux celui-ci, je le veux ! J'exige aussi une dédicace !

Comment refuser ? J'appelai la servante qui nous avait apporté l'omelette arrosée de vin blanc, et je lui demandai un peu d'encre. Et ce fut là, sur la petite table du restaurant, dans ce cadre de glycines, que je signai, au bas du portrait-carte, cette dédicace, dont le trait me vint, je vous jure, sans que j'y eusse songé :

A lady Maud.

Non, ce portrait, ce n'est pas moi,
Vous le reconnaîtrez sans peine :
Car, madame, si j'étais roi,
Vous savez que vous seriez reine!

Et je signai :

SÉBASTIEN BRICHANTEAU.

Lormont. Un jour de mai.

On a toujours tort de signer. On a toujours tort d'écrire. Toujours, toujours. On a encore plus tort de mettre son nom au bas des quatrains. Mais quoi! lady Maud était ravie!

— Oh! délicieux! délicieux! Pas très compliqué, mais galant, très français, *darling*, très...

— Que voulez-vous, milady ? je suis simple!

— Et exquis!

Elle me tendit son aristocratique main que je baisai et elle-même, après avoir posé ses lèvres sur la photographie, un peu effacée, elle la glissa dans son portefeuille et la mit ensuite dans un petit sac de peau de chamois, à ferrure d'argent, orné de son chiffre. Ce jour-là, j'oubliai mon portrait bien vite pour ne plus me rappeler que la réalité vivante, celle que j'avais là devant moi et à moi!

Puis je quittai Bordeaux, je repris mon existence errante, pareille à celle des trouvères ; je me brouillai définitivement avec Mme Lestaffier après une scène où les injures succédaient, comme de raison, aux tendresses de la passion, et je ne songeai plus qu'à demi à cette délicieuse Anglaise que le sort avait mise, pareille à une idéale revanche, sur mon chemin caillouteux, très caillouteux, hélas!

Je n'y pensais, en vérité, que comme à une vision. Toujours flatté de recevoir d'elle un billet sur papier azur, toujours enchanté de savoir qu'il y avait, de par le monde, une créature aristocratique qui n'oubliait pas Andrès le tueur de tigres. Mais, s'il faut être juste, ce souvenir charmeur, mêlé à d'autres, ne m'empêchait pas de dormir. Un matin même, à Marseille, après une nuit de bon somme succédant à une soirée triomphale où j'avais joué *le Docteur noir* au théâtre des Variétés — un rôle de Frédérick — je m'éveillais, étendu dans l'état indécis du demi-sommeil, ruminant les artistiques impressions de la veille, lorsqu'on frappe à la porte de ma chambre d'hôtel...

— Entrez

— Alors ouvrez, répond une voix à l'accent britannique.

J'ai l'habitude de tirer toujours le verrou sur moi quand je sommeille.

Vite, je me lève, je passe mon pantalon, je donne un tour à mes cheveux embroussaillés par la nuit et j'ouvre.

Alors, comme un ouragan, un homme entre, vêtu d'un complet gris, ôtant et remettant d'un même mouvement brusque son chapeau de feutre, et — les êtres qui ont des romans dans leur existence ont de ces pressentiments — je devinai dans cet inconnu — réflexion qui fut un éclair — le mari, lord Hartson, le tueur de tigres, *my eleventh tiger!*

Je revois encore ce grand Anglais roux, les cheveux plaqués sur le front, avec une longue barbe qui n'en finissait pas, une barbe d'un blond fauve et des yeux fixes comme des yeux de verre, dans un visage osseux, bruni par tous les soleils de l'Inde, un grand diable maigre et froid qui, en tirant un portrait-carte d'un portefeuille en peau de crocodile, lequel me faisait songer : « Ce crocodile, c'est lui qui l'a tué, il l'a visé de ces yeux fixes, ce crocodile, » me dit :

— Ce portrait ? Oui, ce portrait-là, en costume de *seltembanque*, il est bien à vous ?

Je n'avais pas besoin de le regarder, ce portrait. C'était le mien. En costume de saltimbanque ! Il appelait costume de saltimbanque mon costume de Louis XIV dans *Mademoiselle de la Vallière* et j'avais envie de lui répondre :

— Mylord, savez-vous de quels vêtements vous parlez ? De ceux du grand roi, mylord !

Mais je me retins. Je ne sais pas pourquoi, car je n'avais pas peur, mais je me retins. La peau du crocodile, le onzième tigre, peut-être ! Oui, je l'avoue, le onzième tigre me préoccupait. Et aussi ce diable de regard vitreux, étonnant. Bref, je me contins.

Il répéta, entêté :

— Ce *seltembanque*, il est bien vous ?

Très dignement, je répondis :

— J'aurais mauvaise grâce à le nier, mylord !

— Vous, Sébastien Brichanteau ?

— Moi, Sébastien Brichanteau !

— Très bien, dit-il.

J'aperçus, dans sa barbe fauve, un rictus singulier qui me

montra des canines étonnantes, avançant sous la lèvre comme des défenses de sanglier.



Jeanne Horly s'avança vers moi. (Page 126.)

Je dis : « Qu'importe ! Comme Bussy d'Amboise, tu vendras chèrement ta vie, voilà tout. » Et sans entraînement, je dois le

reconnaître, je prenais le parti de me mesurer avec le blond chasseur de bêtes fauves.

Mais lord Hartson remit précieusement mon portrait, avec le quatrain, dans le portefeuille de peau de crododile, l'inséra dans son veston gris qu'il reboutonna avec précaution et me dit :

Good. Je suis satisfait..



L'homme de *l'Argus* étendit vers moi son bras. (Page 134.)

Satisfait, le mot prenait une valeur ironique. Je songeais à la fin de l'aventure et j'entendais déjà, intrépide, du reste, armer les pistolets de combat.

— Ce portrait, continua froidement le grand diable, je le garde. C'est un fétiche !

— Un fétiche ?

Je ne comprenais plus, je cherchais à deviner. Ce tueur de tigres devenait un sphinx.

— Je voulais savoir si ce portrait de *seltembanque* (il y tenait) était bien le portrait de vous.

— Je comprends, milord... (et j'essayais de sourire), à cause du quatrain. Je n'ai, croyez-le, aucune prétention à la poésie.

Les yeux fixes, les yeux de verre s'animèrent un peu.

— Oh! le quatrain, non! Exécrable, le quatrain! Banal, ridicule, le quatrain! Non, c'est à cause du portrait de vous-même..., oui, de vous.

Et, flegmatiquement, d'un ton glacial que je n'oublierai jamais et que j'ai noté pour jouer le duc d'Albe, si je joue jamais le duc d'Albe, lord Hartson ajouta :

— Oui, mon seul amour, c'est le jeu. La poésie, méprisable!... Le jeu et la chasse, autre jeu. Et, depuis que j'ai perdu l'ongle d'un fellah que j'ai assommé à Boulok, je n'avais plus de fétiche. Je perdais, perdais. Noire déveine. J'ai trouvé cette photographie... Où l'ai-je trouvée? Je n'ai pas besoin de vous le dire et jamais, jamais un autre que moi ne la gardera dans un portefeuille. Jamais. Dans les conditions présentes, le portrait d'un saltimbanque, d'un clown (je bondissais, ou du moins j'étais prêt à bondir à chaque mot), la photographie d'un être déguisé — et d'un travesti célèbre (je fus touché) — doit être un fétiche excellent..., excellent... C'est bien vous, lady Maud ne m'a pas menti... Parfait... Adieu, monsieur.

Et — je n'invente rien, je n'invente jamais — lord Hartson, le terrible lord Hartson, tournant sur ses talons comme un automate, disparut, me laissant stupéfait, anéanti, hébété, n'en croyant ni mes yeux, ni mes oreilles.

Un moment, l'idée me vint de courir après lui dans le corridor, de le rappeler, de lui demander compte, devant tout l'hôtel, de ses expressions de *clown* et de *seltembanque*. Mais, une fois encore, je me contins. Il faut être, au théâtre, maître de son jeu; dans la vie, de ses colères. Et puis, l'injure était-elle bien une injure? Les saltimbanques et les clowns ont aussi des âmes d'artistes. Ce sont nos frères, nos frères errants. Il y a des artistes forains que je respecte plus que des médiocrités applaudies.

Et puis, c'était tellement étonnant, imprévu, impossible, cette apparition du tueur de tigres s'en retournant enchanté parce qu'il avait trouvé et parce qu'il emportait un *fétiche!*

Le jeu, monsieur, ah! le jeu, cela est aussi fou que l'amour! J'ai, du reste, appris que lord Hartson, à Monte-Carlo, un hiver,

a fait sauter la banque! Il était même devenu proverbial : *le grand Anglais qui gagne toujours.*

Cet hiver-là, lady Maud m'avait rejoint à Angers. Elle passait la saison dans un chateau des bords de la Loire où elle écrivait ses *Mémoires* pour une revue américaine. *My first love...* Pas son onzième tigre, non!... son premier *love!* Peut-être a-t-elle raconté depuis son onzième amour! Je n'en sais rien. Je ne l'ai plus revue. D'ailleurs, sa littérature m'ennuyait.

A Angers, je lui ai dit :

— Voyez-vous, c'est bon pour une fois. Vous avez laissé traîner mon portrait dans votre boîte à couleur, je ne vous en veux point. Seulement l'aventure aurait pu mal tourner. Passe pour le jeu; mais il y a la chasse aussi, il y a la chasse. Fétiche, je veux bien. Va pour fétiche! Mais cible! Cible, chère âme! Pensez à cela : cible! Faire sauter la banque, soit, très bien. Mais faire sauter les crânes!... Eh! eh! la perspective est moins ragoûtante!

Je dois avouer que lady Maud me regarda, ce jour-là, d'un air où ses douceurs d'*esthète* faisaient place à une ironie aussi féroce que les dents de son mari.

Elle me répondit :

— Poussière! Poussière humaine!

Je devinai que, symboliste, elle voyait dans ces mots un symbole qui n'était pas tout à mon avantage. Que m'importait? *Farewell!* Adieu, va! Et, en fait de tigres, je préférai toujours ceux que je continuais à tuer dans *les Pirates de la Savane.*

J'ai souvent regretté d'avoir perdu l'affection d'une artiste comme ma directrice, Mme Lestaffier, pour cet amour de grande dame. Mais j'y ai gagné de ne plus donner jamais de portrait-carte. Jamais, jamais, jamais! Si, aux conseils municipaux! « *Souvenir d'une réception triomphale.* » Mais c'est le portrait-carte officiel, ça; cela n'a jamais causé la mort de personne!

Et un jour que son fétiche aura perdu son pouvoir, lord Hartson se brûlera peut-être la cervelle en quelque hôtel du littoral, et le commissaire et les reporters seront sans doute fort étonnés en trouvant dans son portefeuille mon portrait-carte sur son cœur.

Fétiche pour lui, que n'ai-je été, hélas! un porte bonheur pour moi-même!

Jules Claretie,
de l'Académie française.

(*A suivre.*)



ORURO. — Une caravane de lamas au chargement des sacs de minerai.



EN BOLIVIE [1]

— DU PACIFIQUE AU LAC TITICACA —

(Suite.)

La Compagnie de Huanchaca comptait parmi ses principaux actionnaires M. le Dr Aniceto Arcé, qui fut président de la Bolivie de 1888 à 1892. Ce dernier, qui est un des rares présidents non assassinés et qui vit encore avec l'estime de ses concitoyens, profita de sa présidence pour favoriser et même imposer au pays la prolongation du chemin de fer de la Compagnie de Huanchaca, depuis Uyuni jusqu'à Oruro, parce que la Compagnie de Huanchaca venait de découvrir à Oruro des filons de minerai d'argent qui allaient enrichir sensiblement son capital social dès qu'ils seraient en exploitation normale.

Et voilà comment, grâce au concours d'intérêts particuliers, la Bolivie possède actuellement jusqu'à Oruro l'unique chemin de fer qui la sillonne depuis 1892, chemin qu'elle ne posséderait certainement pas si Arcé, président de la Bolivie, n'avait pas eu des intérêts majeurs personnels à ce que la Compagnie minière de Huanchaca pût transporter à la côte d'Antofagasta le minerai d'argent dont elle avait découvert des filons à Oruro.

Toute la politique bolivienne est dépeinte dans ce seul trait.

L'obscurantisme et le recul maintenus systématiquement pour les besoins de domination d'un petit nombre. Le progrès, bien rare, acquis seulement par contre-coup, quand un de l'oligarchie y trouve son intérêt personnel immédiat !

Il est facile de se rendre compte de l'état d'abrutissement d'un pays ainsi gouverné, et l'on ne s'étonne pas de voir deux millions

(1) Voir le numéro du 10 janvier 1897.

d'habitants de ce pays, sur deux millions et demi, ne pas causer la langue nationale du pays, mais différents jargons indiens qu'on décore pompeusement des noms de langue Quichua et de langue Aïmará.



Un garçon de l'hôtel Gohillard.

Il faut ajouter que les Indiens du Nord compris entre la frontière du Pérou et Sicasica, qui parlent l'aïmará, ne comprennent pas les Indiens du Sud, qui vivent de Sicasicajus qu'aux frontières d'Argentine et du Chili et, qui parlent le quichua, tandis que les Indiens de Sucre et de Cochabamba parlent un jargon formé de l'espagnol qui les rend absolument incompréhensibles aux Indiens de langues quichua-aïmará. Quant aux sauvages du Beni, anthropophages à leurs heures, on ne connait guère leur langue et pour cause. Crevaux, notre infortuné compatriote, qui voulut la connaître y laissa sa peau.

Joli pays pour y construire une Babel moderne! On voit comment l'égoïsme de quelques dirigeants prédispose le pays à la conquête des Chiliens, conquête qu'il faut appeler de toutes ses forces parce qu'elle seule peut faire de la Bolivie un pays civilisé

D'Uyuni à Huanchaca, de Huanchaca à Potosi et de Potosi à Sucre, voilà l'itinéraire pour gagner Sucre, par des chemins muletiers. Que de dangers ne faut-il pas affronter pour un pareil voyage! Quatre jours pour gagner Potosi, trois de plus pour atteindre Sucre, isolé au milieu d'un massif montagneux. Les pleurésies, les insolations, sont les moindres inconvénients d'une pareille entreprise. Mais les attaques d'Indiens ou de gens à tout faire, les risques d'être enlevé par la force d'un torrent avec mules, harnachement, bagages, et d'aller se briser le crâne contre un rocher, si l'on n'est pas déjà noyé par la violence des eaux du torrent, comme le fut récemment un Allemand allant à Cochabamba, en traversant le torrent Pilcomayo, voilà les dangers réels qu'il faut affronter. Combien d'histoires lugubres ne relate-t-on pas de ces expéditions moins que rassurantes. Un jour, c'est un Français, un sieur E. G..., habitant actuellement au Chili, qui se trouve entraîné dans des tourbillons et ne doit la vie qu'à des hasards providentiels. Une autre fois, c'est un chargé d'affaires du gouvernement français qui, aux approches de Huanchaca, se fait une double fracture à la jambe et reste seul, quatre heures durant, dans la neige, la jambe brisée, durant que l'Indien qui lui sert de guide va chercher du secours. Une troisième fois, c'est cet Allemand dont il est question plus



Un marchand bolivien



Les gens que l'on rencontre dans les villages de la Puna Bolivienne.

haut qui va finir ses jours dans le torrent Pilcomayo. Et pour mémoire on peut citer les obscurs, ces postiers qui, fréquemment, s'en vont au fil de l'eau gagner le rio de la Plata et de là l'Océan sans qu'aucun indice ait pu mettre sur leurs traces.

Au lieu d'ériger en loi des mesures aussi urgentes que faciles à prendre, comme celle d'obliger les Cholos ou Indiens à une contribution déterminée de jours de travail pour tracer et empierrer des routes, jeter des ponts rudimentaires sur les torrents les plus dangereux, le gouvernement bolivien s'amuse à des fantaisies de voyages. En effet, le gouvernement bolivien n'a pas de domicile officiel. C'est un gouvernement nomade. Suivant le désir et la fantaisie du président de la République bolivienne ou de son ministère, les Chambres, tous les rouages de l'État et le Corps diplomatique se transportent tour à tour dans les principales villes de Bolivie. Il y a tantôt six ans, le gouvernement siégeait à Oruro. Il partit de là s'installer à La Paz. Actuellement il est à Sucre et, sans la mauvaise santé du président actuel Bautista qui affirme ne pouvoir supporter le voyage, il reviendrait à La Paz.



La Paz. — Types d'Indios. Indiens pur sang.

Ce gouvernement ambulant est du dernier comique. Notez qu'il

ne s'agit pas de voyages de bagatelle. De Sucre à La Paz il faut pour le moins dix jours de voyage à mules. La roulotte traditionnelle des saltimbanques ordinaires ne pourrait même pas faire l'affaire. D'Oruro à La Paz nous verrons qu'il faut trois jours sans perdre une minute. De La Paz à Cochabamba, il faut au moins douze jours, ce qui retire aux Cochabambinois — c'est leur nom — la satisfaction de posséder ce gouvernement de pantins voyageurs aussi souvent que les autres villes de la République.

C'est un véritable plaisir, comme on voit, d'être nommé ministre auprès de la République de Bolivie. Les agents diplomatiques qui aiment les voyages peuvent solliciter ce poste de leur gouvernement. Ils l'obtiendront sans peine, les compétiteurs ne devant pas être nombreux.

Mais reprenons l'itinéraire vers le nord par la bifurcation sur Oruro.

Qu'ajouter aux paysages de la veille? C'est toujours la lande à perte de vue, une lande marécageuse et monotone. Toutefois, on fait connaissance avec une nouvelle faune.

De distance en distance, des lamas avec leur long cou tendu et leur œil intelligent regardent passer avec malice ce chemin de fer qu'on peut appeler leur concurrence, car on surnomme dans le langage courant : *ferrocarril de Bolivia* — chemin de fer de Bolivie — les caravanes de lamas qui sillonnent la *puna* — lande de Bolivie.

Leur œil vif, leur fine tête élégante semble narguer l'Européen et lui dire : « Malheureux, que viens-tu faire ici, à ces hauteurs, où nous seuls pouvons respirer à l'aise ? »

Le surnom de chemin de fer de Bolivie, appliqué aux lamas, est né de ce qu'avec les ânes ils sont les seuls éléments des transports au travers des vastes pampas de la République. Le lama est un ruminant. Il est patient comme le bœuf, sobre comme le chameau dont il a le cou et la tête, agile comme le cerf dont il a le corps et les pattes. A La Paz, à Oruro, dans toutes les villes ou villages de la Bolivie, leurs troupeaux de cinquante, soixante bêtes et quelquefois plus sont amenés jusqu'à la porte des négociants. On leur place sur le dos la charge qu'ils auront à transporter, souvent à cinq cents ou six cents kilomètres de là. La charge fixée avec des lanières de cuir qui leur passent sous le

ventre ne quittera pas leur dos avant sept ou huit jours, quand ils seront arrivés à destination.

Ils sont chargés, ou, plus exactement, lestés, et voilà le troupeau parti au travers des solitudes, donnant de ci de là un coup de dents sur une touffe d'herbe vagabonde qu'ils ruminent pendant des lieues et des lieues dans leur bouche dont les mandibules s'agitent sans cesse dans une mastication perpétuelle.

Deux Indiens mâchonnent à leur instar des feuilles de coca tout en suivant leurs bêtes, n'ayant pas d'autre nourriture, buvant à l'eau des sources, couchant à la belle étoile quand la nuit commence.

A la tombée du jour, les Indiens groupent l'un contre l'autre les lamas de leur troupeau. Ils les entourent d'une longue corde faite de lanières taillées dans des peaux de bœuf séchées, afin qu'ils ne s'écartent plus de toute la nuit. Les animaux, dès lors, ne se meuvent plus. Ils restent sans bouger jusqu'au prochain lever du jour. C'est en vain que de nuit on essayerait de les faire avancer.

Les gardiens se couchent à leur côté, se mettant à l'abri et au chaud sous le ventre de leurs animaux, heureux dans cette vie errante comme des empereurs en leur palais. Vivant comme des bêtes, de la même vie que les bêtes dont ils ont la conduite, sans souci et sans ambition, ils arrivent un jour, à une heure quelconque, à leur destination, sans autre objectif que de recommencer un autre voyage à travers la lande dès que leur troupeau de lamas aura été délesté par le destinataire et rechargé pour une autre destination.

« Chemin de fer de Bolivie » pour les lamas, c'est donc bien nommé.

L'ennui naquit de l'uniformité. Aussi l'on s'ennuie vite à voyager sur le haut plateau bolivien. Les heures de la journée se font longues. Avec quel soulagement infini n'arrive-t-on pas au terme du voyage après onze heures de route.

Oruro, c'est horrible, c'est lugubre, mais n'importe, qu'il soit le bienvenu. On est à neuf cent vingt-quatre kilomètres d'Antofagasta. En cette dernière journée on a encore fait trois cent quatorze kilomètres. C'est épuisant au moral et au physique.

Et pourtant ce n'est rien. Jusqu'ici c'est le pain blanc.

D'Oruro à La Paz ce sera le pain noir

*
* *

On connaît ces longues étapes de deux heures sur le rapide... de Marseille, ou d'autre part. Ces foulées de roulement au bout desquelles la locomotive semble un noble animal fumant de sueur, essoufflé de la carrière fournie. On se rappelle cette sensation que procure le cri des dix minutes d'arrêt, glapi par un enrouement endémique d'employé, à raison de quatre-vingt-dix francs par mois. C'est un bien-être, c'est un besoin qu'on a de se précipiter hors du compartiment.

Qu'on mesure, par cette impression fugitive, la satisfaction qu'on peut avoir à ne plus avoir son horizon borné aux quatre planches d'un wagon, quand pendant trois jours consécutifs de quatorze heures, on n'a eu pour surface habitable qu'un wagon étroit, branlant, mal suspendu sur ses essieux et plus mal rembourré encore.

Aussi dès qu'on apprend qu'il faudra séjourner deux jours à Oruro avant de repartir pour La Paz par la charrette publique qui en fait le service bi-hebdomadaire, on en éprouve une légère satisfaction intime.

Comment gagner La Paz ?

Il n'existe pour les voyageurs que deux modes de transport : les mules ou la charrette.

Quel est le préférable ?

Quiconque a utilisé les deux en est encore à se le demander, car qui dit mule dit mulet et il ne faut pas oublier que le moindre défaut de cet animal précieux pour les transports en Bolivie, est d'hériter trop souvent des manies et des défauts de son ascendant direct, l'âne.

Si l'on part à mule, les bagages suivent par la charrette, et, pour montrer le chemin, un Indien, à pied, court aux côtés du voyageur, stimulant à chaque moment l'animal peu docile, de la voix et du fouet.

C'est le postillon qui fait office de guide. Ce n'est pas une chose peu surprenante, par ces hauteurs de quatre mille mètres où l'homme des terres du niveau de la mer peut à peine faire cent pas à son allure normale, sans être aussi essoufflé que s'il avait fourni un galop de dix minutes, de voir le fils du pays soutenir ainsi le pas gymnastique, sans effort, durant des journées entières

Le postillon indien a la réputation de gagner facilement le cheval ou le mulet à la course et il le fatigue sans peine.

Le voyage à mule ne coûte pas trop cher. Le prix usuel est de vingt centavos ou sous par lieue espagnole de cinq kilomètres et par mule. Ceux qui emploient un postillon, chose indispensable si on ne connaît pas la route, paient autant pour le postillon. Chaque mule de charge coûte le même prix. Si l'on considère que le centavo, au cours moyen, équivaut environ à deux centimes et demi, on voit que ces voyages ne coûtent pas encore des prix inabordables.

Parlons maintenant du voyage en charrette.

Ce que les Boliviens considèrent comme un progrès n'en est pas un, assurément.

Certes, si l'on devait jouir d'une bonne diligence confortable, abrité de la pluie, des coups de soleil, de la gelée matutinale et vespérale, à banquettes rembourrées, les voyages en diligence au travers de la Bolivie seraient au moins tolérables.

Mais les services de charrettes organisés n'ont rien de commun avec la diligence classique. Il n'ont même pas la prétention d'y ressembler.

Ainsi l'entreprise ne porte, ni à l'en-tête de ses imprimés, ni sur son siège social, la formule : *Entreprise de diligences*, mais très exactement : *Empresa carretera*, ce qui signifie littéralement : Entreprise charretière. Pour si désagréable que soit la vérité, ils ont au moins l'avantage de ne pas prendre le public en traître. Ils ne fardent pas. C'est dans une charrette qu'on voyagera, avis à ceux qui veulent en goûter.

Encore ce mode de transport le plus estimé en Bolivie ne fonctionne-t-il que dans deux directions. La première d'Oruro à La Paz, à peu près toute l'année. La seconde d'Oruro à Cochabamba, mais seulement pendant quatre mois de l'année, parce que pendant les huit autres les charrettes arriveraient rarement à leur destination à cause des torrents qu'il faut traverser, ou dont on doit remonter le lit quand c'est l'unique chemin entre deux gorges de montagnes. Les mules qui offrent peu de prise à la violence des crues des torrents, ne résistent pas toujours à leur violence. Les charrettes, à cause de l'énorme prise que les roues donnent au courant, n'y résisteraient jamais. Elles ne font donc le service entre Oruro et Cochabamba que durant le plein hiver quand

les torrents sont à sec, en mai, juin, juillet et août. Si l'on n'est pas noyé par les torrents, on a du moins l'avantage d'être congelé par un froid comme il en fait par quatre mille mètres d'altitude en plein hiver.

La charrette dont il s'agit appartient à un système de carrosserie inédit. Un coffre plat perché sur lanières de cuir à deux mètres du sol, de façon à ce qu'à la traversée des rivières les voyageurs ne prennent pas de désagréables bains de pieds. Sur le coffre trois banquettes rudimentaires, le tout ne pouvant loger que six voyageurs et tiré par un attelage de six mules. Voilà dans quel attirail branlant on risque sa vie, à chaque ornière, pour parcourir les deux cent quatre-vingts kilomètres qui séparent Oruro de La Paz.

Quand dans son souvenir on passe en revue, les descentes à pic par où chemine, au galop effréné de ses six mules, ce véhicule extraordinaire, les chocs formidables qu'impriment à la carcasse de la charrette les pierres des torrents que l'on traverse, les terrains mouvants dans lesquels les roues s'enlisent jusqu'à plus de la moitié de leurs rayons, on se demande si l'homme n'a pas un grain de folie pour aller risquer sa vie dans de semblables aventures.

L'*æs triplex* dont le poète latin entoure le cœur du premier navigateur, n'est pas suffisant. C'est d'une couche d'airain quintuple, pour le moins, qu'il aurait entouré le cœur des voyageurs qui circulent dans ces guimbardes, s'il avait connu les voyages en Bolivie.

Ah ! cette charrette !

A quatre heures du matin sous le clair de lune on attèle et bien avant cinq heures, fouette cocher, on est parti. Sous ces zones du tropique, le soleil ne paraît guère avant sept heures et il faut attendre son apparition en grelottant. Les glaciers voisins rappellent à quelle altitude on est. On ne les voit pas encore, mais on ressent leur voisinage.

Alors, tout d'un coup le soleil apparaît et de dix heures à quatre heures de l'après-midi, la charrette se transforme en gril. Malheur à celui qui n'a pas de lunettes bleues, de crème Simon pour s'oindre la figure et de foulards pour se protéger du soleil.

Ensuite, c'est le froid qui recommence, comme le matin. Heureux encore quand des averses compliquées de grêle et de neige ne viennent pas vous tremper jusqu'aux os !

A sept heures la nuit est revenue. Moulu, brisé, exhalant un peu de son âme à chaque soupir que les cahots de la voiture arrachent aux entrailles, les tripes barattées, ni plus ni moins qu'un décalitre de crème, on s'arrête enfin devant un mur de terre percé d'une porte basse, recouvert d'un toit de chaume.

C'est le relai du soir. C'est là qu'on passera la nuit.

Avec cette lente agilité qui les caractérise, des Indiens donnent leur concours pour descendre des deux mètres d'élévation sur lesquels le coffre de la charrette est juché. Descente périlleuse qui nécessite la mise en pratique de tous les exercices d'assouplissement dont furent bercées les années régimentaires.

Dans ce relai, on a préparé pour l'usage des voyageurs un *chupe miserable*. Par *chupe*, il faut entendre ce brouet assorti de légumes exotiques cuits à l'eau, assaisonnés avec du aji, poivre spécial à ces régions qui donne à l'aliment un goût fade et piquant tout à la fois, que depuis Antofagastra on a déjà rencontré dans toutes les auberges.

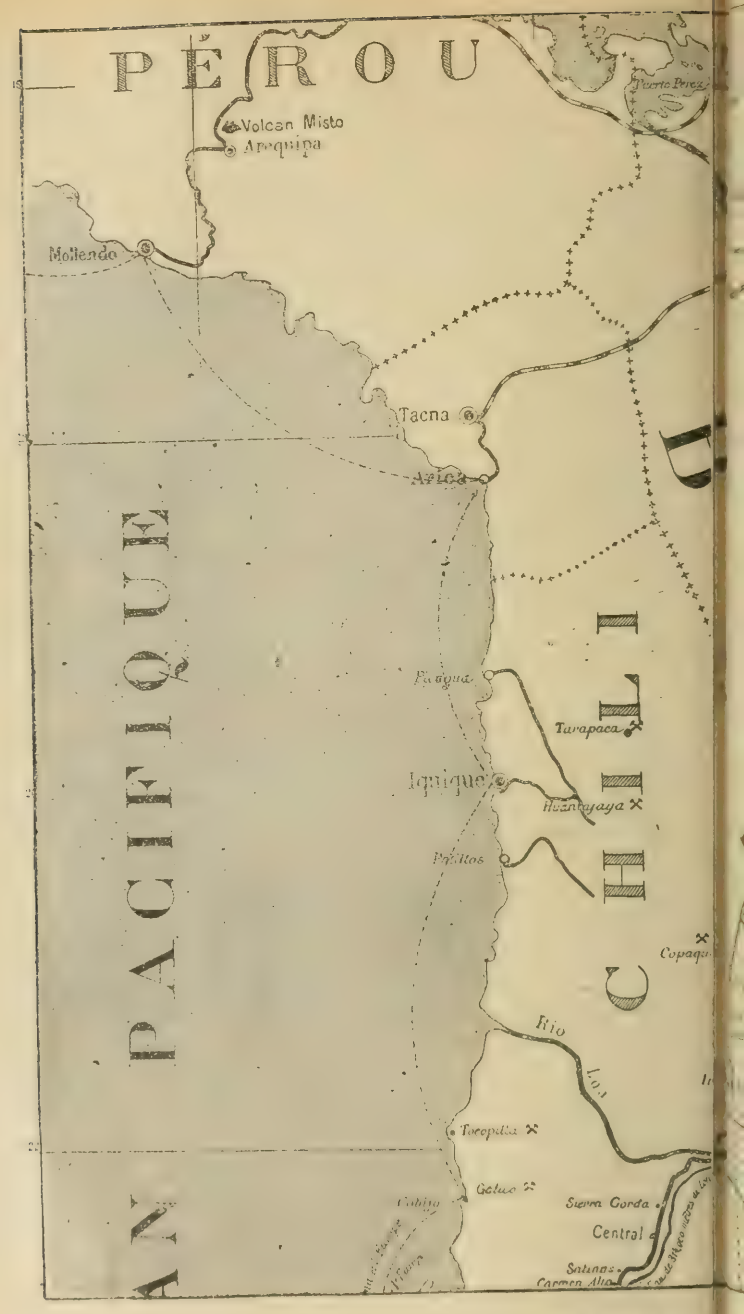
Il faut l'école des privations pour se faire à ce peu appétissant mélange. Et pourtant, le voyageur européen qui ne voudrait pas s'y astreindre, ne doit attendre sa subsistance que de ses provisions de route.

C'est alors qu'on se souvient des années régimentaires. Et, quand pour toute literie l'aubergiste local met à votre disposition un tertre de terre battue surélevé de trente centimètres audessus du sol dans une cahute mal fermée, on songe avec convoitise à la bonne paille dorée dans laquelle les vingt-huit jours brisés de fatigue peuvent délasser leurs membres, une fois arrivés à l'étape. Mais en Bolivie, pour pouvoir, l'imagination aidant, faire le rêve qu'on est dans un lit auquel manque le sommier élastique, il faut avoir eu la prudence d'emporter un matelas, et que ce matelas n'ait pas été trempé, au cours de la journée, par une pluie torrentielle.

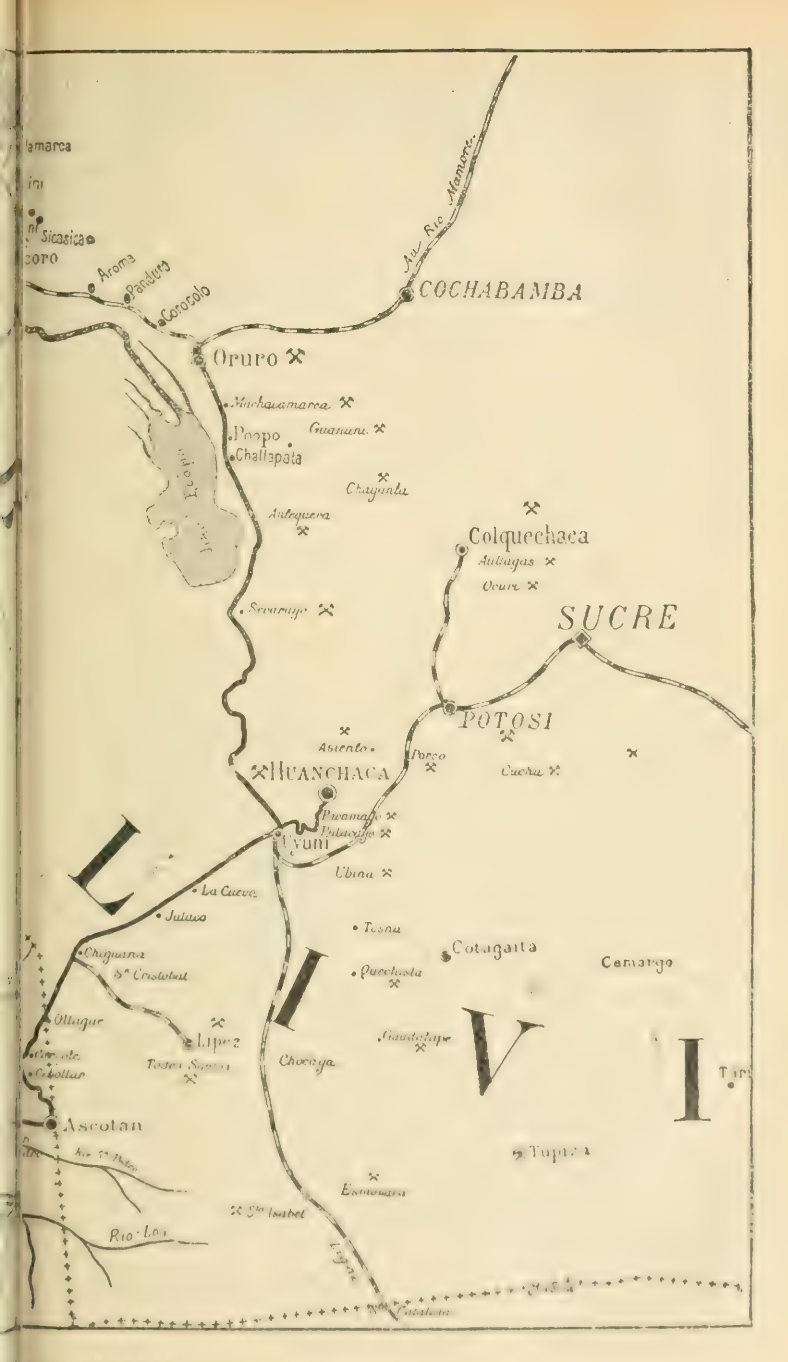
Bien que fassent ainsi quelques voyageurs, un matelas n'est guère pratique, surtout pour mettre sous un parapluie. Pendant qu'on y est pourquoi ne pas emporter une table de nuit ! Le mieux est encore de savoir se contenter de bonne couverture et de se livrer à une violente autosuggestion sur le chapitre des lits moelleux.

Jean Bar.

(A suivre.)



PÉROU
Volcan Misto
Arequipa
Mollendo
Puerto Perez
Tacna
Arica
PACIFIQUE
CHILI
Tarapaca
Iquique
Huantajaya
Pisagua
Patillos
Copaqu
Rio
Loa
Tocopilla
Gatico
Cobija
Sierra Gorda
Central
Salinas
Carmen Alto


COCHABAMBA
Au Rio Mamoré
Sicasica
Aroma
Panduro
Corocolo
Oruro
Machacamarca
Poopo
Guanuni
Challapata
Chayanta
Antequera
Colquechaca
Aullagas
Ocuri
SUCRE
POTOSI
Asiento
HUANCHACA
Porco
Cucha
Pulacayo
Uyuni
Ubina
La Cueva
Julaco
Chiguana
Sn Cristobal
Tasna
Cotagaita
Camargo
Quechisla
Ollague
Lipez
Chocaya
Ascotan
Tupiza
Rio Loa
Catalina
L
I
V
I



ROLANDE ET ANDRÉE [1]

(Suite.)

III

CAHIER DE ROLANDE

20 décembre.

Père qui nous avait quittées, il y a six semaines, ainsi qu'il le fait tous les ans, à la même époque, nous écrit de Paris qu'il sera près de nous pour les fêtes de Noël et du Jour de l'an. La nouvelle de son retour a mis ici tout en joie. Il nous manque tant quand il est absent ! Notre vieux Gacé, sans lui, a l'air d'un corps sans âme. Grand'mère ne parvient pas plus à dissimuler sa tristesse que je ne parviens à dissimuler la mienne. Nous passons mélancoliquement le temps, en comptant les jours qui nous séparent du cher être que nous adorons l'une et l'autre.

Je dois avouer cependant que, cette fois, j'ai moins souffert de son éloignement et que c'est à Andrée qu'en revient tout le mérite. Elle s'est si bien appliquée à remplir nos journées, elle y a si bien réussi ; elle a prodigué tant d'attentions à grand'mère, à moi tant de tendre sollicitude, qu'elle est parvenue, en comblant le vide de nos cœurs, à tromper notre attente. Avec elle, la conversation ne s'arrête guère, tout étant prétexte à l'alimenter et à la rendre intéressante. Elle sait tant de choses, ma belle institutrice, que sur tout, à propos de tout, elle en a toujours quelques-unes à raconter.

Durant ces promenades à travers bois, que nous faisons,

(1) Voir le numéro du 10 janvier 1897.

chaque jour, malgré le froid et la neige, à pied, à cheval, en voiture, je n'ai pas moins appris, grâce à son instruction et à sa mémoire, que durant les longues séances qu'à notre retour nous consacrons à dresser le catalogue de la bibliothèque, commencé par père il y a longtemps et qu'il n'avait pu encore terminer.

Grand'mère elle-même est sous le charme. Elle écrivait, naguère, à son fils :

« Mlle de Trémor nous a véritablement ensorcelées, Rolande et moi. Elle rend délicieuses nos soirées, toujours si tristes jadis, quand tu n'étais pas là. A propos d'un rien, elle a toujours quelque curieuse histoire et, ma foi, elle m'émoustille, m'excite à parler et m'oblige à remuer la poussière de mes souvenirs, à revenir sur mon passé, à en raconter quelques épisodes. Elle nous fait d'attachantes lectures, nous récite des vers. Rolande est enchantée et moi aussi, je l'avoue. Reviens bientôt, mon cher enfant, ou nous allons t'oublier dans ces délices intellectuelles. »

Le fait est, j'ai honte de le dire, que l'absence de père nous a paru courte. Nous étions toujours tentées de croire que c'est d'hier seulement qu'il était parti, tant Andrée nous a aidées à tuer le temps.

Comme on se trompe et combien je m'en veux de l'avoir si mal jugée, lorsque je la vis pour la première fois ! Il est vrai que je ne fus pas longue à m'apercevoir que je la méconnaissais. Sous les dehors qui m'avaient, au début, si fâcheusement impressionnée, se révéla spontanément une âme droite, simple, aimante. Je rendis justice à Andrée, je lui confiai mon erreur; elle eut l'esprit d'en rire et nous devînmes bientôt bonnes amies.

Maintenant, je n'ai rien de caché pour elle, et à ma confiance elle répond par une confiance égale, quoique je ne sois, par rapport à une personne aussi experte et décidée en tout, qu'une bien petite fille, malgré mes dix-huit ans. Elle est pour moi comme une sœur aînée, très dévouée, très tendre et qui se plaît à se mettre, en toute occasion, au niveau de sa cadette.

Père n'ignore pas le dévouement affectueux qu'elle me témoigne. Par le récit que je lui fais, chaque jour, des menus détails de notre vie, il sait combien Andrée m'est devenue chère et mérite ma tendresse. Il en est véritablement touché; il a voulu qu'elle le sût. La semaine dernière, elle m'a montré une lettre qu'elle venait de recevoir de lui. Il lui exprime sa reconnaissance en termes d'une rare délicatesse.

Elle était ravie de ces remerciements.

— Je n'oublierai pas que je vous les dois, m'a-t-elle dit en m'embrassant.

Je comprends bien sa joie. Elle n'a plus de crainte à concevoir pour sa situation. Son avenir est assuré, car, même si je me mariais, je ne l'abandonnerais pas.

23 décembre.

Un petit incident vient de se produire dont je suis tout attristée.

Père nous ayant fixé avant-hier la date de son retour, — il arrive ce soir, — je m'étais mis en tête d'aller à sa rencontre à la gare d'Aubigné, en compagnie d'Andrée. Mais, lorsque j'ai parlé de ce projet à grand'mère, elle a jeté les hauts cris. Elle m'a objecté la rigueur de la saison, la neige qui couvre les chemins, la longueur du trajet, dix lieues aller et retour, que sais-je encore ?

J'étais mécontente et j'ai osé le lui laisser voir.

— Vous êtes comme ma pauvre Emily, chère grand'mère, lui ai-je reproché; dès que nous perdions de vue les tours de Gacé, elle commençait à gémir. Je suis bien sûre que si père était consulté...

Grand'mère m'a interrompue d'une voix sèche, sa voix de bois :

— Si ton père était consulté, il déciderait. Mais à défaut de lui c'est moi qui gouverne et qui réponds de toi. Je ne laisserai pas deux jeunes femmes courir les chemins à la nuit.

— Nous ne serions pas seules, ai-je répliqué. A l'aller, nous aurions pour nous protéger le cocher et le valet de pied et, au retour, père lui-même.

J'ai plaidé en pure perte. Grand'mère a tenu bon et, comme je commençais à donner carrière à ma mauvaise humeur, Andrée, d'un signe, m'a rappelée au calme et au respect.

La chose en était restée là, lorsque ce matin est arrivé un télégramme de père, daté de Paris et venu d'Aubigné par exprès, demandant que j'allasse avec Andrée le chercher à la gare.

Grand'mère n'a pas été contente de cet échec infligé à son autorité. Mais elle s'est abstenue de toute réflexion, et nous partons à quatre heures pour Aubigné, Andrée et moi. Quand je suis allée le lui annoncer, en m'étonnant que père eût deviné de

si loin le désir que j'avais manifesté en vain, sa figure s'est éclairée d'un sourire moqueur, et elle m'a dit :

— S'il l'a deviné, c'est que probablement on l'y a aidé.

— Vous lui avez écrit ?

— Peut-être, a-t-elle répondu.

Elle n'a pas voulu m'en dire plus long ; il m'a même semblé qu'elle regrettait de s'être trahie. Mais son mutisme était un aveu, et je suis restée convaincue que c'est à sa demande que père est intervenu en ma faveur et a imposé sa volonté.

J'ai d'abord trouvé que c'était bien puisque j'en profitais. Puis, en y réfléchissant, j'ai été vexée de découvrir que père et Andrée correspondaient à mon insu et qu'elle exerçait sur lui assez d'influence pour obtenir qu'en une circonstance comme celle-ci il se soit prononcé contre l'opinion de sa mère.

Je suis navrée de cette petite découverte. Elle altère sensiblement l'idée que je me faisais de la franchise d'Andrée et de sa confiance en moi. C'est mal à elle de m'avoir caché les lettres qu'elle a écrites comme celles qu'elle a reçues. Elle ne m'en a communiqué qu'une seule et je me souviens maintenant qu'elle m'a dit n'en avoir jamais reçu d'autres. Pourquoi ce mensonge ? Me voilà de nouveau plongée dans les incertitudes que j'avais éprouvées lorsqu'elle arriva.

Elle ne saura rien de la déception qu'elle me cause. Puisqu'elle a des secrets pour moi, j'en aurai pour elle. Mais je veillerai. Il se pourrait que je n'eusse pas toujours à me louer autant qu'aujourd'hui de la condescendance de père pour mon institutrice. Il faut tout prévoir.

Elle vient de frapper à la porte de mon appartement en me criant :

— Allons, Rolande, il est temps de partir.

Je ferme en hâte mon journal pour aller embrasser grand'mère avant de monter en voiture.

IV

CAHIER D'ANDRÉE

21 décembre.

Serais-je plus près du but que je ne l'espérais ?

Cette question qui s'est posée à moi, dès hier au soir, n'a cessé de me poursuivre depuis. Elle m'a obsédée durant toute la nuit.

m'agitant d'une émotion si violente que je n'ai pu dormir. Elle me poursuivait encore ce matin. Les heures ont fui sans qu'elle se soit éloignée de ma pensée et le déclin du jour m'a retrouvée en proie au trouble que, sous sa forme de plus en plus incisive et pressante, elle excite en tout mon être.

Maintenant, à cette entrée de la nuit de Noël, en attendant les cérémonies religieuses qui réuniront tout à l'heure, dans l'église de notre village, les maîtres et les serviteurs et tandis qu'ils veillent au rez-de-chaussée, je me suis réfugiée, sous un prétexte, dans ma chambre.

Seule, assise devant mon bureau, mon cahier ouvert sous mes yeux, j'essaie de me ressouvenir de tous les détails de cette soirée d'hier qui a décidé peut-être de ma destinée en rendant inévitable, à une échéance prochaine, un dénouement qu'en dépit de mon optimisme je n'entrevoyais que dans un avenir éloigné.

Je dois reprendre les choses d'un peu haut, revenir en arrière et remonter au moment où le marquis nous quitta pour aller passer quelques semaines à Paris. Il y en avait alors cinq ou six que je résidais dans sa maison. Ce temps s'était écoulé sans amener aucun incident qui pût fortifier l'espoir que j'avais conçu de lui suggérer le dessein de m'épouser.

Cordiales et confiantes dès le début, nos relations conservaient ce caractère et, de la part du marquis, rien ne présageait qu'elles dussent en prendre un autre, ne trahissait le désir de les changer. Il ne me fuyait pas, mais il ne me recherchait pas. C'est tout au plus si, à deux ou trois reprises, j'eus à constater qu'il négligeait de saisir, quand elle s'offrait, l'occasion de se trouver seul avec moi. Il n'était pas revenu dans mon appartement. Quand il avait eu à me parler, il s'était arrangé de manière à ce que ce fût toujours en présence de sa mère ou de Rolande.

L'espèce de petit émoi qu'il n'avait pu dissimuler lors de l'entretien confidentiel qu'il provoqua le lendemain de mon arrivée semblait même dissipé. Si de son attitude à la fois courtoise et familière, de la simplicité, de la bonté qu'il affectait à mon égard, j'avais voulu tirer quelque conclusion pour ou contre mes espérances, la seule qui se fût logiquement imposée n'eût pas été de nature à me faire croire à leur réalisation.

Mais j'évitais alors de regarder trop attentivement à ses paroles et à ses actes. Je craignais au même degré de m'illusionner et de me décourager. Moins encore de mon habileté et de

mes efforts que du hasard et de circonstances imprévues j'attendais un dénouement heureux.

Ce fut seulement au matin du jour de son départ et quand je savais déjà par Rolande que la date en était fixée qu'il me fit appeler chez lui. J'y entrais pour la première fois, et très émue, je l'avoue, en pensant que, pour peu que la fortune me fût favorable et me secondât, une heure sonnerait où le vaste cabinet, luxueux et clair, dans lequel on venait de m'introduire, la chambre que j'apercevais à la suite et que de lourdes tentures tenant lieu de portes en séparaient deviendraient mon domaine et que j'y régnerais souverainement.

Le marquis écrivait quand on m'annonça. Il laissa là le feuillet commencé, se leva, vint à ma rencontre et d'un geste, m'invita à m'asseoir près de la haute cheminée où, sur un lit de cendres, de lourdes bûches achevaient de se consumer.

— Vous savez que je pars tout à l'heure, mademoiselle, me dit-il. J'ai tenu à vous faire mes adieux avant de m'éloigner et à vous adresser aussi quelques recommandations nécessaires. Elles vous seront une preuve de la grande confiance que j'ai en vous.

— Elle me flatte infiniment, répondis-je. Mais permettez-moi de vous affirmer, monsieur le marquis, ne fût-ce que pour vous rassurer, que j'en suis digne. Mon respect pour votre mère, mon affection pour Rolande, ma reconnaissance pour vos bons procédés sont le gage et la cause d'un dévouement que vous trouverez toujours prêt quand vous y ferez appel.

Ma réponse lui agréa.

— Vous avez une façon de dire les choses qui en double le prix, reprit-il. Oui, je sais que je peux compter sur vous et il m'est très doux d'en recevoir l'assurance.

Ce qui me plaisait en ce début de notre entretien, c'est qu'il me donnait à penser que j'étais devenue nécessaire dans la maison. Je m'en doutais déjà bien un peu. Mais j'en fus tout à fait convaincue par les explications du marquis.

Quelle que fût la gravité des raisons qui l'appelaient à Paris, — des recherches à faire au dépôt des archives, en vue de travaux historiques dont il s'occupait depuis longtemps, — il n'eût osé entreprendre ce voyage et laisser sa mère et sa fille seules au château de Gacé pour plus d'un mois, si je n'avais été là.

Ma présence le rassurait ; il savait que je veillerais sur elles

avec sollicitude et que, grâce à ma vigilance, il serait prévenu au moindre incident.

— J'ai apprécié votre sagacité, mademoiselle, votre prudence, votre énergie. Je pars donc en repos, en vous confiant ce que j'ai de plus cher.

Suivirent les recommandations les plus minutieuses, les mêmes, ainsi qu'il me l'avoua, qu'il avait coutume de faire à Emily Starford, lorsque, du vivant de la vieille institutrice, il allait en voyage, ce qui lui arrivait souvent.

Tout était prévu.

Le médecin d'Aubigné devait, en son absence, venir tous les jours pour voir la marquise et je devais, à toute demande de sa part, télégraphier au marquis pour le rappeler. Les domestiques étaient avertis d'avoir, en l'absence de leur maître, à m'obéir comme à lui.

De mon côté, j'étais tenue de n'user de cette autorité qu'avec discrétion, pour ne pas blesser les susceptibilités de la marquise. Elle se croyait, malgré son grand âge, en état de veiller à tout et de commander ; elle n'eût pas souffert qu'un pouvoir autre que celui de son fils s'exerçât à côté du sien. En cas de conflit ou de malentendu, je devais en référer immédiatement au marquis. Mais il s'en remettait à mon habileté du soin d'éviter tout ce qui pourrait froisser sa mère et sa fille.

J'étais ravie de l'entendre, car en me fournissant l'occasion de lui prouver mon dévouement et mon zèle, il m'ouvrait, pour arriver plus sûrement à m'emparer de son cœur, une voie inattendue.

Il ajouta qu'il avait à me demander comme un dernier service de lui écrire souvent, très souvent, pour le tenir au courant des événements de notre vie.

— Je vous répondrai, dit-il encore, et il me sera très agréable de correspondre avec vous.

Lui écrire, échanger avec lui des lettres confidentielles. Quelles armes il me donnait et comme je me promettais de lui révéler à distance une Andrée de Trémor qu'il ne connaissait pas encore et qui, très délicatement, se ferait un jeu d'enflammer son imagination. Décidément, la fortune se prononçait pour moi.

Je n'en doutai plus, lorsque, sans avoir l'air d'y toucher et comme en passant, il m'invita à ne parler de cette correspondance ni à la marquise ni à Rolande.



Quant à lui, par-dessus l'épaule de sa fille, il m'a souri. (Page 181.)

Il valait mieux, à l'en croire, que nos relations épistolaires, bien innocentes, cependant — il le répéta à plusieurs reprises — restassent secrètes. Sa mère était si susceptible! Il suffirait qu'elle sût qu'il m'écrivait d'une manière suivie pour en prendre ombrage.

Ces choses étaient dites d'un accent de confiance et de cordialité qui aurait trompé une femme moins perspicace que moi. Mais j'y voyais clair. Nous allions à une intimité qui pouvait nous mener loin, et c'est lui qui la préparait. Je prétextai de mon dévouement; je lui exprimai ma gratitude pour la confiance qu'i me manifestait, et nos adieux ne furent pas sans émotion.

Trois jours après son départ, je lui écrivis. Je ne lui parlai que de sa mère et de sa fille. Il s'en plaignit. « Pourquoi ne me parlez-vous pas de vous? N'avez-vous pas compris que tout ce qu vous concerne m'intéresse? » Sa réponse était toute sur ce ton Je le servis à souhait et il put lire quelques pages très émues o je m'attachais à lui démontrer que sa demande me couvrait d confusion et me pénétrait de reconnaissance.

« Vous parler de moi! Que vous dirai-je? Ma vie est triste assombrie par le passé qui ne me donna jamais de joies, et plu encore par les angoisses que me cause l'avenir. Dans le présent votre bonté m'a fait un sort inespéré. Mais, plus tard, quand Ro lande sera mariée et que vous n'aurez plus besoin de mes ser vices, que deviendrai-je? Quelles épreuves m'attendent encore

« Ne suis-je pas destinée à souffrir jusqu'à la fin, ne serait-c que de la solitude de mon cœur? Ah! se sentir faite pour aime et pour être aimée, porter en soi les trésors d'une tendresse ine: tinguible et ardente, être prête à les prodiguer à celui qui l aurait découvertes et en aurait apprécié le prix, et vieillir avec certitude que nul ne les découvrira! Pardonnez-moi de vou dévoiler ce coin de mon âme. Mais vous m'avez obligée à vo faire comprendre que la malheureuse Andrée ne pourrait q vous attrister en vous parlant d'elle. Pour elle-même comme po vous, il vaut mieux qu'elle se taise. Elle n'en a que trop dit. »

L'effet de ces plaintes fut immédiat. J'avais mis le feu a poudres et une explosion de paroles caractéristiques, quoique e core bien timides, s'ensuivit.

« Me croyez-vous donc capable de vous abandonner? Jouiss du présent, si vous ne le trouvez point trop cruel et gardez-vo de regarder trop avant dans l'avenir! Savez-vous ce qu'il vo

réserve ? Tant que je serai de ce monde et à moins que vous ne cessiez de mériter l'intérêt que je vous porte — ce dont vous êtes assurément incapable — il me sera impossible de ne pas veiller sur vous. Ayez foi dans la sincère et affectueuse estime que je vous ai vouée. »

Durant plus d'un mois notre correspondance s'est continuée ainsi et, grâce à elle, nous avons fait du chemin, non qu'il y ait eu dans nos lettres un seul mot qui puisse être considéré comme un engagement ou une promesse, mais parce qu'elles ont préparé pour le retour du marquis une explication qui ne pouvait se dénouer que par un éclat et des aveux plus clairs et plus décisifs. C'est là que je l'attendais.

Cet homme est un sentimental. Je l'ai vu s'exalter peu à peu, en m'écrivant, dans l'entraînement de la compassion que mon langage, mes réticences, mes soupirs déchaînaient en lui. Il en est arrivé dans ses lettres, à me raconter sa vie, à m'en montrer le vide et, ce qu'il ne disait pas, je l'ai deviné.

Resté veuf à vingt-six ans et, depuis, retenu auprès de sa mère et de sa fille, il a tout sacrifié à son devoir de fils et de père. N'ayant pas usé de sa jeunesse, il l'a prolongée ; elle durait encore quand je suis arrivée chez lui. Dans son cœur où l'amour n'existait plus qu'à l'état de souvenir, ma présence a éveillé des sensations endormies et la passion y est bientôt devenue exigeante, favorisée dans sa rapide croissance par le généreux intérêt que mes malheurs y avaient excité.

C'est ainsi que, sans le vouloir, sans le savoir, sans oser l'avouer nettement, il a marché vers moi, attiré, fasciné, subjugué, subissant de plus en plus le charme et se livrant inconsciemment à l'espoir d'y succomber.

Ces symptômes se sont accusés depuis son départ avec une vivacité croissante. « Ceux qui ne me connaissent pas me croient un homme heureux, m'écrivait-il un jour ; peut-on être heureux quand on vit seul ? » Et une autre fois : « Après avoir vécu tant pour les autres, j'aspire au bonheur de vivre un peu pour moi. » Enfin, dans la dernière lettre que j'ai reçue de lui, m'annonçant son retour, se trouve ce passage : « Je vais donc vous revoir, chère demoiselle ! Je vous confesse qu'à la pensée de me retrouver près de vous, j'éprouve autant de trouble que de joie. » Que conclure de ces phrases, sinon que M. le marquis de Gacé était

plus féru de Mlle de Trémor qu'il n'osait le dire et qu'elle n'eût osé l'espérer ?

Ce n'est pas le seul résultat de son absence. Elle m'a permis de me montrer à sa mère et à sa fille sous le jour le plus favorable à mes projets. Elles ne jurent plus que par moi. Quoi que je dise et quoi que je fasse, j'ai toujours raison. En écrivant au marquis, elles ont chanté mes louanges. C'est par lui que je le sais. A leur insu, elles m'ont merveilleusement servie. Voilà donc où nous en étions quand il s'est décidé à revenir.

Dès que j'en ai été informée, et à la veille du moment psychologique que j'avais prévu, je n'ai plus songé qu'à utiliser l'influence que je dois à mes persévérants efforts. Je me suis demandé comment je pouvais, sans avoir l'air de me jeter à sa tête, prouver à mon adorateur que je n'ai pas moins de hâte de le revoir qu'il n'en a de me retrouver. Cette preuve, un seul moyen s'offrait à moi de la lui donner, et ce moyen consistait à aller au-devant de lui jusqu'à la gare d'Aubigné. Il serait flatté de mon empressement, j'en étais sûre.

Ma résolution a été prise aussitôt et je me préparais à solliciter le consentement de la marquise, lorsque Rolande, à qui était venue une idée toute pareille, a pris sur elle d'en parler à sa grand'mère sans m'avoir consultée. Sa prière n'a pas été accueillie. Il me devenait impossible, dès lors, de présenter la mienne. Je n'avais qu'à engager mon élève à la soumission. C'est ce que j'ai fait. Mais, en même temps, j'écrivais au marquis et après lui avoir dit combien j'étais attristée de la décision de sa mère, j'ai osé ajouter : « Je me suis juré d'aller à votre rencontre. Si j'en suis empêchée, j'en aurai du chagrin. » Je jouais un va-tout. Mais j'expérimentais mon pouvoir.

Vingt-quatre heures après, j'ai pu en mesurer l'étendue. Le marquis a télégraphié qu'il désirait trouver, en descendant du train à Aubigné, Rolande et Mlle de Trémor.

Cette facile victoire m'a électrisée, mais troublée aussi et à ce point qu'en m'associant à la joie de Rolande, je n'ai pas su lui taire qu'elle me la devait. Elle a paru surprise. Une fois en route avec elle, j'ai bien vu que son imagination commençait à travailler. Elle était toute changée, pensive et froide comme un glaçon pour sa chère Andrée.

J'ai provoqué sur l'heure une explication.

— Pourquoi me boudez-vous, Rolande ?

— Et vous, Andrée, pourquoi avez-vous des secrets pour moi?

— Des secrets? De quels secrets parlez-vous?

— Vous écriviez à père; il vous écrivait et vous me l'avez caché.

J'ai nié effrontément.

— Je n'ai reçu de votre père qu'une seule lettre, celle qui m'apportait ses remerciements, et je vous l'ai communiquée. J'avais le devoir d'y répondre et j'y ai répondu. Si je ne vous l'ai pas dit, c'est que j'avais pris sur moi de demander pour vous cette autorisation que Mme la marquise venait de vous refuser. M. le marquis pouvait vous la refuser aussi et je voulais vous le laisser ignorer.

— Et il n'y a eu entre père et vous d'autres lettres que celles-là? a-t-elle interrogé.

J'ai répondu qu'il n'y en avait pas eu d'autres. Elle s'était alors jetée dans mes bras en me suppliant de lui pardonner et elle a repris toute sa belle humeur.

Lorsqu'un peu plus tard le train est entré dans la petite gare où nous attendions, il faisait nuit. Mais, sous la lumière fumeuse qui éclairait le quai d'arrivée, j'ai vu le marquis debout dans son wagon et je suis sûre que son premier regard a été pour moi. Rolande s'était précipitée. Il avait à peine touché le sol qu'elle tombait dans ses bras. Quant à lui, par-dessus l'épaule de sa fille, il m'a souri, comme pour me dire :

— C'est elle que j'embrasse, mais c'est vous que je voudrais tenir comme je la tiens.

Les premières effusions échangées, nous sommes montés en voiture. J'étais assise à côté de lui, Rolande en face de nous. De la place que j'occupais et l'obscurité aidant, je ne pouvais voir le visage du marquis. Mais peu m'importait. Dès son arrivée, tout son être avait volé vers moi; il me semblait entendre battre son cœur. Il parlait avec volubilité, comme pour s'étourdir, nous interrogeait tour à tour, sans entendre nos réponses, et ses lèvres étaient tremblantes.

A l'improviste, sous la fourrure qui couvrait nos genoux, j'ai senti sa main chercher la mienne. Elle était brûlante. Quand cette étreinte, à laquelle je me suis dérobée sans précipitation, a eu cessé, je ne pouvais plus douter de ma puissance sur ce cœur qu'à l'aide de quelques belles phrases j'ai conquis et asservi.

A notre arrivée au château, le marquis a couru chez sa mère.

Rolande l'a suivi. Je les ai laissés à leurs effusions familiales et suis allée attendre dans ma chambre qu'on annonçât le dîner.

J'étais ivre d'émotion et de joie, toute tremblante encore d'avoir acquis la certitude que je suis aimée. Je me demandais, anxieuse, ce qui se passerait entre le marquis et moi, quand nous nous trouverions seuls, ce qui ne pouvait tarder. Je prévoyais une crise grave dont l'issue restait le secret de l'avenir.

Mon amoureux avait-il envisagé l'éventualité d'un mariage? Était-il homme à aller jusque-là? Ne rêvait-il que de faire de moi sa maîtresse et, s'il osait me l'avouer, quelle conduite devais-je tenir?

M'indigner, protester, lui déclarer que je ne serais à lui qu'autant qu'il m'épouserait, c'était là le parti vers lequel j'inclinais. Mais je ne pouvais n'en pas voir le péril. Si je ne parvenais pas à imposer ma volonté, il ne me resterait plus qu'à faire mes paquets et à aller chercher fortune ailleurs. Et alors, que deviendrais-je?

D'autre part, céder à des supplications que déjà je croyais entendre, feindre d'être touchée par son amour, d'avoir foi en lui et de l'aimer assez pour lui sacrifier l'honneur, n'était-ce pas m'exposer dans l'avenir à tous les abaissements, à toutes les humiliations, à toutes les hontes d'une vie sans dignité?

La situation était difficile et délicate. Elle me commandait la circonspection, la prudence, beaucoup de sang-froid. Il fallait, si je ne voulais perdre la tête, me tenir prête à tout. Dans l'impossibilité où j'étais de prendre à l'avance une résolution, je me suis décidée à subordonner ma conduite aux circonstances et à m'en inspirer au moment où elles se produiraient.

Déjà, cependant, une idée se précisait en moi, et cette idée, c'était que, quoi qu'il arrivât, je devais, coûte que coûte, ne pas quitter la maison. J'étais en train de me le répéter lorsqu'on est venu me chercher de la part de la marquise. Avant de me rendre à son appel, je me suis regardée dans un miroir et j'ai constaté avec plaisir que mon visage ne trahissait rien des préoccupations qui me dominaient.

— Pourquoi vous faire désirer, ma chère enfant? m'a crié du fond de son fauteuil la douairière quand je suis entrée dans son appartement. Ne voulez-vous pas prendre part à notre bonheur?

J'ai répondu que j'avais craint d'être indiscrète en me présen-

tant sans être appelée. Mes paroles ont soulevé une triple protestation.

— Comment pouvez-vous avoir une telle crainte, mademoiselle ? a dit le marquis. Le dévouement qu'en mon absence vous avez témoigné à ma mère et à ma fille vous donne le droit d'être traitée chez nous comme une parente, comme une amie.

— Le fait est qu'elle ne peut plus être une étrangère pour nous maintenant, a repris la marquise en regardant son fils.

Rolande a rendu ces bonnes paroles plus significatives et plus claires en venant gentiment m'embrasser, et je n'ai pu que murmurer :

— J'ai fait mon devoir et il ne m'en a rien coûté pour le faire. On m'a prodigué tant d'attentions, tant d'égards !

Le marquis m'a interrompu :

— Ils n'acquittent pas la dette que nous avons contractée envers vous, mademoiselle. Cette dette, notre affection seule pourra la payer.

Une réflexion de Rolande a changé le cours de l'entretien. Le marquis nous a parlé de son voyage, de ses travaux, de Paris, où vit une partie de sa famille que mon élève connaît à peine. Elle en a fait l'observation en exprimant le regret de n'avoir pu accompagner son père.

— Comment aurais-tu pu m'accompagner ? a-t-il dit. Il nous est impossible de nous en aller tous deux en même temps et de laisser seule ta grand'mère.

— C'était vrai naguère, a objecté la marquise ; ce n'est plus vrai aujourd'hui. Si Rolande désire voyager un peu, il est aisé de la satisfaire. N'ai-je pas Mlle de Trémor pour me garder et me tenir compagnie ? Nous nous entendrons très bien.

D'un signe de tête, j'ai souscrit à cette affirmation, quoique la perspective d'un tête-à-tête de plusieurs semaines avec la vieille dame ne m'offrît rien de plaisant. Du reste, sa proposition est restée sans réponse, le maître d'hôtel étant entré pour annoncer le dîner.

Elle avait déclaré que, pour fêter le retour de son fils, elle se mettrait à table, ce qui ne lui arrive que très rarement le soir. On a roulé son fauteuil dans la salle à manger et le marquis m'a offert son bras pour m'y conduire.

Nous nous sommes trouvés ainsi un peu en arrière des autres et pour la première fois, depuis son arrivée, nous avons pu

échanger librement quelques mots. Son émotion était encore plus violente que la mienne. Sous ma main, son bras tremblait.

— Comme je suis heureux de vous revoir, m'a-t-il glissé à l'oreille et combien j'ai hâte de causer avec vous !

— Ce sera facile demain, ai-je répliqué.

— Demain ! pourquoi demain ? Pourquoi pas ce soir, quand tout le monde sera couché ? Ne puis-je aller chez vous ?

J'avais beau être prête à tout, j'ai reçu un choc. Je touchais au moment que j'avais appelé et attendu : cet homme qui me parlait comme si déjà j'eusse été en son pouvoir était au mien, et peut-être dépendait-il de sa seule volonté que ma destinée se décidât durant la soirée qui commençait.

— Oh ! non, non, pas ce soir, ai-je supplié ; pas chez moi surtout !

— Que craignez-vous donc ? N'avez-vous pas compris que mon respect pour vous est égal aux sentiments que je ne peux plus, hélas ! vous cacher ?

— Mais si l'on vous voyait entrer dans mon appartement ou en sortir ?

— On ne peut me voir à l'heure où j'irai, a-t-il repris. De grâce, consentez à m'attendre !

Je n'ai pas répondu. Mais, à la vivacité avec laquelle il a serré mon bras sous le sien, il m'a été facile de deviner qu'il interprétait mon silence comme un acquiescement à sa prière.

De ce qui s'est dit pendant le dîner je n'ai gardé aucun souvenir. Je suis restée sous l'empire d'une pensée unique et obsédante, dont j'étais tourmentée comme d'une angoisse maladive et, en même temps, follement heureuse. Mais, ni ce bonheur ni cette angoisse n'atteignaient le fond de mon cœur. Quand j'y regardais, je voyais bien qu'il n'était pas engagé dans l'aventure. Il ne battait pas plus fort pour cet homme qui m'aime que pour tout autre qui m'eût été indifférent. Il m'aime, mais je ne l'aime pas. Mon ambition seule est en jeu. Mon bonheur venait de ce que je la voyais au moment d'être satisfaite, mon angoisse des difficultés et des obstacles qui pouvaient en empêcher la réalisation.

Le dîner ayant été servi très tard, dix heures sonnaient quand on a quitté la table. J'ai prétexté alors de ma fatigue pour demander l'autorisation de me retirer. J'ai pris congé du marquis en présence de sa mère et de sa fille ; il m'a dit avec intention :

— Nous ne tarderons pas à suivre votre exemple. Tout le monde est un peu las ce soir.

Rentrée chez moi, je me suis installée dans mon petit salon. Au dehors, la neige recommençait à tomber. En baissant les lourds rideaux de mes fenêtres, j'ai aperçu à travers les vitres humides et dans les interstices des persiennes closes, un blanc linceul qui ensevelissait peu à peu sous ses plis d'argent le parc immense, les pelouses dénudées, les arbres effeuillés et qui semblait ne s'étendre et ne s'épaissir que pour envelopper de plus de solitude et de mystère l'entrevue que m'imposait le marquis.

Sur le feu allumé dès le matin et maintenant en train de s'éteindre, j'ai jeté deux grosses bûches qui se sont bientôt embrasées. Assise, les yeux fixés sur les flammes, j'ai veillé pensive, rêveuse, oppressée, bercée par le silence de la nuit qui, peu à peu, devenait plus profond.

Je ne sais combien a duré mon attente. Je n'en ai ressenti nulle impatience, tant je m'étais perdue dans mes pensées. Ma rêverie n'a pris fin que lorsque j'ai entendu, derrière moi, la porte s'ouvrir, puis des pas légers glisser sur le tapis. Je me suis retournée et j'ai été debout du même coup.

D'abord, je n'ai été frappée que par le trouble peint sur le visage du marquis et l'éclat inaccoutumé de ses yeux brillants de fièvre. La porte refermée derrière lui, il restait immobile, n'osant avancer, et nous nous sommes regardés longtemps.

Notre silence pesait sur moi, douloureux et délicieux, et de même, sans doute, il pesait sur ce visiteur qui m'apportait mon salut ou ma perte, car son embarras et sa timidité se trahissaient dans son attitude irrésolue, comme si son coup de tête accompli il eût ressenti le regret de se trouver seul en ma présence et la crainte de m'avoir offensée en abusant, pour entrer chez moi, de son autorité et de ma faiblesse.

J'ai parlé la première.

— J'espérais que vous auriez renoncé à venir. Quelle imprudence ! Quelle folie ! Qu'avez-vous à me dire ?

— Ne l'avez-vous pas deviné ? a-t-il demandé.

— Comment l'aurais-je deviné ?

— Vous avez lu mes lettres ; vous y avez répondu ; c'est donc que vous les aviez comprises.

— Si vous n'avez autre chose à me dire, que ce qu'elles m'ont dit, votre visite de ce soir était inutile, et s'il est vrai que vous

m'aimez, comme vous me l'avez donné à entendre, vous me l'eussiez mieux prouvé en ne vous exposant pas à me compromettre qu'en venant me tenir des propos que je ne puis écouter s'ils sont tels que votre démarche doit me le faire croire. Je vous supplie de vous retirer.

Je me redressais hautaine, révoltée en apparence, feignant de me faire violence pour contenir mon irritation, mais assez en possession de mon sang-froid pour changer de langage et me radoucir, s'il avait paru vouloir me prendre au mot et m'obéir trop vite.

Mes petits calculs ont été tout à coup déjoués par la soudaineté avec laquelle, au lieu de témoigner de son repentir et de s'excuser pour son audace, il s'est précipité vers moi, m'a pris les mains, m'a contraint à m'asseoir et s'est jeté à mes pieds.

— De grâce, a-t-il supplié, ne me chassez pas sans m'avoir entendu !

J'avais tout prévu sauf cette prise d'assaut qui, en une minute a paralysé mes mouvements et déconcerté mes efforts. Il me tenait les mains ; son front reposait sur mes genoux ; et dans cette posture suppliante et humiliée il m'enveloppait de toute l'ardeur d'une passion à laquelle il ne résistait plus. J'étais vraiment captive et ne pouvais être délivrée de cette étreinte fougueuse qu'après qu'il m'aurait dit ce qu'il voulait me dire. Je n'avais donc qu'à me résigner et je m'y suis décidée sans peine, convaincue qu'encore quelques minutes et nous serions séparés à jamais ou unis pour toujours.

Mais je me trompais et dès ses premières paroles je m'en suis aperçue. Il a parlé longtemps, Dieu sait avec quelle éloquence enflammée et persuasive. Il m'a tout promis : amour éternel, inébranlable fidélité, la fortune, des jours heureux, une vie selon mes désirs, mon avenir assuré, tout enfin si je consentais à couronner sa flamme et à me consacrer entièrement à lui comme il voulait se consacrer à moi.

Quant à un mariage, il n'y a fait d'abord aucune allusion. Ce qu'il me proposait, c'était bel et bien d'être sa maîtresse. Nous ferions le mystère autour de cette union qui nous donnerait ici-bas l'avant-goût du paradis. Il m'aimait tant ! Il y avait en son cœur tant de trésors de tendresse et de dévouement ! Et, non sans une candeur quelque peu ridicule, il a ajouté que toute femme dans ma position considérerait comme un rare bonheur d'avoir

inspiré des sentiments tels que les siens. Décidément, l'homme le meilleur n'est qu'un sot et un égoïste. J'ai été positivement désenchantée.

C'était le cas de protester avec véhémence contre l'injure qu'il me faisait. Mais je m'étais juré de ne pas m'indigner quoi que j'entendisse et de tirer des circonstances telles qu'elles se présenteraient le meilleur parti.

— En somme, ai-je dit en affectant le plus grand calme et en me dégageant de son étreinte, c'est la seule solution que vous suggère votre amour?

— La seule possible aujourd'hui, a-t-il répliqué vivement. Mais plus tard, quand Rolande sera mariée, quand je n'aurai plus à craindre l'opposition de ma mère...

Je l'ai arrêté et, comme désillusionnée par ses offres et attristée de l'être, j'ai repris:

— Je tombe de haut, je vous l'avoue, et pour ne vous rien cacher, j'ai été tentée, en vous écoutant, de maudire le jour où je suis entrée dans votre maison.

J'ai accusé ce simple et indirect reproche par quelques larmes que j'ai laissé voir en paraissant vouloir les cacher.

Ces larmes, mon attitude, mon regard navré lui ont démontré combien j'étais offensée. Mais il a pu croire que c'était plus encore dans mes sentiments pour lui que dans mon orgueil. Impressionnable et généreux, il a été bouleversé. Il s'est mis à gémir, a joint ses mains tremblantes et m'a adjuré de lui pardonner.

— Je vous aime à en mourir. Comment ai-je pu vous outrager? Écoutez-moi et vous verrez qu'il n'y a eu ni dans mes intentions ni dans mes paroles rien dont vous ayez à prendre ombrage.

A ce moment, si j'avais voulu, il m'eût offert de m'épouser. Mais il m'a paru malhabile d'arracher à son émotion et à son repentir un engagement que je le sentais prêt à prendre, mais que je ne voulais obtenir que de sa raison. Il n'était pas mauvais, d'ailleurs, qu'il passât la nuit en tête à tête avec ses craintes et ses remords. Je comptais sur eux pour le ramener, sans esprit de retour, à des résolutions plus conformes à mes désirs. La peur de me perdre devait opérer en lui une transformation définitive.

J'ai donc refusé de l'entendre et allégué qu'en l'état où nous étions l'un et l'autre une plus longue explication serait inutile et

dangereuse. D'un ton qui ne lui permettait pas de me désobéir sans m'offenser de nouveau et plus gravement qu'il ne l'avait fait, je l'ai prié de s'éloigner. Il a protesté de son amour, s'est répandu en lamentations, m'a juré qu'il était à moi, rien qu'à moi, qu'il m'offrait de bonne foi sa fortune, son nom, sa vie, que je n'avais qu'à ordonner et qu'il se soumettrait. Mais il ne pouvait plus m'émouvoir et, froidement, je marchais vers lui pour l'obliger à reculer vers la porte.

Au moment d'en passer le seuil, il m'a saisi les mains, les a baisées fiévreusement.

Puis il s'est enfui en soupirant :

— Andrée, ayez foi en moi.

Ce matin et durant toute la journée d'aujourd'hui, je me suis ingéniée à ne pas me trouver seule avec lui, et j'y suis parvenue, malgré ses efforts pour reprendre notre entretien. Je le tiendrai ainsi à distance jusqu'au moment où je sentirai que la leçon qu'il méritait a produit tous ses effets.

25 décembre, deux heures du matin.

Je rentre brisée par l'émotion, la fatigue et le contentement. Je triomphe. Je serai marquise de Gacé. C'est pendant la messe de minuit que j'ai cueilli le fruit de ma victoire.

Dans la petite église, voisine du château où nous nous étions rendus, Rolande, son père et moi, j'ai été placée à côté de lui. Je venais de m'agenouiller en attendant que la messe commençât. Je l'ai vu soudain s'agenouiller aussi, se pencher de mon côté et j'ai entendu sa voix. Elle me murmurait :

— Vous êtes cruelle, Andrée. Depuis ce matin, c'est vainement que j'ai cherché à vous exprimer mes regrets pour le malentendu qui s'est produit entre nous. Pourquoi me fuyez-vous? On ne condamne pas un homme sans qu'il se soit défendu.

Comme un peu impatientée, j'ai répliqué :

— Laissez, monsieur le marquis. Ce n'est ni le lieu ni l'heure d'une telle explication.

Mais il a insisté et continué :

— Votre rigueur ne me permet pas de la différer. Je m'explique quand je peux et où je peux.

J'ai courbé la tête comme pour me recueillir plus profondément, après lui avoir jeté ces paroles :

— Dites, dites, puisque vous le voulez. Aussi bien, la situation n'est plus tenable ni pour vous ni pour moi.

— Un seul mot, Andrée, a-t-il repris, puis-je espérer que vous m'aimerez un jour et que, si je vous supplie d'être ma femme, vous consentirez à la devenir? Répondez par pitié.

— Pourquoi me contraindre à des aveux? ai-je soupiré. N'en ai-je pas dit assez dans mes lettres pour vous révéler le trouble qui s'est emparé de mon cœur depuis que je vous connais et les espérances qu'au fond de moi-même j'avais osé concevoir?

— Alors, recevez mes serments, ma chère aimée, Hier, j'étais fou et mauvais. Mais depuis, j'ai vu plus clairement mon devoir et mieux compris qu'en le remplissant, j'assure mon bonheur. Promettez-moi d'être ma femme.

— Mais, votre mère? mais, Rolande?

— Ne vous préoccupez pas d'elles ; promettez seulement...

Je sentais son souffle sur ma joue et j'en étais embrasée. Cet homme est éperdument épris et je suis sûre de le mener où bon me semblera. Il n'y avait plus à hésiter. Ma destinée se réalisait telle que je l'avais entrevue quand j'arrivai dans ce pays, désespérée, écrasée sous mes malheurs.

— Je serai votre femme si tel est votre désir, ai-je dit comme poussée à bout et vaincue.

— Merci, Andrée. Maintenant, unissez-vous à moi et prions Dieu de bénir nos fiançailles.

Nous aurions pu continuer, car, l'église étant faiblement éclairée et Rolande absorbée dans ses prières, elle ne pouvait nous voir et le bruit des chants religieux l'empêchait de nous entendre. Mais, nous n'avions rien à ajouter et nous avons cessé de parler.

A la sortie, tandis que nous traversions le parc, le long d'un étroit sentier tracé dans la neige, guidés par la lueur d'une lanterne qu'un domestique portait devant nous, le marquis a profité de ce que Rolande nous précédait pour me dire :

— M'en voulez-vous encore de mes folies d'hier?

— Je les ai oubliées, ai-je affirmé ; vous venez d'en effacer à jamais le souvenir.

J'ai menti ; je suis vindicative et je n'oublierai jamais que, s'il

m'épouse, c'est qu'il me veut et qu'il a acquis la certitude qu'il ne m'aurait pas autrement.

Il a ajouté qu'il allait maintenant travailler à préparer sa mère et sa fille à l'important événement que nous venons de décider ensemble. Il ne se dissimule pas qu'en ce qui concerne sa mère, il faudra des ménagements, de la prudence, peut-être de longs délais. La marquise est très ombrageuse, très jalouse de l'affection de son fils et de l'influence qu'elle a toujours exercée sur lui. Il ne sera pas facile d'obtenir qu'elle abdique.

J'ai rassuré mon fiancé et j'ai mis toute mon éloquence à le convaincre que, étant sûre de son amour, j'attendrais patiemment que les circonstances lui permettent de le proclamer en m'épousant.

Ernest Daudet.

(A suivre.)





PERVENCHE [1]

(*Suite et fin.*)

Cette prosaïque circonstance fut peut-être la cause première du changement qui allait se faire dans ma vie, si tant est que rien ici-bas ait une cause, car j'estime plutôt qu'une fatalité, non pas aveugle, mais prévoyante, ordonne et régit nos destinées... Or, voici ; vers la fin de mon séjour, j'eus la surprise de rencontrer un matin, dans le jardin de l'hôtel, cette amie de Pervenche qui avait jadis favorisé nos amours. Je ne l'avais pas revue depuis ce temps lointain. Elle-même s'était mariée et s'appelait Mme V... Elle me présenta à son mari, un fort aimable homme. Je devins leur voisin de table, leur compagnon de promenade... Comme vous pouvez le croire, elle m'entretenait souvent du passé, de tous ceux que nous avions connus, des vivants, des disparus. C'est moi qui, le premier, lui dis un jour avec désinvolture :

« Et Pervenche ? »

Elle me répondit assez sérieusement :

« Je l'ai revue. Elle s'est mariée, vous savez ?

— Oui. »

Mme V... se tut un instant. Elle semblait hésiter... Elle continua par un éloge du mari :

« C'est un brave homme qu'elle a épousé là. Je crois qu'elle est heureuse avec lui et qu'il l'estime. Et puis elle a deux enfants qui l'occupent beaucoup. »

La froideur de ces phrases me frappa : « Brave homme, — estime ! » On n'emploie pas des mots aussi mélancoliques à propos d'une femme qui aime et qui est aimée. Un pressentiment me

(1) Voir le numéro du 10 janvier 1897.

conseillait d'interroger Mme V... Elle-même avait l'air de s'y attendre. A la fin, le choc silencieux de nos regards devint si gênant que je m'y décidai. Je lui exprimai combien j'avais admiré Pervenche et j'exagérai à dessein le souvenir qui m'était resté d'elle. J'accusai la vie qui sépare les affections, en un mot, je jouai un rôle qui n'était pas tout à fait de comédie, mon désir de renseignement étant une sorte de sincérité. Mme V... me laissa aller, puis, quand je me tus, elle me répondit ceci, à peu près :

« Pervenche vous a attendu longtemps. Elle croyait toujours que vous reviendriez de Paris pour l'épouser. Elle ne vous accusait pas, mais elle espérait. Quand elle a été demandée en mariage, elle n'a su que répondre jusqu'à la dernière minute... Et je crois bien qu'en mettant sa main dans celle de son mari, elle a dû fermer les yeux pour ne plus voir le passé... »

Ah ! mon ami, reprit violemment André en se penchant vers moi et en me saisissant le bras, quelle émotion à ces simples paroles ! Je n'eus pas tout d'abord la force de parler. Je regardais en moi. Toute ma vie ancienne s'illuminait tout à coup. Je voyais la vérité. Je comprenais maintenant pourquoi depuis tant d'années je n'avais qu'à moitié vécu, attristé, alourdi, écrasé par un mystérieux regret, presque un remords. Je l'avais aimée, Pervenche, toujours. Ce que j'avais pris pour de l'oubli, de l'indifférence, n'était qu'un de ces phénomènes tels que nous n'avons pas souvent l'occasion de les constater parce qu'il faut, pour qu'ils se manifestent, un accord de circonstances que trouble souvent le hasard. C'est une incubation, pour ainsi dire. Le mal peut dormir en nous-même, ignoré, comme il peut surgir tout à coup avec une furieuse puissance !... Et je murmurais :

« Est-ce vrai, est-ce bien vrai, madame ? Vous êtes certaine de ne pas vous tromper ? »

Je sentais pourtant, je voyais que Mme V... m'avait dit toute la vérité. Si même à cet instant elle se fût mise à rire et m'eût juré que tout cela n'était qu'une plaisanterie, elle ne m'eût pas ôté la conviction d'avoir été aimé et d'avoir manqué le bonheur. Cette conviction, nul homme ne l'a jamais eue plus que moi en cette minute-là. Je n'avais pu cacher mon émotion à Mme V... Elle eut la délicatesse de la trouver toute naturelle, sans railler, ni s'excuser, ni me consoler, toutes choses qui m'eussent été insupportables. Elle avait deviné en moi cette soudaine révélation d'amour, ce déchirement du voile qui recouvrait mon passé ; son

instinct de femme y avait suffi; et là où tant d'autres auraient discuté et douté, elle avait cru et compris.

De ce jour, une rêverie triste et charmante fut ma compagne. Je revivais tout « l'autrefois » de ma jeunesse; les instants trop courts où mes yeux avaient contemplé Pervenche, où mes oreilles avaient écouté sa voix nonchalante et naïve, les soirs de bal où ma main joyeuse enveloppait sa taille; les rencontres dans la rue, où je la saluais au passage, après de longues attentes. J'évoquais même les heures solitaires où j'avais songé à elle dans ma chambre de jeune homme, en tisonnant mes bûches, ou dans les chemins d'avril, par les nuits tièdes, où l'on marche sans savoir où.

Je vous l'ai dit, mon séjour touchait à sa fin. Je n'avais d'ailleurs aucun motif de le prolonger. Mme V... m'avait appris tout ce que je pouvais souhaiter de connaître. Je préférais même n'en pas savoir davantage. Les réalités présentes de la vie de Pervenche me troublaient; je cherchais à les oublier; le passé était tout pour moi. Et je resterais seul désormais avec mon unique pensée, même dans la foule et le tumulte des villes.

En me séparant de Mme V..., je la priai, si elle en avait l'occasion, de dire à Pervenche que mon éternel regret serait qu'elle m'accusât de légèreté ou d'indifférence.

« Elle ne vous en a pas voulu, me dit Mme V... Elle n'accuse que la vie, qui est aveugle et brutale. »

Et, en souriant, elle ajouta :

« Qui sait, vous la reverrez peut-être un jour, pour vous disculper. »

Maudeuil s'était levé. Il jeta son cigare qui s'était depuis longtemps éteint et se mit à aller et venir dans la chambre, du pas distrait et irrégulier de l'homme poursuivi par ses souvenirs. Bientôt, sans interrompre son va-et-vient et d'une voix qui semblait galoper d'impatience, il reprit :

— Les mois qui suivirent furent des mois de malheur. Tout m'était contraire. La fatalité, au lieu de me laisser rêver en paix, — ce qui me semblait mon droit, — la fatalité me tourmentait. J'eus encore des soucis d'argent, des ennuis de famille, — car si peu que j'eusse de famille, je trouvai alors moyen d'en expérimenter les désavantages. Enfin, au printemps, je tombai malade, vous vous le rappelez peut-être, quoique vous fussiez alors loin de Paris. J'abrège. Sachez seulement que pendant plusieurs

semaines j'aurais eu le loisir de songer tout le jour à Pervenche entre mes quatre murs, si j'en avais eu la force. Mais la fièvre m'avait jeté bas. Ma convalescence fut longue ; je me traînais de fauteuil en fauteuil, écœuré de vivre, faible et morne, écrasé par le seul poids de mes vêtements. Or, un matin vers onze heures, ma vieille domestique vint me prévenir que l'on me demandait au téléphone. Je dis :

« Répondez vous-même.

— Mais on veut parler à Monsieur, en personne.

— Qui ?

— On ne veut pas dire le nom. »

Agacé, j'allai jusqu'au fumoir, où était l'appareil.

Je criai : « Allô ! » Et tout de suite une voix répondit :

« Allô ! C'est moi. »

Cette voix, une voix de femme, m'avait ému déjà, je ne sais pourquoi. Je questionnai :

« Qui est là ?

— Vous ne me reconnaissez pas ? »

Et la voix, tristement, ajouta :

« C'est vrai il y a si longtemps ! »

Un espoir fou me prit et, en même temps, une horrible peu de me tromper, et tout en tremblant je dis :

« Qui êtes-vous ? Votre nom, je vous en prie ?

— Je suis une ancienne amie d'il y a quinze ans. »

Alors, je compris. Je reconnus cette voix que j'avais entendu jadis toute jeune et chantante et qui maintenant, plus grave e comme résignée, tintait à mon oreille, m'appelait, me ramena là-bas dans la petite ville aux souvenirs, me rendait mes dix-hu ans, ma tendresse et mes rapides battements de cœur. Ah ! mo ami, quelle joie folle et quelle douleur de revenir tout à coup c que l'on a été, ce que même on a oublié que l'on était. Oui, c'es vrai, là, seul devant ce bête et prosaïque outil de science moderr qui transmet la parole, j'ai tremblé, rougi, blêmi, j'ai eu de larmes dans les yeux, j'ai eu le sentiment d'une résurrection c moi-même, la vision du fantôme disparu que j'avais aimé.

... Et mes lèvres, après un silence, timides autant que si j'a vais été sous le grand regard pensif de mon adorée, mes lèvr ont eu la force à peine de murmurer :

« Est-ce vous... Pervenche ? »

Elle comprit ce murmure... Elle attendait, sans doute, cet ancien surnom de son enfance, et, de nouveau, la voix grave, mais où se devinait une délicieuse et mélancolique émotion de femme souriant à son passé, répondit :

« Oui, c'est moi, Pervenche... »

Puis nos phrases aussitôt se précipitèrent, comme si nous sentions que la vie nous harcelait, qu'il faut se hâter, pour l'amour, avant les malheurs, avant la mort.

Je demandai :

« Vous êtes à Paris?

— Oui, quelques heures...

— Vous repartez donc ?

— Ce soir.

— Pour longtemps ?

— Pour toujours peut-être.

— Où ?

— Bien loin. Je m'embarque au Havre demain.

— Avec... votre famille ?

— Aujourd'hui, je suis seule. Venez au Grand-Hôtel. J'y serai jusqu'à deux heures. Ensuite je sors et ne rentrerai qu'au moment de me faire conduire à la gare. Soyez, à une heure, au salon de lecture. »

Mais il me fallut lui dire que je ne le pouvais pas, étant à peine convalescent et très faible. Je la priai de venir, elle, chez moi. Elle refusa. Je crois, j'espère qu'elle craignait de se trouver seule avec moi. Cette défiance d'elle-même était peut-être une preuve d'amour... Je n'en fus pas moins désespéré et je la suppliai encore. Elle répondit :

« Impossible. Adieu. »

Et sa voix, j'en jurerais, se remplit de larmes en prononçant ces deux mots suprêmes, toujours odieux. Aussitôt, j'eus l'idée qu'elle doutait de moi, qu'elle me soupçonnait de mentir, de vouloir me débarrasser d'elle. Cette tristesse devinée fut pour moi une souffrance si aiguë qu'elle me galvanisa un instant comme un malade en syncope que l'on ranimerait en le brûlant au fer rouge... Je ne voulais pas qu'elle m'accusât d'oubli, d'ingratitude. Je voulais la revoir ; et, dans l'illusion d'un retour de force et de vie, je lui promis que j'irais au rendez-vous indiqué. Mais notre corps est une médiocre machine que la volonté seule

ne suffit pas toujours à actionner. A peine habillé, prêt à sortir, je compris que j'étais incapable de cet effort ; la surexcitation factice était passée ; j'étais retombé, meurtri, brisé, anéanti, pâle et le front glacé, les mains tremblantes. Cela dura deux ou trois heures. J'avais la sensation diffuse d'une irréparable catastrophe et je ne pouvais rien pour l'éviter. On me soigna, et, à mon insu, on fut même prévenir mon médecin. Quand on me l'avoua, je me fâchai. D'ailleurs, j'allais mieux déjà. Seulement, à mesure que diminuait ma faiblesse, la conscience me revenait de ma triste situation morale : Pervenche avait dû m'attendre et se préparait à partir, me maudissant, me méprisant. Cette pensée me torturait et j'aurais fini, à force de souffrir, par commettre une folie, un scandale, quand un événement inattendu me sauva. On m'apporta une dépêche, un « petit bleu », et, du coup, je reconnus que cette écriture de femme était celle que j'avais vue autrefois, il y a bien longtemps, encore hésitante et enfantine, l'écriture de Pervenche... Et voici à peu près ce qu'elle me disait... Mais attendez, je vais vous lire...

Et d'un bureau fermé à clef André tira un petit paquet de lettres. La dépêche était sur le dessus de la liasse. Il la déplia et me la lut de cette voix basse et un peu solennelle de ceux qui nous livrent leurs plus saints secrets d'amour :

« J'aurais voulu vous revoir avant d'être tout à fait, tout à fait vieille. Mais cela ne vous a pas été possible de venir. La fatalité nous poursuit. C'est dommage. Maintenant, tout est fini. Je ne pourrai vous recevoir au Havre. On m'attend à l'*Hôtel de Bordeaux*. Écrivez-moi un mot ce soir même au Havre, poste restante, aux initiales A. R. 17. J'aurai peut-être une ligne de vous avant mon départ. Adieu ! Ma dernière pensée en quittant la France sera pour l'ami de ma jeunesse. »

André replia lentement la dépêche.

— Au moment où je finissais de lire ces lignes, continua-t-il, mon docteur arrivait, — c'était un ami très dévoué. Je lui dis que je voulais être sur pied avant le soir ; que j'étais obligé de partir ; que s'il ne m'y aidait pas de ses conseils et de ses soins, je partirais quand même, dussé-je en mourir. Il vit que rien ne ferait dévier ma résolution.

« Vous ressemblez un peu, me dit-il, à un fou qui va se précipiter d'un quatrième étage... Et moi je suis le passant qui ne peut que mettre des matelas dans la rue pour amortir la chute. »

Il m'administra un violent cordial, me prescrivit d'autres remèdes, me fit mainte recommandation, m'offrit même, et j'en fus touché, de m'accompagner ; je refusai, cela va sans dire. Ma faiblesse avait disparu. Je crois que l'émotion avait été la vraie cause de ma passagère défaillance. Maintenant, mon plan était arrêté ; je le mis aussitôt à exécution.

Le soir même, je partais pour le Havre, quelques heures après Pervenche, et je me fis mener à l'hôtel qu'elle habitait. J'étais à bout de forces, mais j'allais toucher au but et ma nervosité me soutenait encore. Je ne dormis guère, je vous assure. Dès le premier matin, je me levai, je questionnai, sous divers prétextes, les gens de l'hôtel, faisant mon enquête aussi prudemment que possible. Bref, j'acquis la certitude que Pervenche devait s'embarquer vers quatre heures avec son mari et ses deux enfants, à bord d'un paquebot en partance pour... passons le nom. Sans doute, elle déjeunerait à l'hôtel. Je m'installai donc à partir de dix heures du matin dans le hall près de l'entrée de la salle à manger ; et là, enfoui dans mon rocking-chair, caché derrière un journal, j'épiai les allants et venants... Enfin, à onze heures et demie je vis un homme donnant la main à deux garçonnets, descendre l'escalier... Je ne connaissais pas le mari de Pervenche, mais une angoisse m'avertit ; j'aurais voulu détourner les yeux, ne pas voir, et je le regardais, cet homme... Il dit au maître d'hôtel qui se tenait près de la porte de la salle à manger :

« Je désire déjeuner. Madame est un peu fatiguée. Elle déjeunera dans sa chambre.

— Très bien, monsieur. Le numéro de l'appartement ?

— Vingt-trois. »

J'étais renseigné. C'était LUI.

Mon cher, c'est abominable d'avoir pour la première fois sous les yeux l'homme qui vous a volé votre rêve ; qui a eu la jeunesse et la beauté d'une femme que vous avez adorée enfant, d'une femme que vous vous êtes remis à aimer tout à coup, follement... C'était bien un voleur que j'avais devant moi, un voleur inconscient, mais plus détesté mille fois que celui qui m'aurait forcé ma porte ou volé ma bourse au coin d'un bois. Il était là, paisible, regardant autour de lui, rajustant son pince-nez, tout en écoutant le maître d'hôtel, et — détail intime, mais horrible pour moi — de temps en temps il passait ses mains d'un geste paternel et possessif sur la tête du plus petit de ses deux gar-

çons. Oh! ces enfants! Les siens, les leurs!... A lui et à elle!... Alors je revivais toute leur vie depuis la première minute de leur mariage : la conquête de la femme, ses joies, ses peines; les grands, les menus événements survenus durant l'intimité continue de ces deux êtres; les naissances, les morts, les brouilles, les réconciliations, les colères, les baisers... Était-ce donc bien cette femme, cette Pervenche de ma jeunesse, toute fragile, toute gracieuse, qui aujourd'hui, épouse de cet homme gros et brun et mère de ces deux garçons, s'était souvenue de moi et m'avait évoqué de la pénombre du passé... M'aimait-elle encore? N'était-ce pas fantaisie romanesque de bourgeoise épaissie, ennuyée; ou bien n'avait-elle vraiment jamais perdu de vue, là-bas, au fond de l'horizon de ses souvenirs, la lointaine et faible étoile d'amour qui s'était levée sur ses quinze ans?

Je pourrais longtemps raisonner ainsi, comme j'ai raisonné ce jour-là; l'éternelle question me harcelait, et, à mesure que passaient les heures, mon anxiété augmentait. Verrais-je Pervenche? Pourrais-je lui parler? Me reconnaîtrait-elle?

J'avais erré une heure ou deux dans la ville et sur le port. J'avais vu le bateau où elle devait s'embarquer; puis j'étais revenu m'asseoir dans le hall. Je ne sais ce que dura ce supplice d'espoir et de crainte. Je me rappelle seulement que tout à coup je la vis debout, arrêtée, seule... Elle était en chapeau, mais sans voilette; elle semblait attendre. Elle ne me voyait pas et je n'osais, je ne pouvais me lever... Elle était belle, idéalement belle!... Et quoique ses traits eussent changé, je la retrouvais... Je crois que mon cœur ne battait plus et que je devais être plus pâle qu'un mort.

Je l'apercevais de profil. Je n'avais pas encore pu revoir ses yeux. Tout cela d'ailleurs fut court. Elle avait tourné la tête, parcourant le hall d'un regard circulaire. Ce fut alors qu'elle me vit. Ses yeux s'agrandirent et ils me semblèrent immenses, insondables. Ils reflétaient son âme étonnée, bouleversée et ravie aussi.

C'était son âme d'autrefois, son âme d'enfant, celle qui m'appartenait... Je m'étais levé; nous nous regardions... Puis une force, une traction invincible nous rapprocha; nous ne savions plus en quel lieu du monde nous étions; il n'y avait plus que nos

deux regards, brillants et douloureux de fixité, qui s'unissaient, confondaient leurs lueurs...

Quand je la touchai presque, je lui murmurai, pour la première fois de ma vie, son nom, son doux surnom de jeunesse :

« Pervenche ! »

Et son souffle léger me répondit :

« André ! »

Je ne lui avais même pas tendu la main... Nous n'avions besoin d'aucune vulgaire manifestation de sympathie. A cette minute, la communion de nos deux êtres existait, parfaite, absolue. J'aurais voulu vivre ainsi toute une éternité. A la fin, elle parla très bas, presque un soupir.

« Comme il y a longtemps ! » dit-elle.

Je repris :

« Et vous partez ? »

Elle pencha la tête comme une coupable et dit :

« Dans un instant. »

Mais je voulus un aveu et je lui demandai :

« Ainsi, vous ne m'aviez pas oublié ?

— Non ! je me suis toujours souvenue.

— Et maintenant encore, vous vous souvenez ?

— Oh ! oui.

— Vous êtes ma petite Pervenche ?

— Toujours.

— Vous êtes à moi ?

— Je suis à vous.

— Vous m'aimez ?

— Je vous ai toujours aimé.

— Vous m'aimez encore ?

— Oui. »

Elle demanda à son tour :

« Et vous ?

— Moi, je vous aime tant que je voudrais mourir si je ne dois pas vous revoir. »

Des larmes de bonheur illuminèrent ses yeux. Elle était transfigurée. Elle rayonnait ; elle avait quinze ans. Toute notre jeunesse revivait. Seulement, notre amour d'autrefois qui avait grandi dans le temps s'épanouissait maintenant, assez puissant,

assez altier et large pour abriter nos deux vies, jusqu'à la fin. Et c'était poignant et solennel, mon ami, cet inutile échange de serments, prononcés là, dans la banalité de ce vestibule d'auberge... C'était navrant, cette félicité d'une minute qu'il faudrait expier par un avenir de regrets et de pleurs, de vains désirs, de tendresses ignorées, toute une torture d'amour, enfin!...

Nous nous étions tus, haletants, brisés par le choc de nos deux émotions. Et comme cela souvent arrive, aux instants de suprême oubli, de rêve ou d'illusion, ce fut un minuscule incident qui nous rendit à la réalité. Quelqu'un, en passant près de moi, me frôla et s'excusa. Je dus me retourner, répondre un mot, faire un geste de politesse... Pervenche me dit :

« Il faut que vous partiez. On va venir... Adieu... »

Je compris qu'elle ne voulait pas me voir à côté de l'autre. J'eus pitié d'elle. J'ajoutai seulement :

« Permettez-moi de vous écrire, là-bas. »

Elle hésitait entre sa crainte et sa folle envie. Enfin, elle céda. Nous convînmes d'une adresse. Elle répéta :

« Adieu... »

Et comme, une dernière fois, je mendiais un mot d'amour :

« Regardez-moi, dit-elle, est-ce que vous ne voyez rien dans mes yeux ? »

Elle me souriait, faisant étinceler toute sa jeunesse, tout son amour, toute l'infinie douleur de l'adieu. Je passai la main sur mon front, aveuglé, chancelant... Puis, quand mon regard la chercha de nouveau, elle n'était plus là. Elle fuyait, ayant profité de ces quelques secondes pour s'arracher à moi ; je la vis remonter l'escalier, très vite, sans se retourner. Et comme je ne voulais pas risquer qu'elle passât devant moi avec l'homme et les deux enfants, je quittai précipitamment l'hôtel et me sauvai par les rues, je ne sais où...

Ma seule préoccupation était de ne pas me rapprocher du port. Je *n'osais* pas, vous entendez, tenter de la revoir, même de loin ; j'avais peur de moi, peur de trop souffrir... Ce fut seulement lorsque l'heure du départ fut sonnée, lorsqu'un matelot, timidement interrogé, m'eut affirmé que le navire avait levé l'ancre, ce fut seulement alors que je revins sur le quai regarder la grosse masse du paquebot brutal qui s'éloignait, jetant sa fumée noire comme j'aurais voulu cracher la noire tristesse qui me suffoquait.



— C'est mon amour qui lui a dicté ce portrait. (Page 204.)

Pauvre Maudeuil ! J'ai entendu conter déjà quelques histoires d'amour, qui toutes m'ont donné envie de bâiller. Mais cette fois, vraiment, j'avais écouté, d'abord avec intérêt, puis avec respect, enfin avec émotion. Ceux qui ont dit adieu à une femme aimée, connu l'horreur glacée des soudaines solitudes et crié, éperdus, un mot de rappel et de détresse, plaindront toujours leurs frères en pareille douleur. Et je murmurai :

— Pauvre André !

Il répondit sans me regarder, toujours courbé en deux, les coudes aux genoux et les yeux fixés sur les cendres rouges du foyer :

— Pourquoi de la pitié ? J'ai vécu pendant ces heures toute une vie d'amour. J'ai souffert, oui, et rudement. Mais cette souffrance, le temps l'a usée, changée plutôt, et m'en a fait une rêverie qui me suit et me protège, et que je ne veux pas laisser en arrière... Et ce jour de séparation et de déchirure, je ne souhaiterais pas qu'on l'ôtât de mon passé ; de ce jour, j'ai connu la joie de posséder une espérance, fleur éternellement vivace et parfumée que l'on se grise à respirer... J'ai même eu d'autres joies, plus réelles. Car Pervenche tint sa promesse et m'écrivit. J'ai là ses lettres. Ce sont, presque toutes, de courts billets. On y devine qu'elle est gênée, qu'elle éprouve, non pas un remords à me donner cette marque de sympathie, mais une crainte de sentir mieux son abandon, après qu'elle m'aura parlé trop longtemps... Elle me le dit, dans une de ses lettres.

André reprit le paquet et me lut :

« Je n'ai pu vous écrire tant que j'étais à bord. Je suis arrivée maintenant et je viens vous l'annoncer. J'aurais voulu, tandis que je m'éloignais de vous, que le navire sautât ou prît feu, et que l'on vînt de terre à notre secours. Peut-être que vous seriez venu, vous, dans un des bateaux de sauvetage ; de loin, je vous aurais reconnu ;... et même si j'avais été morte... noyée ou brûlée, il me semble que vous auriez aussi reconnu mon corps, pour l'emporter et le couvrir de fleurs... A présent, je n'ai plus même cette consolation d'espérer un sinistre ; cela ne me sert plus à rien de désirer un danger de mort, puisque vous n'êtes plus là. Je compte vivre, au contraire. Qui sait ? Il y a les retours possibles... Oh ! mais n'y songeons pas, ou pas encore. Ne m'y faites pas songer... Je ne devrais pas vous écrire. Après, je suis toute brisée. Ne dites pas que l'espoir soutient ; il m'abat et me tue.

En vous écrivant, je m'exalte, je m'exaspère, je me révolte, et, après, je suis comme le forçat qui a rêvé qu'il était libre et s'éveille avec les fers aux pieds... Non, non... j'ai tort. Adieu et pardon. Aimez votre petite Pervenche de là-bas, celle qui avait sommeil au bal et qui vous envoyait sa photographie en cachette. Oubliez la femme qui vieillira et mourra loin de vous. Mourir, ce n'est rien, mais vieillir! Oh! c'est affreux! Adieu, André. Vous ne devriez pas me répondre et je ne devrais pas vous le permettre, mais je vous en supplie tout de même... »

Et maintenant, continua Maudeuil en triant rapidement les lettres éparpillées devant lui, en voici une où elle me suggère l'idée du portrait. Vous allez voir comme c'est bien d'une femme:

« Mon ami, c'est donc vrai que la Pervenche d'autrefois existe encore? Que vous l'avez retrouvée tout entière, quand je vous ai souri, dans le hall, pendant ces quelques minutes d'entrevue où j'ai cru que mon cœur allait se briser sous ce coup de joie... J'exige, vous entendez, que vous m'aimiez telle que vous m'avez revue alors, telle que mon souvenir subsiste pour vous dans notre passé d'enfant. Je ne sais si j'étais aussi belle que vous le dites, mais, en tout cas, je suis sûre que mon visage n'a pas menti s'il exprimait le bonheur et même davantage. Dieu, qui est indulgent à l'amour, doit permettre aux femmes de montrer dans un regard ou un sourire ce qu'elles ont au fond de l'âme... Et à cette minute où nous nous sommes regardés, après quinze ans, j'ai senti sans être capable d'inventer des paroles pour l'exprimer, j'ai senti que je redevenais celle d'autrefois, celle à qui vous aviez fait connaître le trouble divin d'aimer et de se savoir aimée. Oui, je veux que ce soit à jamais ce visage-là que votre mémoire appelle et contemple, pour vous consoler d'être séparé de moi. Aussi, je vais vous donner un conseil, vous adresser une prière. Faites faire un portrait qui soit celui de Pervenche devenue femme par les traits, mais ayant en même temps conservé pour vous, pour vous seul, sa jolie âme ingénue de fillette surprise par l'amour. C'est cela que je suis pour vous, mon ami... J'ai bien le droit d'être aimée telle que je ne puis exister pour personne au monde... Et je vous jure que vous n'avez pas à vous plaindre... Vous avez le meilleur de moi, quelque chose de très pur, très idéal et impérissable que j'aurais toujours ignoré si je ne vous avais connu, que je croyais mort jusqu'au moment où nous nous sommes revus...

Faites faire ce portrait. Trouvez un artiste jeune et qui ait aimé. Qu'il se serve de l'ancienne photographie de Pervenche ; qu'il en fasse l'image d'une femme, et, pour l'expression, rappelez-vous comment je vous ai regardé, ce certain jour, il y a quelques semaines. Qu'il me ressuscite avec mes yeux de seize ans, et qu'il y mette la clarté qui était dans ces mêmes yeux quand vous m'avez retrouvée femme. Enfin, et si tout cela ne suffit pas, dites-lui que cette femme vous aime... »

Ce portrait, reprit André, le voici. Vous devez le comprendre et l'admirer maintenant. L'auteur est un jeune Romain, d'âme tendre et passionnée, violente et poétique. Il était mon ami depuis deux ans déjà. Je suis allé le chercher tout en haut Montmartre. Je lui ai conté un peu de mon histoire et elle l'a ému ; je lui ai donné la photographie ; il s'est mis au travail, et, soutenu par la mystérieuse inspiration de la jeunesse, il a parfait ce chef-d'œuvre. Que d'heures nous avons passées ensemble, moi lui parlant d'elle, lui transcrivant ma pensée en traits et en couleurs. C'est mon amour qui lui a dicté ce portrait... Et puis, il avait aimé aussi, la mort lui avait enlevé sa maîtresse et je crois que son émotion est venue en aide à son talent. J'ai profité de sa douleur... Mais regardez donc, encore...

André m'avait pris par la main et ramené devant la toile...

Elle me semblait vivre, maintenant, Pervenche ; ses grands yeux doux me traitaient en ami, ne me grondaient pas d'avoir appris son secret ; ils me disaient : « N'est-ce pas qu'il a raison de m'aimer et que je le mérite ?... On dit que je suis belle ; mais lui seul m'a vue telle que je suis là, belle de cette beauté de jeunesse que son amour a évoquée et dont ne peut rayonner mon visage que lorsque mes yeux rencontrent ses yeux ou que ma pensée s'unit à la sienne ! »

Mandeuil interrompit ma songerie :

— Oui, mon cher, vous m'avez fait tressaillir quand vous m'avez dit que ce portrait vous rappelait, par sa double évocation de la jeune fille et de la femme, la Madone de Dresde ; ici, candeur et passion, pudeur et aveu d'amour, de même que dans l'œuvre de Raphaël il y a tout ensemble la mère et la vierge, du regret humain et de la céleste abnégation...

Il se tut, rêva un instant, puis son front se voila d'une pensée sombre et il s'écria :

— Ah ! mais pourquoi faut-il que nous doutions toujours et que

nous fassions souffrir celle que nous aimons ?... Figurez-vous — et il croisait ses bras comme pour me défier de croire à l'accusation qu'il allait former contre lui-même — figurez-vous qu'un mois ou deux plus tard, après que j'eus reçu des lettres de Pervenche, toute joyeuse d'apprendre que le portrait était fini, toute fière du bonheur qu'il me donnait, je me pris à soupçonner sa sincérité... je l'accusai de me tromper, je fus ce que nous sommes tous à certaines heures, quand une fatalité s'oppose à notre amour et l'irrite, je fus injuste, ingrat et lâche... Dans une de mes lettres, je m'en souviens, je lui disais ceci à peu près :

« Oui, je suis triste et furieux parce que rien ne me prouve que votre amour vive ailleurs que dans mon imagination. Qui sait si vous n'avez pas deux façons d'aimer que vous pratiquez toutes deux à la fois, m'accordant çà et là quelques instants de votre rêverie, tandis que vous livrez à un autre toutes les réalités de votre passion. Car, enfin, il y en a un autre... »

Sa réponse fut si navrante que j'eus honte et que je demandai pardon.

Vous le voyez, mon ami, je vous parle de notre liaison comme si elle existait, au sens mondain du mot, comme si j'avais vu Pervenche hier et devais la revoir demain. Au reste, n'avons-nous pas, elle et moi, malgré le temps, malgré l'océan qui nous sépare, subi toutes les crises d'une passion normale, évoluant et se développant en liberté, avec des tendresses, des reproches, des jalousies, d'ardentes réconciliations ?... C'est donc un amour complet que le nôtre. Vous riez, sans doute, et vous cherchez quelque secrète ironie dans ces paroles... Mais non ; et la suite va vous montrer que cette jalousie que je vous ai confessée était assez impérieuse pour me forcer à commettre d'étranges bassesses.

Un jour, Pervenche m'écrivit qu'elle viendrait peut-être passer octobre et novembre en France, à Paris. Au seul ton de sa lettre je compris qu'elle voyagerait avec son mari. Elle évitait tout ce qui pouvait me rappeler qu'un autre homme avait des droits sur elle... Mais, passons.

Cette nouvelle tout d'abord me transporta ; puis, à la réflexion, j'eus peur... peur d'une désillusion, peur de voir finir mon rêve en banale aventure, profaner mon idéale adoration par les répugnances, les dégoûts de certains partages. Toutefois, je fus assez charitable pour laisser ignorer mes tourments à Pervenche.

D'ailleurs, elle ne vint pas. Est-ce encore la fatalité qui ne voulait pas nous laisser nous réunir ; ou bien Pervenche eut-elle des craintes semblables aux miennes — et qu'elle me cacha ? Je ne sais. Il y a eu un empêchement à son départ; elle me l'expliqua dans une longue lettre dont les détails importent peu. Bref, son mari partit seul.

Il faut vous dire qu'à cette époque j'habitais encore Paris ; ce furent, du reste, les dernières semaines que j'y passai. Or, un jour, par un banquier de mes amis, j'appris que le mari de Pervenche — appelons-le Maurice — venait traiter une grosse affaire industrielle avec un groupe de financiers parisiens. Nous étions au fumoir, quand on se mit à parler de l'affaire devant moi ; en entendant prononcer le nom de cet homme, de l'*autre,* un frisson me secoua, et je me rappelle que dans mon égarement je me levai et pris un cigare, oubliant que je venais d'en allumer un. Personne, du reste, ne s'en aperçut. On discutait le succès possible de l'entreprise. Peu à peu, malgré moi, attiré, fasciné, je me mêlai à la conversation, très adroitement, feignant de m'intéresser à la question pour avoir le droit, le prétexte de me renseigner sur Maurice, interrogeant, et jouant une absolue ignorance, bien certain que personne ne pourrait ni découvrir ni même soupçonner mon subterfuge... Même je finis par prier mon ami de me faire rencontrer Maurice quand il serait à Paris. Cela ne tarda pas. On nous présenta l'un à l'autre et je ne puis vous dire quelle sensation j'éprouvai au moment où nos mains se serrèrent. Il me sembla que je me vengeais, par ma duplicité, de toutes les souffrances qu'il m'avait fait endurer ; que je l'écrasais maintenant de ma supériorité, puisqu'il était là, puisqu'il ne pouvait plus lutter dans l'âme de sa femme contre le souvenir qu'elle avait de moi, souiller par sa présence de mari le mystique et pur amour qu'elle me devait, qu'elle m'avait solennellement promis. C'était un soulagement délicieux de le considérer là, devant moi, de me dire : « Il n'est plus auprès d'elle. » Je le tenais enfin, lui, et je la reconquérais tout entière, elle.

Je fus des plus aimables avec Maurice. Je lui demandai comme une faveur de me laisser entrer dans l'affaire qu'il m'avait exposée et pour laquelle je lui témoignai la plus vive admiration. Nous nous quittâmes dans les meilleurs termes, avec promesse de nous revoir souvent... Et, le soir même, rentré chez moi, je

restai longtemps, très longtemps en contemplation devant le portrait... Pour la première fois, mes regards apaisés n'eurent plus pour elle que des caresses; nous nous aimions en toute sécurité; personne entre elle et moi ne dressait son ombre inquiétante.

Pendant les semaines qui suivirent, je me liai assez étroitement avec Maurice. Je déployai, pour y parvenir, un talent de diplomatie vraiment supérieur... Mais je voulais cette intimité. Depuis que cet homme était devenu, par son éloignement de Pervenche, inoffensif à mon rêve, il m'inspirait moins de haine que de brûlante curiosité. Il me fallait acquérir la certitude qu'il n'aimait guère, qu'il n'était pas vraiment aimé; ce serait pour moi une relative consolation, quand viendrait l'heure détestée où il s'en retournerait là-bas.

Donc, je le circonvenais, lui parlant mariage, lui vantant les agréments du célibat et professant que jamais je n'aurais pu me faire à la vie conjugale, aux tracas du ménage et de la paternité. J'observai, dans cette enquête psychologique, une progression lente et discrète. Lui ne se livra que peu à peu. Je l'épiais de l'œil impitoyable et patient de certains criminels d'Edgard Poë, à qui leur folie, loin de les exalter, donne un épouvantable sang-froid. Enfin, un jour, par phrases voilées, par formules discrètes, en gentleman qui ne veut pas avoir l'air de livrer les secrets mitoyens du mariage, il m'avoua qu'en effet, dans bien des cas, la vie commune des époux excluait vite l'amour et tout ce qui lui ressemble; qu'une femme ne pouvait avoir pour son mari qu'estime, affection, tous les insipides succédanés de l'amour; que, du reste, cela était inévitable et valait mieux ainsi... Le cœur battant d'espoir, je le poussai jusqu'à des considérations plus intimes encore, et il confirma, il accentua même ses précédentes déclarations. Je ne pus dissimuler mon ravissement. Je lui répétais : « Comme vous avez raison! » Je lui eusse volontiers pris les mains, crié : « Merci! » Je l'aimais presque! Et c'était juste, puisque ses paroles d'amertume et de désillusion étaient pour moi autant de paroles d'apaisement et de joie.

Mes lettres à Pervenche se ressentirent du changement qui s'était fait en moi. Elle me répondit que ma satisfaction serait plus complète encore si elle pouvait me dévoiler toute la froide réalité de sa vie d'épouse. Elle finit même par me dire :

« Je parie qu'*il* ne me reconnaîtrait pas s'il voyait mon por-

trait, le portrait de votre Pervenche, telle qu'à vous seule elle est jamais apparue, ayant dans son sourire toute sa jeunesse, dans ses yeux tout son amour. »

Or, ceci, j'en suis sûr, n'était de la part de mon amie qu'une forme renforcée d'affirmation, non une bravade. Néanmoins, dès ce moment, la phrase de Pervenche demeura dans ma mémoire, devint une obsession ; j'étais pris d'une irrésistible envie de tenter l'épreuve.

J'avais le portrait chez moi, aussi bien dissimulé qu'il l'est ici. Un matin, je le sortis de sa cachette et le mis en évidence, dans mon fumoir, sur un chevalet. Maurice devait venir déjeuner avec moi, à midi. Tout le temps du repas, je fis bonne contenance ; en entrant dans le fumoir, je parvins à lui offrir un cigare de l'air le plus négligent du monde ; je n'avais même pas tourné la tête du côté du portrait. Lui le vit : tout de suite il s'en approcha et le contempla silencieusement ; je m'avançai alors, tenant d'une main un verre à liqueur, de l'autre une bouteille, et lui dis : « Un peu de cognac ? » Il répondit avec distraction :

« Merci, non... Oui, un peu. »

Puis, après un instant :

« Qu'est-ce que c'est que ce portrait ?...

— C'est une étude que j'ai achetée un jour pour rendre service à un artiste de mes amis. Et puis j'aimais cette peinture... C'est bien, n'est-ce pas ?

— Oui. Vous êtes sûr que c'est une étude ?

— Absolument ; j'ai vu le peintre y travailler.

— C'est curieux, j'y trouve une vague ressemblance avec quelqu'un que je connais.

— Vraiment ? »

Il se mit à rire et dit :

« Avec ma femme !

— Pas possible.

— C'est vrai,.. Et pourtant... »

Et après un nouvel examen très attentif :

« Pourtant, ça n'est pas elle... Je ne voudrais pas qu'elle m'entendît, — et il sourit malicieusement, — mais je dois avouer que ce portrait, si c'était le sien, la rajeunirait et la flatterait beaucoup. J'y retrouve bien certaines lignes, seulement l'expression

me déroute... Ma femme a une figure sérieuse, plutôt froide, et ce n'est là ni son regard ni son sourire... »

Je répondis :

« C'est singulier ces rencontres de ressemblance, et cependant, je m'étonne qu'elles ne soient pas plus fréquentes, étant donnée la multitude immense des êtres humains de race blanche. »

Là-dessus, je lui tendis son verre d'eau-de-vie et j'affectai de détourner l'entretien. Il s'y prêta aussitôt par courtoisie, pour ne pas m'ennuyer d'un sujet de conversation dont je ne pouvais, semblait-il, parler qu'en aveugle,

Ainsi j'étais parvenu au comble de mes vœux. Mon rêve, dès lors, avait tous les droits à l'existence. J'étais aimé de celle que j'aimais et que son mari n'avait jamais connue. J'écrivis à Pervenche le jour même, afin qu'elle partageât avec moi le triomphe de cette épreuve.

Je fus heureux tant que dura le séjour de Maurice à Paris. Mais à mesure que le temps s'écoulait, la menace de son départ me causait une angoisse plus pénible ; j'essayai de tous les moyens pour le retenir, lui, le mari. Je fis même surgir secrètement des obstacles à la conclusion de son traité, bien que j'eusse engagé dans l'entreprise une somme importante pour moi. Mais toutes ces machinations ne me réussirent guère. Je n'obtins qu'un retard de quelques jours. Alors, quand son départ fut irrévocable, je lui racontai, incidemment, d'un air ennuyé, que je serais, sous peu, obligé moi-même d'aller au Havre pour affaires ; bref, j'agis en sorte qu'il me proposa de l'accompagner... Et je finis par céder à ses instances.

Nous descendîmes à ce même hôtel où j'avais, dix-huit mois avant, dit adieu à Pervenche... Puis, le lendemain, j'accompagnai Maurice à bord... Si l'idée d'un crime ne m'est pas venue, j'ai pourtant songé, à cette minute-là, que Maurice aurait pu mourir en France ; que nous aurions été libres, elle et moi ; que maintenant encore le bateau pouvait sauter, couler, brûler... mais que rien de tout cela ne serait, parce que Dieu n'a pas coutume de nous accorder les ineffables bonheurs criminels... Et, comme autrefois, dans une plus sombre tristesse encore, j'ai regardé le paquebot fuir avec ses hauts tourbillons de fumée noire, que le vent chassait vers la haute mer.

Ces événements m'avaient accablé. C'est alors que je me décidai à quitter Paris et vins m'installer ici. Pendant les premiers

jours, après le départ de Maurice, et tant que je n'eus pas la certitude officielle de l'arrivée du paquebot en Amérique, ma souffrance n'eut rien d'aigu. Mais ensuite !... Vous me comprenez... Le mari était auprès d'elle maintenant !!! J'eus envie de déchirer ce portrait à coups de poignard ; la terreur d'être seul après ce sacrilège, tout seul, m'arrêta. Il me fallait un souvenir d'elle à vénérer, comme à ces vivants qui gardent une boucle de cheveux, un gant de bal, un ruban, une fleur sèche, quelque chose de la morte aimée.

J'avais résolu de ne pas écrire le premier et je me tins parole. Enfin, une lettre m'arriva. Pervenche ne me parlait pas du retour de Maurice. Mais par une délicatesse prévenant ma jalousie, elle me glissait cette phrase : « Rien n'est changé dans ma vie... je suis toujours à vous, et tout ce qui n'est pas votre souvenir m'ennuie ou me répugne. » Cet aveu m'apaisa. Elle était donc bien pour son mari la froide bourgeoise qu'il n'avait pas reconnue dans le portrait de ma rayonnante amie. Seulement, à la fin de la lettre, il y avait ces lignes que je vais vous lire et qui me firent pleurer de regret, de dépit et de rage. Les voici :

« Et maintenant, mon ami, voulez-vous que je vous raconte le rêve que j'ai eu durant les semaines — trop courtes — où j'ai vécu toute recueillie dans mes pensées, dans mon cher veuvage ? Un rêve impossible, sans doute, puisque je m'en suis éveillée et que ma raison s'est moquée de moi au réveil. J'ai rêvé que j'étais une fleur solitaire transplantée par la main des hommes sur un rivage perdu, sous un autre ciel et bien loin du jardinet où l'oiseau aimé mêlait dans l'air ses chants d'amour à mes parfums. Et je pleurais à la façon des fleurs chagrines ; une rosée de larmes emperlait mes couleurs pâlies. Mais voilà que tout à coup, dans mon sinistre isolement, j'entendis un bruit d'ailes... C'était l'oiseau de là-bas, l'oiseau d'autrefois, le mien, qui avait traversé les mers, entre deux orages, et qui venait, pour un instant, se poser près de moi pour me chanter sa chanson et boire mes pleurs en les baisant... Oui, j'ai fait ce rêve de fleur ou de femme... ce rêve qui pourrait être celui d'une prisonnière !... Un instant le geôlier s'est éloigné... Elle s'est mise à la fenêtre et en vain elle a espéré que l'amoureux allait venir, escalader la muraille et monter jusqu'à ses lèvres, pour un baiser, comme Roméo ! Mais l'amoureux n'est pas venu et maintenant la fenêtre est fermée ! »

Maudeuil froissa la lettre, la jeta sur la table et s'écria :

— N'est-ce pas que j'ai été bête, et que c'était bien simple de m'en aller là-bas, tandis qu'il en était temps, vers la fleur solitaire des grèves ? N'est-ce pas que j'ai dû éprouver tous les repentirs, toutes les colères que nous donne l'impitoyable « trop tard » ? Dès lors, je voulus avoir la promesse d'un revoir. Je l'obtins. Elle me jura que dans la mesure de la possibilité humaine, elle viendrait en France avant deux ans et m'accorderait une parcelle de sa vie, fût-ce un jour, fût-ce une heure, fût-ce pour me donner l'espoir de plus longues voluptés futures, ou me laisser tout son amour dans un baiser d'éternel adieu... Cette promesse m'a calmé, attendri, charmé. Et depuis ce jour, je reste là, je vis avec ce portrait, tout seul... Je ne veux pas oublier ni douter. Je ne veux pas que l'attrait vulgaire des fausses amours puisse me tenter, me distraire, ose troubler l'idéale jouissance de mon attente. — Oui ! j'attends !...

Il se tut. Des heures avaient fui. La lampe mourait. André alluma un flambeau, puis alla s'asseoir sur un divan, au fond de la chambre, las d'avoir tant parlé, de s'être tant souvenu. Nous restâmes tous deux dans un long silence, encore étourdis.

Il me dit enfin :

— J'ai abusé de vous. Mais vous allez pouvoir dormir ; j'ai terminé mon récit.

— Mais, répondis-je, l'histoire n'est pas terminée... Elle aura bien une suite... et un dénouement... qui sera peut-être un début.

— Je ne sais pas, fit-il.

Je risquai cette question :

— Et si Pervenche ne vient pas?

— En ce cas, répondit-il avec une tristesse hautaine, je tâcherai de n'avoir plus ni mémoire, ni cœur, ni âme. Je ne regarderai plus en arrière, vers le passé, je baisserai les yeux pour ne pas voir l'avenir; je renierai l'espérance, la foi, l'amour... Et ce portrait, je le voilerai d'un drap noir, avec une grande croix blanche, comme on en met sur les cercueils...

Il quitta le coin sombre où il était, prit le flambeau et me dit :

— En voilà assez, je vais vous reconduire jusque chez vous.

Je l'interrompis :

— Plus qu'un mot, André ! Quand doit-elle venir ?

— Il y a, dit-il, déjà six mois d'écoulés depuis qu'elle m'a promis de venir avant deux ans...

Et pour bien clore l'entretien, il ajouta:

— Tout ce que je vous ai raconté ce soir, je ne le regrette pas, à condition que vous n'ayez jamais l'air, avec moi, de vous en souvenir... Voici qu'il est deux heures du matin. C'est de la folie de veiller si tard. Nous n'allons pas pouvoir chasser demain avant midi... Et ce sera votre faute.

J'achevai la semaine chez Maudeuil. Pendant trois jours encore nous battîmes ensemble les bois et les marais. Nous causâmes de tout, sauf de Pervenche, sauf du portrait qui avait disparu, voilé de nouveau derrière la draperie.

En disant adieu à mon ami, je le remerciai de son hospitalité de façon à lui faire entendre que le plus précieux témoignage d'amitié qu'on puisse donner à son hôte est une confidence ; je lui serrai la main plus affectueusement que jamais et je partis... Puis quand la voiture qui m'emmenait fut au tournant de la petite avenue, je me retournai pour le revoir encore. Il était debout, au seuil de sa porte ; il me fit de la main un dernier signe et ensuite il haussa tout à la fois les bras et les épaules comme pour me marquer, sinon son découragement, du moins l'incertitude inquiète de son espérance.

Et moi, pris de pitié vraiment, je déplorais de n'être pas un païen d'il y a deux mille ans pour qu'il me fût possible d'aller, — au nom de mon ami, cet amant si loyal, si patient, si fidèle, — d'aller dans un temple de Paphos ou d'Amathonte invoquer la déesse des baisers et fléchir sa rigueur en lui sacrifiant des colombes.

Mais, comme le soir même j'étais rentré à Paris, la vie me ressaisit aussitôt et ne me laissa plus le loisir de songer à cette histoire.

Pourtant, j'en ai su à peu près l'épilogue.

L'année suivante, ayant été obligé, pour affaires, de parcourir le département qu'habitait Maudeuil, l'idée me prit de m'arrêter vingt-quatre heures chez lui... s'il y était encore. Je lui écrivis. Il me répondit qu'il m'attendait. Je fus exact. Il m'accueillit très affablement. Le temps passa sans que je fisse allusion au récit jadis entendu ; et pourtant ma curiosité s'était réveillée depuis que je me retrouvais dans cette maison où André avait évoqué devant moi le subtil et troublant souvenir de son amie. L'aimait-il encore ? Son rêve était-il fini ? Vivait-elle, Pervenche ? Et le

portrait, dormait-il toujours derrière son voile ? Autant de questions irrésolues.

Après le déjeuner, comme il faisait très chaud dehors, — on était à la fin de juin et le soleil, sur la terrasse, mangeait presque toute l'ombre des marronniers, — André me dit :

— Montons à la bibliothèque, nous y serons au frais.

Je pensai :

— Enfin, je vais revoir le portrait !

Non, je m'étais trompé sans doute, car la tenture sombre n'était plus là. Il y avait, à la place, une très grande et profonde armoire toute en verre, une espèce de bow-window retourné, qui faisait saillie dans la pièce, et à laquelle on devait accéder par une porte, également vitrée, dont j'apercevais le loquet. Ce qu'il y avait à l'intérieur, nul ne pouvait le voir. Tout le vitrage était recouvert de stores légers, fixées en dedans.

Je me taisais, mais mon regard allait, venait, malgré moi, de la porte à André et d'André à la porte. Il sourit. Je n'y tins plus et je lui dis :

— Vous l'avez ôté ?

Il ne répondit pas. Je poursuivis :

— C'est donc une chapelle, maintenant, et l'image est drapée du suaire noir à croix blanche ?

Il prit dans sa poche une petite clef et la tourna dans la serrure. Aussitôt, le vitrage s'ouvrit largement ; les parois vitrées se rabattirent à droite et à gauche... et voici ce que je vis :

Au fond, un peu penchée en avant, comme pour mieux me regarder, l'image souriait, plus radieuse qu'autrefois, vivante et fière de son amour. Pas de voile noir, pas de croix mortuaire, mais tout autour, partout, des fleurs, des fleurs, encore des fleurs !!

Elles enveloppaient le cadre : elles rampaient aux genoux de l'aimée, se haussaient pour des caresses jusqu'à ses mains, frôlaient ses épaules, auréolaient son front.

Il y avait des pervenches, modestes et prosternées devant leur reine ; des roses claires qui s'inclinaient respectueuses ; des lilas blancs et des lis, immobiles et droits dans leur candide rêverie... Mais il y avait aussi, çà et là, des roses rouges, des œillets de pourpre, de vermeilles tulipes, fleurs ardentes qui devaient parler de baisers !...

Toutes pourtant, les audacieuses et les timides, les passionnées et les virginales, toutes semblaient avoir le droit d'être là, d'exhaler leurs parfums et d'épanouir leur beauté en l'honneur de Celle qui était vierge et femme à la fois, qui avait les yeux et les lèvres de l'une, le regard et le sourire de l'autre.

Et devant la joie de toutes ces fleurs, une pensée me vint aussitôt. Je me tournai vers André et murmurai :

— Vous l'avez revue ?...

Il ne répondit pas ; seulement une lueur de gratitude et de tendresse infinies éclaira son visage, tandis que, lentement, il posait son doigt sur sa bouche pour m'ordonner le silence.

Et depuis, je n'ai jamais rien pu savoir.

Adolphe CHENEVIÈRE.





L'horizon obscurci par les chapeaux de ces dames. (*Pasquino*, de Turin, 1897.)

L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

LA MODE A CENT ANS DE DISTANCE

La mode d'aujourd'hui, c'est-à-dire le ridicule de demain : la mode d'hier, c'est-à-dire le ridicule d'aujourd'hui. Et, grâce à cette façon de voir, les générations nouvelles trouvent toujours un malin plaisir à critiquer ce que l'on proclamait idéal lorsque la mode, de par son autorité incontestée, avait décidé que l'on s'habillerait ainsi. Paniers, crinolines, tournures, costumes à la grecque aux étoffes transparentes, toilettes matelassées, robes aux queues traînantes, véritables balayeuses de la rue, robes écourtées transformant les femmes en fillettes, toutes choses portées, admirées et devenues pour nous sujets à critiques acerbes.

La caricature, rendons-lui cette justice, ne désarma jamais. Toujours là pour saisir au passage les excentricités du costume : ainsi le théâtre, en tout temps, a bafoué les ridicules humains.

En 1797 comme en 1897 les crayons ne chômaient point : les fins de siècle Directoire ne furent pas plus épargnés que les fins de siècle troisième République. Merveilleuses et Incroyables passèrent sous les fourches caudines de l'image sans plus de façon que s'ils avaient vécu sous notre très démocratique société : tels de vulgaires bicyclistes, tels de simples costumes tailleur.



Et, en fait, comment s'habillait-on, il y a un siècle, en 1797, sous le Directoire, alors que la mode n'avait inventé ni les immenses chapeaux aux ailes protectrices, ni les toquets aux ornements échafaudés, ni les jaquettes officier aux soutaches, aux brandebourgs multiples, ni les collets aux immenses cols Médicis transformant les femmes en autant de tulipes.

Comment ? — *Le Messager des Dames*, de 1797, va nous renseigner. « Tout ce qui n'est pas atteint d'anglomanie » écrit-il, « est proclamé par nos Merveilleuses d'un bourgeois qui effarouche, d'un maussade à donner des vapeurs. » Il est vrai qu'en cette même année, l'*anglomanie*, dont l'influence se fera souventes fois sentir durant le siècle, devait céder le pas à l'*anticomanie*. Et tout cela, au fond, reposait sur le même principe, le besoin de dégager le corps de ce qui l'enserrait, de ce qui l'engonçait. Ce n'était pas assez d'avoir démoli la Bastille politique, il fallait aussi démolir les Bastilles de la toilette.

Le mouvement commence en 1795 et il ira sans arrêt jusqu'en 1815, époque où, prise d'un remords subit, la société se mit à cacher ce qu'elle avait pu voir, sans rougir, vingt années durant.

En notre fin de siècle, le vêtement cherche à accuser les formes ; sous les velours et sous les draps, il faut être moulée : en la fin de siècle de nos grands-parents les robes de linon venaient tout naturellement se coller sur le corps. Et la taille montait, montait toujours jusqu'au mo-



Habillements à la mode.
(D'après l'*Almanach de Gœttingue*, 1796.)



ment où, sous le Consulat, elle aura atteint son apogée. Nous aussi, en ces derniers temps, n'avons-nous pas essayé pareille transformation?

Qu'est-ce que la petite veste, le spencer de 1797, sinon le boléro, le figaro de 1897? — Qu'est-ce que le chapeau en feutre de 1797, se rapprochant quelque peu du chapeau d'homme, si ce n'est le chapeau de soie de 1897, lui-même proche parent du chapeau des « cocodès » de 1867? — Enfin, souventes fois, la femme de 1897 ne relève-t-elle pas sa robe comme la femme de 1797, en la prenant, en paquet, sur son bras?

Rapprochements non cherchés, — je dirai mieux, — similitudes provenant de choses dissemblables. Mais, de toute façon, revenez-y curieux à enregistrer.

Et si l'on prend, maintenant, la femme, par les pieds, là aussi, transformation complète : ce ne sont plus les hauts talons Louis XV, mais le petit soulier à bandelettes, l'escarpin léger, en cothurne, dont les actuelles chaussures plates dites « chaussures à l'anglaise » sont, évidemment, les descendantes directes.



Habillements à la mode.
(D'après l'*Almanach de Gœttingue*, 1797.)

En 1797 comme en 1897 la mode n'a ni centres, ni époques fixes : naissant on ne sait où, elle est maintenue par on ne sait qui et finit on ne sait comment. C'est du moins ce qu'écrivait La Mésangère en son précieux *Journal des Dames et des Modes*, car le véritable dispensateur des élégances c'est, alors comme aujourd'hui, le *couturier* inventant, pour remplir son escarcelle, les modes que les grandes dames créaient,

autrefois, elles-mêmes, pour leur propre plaisir et leur propre vanité.

Mais grande, et combien ! la différence, entre les étoffes de 1797 et les étoffes de 1897. La caractéristique d'alors, c'est l'absence voulue, cherchée de la soie, son remplacement par la mousseline, les linons et leurs dérivatifs. La soie brochée c'était, à la fois, trop lourd et trop Pompadour ; il eût fallu les petites soies pelure de notre fin de siècle, dues aux métiers populaires.

Et pour tout dire, ce que cherche 1797 c'est le corps libre dans un vêtement libre, flottant. D'où pour principe unique d'habillement, le fourreau de gaze, le *juste*, transformant les femmes en autant de statues vivantes recouvertes d'un voile léger dit *robe en chemise*, retenu par une seule ceinture au-dessous du sein. « Ce sont sans doute des nourrices, voyez comme leurs seins se projettent », écrivait un observateur satirique, Polyscope. « Non, ce sont de très jeunes personnes qui cherchent des maris; toutes ont l'air de faire ainsi gonfler les plis de leurs robes. »

Aujourd'hui!... Ah ! certes non! plus de comparaison possible. La femme est à nouveau la châsse ornée, opposant au déshabillé sans fard de 1797 la science voulue, cherchée, des déshabillements compliqués. Cela plaque; cela flottait. Au fichu, au schall nous opposons la jaquette-tailleur. Aux cous nus, aux épaules découvertes nous opposons les collets de fourrure, et les cols Médicis.

II

Donc le principe, c'est le Nu; les nudités gazées, même les nudités cyniquement affichées à tel point que, souvent, les dames se plaignent qu'on leur manque de respect. Bien mieux : les provinciales se refusent à croire que pareilles toilettes se puissent porter et il faudra que le *Journal des Dames et des Modes* leur en donne l'assurance.

« On se plaint que nos gravures » lit-on, à la date du 25 pluviôse an VII, « exagèrent la vérité du costume parisien et ne paraissent que des caricatures épigrammatiques. Il n'est pas possible, ajoute-t-on, que telle soit la mise des femmes honnêtes. Nous osons protester que nos figures sont toutes dessinées d'après nature, et que nous avons soin de choisir nos modèles dans les bals les mieux composés, les sociétés les plus honnêtes. C'est sans doute la nudité des gorges qui a paru invraisemblable à nos

correspondants. Voici un trait dont j'ai été témoin : je sortais du théâtre Feydeau, en même temps qu'une femme très honnête à qui son mari donnait le bras. Son sein était absolument découvert, mais au moment qu'elle mit le pied sur la dernière marche de l'escalier, pour ne point étaler, sans doute, tant de charmes, aux yeux d'un profane vulgaire, l'époux tira son mouchoir et en couvrit la nudité de sa femme, jusqu'au moment où elle joignit sa voiture. »

Du Molière en action, sans esprit de tartuferie, cependant.

Et plus on va, plus le décolleté s'accentue ; plus *les habillages en nu*, je veux dire les chemises de linon laissant voir au travers de leur clarté « jambes et cuisses embrassées par des cercles diamantés, » se popularisent, malgré vents et marées, malgré l'extrême rigueur des froids.



Costume de juillet 1797.

Chapeau spencer violet, plumet blanc. Robe blanche, schall rose à bordure noire. Cothurne cerise. Ganses violettes sur le devant de la robe tenant lieu de ceinture.

Planche du « Costume parisien ». *Journal des Dames et des Modes.*

En floréal an VIII, *l'Ami des lois* publiait ce petit entrefilet :

« Une dame qui s'est fait remarquer dans les bals et aux promenades par ses vêtements légers et diaphanes, vient de recevoir en cadeau un coffret en acajou, avec une clef d'or, et cette inscription : Vêtement pour Mme ***. Le coffret a été ouvert avec empressement au milieu d'une société nombreuse, il renfermait une feuille de vigne. »

La même année, à la promenade de Longchamps, qui a repris tout l'éclat de l'ancien régime, et où se montrent sous une forme piquante des exhibitions chevaleresques, on place dans un cabriolet, aux côtés d'un jeune homme paraissant transi de froid, malgré habit, gilet croisé et triple cravate, sous laquelle disparaissent les oreilles et le nez, un mannequin représentant une femme entièrement nue. « Combien y ont été trompés, dit un journaliste gouailleur, et ont pris ce buste de cire peinte pour une dame à la mode ! »

Même année encore, La Mesangère engage le dialogue suivant entre un couturier et une provinciale : « Citoyen, j'arrive de mon département. Indiquez-moi la mode, afin que je m'y conforme. — Madame, c'est fort aisé : en deux minutes je vais vous y mettre, si vous le voulez. — Très volontiers. — Otez-moi ce bonnet. — Le voilà. — Otez-moi ce jupon. — C'est fait. — Otez-moi ces poches. — Les voici. — Otez-moi ce fichu, ce corset, ces manches. — Est-ce assez ? — Oui, madame, vous voici actuellement à la mode, et vous voyez que ce n'est pas bien difficile, il suffit de se déshabiller. »

Pas de vêtement, le moins de vêtement possible, tel est, en effet, le mot d'ordre.

Il faudra le froid exceptionnel de l'an VII pour voir apparaître, tolérer momentanément, du moins, jupon de laine tricoté, spencer ouatté, redingote de satin et encore sans manches. Je dis, momentanément car cela dura juste quinze jours.

L'espace d'une gelée !

III

Et maintenant, considérons le costume dans ses grandes lignes.

La robe, c'est la robe en chemise, presque toujours d'une seule pièce, — très rare est le corsage — ornée, sur le devant et sur le côté, de broderies, blanches ou de couleur. Avec un fichu effleurant à peine l'extrémité des épaules et pendant en longues brides, la femme est habillée. Bientôt le fichu deviendra *schall*, sans être pour cela moins aérien : une partie flottera sur les épaules, tandis que l'autre, la plus considérable, tombe élégamment sur l'avant-bras ou se tient de la main droite. Fichu, schall, tout se porte en écharpe.

Quelquefois, sur cette première robe, vient se placer une

redingote, mais c'est le maximum de ce que l'on puisse accorder; ne demandez pas autre chose.



Modes anglaises (Novembre 1797.)
Planche de la *Gallery of Fashion* (tome IV, 1797.) journal publié à Londres par Heideloff.
D'après un original en couleurs. (Collection de M. Liez.)
Gants jonquille et dentelles espagnoles.

Nus les seins, nus les bras : toutefois, ceux-ci se laissent encore volontiers couvrir de fourreaux improprement appelés gants et plus rarement manches.

Les chapeaux-bonnets sont chargés de plumes et d'aigrettes tandis que les éventails, les ombrelles, les manchons énormes, — véritables tunnels en fourrure ou en plume, — occupent la main.

Voici, ce qui ne manque pas d'un certain piquant, les annonces des nouveautés offertes en l'an VII par le Worth de l'époque, la citoyenne Lisfrand.



Habillements à la mode.
(D'après l'*Almanach de Gœttingue*, 1796.)

« *A la Renommée*, Palais-Égalité, nº 41. La citoyenne Lisfrand *auteur* des robes de fantaisie, vient de mettre en vente : 1º des *Douillettes économiques*, de trois sortes de coupes et de trois sortes de ouatés, pour les femmes très maigres, pour celles qui ont de l'embonpoint et pour celles qui sont très grasses ; 2º des *robes rondes à la Maxia ;* 3º des *robes à la Sélasie ;* 4º des *robes à la Parnassia ;* 5º des *robes rondes à la Néméa ;* 6º des *chemises à la Bettis ;* et elle observe qu'elle possède le talent d'égaliser les tailles contrefaites avec des coussins artistement rangés ; le prix est selon la peine qu'ils donnent pour les faire. »



Habillements à la mode.
(*Almanach de Gœttingue*, 1798.)

Et dans une autre annonce on voit également apparaître, avec le prix des costumes, des robes *à la Cybèle*, *à la Maltaise*, *à la Lydie*, des camisoles *à la Frileuse*, des chemises *à la Carthaginoise*, tout un arsenal gréco-romain, assyrico-barbare, sans que jamais une appellation quelconque vienne rappeler les victoires ou les événements du jour. Si, je me trompe, 1797 avait vu les *robes froncées à la Coblentz*.



Habillements à la mode.
D'après l'*Almanach de Gœttingue*, 1798.)

Dans son spencer étriqué, sorte de veste trop courte, avec sa perruque grecque, avec sa robe troussée jusqu'au mollet, qu'elle soit flottante comme une chemise, ou fermée en redingote croisée, la femme de 1797 produit l'effet d'un buste volumineux se terminant en forme de cône.

Et, chose caractéristique, qui montre bien la folie de l'époque, les principes sur lesquels repose sa toilette sont absolument contraires à ceux de la mode adoptée par les hommes. Voici, en effet, pour ne pas laisser le sexe fort entièrement dans l'oubli une comparaison entre l'habillement des deux sexes empruntée à un pamphlet de l'époque :

« Monsieur porte une large cravatte qui lui enveloppe jusqu'au menton. Madame a le dos, les épaules et la poitrine découverts jusqu'au milieu du corps.

« Nos habits ont des tailles qui descendent jusqu'aux cuisses. Celles des femmes dépassent à peine les épaules.

« Les basques des uns n'atteignent pas le jarret. Les queues des autres traînent dans la poussière.

« Nos élégantes ne portent plus de jupons. Nos jeunes gens sont, aujourd'hui, juponnés depuis les oreilles jusqu'aux reins.

« Le blanc est la couleur favorite des premières. Les seconds n'adoptent que les couleurs foncées.

« Autant on met de soin d'un côté à montrer sa jambe et à dessiner sa cuisse — autant on semble en prendre de l'autre pour dissimu-



Habillements à la mode.
D'après l'*Almanach de Gœttingue*, 1798.)

ler ses formes, au moyen des bottes et des larges pantalons. »

Côté des femmes — côté des hommes : pouvait-on dire, alors, avec raison en présence de différences aussi marquées. De nos jours, il en sera tout autrement, et sur ce point la comparaison aboutit à la dissemblance la plus complète. En effet, tandis que le XVIII[e] siècle expirant, séparait de plus en plus les deux



Caricature de modes d'hommes.
Planche en couleurs faisant partie de la collection *Le Suprême Bon Ton.*

sexes dans leurs excentricités d'habillement, le XIX[e] siècle, en ses derniers jours, cherche au contraire à rapprocher hommes et femmes. La femme vient à l'homme, prend ses modes, se masculinise de plus en plus, préparant pour le XX[e] siècle un être hybride qui ne sera, à proprement parler, ni homme ni femme.

Dès aujourd'hui l'on pourrait reprendre, avec avantage, la fameuse caricature : « Quel est le plus ridicule des trois ? », en la modifiant ainsi : « De l'homme-femme ou de la femme-homme, qui est le plus ridicule ? » Question que je me contente de poser et que je laisse mes lecteurs résoudre.

John Grand-Carteret.

Le Gerant : F. Juven. Paris-Imp. PAUL DUPONT. 53.1.97.



Rodolphe Salis.

L'AUBERGE DU CHAT NOIR[1]

Comment l'appellerons-nous ?

Vous croyez, sans doute, qu'il s'agissait d'un enfant dont la naissance était prochaine. Vous vous trompez.

Il n'était question que d'un projet depuis longtemps en gestation dans le cerveau d'un jeune peintre, Rodolphe Salis.

Il voulait créer à Montmartre un nouveau cabaret.

Comment l'appellerons-nous, répétait-il souvent à ses amis. Soyons plus vivants que le *Rat mort*, moins antiques que la *Nouvelle Athènes*, et plus modernes encore que la *Grande Pinte*...

Sera-ce la *Licorne* ? Un peu vieil le Faubourg. Le *Lyon d'argent* ? Bien province, même avec un *y*. Assez de *Grand Pélican*, d'Arab

(1) Au moment où le célèbre cabaret vient de disparaître, il nous a paru intéressant d'en rappeler les origines et l'histoire.

d'or, de *Bœuf couronné*, de *Pot d'étain* et de *Corne d'abondance!* Non, tout cela ne vaut rien. C'est bon pour les romans d'avèntures, et je ne veux pas tenir une hôtellerie pour les Gorenflots du quartier.

Il faudrait un animal symbolique, quelque chose d'étrange comme la bête de l'Apocalypse?

Voyons, disait-il, en caressant sa barbe blonde, à quel quadrupède, compagnon de l'homme, donner la préférence?

A l'âne? Au cheval? Au chat?

Le chat... pourquoi pas? le carnassier domestique, le félin hirsute, le digitigrade fluet, de Théophile Gautier, taquiné par Balzac, chanté par Baudelaire, Rominagrobis et Rodilardus de La Fontaine, biographié par Champfleury, et que notre ami Rollinat appelle la panthère du foyer? Il a eu son historiographe, Moncrif. Il a passionné Delacroix, Eugène Lambert, Renouart, Steinlen. Il a été haï par Ronsard, mais il a été aimé par Albéric Second, Léon Gozlan, Théodore Barrière et Paul de Kock que Gill, dans l'*Éclipse*, a représenté à cheval sur un gros matou. Il est puissant, avec des griffes sous sa patte de velours, et doux, avec une étincelle électrique dans les yeux... Il est mystérieux, étrange, imprévu, jamais banal.

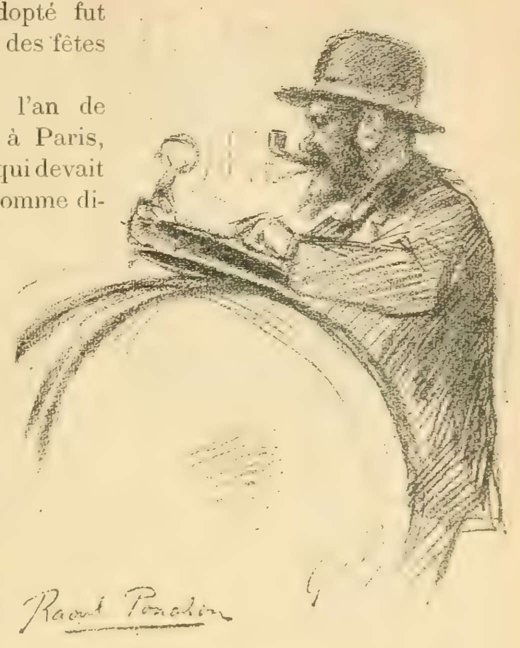
Seulement pas de *Chat qui dort*, de *Chat qui pelote* ou de *Chat qui pèche*. Tous ces hauts personnages ont fait leur temps, comme les chats de La Fontaine.

Donc, le chat, tout simplement, avec une seule épithète. Mais laquelle? Le *Chat botté*? Bon pour les cordonniers. Laissons ce titre au conteur Perrault, l'Homère des enfants. Le *Chat de Perse* ou le *Chat Huant*? Non, pas de Janus à deux fronts. Le *Chat gris*? Ils le sont tous la nuit. Puis, quelle allusion aux meilleurs clients, à ceux qui boivent trop! Le *Chat blanc* ne donne aucun relief sur l'enseigne. Alors le *Chat noir*? Oui, le *Chat noir*, immortalisé par l'affiche de Manet. Le *Chat noir* second du nom, qui a ses papiers et ses titres de noblesse, car une médaille de la bibliothèque porte en enseigne autour d'une tête de chat ces mots patriotiques: *Chat noir premier*, né en 1725. Certainement! Eureka! *Vive le Chat noir!* Ce sera d'une jolie sonorité, d'une prononciation facile. Quelle superbe tache comme silhouette! Je la mettrai partout dans ma taverne, cette couleur diabolique.

Les réflexions qui suivirent ne furent pas longues. Bientôt le

nouveau vocable adopté fut placardé, arrosé par des fêtes mémorables.

C'est ainsi qu'en l'an de grâce 1881, naquit, à Paris, un cabaret modeste qui devait révolutionner l'art, comme disaient les romantiques.



Raoul Ponchon.

Mais, avant de décrire l'auberge comme elle le mérite, disons quelques mots de l'aubergiste qui, destiné à devenir l'un des amuseurs de Paris, sut si bien attirer chez lui la foule par sa nature fougueuse et primesautière.

Un peu d'histoire rétrospective. Rodolphe Salis arrivait de Chatellerault à Paris en 1872, et non vers 1879 comme on s'est plu à le répéter. Sept ans de Paris en plus ne sont pas une quantité négligeable.

Il était alors vaguement peintre religieux pour le compte d'une maison de la rue de Vaugirard et faisait souvent des chemins de croix à huit francs la toile de quinze, pour orner les églises des villages les plus lointains et les plus inconnus.

Voici une jolie anecdote sur ces débuts rappelant Murger, que Gabriel Salis, frère de Rodolphe et non moins cabaretier, a contée récemment à M. Adolphe Busson.

« Rodolphe avait embauché une demi-douzaine de rapins à qui il assurait le vivre et le couvert et qui exécutaient à la grosse des têtes de saint Joseph. Parfois la chère était maigre, ils réclamaient un supplément, et lorsque Salis fermait l'oreille à leur plainte, ils prêtaient à saint Joseph une mine piteuse qui dénaturait l'expression de sa sereine physionomie. Si bien que Salis



Émile Goudeau.

rentrant au logis trouvait une collection de saints pleurant à chaudes larmes avec des nez longs d'une aune. Il dut capituler, corser ses menus, moyennant quoi saint Joseph recouvra sa placidité. »

Comme le métier allait cahin caha, il méditait de s'expatrier. Il voulait partir pour les Grandes Indes. Des illustrations de lui avaient éclairé les murs de la salle des dépêches du pauvre défunt : *le Citoyen*.

Journaliste aussi, par occasion, il avait débuté à la *Hève* du Havre et aux *Cloches*, de Paris, avec des portraits, plume ou crayon, où il anathématisait Veuillot et pourfendait Cassagnac.

Ajoutons qu'il avait habité Marlotte, familier d'un Suédois, auquel il n'avait jamais pu apprendre qu'un seul mot de français : « absinthe », répété plusieurs fois tous les jours par ce fier altéré de la Scandinavie.

Plus tard on retrouvait sa trace au quartier latin, rue de Seine, où il fréquentait quelque peu le clan des Hydropates, présenté par Émile Goudeau, qui forma le premier noyau des poètes du *Chat noir*.

Entre temps, Salis se liait avec un groupe d'artistes, Forain, René Gilbert, Antonio de la Gandara et autres, devenus dans la suite ses hôtes les plus fidèles.

Dévoré d'initiative, il tenait absolument à fonder quelque chose... Ce fut d'abord l'*École vibrante* où le sculpteur Wagner et lui firent « fraterniser l'Art avec la Littérature ». Ce groupe d'artistes a porté un autre



Charles de Sivry

nom : « Ecole iriso-subversive de Chicago ». L'envahissement de l'Amérique par les Allemands avait le don d'exaspérer Salis qui protesta, à sa manière, par la fondation de l'École iriso-subversive. Le mot fit fortune chez les Yankees ; les scholiastes au crâne chenu se lancèrent dans d'interminables digressions pour expliquer ce qu'il signifiait au point de vue philosophique. A Paris, ce n'était que l'étiquette d'une bande joyeuse de peintres et de sculpteurs qui mettaient en commun leur verve et leur gaieté.



Jean Rameau.

« Montmartre, cerveau du monde » « cervelle de Paris », devait attirer Salis, comme l'aigle est attiré par le sommet sur lequel il peut planer. Il s'installa au cinquième étage du numéro 8 du boulevard Rochechouart. Bientôt son atelier devint insuffisant pour contenir les amis, certains soirs de réception. Il loua alors le rez-de-chaussée de sa maison, un bureau que les postes venaient d'abandonner, et des réunions hebdomadaires s'organisèrent avec une cohorte joyeuse de poètes, de peintres, de musiciens et de dessinateurs qui formaient le groupe des Incohérents de Jules Lévy.



Jules Jouy.

Cependant Salis était perpétuellement travaillé par l'idée d'une fondation nouvelle. A cette époque, on commençait à [illegible] le café avec ses jeux possibles, le domino, les échecs ou le billard. La vogue de l'auberge artistique s'accentuait de plus en plus. C'était le courant

du jour comme l'indiquaient le *Rat mort* et la *Nouvelle Athènes* que fréquentaient Manet, Auguste de Châtillon, Raoul Ponchon, Cabaner, la *Grande Pinte* où le peintre Laplace avait le premier fait poser des vitraux, et le *Clair de lune* tenu par Mme Thurel, une ancienne tragédienne à l'accent marseillais. Aussi, subissant le mouvement général pour se trouver dans l'ambiance (style moderne), ce cercle d'amis joyeux se transforma bientôt en un cabaret où Salis, abandonnant ses pinceaux, se décida à verser à boire à ceux « qui gagnent artistement la soif ».

L'installation au boulevard Rochechouart ne fut pas ruineuse. L'intérieur était des plus simples : des chaises en bois, des bancs massifs, un vitrail de couleur, une cheminée moyen âge, quelques pots d'étain luisants, des cuivres brillants comme de l'or. Puis, accrochés aux murs, des dessins d'amis, des faïences invraisemblables, des armures inauthentiques, des fragments de tapisserie en rupture des Gobelins. Quant à l'enseigne, elle était ce que vous savez, un superbe chat noir. On a vu plus haut son histoire.

On la trouvait, du reste, fort pittoresque, cette taverne primitive, avec son aspect hétéroclite de magasin de bric à brac, presque accolée au bal disparu de l'Élysée-Montmartre qu'immortalisèrent les descriptions de Zola, et ils sont nombreux encore ceux qui se rappellent ce boyau de sept mètres de long sur quatre mètres de large, où le tableau de Willette, son *Parce Domine*, garnissait un panneau tout entier.

Au fond de la salle se trouvait un réduit trop étroit où personne ne voulait pénétrer. Avec son esprit subtil, Salis eut l'idée ingénieuse de l'appeler l'*Institut* et d'y faire servir par des garçons en habit d'académicien les gens privilégiés, « ceux qui vivaient de l'Intellect », auxquels il donnait ainsi, aux yeux des consommateurs vulgaires, un brevet de sommité littéraire.

A ces traits, on voit déjà poindre la fantaisie à tous crins, la faconde intarissable, la blague parisienne, en un mot, qui devait faire la grande renommée de Salis. Il n'était encore ni le gentilhomme cabaretier, dont les propos audacieux et l'humeur fantasque sont devenus une des gaietés de Paris ; ni le nouveau Tabarin dont une voix formidable, qui semble s'échapper d'un masque d'acteur antique, accentue les frondeuses facéties ; mais on le savait mûr pour toutes les hardiesses, on le laissa faire. Personne n'eût voulu lui crier casse-cou.

Tout de suite très en vue, il fit respecter sa maison. Pas de femmes interlopes. Seulement les Égéries des poètes. « Liberté de paroles, aucune licence dans la tenue », disait-il. Pour cela, le courage ne lui manqua pas. Brave jusqu'à la témérité, il fit sa police lui-même et vit un jour succomber sous ses yeux un de ses plus fidèles serviteurs, frappé d'un coup de couteau par un rôdeur de barrières.

On sut bientôt dans Paris que le *Chat Noir* était une maison honnête. Il y eut un jour select, le vendredi, où des voitures de maîtres amenèrent des habitués de l'Opéra en habit noir, gardénia à la boutonnière, dans la boutique chatnoiresque du boulevard Rochechouart.

Des soirées littéraires s'organisèrent. Alors se fonda une école poétique que les critiques les plus autorisés appelèrent l'*Ecole du Chat Noir*. Autour des adhérents de la première heure se groupèrent des inconnus de talent qui, peu à peu, acquirent une véritable célébrité. Les charges macabres, les rires abracadabrants ne détonnaient pas en un milieu où l'on aurait pu prendre la devise de l'abbaye de Thélème : « Fais ce que tu voudras. »

L'originalité de la tentative, le diable au corps du patron faisaient salle comble. L'Institut lui-même, violé tous les soirs par les intrus, cessa d'être un sanctuaire privilégié. La place manquait décidément. Il fallut s'annexer la boutique du voisin, un petit horloger. Depuis longtemps, plus malheureux que le pipelet d'Eugène Sue, l'infortuné ne demandait qu'à déménager pour se soustraire aux plaisanteries que Cabrion-Willette peignait sur sa devanture et qui faisaient se tordre de rire les passants.

En ce temps-là, le cabaret n'avait pas encore son théâtre. Le programme des soirées artistiques s'improvisait séance tenante. Les uns monologuaient, les autres disaient des vers ou chantaient au piano.

Ah ! ce piano nécessaire tous les lundis, quand Rollinat, l'auteur des *Névroses*, accompagnait lui-même ses poésies macabres, que de peine il a donné à Salis ! A force d'astuce, il avait obtenu d'un facteur qu'il consentît à le prêter sans aucune garantie. Mais les amis de la maison devaient le descendre chaque fois de l'atelier, puis l'y remonter. Il fallait le défendre contre la police qui s'obstinait à vouloir le saisir pour faire respecter une loi antique qui remontait au bon roi saint Louis.

Charles Chincholle a reproduit dans le *Figaro* les termes cu-

rieux de cette vieille ordonnance du pieux roi, que nos édiles n'ont jamais songé à rapporter, et qui défend « de jouer dans les cabarets de tous instruments de musique ». Salis, le truand moyen âgeux, était assimilé aux trouvères du temps. C'était tout à fait couleur locale.



Trimouillat.

Quels étaient-ils à cette époque déjà lointaine les poètes et les chanteurs d'antan? Près d'Emile Goudeau, l'auteur des *Fleurs du Bitume*, le sympathique Georges Lorin, qui a chanté *Paris rose*, Grenet-Dancourt, l'un des coryphées du monologue, Xanrof qui venait de russifier son nom et se préparait à lancer Yvette Guilbert, brillaient Jean-Rameau arrivant du Midi, Andréa

Dimitri, la muse polyglotte qui accompagnait sur la guzla ses chansons tziganes, Camille de Sainte-Croix, le romancier de la *Mauvaise Aventure* et l'un des futurs auteurs de *Manon Roland*. Puis Georges d'Esparbès, Alphonse Allais, le poète prosateur, Charles Aubert, le disciple de Deburcau, Capazza, inventeur d'un ballon dirigeable, Maxime Vaucaire, un fantaisiste à la Watteau, Henri d'Erville « le colonel » qui couronnait sa vieillesse des roses d'Anacréon, Xavier Privat, le sentimental, Charles de Sivry, littérateur, compositeur artiste universel trop peu connu, Marcel Mouton, le poète des *Tendresses et Rancœurs*, Maurice Bouchor « le doux poète », comme l'appelait Champfleury et Edmond Haraucourt, le barde de la *Légende des sexes*. Tous, chaque soir, venaient préluder au Chat Noir à leur naissante renommée. Nous ne devons pas oublier enfin Charles Cros, le poète subtil du *Coffret de santal*, savant chimiste, mécanicien de génie, créateur d'une nouvelle numération, inventeur inconnu des communications interastrales, du phonographe, de la photographie en couleurs, et que la postérité, ô ironie! a réduit à n'être plus que l'auteur célèbre du monologue favori de Coquelin Cadet : le *Hareng saur*.



Jacques Ferny

Quelques-uns ne chantent plus parmi ces gais chanteurs. Mort, Mac-Nab, dont la voix caverneuse *zézayante*, le [illegible] sont à peine un souvenir ; mais il faudrait soupçonner les jeunes d'ingratitude s'ils méconnaissaient la verve extatique, l'ironie émouvante de l'ancêtre, s'ils oubliaient jamais l'*Expulsion des Princes*, le *Banquet des Maires* et vingt autres petits chefs-d'œuvre des *Poèmes mobiles*. *Alas! poor Yorick*, « un garçon d'infiniment d'esprit » comme disait Hamlet.

On a pu comparer Mac-Nab à Henri Heine, pour l'amplitude

de l'idée, la sobriété du style, la perfidie voilée de l'ironie. Comme des modèles achevés de gaieté pince-sans-rire nous aimerions à citer : *Un bal à l'hôtel-de-ville*, *Coquin d'populo*, *La complainte du bon St-Labre*, ou *Le grand métaingue du Métropolitain*. Mais il faut nous rabattre sur une pièce courte, l'*Ange et l'enfant*, complément de l'élégie de Reboul où ces huit vers sont destinés à en célébrer un seul.

Ver Soli!

Qu'il est doux d'être deux, de sentir dans sa main
Frissonner une main que l'amour a bénie !
Qu'il est doux d'être deux, deux hier, deux demain,
Deux toujours au banquet d'amour et d'harmonie.
S'il est vrai qu'ici bas on ne peut être heureux
Sans qu'on se soit donné le plaisir d'être deux,
Il faut bien l'avouer dans la nature entière,
L'être le plus à plaindre est... le ver solitaire.

Mac-Nab, quand il chantait, avait toujours l'air, disaient ses auditeurs, « d'accompagner un enterrement ». Ce fut le sien que suivirent bientôt quelques intimes. Le barde écossais qui se moquait si bien du *qu'en dira-t-on* et qui venait de Vierzon tout simplement, mourut phthisique à l'âge de 32 ans.

Morts aussi Albert Tinchant et Fernand Icres, le premier, le pianiste attitré des soirées, un gracieux et un tendre, second prix du concours général, qui donna sa note dans son recueil, les *Sincérités*; le second, un garçon boucher, qui se fit homme de lettres, un des anciens collaborateurs de *Lutèce*. Mort, Adrien Dezamy, ciseleur de sonnets, sur les tableaux du Salon, improvisateur de bouts rimés, moissonné avant l'âge, avec bien des camarades de la première heure, pour qui Villon, leur maître, semble avoir écrit le refrain de sa mélancolique ballade.

Quant à Jules Jouy, la folie, cette mort anticipée, a brouillé le cerveau du roi incontesté des chansonniers du *Chat noir*, « dont la corde claire de violoneux, disait M. Henri Fouquier, a résonné aussi vibrante que la corde d'airain des satiriques. »

On a conté l'incident qui détermina son internement à l'asile de Picpus ; un jour qu'il reposait, sous un arbre une feuille lui tomba sur la tête et il s'écria : « Ah ! maintenant, je suis bien fou, voilà un ver qui me sort du front. » Eh bien ! malgré ce détraquement de cerveau qui s'annonçait déjà dans des projets d'in-

vraisemblables excursions en ballon, confiés autrefois à Salis, nous voulons nous refuser à croire que la folie du grand chansonnier politique et populaire, qui rappelait si bien Pierre Dupont dans son *Rêve du paysan*, soit définitive, irrémédiable. Avons-nous dit un éternel adieu à cet enfant de Paris, qui peignit en haut relief les petites ouvrières et les pâles voyous? N'entendrons-nous plus tomber de cette bouche aux lèvres minces : *Gamahut, les Grévy, les Orphéonistes, Derrière l'omnibus, Mademoiselle, écoutez-moi donc!* sur une vieille chanson populaire ou les légendaires *Sergots*?



Paul Delmet.

La plupart des vivants ont suivi Salis rue Victor-Massé, mais il y a des déserteurs.

Trimouillat, — le baron Trimouillat, — ne soupire plus sa mélodie *Sarceyeuse* :

> Voulez-vous bien ne plus dormir,
> Bouche ouverte et paupières closes..

Jacques Ferny, le meilleur disciple de Mac-Nab, l'extraordinaire pince-sans-rire, dont la diction placide souligne le répertoire subversif, le barde sans rival de la *Visite présidentielle*, l'ironiste qui « n'aura jamais une commande de cantate officielle », et l'auteur des « Chansons immobiles » si bien nommées a fondé le *Chien noir* avec les Paul Delmet, le musicien cher aux grandes et aux petites dames, les Vincent Hyspa, les Armand Masson, les Marcel Lefèvre et même Victor Meusy, oui, Meusy, le poète-végétarien de la *Carotte* et le symphoniste du *Fromage*.



Alphonse Allais.

« Las de *miauler* pour le compte des autres — ainsi s'expriment-ils dans un de leurs boniments — ces Chats noirriants de la première heure ont voulu aboyer pour leur propre compte. »

Un journal s'imposait.

Or, Salis était depuis quelque temps *gratté* par une idée. Il n'ignorait pas la force de réclame de la presse. Aussi, maintenant, voulait-il avoir un périodique. Un journal hebdomadaire devait être, pour lui, bien facile à fonder. Il trouverait aisément les abonnés dans sa clientèle ; la vente quotidienne, chez lui, tous les soirs ; la rédaction dans son entourage ; les bureaux dans l'une des salles du cabaret; enfin, le titre était tout indiqué.

Aussitôt dit, aussitôt fait, il fonda le *Chat noir*, avec « feu Deschaumes » pour secrétaire de la rédaction, et Henri Rivière pour metteur en pages. Le rédacteur en chef fut bientôt Alphonse Allais, le créateur d'une littérature humoristique en vogue, fondateur académique selon les Weber's des « prix de vice », par opposition aux prix de vertu. Il fut vite suivi par un groupe de jeunes gens pleins d'ardeur, de verve et d'à-propos, aujourd'hui très en vue dans la grande presse.

Le journal coûtait dix centimes et avait quatre pages. Sur la première se détachait, dessiné par Henri Pille, un gros matou au poil hérissé dressant son panache noir au sommet d'un Montmartre couvert de neige, près du moulin désert de la Galette. Comme texte, une chronique fantaisiste, des contes badins, des vers bien tournés, des pensées ultra-modernistes, des croquis spirituels, très osés, de Willette, Steinlen, Carl Hap et Fernand Fau. La collection des dix dernières années de cette feuille humoristique et satirique est aujourd'hui « rare et recherchée » comme disent les libraires en leur style de catalogue.

Un jour, à bout de copie, le *Chat noir* annonça la mort de Salis et publia son oraison funèbre. Le numéro suivant racontait la cérémonie qui avait eu lieu dans le cabaret. On lisait sur la porte :

Ouvert pour cause de deuil national.

La boîte du violoncelliste Tolbecque avait été surmontée d'une tête de mort que les passants conduits par le maître des cérémonies Deschaumes venaient asperger d'eau soi-disant bénite. Rien n'avait donc manqué à la cérémonie, ni drap funéraire, ni cierges, ni goupillon, ni patenôtres de Goudeau, ni cantate de Jules Jouy sur l'immortalité de l'âme, ni complainte élégiaque de Mac-Nab. Puis Salis était venu remercier le public ahuri. Le disciple de Rabelais s'était offert, avant décès, les funérailles de Charles-Quint.

Salis est vraiment incroyable. Il est l'homme multiple. Son activité a touché à tout. C'est vers cette époque qu'éclata son ambition politique. En 1884 il se présenta aux élections municipales. Sa profession de foi, un document rarissime, réclama la séparation de Montmartre et de l'Etat. Pastichant le pamphlet de Sieyès, elle commença par cette fière déclaration.



« Qu'est Montmartre ? Rien.

« Que doit-il être ? Tout. »

« Dans la fréquentation de ce qu'on est convenu d'appeler la capitale, Montmartre n'a rien à gagner que des charges et des humiliations. »

Hélas ! il ne fut jamais du Conseil municipal, le gentilhomme cabaretier ? Pas plus que de la Chambre, où il voulait aussi se présenter ?

Député excentrique, sa verve intarissable eût cependant égayé les plus moroses. Sa légendaire redingote grise eût fait pendant à la blouse de feu Thivrier. A coup sûr, il aurait fait

plus de bruit sur les bancs de l'opposition que le silencieux Homme-Canon.

Tant pis pour l'histoire parlementaire de ce temps !.

Plus que jamais la foule des curieux se pressait tous les soirs dans le cabaret. « Le Tout Montmartre des ateliers » se trouvait trop à l'étroit. Le contenant ne suffisait plus au contenu. Il fallait absolument s'agrandir. Comment Salis réussit-il, au delà de toute espérance, à échanger, en 1885, sa modeste auberge contre le luxueux petit hôtel de la rue Victor-Massé? Nous connaissons seulement les péripéties joyeuses de l'installation dans l'ancien atelier du peintre Alfred Stevens. Certain soir, à minuit, par un beau clair de lune, tambour et fifre en tête, le défilé se forma sur le boulevard Rochechouart. Deux suisses, en costume d'apparat, précédaient quatre hallebardiers portant le fameux tableau de Willette, le *Parce Domine*, le palladium du *Chat noir*. Venait ensuite Salis, détaché de son état-major. Ainsi fit Robespierre le jour de la fête de l'Être Suprême. Des fifres et des violons fermaient la marche ; le cortège chantait gaiement la *Marseillaise du Chat noir*, de Victor Meusy. Les curieux suivaient en foule. Au nombre des habitués et des clients de hasard, se trouvaient le pauvre Guy de Maupassant, qui sauta par la fenêtre, et Jean Lorrain, costumé en chauve-souris qui, du frôlement de ses ailes, fit de grands dégâts parmi les verres et les soucoupes. Xanrof, l'un des profanes, nous conte que Salis termina son discours de prise de possession par un baiser sur les joues d'une très jolie personne et ferma la porte au nez des badauds. La circulation fut interrompue. La police, surprise, regarda passer la sarabande avec étonnement.

Le *Chat noir*, d'ailleurs, n'allait pas tarder à avoir maille à partir avec elle. M. Gragnon *regnante*, le patron du cabaret collectionna bientôt les contraventions pour tapage nocturne. Les paisibles habitants de la rue ne pouvaient plus dormir. Jusqu'à une heure avancée, ils étaient poursuivis dans leurs rêves par le tumulte, les cris et les miaulements des noctambules.

« Cessez votre bruit, et je cesserai de verbaliser, » disait l'implacable M. Fédée, l'officier de paix.

Les amendes pleuvaient dru comme grêle. Des pétitions se couvraient de signatures pour expulser les turbulents. C'était la ruine à brève échéance.

Salis opposait cependant la force d'inertie à toutes les protestations. Toutes ses démarches en haut lieu n'obtenaient aucun succès. Après avoir échoué partout pour trouver un appui, il eut l'idée audacieuse d'en appeler au général Pittié, à l'Elysée.

« Il lui conta les tracasseries policières dont il était victime, raconte un ami de la maison, M. Horace Valbel, dans les *Chansonniers et Cabarets artistiques de Paris*, et lui déclara formellement que puisqu'on tentait de le ruiner, il ferait sauter son établissement, lui et les siens avec.



Masson

Tous ceux qui l'ont connu savent que le général Pittié, secrétaire général de la Présidence, était un homme de cœur et d'esprit, et, ce qui ne gâte rien, il avait publié deux charmants volumes de poésies, *Le Roman de la vingtième année* et *A travers la vie*, très goûtés dans le monde des lettres. De plus, il devait à Salis bien des soirées heureuses passées incognito rue Victor Massé. Il l'écouta en souriant et lui laissa tout dire, puis se rendit chez M. Grévy. Que se passa-t-il dans le cabinet du Président ? Nul ne le sait ; mais le général Pittié plaida sans doute si éloquemment la cause de l'art, des artistes et de la jeunesse qui s'amuse, qu'il revint, tout joyeux, annoncer à Salis la remise de ses amendes, la suppression de la prison et l'assurance qu'il ne serait plus inquiété.

Chose qui peut paraître étrange, la nostalgie des champs prit un moment Salis. Il avait trouvé des terres dans son patrimoine. Le gentilhomme très authentique, seigneur de Chatnoirville en Vexin, était aussi, de par ses économies, le sire de Naintré en Poitou. Il était, du reste, fatigué de tremper tous les soirs sa barbe blonde dans un nombre incalculable de bocks. Voulait-il, dans le calme des campagnes poitevines, parachever une nou-

velle série de ses contes rabelaisiens du Chat noir, destinés comme il nous l'écrivit en dédicace, « à distraire les gens d'es-



Portrait de Salis dessiné par Leandre pour *Le Rire*.

prit et non les ords, puants matagots, parpaillots dont le dyable emporte l'âme et qui au lieu d'aimer les belles lettres françaises, font de la politique. » Il est certain qu'il eut longtemps l'idée de dételer et de passer la main. Mais le *Chat Noir* sans Salis, c'était l'*Auberge des Adrets* sans Frédérick Lemaître !

La maison périclita vite. Le maître parti, plus de faconde facile, plus d'ironies brillantes, d'allusions audacieuses, de traits mordants qui serpentaient, éclataient, éblouissaient comme des fusées, bref, les *Tréteaux* sans Tabarin. Il sentit la nécessité de se remettre dans le collier et rentra bientôt triomphalement dans sa bonne ville de Montmartre pour reprendre la direction des soirées artistiques de son hôtel pittoresque.

C'est là que nous allons lui rendre visite.

Cependant, avant d'entrer dans la joyeuse auberge, jetons un coup d'œil sur la façade que Salis a su composer avec art. Il a suffi d'un peu de vigne folle, de quelques auvents abritant de leur toiture en planches les fenêtres et la porte d'entrée pour modifier l'aspect primitif de l'hôtel bourgeois et le transformer en hôtellerie du xve siècle.

Ajoutez encore à cette décoration une potence en fer forgé, aux capricieux méandres, pour enseigne. A son extrémité, un croissant de lune blanche avec un chat noir pelotonné dans la courbe. Accrochée au panache de sa queue, une lanterne de couleur, dessinée par Grasset, et rappelant par ses dimensions celle du Palais de Médicis, à Florence. De l'autre côté, comme pendant, à peu près la même lanterne, avec des chats grimaçant aux quatre angles.

Au centre de la façade un matou héraldique au poil hérissé, à la barbiche d'or, aux yeux fulgurants comme des escarboucles, s'enlève dans une apothéose sur les rayons d'or d'un soleil radieux.

Au rez-de-chaussée, une large baie, ouverte en été, fermée l'hiver, et laissant filtrer le soir des étincellements de rubis, de topaze et d'émeraude. C'est le vitrail de Willette, exécuté en 1888 par le maître verrier Champigneulle.

Avant d'aller plus loin, quelques mots sur cette prodigieuse verrière.

Dans le principe, Willette devait représenter une kermesse rappelant les beuveries des maîtres hollandais : les Jean Steen et les Adrien Brauwer. Les œuvres de Tintoret et de Claude Lorrain tentaient le jeune peintre. Il préféra suivre ses tendances vers l'allégorie et le symbolisme et symboliser le *Triomphe du Veau d'or* avec la devise ironique : *Te Deum laudamus*.

Comment décrire ce poème très moderne, dont les cinq chants divisés par des armatures de fer portent sur des feuillets de verre

ces titres latins : VIRGINITAS, PANEM VEL MORTEM, SPES NOSTRA, POÉSIS POTENTIA, AMOR. C'est tout le drame poignant de la vie humaine ; *Auri sacra fames*. La vierge succombe ; la mère étouffe son enfant. En vain, la multitude se précipite en armes pour briser l'idole du genre humain. Elle sait sa force, et reste impassible sur son coffre-fort, tandis qu'un banquier sort de la Bourse, tenant dans sa main une maison de rapport, qu'il offre à Hérodiade, la danseuse en jupon court.

Au milieu de ces misères, une sainte Cécile, revêtue d'une cuirasse, accorde sa lyre et lève les yeux au ciel. Elle est la poésie. Elle voudrait vivre dans les sphères séraphiques, mais un paralytique s'accroche à elle et la retient sur cette terre maudite, tandis que la mort, le bâton à la main, dirige la ronde macabre aux accords d'un orchestre invisible.

Une page admirable, cette verrière, un renouveau du vieil Holbein dans la *Danse des Morts*. Avec ses teintes plates très peu modelées et cernées dans des lignes d'une fermeté admirable, cette composition donne une surprenante intensité de coloris.

Mais combien plus joyeuse que cette satire des mœurs de notre époque et de tous les temps, l'inscription en lettres jaunes sur un tableau noir, près de la porte, pour accrocher forcément le regard avant d'entrer :

« Passant, arrête-toi ! Cet édifice, par la volonté du Destin, sous le protectorat de Jules Grévy, Freycinet et Allain-Targé étant archontes, Floquet, tétrarque, et Gragnon, chef des archers, fut consacré aux Muses et à la joie, sous les auspices du *Chat Noir*.

« Passant, sois moderne ! »

Chi lo sa? Un jour, peut-être, ce modèle d'épigraphie facétieuse réjouira l'archéologie dans l'un des musées de l'avenir.

Et, maintenant, au cabaret !

Nous voici sur le seuil du sanctuaire de la salle des gardes. Tout près d'une statue en plâtre dont certains de nos confrères ont fait une Vénus et qui n'est que le moulage de la Diane de Houdon, étalant sa fière et chaste nudité, le maître de céans, qui connaît les devoirs de l'hospitalité, nous souhaite aussitôt la bienvenue :

— Entrez, mon cher maître, vous êtes chez vous.

Ainsi parle le gonfalonier, comme il s'intitule lui-même depuis

son voyage à Florence. Salis a toujours des dehors moyenâgeux.

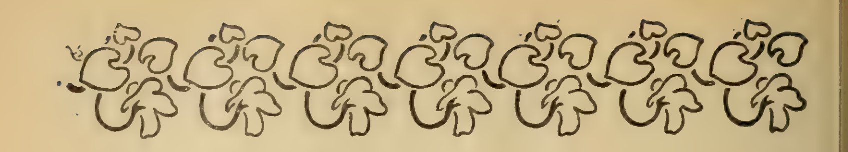
Pourtant, sa tête fine d'homme du Nord, sa barbiche blonde taillée en pointe, ses yeux un peu voilés n'émergent plus du justaucorps gris rougeâtre boutonné jusqu'au dernier bouton. Sa taille ne s'emprisonne qu'aux grands jours dans la redingote grise, vaguement napoléonienne. Ce n'est pas le thuriféraire croqué par Léandre pour *le Rire* et criant : *L'Empereur !* mais un maître souriant en smoking, pas poseur et bon enfant. Mais, à ses propos, nous retrouverons tout à l'heure le gentilhomme cabaretier, l'auteur des *Contes du Chat Noir* en vieux français, imitation des *Contes drôlatiques* de Balzac, qui sont déjà un pastiche de Rabelais.

Au passage de chaque invité, un suisse faisait jadis résonner trois fois sa hallebarde. Ce compteur automatique a rejoint les neiges d'antan.

(A suivre.) Paul Eudel.



Le Suisse du « Chat noir ».



PHÉNOMÈNES INEXPLIQUÉS [1]

L'invraisemblable est souvent vrai. J'ai eu besoin récemment de m'en ressouvenir pendant que je lisais un livre parfaitement digne de foi, mais plein d'étrangetés.

Les faits matériels qui y sont rapportés sont tellement contraires aux lois naturelles sur lesquelles est basée notre compréhension des phénomènes ordinaires de la vie terrestre que l'on ne peut, en effet, avec le docteur Richet, trouver d'autre mot pour qualifier ces faits que celui-ci : absurde.

Cependant, le docteur Richet, maintes autres personnalités scientifiques dont la véracité, l'entière lucidité d'esprit ne peuvent être mises en doute, ont vu, palpé ces faits matériels ; ils ont été plus loin, ils en ont pris des photographies, voire même des moulages !

Et ces faits se sont répétés toujours les mêmes, plus de cent fois, devant des témoins différents, en des lieux divers et absolument quelconques !

Points importants à noter : la personne qui en était la cause, qui les reproduit peut-être encore à l'instant même, car elle vit toujours et a toujours le même pouvoir étrange, cette personne se trouvait au moment de leur production entourée de surveillants, tantôt nombreux, tantôt réduits à deux ou trois seulement. Les lieux dans lesquels elle opérait étaient inconnus d'elle, elle y venait le plus souvent pour la première fois, n'y apportait rien qui lui appartînt. Détail intime dans lequel on nous pardonnera

(1) Les illustrations de cet article ont été empruntées au volume du colonel de Rochas, *L'Extériorisation de la Motricité*, édité par la maison Chamuel.

d'entrer, l'amour de la vérité ne justifie-t-elle pas tout, avant de venir en ces lieux, elle était fouillée de la façon la plus complète, et, dès que commençait la séance, elle était surveillée de très près, de si près que, un de ses surveillants tenait et ne lâchait à aucun instant son bras droit et sa main droite, un autre en agissait de même avec son bras et sa main gauche, tandis qu'un troisième, assis à ses pieds, immobilisait ses jambes. Tous, opérateurs et assistants demeuraient d'ailleurs dans une clarté suffisante pour pouvoir apercevoir les mouvements de la tête et du buste du sujet réduits nécessairement à peu de chose puisque ce dernier assis se trouvait ainsi entouré et tenu.

Dans ces conditions d'opération, et des gens tous connus pour ne pouvoir être complices du patient, étant seuls avec lui enfermés dans une chambre du logis de l'un d'eux, voici quels sont les faits étranges dont à cent reprises diverses ont été témoins vingt personnes différentes, en Italie, en France, en Angleterre et autres pays dont il serait difficile, sans mauvaise foi évidente, de traiter les savants de vulgaires Lemice-Terrieux.

Le sujet ou médium entre en extase et, sur la seule expression de sa volonté : une table à laquelle il ne touche point se soulève, une chaise placée hors de sa portée vient par un chemin aérien se poser sur cette table, une sonnette vole dans les airs en faisant entendre des tintements, un piano joue touché par des mains invisibles, etc., etc.

Le livre auquel je fais allusion rapporte ces faits et bien d'autres.

Il ne les discute pas, il se contente de les rapporter.

Ce livre n'est pas un ouvrage de polémiques, c'est un recueil de procès-verbaux d'expériences sans commentaires. Il dit : le médium était placé de telle façon ; M. Un Tel tenait son bras droit et sa main droite, M. Un Tel son bras et sa main gauche, M. Un Tel ses jambes ; ces messieurs étaient assis de telle façon ; le médium était à telle distance de tel objet ; la clarté était telle ; l'objet alla de tel point à tel autre.

A l'appui, des photographies !

Après avoir lu ces comptes rendus d'une précision absolue, signés par des maîtres de la science, on se demande si l'on rêve. Quelqu'absurdes que ces choses paraissent, quelque révolte que ressente la raison à les admettre, on se sent absolument convaincu qu'elles ont eu lieu.

Après avoir lu ce livre on s'interroge, et en toute sincérité on est obligé de s'avouer : oui un être humain peut avoir la puissance de déplacer à distance sans y toucher un objet matériel et pesant, et ceci, selon toute apparence, par le seul effet de sa volonté, volonté intense, concentrée avec une force totale sur cette seule idée : je veux déplacer cet objet.

Comment s'expliquer cette chose... absurde pour notre entendement ?



Une table avant la lévitation.

Le livre ne l'explique pas, ne cherche pas à l'expliquer. Sans doute, et avec juste raison, son auteur, un savant respecté et connu, a craint en tentant une explication de faire perdre à son œuvre ce caractère de compte rendu rigoureux et impartial qui constitue la force et contraint à la conviction les plus incrédules.

Quelle explication donner de ces faits ?

Il semble, n'est-il pas vrai, que le plus logique soit de s'adresser au médium qui les produit. Ce médium est une femme, une malade, sans instruction. Elle donne une explication fantaisiste à laquelle il n'y a pas lieu de s'arrêter, car scientifiquement elle n'a aucune valeur. Elle parle d'un être mystérieux qui à son appel revêt une forme humaine tout en restant invisible, et transporte les chaises, soulève les tables, etc.

Mais passons, et tâchons de nous faire une opinion en scrutant les phénomènes produits.

Parmi ces phénomènes il en est d'indiscutables, il en est d'autres plus ou moins douteux ; ceci ressort nettement des comptes rendus impartiaux et méticuleusement détaillés du livre qui les décrit.

Voici les principaux et les plus probants phénomènes indiscutables :



Une table pendant la lévitation.

Soulèvement d'une table à des hauteurs variant de cinq à quarante centimètres, les quatre pieds quittant le sol, sans contact d'aucune sorte avec des agents visibles ou tangibles capables de produire ce soulèvement.

Déplacement et retournement d'objets de diverses natures pesant plusieurs kilogrammes, obtenus de la même façon.

Gonflement et déplacement important de rideaux produits dans des conditions analogues.

(Des photographies prises avant et après la production de ces phénomènes montrent leur réalité.)

Ouverture et fermeture répétées de la porte d'un bahut placé hors de la portée du médium.

Abaissement complet du plateau d'un pèse-lettres annonçant

un effort supérieur à cinquante grammes, abaissement réalisé en pleine lumière sans contact avec les mains du médium ou avec un objet quelconque.

Parmi les phénomènes plus ou moins douteux (1), on peut citer :

La lévitation du médium, qui, assis sur une chaise, se trouve transporté avec cette chaise sur la table placée devant lui.

Des coups violents frappés en divers endroits.

Des apparitions dans une demi-obscurité de mains et de profils ne ressemblant pas aux mains ou au profil du médium.

Des attouchements produits comme par des mains ouvertes ou fermées ou par des pieds, en différents points du corps des personnes présentes.

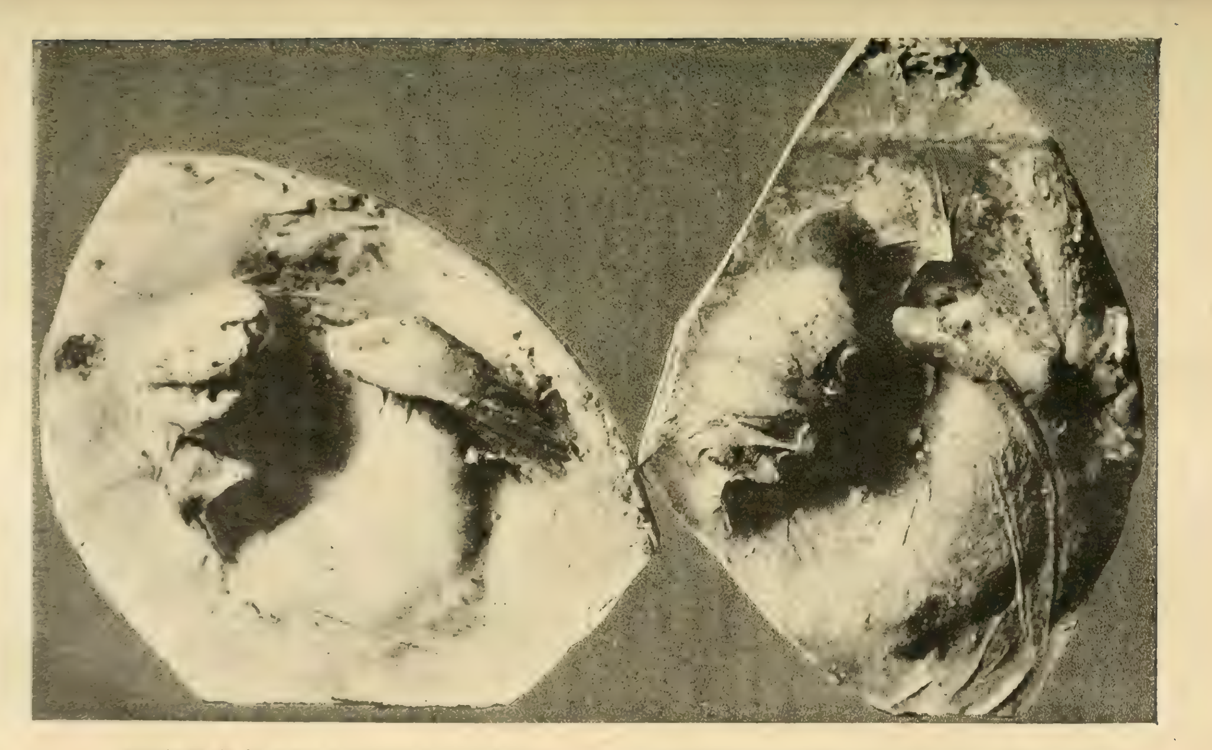
Une empreinte de main laissée sur un moule de glaise humide, empreinte sensiblement différente de celle donnée par la main correspondante du médium...

Des photographies recueillies avant et après l'obtention des phénomènes montrent leur réelle existence, celle-ci ne peut être mise en doute.

La seule hypothèse que l'on puisse faire, si l'on veut à toute force nier le caractère mystérieux, est qu'ils ont été produits par le médium lui-même opérant par des voies naturelles à l'insu des personnes présentes.

Peut-on s'arrêter à cette manière de les expliquer, pleinement faite pour calmer notre soif de tout expliquer, même l'inexplicable ? Il semble que non, car, notons-le, avant qu'un phénomène n'ait lieu, les assistants sont avertis par le médium, quelques secondes auparavant, qu'il va probablement avoir lieu ; de plus, ce même phénomène s'étant déjà produit dans des séances précédentes, ces assistants peuvent prendre à loisir les précautions nécessaires pour écarter toute tentative de supercherie ; leur attention éveillée fortement rend cette supercherie encore plus impossible ; enfin, il ne faut pas l'oublier, durant

(1) ... On entend ici par phénomènes douteux ceux pour lesquels il n'est pas absolument prouvé qu'aucune influence matérielle ordinaire n'est intervenue dans l'obtention des phénomènes. (Voir les comptes rendus de l'obtention des phénomènes insérés par M. de Rochas dans son livre l'*Extériorisation de la Motricité* et ces jours derniers dans la Revue *l'Humanité intégrale*.)



Moulage de la main fluidique d'un médium. Moulage de la main charnelle du même médium.

toute la séance le médium est entouré et étroitement maintenu par trois personnes.

Pour s'arrêter à cette hypothèse il faudrait donc admettre que le médium ait la puissance de troubler le jugement de tous les assistants au point de pouvoir échapper sans qu'ils s'en aperçoivent à ceux qui lui tiennent bras et jambes, et de pouvoir circuler dans la pièce, lieu des expériences, sans qu'aucune des personnes présentes ne le voie.

Étant donnée la qualité des contrôleurs des expériences, savants possédant une intelligence saine et rendus inaccessibles à toute émotion par la fréquence et le nombre de leurs séances avec le médium, cette manière d'expliquer les choses paraît peu soutenable.

D'autre part, et pour les mêmes raisons, l'hypothèse de l'intenvention d'un empire ou d'une machinerie habilement disposée doit également être écartée. Les savants en question, tous à l'abri du soupçon, se trouvent seuls avec le médium ; avant les séances, le local inconnu de lui dans lequel on le fait pénétrer est visité avec soin, tous les objets dont il se sert lui sont également inconnus ; enfin le médium lui-même, une femme, a été préalablement déshabillé entièrement, fouillé et rhabillé en pleine lumière par la femme de l'un des expérimentateurs.

Quelqu'absurde que cela puisse paraître, on se trouve donc en présence de phénomènes indéniables qu'aucune explication ne saurait parvenir à faire passer pour avoir été produits par les moyens ordinaires, et l'on est forcé d'admettre que leur production est due à l'intervention d'une manifestation de l'énergie vitale ignorée de nous.

A priori est-il absurde d'admettre l'existence d'un nouveau mode de manifestations de cette énergie, nouveau en ce sens que jusqu'ici il n'a point été catalogué par la science.

Évidemment non, ce n'est pas absurde. Tout ne nous prouve-t-il pas que nous sommes loin de connaître tous les mystères de la nature? dernièrement la découverte des rayons X ne vient-elle pas d'en révéler un resté jusqu'ici insoupçonné?

Quant à discerner quelle est la nature de cette manifestation de l'énergie vitale, nous ne le pouvons et sommes réduits sur ce point à de vagues hypothèses. Nous savons seulement que ses effets, à peu près tous les mêmes au fond, se résument en ceci : déplacement d'objets sans contact avec un être humain ou avec

un agent moteur palpable ou visible, mais dans le seul voisinage de cet être humain ; de plus, il existe de puissantes présomptions en faveur de cette hypothèse, que les mouvements dont sont animés ces objets leur sont communiqués par un agent invisible et impalpable, ou du moins sans relations de continuité tangible avec le médium.

Est-il absurde d'admettre que des déplacements d'objets puissent avoir lieu sans contact avec un être humain ou avec un agent moteur palpable ou visible, étant donné que le voisinage de la source probable d'énergie motrice — cet être humain — est nécessaire ? Non, il n'est pas absurde d'admettre la possibilité d'un pareil phénomène, car l'attraction universelle, les attractions magnétiques, les déplacements dûs à l'influence des courants électriques sont des exemples de phénomènes de même nature.

Est-il absurde d'admettre que d'un corps humain puisse se dégager un agent moteur invisible et impalpable obéissant à la volonté de cet être humain et capable d'agir autour de lui, hors de sa portée, dans un certain rayon ? Avant de répondre à cette question, que le lecteur veuille bien me permettre une courte digression. Supposons qu'à un de nos ancêtres de l'âge de bronze ou de tout autre âge minéral, revenu sans transition à la lumière à la façon du fameux « Homme à l'oreille cassée » d'About, on montre impromptu le phénomène d'attraction à distance d'un aimant par un morceau de fer doux, ne le trouverions-nous pas bien prétentieux si à priori il traitait ce phénomène d'absurde, uniquement parce qu'il renverse toutes les idées reçues au temps de l'âge de bronze ?

Eh bien ! qui nous a dit que nous ne sommes pas à l'heure actuelle à une sorte d'époque de bronze, c'est-à-dire relativement primitive par rapport aux siècles futurs, par rapport à ce que sera le Monde dans mille ou deux mille ans d'ici ?

Ne se peut-il donc pas que nous ayons tort nous aussi quand à priori, parce que cela choque notre intellect, encore et toujours en cours de développement, nous refusons de croire que l'extériorisation de l'énergie motrice de l'homme est chose possible ?

Écartons donc tout parti pris, et, avec le désir de nous éclairer, examinons quelles preuves nous avons aujourd'hui de la possibilité de l'existence d'une extériorisation aussi étrange de la force physique de l'homme.

De la lecture du compte rendu des expériences dont il est plus haut parlé, il ressort assez nettement que les phénomènes, but de ces expériences, se produisent avec le concours de la volonté du médium et, de plus, que ce médium dépense, soit pour vouloir avec intensité, soit pour produire ces phénomènes, une somme d'énergie considérable. Durant les expériences, en effet, il est angoissé, se fatigue rapidement bien qu'il ne produise aucun travail apparent; enfin, quand un phénomène voulu par lui est obtenu, il paraît comme soulagé physiquement.

De cet ensemble de faits ne paraît-il pas naturel de conclure que les phénomènes en question sont déterminés par le médium agissant en dépensant ses propres forces?

D'autre part, pour produire un de ces phénomènes, par exemple le soulèvement d'une chaise, le médium, s'il opérait comme tout le monde, c'est-à-dire en touchant la chaise, serait amené à faire certains mouvements. Or, au moment où le phénomène a lieu, les personnes qui lui tiennent les bras constatent qu'il esquisse ces mêmes mouvements bien qu'en apparence ils soient inutiles puisqu'il n'existe aucun contact entre lui et l'objet déplacé. Que peut-on conclure de là, sinon que le médium pour produire un phénomène, agit comme s'il le déterminait par des moyens ordinaires, mais avec cette différence capitale qu'il opère à distance au lieu d'opérer en touchant l'objet, siège du phénomène.

Voici donc un être humain et une chaise placés dans une même salle, aucun contact n'aura lieu entre eux, l'homme ne touchera pas la chaise. A distance il fait le geste de la soulever, la chaise se soulève, il fait le geste de la transporter par-dessus la tête d'une tierce personne, elle s'y transporte!

Comparons ces phénomènes inattendus à ce qui se serait passé si l'homme avait été autorisé à toucher la chaise.

Ce quelque chose d'indéfinissable et d'invisible qui est sa volonté eut imprimé un mouvement à son bras. Le bras à la suite de ce mouvement aurait saisi la chaise, puis l'aurait transportée.

Rien de plus naturel, dites-vous. Un agent matériel, le bras, a agi sur un objet matériel, la chaise.

Oui, mais qui a fait mouvoir le bras? La volonté! or la volonté n'est pas chose matérielle; il y a donc encore là action d'une

immatérialité sur la chaise, et cette action a aussi pour résultat son déplacement.



Transport devant un médium d'objets placés derrière lui.

La seule différence entre ce phénomène naturel et le phénomène extraordinaire cité précédemment réside dans l'in-

tervention du bras, serviteur attitré de notre immatérialité.

Nous sommes habitués à voir cet intermédiaire agir, mais nous ignorons pourquoi il obéit à la volonté qui le commande ; néanmoins rien ne nous étonne en tout cela, précisément parce que nous y sommes accoutumés, et nous admettons comme chose évidente que la volonté humaine peut commander à la matière d'une façon directe pourvu que cette matière soit son corps.

Cette proposition est pour nous un axiome, mais ne cherchons pas à en creuser le pourquoi, nous n'arriverions à rien qu'à douter de l'évidence même.

La conclusion, je laisse au lecteur le soin de la faire. Ne nions pas, ne haussons point les épaules, avouons notre impuissance à comprendre, et plutôt que de nous désoler de cette impuissance, envisageons le côté gai de ces révélations nouvelles, et disons-nous : voilà qui est bien étrange, quel dommage que ce pouvoir occulte soit l'apanage d'un aussi petit nombre de sujets ; comme notre paresse serait satisfaite si, sans nous déranger, alors que nous sommes tranquillement assis au coin du feu, nous pouvions en extériorisant notre pouvoir moteur faire venir les objets placés hors de notre portée...

Ami lecteur, combien je regrette de n'avoir pas moi-même ce pouvoir que je vous souhaite, voici la nuit qui vient, par ce temps de neige on n'y voit presque plus, ma lampe est là sur la cheminée voisine et il me va falloir me lever pour l'aller chercher... chose bien ennuyeuse car ce sera interrompre le plaisir que je ressens à vous entretenir des mystères de l'extériorisation de notre motricité......

Léo Dex.





Brichanteau visitant le château de Pierrefonds.

BRICHANTEAU

COMÉDIEN (1)

(Suite).

IV

UN DES GRANDS JOURS DE BRICHANTEAU

Louis XI! Un grand roi et un beau rôle!... Je l'ai joué, monsieur. Et dans quelles circonstances! Vous ne me croiriez pas, si je vous contais cette aventure. Elle m'a laissé un souvenir de plaisir, un parfum de joie... *Louis XI*... Ça a été mon grand jour! Un de mes grands jours, car, Dieu merci, ma carrière est

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier 1895.

bien remplie! Il y a de ces ignorés de l'art, monsieur, qui ont accumulé dans leur existence autant de victoires que les plus célèbres, et qui ont goûté, tout comme les fameux, les illustres, les heureux, l'enivrement du succès. Oui, ma parole, je me dis quelquefois que je ne donnerais pas ma vie d'artiste sans biographie pour celle d'un sociétaire de la Comédie-Française.

Je n'ai pas de pension, je n'ai pas eu de chance, je suis un bohème, un moineau franc de l'art, mais j'ai eu mon heure! Mes heures!

Louis XI, tenez, la représentation de *Louis XI* à Compiègne, voilà un souvenir! C'était mon camarade Courtillier qui avait monté la partie. Mon camarade et mon élève. Il me savait sans engagement, comme toujours, moi qui ai, un moment, failli, étant gamin et déjà applaudi, donner la réplique à Rachel en Amérique, moi que le grand Mélingue appelait familièrement le petit Mélingue. Courtillier, lorsqu'il organisait une tournée, me rendait en cachets ce que je lui avais donné en leçons. Brave garçon, pas ingrat, une âme d'artiste. Nous étions faits, lui et moi, pour communier dans le Beau.

Dans *Louis XI*, Courtillier m'avait offert de jouer Tristan. Médiocre personnage. Une apparition, un être pâle et renfrogné. Mais enfin, un rôle de composition. Je le connaissais bien. M. Beauvallet m'en avait donné les traditions au Conservatoire, et j'avais jadis pioché les textes, les Mémoires, les chroniques, pour m'imprégner du personnage. S'imprégner du passé, monsieur, tout est là, quand on veut évoquer un homme historique. J'ai annoté le *Mémorial de Sainte-Hélène* pour mieux jouer Napoléon. J'étais donc saturé de Tristan. Je le haïssais en le représentant. Oui, je le haïssais pour mieux le faire haïr. Je suis pour l'art militant, l'art qui prouve quelque chose.

Va donc pour Tristan! Mais, si je jouais Tristan, qui donc jouerait Louis XI? Je vous le donne en mille! M. Talbot, de la Comédie-Française! Je ne veux pas médire de M. Talbot, qui est un homme charmant, adorant son art, dévoué à ses élèves, et qui a remarquablement joué *l'Avare* et Triboulet; mais, entre lui et moi, Courtillier n'eût peut-être pas dû hésiter. Il savait que j'avais pioché mon Louis XI jusque dans les Archives. J'avais vu Ligier dans *les Grands Vassaux*. Très bien, Ligier. Un petit, mais très bien. Pittoresque, profond. Encore un de ceux qui s'imprègnent du personnage. Mais que voulez-vous? Courtillier avait la supers-

tition de M. Talbot. Un sociétaire, vous comprenez ! Et sur l'affiche : *Sociétaire de la Comédie-Française*, c'est la moitié de la recette.

Par un temps humide et malsain de février, nous prenions donc gaiement, comme de bons soldats allant au feu, le train de Compiègne à la gare du Nord, huit heures cinquante-cinq du matin. Bonne causerie en wagon. Échange de vues sur l'art et ses destinées, tandis que la vapeur nous emportait en haletant..., j'allais dire en sifflant, c'eût été ironique. Courtillier nous expliquait que Thibouville, le professeur qui, après avoir joué à l'Odéon, était devenu lecteur chez M. de Rothschild, conseillait à ses élèves de se mettre un poids sur l'estomac et de s'habituer à respirer malgré cet obstacle. Excellente méthode pour arriver à phraser, à réciter une tirade sans la couper. Je soutenais, moi, que nulle méthode au monde ne vaut l'inspiration, et que le véritable artiste ne peut jamais savoir, en entrant en scène, s'il sera bon ou mauvais. Cela dépend de son état d'âme. Éternel sujet de controverse.

Nous discutions toujours en arrivant à Compiègne à dix heures vingt-quatre, et nous discutâmes encore, autour de la table de l'hôtel de *la Cloche* où nous déjeunâmes. Puis, j'allai, seul, à travers la ville, rêvant à Tristan, regrettant Louis XI et recherchant surtout les coins de la cité où je pouvais retrouver quelques détails d'architecture gothique, afin de mettre, par mes yeux, mon esprit à la date du personnage que j'allais représenter. Oui, monsieur, après les textes, les monuments. C'est ainsi que le comédien devient l'égal de l'historien. J'ai lu, moi qui vous parle, l'*Histoire des Croisades*, de Michaud, pour jouer le confident de Nérestan dans *Zaïre*. Mais aussi, tous mes camarades vous le diront, j'en avais fait une figure !

Lady Maud Hartson.

Après avoir étudié Compiègne au point de vue de Tristan,

je rentrais à l'hôtel, pensif, lorsque je vis, sur le seuil, deux hommes, tous deux émus, mais d'une émotion combien différente ! Le premier, mon camarade et élève Courtillier, avait l'air désespéré ; l'autre, M. Talbot, avait l'air furieux ! Celui-ci rouge et celui-là pâle. Une vive antithèse. La vie en est pleine, comme l'art lui-même. Derrière ces deux hommes également impressionnés se profilaient les visages décontenancés des comédiens et comédiennes faisant partie de notre troupe improvisée.

— Eh ! qu'y a-t-il ? m'écriai-je en devinant quelque déconvenue comme il m'en arrive si souvent dans mes voyages.

— Ce qu'il y a ? dit Courtillier. Il y a que le panier des costumes de M. Talbot n'est pas arrivé !

— On a probablement envoyé le panier ailleurs qu'à Compiègne ! répondit M. Talbot.

— Il y a évidemment erreur !

— Le panier est peut-être à Saint-Quentin !

— Le costume de la Comédie-Française ! Mon costume, répétait M. Talbot. Et, si je n'ai pas mon costume, c'est bien simple, je ne joue pas !

— Mais la recette ? interrompait Courtillier. Il y a une recette !

— On rendra la recette, répliquait fermement M. Talbot.

Rendre la recette est toujours une nécessité dure. Les physionomies de mes camarades, hommes et femmes, exprimaient devant cette perspective un sentiment très différent de l'allégresse. Mais comment parvenir à calmer M. Talbot ? Son costume, très étudié, faisait partie de son personnage. Il ne pouvait être Louis XI sans la pelisse fourrée et la coiffure légendaire, ornée des images et médailles de Notre-Dame d'Embrun. A vrai dire, monsieur, tout désolé que j'étais de la perte possible de mon cachet, je ne pouvais pas blâmer un artiste dramatique, un comédien applaudi, un professeur, de cet excès de conscience.

Et pourtant je trouvais déplorable qu'on rendît la recette, absolument déplorable.

— Mais tu dois savoir Louis XI, toi, me disait Capécure, qui jouait Coitier.

Si je savais Louis XI ! Je savais tout Casimir Delavigne comme je sais tout mon répertoire.

— Offre à Courtillier de le jouer...

— Tu badines ! Et M. Talbot ?

M. Talbot pouvait espérer que les costumes arriveraient encore

à temps. Courtillier étudiait les indicateurs. Il découvrit qu'il y avait un train qui, partant de Paris à quatre heures cinquante, s'arrêtait à Compiègne à six heures dix-neuf et même un train semi-direct qui arrivait à neuf heures quarante et un. Trop tard,



Madame Lestallier.

celui-là. Mais le train de Paris à Villers-Cotterets, le train 1139, arrivait à huit heures douze. Les paniers pouvaient, devaient arriver à Compiègne par le train 1139.

— Envoyez des dépêches! Réclamez! Faites l'impossible, répétait M. Talbot. Si je n'ai pas mon costume, je ne jouerai pas Louis XI, voilà!

— Vous aurez votre costume, mon cher maître, répondait Courtillier qui essayait d'être calme. Louis XI n'apparaît qu'au

deux, à la scène VII. Nous gagnerons du temps en faisant commencer le *un* un peu tard. Vous vous habillerez pendant l'entr'acte et vous entrerez au *deux* sous un tonnerre d'applaudissements.

Ne vous y jouez pas, comte; par la croix sainte!...

En attendant, le dîner est servi. Dînons. Je porterai un toast à votre succès, au dessert!

Monsieur, en dépit des légitimes préoccupations qui nous assiégeaient, ce dîner fut gai. Les artistes ont des âmes d'enfants ignorantes du péril. Nous étions exposés, parfaitement exposés à rendre la recette, et nous faisions des calembours. M. Talbot, seul, demeurait anxieux, ne mangeait pas, et Courtillier me regardait, à travers la table, d'un œil profond comme pour me dire : « Quelle situation, Brichanteau! » Moi, je le réconfortais d'un sourire. J'en ai vu bien d'autres!

On prit le café et nous nous rendîmes au théâtre. Je revêtis mon costume de Tristan, partageant ma loge avec Capécure qui se maquillait en Coitier et avec Courtillier lui-même qui grommelait tout en mettant sa perruque blonde du dauphin :

— Tu verras que le train n'apportera pas ce costume!

M. Talbot, lui, arpentait la scène devant le décor du *un* — *une campagne, le château du Plessis au fond, sur le côté quelques cabanes éparses* — et il répétait, acharné :

— Si je n'ai pas mon costume de la Comédie, je ne joue pas, je ne joue pas, je ne joue pas!

Cependant le public impatient réclamait le *rideau*. Bonne salle, à en juger par un coup d'œil à travers le trou de l'avant-scène. Des toilettes, des uniformes, et ce courant d'enthousiasme qui annonce une belle soirée. Il y a des publics de bois, des publics de stuc. Celui-là semblait de lave.

La toile se lève et je pose mon premier mot :

— Ton nom?

une interrogation à Richard le Pâtre.

— Ton nom?
— Richard le Pâtre!
— Arrête, et ta demeure?
— J'en sors.
— Le roi défend de sortir à cette heure!

Ce n'est rien, cela, mais c'est la pièce. Toute l'autorité du roi doit se trouver dans le point d'interrogation du grand prévôt :



Nous nous retrouvions là, dans un petit restaurant. (Page 129.)

« Ton nom? » Si c'est bien dit — et c'était bien dit — le public tout entier doit avoir la perception de quelque chose de tragique. *Ton nom?* On ne passe pas, on ne sort pas la nuit. C'est ter-

rible. *Ton nom?* Dans ces deux mots il faut que l'on sente déjà les deux vers qui vont suivre :

> Rentrez, ou les tiens verront avant la nuit prochaine
> La justice du roi suspendue à ce chêne!

Il serait peut-être plus simple de dire : *Tu seras pendu*, mais ce serait peut-être aussi un peu trop simple. *Ton nom?* J'avais senti la salle frissonner. Je tenais mon public. M. Talbot en Louis XI pouvait venir ; mon Tristan lui avait préparé tous ses effets. Je ne parle que de ma diction. Pour le costume, j'étais Tristan de pied en cap. Un portrait de maître.

Pendant ce temps-là Courtillier avait envoyé le vieux Saint-Firmin à la gare avec la voiture de l'hôtel. Saint-Firmin devait se précipiter sur le panier arrivant de Paris et l'arracher aux agents de la Compagnie sans même leur laisser le temps de la réflexion et, plus prompt que la pensée, le rapporter au théâtre à franc étrier.

— S'il ne le rapporte pas, je ne joue pas, répétait M. Talbot, logique avec lui-même.

Or le *un* s'achevait sous les applaudissements, on relevait le rideau et on redemandait Brichanteau, quoique Tristan ne soit pas de la fin de l'acte et il était huit heures quarante-quatre. Le 1139 devait être arrivé et le panier, le bienheureux panier n'apparaissait pas. Courtillier allait, venait, se démenait, en mordillant le bout de la perruque du dauphin. Tout à coup, un grand cri se fit entendre sur la scène où se mêlaient nos anxiétés :

— Saint-Firmin !

— Eh bien?...

— Le panier?

— Le costume?

— Rien, répondit Saint-Firmin désespéré. Le panier doit avoir filé sur Tergnier. On l'a probablement consigné à la frontière!

— Parfait, dit alors la voix bien connue de M. Talbot. Je ne jouerai pas.

— Mais on peut combiner un costume.

— Un costume qui ne serait point celui de la rue Richelieu ! Une souquenille! Je ne jouerai pas !

— Avec une annonce...

— Je ne jouerai pas!

— Bien, faites l'annonce, flatteuse pour vous !

— Je ne jouerai pas !

— Mais la recette ?

— La recette ? L'art d'abord ! L'art seulement ! Je ne jouerai pas !

— Si le public consentait à vous voir représenter Louis XI en habit de ville ?

— Je ne jouerai pas ! Je ne jouerai pas ! Je ne jouerai pas !

Courtillier s'arrachait les cheveux ou ceux du dauphin. La petite Declergy, du Conservatoire, qui jouait Marie, la fille de Commines, déclarait qu'elle ne signerait plus avec Courtillier, qui lui avait fait manquer une matinée à l'Élysée-Montmartre où elle eût dit des monologues. La scène, monsieur, tout à l'heure livrée aux manifestations de l'art et aux alexandrins du poète, présentait l'aspect d'un vaisseau désemparé. Tout le monde parlait, donnait son avis. Courtillier avait repris l'*Indicateur* et il l'interrogeait comme Bonaparte la carte d'Italie :

— Si l'on envoyait une dépêche à Tergnier ?

C'était une idée. Mais, avec la meilleure volonté du monde, le chef de gare de Tergnier, en supposant qu'il eût le costume de M. Talbot, ne pouvait l'expédier que par un train qui arrivait à Compiègne à dix heures vingt-deux, soit à onze heures dix-sept, soit à deux heures quatre. Quelle ironie ! Deux heures quatre ! Il y aurait beau temps que le rideau serait tombé sur le dernier vers de *Louis XI* :

On est roi pour son peuple et non pas pour soi-même.

Mauvaise fin d'ailleurs. C'est François de Paule qui parle et le baisser du rideau devrait appartenir au grand premier rôle, au roi. Ça ne gêne pas du reste pour le rappel. Louis XI est en scène.

Ah ! nous étions dans une jolie situation ! Tout le monde, affolé, sauf M. Talbot, ferme dans sa résolution qui nous navrait, mais que je ne pouvais blâmer. Cependant, s'il est des devoirs envers l'art, il en est envers le public.

Une illumination soudaine me traversa l'esprit. Je pris Courtillier par la main :

— C'est fini, à ton avis ?... M. Talbot ne jouera pas. La soirée est perdue. Veux-tu que je sauve la situation ? J'ai été si souvent le terre-neuve des directeurs ! Veux-tu que je joue Louis XI ?

— Toi, Brichanteau?

— Je sais le rôle. Je l'ai creusé. Je suis prêt. Je me jette à l'eau.

— Brichanteau!

Je crus d'abord qu'il allait me sauter au cou, mais il hésita.

— Et Tristan? Qui jouera Tristan?



Portrait de Brichanteau dans le rôle de Louis XVI.

— Saint-Firmin. On fera une annonce!

— Et le costume?

— Je vais en improviser un. Je te demande dix minutes.

— C'est bien long! L'entr'acte est déjà interminable.

— Cinq minutes. Fais une annonce.

Courtillier eut une de ces minutes de décision qui emportent le sort des batailles. *Alea jacta est*, dit-il, comme s'il eût été encore maître d'études à Charlemagne. Et il allait se tourner vers le régisseur pour lui commander de frapper les trois coups lorsque je lui saisis le poignet :

— Attends. Il y a une condition.

Le mot l'effraya. Il prévoyait une augmentation de *feux*, un grossissement de cachet, un de ces *chantages* auxquels se livrent les artistes qui, en de telles circonstances, exploitent les *impre-*

sarii, lesquels le leur rendent bien. Mais je n'ai jamais fait passer l'argent avant l'honneur.

— La condition, lui dis-je, c'est qu'à la fin du *quatre*, après la



Lord Hartson.

scène avec Nemours, on me jettera la couronne préparée pour M. Talbot.

— Tiens, c'est vrai, fit Courtillier, il y a une couronne. Mais elle est superbe, cette couronne!

— Raison de plus. Je la réclame.

— M. Talbot devait jouer Louis XI, il ne joue pas Louis XI; tu ne devais pas jouer Louis XI, tu joues Louis XI; tu auras, répondit Courtillier, la couronne de M. Talbot. Et maintenant, les trois coups!

Je vis, pendant que le régisseur frappait, puis disait : *Attention!* comme à la Comédie-Française, Courtillier qui parlait à M. Talbot. M. Talbot écoutait, semblait résister, faisait vraisemblablement quelques objections, puis s'inclinait en manière de consentement. Et la toile se levait à vide sur la salle du trône du château du Plessis-lez-Tours.

Alors Courtillier s'avança, saluant trois fois, devant le public devenu silencieux. Chacun comprenait qu'il y avait dans l'air quelque chose de grave. Et j'entendais la voix de Courtillier, tandis que je me déshabillais très vite derrière un paravent, dépouillant le costume de Tristan pour revêtir celui de Louis XI. Courtillier, très ému, disait :

— Mesdames et Messieurs, il nous arrive un véritable contretemps..., un contretemps qui a failli empêcher la continuation de la représentation...

Le public attendait. Je le suivais anxieux, je le sentais haletant.

— Le costume de M. Talbot de la Comédie-Française est, par un hasard tout à fait attristant, demeuré en gare, nous ne savons où... Dans tous les cas, il n'est pas arrivé à Compiègne, et M. Talbot, toujours soucieux de la vérité et de sa dignité artistique, vient de déclarer à l'administration qu'il ne pouvait paraître devant le public éclairé qui veut bien m'écouter et m'excuser, sans son costume habituel, le costume de la Comédie-Française...

Silence glacial. Le public se demandait où Courtillier voulait en venir, et la voix de Courtillier s'étranglait un peu, l'émotion le gagnait. Moi, je disais à Saint-Firmin : « Et le bonnet? Invente quelque chose pour le bonnet et les médailles, mon vieux Saint-Firmin. Invente, invente! »

— Nous serions, mesdames et messieurs, continuait Courtillier, tout à fait désolés, désemparés et forcés, malgré le succès du premier acte, de vous renvoyer à vos foyers (*Clameurs, protestations*), à vos foyers plus consolants que le nôtre (*Quelques personnes sourirent*), si notre excellent camarade Brichanteau, Sébastien Brichanteau dont vous avez pu apprécier tout à l'heure le rare talent dans le rôle de Tristan (*Oui! oui! c'est vrai!*), si

notre camarade Brichanteau, dis-je, n'avait bien voulu tirer et l'administration et tous ses collègues du plus cruel embarras en jouant, au pied levé, le rôle de Louis XI. (*Moment d'attente.*) M. Sébastien Brichanteau demande au public éclairé qui l'entoure toute son indulgence. Mais, rassuré par cette indulgence même, il ne redoute pas d'assumer une lourde responsabilité, et ce sera l'honneur de sa carrière dramatique, déjà longue, que d'avoir interprété, dans des circonstances aussi délicates, un rôle aussi difficile, et cela, mesdames et messieurs, dans la noble et artistique cité de Compiègne !

Il y eut un moment de silence encore — pas très long — et j'entendis, tout en passant le haut-de-chausses du roi, la salle éclater en applaudissements. Je dois dire qu'avec mon Tristan, si complet, si documenté, je m'étais littéralement au *un* emparé d'elle. Une voix cependant, forte comme un clairon, demanda :

— Et M. Talbot ?

— Oui ! oui ! ajoutèrent quelques spectateurs. Et M. Talbot ?

Mais Courtillier les rassura bien vite. Il avait compris toute la portée de l'interrogation.

— Ne croyez pas, messieurs, que M. Talbot se soit, pour la première fois de sa vie, dérobé à ses devoirs, et que l'administration vous ait promis le concours d'un éminent artiste avec lequel elle n'aurait pas traité. Non ! M. Talbot est à son poste. Son costume seul n'est pas au rendez-vous. Mais, pour vous prouver la bonne foi de l'administration et la bonne volonté de M. Talbot, M. Talbot assistera à la représentation dans l'avant-scène de gauche, côté *jardin*, comme nous disons, (*Bravo !*) et, si vous n'avez pas la bonne fortune d'écouter l'excellent comédien, vous aurez, du moins, mesdames et messieurs, la consolation de le voir suivre lui-même les efforts de son remplaçant et admirateur M. Brichanteau ! Rare et bonne fortune, messieurs, pour le public délicat de Compiègne : il aura à la fois ainsi sous les yeux, je ne dirai pas l'élève, mais le continuateur — et le maître !

J'ai entendu bien des annonces dans ma carrière. J'en ai fait même plusieurs et dans des circonstances diverses comme les mille accidents de la vie. Je n'en ai jamais ouï qui aient été mieux accueillies, plus applaudies que celle-là ! Applaudie ? Non. Disons acclamée. Le rideau se baissa sur un tonnerre de bravos

— Te voilà rassuré, me dit Courtillier, enchanté.

— Je n'ai jamais eu peur, répondis-je. C'est un sentiment que je ne connais pas !

Et je m'habillais toujours. L'effet de l'annonce avait été tel que nous avions bien devant nous quelques minutes ; et puis, avant l'entrée du roi au *deux*, il y a le petit monologue de Marie, la scène avec le Dauphin, qui est longue, l'entrée de Commines, la scène entre Commines et sa fille, l'arrivée de Nemours. Saint-Firmin pouvait utiliser le temps. Ah ! quel homme, monsieur, Saint-Firmin ! Un homme de ressources, habitué à tous les expédients que la nécessité dicte aux artistes dans leur lutte avec le sort et l'imprévu. C'est Saint-Firmin qui, à Lons-le-Saunier, jouant Ruy Gomez dans *Hernani* et le théâtre n'ayant pas de décor où se trouvât une galerie de portraits, pas la moindre galerie, dit au directeur : « Avez-vous au moins un album de photographies ? » Et, tenant à la main l'album où se succédaient les portraits-cartes de la nombreuse famille du directeur, il joua toute la scène en feuilletant ce bienheureux album :

Écoutez : Des Silva,
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme !
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome !

Et il tournait un feuillet :

... Voici Ruy Gomez de Silva,
Grand maître de Saint-Jacque et de Calabrana.
Son armure géante irait mal à nos tailles.

Et il tournait un autre feuillet :

J'en passe et des meilleurs. Cette tête sacrée,
C'est mon père. Il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier.

Et il montrait à don Carlos une nouvelle photographie.

Ce fut admirable, et l'invention de l'album est demeurée célèbre. Mais Saint-Firmin, monsieur, comme le temps où vivait Joad, était fertile en miracles. Savez-vous ce qu'il faisait, Saint-Firmin, pendant que j'achevais de boutonner mon pourpoint ? Avec un vieux képi de chasseur à cheval de la garnison dont il avait tortillé la visière, il me confectionnait la coiffure du roi rapace que j'allais incarner, et, pour figurer les médailles que portait Louis XI à l'effigie de Notre-Dame d'Embrun, il faisait — diable de Saint-Firmin, va ! c'est l'Édison des trucs pour tournées — il faisait fondre, dans une cuiller, des soldats de plomb

qu'il avait achetés au petit du concierge. Et ces soldats fondus, puis aplatis comme des médailles, il les passait à la mine de plomb pour leur donner un air de vétusté. Admirable, monsieur, cette coiffure de roi ainsi composée d'un képi de cavalerie et de lin-



Talbot et Courtillier.

gots de soldats de Nuremberg ! Je m'en parai et me regardai dans un miroir à main. Admirablement grimé (j'ai l'art de faire ma figure), je m'écriai invinciblement :

— Ça y est ! C'est bien le roy Loys ! Philippe de Commines le reconnaîtrait ! Au rideau !

Aussi, lorsque, à la fin de la scène VI, que le public trouvait longue parce qu'il m'attendait, l'officier du château annonça : « Le roi ! » j'entrai, monsieur, suivi d'Olivier le Daim, du comte

de Dreux, de deux bourgeois et d'un chevalier, sans plus d'émotion que si j'avais continué à jouer Tristan... J'attaquai la scène VII d'une voix énergique et terrible :

> Ne vous y jouez pas, comte; par la croix sainte !
> Qu'il me revienne encore un murmure, une plainte,
> Je mets la main sur vous, et, mon doute éclairci,
> Je vous envoie à Dieu pour obtenir merci !

Et je n'avais pas achevé ce dernier vers, qu'un tonnerre d'applaudissements me coupait la parole. Je regardai M. Talbot dans son avant-scène. Il approuvait de la tête, mais il était pâle. Et la représentation tout entière eut ce caractère particulier d'enthousiasme spontané et d'unanimité touchante. Je me sentais porté vers le succès par une sympathie qui, si je puis dire, formait la synthèse de toutes les classes de la ville de Compiègne. L'armée, que j'apercevais, représentée par son état-major, la magistrature, la bourgeoisie lettrée, les femmes et jusqu'au peuple, dont le goût est instinctif et profond, s'unissaient pour me seconder dans ma tâche. Il y avait en quelque sorte une communion — comment m'exprimer ? — une collaboration entre moi et le public pour donner à cette création improvisée de Louis XI une valeur définitive.

Ah ! je passai là, monsieur, deux heures délicieuses, et qui me payèrent de bien des déboires ! Au pied levé, jouer au pied levé un rôle creusé par Ligier, et cela sous l'œil de M. Talbot ! C'était un rêve que j'eusse déclaré irréalisable, le matin de ce jour inoubliable de février ! 23 février ! La date est là, là, dans la tête et dans le cœur !

Rappelé une fois après le *deux* — avec Saint-Firmin, qui me doublait dans Tristan, — une fois après le *trois*, — deux fois après le *quatre*, où je m'étais admirablement précipité hors du théâtre en poussant des sons inarticulés, comme le veut la brochure, je fus redemandé trois fois après le *cinq*, et M. Talbot eut ce spectacle : la couronne, une magnifique couronne qui lui était destinée, venant tomber à mes pieds. Je la vois encore, dans toute sa fraîcheur, cette couronne de violettes et de roses, ornée d'un ruban tricolore, qui reste appendue dans mon appartement comme un souvenir palpable du 23 février ! Sur un des rubans, ces mots en lettres d'or me firent tressaillir : *A l'incomparable artiste.* Je ramassai, d'un geste prompt et attendri, cette cou-

ronne — tel un poète aux jeux Olympiques — et, mettant toute mon émotion et toute ma reconnaissance dans un jeu muet, tour à tour je la portai à mes lèvres et je la pressai sur mon cœur.

Elle était d'un diamètre embarrassant, la couronne, mais l'hommage n'en était que plus important. En voyant cette pantomime si profondément émue, le public se sentit pris d'une sorte de délire. Il criait, trépignait, jetait mon nom aux voûtes du théâtre :



Brichanteau dans le rôle de Louis XI.

— Brichanteau ! Bravo, Brichanteau ! Brichanteau ! Brichanteau !

Ce nom, ainsi répété par des lèvres enthousiastes, me semblait à moi-même prendre des sonorités imprévues. Mais je demeurais calme devant la salle près de crouler. Courtillier m'attendait dans la coulisse pour m'embrasser, m'appeler son sauveur ! M. Talbot lui-même vint, le rideau baissé, me féliciter, accompagné d'un notable pharmacien de Compiègne, son ami.

Celui-ci, psychologue à ses moments perdus, m'invita à déjeuner pour le lendemain, voulant, disait-il, analyser les sensations que j'avais éprouvées durant cette soirée inoubliable. Mais j'avais hâte de me retremper dans la solitude. Je rentrai à l'hôtel, les oreilles encore pleines du bruit des bravos, et je m'endormis à leur murmure, comme à l'écho des vagues de la mer. Nuit délicieuse, peuplée des fantômes de la gloire.

Car c'était la gloire, monsieur, la gloire absolue. Le lendemain, quand je descendis à la salle commune, ceux de mes camarades qui n'avaient pas pris le train le plus matinal me saluèrent de leurs acclamations réitérées : « Vive Brichanteau ! Bravo, Louis XI ! »

Je la portai à mes lèvres et je la pressai sur mon cœur. (Page 271.)

Et Courtillier eut la gentillesse de me demander ce qu'il me devait pour avoir sauvé la Compagnie, honneur et argent.

— Ce que je veux ? La possibilité de passer quelques jours à Compiègne, afin que je puisse aller visiter le château de Pierrefonds et m'enivrer du moyen âge, époque idéale de mon esprit !

Il n'hésita pas, Courtillier; il paya mes frais d'hôtel, mes repas

pour trois jours et me glissa discrètement un billet de cent francs sous enveloppe. Puis, sa troupe ayant réintégré Paris, me trouvant seul avec mes pensées, je vécus dans ce milieu d'art — entre Compiègne et Pierrefonds — trois jours pleins, salué dans les rues par les autorités de la ville et rendant, çà et là, les coups de chapeau sans compter, mais recherchant plus volontiers les coins discrets pour ruminer ma gloire et dire des vers !

Un reporter d'un journal local vint seul troubler ce recueillement exquis et me demanda sur moi des notes biographiques ; mais je lui répondis :

— Je ne suis rien qu'un passant, monsieur. Et que fait au public la vie d'un artiste ? Ce qui importe, c'est son œuvre. Ai-je bien ou mal joué Louis XI ? Tout est là. Mes rôles sont à vous, ma vie est à moi !



Ayant passé autour de mon corps, comme une façon d'écharpe la couronne de fleurs (Page 273)

Il ne fut pas content, le reporter. Il le laissa voir dans son journal. Mais il faut bien qu'à tout triomphe il y ait une part de critique, je ne dis pas d'insulte. J'avais ma part. C'était complet.

Le troisième jour, je quittai l'hôtel à pied, ayant passé autour de mon corps, comme une façon d'écharpe, la couronne de fleurs qui avait parfumé ma chambre et dont le vent agitait les rubans tricolores. C'est ainsi, sous l'œil bienveillant des populations, que je quittai Compiègne, ma valise à la main et ma couronne en bandoulière. Pas un cri sur ma route, mais des saluts aimables et des sourires indulgents. Je traversais la ville dans une atmosphère de sympathie.

A la gare on me demanda si je ne mettrais pas ma couronne aux bagages. Elle était bien grande pour tenir dans le filet du wagon.

— Non, répondis-je, on ne se sépare pas de certains emblèmes ! Je prendrai ma couronne sur mes genoux !

Comme le train s'ébranlait, les employés du chemin de fer et

quelques amateurs de théâtre réunis sur le quai me donnèrent un dernier salut, j'entendis un vivat suprême et je perçus même un *Au revoir !* qui m'alla au cœur.

C'était fini. La vapeur m'emportait vers la grande ville. Mais j'avais dans la mémoire un souvenir impérissable et, aux heures de désespérance, je regarde chez moi la couronne fanée portant cette date, sacrée pour moi, 23 *février*, et je me dis :

— Brichanteau, pas de faiblesse ! Lutte, Brichanteau ! Tu as eu ton heure ! Tu as eu ton jour ! N'oublie jamais Compiègne et haut ton cœur, Brichanteau ! Souviens-toi de Louis XI ! Personne ne l'a joué comme toi, personne !

Ah ! j'oubliais — c'est pourtant flatteur — un collectionneur d'art bibliophile et numismate, a conservé chez lui le képi de chasseur à cheval orné des médailles fabriquées avec des soldats de plomb... C'est une constatation de plus de mon succès. Et, si vous voulez la voir, la coiffure de Louis XI, demandez, en passant par Compiègne, le Secrétaire de la Société archéologique : il vous la montrera accrochée entre un casque de soldat romain et un tricorne de garde française. Documents pour servir à l'histoire de la coiffure !

Mais je préfère, moi, à ce képi, cependant historique, ma vieille couronne fanée, image de la vie de l'artiste : des fleurs et de la poussière ! Soyons philosophes après tout ! J'en sais de plus ambitieux qui n'ont pas eu leur grand jour, comme moi !

V

A NOUS, L'EMPEREUR !

Eh bien, oui, j'ai failli sauver la France ! Et c'est de l'histoire. Feu M. le baron Taylor, qui connaissait l'affaire, aurait pu certifier la véracité de ce que je vais vous dire. Mais je n'ai pas besoin de témoins pour qu'on croie à ma parole. On connaît Brichanteau, il n'a jamais menti. Ma vie peut paraître extraordinaire, c'est que la vie est un songe, comme a dit ce... cet Espagnol. Donc, voici la chose.

C'était au dernier temps du siège. On s'ennuyait ferme dans

Paris. Septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, cela semblait long. Au début on s'était dit : « Patience, nous allons être débloqués, nous écraserons l'ennemi sous nos murailles, le Nord se remue, le Midi se lève, c'est une affaire de quelques semaines ; on peut bien faire crédit à la patrie, cela fait du bien, ça régénère ! » Mais les jours passaient, on ne voyait rien venir, on ne sortait pas, on devenait des escargots de remparts, on s'ennuyait, il n'y a pas d'autre mot, on s'ennuyait. D'ailleurs, très dignement, en mangeant peu et mal, du pain atroce, du cheval, des saletés. Et avec cela la petite vérole et le froid. Il n'y a pas à dire, ce n'était pas gai. Je faisais, vous comprenez, mon devoir comme les autres. Je montais ma garde, je passais des nuits, et, quand le bataillon sortait des fortifications, ah ! messeigneurs, je croyais que mon chassepot allait m'ouvrir le chemin de Berlin et le roi de Prusse n'avait qu'à se bien tenir.

Je dois vous dire que j'avais refusé toute fonction civile, au début du siège. J'avais des amis parmi les puissances. Potel, le chanteur de l'Opéra-Comique — je le vois encore avec son képi orné d'un ruban tricolore — m'avait dit : « Veux-tu faire partie du Comité de vigilance du Xe arrondissement ? » Il me connaissait, j'avais figuré à ses côtés et joué à Laon avec lui. Je refusai toutes ses offres. La vigilance était aux remparts. J'irais aux remparts. Et puis, je me suis toujours tenu hors des atteintes de la politique. Oui, ma vie artistique et privée est pure de toute compromission de ce genre. Tel j'avais été, tel je voulais rester. Seulement, je mettais tout mon art, toutes les forces vives de mon talent au service des représentations données pour les blessés ou les caisses de secours des bataillons. On refusait souvent, trop souvent, mon concours, sous prétexte que le programme déjà très chargé était fait ; mais je ne marchandais, moi, ce concours à personne. Dans la salle des Menus-Plaisirs, j'ai récité des vers, un soir de bombardement, entre M. Delaunay et Mme Favart, et je ne vous dirai pas qui a été le plus applaudi. Non, je ne vous le dirai pas, je suis modeste. Mais j'en rapporte, au surplus, tout l'honneur au poète. J'avais dit du Victor Hugo.

Malgré tout, je m'ennuyais. Oui, le siège me faisait l'effet d'une pièce qui traînait. Je me disais : « Il faudrait de l'action ! » Nous en étions au quatrième acte. On devinait le dénouement heureux ou malheureux, et il traînait, oh ! il traînait, ce quatrième acte ! Et je me creusais la tête, me répétant : « Voyons, il y aurait

pourtant quelque chose à faire! Le génie de la France n'est pas usé! » J'avais, comme tout le monde, cherché une invention qui pût être utile au pays. Comment débloquer Paris? C'était le problème. Ma camarade Andrési, des Bouffes, proposait de faire fabriquer des bagues empoisonnées munies d'une petite pointe d'aiguille imperceptible. Chaque Parisienne porterait sa bague patriotique et, si les Prussiens entraient dans Paris, chaque Parisienne donnerait une poignée de main à un Allemand. Et la petite aiguille piquait, le poison foudroyant faisait son œuvre. Combien y avait-il de Parisiennes dans Paris? Facile calcul à faire. Et bien, c'était autant de moins d'Allemands qu'il y aurait dans l'armée allemande.

Un autre, mon ami Dubarol, de la Porte-Saint-Martin, me disait : « Une hache, un couteau, une navaja, un *lasso*, oui, Brichanteau, un *lasso* mexicain, comme dans les *Pirates de la Savane* (l'idée, vous le savez, n'était pas nouvelle pour moi), et qu'on nous lance sur les Allemands, poitrine contre poitrine et les yeux dans les yeux! » C'était encore Dubarol qui proposait de lâcher sur les avant-postes prussiens tous les animaux féroces du Jardin des Plantes. Comme nous ne pouvions plus les nourrir, nous trouvions dans ce projet un double avantage : les bêtes fauves ne dévoraient plus dans Paris aucune nourriture et elles dévoraient des Prussiens dans la banlieue. L'Administration, toujours prudente, trouva le projet exagéré!

Moi aussi, je vous l'avoue, je désapprouvais un projet évidemment hardi mais peu pratique. Je me répétais qu'il y avait certainement « autre chose à faire », lorsqu'une coupure de journal de province, arrivée à Paris par ballon, vint faire tressaillir en moi toutes les fibres réunies du patriotisme et de l'art. Un homme hardi, un Français, habitant Buenos-Ayres, avait levé, pour venir défendre le sol natal, une légion valeureuse, la légion argentine, et ces braves gens venaient de débarquer à Bordeaux où leur chef, ex-sous-officier de l'armée d'Afrique, ex-colonel de l'armée du général Lee pendant la guerre de Sécession, les organisait. Il voulait, avec eux, rejoindre l'armée de Bourbaki, encore intacte. Mais ce qui me frappa dans la nouvelle du journal *la Victoire*, de Bordeaux, ce qui exalta mon imagination, éprise de pittoresque, c'est ceci : l'ex-colonel, n'ayant pu trouver, tout faits, dès son débarquement, les uniformes qu'il souhaitait pour sa troupe, avait acheté les costumes d'un directeur de théâtre en

disponibilité, entre autres ceux des *Trois Mousquetaires*, et c'était sous la casaque et le chapeau de d'Artagnan qu'il allait, follement, je le veux bien, mais héroïquement, avouez-le, affronter les balles des fusils Dreysse.

Ah! cette coupure de journal! La possibilité d'atteindre une chimère, d'être, non pas seulement entre des portants et une toile de fond, un des mousquetaires de Dumas, mais l'être en plein air, en plein vent, dans une vraie bataille! Protéger la patrie sous le feutre et le panache des défenseurs du bastion Saint-Gervais! Vivre dans le danger avec le costume du rêve! Ça me grisait, ça me montait, ça m'affolait. Je prenais en grippe mon pantalon noir à raie rouge, ma veste de drap, mon képi galonné, ma ceinture de laine; je me voyais l'épée à la main fendant des casques à pointe et je voulais, oh! je voulais à toute force, malgré les portes fermées, malgré le blocus, malgré M. de Bismarck, malgré le diable, malgré tout, aller rejoindre à Bordeaux les uniformes en casaques rouges de la légion de Buenos-Ayres!

Quand un homme de ma volonté a une idée, il l'exécute. Aller de Paris à Bordeaux, ce n'était pas facile. Mais je sortirais de Paris, je jouerais, jusqu'à Rouen, le rôle d'un paysan, d'un maraîcher quelconque, regagnant son village, j'atteindrais le Havre — ils n'étaient pas au Havre, les Allemands — et de là j'irais à Bordeaux par mer. Je m'évaderais par la vallée de la Seine. Au fond, c'était le plan, le fameux plan de Trochu, dont on a tant ri, et que le gouverneur n'a pas mis à exécution parce qu'au lieu d'opérer sur Rouen la délégation de Tours résolut d'opérer sur Orléans. C'est un renseignement historique qui sera révélé plus tard. Je vous le donne en passant.

Bref, mon plan était bon. Devais-je le confier à quelqu'un? C'était là une question que je me posais et, après tout, puisque je voulais partir, autant valait utiliser mon départ. Le gouvernement, qui envoyait des renseignements et des instructions par ballon, pouvait avoir quelque mission à confier à un homme sûr. Je fis, par un collègue influent, un sociétaire de la Comédie-Française, savoir à un membre du gouvernement que j'étais prêt à franchir les lignes et à porter, où l'on voudrait, un ordre écrit ou un ordre verbal, au choix.

Mon collègue influent me présenta même au chef d'état-major du gouverneur de Paris qui me toisa, moi me redressant sous

son regard de soldat comme je l'eusse fait sous les balles ennemies, et me dit :

— Vous êtes donc bien résolu, mon garçon?

— Très résolu, mon général. J'étouffe à Paris. Je veux me battre en province.

— Oui, vous rêvez de vous donner de l'air? Vous n'êtes pas difficile. Nous sommes tous logés à la même enseigne. Et vous porteriez un message au gouvernement de Tours?

— Oui, mon général, si je ne suis pas tué en chemin!

— Mais si vous êtes porteur d'un message écrit et qu'on vous arrête?

— J'avalerai le message écrit. C'est l'*a b c* du métier.

— Et si l'on vous interroge?

— Je ne dirai pas un mot. J'ai joué ce rôle-là dans *Masséna ou l'Enfant chéri de la Victoire.*

— Oh! il y a des moyens de faire parler les gens!

— Mon général, dût-on me mettre à la torture, pas une parole ne sortirait de mes lèvres. Il est de certains secrets qui meurent avec certains hommes. Je me rappellerai Coconnas de *la Reine Margot*. Le rôle est sympathique. J'ai failli le créer à Montparnasse.

Ma foi, il paraît que j'inspirai de la confiance au chef d'état-major. Il me dit de revenir à la Place le lendemain. J'y revins, heure militaire. Par un petit papier pas plus grand que ça, et rédigé *en clair*, on m'accréditait auprès du gouvernement de là-bas et on me remettait, avec une dépêche chiffrée, un laissez-passer pour les avant-postes français. Le général m'apprit que, tous les renseignements fournis sur moi étant bons, on me confiait la mission que j'avais sollicitée. Si je pouvais arriver à Tours, je remettais et mon papier *en clair* et ma dépêche chiffrée, et le gouvernement de là-bas était, paraît-il, chargé de me récompenser.

— Oh! mon général, dis-je vivement lorsqu'il fut question de récompense, ne parlons pas de cela, je vous prie. Je suis assez récompensé par votre confiance et votre estime.

— Soit. Mais avez-vous de l'argent de poche pour la route?

— J'en ai, mon général. Le vil métal n'est pas le viatique du patriote.

Le général sourit à cette phrase qui me vint tout naturellement et que j'ai retenue ; puis il me souhaita bon voyage. Je n'avais pas osé lui dire que, si je rendais à la patrie le service qu'on attendait de moi, il y avait une récompense ambitionnée par bien des braves et qui m'eût rendu fou d'orgueil. Mais non seulement je n'osais pas le dire, mais je n'osais pas y penser. Décoré ! Moi, Brichanteau, chevalier de la Légion d'honneur ! C'eût été trop beau. Non, sérieusement, je dois dire que je n'y pensais même pas. Je ne songeais qu'à m'évader, à franchir les lignes, à me donner de l'air, comme avait dit le général, et à rejoindre la légion des mousquetaires de Buenos-Ayres.

Maintenant, par quel côté sortir ? Quelle porte choisir ? Du côté de Vincennes, je connaissais le chemin comme ma poche : Nogent, Joinville, Champigny. Mais je tombais en plein dans les lignes prussiennes et il me fallait faire un grand détour pour aller vers l'Ouest. Par Saint-Denis, ce n'était pas non plus très commode. Le plus facile et le plus direct, c'étaient encore les environs du Mont-Valérien, Saint-Cloud, les bois de Ville-d'Avray, Viroflay et, ensuite, la route de Normandie, à la garde de Dieu ! Mais fallait-il sortir la nuit ? Fallait-il sortir le jour ? Autant de questions qui me faisaient battre le cœur. Non pas de crainte, non, mais d'espoir. La nuit, je risquais d'être pris par un rôdeur et d'être *descendu* par quelque sentinelle, même française. Le jour, je pouvais plus facilement jouer mon rôle de paysan et voir le danger venir. Bon, je partirais le jour.

Je m'étais composé un costume très simple de brave rural réfugié dans Paris. Rien de grotesque. Pas le paysan de café-concert qui chante la noce à Jean-Pierre. Pas un rôle de Brasseur non plus. Un paysan réaliste, menton rasé, veste de drap, blouse d'un bleu noir par-dessus et chapeau melon. Avec ça, un bâton contre les mauvais sujets, parce que, contre les Prussiens, il n'y avait pas à être armé. Mon arme, c'était ma conscience.

Me voilà parti. J'emportais mon laissez-passer, et, roulées comme deux boulettes de mie de pain, dans ma poche, ma dépêche et ma lettre de crédit auprès de la délégation de Tours. Je ne laissais à Paris ni amour ni parent. J'avais alors le cœur libre par hasard et, eussé-je été amoureux, j'aurais sacrifié cette affection, caprice ou passion, à la perspective de rendre service à mon pays et de combattre avec les mousquetaires argentins.

C'est par la porte de Neuilly que je sortis. Un beau temps

favorisait ma marche, faite d'un pas assuré. Le Mont-Valérien, qui tirait de temps à autre, semblait saluer mon départ comme si c'eût été celui d'un navire. Ce soleil d'hiver, cette fumée de la poudre dans le ciel clair, tout cela me semblait de bon augure et j'allais, j'allais délibérément, ne me laissant même pas émouvoir par le triste spectacle de la guerre — arbres coupés, maisons éventrées, murailles écroulées — que je rencontrais à chaque pas. C'était pour venger et réparer ces ruines que j'allais droit devant moi, en mission !

Tout se présenta bien, à travers la banlieue dévastée, jusqu'à ce que j'eusse dépassé nos avant-postes, du côté de Sèvres. Je me rappelle le dernier avertissement de l'officier de mobiles à qui je montrai mon laissez-passer qu'il garda, car je n'en avais plus que faire :

— Vous savez qu'*ils* ne sont pas loin ! Comment allez-vous traverser la Seine ? Prenez garde : il pleut des pruneaux !

Comment j'allais traverser la Seine ? Ça, par exemple, je ne savais pas. A la nage ? Impossible. Une fois de l'autre côté, il fallait s'adresser aux Allemands pour me sécher. Trouver une barque dans quelque creux, ce n'était pas probable. Je me promenais, en me défilant de mon mieux derrière les arbres et les fourrés sans feuilles, le long du fleuve, et je me disais que j'allais probablement, dès le premier jour, revenir bredouille. J'avais faim. Je m'assis au pied d'un bouleau et je mangeai du pain — du pain du siège — arrosé du vin de ma gourde. Délicieux, ce repas en plein air ! Je me disais : « Si les Parisiens étaient ici, seraient-ils heureux ! Ils seraient libres ! »

Non, pas si libres que ça ! La Seine était là, qui valait bien une muraille, et je la regardais couler sous le soleil. Elle reflétait les maisons de l'autre côté de la rive où il y avait peut-être, où il y avait certainement des Prussiens. Mais on ne les voyait pas. Ils étaient là dedans, fumant ou lisant ou jouant aux cartes. Un moment, j'entendis, loin, très loin, un refrain d'opérette, un air d'Offenbach qui arrivait à travers les branches. C'était l'un d'eux qui jouait *la Belle Hélène* sur un piano qu'on n'avait pas encore brûlé pour faire du feu.

Et si vous saviez comme il me paraissait triste alors, ce refrain d'Offenbach ! Je l'avais entendu chanter, justement, au théâtre de Mourmelon, devant nos pauvres soldats, si crânes et si joyeux autrefois ! Ah ! les venger, eux aussi, les venger sous la casaque

du mousquetaire !... Cette pensée me rendit toute confiance et j'attendis la nuit en me disant, comme dans *Victorine*, qu'elle porte conseil.

Elle vint, la nuit, très froide — assez sombre heureusement, même après cette belle journée — et je grelottais diablement sur la berge. Je me demandais même si je ne devais pas me rabattre sur nos avant-postes et rentrer, en attendant le jour. Mais cela m'eût rappelé la *retraite en bon ordre* dont on nous parlait toujours dans les bulletins, et, puisque j'étais près du but, il fallait y rester. Bien m'en prit, car il est probable que, si j'étais retourné du côté de Paris, la pluie de pruneaux eût été une pluie française, et qui sait, monsieur, si je serais ici ?

Je me disais : « Restons. Attendons ! » Et j'avais des envies de battre la semelle pour me réchauffer, mais j'avais peur de faire du bruit. Le mieux était de chercher, le long de la rive, quelque coin de masure où m'étendre jusqu'au jour, et c'est en la cherchant, la masure, que je trouvai la barque et le passeur qui me mirent à l'autre bord.

Voilà. J'avais aperçu, de loin, quelque chose de très haut, comme un mur, avec quelque chose de déchiqueté, de troué, comme un toit crevé par les bombes — un hangar où je me disais : « Pour dormir, voilà mon affaire », lorsque, en y entrant, j'entendis grouiller près de moi un être inaperçu, puis une voix grogner en français :

— Qui va là ?

Instinctivement, je répondis :

— France !

J'aurais répondu de même, parole d'honneur, si l'on m'eût demandé : *Wer da ?*

Ce qui grouillait s'approcha. C'était un maraudeur quelconque qui venait, la nuit, essayer de pêcher quelque poisson afin de le revendre très cher, le lendemain, aux Halles ou chez Brébant. Un de ces Peaux-Rouges de la civilisation qui vivent de tout et de rien et trouveraient un fil de soie sur un œuf. Il avait, dans ce hangar même, sous un tas de briques et de paille, un vieux canot dont il se servait au besoin, au risque de se faire loger dans la tête dix balles pour une. J'appris tout cela en causant avec lui, à distance, mon bâton à la main, car après tout ce devait être une fameuse canaille, mon nouvel ami !

Canaille ou non, il était brave ! Il accepta de me passer de l'autre côté de l'eau pour dix francs. Ce n'était pas payé. Le moindre bruit de rames pouvait éveiller les Allemands et toute la rive eût pris feu. Mais qui ne risque rien n'a rien. Nous attendîmes le noir de la nuit. Je versai à mon passeur un verre de mon vin qu'il choqua contre ma gourde, nous bûmes à la France — car c'était peut-être, après tout, un très brave homme, cette canaille-là — et en route.

Nous voilà en canot.

Pas une étoile. Je songeais à Mordaunt monté dans sa barque au *cinq* de *Vingt ans après*. Je me disais que nous devions faire des ombres chinoises sur le fond, plus clair, de l'eau, et je m'attendais à recevoir, à tout moment, des coups de fusil. J'avais mes deux boulettes de papier entre mes doigts afin de les avaler, si j'avais le temps, avant l'agonie.

Mais il y a un Dieu. Pas un coup de feu. *Ils* dormaient, les Allemands.

Mon passeur me déposa sur la rive.

Je lui donnai douze francs — deux francs de pourboire — et je lui dis :

— Au moins que je conserve le nom de l'étranger qui m'a secouru dans ma fuite !

Il me répondit :

— Qu'est-ce que ça vous fait, mon nom ? Je m'appelle Auguste !

Quoi qu'il en soit, ce prénom d'Auguste, je l'ai gardé gravé dans mon cœur et je l'associe à mon plus héroïque souvenir. Où que tu respires, Auguste, si tu vis encore, sois béni !

J'étais de l'autre côté de l'eau, mais je n'étais pas au bout de mes peines. Je me répétais le mot de Rysoor (voilà un rôle que je voudrais jouer, un beau Dumaine !) : *Non, elle ne finit pas, la peine, elle commence !* Et je me sentais en pays ennemi. L'ombre, la nuit, le silence, tout m'était hostile. Ce qu'il y avait de plus simple, c'était de ne pas bouger. Le jour venu, je trouverais mon chemin. Et je me tins coi, blotti dans un fossé, sur la glace durcie, gelé. Gelé, absolument.

Dès le petit jour, je me mis à marcher, pour chasser l'onglée, ramener le sang à mes pieds. J'avais comme une congestion à la tête. J'allais devant moi, non pas au hasard, car je connaissais les chemins, j'allais du côté de Saint-Germain, lorsque brusque-

ment (oh ! elle ne fut pas longue, mon odyssée !), comme si je m'étais cogné la tête contre une porte fermée, je donnai en plein dans une patrouille allemande.

Ah ! ce ne fut plus le *Qui vive ?* de mon ami Auguste. Je l'entendis, le *Wer da ?* Les fusils croisés m'arrêtèrent net. Un caporal quelconque me demanda quelque chose en allemand. Comme je ne répondais pas, un soldat me poussa par les épaules et, entouré par de grands diables à barbes rousses, je fus conduit à un officier très blond, très maigre, et qui, me regardant à travers un monocle, me parut très ennuyé ou de s'être levé si matin, ou d'avoir passé la nuit dans la petite maisonnette où il se chauffait les bottes, à la lueur d'une lampe à pétrole, encore allumée.

Il parlait très bien le français, cet officier, avec un léger petit accent qui ressemblait vaguement à l'accent gascon. Il me demanda ce que je faisais dans les lignes allemandes et d'où je venais.

Je lui répondis, très nettement :

— De Paris.

— Comment, de Paris ? Vous avez eu la prétention de vous échapper d'une ville assiégée ?

C'est alors que je fis appel à toute ma science de composition et que j'improvisai, je peux le dire, un paysan normand comme on en a rarement vu au théâtre. Je me sentais excellent. J'étais dans la peau du bonhomme. Un Bouffé ou un Paulin Ménier.

Vous ai-je dit aussi que, pendant que les barbes rousses me conduisaient à la maisonnette, j'avais avalé prestement les deux boulettes de papier destinées à la délégation de Tours ? Cela, c'est l'enfance de l'art. Passez, muscades ! Et les Allemands n'y avaient rien vu ! Je me disais bien :

— Adieu ta dépêche, Brichanteau ! Si tu parviens à Tours, tu n'auras pas, mon garçon, la récompense rêvée !

Mais je me répétais, après tout, que je pourrais encore, même sans les papiers qui, du reste, avaient failli m'étrangler, comme des pilules trop grosses, donner assez de renseignements à la délégation pour qu'on reconnût mon zèle.

Et puis, en réalité, ce n'était pas au-devant des compliments que j'allais, c'était au-devant des coups. Je voulais me battre, voilà ! Me battre en costume de d'Artagnan. Le reste était l'accessoire.

— Et pourquoi avez-vous quitté Paris? me demanda l'officier d'un ton railleur.

— Parce que je m'y ennuyais.

— Ah! vous n'étiez donc point Parisien?

— Non, mon officier; *j'étions* un pauvre cultivateur des environs de Rouen..., de Saint-Pierre, je ne sais pas si vous connaissez Saint-Pierre...

— Non, je ne connais pas.

— Eh bien, c'est là que j'ai mes parents. Je m'étais réfugié à Paris ou plutôt j'y avais des affaires..., des grains à vendre, et je m'y suis trouvé enfermé quand le siège a commencé. Tout d'abord, je me disais *ben :* « Bah! ça ne sera pas long! On va nous débloquer » (l'officier souriait comme si j'avais dit là une chose ridicule); mais, voilà, on ne nous a pas débloqués, ça m'a paru insupportable de rester là-dedans sans voir les miens... et je suis sorti, oui, je suis sorti, voilà l'histoire, aimant mieux tout risquer que de rester là dedans comme mes poules dans le poulailler... Et c'est la vraie vérité du bon Dieu, mon officier!

Je jouais, je vous l'ai dit, admirablement mon personnage, quoique les paysans, les seconds comiques, Alain de *l'École des Femmes*, ce ne soit pas mon emploi. Mais j'en ai bien fait d'autres! Le geste, l'accent, le rictus, tout y était, tout, et le grand maigre d'officier me regardait dans le blanc des yeux pendant que je patoisais. Ce regard-là, si j'avais été en scène, m'aurait troublé, moi qui ne me démonte pas facilement. Il me magnétisait, l'animal!

Mais, bah! j'étais maître de moi et j'y allais, pour l'étourdir, des *dame* et des *bédame!*

— Dites donc, paysan, est-ce que vous ne seriez pas un émissaire du gouvernement de Paris? me dit à la fin l'officier.

Je me fis cette réflexion : « Brichanteau, si tu comprends le mot *émissaire*, tu es perdu. »

J'épelai, je balbutiai :

— Émi... émis... père... Comment appelez-vous ça, mon officier?

— Emissaire? Espion, si vous voulez!

— Espion? Moi! Ah! bon Dieu de bon Dieu, moi, espion! Et de qui? Et de quoi?

— Comment vous appelez-vous, d'abord?

— Bonnin (Jean-Marie).

L'officier écrivait le nom sur son calepin.

Il m'était venu tout de suite sur les lèvres, ce nom, en souvenir de *François le Champi* et de Mme Sand, qui m'a vu jouer *Claudie* à La Châtre. Jean Bonnin ! Je ne l'oublierais pas.

— Vous êtes né ?

— A Saint-Pierre-du-Vauvray, le 3 décembre 1830.

— Bien. Nous allons vous garder et nous verrons ce que donnera l'enquête !

Il fit un signe à des soldats, on me reprit par les épaules et on me conduisit dans je ne sais quelle ignoble baraque, où l'on m'enferma, gardé à vue, sans boire ni manger. Je dus rester là-dedans de cinq ou six heures du matin à midi, quelque chose comme ça, lorsque la porte de ma baraque s'ouvrit et un grand escogriffe d'Allemand me baragouina un : *Allons, fenez !* et, d'un geste, me dit de le suivre.

Un peloton m'attendait à la porte.

Je regardai instinctivement les fusils Dreysse. Je me disais : « Eh ! eh ! s'ils étaient chargés pour toi, mon vieux Brichanteau ! »

Le peloton me conduisit alors, à travers des rues, jusqu'à une grande maison d'habitation, devant laquelle paradait en traînant des sabres tout un état-major. Il y avait là des officiers de hussards, tout bleus, d'autres tout rouges, et de vieux officiers qu'à leurs casquettes et à leurs torsades je reconnus pour des généraux. L'un d'eux, petit chafouin, avec des lunettes, pas un poil de barbe, me toisa quand on me conduisit à lui, et me dit tout net, sans accent non plus, ce farceur-là :

— Vous venez de Paris ?

— Oui, je viens de Paris.

— Vous étiez porteur de dépêches ?

— Moi, mon bon Dieu ! J'étais porteur de rien du tout.

— Où sont-elles, vos dépêches ?

— Ah ! *dame, bédame*, si vous les cherchez, vous perdrez diantrement votre temps. Je suis un pauvre homme qui s'a échappé de Paris parce qu'il veut voir sa femme, ses petits et ses vieux. Voilà.

— Vous êtes marié ?

— Oui.

— Vous avez des enfants ?

— Trois.

Je ne mentais peut-être pas. On ne sait jamais !

— Et vous êtes le nommé Bonnin, né...

— A Saint-Pierre-du-Vauvray, le 3 décembre 1830. Bonnin (Jean-Marie), fils de Bonnin (Pierre-Savinien).

— Assez ! dit le petit vieux.

Il se tourna vers ses officiers ; ils bavardèrent un moment tout bas, et un petit hussard rouge, tout galonné d'or, se détacha du groupe et fit un signe au peloton qui m'avait amené et qui vint se planter devant moi.

Tout l'état-major regardait.

Jules Claretie,
de l'Académie Française.

(A suivre.)





EN BOLIVIE [1]

— DU PACIFIQUE AU LAC TITICACA —

(*Suite et fin.*)

Quand on est si mal couché, on est presque heureux d'être réveillé à trois heures et demie du matin pour continuer la route.

La seconde journée, puis la troisième, et quelquefois la quatrième ne valent pas les honneurs du bis. Toutefois, il convient d'ajouter une particularité aux détails de la première journée. On a été tellement grillé par le soleil, malgré toutes les précautions, que dès le second jour on a les joues cramoisies et boursouflées par les coups de soleil. La peau de la figure des voyageurs ni plus, ni moins que celle d'un vulgaire boa (car cet animal, chacun sait ça et Linné l'affirme, change de peau comme un politicien d'opinion), commence à se détacher des chairs, leur nez semble une rose qui s'effeuille et bientôt on aura la chair à vif.

Durant la dernière journée du voyage, on aperçoit comme fond de décor les plus hautes montagnes du globe après l'Himalaya asiatique. C'est toute une chaîne de colossales montagnes blanches, magnifiquement belles qui barrent le ciel de leur masse neigeuse jusqu'à sept et huit mille mètres d'altitude.

Les gens qui aiment des chiffre exacts pourront consulter Larousse aux mots Illimani et Illampu. Ce sont les deux plus hautes montagnes d'Amérique, et les seconde et troisième de la terre, en élévation.

Et puis, après bien des cahots ajoutés à des cahots, on arrive

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier 1897.

enfin au bord d'une gigantesque falaise. La charrette stoppe et l'on peut jouir alors d'un coup d'œil féerique.

Ah ! quelle vue admirable, cette arrivée de La Paz. Du haut plateau, où l'on est perché à environ quatre mille trois cents mètres, on aperçoit dans un vaste entonnoir naturel des centaines de toits de tuiles rouges disséminés à mi-côte, à quatre cents mètres plus bas, qui tachètent la verdure d'un versant de montagne presque à pic.

Enfin voilà donc de bonnes tuiles bourgeoises qui abritent tout un peuple de Boliviens civilisés.

Illusion, illusion ! Si La Paz est civilisée, c'est tout juste.

On dirait une ville construite sur les deux branches d'un V, avec un torrent coulant au fond avec un grand fracas.

La conformation de la ville me dispense de répondre aux facétieux lecteurs curieux de savoir s'il y a des tramways à La Paz. Il pourrait y avoir des ascenseurs que personne ne s'en plaindrait. Mais, pour un millier de gens réellement civilisés sur vingt-cinq à vingt-huit mille habitants qui forment la population totale de La Paz, on n'a pas jugé, jusqu'à ce jour du moins, que cela fût indispensable. Aussi les moyens de locomotion dans La Paz en sont encore à l'état rudimentaire du Métropolitain de Paris.

C'est peu agréable, en vérité.

Mais La Paz, ville modeste, n'a pas voulu infliger à la Ville Lumière, celle qu'on appelle la capitale du monde civilisé, intelligent et débrouillard, la honte d'avoir des chemins de fer à ficelle, tandis que Montmartre, cher aux artistes, n'en possède pas encore.

La Paz attend que la Routine, ainsi nommée du mot roue sans doute, pour mieux personnifier le cercle vicieux, l'autorise à prendre la seconde place après Paris, quand cet estimable cité aura doté d'un funiculaire le mont des Quat' Z'arts.

Donc La Paz, son nom qui signifie : la Paix, l'indique, n'est pas troublé par la corne des tramways.

A défaut de ce charme musical, La Paz a d'autres originalités, quand ce ne serait que le spectacle ordinaire dont il a déjà été parlé : Les Indiennes de la halle cherchant et trouvant une sorte d'aliment dans leur abondante chevelure couleur d'ébène.

Ce que l'on voit encore, ce sont des troupeaux de lamas en

chargement ou en déchargement. Le *ferrocarril de Bolivia* — chemin de fer de Bolivie, ce surnom des lamas — porte en ville et vient à domicile. Cent ou deux cents lamas, porteurs de fardeaux traversant ainsi un carrefour fréquenté de Paris. Sujet à recommander à des artistes en quête d'une toile exotique pour le Salon. Et, pour compléter le tableau, beaucoup d'indiens sur un fond de maisons à l'européenne.



Un postillon guide.

Ce n'est pas tout ce qu'on voit à La Paz. Celui qui y a vécu huit jours doit penser : voilà un peuple essentiellement militaire. Pensez donc ! Les quinze cents hommes, dont six cents musiciens, auxquels la garde de la patrie bolivienne est confiée, se trouvent à peu de chose près casernés à La Paz. Aussi ce qu'on joue de musique militaire à La Paz, ce que l'on y passe de revues, c'est inimaginable !

Le matin vers sept heures, vous êtes en plein pays des rêves, quand un *zim*, *zim*, *boum*, *boum*..... formidable vous réveille en sursaut.

Tudieu, quelle cuivrerie ! Que signifie?

C'est l'une des nombreuses musiques boliviennes en garnison à La Paz. Elle déambule dans les rues, en jouant ce qu'elles appellent un réveil en musique. Chaque jour c'est la même chose. Jamais on a usé tant de cuivre qu'en ce pays producteur d'argent, pour obtenir ce qu'on ne saurait mieux dénommer que du *musicote de cuivre.*

Vers une heure, autre zim, zim, boum, boum !

Qu'est-ce encore ?

C'est la grande revue du mardi. Bien différente de celle du lundi, de celle du mercredi et de celle des jours qui suivront.

C'est sur la Grand'place, devant la bâtisse déserte du Corps législatif, qu'ont toujours lieu ces revues. On y jouit d'un bariolage d'uniformes des plus pittoresques. Mais on y entend des choses plus drôles encore, comme ceci, par exemple :

Le colonel, *à un lieutenant qui a mis un pantalon bleu.* — Dites-moi, lieutenant, pourquoi portez-vous un pantalon bleu. Vous savez bien que l'ordonnance est noir.

Le lieutenant, *souriant finement.*— Parce que...!

Le colonel, *avec un léger signe d'impatience.* — Oui, pourquoi.... ?

Le lieutenant, *content de lui et se dandinant devant son chef.* — Parce que, à moi, le bleu me sied mieux que le noir.

Authentique.

Le colonel évidemment satisfait de cette réponse passe à la compagnie suivante.

Arme sur l'épaule ..... auche !

(*Selon la théorie l'arme doit se porter sur l'épaule gauche.*)

Aussitôt, on voit cinquante pour cent de canons de fusils rouillés se hisser sur les épaules droites de la troupe et cinquante pour cent escalader les épaules gauches.

— En avant... arche.

Et voilà la troupe... d'opérette entraînée au travers des rues inclinées de la ville, au son de cuivres, qui se donnent tous rendez-vous aux divers points d'orgues d'une marche turbulente.

A huit heures du soir, thème semblable, sur même musique. Cette fois, c'est pour faciliter la digestion de la gent civilisée. Affluence de ce que La Paz produit de mieux en beau sexe qui, pendant une heure, tourne autour du massif de verdure dont le noyau est une fontaine centrale où, tout le jour, les indigènes viennent puiser l'eau dans des boîtes en fer-blanc ayant contenu

jadis du pétrole de Pennsylvanie. Le gaz vacille et les désaccords de la musique montent jusqu'aux blancheurs immaculées de l'Illimani et de l'Illampu, qui président dans la nue à ces fanfares turbulentes.

Ah! La Paz est bien garnie en troupes et en musiciens surtout. Dame, pour gagner la frontière du Chili, la seule où la Bolivie ait à redouter une invasion, il faudrait aux troupes un mois de marche pour le moins et il faut de la musique en masse pour alléger le pas des troupes à travers le désert interminable de la *puna* — plateau central — bolivienne. Qui oserait le nier?

Les Chiliens n'ont qu'à se bien tenir!

A La Paz, on n'est jamais pressé. Rien de plus naturel dans une localité où le courrier de et pour l'intérieur du pays n'arrive et ne part que deux fois par semaine et celui, pour l'extérieur une seule fois par semaine.

Aussi, si vous allez un lundi à la poste pour recommander des lettres à destination d'Europe, voici ce qui se passe :

Il est neuf heures et demi du matin, vous arrivez devant le bâtiment de la poste. La poste n'est pas encore ouverte. Des naturels patients attendent avec placidité, car ils sont acclimatés aux habitudes de l'administration.

— Soit, se dit philosophiquement l'Européen, je reviendrai tout à l'heure.

Dix heures ; on repasse.

— Ah ! voilà mon affaire, la poste est ouverte!

On entre. Un guichet, fermé. Deux guichets, fermés. Troisième et dernier guichet, fermé.

Toc, toc, toc, toc, au premier guichet.

Silence profond !

Idem au deuxième guichet.

— Tudieu ! Mais c'est la poste des trépassés, ici!!

— Toc, toc, toc, toc, toc, toc, au troisième et dernier guichet.

Las de cogner sans réponse, on va s'en aller, en méditant sur l'inanité de la promesse évangélique : frappez et il vous sera ouvert, quand, enfin, le troisième et dernier guichet s'entr'ouvre lentement.

— Vous avez frappé? fait une tête béate et placide avec étonnement.

— Comment donc !

— Vous désirez quelque chose, réplique lentement la tête béate et placide.

— Comment donc, c'est même pour cela que j'ai frappé.

— Ah !!!

— Oui, j'ai des timbres à acheter et des lettres à recommander.

— Des timbres, nous n'en vendons pas ici.

— Mais ! Pourtant ! C'est bien la poste !

— Certainement. Mais c'est le libraire du coin de la rue qui a le monopole de la vente.

Stupéfaction !... Silence !...

Le guichet se referme.

Allons donc chez le libraire du coin. Il vend, en effet, des timbres et l'on affranchit ses lettres, puis on revient à la poste et l'on recommence, au troisième et dernier guichet, un nouveau toc toc énergique.

Le guichet se réouvre, la tête béate et placide réapparaît.

— Que voulez-vous ? fait l'homme comme s'il ignorait qu'il vient de vous voir il y a cinq minutes.

— Eh ! parbleu, vous le savez bien. Recommander mes lettres.

— Mais, *hombre*, ce n'est pas aujourd'hui que part le courrier !

Hombre, en espagnol, signifie indistinctement homme, bonhomme, brave homme ou gredin. Tout dépend de l'intonation qu'on donne à ce mot, et pour bien faire comprendre le ton de ce mot dans une bouche bolivienne qui prend l'étranger en commisération pour la bile qu'il se fait d'oser être assez prévoyant pour recommander des lettres le lundi, tandis que le départ du courrier n'a lieu que le jeudi, il faut imaginer la quotation en musique. *Hom* vaut une ronde et *bre* vaut une noire. Ainsi prononcé, *hombre* devient, dans la bouche de l'interlocuteur, une parole bienveillante frisant la protection.

— Soit ! répond l'étranger devant cette réponse ahurissante, mais, néanmoins, je désire recommander aujourd'hui mes lettres.

— A quoi bon, *hombre !* fait l'employé de la poste, de plus en plus abasourdi d'un entêtement pareil.

— Ça, mon garçon, c'est mon affaire ! répond l'Européen que l'agacement gagne.

— Ah ! après tout, si vous y tenez tant ! conclut la figure béate et placide. Revenez à dix heures et demie, sans doute l'employé préposé à ce travail sera arrivé à la poste.

Patience et longueur de temps font plus que force..... et faute

La Grand' Place de La Paz.

de mieux, on se résigne à repasser. Mais, comme généralement on n'a pas que cela à faire, quand vous revenez, vers dix heures cinquante, l'homme à la tête béate et placide lève les bras au ciel et de l'air de : que voulez-vous que j'y fasse ?

— Ah !!! Je vous avais dit à dix heures et demie ! Il est dix heures cinquante ! Dame, le préposé est venu, mais il est reparti déjeuner.

— Elle est raide !

— Revenez à trois heures, certainement il sera là.

Et le guichet tombe.

! ! !

A trois heures, nouvelle visite dans la petite salle aux trois guichets. L'employé enregistreur est à son poste.

Qu'un pékin ait l'idée bizarre de vouloir recommander ses lettres avec trois jours d'anticipation, cela dépasse son intellect. Il ne le dit pas, mais on le comprend et, à bout de patience, on lâche l'argument concluant.

— Eh bien, si ça vous intéresse, je veux recommander mes lettres parce que je pars mercredi matin pour Oruro.

— Fallait donc le dire tout de suite ! Eh bien, est-que vous n'avez pas le temps demain mardi. Revenez à cinq heures demain.

— Vous fichez-vous de moi, mon garçon ?

— Mais non, *caballero*, seulement, je n'ai pas sous la main le registre à recommander les lettres. Voilà tout.

Suit un demi-tour par principe et le préposé disparaît dans un arrière-plan du bureau de poste.

Heureusement, le Bolivien est de parole et le lendemain. à cinq heures, l'étranger possède enfin la bonne fortune d'être admis à recommander son courrier.

Ah ! si les tribunaux français n'avaient de longue date formé le caractère, de ceux de nos compatriotes victimes de la petite anecdote qu'on vient de lire, comme ils maudiraient l'administration bolivienne des postes ! Mais quiconque a goûté à la magistrature française n'en est plus à s'impatienter d'aller cinq fois à la poste pour recommander une lettre. La Bolivie profite admirablement des modèles de civilisation que nous lui avons inculqués, on le voit.

L'armée, l'Administration des postes ne sont pas les seules à mériter qu'on s'y arrête.

Un narrateur fidèle a le droit, sans blesser aucune conviction, de tracer quelques notes sur les pratiques religieuses locales, assez différentes des usages français.

D'abord, dans l'intérieur des églises, la caractéristique des Christ en croix et des saints au pilori est une pudeur poussée à l'extrême. Tous les crucifix portent d'amples caleçons en belle toile écrue de la ceinture aux genoux et, à la veillée des grandes fêtes, on se livre, aux lumières, à des changements de caleçons, propreté d'autant plus originale qu'elle a peu d'imitation dans la masse des fidèles.

Sans s'en tenir là, on a l'habitude de protéger du froid les épaules du Christ et des statuts non drapées de saints avec de somptueux manteaux et même avec des couvertures plus modestes.

Touchante attention !

Cette naïve piété se manifeste encore dans la fréquence des processions faites dans des buts motivés.

Pleut-il trop ? Vite une procession publique, pour arrêter la pluie dévastatrice dont les frais sont toujours couverts par une quête publique,

Pleut-il trop peu ? Aussitôt une procession analogue pour attirer la pluie.

Un notable a un enfant malade. Rien ne semble pouvoir le lui guérir mieux qu'une procession suivie de nombreux assistants. Il est indéniable que le Bolivien a des tendances à considérer la procession comme le remède à tous les maux de la terre. Aussi, la moyenne des processions à La Paz et dans les autres centres boliviens s'élève jusqu'à deux par semaine, bon an mal an.

Cette propension à l'abus des processions ne pouvait manquer d'être exploitée et les anecdotes sur ce chapitre ne font pas faute. Entre autres stratagèmes, on peut bien raconter celui qu'emploie communément un habile israélite, négociant en fourrures, qui voyage à époques périodiques au travers de la République bolivienne, pour faire la rafle des plus belles peaux et pour pouvoir les acheter à bas prix.

Dès son arrivée dans la localité qu'il va exploiter, il se rend chez le curé, lui fait une amicale visite et lui commande pour son compte une procession. Le prétexte importe peu, étant donné l'usage populaire des processions.



Une procession à La Paz.

Il y a, naturellement, une question délicate. C'est celle du prix, qui varie entre cinquante et cent boliviens — environ 112 à 225 francs — suivant la classe, et la moins curieuse n'est pas celle où deux rangées de pénitents, couverts de cagoules noires, escortent le cortège, cierge en main.



Une Chola de La Paz

La procession a lieu et généralement le prône se charge d'annoncer combien grande est la bonté du marchand de fourrures qui, à l'occasion de son passage, a voulu attirer sur la localité les bienfaits du ciel.

Le lendemain, le pieux juif achète aux Indiens leurs plus belles peaux de vigogne à des prix que ces derniers n'osent même pas débattre.

Du reste, on critique sévèrement le clergé bolivien qui, en maintes et maintes circonstances, abuse un peu trop de son casuel pour se créer des rentrées particulières.

A Calamarca, à vingt kilomètres environ, sur le chemin d'Oruro, avant d'arriver à La Paz, les voyageurs peuvent visiter un cimetière curieux. Ce cimetière est divisé en trois parties.

L'une, c'est le cimetière du ciel. La seconde, le cimetière du purgatoire. La troisième, le cimetière de l'enfer.

Il est inutile d'insister beaucoup sur la signification que prend cette triple classification dans l'esprit du pauvre Indien.

Est-il enterré dans le cimetière du ciel qu'assurément il jouira dans l'éternité de toutes les douceurs célestes, eût-il commis tous les crimes que sa nature sauvage le pousse à commettre.

Est-il enterré dans le cimetière de l'enfer, qu'il est sûr de rotir dans une éternité de flammes.

Or, le tarif de ces cimetières n'est pas le même et rappelle volontiers la classification en première, seconde et troisième classe de nos trains de chemins de fer.

Aussi, quand un Indien meurt, toute sa modeste fortune va enrichir la cure de Calamarca, au lieu de passer dans les mains de ses héritiers naturels. Car jamais, au grand jamais, un héritier indien n'oserait assumer la responsabilité de laisser aller le défunt dans le cimetière de l'enfer avant d'avoir vendu jusqu'au dernier lama, jusqu'au dernier chaume de l'héritage pour acquitter le tarif du cimetière du ciel ou, au pis aller, celui du cimetière du purgatoire.

Il est indéniable que ces mœurs pourront paraître pour le moins bizarres en France, mais, pour la Bolivie, elles n'ont rien d'anormal.

Ainsi, l'archevêque de La Paz donne chaque année à un magasin de l'endroit, le monopole de la vente des *Bulas*, en français, bulles.

Ces bulles sont des permis en blanc de faire gras durant le carême. Ce sont de grandes pancartes entourées d'un cadre composé de nombreuses vignettes religieuses : cœur de Jésus, cœur de Marie transpercé d'un poignard, croix du Golgotha. Au moment de l'acquisition, on appose les nom, prénoms et adresse de l'acheteur qui aura, dès lors, le droit de consommer de la viande à ses repas durant toute la durée du carême, le tout scellé de l'archevêché, vu et dûment enregistré dans les archives du gouverneur religieux de La Paz. Coût : vingt ou vingt-cinq boliviens, selon le degré d'avancement du carême.

Un nombre déterminé de bulles toutes préparées est vendu à forfait contre payement anticipé. Le magasin de nouveautés s'en retire comme il l'entend et ce n'est pas un doute que, de même que pour les almanachs à effeuiller, denrée qui perd de valeur

plus on avance dans le cœur de l'année courante, les bulles pour autorisation au gras doivent se solder d'autant plus à vil prix que le carême approche de sa fin.

Car, dans sa prévoyance infinie, le rédacteur du permis fait bien observer qu'une bulle prise pour une année déterminée est nulle et de nul effet pour le carême de l'année qui suivra.

Voilà encore qui nous semblerait excessif, mais qui est reçu de la manière la plus naturelle en Bolivie. Au surplus, la Bolivie n'a pas le monopole de ce genre de commerce. Il y a bien des années qu'il s'est pratiqué à Santiago, au Chili. Jadis, l'archevêque de cette ville réellement civilisée mettait en circulation pour le Chili un nombre déterminé de bulles pour autorisation au gras et il en vendait en gros le monopole d'exploitation, chaque année, par voie d'enchères.

Un grand magasin français, dont la maison mère est à Paris, estima l'opération fructueuse, car elle traita avec l'évêque pour s'en réserver le privilège.

Mais arriva un moment où cette grande maison but un bouillon. Et depuis ce temps, on doit aller acheter les bulles d'autorisation au gras à l'archevêché même, personne ne voulant plus traiter en gros.

Ce détail rappelle une autre histoire véridique qui se passait il y a encore quatre ans à Santiago de Chile et à laquelle un remarquable écrivain chilien, Vicuña Mackenna, a consacré quelques pages ironiques.

On conservait dans l'église des Pères blancs, rue de la Merced — rue de la Grâce — une statue de saint Isidore. Quand la sécheresse de l'été devenait trop persistante, si persistante que l'eau commençait à faire défaut, on annonçait à grande pompe la Procession du saint en question et on convoquait tous les fidèles à s'y joindre, pour aider le saint à fléchir le ciel afin qu'il fît pleuvoir. La procession se faisait avec beaucoup d'éclat dans les quartiers les plus populeux de Santiago. Malheur à celui qui ne se fût pas incliné sur le passage de saint Isidore.

On donnait dix jours au ciel pour se décider. Mais dans le beau Chili, le ciel met souvent six mois à tourner à la pluie, quelquefois plus. Alors on faisait une seconde procession analogue à la première, et si dans la quinzaine suivante la pluie n'était pas tombée, on ressortait une troisième fois le saint, mais, cette fois c'était pour le fouetter en public.

L'opération du fouet avait lieu sur la petite place qui fait face à l'église. C'était bien fait, pensait le peuple. Après tout, pourquoi saint Isidore s'entêtait-il à ne pas vouloir décider le ciel à la pluie?

Le supplice infamant du fouet étant administré, avec toute la pompe que les Français apportent à la dégradation militaire, on réintégrait le saint dans son église, on le replaçait dans sa niche, la figure tournée contre le mur comme un méchant gamin en pénitence.

Il restait dans cette posture jusqu'à ce qu'il plût, c'est-à-dire souvent pendant plus de six mois.

Naturellement, la cérémonie du saint fouetté ne se terminait pas aussi simplement qu'elle vient d'être décrite, et les cabarets des environs perdirent une riche journée le jour où le Gouvernement jugea opportun de mettre le holà et interdire ces comédies puériles.

Malheureusement, à La Paz, bon nombre de ces usages hiératiques, qui disparaissent rapidement du Chili, sont encore en vigueur grâce à l'enfantillage des Indiens.

Il faut enfin quitter La Paz.

Il va falloir pour cela repasser par le supplice de la charrette pour le retour sur Oruro et reparcourir à l'inverse, la carrière déjà parcourue : Chacoma, Calamarca, Cosmini où l'on change les mules, Allo Allo où l'on couche sur la terre battue. Et le lendemain : Viscachani où se trouvent des sources aussi fécondes et exactement semblables à celles de Vichy; Viscachani, le Vichy de Bolivie, dont on ne peut transporter l'eau faute de moyens de communications, mais où de véritables malades viennent suivre des traitements.

Puis Patacamayo, Sicasica où l'on déjeune, Aroma, Panduro, Corocolo où l'on couche encore sur la terre battue, mais où l'on dort rien que par l'espoir de coucher dans un lit à Oruro.

Quand les Péruviens ne sont pas en révolution — cela arrive quelquefois — on s'épargne bien des peines et des cahots, car pour regagner la côte ce n'est guère le chemin de revenir sur ses pas de La Paz à Oruro. Si donc on a la bonne fortune de pouvoir trouver un passage calme par le Pérou, on quitte La Paz sur une charrette analogue à celle qui circule entre Oruro et La Paz et qui mène sa cargaison humaine jusqu'à Chililaya, appelé

aussi Puerto-Perez. Delà, après la nuit classique passée sur la terre battue, on s'embarque sur un petit vapeur qui met dix-sept heures à traverser le lac Titicaca.

C'est une véritable mer intérieure, ce lac aux eaux salées, dont on ne connaît pas le fond. Il est situé à plus de quatre mille mètres de hauteur et l'on y subit parfois des tempêtes qui laisseraient jaloux l'Océan le plus farouche.

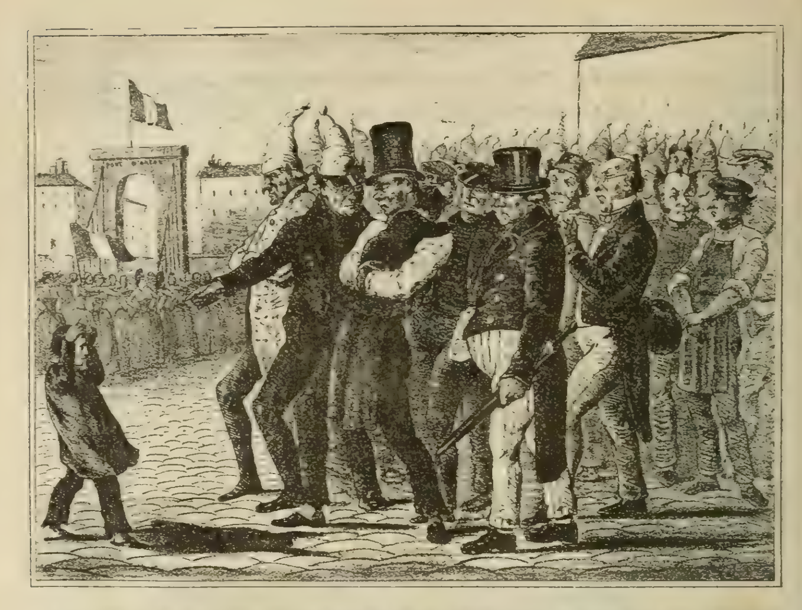
En débarquant du vapeur, à Puno, on est sur la rive péruvienne et l'on trouve un réseau de chemin de fer qui descend vers Arequipa et de là au port de Mollendo, sur le Pacifique.

Du reste la traversée du Titicaca et le voyage de La Paz à Mollendo, comme aussi d'Oruro à Potosi et Sucre, et d'Oruro à Cochabamba feront l'objet de relations ultérieures qui permettront d'avoir une connaissance générale de la Bolivie.

Jean Bar.



Sur la Grand' Place de La Paz : Une caravane de lamas.



Le citoyens Cocardo, Boniface, Minefiot et autres, payant très exactement leurs contributions, demandent au Gouvernement provisoire, que sous un régime quelconque, MÊME sous la République, les femmes continuent à être soumises à leurs maris.

L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

L'ÉMANCIPATION DES FEMMES

ET LA CARICATURE

(1830-1849)

La femme émancipée ! Un des rêves de la génération de 1830 ; un des dadas de la Révolution de 1848.

Jadis repoussées avec une sainte indignation les idées d'émancipation sont aujourd'hui admises, je dirai même entrées dans dans nos mœurs : la discussion paraît s'être portée principalement sur le terrain intellectuel que se disputeront bientôt, à armes égales, hommes et femmes. Dans la période précédente, il n'en était point ainsi : révolution politique, révolution sociale.

révolution féminine, tout cela marchait de pair. Les femmes qui prêchaient l'émancipation étaient, au premier chef, des révolutionnaires, des admiratrices des idées nouvelles. Elles marchaient de l'avant crânement : elles ne craignaient ni les costumes extravagants ni les idées subversives de toute morale reçue, ni les thèses les plus extraordinaires. C'étaient, à la fois, des excentriques et des convaincues.



BANQUET FÉMINO-SOCIALISTE
« ... A l'abolition de la famille. »

La caricature vit immédiatement en elles des types à retenir et, sous le crayon des Daumier, des Cham, des Vernier, elles devinrent bien vite des grotesques accomplis dont chacun s'amusait.

Les grandes phrases jetées de nos jours *ex cathedra* par les féministes — mâles et femelles — « esclavage féminin », « exploitation de la femme par l'homme », «égoïsme du maître, du tyran », prêtaient, alors, plus au rire qu'à l'étude approfondie, sincère, des revendications sociales d'un sexe « oublié, méconnu, opprimé ».

Du reste, le point de vue n'était pas le même et, il faut bien le dire, aussi, malgré toutes les belles théories des apôtres du féminisme, les idées étaient plus justes, plus saines. Ce qui faisait rire, alors, du bon vieux rire gaulois, est, aujourd'hui, pris au sérieux par toute une classe de gens qui se paient de mots, qui ne s'aperçoivent pas qu'on les leurre quand on représente la femme comme un « être inférieur terrorisé par la brutalité masculine ».

La vérité est que la femme n'est pas et ne doit pas être l'inférieure de l'homme ; la vérité est que l'homme n'est pas complet

sans la femme et qu'on ne saurait trop faire pour développer cette influence féminine qui, souvent si précieuse dans l'intérieur des familles, pourrait avoir les conséquences les plus heureuses sur notre état social. La vérité, pour tout dire en un mot, est que certaines lacunes, certaines injustices des législations sont à réparer, mais la femme-homme, la femme abandonnant le foyer dont elle est la gardienne idéale pour courir à la conquête du monde, pour lutter côte à côte avec l'homme, c'est la suppression de l'Amour et de la Famille, c'est la rupture de l'harmonie céleste, c'est en un mot la disparition de la Femme classique et son remplacement, à courte échéance, par la femme-homme.



MANIFESTATION DES FEMMES
« Plus de vilains maris... Vive le divorce !... »
(Caricature de Henry Émy.)

Combien souvent plus méritante que l'Homme, la Femme, la vraie Femme ! Et celle-là, soyez-en certain, ne se trouve pas arbitrairement spoliée. Ceci dit sans acrimonie, pour expliquer, en quelque sorte, les dessins qui vont suivre, pour servir de trait d'union entre les satires crayonnées de 1840 et les fanfares bruyantes des féministes de 1896. Non pas que, de nos jours, dans ce domaine, la caricature ait désarmé, non pas qu'elle se soit désintéressée, mais parce que, pour moi, les exagérations actuelles appelaient forcément les violences des caricatures d'autrefois, manifestation graphique dont l'importance documentaire ne saurait nous échapper !

Combien rococos, du reste, les femmes émancipées de 1840 à 1852 ! Combien arriérées, ces Pauline Roland et ces Jeanne Deroin (cette dernière, fondatrice de l'*Almanach des femmes*),

contre lesquelles s'exerçait en pointes mordantes la bonne humeur des dessinateurs du moment. Voici, en effet, ce que je lis dans l'année 1853 de cette curieuse publication : « La question pour les femmes n'est pas de changer leur nature et de se faire le singe de l'homme. Si quelques-unes donnent dans ces travers il s'en faut bien qu'elles soient suivies des autres femmes dans cette ridicule et honteuse excentricité et il s'en faut bien encore davantage que les Femmes supérieures ou seulement distinguées par le cœur et par l'intelligence, les encouragent dans cette voie. Ce qu'elles demandent, les Femmes, ce qu'elles veulent, c'est que leur nature reçoive tout son développement afin qu'elle puisse révéler et donner au monde tout ce que Dieu a mis en elle, et dont les vieilles sociétés n'ont pas encore sû tirer le moindre parti ».



LES FEMMES EN RÉVOLTE.

« Assez et trop longtemps les hommes nous ont forcées à ne rien faire... Ça devient fatigant. »

Caricature de E. DE BEAUMONT.

Je l'ai dit, les revendications de ce qu'on pourrait appeler la première période du féminisme étaient avant tout politiques et sociales ; même chez les bas-bleus, même chez George Sand, le point de vue littéraire se doublait des autres conceptions. Réformateurs et réformatrices émettaient des théories et se disputaient, mais entre eux et l'ensemble du public intellectuel, il n'y avait encore nul échange d'idées. La question n'était pas mûre.

Aux principes réformateurs, aux plans de sociétés nouvelles esquissés par Saint-Simon, le père Enfantin, Pierre Leroux, Cabet, Fourier, Proudhon — autant de conceptions nouvelles

dans lesquelles la femme devait tenir sa place — répondit seule la caricature. Ce fut l'image qui, par le rire et par la satire, se chargea de battre en brèche, de démolir, de tuer par le ridicule — arme alors encore puissante — ceux qui rêvaient d'une humanité nouvelle idéale, ceux qui croyaient à la possibilité d'un changement, d'un bouleversement radical dans la société.

D'emblée, avec un accord parfait, les crayons entrèrent en lutte, Cham apportant la note comique, désopilante, Daumier se confinant dans la satire mordante, tuant les femmes émancipées par le laid et l'horrible, lès transformant, pour tout dire, en mégères, de Beaumont s'attachant au côté purement féminin et quelque peu grivois, voyant, comme Gavarni, dans la lorette, l'idéal de la femme libre, Vernier, Janet-Lange, Henri Emy et autres, allant de l'avant dans tous les domaines.



LA FEMME LIBRE
Elle est trouvée!
(Caricature du journal *La Charge*, 1833.)

De 1825 à 1840, les satires crayonnées dirigées contre la femme sont encore rares ; quelques images seules se montrent dans *la Foudre*, dans *la Charge* visant, principalement, les doctrines féminines du père Enfantin, communément appelé père Fanfantin — on voit ainsi apparaître la femme libre selon le cœur du prophète (un singe). — La grande pluie de caricatures ne commence qu'en 1842 avec la gravure *Club de femmes en Angleterre* suivie, en 1843, d'une seconde composition, *Académie des femmes*. Enfin voici, en 1844, la célèbre suite : *les Bas-bleus*, signée Daumier *pinxit*, visant spécialement les prétentions littéraires, le développement des aptitudes intellectuelles de la femme. Six mois durant les images les plus abracadabrantes, les légendes les plus folles défilèrent ainsi dans *le Charivari*. Quelques-unes sont à noter comme des chefs-d'œuvre de fine ironie. Ici, au-dessous d'une petite fille en train de déclamer dans un salon :

« ..... Dussent-ils me maudire »
« Ces barbares qui m'ont donné le jour, »
« O Victor, ô mon âme, à toi tout mon amour. »

« Bravo, bravo, bravo, qu'une mère est heureuse d'avoir une petite fille pareille. »

Là, scène d'intimité en un de ces petits ménages où la femme fut toujours l'être dévoué, l'éternel souffre-douleur, la docile servante de son seigneur et maître : « Allons bon !... la voilà qui au lieu de lait, verse du cirage dans mon chocolat!... Satané roman, va!... » Le roman feuilleton, quels troubles profonds ne devait-il pas jeter dans les intérieurs... et dans les cervelles!



« Au revoir, Ophelia ! Ne manquez pas de venir mardi soir, c'est une réunion littéraire, en petit comité, nous lirons des élégies et nous ferons du bischoff ».

(Caricature de **Daumier** faisant partie de la série *les Bas-bleus*.)

Et cette autre, une des plus mordantes de la série, — dialogue entre deux bas-bleus — : « Ah ! ma chère, quelle singulière éducation vous donnez à votre fille? Mais à douze ans, moi, j'avais déjà écrit un roman en deux volumes... même une fois terminé, ma mère m'avait défendu de le lire, tellement elle le trouvait avancé pour mon âge! »

Après cela il faut tirer l'échelle. Bref, quand on feuillette cette réunion de caricatures pleines d'une verve inépuisable, Daumier apparaît comme une sorte de Barbey d'Aurevilly du crayon. Et le fait est que le crayon du dessinateur du *Charivari* ne fut pas plus tendre pour les bas-bleus que la plume de l'écrivain.

Voici la République, voici le moment venu de mettre à l'essai tous les projets de réforme, voici surtout les pétitions demandant le rétablissement du divorce. Le mouvement est d'autant plus bruyant qu'on attend tout du nouveau gouvernement. Aussi les estampes revêtent-elles un caractère plus particulièrement poli-

tique. Au bas d'une image de Janet-Lange, *Un club de femmes aux Tuileries*, on lit :

« Citoyennes, qu'est-ce que la Liberté? Une femme! — Qu'est-ce que la République? Une femme! — Pourquoi laisserions-nous le pouvoir aux hommes? Avec ça qu'ils gouvernent si bien! Marchons sur le Provisoire, enlevons-le et qu'il tombe!!... à nos genoux. »

Les vieilles idées de galanterie, d'attraction exercée sur l'humaine nature par l'éternel féminin avaient donc toujours prise sur les dessinateurs du jour. Même les horribles bas-bleus des *Femmes socialistes* de Daumier ont encore des prétentions à l'amour, à la coquetterie, aux charmes de la toilette. Significatif le dialogue suivant entre deux mégères acquises aux idées nouvelles :



Bas-bleu en train de composer un volume sur les devoirs de la maternité.

(Caricature de E. DE BEAUMONT.)

« — Comme vous vous faites belle, ma chère?

« — Ah! c'est que je vais à un banquet présidé par Pierre Leroux... Et si vous saviez comme il est vétilleux pour la toilette. »

Aussi le citoyen Pierre Leroux était-il, sans cesse et partout, entouré d'une petite cour d'admiratrices enthousiastes.

Il est vrai que, bien vite, on revenait à une notion plus exacte des préoccupations du moment. « Voilà une femme, » s'écrie une des affreuses *Divorceuses* de Daumier, « qui, à l'heure solennelle où nous sommes, s'occupe bêtement de ses enfants... Qu'il y a encore, en France, des êtres abrutis et arriérés! »

Abolition de la famille! Plus d'enfants! Divorce! Divorce! sur l'air des *Lampions*, tous les jours de nouvelles images interpré-

taient d'une façon quelconque, mais dans un esprit hostile, bien entendu, les soi-disant *desiderata* des femmes émancipées.

Au-dessous de la représentation d'un *Club des Femmes libres* se trouve cette significative légende :



Club des Femmes libres.
(Caricature de JANET-LANGE.)

« LA PRÉSIDENTE. — Citoyennes, tout ce que je puis vous accorder, c'est de ne parler que vingt-cinq à la fois.

« L'AUDITOIRE. — Nous demandons la tête des maris, à moins pourtant qu'on ne remette, de suite, le divorce en vigueur. (On pense que les maris accepteront le divorce.) »

Et après le *Club des Femmes libres*, c'était le *Club des Femmes à la nouvelle mode* — voire même le *Club des Puces*. A regarder ces images cinquante ans après leur publication, on pourrait croire que la société était réellement menacée et allait être ébranlée dans ses bases par la levée générale des boucliers féminins.

Simples satires illustrées, soit, mais songez à l'effet que devaient produire sur les masses semblables affirmations éclairées par les traits de crayons de talent.

« — Qu'est la femme, aujourd'hui, dans la société, rien! Que doit-elle être? Tout... oui, tout, tout.

« — Ah! bravo, bravo, c'est encore plus beau que le dernier discours de Jeanne Deroin! »

« — Ah! vous êtes mon mari; ah! vous êtes le maître... Eh bien! moi j'ai le droit de vous flanquer à la porte de chez vous... Jeanne Derouin me l'a prouvé hier soir! Allez vous expliquer avec elle!... »

« — Oui, ma chère, mon mari a ravalé ma dignité de femme jusqu'à me forcer, ce matin, à recoudre un bouton de bretelle!...

« — Jour de ma vie! si un homme me forçait à travailler à sa culotte! »

Mais l'image, elle, ayant pitié de ces pauvres maris, demandait

que, même en République, les femmes continuassent à être soumises à leurs époux.

Quelle admirable série, pleine de fine ironie, la suite des compositions d'Édouard de Beaumont sur les *Vésuviennes*, ces gardes nationales féminines de la République de 1848, qui firent du moins autant de bruit que les pétroleuses de 1871 et, en tout cas, moins



SOUVENIR DE FÉVRIER 1848

Premier costume républicain de 1848, vu à Paris, au café de l'Europe, 89, rue du Temple. (D'après une estampe en couleurs.)

de dégâts que ces dernières! Tout cela tenait de près à Breda-street et vous avait comme un parfum d'opéra-comique.

Ce qu'il faut dire, ce qu'on ne saurait trop répéter, c'est que l'image joua, alors, un rôle prépondérant et qu'elle contribua considérablement à tuer les revendications féminines.

On ne sera point surpris si j'ajoute, en manière de conclusion, que, comme toutes les réformes profondes, l'émancipation féminine avait eu également des vues particulières dans le domaine du costume. On rêva d'un habillement nouveau, et ce sont ces

modes qu'il est amusant de sortir de l'oubli, ne serait-ce que pour montrer l'histoire se refaisant sans cesse. 1793, 1848, 1870; mêmes recherches de toilettes bizarres, même besoin de se faire remarquer, d'afficher à l'extérieur ses idées personnelles, de laisser dans les mœurs trace de son passage: en un mot même nécessité d'expansion provenant d'un certain public féminin.

Avouons quë le costume proposé aux dames avec ses pantalons dépassant la jupe est bien la chose la plus grotesque qui ait été jamais inventée. Qui pouvait-on espérer séduire sous de pareils accoutrements n'ayant même pas pour eux le côté pratique des costumes fin de siècle, mi-homme, mi-femme ?

Et c'est en regardant ces étranges toilettes qu'on sent tout le ridicule des idées émancipatrices poussées à l'extrême.

Ça, une femme! N'en déplaise à Saint-Simon, assurément non.

Mais quel document pour l'histoire des emballements et des travers humains. A elle seule cette vignette en dit plus que tous les réquisitoires contre les femmes émancipées.

John Grand-Carteret.



Dame saint-simonienne dans son costume.

(D'après une gravure en couleurs.)



ROLANDE ET ANDRÉE [1]

(Suite.)

V

CAHIER DE ROLANDE

14 janvier 1874.

Nous sommes depuis cinq jours dans la douleur et dans le deuil. Grand'mère est morte, ravie à notre affection par un mal terrible et soudain. Quand je songe que je ne la verrai plus, il me semble que je vis dans un rève affreux et qu'il va finir. La catastrophe a été si prompte, si rapide!

Durant la nuit de mercredi à jeudi, la pauvre chérie fut assez gravement indisposée. Elle eut la fièvre et même du délire. Sa femme de chambre vint éveiller père, qui envoya aussitôt quérir le médecin d'Aubigné.

Lorsqu'un peu plus tard, avertie à mon tour, j'entrai chez elle, 'y trouvai le médecin qui descendait de voiture et Andrée à qui père, dès le premier moment, avait fait demander de s'installer, en même temps que lui, auprès de notre chère malade.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier 1897.

Je me plaignis de n'avoir pas été appelée aussi. Père m'objecta qu'il avait craint de m'occasionner une grande fatigue en m'obligeant à me lever au milieu de la nuit et que, d'ailleurs, je n'aurais pu, malgré mon bon vouloir, rendre les services que, plus expérimentée et plus endurante que moi, a rendus Andrée. Je n'en fus pas moins mécontente d'avoir été prévenue si tard et m'assis au chevet de grand'mère, bien résolue à n'en plus bouger, tant que les inquiétudes que je devinais autour de moi ne seraient pas dissipées.

Pendant ce temps, le médecin examinait la malade, s'informait, interrogeait afin de remonter sûrement aux origines de cette soudaine indisposition. Il l'interrogeait elle-même. Mais elle ne répondait que confusément et comme dans un demi-sommeil. Sa respiration était de plus en plus saccadée et haletante; les soupirs qui s'exhalaient de sa poitrine révélaient une oppression qui faisait d'heure en heure des progrès alarmants. Je causais avec père et Andrée quand le médecin, son examen terminé, se rapprocha de nous.

— Je crains une congestion pulmonaire, nous dit-il; à l'âge de Mme la marquise, c'est toujours grave.

Ses appréhensions déchaînèrent nos anxiétés et nos transes, et nous en fûmes réduits à espérer qu'il s'était trompé dans son diagnostic, ou que tout au moins son habituelle sollicitude pour grand'mère le disposait à exagérer le mal dont elle était atteinte.

Durant quarante-huit heures, nous nous sommes leurrés de cette illusion. Mais, à la fin du second jour, elle a été tout à coup détruite. Le mal allait en empirant; grand'mère avait perdu connaissance, et quand le médecin, qui s'était éloigné un moment, est rentré dans la chambre, il n'a pu que nous préparer à la catastrophe devenue inévitable.

Notre curé a administré les derniers sacrements et après les avoir reçus, déjà mourante, la chère aïeule qui veilla sur moi et, depuis que j'existe, me prodigua son maternel amour a rendu l'âme entre les bras de son fils et de sa petite-fille. La soudaineté de la maladie qui nous la prend ne lui a pas permis de nous dire adieu. C'était la première fois que je voyais mourir un être adoré et j'ai cru d'abord que j'allais succomber sous le coup qui nous frappait. Mais la douleur de père m'a donné du courage et rendue à moi-même. Je dois dominer la mienne, car il n'y a que moi pour le consoler.

Les obsèques ont été célébrées hier. Plusieurs de nos parents qui habitent Paris étaient accourus pour rendre un dernier hommage à la noble femme que tous considéraient comme le véritable chef de notre antique maison. A leur suite, une foule immense fournie par les villages des environs a marché derrière le cercueil et l'a accompagné jusqu'au tombeau séculaire des Gacé. Il s'élève à l'extrémité de notre parc, à mi-coteau, dans un bois de sapin.

Père et moi nous avons reçu, à cette occasion, de précieux témoignages d'affection et de sympathie. Les membres de notre famille surtout nous ont comblés d'attentions et de soins. J'ai eu particulièrement à me louer d'une de nos cousines, la comtesse d'Ambérieux, dont le mari appartient à l'armée et commande un régiment de cavalerie à Versailles.

C'est une femme jeune encore, trente-cinq ou trente-six ans, aimable, spirituelle, charmante en un mot. Au moment de repartir, elle a dit à père que c'était un meurtre de me tenir captive dans un château perdu au milieu d'un pays quasi sauvage.

— Vous ne la marierez jamais si vous la gardez dans ce désert, a-t-elle ajouté. J'espère bien qu'à l'expiration de votre deuil, vous modifierez votre train d'existence, mon cher cousin, et que vous irez habiter Paris tous les ans, durant quelques mois. Si vous ne vous y décidiez pas, je vous demanderais de me confier, de temps en temps, cette délicieuse enfant à qui je veux trouver un mari.

Père a promis qu'avant peu, et si lui-même ne pouvait se résoudre à changer de vie, il m'enverrait à Versailles chez Mme d'Ambérieu.

J'ai été surprise de la facilité avec laquelle il s'est laissé arracher cette promesse dont l'exécution aurait pour effet de nous séparer l'un de l'autre. Peut-être, après tout, ne s'est-il pas rendu compte du caractère de l'engagement qu'il prenait. Sa douleur filiale était encore dans toute sa violence; il faisait effort pour la surmonter et sans doute n'était-ce que pour se débarrasser de Mme d'Ambérieux qu'il a feint de céder à sa bienveillante sollicitation.

Pour moi, quoique notre belle cousine me plaise infiniment, j'ai accueilli ses offres avec indifférence. Trop vive et trop récente est la blessure de mon cœur pour que la perspective d'un voyage à Paris puisse me réjouir aujourd'hui.

20 janvier.

Au cours de nos douloureuses épreuves, nous n'avons pu n'être pas touchés jusqu'au fond de l'âme par le dévouement et la sollicitude d'Andrée. Non contente de nous assister en ces heures sombres avec un zèle infatigable, elle a trouvé, quand la mort a eu accompli son œuvre, de douces et compatissantes paroles pour nous consoler. Elle s'associait à nos larmes et s'efforçait de les sécher.

Chaque jour elle s'unit davantage à nous, en se révélant de plus en plus, amie tendre et en versant sur la douleur de père, sur la mienne le baume guérissant d'un cœur miséricordieux.

Nous ne savons comment nous nous acquitterons jamais envers elle, tant sont devenus puissants les droits nouveaux qu'elle a acquis à notre reconnaissance. Nous nous plaisons à penser, père et moi, qu'elle ne nous quittera plus et dans les projets que nous aurons à former bientôt pour l'avenir, elle aura tout naturellement sa place presque au même titre qu'une sœur.

J'ai donc été affligée autant que surprise, lorsque ce matin, assise dans ma chambre, au pied de mon lit, et causant avec moi, en tout abandon, elle a fait allusion à la possibilité de son prochain départ.

— Songez-vous donc à vous séparer de nous, Andrée? me suis-je écriée. Pourquoi partiriez-vous? Où pourriez-vous être mieux qu'ici ?

— Nulle part, a-t-elle répondu. Nulle part, je ne saurais trouver l'affection, la bonté, l'indulgence que votre père et vous, chère Rolande, vous me témoignez.

— Mais, alors, quelles raisons vous détermineraient à vous éloigner?

— Si je ne consultais que mon cœur, je resterais. Mais il n'est pas en mon pouvoir de ne consulter que lui. J'ai aussi à tenir compte de ce que votre pauvre grand'mère appelait les convenances. Pour les habitants de cette maison, pour moi-même, dans l'intérêt de notre réputation à tous, je suis obligée d'en tenir compte.

— Je ne vous comprends pas, Andrée.

— C'est que vous êtes jeune, Rolande, très pure, sans expérience et que vous ne soupçonnez pas la méchanceté du monde.

Je comprenais de moins en moins et j'ai demandé :

— La méchanceté du monde ! En quoi s'exercerait-elle contre nous maintenant ? Est-ce parce que grand'mère est morte ?

— C'est justement pour cela, m'a-t-elle dit. Ne vous souvenez-vous pas que lorsque je suis arrivée, Mme la marquise me trouvait trop jeune et trop jolie pour vivre sous le même toit qu'un homme comme votre père, qui est loin d'être un vieillard, et dont je ne suis ni la fille ni la sœur, ni la femme ? Elle redoutait alors que le monde critiquât le choix de M. le marquis et y trouvât prétexte à des commentaires malveillants. Vous n'ignorez pas que si sa volonté avait prévalu, je ne serais pas ici aujourd'hui.

— Je sais tout cela, Andrée. Mais je sais aussi que grand'mère a bientôt reconnu que ses scrupules étaient exagérés. Après les avoir exprimés quand vous n'étiez qu'une étrangère, elle a été heureuse que père ne les eût pas partagés.

— Oui, a continué Andrée, elle s'est convaincue que la présence dans cette maison d'une femme comme elle nous protégeait tous contre le danger dont elle s'était effrayée. Mais elle n'est plus là, hélas ! Le danger vient de renaître et peut-être ne disparaîtra-t-il que lorsque je serai partie. Pardonnez-moi de vous parler de ces choses, chère enfant, et de troubler, en vous en parlant, la sérénité de votre âme. Mais si je suis réduite à vous quitter, il faut bien que vous sachiez qu'il m'était impossible de faire autrement. sous peine de provoquer ces calomnies auxquelles votre grand'-mère ne pourrait plus imposer silence.

Tout cela était clair, trop clair même, pour me laisser l'ombre d'un doute sur la gravité des motifs qui pouvaient, à un moment donné, contraindre Andrée à se séparer de nous.

Des larmes ont mouillé mes yeux et j'ai dit :

— Andrée, chère Andrée, attendez encore ; ne vous hâtez pas de prendre une décision qui nous plongerait dans un nouveau deuil. Quand père saura de quelles préoccupations vous êtes tourmentée, peut-être trouvera-t-il un moyen de vous retenir.

J'avais pris ses mains ; je l'attirais contre moi ; elle m'a embrassée en murmurant :

— Oui, espérons que tout s'arrangera et que je resterai près de vous.

Quoique ces propos fussent pour me rassurer, je n'en suis pas moins demeurée en proie à une grande tristesse. Je les ai répétés à père dès que j'ai pu causer seule avec lui. Il m'a écoutée sans s'émouvoir et m'a dit du ton le plus calme :

— Les craintes de Mlle de Trémor sont à son honneur. Mais, apaise-toi, ma Rolande, nous la garderons. J'y ai déjà pensé.

La garder ! Comment ? Elle n'est en effet ni sa fille, ni sa sœur, ni sa femme et je n'ai jamais été frappée comme en ce moment de sa jeunesse à lui, de sa séduction à elle. Je les regardais ce soir, au moment où nous sortions de table, et j'ai mieux compris les scrupules d'Andrée.

VI

CAHIER D'ANDRÉE

6 février

La mort de la marquise a précipité le dénouement que j'attendais. Elle a eu pour premier effet de faire disparaître le seul obstacle sérieux que j'eusse à redouter.

Je savais, par les confidences de son fils, par ce qu'il m'a dit de ce caractère ombrageux et impérieux, qu'elle se dresserait sur ma route le jour où elle serait menacée de me voir devenir sa bru. Depuis que le marquis est veuf, c'est-à-dire depuis dix-huit ans, elle s'est appliquée sans cesse à le détourner d'un nouveau mariage. Toutes les fois qu'il y a songé, elle s'est évertuée à lui en montrer les inconvénients et n'a eu de cesse qu'il n'y ait renoncé.

Obéissant inconsciemment à son maternel égoïsme, elle ne pouvait se faire à l'idée de perdre son influence sur ce fils qu'elle chérissait pour elle-même plus encore que pour lui. Aussi, tous ses soins ont-ils tendu à le retenir près d'elle. Elle était plus sûre ainsi de le dominer.

Il a subi ce joug d'abord avec impatience. Puis, comme on s'accoutume à tout, comme sa mère était une maîtresse femme, habile et de bon conseil, comme elle a su se servir de Rolande pour rendre plus puissant son empire, il a fini par abdiquer et par se laisser complètement asservir. C'est contre cette situation consolidée par le temps, les circonstances, l'habitude que j'aurais eu à lutter si la marquise eût vécu et Dieu sait au prix de quels efforts, j'eusse triomphé.

Sa mort a rendu à Armand une liberté qui nous était nécessaire à l'un et à l'autre. Elle a eu pour second effet de le rapprocher de moi. Il vénérait et adorait sa mère. Il avait en elle une foi aveugle, et si je n'eusse été près de lui quand il l'a perdue, il serait resté longtemps sans se consoler, sans parvenir à combler

le vide qui se creusait dans sa vie. Mais j'étais là, et c'est contre moi qu'il s'est réfugié, c'est en moi qu'il a cherché secours, consolation, appui.

Je l'entends encore me dire en gémissant, quand sa mère venait d'expirer :

— Je n'ai plus que vous maintenant, chère Andrée.

Et comme j'objectais que sa fille lui restait, il a repris :

— Ma fille suivra sa destinée ; elle se mariera, elle aura des enfants, je cesserai d'occuper la première place dans son cœur. En vérité, je n'ai plus que vous.

Je ne pouvais donc douter de ses dispositions et je n'avais qu'à attendre qu'il fixât lui-même la date à laquelle nos accords secrets recevraient une sanction définitive.

Mais l'expérience m'a rendue défiante.

Après m'être emparée de lui, il ne me convenait pas de lui accorder de se ressaisir, s'il en éprouvait la tentation, ou de permettre à d'autres influences de s'exercer sur son esprit ou sur son cœur. J'ai alors avisé aux moyens de provoquer de sa part, sans paraître douter de ses intentions, une décision conforme à mon désir et de l'obliger à hâter notre mariage.

A la première occasion qui m'a été offerte de lui parler de moi, j'ai doucement insinué que ma présence au château, maintenant que sa mère n'y est plus, peut prêter à jaser. Je suis jeune : il n'est pas vieux, la malveillance du monde n'épargne personne. Ces arguments, d'autres de même sorte sont venus en foule. Je m'en suis très merveilleusement servie et j'ai, en termes vagues, laissé percer l'intention de m'éloigner. Je le lui ai dit à lui-même ; je l'ai dit à Rolande qui le lui a répété et la conséquence de cette petite manœuvre a été que, pas plus tard qu'hier, il est venu m'offrir de fixer au milieu du mois prochain la célébration de notre mariage, ce que naturellement j'ai accepté, puisque tel est son bon plaisir.

A cause du récent malheur qui l'a frappé, nous nous marierons au château de Gacé, sans pompe et sans bruit. Aussitôt après les noces, nous partirons pour l'Italie et l'Égypte. Son désir, en cela conforme au mien, serait de faire durer notre voyage jusqu'à l'expiration de son deuil ; j'ai maintenant le droit de dire notre deuil.

Durant l'absence de son père, Rolande sera confiée aux soins d'une de ses cousines, la comtesse d'Ambérieu, qui habite Versailles. Au retour, nous nous installerons tous trois à Paris, à

l'hôtel de Gacé, inhabité depuis un quart de siècle et qui sera remis à neuf pour la circonstance. Il est d'ailleurs probable que Rolande ne tardera pas à se marier. Quand elle quittera le crêpe, ella ira sur ses vingt ans, et ce sera le bon moment pour entrer en ménage.

Tels sont les projets qui viennent d'être arrêtés par son père, de concert avec moi. Elle les ignore encore. Mais demain, au plus tard, elle les connaîtra. J'ai hâte de savoir de quel air elle en accueillera la communication et apprendra qu'Andrée de Trémor devient sa belle-mère.

Si je n'en jugeais que par l'affection qu'elle me témoigne, je devrais penser que cette nouvelle la rendra très heureuse. J'en doute cependant et suis tentée de penser que ça ne lui fera pas plaisir. Je sais bien qu'à sa place...

... J'ai été interrompue.

Elle est entrée en coup de vent dans ma chambre, une rougeur aux joues, la joie dans ses yeux où son émotion mettait des larmes. Elle s'est follement jetée sur moi, a couvert de baisers mes mains et ma figure, riant, pleurant et bégayant :

— O Andrée, chère Andrée, je sais tout ; père vient de me dire... Je suis contente, très contente.

— Est-ce bien vrai ? lui ai-je demandé, en la retenant assise sur mes genoux.

— Comment ! si c'est bien vrai ! a-t-elle fait. Ai-je l'habitude de mentir ? Ai-je jamais dit le contraire de ce que je pense ? S'il s'agissait d'une autre que vous, j'aurais peut-être du chagrin. Ce n'est pas de gaieté de cœur que je verrais une étrangère se glisser entre mon père et moi. Je craindrais qu'elle le déshabituât de m'aimer. Mais, quand c'est vous, Andrée, qui devenez sa femme, pourrais-je avoir peur ? Ne suis-je pas assurée qu'en contractant le lien sacré qui vous unit à lui et vous rapproche de moi, vous ne séparez pas mon bonheur du sien ? Ne m'avez-vous pas donné la preuve que vous me chérissez comme je vous chéris ? Pourquoi donc ne serais-je pas contente ? Oui, je la suis et plus encore que je ne puis le dire.

Je n'ai plus douté de sa sincérité. J'ai dissimulé mon étonnement et je lui ai rendu ses caresses en lui disant combien sa joie me causait de satisfaction.

— Si je vous ai prodigué quelque dévouement, Rolande, ai-je ajouté, vous me le rendez au centuple aujourd'hui.



Ils ont imaginé d'organiser des excursions dans les bois. (Page 325.)

Alors, câlinement, elle a courbé son front sur mon épaule et a repris :

— Je savais bien que père trouverait le moyen de vous retenir. Mais qui pouvait supposer qu'il choisirait celui-là ? Comme il a fallu qu'il vous aimât ! Et que vous devez être fière d'être aimée ainsi ! Tout de même, vous vous êtes joliment cachés de moi, tous les deux. Oh ! je ne vous en veux pas, Andrée, ni à vous, ni à lui. Seulement, rendez-le heureux, en l'aimant autant qu'il vous aime. Et surtout, ne me chassez pas de son cœur.

— Vous chasser de son cœur ! ai-je protesté. Me croyez-vous capable d'une infamie si noire !

Mais elle ne m'entendait pas. Souriant tout à l'heure, son regard s'assombrissait et elle a continué :

— Si, par votre faute, nous étions malheureux l'un ou l'autre, je ne pourrais vous le pardonner jamais... jamais !

Pourquoi sous ces accents ai-je senti une menace ? En cette heure de tendresse et d'intimité, Rolande, tout à coup, me dévoilait une femme nouvelle, défiante, pouvant devenir redoutable, et j'ai pensé que ce serait sage à moi de l'éloigner de ma vie et de mon foyer en la mariant le plus tôt possible.

12 mars.

Enfin, je suis au bout de mes peines ; mon rêve est devenu une réalité, Andrée de Trémor est la femme du marquis Armand de Gacé.

Notre contrat avait été signé avant-hier. Je n'ai eu qu'à me louer de la générosité d'Armand. Il m'a reconnu une fort belle dot. Il a pu le faire sans porter aucun préjudice à Rolande déjà très riche de la fortune de sa mère.

Aujourd'hui, à cinq heures de l'après-midi, a eu lieu le mariage à la mairie. Quelques instants après, dans la chapelle du château où du vivant de la marquise douairière le curé de notre petite paroisse célébrait le dimanche la messe pour elle, il nous a donné la bénédiction nuptiale. Assistaient à cette cérémonie : Rolande, le comte d'Ambérieu et le vicomte son frère venu de Versailles, avec la comtesse, pour servir de témoins à Armand, le maire et le médecin d'Aubigné qu'il avait priés de remplir auprès de moi le même office et les serviteurs de la maison.

Tout s'est passé à merveille.

D'abord, j'étais en beauté sous ma couronne et dans ma robe blanche, offerte par Rolande et que, avec une délicate attention, elle avait fait orner de dentelles lui appartenant. L'ivresse en laquelle je suis depuis que je ne peux plus douter de mon bonheur, celui d'Armand, qui se traduit à toute minute sous les formes les plus flatteuses pour moi, le culte passionné qu'il me témoigne, tout cela contribuait à m'embellir.

Je n'ai ressenti de tristesse, une tristesse fugitive, je l'avoue, que lorsque le curé, dans son allocution, a rappelé les services du général de Trémor et les vertus de ma mère. Pauvres chers parents, que n'étaient-ils là pour jouir de mon triomphe !

Cette allocution a été du reste fort touchante. Le curé a félicité mon mari d'une union qui est uniquement, a-t-il dit, l'œuvre d'un amour béni de Dieu, voulu et préparé par lui. S'adressant à moi, il a ajouté que je recevais en ce jour le prix de mon dévouement à la maison de Gacé.

Un dîner de famille a suivi la cérémonie.

En sortant de table, les d'Ambérieu sont montés en voiture pour aller prendre à Aubigné l'express de nuit qui doit les ramener à Versailles. Rolande est partie avec eux. A sa prière, Armand avait promis de les accompagner à la gare.

Si j'avais voulu, il eût refusé tout net et avec d'autant plus de plaisir qu'il aspirait au moment où il serait enfin seul avec moi. Mais, quoi que très décidée à n'abdiquer jamais aucun des droits que je viens d'acquérir sur lui, j'ai tenu à plaire à Rolande en exigeant qu'il exauçât le désir qu'elle exprimait. Je n'étais pas fâchée, du reste, de conserver encore durant quelques instants la liberté de me recueillir et d'y voir clair en moi après les émotions de cette journée.

Au moment du départ, Rolande a versé des larmes. Elle m'a dit qu'il lui en coûtait de se séparer de sa chère Andrée, même provisoirement. Elle se figure que notre absence ne durera que cinq ou six semaines et nous n'avons pas jugé bon de la détromper. C'est dans nos lettres que nous la préparerons à une plus longue séparation. En la voyant si dolente à l'heure des adieux, je me suis louée de ne lui avoir rien révélé de nos projets.

Elle m'a de nouveau suppliée de veiller sur son père avec sollicitude, de n'avoir pas de plus grand souci que celui de le rendre heureux. Ses recommandations ont été aussi minutieuses que s'il était un petit enfant.

Enfin, en m'embrassant une dernière fois, elle a ajouté :

— Et surtout, Andrée, ne me le prenez pas tout entier ; laissez-moi une part de son cœur ; faites qu'il m'aime toujours autant qu'il m'aima jadis.

Je l'ai rassurée de mon mieux et, après l'avoir vue partir, je suis rentrée chez moi afin de donner quelques ordres en vue de notre propre départ, décidé pour demain. Ces menus soins ont rempli la plus grande partie de ma soirée.

Maintenant, dans l'appartement nouveau que j'occupe, à côté de celui de mon mari, et où par son ordre, tout a été arrangé au gré de mes volontés et de mes goûts, j'attends son retour. Il est près de minuit. Quelque diligence qu'il fasse pour me revoir plus vite, ce n'est guère avant deux heures qu'il peut être ici. Singulière soirée de noces que me vaut le caprice de Rolande ! Il ne faudrait pas qu'elle manifestât souvent des exigences pareilles ; j'ai cédé ce soir ; mais je ne céderai pas toujours.

Pourquoi ne me l'avouerai-je pas ? Je suis un peu énervée par cette attente ; elle semble longue et j'ai hâte de la voir finir. Est-ce donc que j'aime mon mari et que mon cœur le désire et l'appelle ? Je ne peux me tromper moi-même. J'ai eu beau faire, je ne suis pas parvenue encore à l'aimer. Rien en lui ne me déplaît ; mais rien non plus ne me plaît assez pour me rendre sensible aux efforts qu'il a multipliés à l'effet de me conquérir.

Il est assurément délicat, spirituel, sentimental ; il possède la distinction, l'élégance, la beauté des traits et du regard, tous les privilèges en un mot que souhaitent rencontrer les femmes chez leur amant ou leur mari. Mais, sans doute, je ne suis pas comme les autres, puisque je ne subis pas la séduction et le charme. A tant de rares mérites qu'il possède, manque pour moi l'étincelle, un peu de flamme, ce je ne sais quoi qui en se communiquant à moi m'embraserait et m'enlèverait.

Et cependant, à cette minute solennelle où en voyant ma destinée s'accomplir telle que je l'ai ambitionnée, je sens se dissiper mes rancœurs, mes ressentiments, mes folles haines contre la société, se faire en mon être un apaisement salutaire qui me transforme et m'adoucit, je ne peux secouer l'émotion dont je suis obsédée à la pensée qu'Armand va venir, que tout à l'heure il sera là et que tout ce qu'il a dû contenir d'ardeurs, avant que nous fussions mariés, éclatera pour m'envelopper. Qu'est-elle cette émotion qui m'agite et m'emplit d'un trouble inconnu ? Si

ce n'est pas de l'amour, et ce n'en est pas, hélas! qu'est-ce donc ?

Peut-être ne provient-elle que de la nécessité où je suis de feindre d'éprouver ce que je n'éprouve pas, de m'exalter à froid, de jouer en un mot une comédie pour répondre à ce que mon mari a le droit d'attendre d'une femme qu'il adore et qu'il a tirée du fond d'un abîme sombre pour la ramener à la lumière. Cette comédie, je la jouerai, car il le faut ; oui, il faut qu'Armand soit convaincu qu'il est aimé autant qu'il m'aime et que je n'ai pas menti quand je le lui ai affirmé. Mon bonheur est à ce prix. Mais la jouer me révolte. Ce que j'ai cru facile lorsque Armand était sans droits sur moi me semble maintenant au-dessus de mon courage.

Ah ! si je pouvais l'aimer ! Alors, je ne douterais plus de l'avenir, car dans ma propre tendresse non moins que dans la sienne je puiserais une force irrésistible pour maintenir mon mari sous ma domination, sans compter que je serais protégée contre les périls qui m'attendent dans le monde, périls redoutables, dont nulle de nous n'est sûre de se garder si pour se défendre elle ne possède l'arme invincible d'un sincère amour.

VII

CAHIER DE ROLANDE

15 mai, à Versailles.

Deux mois passés depuis que père est parti. Combien ce temps m'a semblé long et combien plus longue me paraîtra l'attente qui m'est encore imposée !

Au moment de son départ il n'a osé me dire qu'il ne comptait revenir qu'à l'expiration de notre deuil. Mais cette intention commence à se trahir dans les lettres que je reçois de lui et d'Andrée. Ils sont à Palerme et pensent y prolonger leur séjour. Ils parlent d'aller ensuite en Égypte et de pousser de là jusqu'aux Indes. Nous ne pouvons donc prévoir, ni eux ni moi, la durée de leur voyage.

Si j'avais connu leur projet, je n'eusse pas consenti à les laisser partir seuls. J'aurais supplié père de m'emmener et, tel que je le connais, il n'eût pas résisté à mes prières. Mais je n'en ai

rien su de ce projet si cruel pour moi. Je croyais à une séparation de quelques semaines et je suis très attristée de ne pouvoir plus douter qu'elle va se prolonger pendant plusieurs mois.

J'en veux un peu à Andrée de son égoïsme en cette circonstance, car c'est assurément afin de lui plaire que père a consenti à se séparer de moi pour une durée de temps en quelque sorte illimitée. Je serais tentée de lui en vouloir à lui aussi si je n'avais maintenant la certitude qu'il subit la volonté de sa femme. Mais leurs lettres témoignent avec trop d'évidence de l'empire que ma belle-mère a pris sur lui pour que je lui tienne rigueur. Elle seule est coupable et c'est sur elle seule que pèse le ressentiment dont je ne puis me défendre en constatant qu'elle a pris ma place dans le cœur où je régnais avant qu'elle y eût pénétré.

En écrivant à père, je n'ai pu cacher ma surprise et mon chagrin. Mais je n'en espère pas qu'il sera touché ni qu'il reviendra sur ses décisions, puisque c'est sa femme qui les lui a suggérées. Je vois clairement qu'il ne me reste qu'à m'armer de courage et de résignation en prévision de cette absence douloureuse, qui menace, hélas ! de ne pas finir de si tôt.

Ma cousine, Mme d'Ambérieu, à qui père m'a confiée, est tout naturellement la confidente de ma peine et par ses exhortations maternelles s'attache à les dissiper. C'est une femme exquise, très affectueuse, très tendre. Captivée par sa bonté, je me suis vite attachée à elle. Elle me comble de prévenances et de soins.

Je n'ai pas moins à me louer de son mari.

Sensiblement plus âgé qu'elle, le colonel est un brave homme tout rond. Il la seconde de son mieux pour l'aider à remplacer auprès de moi les affections dont la mort de grand'mère et le départ de père m'ont tout à coup privée. N'ayant pas d'enfants, les d'Ambérieu n'ont eu aucun effort à faire pour me considérer et me traiter comme leur propre fille.

Ils ne savent qu'inventer pour me distraire.

A défaut de bals et de fêtes qu'ils auraient voulu pouvoir donner en mon honneur et que mon deuil ne permet pas, ils ont imaginé d'organiser des excursions dans les bois qui entourent Versailles. Ils y invitent quelques jeunes filles de mon âge et ceux des officiers du régiment de M. d'Ambérieu, que leur naissance, leur éducation, leurs relations rapprochent socialement de moi.

Jusqu'à ces derniers jours, ces promenades se renouvelaient assez souvent. On les faisait qui à cheval, qui en mail. Mme d'Am-

bérieu, entourée de quelques mamans, veillait sur cette bruyante jeunesse, et quoiqu'elle s'appliquât à me taire qu'elle veut me marier, j'ai eu vite compris qu'elle serait enchantée si parmi les hommes dont elle se plaît à m'entourer je trouvais un mari à mon gré.

Jusqu'ici ses tentatives matrimoniales ont été déçues. Je ne me sens encore aucun goût pour le mariage ; la vocation n'y est pas. Et puis, je ne voudrais épouser qu'un homme qui ressemblât moralement à père, et c'est en vain que je l'ai cherché dans le brillant escadron qui me fait cortège.

Très aimables, ces beaux messieurs, très courtois, pleins de bonne grâce. Mais, leurs manières séduisantes ne dissimulent qu'imparfaitement leur futilité, leur ignorance, leur naturelle disposition à ne professer que mépris pour quiconque ne met pas au premier rang des choses les plus importantes de la vie leurs préoccupations de sportsmen et n'admet pas qu'on doive tout sacrifier à leur mode de vivre, même les conditions nécessaires du bonheur domestique tel que je le comprends.

Aucun d'eux, en un mot, ne réalise l'idéal que je me suis fait d'un mari. Presque toujours, en rentrant de ces excursions que Mme d'Ambérieu n'organise qu'afin de me faire plaisir, je me sens le cœur plus vide qu'avant, plus désenchanté et je reste positivement écœurée par la banalité des propos qu'on a tenus devant moi.

Ma cousine était trop fine pour ne pas découvrir les impressions que je ressens et de même qu'elle a deviné combien je suis froissée et affligée par l'absence de père, de même, elle a compris que je commençais à me lasser un peu de nos courses à travers champs, en nombreuse compagnie. Aussi, maintenant les espace-t-elle et tend-elle à y substituer des visites aux monuments de Paris, les églises, les musées, les bibliothèques. Elle me conduit partout où elle se figure que je m'intéresserai à ce que je vais voir, ravie, la chère et excellente femme, d'être témoin de mes étonnements, de mes admirations devant tant de merveilles d'art et de science, que, n'étant jamais sortie de mon trou, je ne connaissais que par ouï-dire.

Du reste, elle a beau faire, sa sollicitude ne parvient pas à dissiper la mélancolie en laquelle je suis tombée depuis que père et Andrée sont partis. Mon imagination les suit et je m'afflige de les savoir heureux sans moi.

Andrée est dans son rôle. Après tout, je ne suis rien pour elle; elle aime son mari, elle le tient et elle le garde. Mais lui, à qui ma tendresse n'avait jamais fait défaut et qui, durant tant d'années, me prodigua la sienne, se peut-il qu'il se soit détaché de moi jusqu'à me préférer sa femme et jusqu'à lui sacrifier son enfant, son unique enfant, son sang, comme il le disait lui-même quand il était heureux de me presser sur son cœur?

Non, non, je ne puis croire encore à un tel oubli de ses devoirs. Dieu fasse qu'il ne me contraigne jamais à y croire! Le jour où j'y croirais, le jour où il me serait démontré qu'Andrée m'a chassée du cœur de père, je ne pourrais ne pas la haïr et la maudire.

VIII

CAHIER D'ANDRÉE

16 mai; à Palerme.

Lorque nous sommes arrivés ici, Armand et moi, après six semaines de courses vagabondes à travers l'Italie, nous étions résolus à n'y faire qu'un séjour de peu de durée. Nous devions visiter sommairement la Sicile, en n'y consacrant que le temps nécessaire à en avoir une idée et partir ensuite pour l'Egypte, d'où je rêvais d'aller aux Indes.

C'eût été la réalisation d'un de mes projets de jeune fille, un de ces projets qu'on forme à l'âge où l'on ne doute de rien, parce qu'on ne soupçonne pas les difficultés de la vie, et où la pensée indomptablement ambitieuse embrasse les espaces et les distances, les parcourt et les franchit, jalonnant ainsi la route qu'on se promet de faire effectivement un jour.

Armand s'était prêté à ce caprice avec l'empressement dont il témoigne toutes les fois qu'il s'agit de me plaire. Il avait fait venir de Paris divers récits de voyage dans les pays hindous, des ouvrages géographiques, des cartes d'Asie, et nous avions entrepris de nous tracer un itineraire à travers le pays que je brûlais de connaître.

Mais une circonstance imprévue nous a contraints d'ajourner l'exécution de nos plans. Coup sur coup, j'ai été souffrante. Moi qui n'ai pas le souvenir d'avoir été jamais entravée par ma santé, j'ai éprouvé en peu de jours de fréquents malaises. Armand s'en

est alarmé et n'a eu de cesse qu'il ne m'ait décidée à recevoir le médecin du consulat de France.

Nous avons été bientôt rassurés : je me suis surmenée depuis mon mariage ; ma maladie consiste en un excès de fatigue dont je me rétablirai facilement avec du repos. Mais, jusqu'à nouvel ordre, il a fallu renoncer à poursuivre notre voyage. L'entreprendre dans les conditions où je me trouve, ce serait m'exposer à être arrêtée en chemin et à ne pouvoir le continuer.

En raison de cet arrêt, il a été convenu que nous resterions à Palerme pendant un mois et qu'alors, après une consultation nouvelle du médecin, nous déciderons ce que nous devons faire.

J'ai éprouvé quelque dépit de ma déconvenue. Armand s'est attaché à m'en consoler et quoiqu'il déclare que nous nous mettrons en route dès que je serai rétablie, je vois bien que l'enthousiasme avec lequel il avait accueilli d'abord l'idée de notre lointaine pérégrination est singulièrement refroidi. Lorsque j'en ai eu la preuve, j'ignorais encore — je ne l'ai su qu'un peu plus tard, — que Rolande, à la nouvelle de notre départ, avait adressé des plaintes à son père et lui avait presque reproché de ne pas craindre de mettre entre sa fille et lui plusieurs milliers de lieues. Si donc il s'afflige, en songeant à moi, de l'empêchement qui a déjoué nos projets, il s'en console en songeant à Rolande et au plaisir qu'elle éprouverait en apprenant qu'ils sont abandonnés.

Au jour de mon mariage, je me suis promis que je ne laisserais jamais la volonté de Rolande contrecarrer la mienne et que jamais je ne me donnerais l'air, vis-à-vis d'elle, de subordonner mes résolutions à ses désirs. Forte de cet engagement pris vis-à-vis de moi-même, j'ai résolu qu'à moins d'un obstacle insurmontable, j'irais jusqu'au bout de mes intentions et je me soigne avec rage afin de me mettre plus surement en état de les exécuter.

Mon énergie déjà m'a porté bonheur. Ma santé s'améliore et le médecin croit maintenant que lorsque le délai d'un mois, que j'avais fixé moi-même, sera expiré, nous pourrons partir. Comme pour fortifier l'espérance qu'il me donne, il m'a autorisée à sortir en voiture, tous les jours, durant quelques heures.

Nous en profitons, Armand et moi, pour faire des excursions autour de Palerme. Loin d'ajouter à ma fatigue comme nous pouvions le craindre, elles semblent hâter mon rétablissement. Je me sens mieux et je recommence à parler de notre prochain départ pour le Caire comme d'un fait désormais certain.

— Doucement, doucement, me dit Armand ; ne vous emballez pas, ma chérie. Nous ne sommes pas encore partis. Je manquerais à tous mes devoirs si je vous laissais croire que nous partirons tant qu'il ne sera pas démontré qu'un si long voyage ne présente aucun péril pour vous.

Je le laisse dire ; mais plus il paraît hésitant et plus je me fortifie dans ma résolution de partir, coûte que coûte. Cette résolution est devenue irrévocable hier lorsqu'en lisant une lettre de Rolande à son père j'ai vu qu'elle exprimait l'espoir que « ce voyage ne se ferait pas ». J'entends qu'elle s'accoutume à me voir obéie en tous mes désirs et jusqu'en mes caprices. Pour son père, devenu mon mari, l'obéissance, il me le prouve tous les jours, est un devoir facile et doux. Quant à elle, je veux, en lui imposant en tout ma volonté, lui inspirer une hâte plus grande de se marier et de me délivrer de sa présence. Mon influence sur Armand ne s'exercera, ainsi que je le souhaite, que lorsque je n'aurai plus à redouter celle de sa fille.

Ce matin, sous un prétexte, j'ai éloigné Armand à l'heure où le docteur a coutume de venir. Il était nécessaire que je pusse causer librement avec cet excellent homme, un Italien très fin, très souple, très insinuant, que je devine pénétré d'admiration pour moi et très désireux de me plaire. Je lui ai dit tout net que je m'étais mis en tête d'aller en Egypte et aux Indes, et que, dût ce voyage me coûter quelque fatigue, rien ne m'y ferait renoncer, qu'en conséquence j'attendais de lui non seulement qu'il ne s'y opposât pas, mais qu'il démontrât à mon mari que je pouvais le faire sans qu'il y eût danger pour ma santé.

— Mais vous me demandez de mentir, belle marquise, a-t-il dit en souriant ; vous me demandez d'affirmer le contraire de ce que je pense.

— Affirmez tout de même, ai-je répliqué. Il le faut.

Il a fixé sur moi ses petits yeux pénétrants et a repris :

— Soit ; mais ce sera à vos risques et périls.

C'est tout ce que je voulais. Maintenant, je suis sûre de partir.

17 mai

Je suis triste, triste à en mourir.

Quelle créature suis-je donc pour ne pouvoir être heureuse et me contenter de ce que la vie m'apporte de bienfaisant et d'inattendu ?

Mon mari, de jour en jour, s'attache à moi davantage. J'emplis sa pensée du matin au soir et du soir au matin.

En dehors de moi, rien n'existe pour lui. Il ne goûte de félicité qu'autant qu'il marche dans mon ombre, et, hors de l'air que je respire, il ne trouve pas de repos. Me plaire est l'unique but de sa vie. S'il me passait par la cervelle de mettre à prix mes sourires et mes baisers, il verserait son sang jusqu'à la dernière goutte pour en obtenir un, ravi de mourir si, lorsqu'il rendrait l'âme, il pouvait puiser dans mes regards un peu plus de ce poison délicieux dont il s'est abreuvé jusqu'à la griserie. Je vis, en un mot dans un atmosphère d'amour.

Combien de femmes m'envieraient si elles pouvaient soupçonner que je suis en possession de si rares trésors, et comme elles me mépriseraient si elles découvraient que, ces trésors, je les dédaigne !

Car, c'est bien le mot, je les dédaigne, ou plutôt, ils ne me suffisent pas et, si variés qu'ils soient, sous quelque forme qu'ils me soient offerts, ils restent au-dessous de mes rêves et de mes désirs. J'ai eu beau les vouloir, j'ai eu beau les considérer, quand je ne croyais pas pouvoir les atteindre, comme les seuls qui fussent dignes de moi, il ne comblent pas, maintenant que je les tiens, le vide de mon cœur.

L'amour d'Armand, cette immolation de son être à mes pieds me blesse, m'importune, m'est intolérable. Plus il en multiplie les preuves et plus j'en suis lassée et révoltée, comme s'il m'outrageait en me les prodiguant. Malgré ce qu'il y a d'humble, de condescendant, de doucement et discrètement tendre dans les témoignages de son ardente passion, je la subis, en un état de rebellion intérieure, autant que s'il me l'imposait et cet état de rébellion s'aggrave et s'envenime des incessants efforts auxquels je suis tenue pour le lui cacher.

Il n'est que trop certain que je traverse une crise morale, pire que toutes celles par lesquelles j'ai passé avant mon mariage. J'ai cru qu'une union qui m'assurerait les joies matérielles de l'existence et me délivrerait en m'enrichissant des âpres soucis de la lutte pour la vie, lutte si dure et si décevante pour une femme telle que moi, serait une garantie de bonheur, et je m'aperçois, trop tard, hélas ! que je suis la dupe des illusions que j'ai nourries et sous l'empire desquelles j'ai épousé Armand.

J'expie maintenant la faute que j'ai commise en me mariant

sans amour et uniquement par ambition. L'homme à qui je me suis donnée commence à me faire horreur. Il me semble que je m'abaisse en feignant de l'aimer et que je ne rentrerais en possession de ma dignité perdue que si je pouvais donner à quelqu'un que j'aimerais tout ce que je lui donne à lui-même, en ne l'aimant pas. Je suis saisie de terreur et d'angoisse en sentant s'éveiller en mon sang des ardeurs insoupçonnées pour un homme encore inconnu, que je n'entrevois qu'à travers l'idéal que s'en fait mon imagination et mon corps et mon âme, hantés par un impérieux besoin d'aimer et d'appartenir exclusivement et pour toujours à qui j'aimerais. Si cet amant mystérieux se présentait, qu'adviendrait-il de moi ? Je frissonne en me le demandant.

18 mai.

Une charmante surprise m'attendait aujourd'hui au retour d'une promenade que j'ai faite avec Armand. Dans le hall de l'hôtel, en rentrant vers six heures, j'ai aperçu assis, un journal à la main, un homme jeune dont la figure frappée en médaille et virilisée jusqu'à paraître dure par une épaisse moustache fauve aux extrémités retroussées, a brusquement frappé mes yeux comme une chose qui leur eût été jadis familière et qu'ils retrouvaient après l'avoir oubliée.

— Voilà quelqu'un que j'ai déjà vu, ai-je dit à mon mari. Où ? Quand ? Je ne m'en souviens pas.

— Il lit un journal français, m'a répondu Armand ; c'est probablement un Français, un Parisien, et peut-être l'avez-vous rencontré autrefois chez votre père ou ailleurs.

Quoiqu'il parût absorbé par sa lecture, l'inconnu, comme s'il eût compris que nous nous occupions de lui, a levé la tête et nous a regardés. Ses yeux, aussitôt, ont trahi son étonnement. Un sourire en a corrigé l'expression sévère et froide. Il s'est levé, et, venant à moi, il m'a saluée d'un mouvement de familiarité respectueuse, en s'écriant :

— Vous, à Palerme, madame la marquise ! Et comme, à mon attitude, il se rendait compte que je ne le reconnaissais pas, il a continué : — Veuillez me permettre de vous présenter, puisque vous l'avez oublié, Robert de Lussan, jadis lieutenant de dragons dans la division que commandait le général de Trémor et maintenant capitaine de hussards, en garnison à Versailles.

Il n'avait pas encore achevé que mes souvenirs, en ce qui le concernait, me sont revenus très précis : le vicomte Robert de Lussan, un très brillant officier qui fréquentait le salon de mon père, fils unique, beau nom, grande fortune, qui avait un moment attiré mon attention par sa grâce un peu ténébreuse et de qui j'avais cessé de m'occuper en apprenant qu'il était en liaison réglée avec une très grande dame habitant Paris. C'est lui que je retrouvais à l'improviste.

Dans les dispositions où je suis, j'ai considéré cette rencontre comme une bonne fortune et je me suis réjouie en pensant que ce nouveau venu atténuerait par sa présence la monotomie des jours que je vis ici depuis tantôt un mois. Nous avons eu vite renoué connaissance.

Je l'ai présenté à mon mari. Il savait mon mariage; la nouvelle lui en était venue par les salons, où l'aventure du marquis de Gacé s'amourachant de l'institutrice de sa fille et l'épousant a fait quelque bruit.

Il m'a appris que lui-même, à la suite d'une longue maladie, avait obtenu un congé de convalescence dont, après un assez long séjour à Pise, il venait, pour achever de se rétablir, passer les deux dernières semaines à Palerme. Il n'était arrivé que depuis quelques heures et se félicitait de trouver au débotté des compatriotes et une ancienne amie. Il espérait que nous voudrions permettre qu'il nous fréquentât.

Avec beaucoup de bonne grâce, Armand a répondu que nous n'étions pas moins enchantés que lui du hasard qui nous réunissait et lui a offert de prendre nos repas en commun, ce qui a été accepté avec reconnaissance.

— Vous disiez, si j'ai bien entendu, que vous êtes dans les hussards à Versailles, a ajouté Armand. Est-ce dans le régiment du comte d'Ambérieu ? Sur la réponse affirmative de M. de Lussan il a repris : — Le colonel d'Ambérieu est mon cousin.

— Je le sais, monsieur le marquis, a dit Lussan. Je sais même par la comtesse, qui me fait l'honneur de m'écrire quelquefois, que Mlle de Gacé est actuellement chez elle. Je serai d'autant plus heureux de lui être présenté, à mon retour, que je pourrai lui donner de vos nouvelles.

Il a suffi de ces quelques phrases pour nous remettre au point, Lussan et moi, et dans la même situation que si nous nous étions quittés la veille.

Robert de Lussan sera riche un jour de deux cent mille francs de rente. Sa famille, une des plus anciennes de Savoie, possède aux environs d'Annecy de vastes domaines dont il est l'unique héritier. Il a trente-deux ans. Ses chefs et ses camarades le tiennent pour un officier du plus rare mérite. La vie lui fut toujours souriante. Elle ne semble pas, tant s'en faut, disposée à lui retirer ses faveurs.

Il les a reçues, jusqu'ici, sans en paraître ébloui. Il en jouit avec une sorte d'indifférence hautaine qui témoigne de plus d'orgueil que de bonté et d'une raideur de nature qui fléchit rarement. En voyant ce jeune homme, grand, mince, vigoureux, au visage sévère et fier, sous ses cheveux roux, au regard froid, presque dur, on incline à penser qu'il ne s'émeut guère et que, s'il est sensible aux épreuves et aux joies de l'existence, il s'est toujours appliqué à le dissimuler.

Mais ce ne sont là que des apparences et ces apparences sont trompeuses. Pour peu qu'il se laisse approcher et pénétrer, on ne tarde pas à découvrir sous son enveloppe de fer une âme passionnée et sensible, dont les manifestations, quand elle se livre, tirent un charme infini de l'originalité d'un esprit qui a beaucoup vu, beaucoup observé et beaucoup retenu.

Je l'avais si peu étudié autrefois que je ne pouvais le bien connaître et encore moins l'apprécier. Mon père en parlait comme d'un garçon un peu excentrique, naturellement dédaigneux, et que son amour pour une femme mariée qui le tenait de court avait peu à peu détaché des ordinaires préoccupations de la vie.

En peu de jours, je viens de me convaincre que ce jugement n'était vrai que dans sa seconde partie et j'en suis à regretter de n'avoir pas mieux distingué Lussan autrefois. Tout arrive ; peut-être l'eussé-je épousé ; je serais heureuse et je ne me dirais pas ce que je me dis maintenant, à savoir que j'aimerais mon mari si mon mari lui ressemblait.

Ce qui me plaît en lui, c'est qu'en même temps qu'il se révèle affectueux et constant dans ses affections, il est autoritaire et dominateur. L'énergie de sa volonté, qui se marque jusqu'en ses actions les plus simples et ses paroles les plus insignifiantes, m'a fait comprendre ce qui manque à Armand et la nature du grief que je nourris contre lui.

C'est la volonté qui fait défaut à mon mari dans ses rapports avec sa femme ; il est trop mon esclave et je me suis fatiguée

d'être obéie. J'ai de moi-même une si haute idée que je ne pouvais concevoir de l'estime et de l'admiration que pour un homme qui, en même temps qu'il m'aurait enveloppée de sa tendresse, m'eût pliée à son joug, contrainte à lui céder en tout et forcée à m'incliner devant sa supériorité.

Lussan, j'en suis sûre, eût été cet homme-là et telle s'est faite, très rapidement, ma conviction à cet égard, qu'il a exercé sur moi, à son insu, une séduction à laquelle je me livre avec joie. Nous avons ensemble, en toutes les occasions où nous nous trouvons seuls, des entretiens tout à fait exquis. Nous échangeons fréquemment des confidences assez intimes. Je lui ai raconté l'histoire de mon mariage et j'ai bien vu qu'il s'y était intéressé.

De son côté, il m'a révélé le secret de sa vie, l'ardente passion que lui inspira cette femme morte depuis et qu'il pleure encore, bien qu'en se rétablissant de la maladie qu'il attribue à son chagrin il soit repris, peu à peu, du besoin d'être consolé de sa souffrance et de ses regrets et qu'il reconnaisse qu'il ne peut l'être que par l'amour.

— Il faut vous marier, lui disais-je en souriant, en réponse au récit qu'il venait de me faire de sa douloureuse aventure.

— J'y pense, me répliqua-t-il froidement.

A ces mots, qui me choquèrent, je ne sais pourquoi, je songeai involontairement à Rolande qu'en nous quittant il trouvera à Versailles, chez Mme d'Ambérieu. Son père veut la marier et je le pousse de toutes mes forces à l'accomplissement de ce projet. Or, il aura beau chercher, il ne trouvera pas un gendre qui réunisse, au point de vue du nom, de la fortune, de la situation sociale, plus d'avantages que Robert de Lussan. Toutes les convenances y sont, même celles de l'âge.

Si je suggérais à Armand l'idée de cette alliance, il est certain qu'il l'accueillerait avec enthousiasme et, sans doute Rolande en serait elle-même ravie. Mais, je n'en ai pas parlé encore et pour ne rien céler de mon âme, je dois confesser ici, dans ce journal où viennent s'exprimer mes pensées les plus secrètes, que j'éprouve quelque dépit quand m'apparaît la possibilité d'un mariage entre Rolande et ce prince charmant en qui je découvre tout ce que j'aurais voulu trouver dans l'homme dont je porte le nom.

Je sais bien que Lussan ne peut rien être pour moi ; je sais bien qu'il est arrivé trop tard dans ma vie ; je ne puis souhaiter

d'être aimée de lui, sous peine d'attirer sur ma tête d'effroyables catastrophes. Mais ce n'est pas quand je déplore de ne l'avoir pas connu plus tôt, que je peux me résoudre à le donner moi-même à Rolande. S'ils doivent être jamais unis, ce ne sera pas par ma volonté.

1 juin.

Lussan est parti ce matin, son congé expirant dans trois jours. Il se rend tout droit à Versailles. Armand, dont il a fait la conquête, l'a prié de voir Rolande dès son arrivée et de lui donner de nos nouvelles. Ils vont se connaître. C'était inévitable, puisque Lussan sert dans le régiment que commande notre cousin d'Ambérieu. Je ne peux rien pour empêcher leur rencontre.

Je n'en suis pas moins troublée et sourdement irritée. S'ils allaient s'éprendre l'un de l'autre ! Cette crainte m'exaspère et me torture.

Pourquoi ?

Pour répondre il faudrait regarder au plus profond de mon âme et j'ai peur d'y faire lever comme un vol d'oiseaux tout un flot de jalousies dont autrefois j'ai subi l'influence malsaine et que je croyais mortes. Non, non, je ne veux pas me livrer à cet examen de conscience ; je ne veux pas rechercher si Lussan m'est déjà cher et si son mariage m'attristerait, à supposer qu'il doive se marier.

Il n'a rien dit, cependant, il n'a rien fait où se soit révélé le désir de m'obliger à m'occuper de lui. Son attitude n'a cessé d'être rigoureusement correcte. Il est resté déférent même quand il devenait plus affectueux. Il a été pour moi un ami, rien qu'un ami, et il serait bien surpris s'il découvrait qu'il ne m'aurait point déplu, en changeant de rôle et en me faisant la cour.

Qu'il se marie, qu'il épouse Rolande, en quoi cela changera-t-il ma vie et serai-je bien venue à le lui reprocher ? Il ne me doit rien, il est libre, et si l'un de nous est coupable c'est moi, moi seule, coupable de m'être illusionnée au point de croire qu'il avait été sensible à mes attentions et à la confiance que je lui manifestais.

Qu'il parte, qu'il parte, et puissé-je secouer le charme qu'il a jeté sur la créature inquiète et insatiable que je suis... Je l'oublierai, je veux l'oublier. Quoi qu'il advienne des relations qui vont se nouer entre lui et Rolande, il ne saura jamais que je m'étais

fait de le voir une habitude chère et douce et que son départ me replonge dans la tristesse irritante et sombre d'où sa présence m'avait tirée.

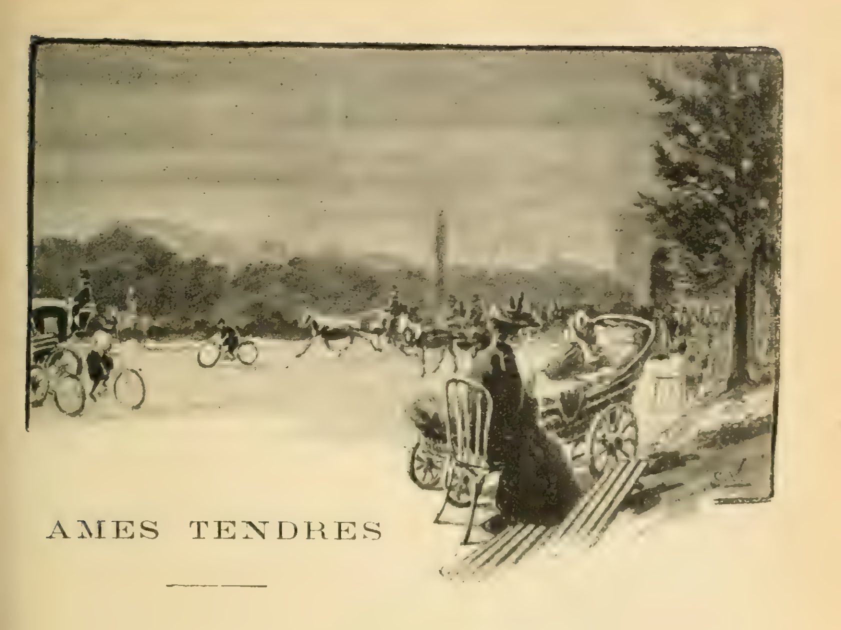
Heureusement, nous sommes au moment de nous embarquer pour l'Égypte, Armand et moi. Le médecin m'a tenu parole. Il a formellement déclaré que je suis en état de supporter les fatigues d'un long voyage. Dans quinze jours, nous serons au Caire; dans deux mois à Bombay, à Calcutta, je ne sais où. La mer, les émotions de la traversée, les rivages inconnus, les joies de la découverte, les impressions nouvelles qui m'attendent là-bas auront bientôt dissipé mon angoisse maladive et effacé le souvenir de cet homme auquel je ne peux penser sans terreur ni sans douceur.

Ernest Daudet.

(A suivre.)



Le Gérant : F. Juven. Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 81.1.97.



AMES TENDRES

JOUJOU

PREMIÈRE PARTIE

I

Presque chaque matin et chaque après-midi, depuis qu'envoyée par une agence catholique de Londres elle avait remplacé, du jour au lendemain, auprès de l'infirme que la frivole comtesse de Trèbes eût voulu cacher comme une tare, la nourrice champenoise qui ne s'était jusque-là jamais séparée de lui et qu'avec une égale sécheresse d'âme, un pareil égoïsme, le père et la mère de Guillaume se déchargeaient sur elle de leurs devoirs, la laissaient libre d'élever à sa guise ce second fils dont la disgrâce les humiliait et les navrait, miss Arabella Burnaby venait s'asseoir dans l'avenue du Bois, adossait à sa chaise la

voiture légère où le malheureux enfant reposait sanglé en une armature, étendu parmi des coussins de cuir.

Vieille fille habituée à végéter chez les autres, à dissimuler ses impressions, à ne sentir autour de son humilité que de l'indifférence et de l'ironie et qui, repliée sur soi-même, craignant d'être déçue, n'avait pu s'attacher à personne, elle s'était métamorphosée au contact d'une si lamentable infortune, avait sans réfléchir, sans compter, dans un élan de généreuse pitié, prodigué l'inutile trésor de tendresses que célait son cœur en friche au pauvre être qu'abandonnaient les siens.

Guillaume, d'abord déconcerté par ce masque nouveau, revêche, anguleux, aux plaques de couperose, qui différait tellement de la face épanouie de sa nourrice, par ces robes, ces mantelets sombres d'Irlandaise dévote, ces cheveux lisses, ternes, que n'égayaient pas des coques de rubans, s'était apprivoisé, avait cessé de sangloter, de se détourner d'elle comme d'une ennemie, de réclamer l'absente.

Ils menaient la même vie, couchaient dans la même chambre, où un paravent séparait leurs deux lits.

En câlinant, en berçant celui qu'elle appelait son Jésus, qu'elle considérait comme la chair de sa chair, qui lui avait révélé tout ce qu'enferme de douces émotions, de joies violentes, d'angoisses folles, l'amour maternel, cette morose trouvait des diminutifs délicieux, des phrases de colloque sentimental.

Leurs dialogues étaient touchants et ingénus.

Elle éveillait craintivement le débile cerveau qu'une secousse trop forte, trop brusque, eût fêlé.

Elle l'initiait aux prières qui apportent de l'espoir aux plus déshérités, qui apaisent, qui, à l'horizon brumeux des lendemains, montrent le ciel.

Elle ne savait qu'imaginer pour qu'il eût l'illusion d'un jeu, pour que le rire jaillît de ses lèvres douloureuses.

Et il n'aurait pas hésité à désigner son institutrice si on lui avait demandé ce qu'il aimait le plus au monde.

Ces longues haltes au dehors atténuaient la tristesse de leur existence moutonnière.

Les pelouses d'un vert harmonieux, les massifs d'où montent comme de sachets brodés des odeurs subtiles, les lointains de parc qu'encadrent les grilles dorées de la porte Dauphine, le

défilé changeant d'heure en heure de cavaliers, d'amazones, d'équipages, et ce qu'elle surprenait des histoires qu'on chuchote à pas lents, des sourires de flirt, qui se cherchent, des saluts qui se répondent, des confidences qui s'attardent et s'oublient, rappelaient à miss Arabella ses badauderies de naguère à Rotten-Row, exaltaient sa nature soumise que le contact de maîtres quelquefois bien nés et toujours millionnaires avait teintée de snobisme.

Tricotant des mitaines, le regard fureteur derrière un lorgnon de myope, attentive, agitée, elle s'inquiétait du moindre changement dans cette monotone mise en scène, critiquait les toilettes, et avec une volubilité de perruche qu'obsèdent certains noms, détaillait à Guillaume des projets de mariage, des ruptures, de romanesques intrigues.

Il l'écoutait distraitement, l'esprit ailleurs, ému par les joueries qui fuyaient sa voiture de malade, suivait de ses prunelles anxieuses les courses folles des enfants, se raidissait pour mieux les voir, tressaillait sous les cinglées de leurs cris.

De fines bouclettes d'un or pâli d'antique diadème qui repose depuis des siècles, hanté de légendes, en la paix d'une chapelle, nimbaient son délicat visage de garçonnet.

Il épeurait par sa beauté.

Il avait une grâce plus céleste qu'humaine, faisait penser à des exils d'anges, à d'imminentes peines, à des seuils tendus de draperies noires.

Toute la vie, le peu de vie que contenait cette frêle enveloppe, s'était réfugiée en les larges yeux veloutés, songeurs, meurtris, qui, par instants, s'embrumaient, avaient comme la couleur des larmes, puis ressemblaient à une eau dormante où se reflète le mystère du crépuscule.

Et dans la pose la plus fréquente de ses mains exsangues qu'il joignait au-dessus de son étroite poitrine, s'accusait une instinctive résignation qui angoissait le cœur impressionnable de miss Arabella, comme un mauvais présage.

Des boîtes de patience, des polichinelles qui parlent et qui remuent les paupières, des livres d'images couvraient pêle-mêle le tablier verni de la voiture, mais Guillaume les délaissait, les eût sans regret distribués aux petites mendiantes faméliques qui lui offraient des bouquets à demi fanés.

Et il interrompait d'embarrassantes questions les commérages de l'institutrice dans un besoin de connaître sa destinée, d'éclaircir les ténèbres où vacillait son intelligence en travail.

— J'aurai quatorze ans dans un mois, n'est-ce pas? miss, demandait-il.

— Oui, mon Jésus, quatorze ans, répondait miss Burnaby. Songeriez-vous déjà, Will, aux cadeaux que chacun va vous faire?

— Et ces babies qui courent si vite, qui crient si fort, quel âge ont-ils?

— Les plus grands probablement le même âge que vous; les autres, je l'ignore, car il n'y a guère de différence entre les garçons de six à dix.

— Et quand pourrai-je courir, moi aussi, quand m'appelleront-ils afin que je joue avec eux, vous pouvez bien me le dire, ma bonne miss?

Elle rougissait, ne trouvait plus ses mots, ne savait par quel mensonge apaiser, engourdir l'émoi de cet enfant qui, condamné à perpétuité par la nature marâtre, se préoccupait de l'avenir, se leurrait de vains espoirs, enviait la santé, la vigueur, l'insouciance de ses semblables, et lui baisant le front balbutiait :

— Sûrement bientôt, Will, au prochain printemps ou à l'automne!

— Que c'est loin encore, miss, soupirait-il; alors vous allez m'apprendre tout ce qu'ils font! Vous comprenez que je ne voudrais pas que de plus jeunes que moi me donnent la leçon et me raillent!

Quelquefois Mme de Trèbes leur apparaissait au fond de sa victoria, bavardant et riant avec une amie, vision fugitive aussitôt évanouie d'ombrelles claires, de bandeaux blonds qui ondulent sous une capote de fleurs, de profils perdus d'une artificielle joliesse, mais elle ne tournait même pas la tête pour sourire à l'infirme, ne semblait pas se douter qu'elle lui donnait le spectacle de son bien-être.

Et Guillaume murmurait d'un ton boudeur, comme si on lui eût refusé obstinément une friandise :

— Pourquoi maman ne m'emmène-t-elle jamais? Cela m'amuserait tant; demandez-le lui, ma bonne miss, moi je n'ose pas!

Durant des semaines, il rêva d'une puérile amazone qui galopait témérairement sur son poney et qu'un vieux piqueur en livrée

suivait de tout près, eut l'obsession de la chevelure dorée qui fouettait l'air, ainsi qu'un pavillon de merveilleuse soie, se réjouit dès qu'il la reconnaissait au loin, se mélancolisa quand elle s'effaçait derrière les frondaisons poussiéreuses.

Et cette sympathie pour des audaces fanfaronnes de pensionnaire fut la première vibration de son âme tendre qui sommeillait encore comme en des langes blancs.

Quelque temps après, le 2 mai, aux approches du crépuscule, tandis que les mauves corolles des catalpas voletaient dans l'air, un cerceau maladroitement lancé s'abattit contre la voiture de l'infirme.

Celui-ci qui bâillait, las d'entendre miss Barnaby lui énumérer les cadeaux qu'avait reçus en se mariant Mme de Louveciennes, empoigna d'un geste prompt le jouet, le retint comme une proie de ses mains crispées.

La fillette à laquelle appartenait le cerceau s'était arrêtée, les bras ballants, interdite, du dépit, de la colère dans la moue qui plissait sa bouche, qui implorait et qui ordonnait. hésitait, gênée dans son élan, épiait Guillaume avec la trace d'une lutte intérieure, de sentiments qui se heurtent et se combattent, sur sa figure mobile, devenue tout à coup sérieuse.

Mince, chétive, les joues d'un rose pâle, les jambes nues, grêles, elle était très simplement vêtue d'une jupe et d'une blouse de serge noire.

Le cabriolet de paille aux larges auvents, d'où s'échappait comme un flot de mousse dorée, lui donnait l'air d'une de ces poupées qui égayent les étalages d'étrennes.

Et ses prunelles violettes avaient sous l'incessante palpitation des cils de peureuses timidités et aussi des jaillissements de lumière, la pure douceur des aurores qui annoncent quelque belle et longue journée de moisson.

Elle avança enfin, s'écria avec une politesse d'enfant sage qui s'observe, qui prétend montrer qu'il est bien élevé :

— Ce cerceau est à moi, monsieur, je vous prie de me le rendre !

Guillaume avait rougi comme pris en faute. Il la contemplait d'un regard à la fois triste et ravi, retrouvait en cette tête blonde le souvenir, le reflet de la petite émotion délicieuse dont son cœur solitaire avait été ébloui, se désespérait en pensant qu'elle

allait aussitôt reprendre sa course, se sauver loin de lui comme les autres.

— Le voici, mademoiselle, répondit-il d'une voix à peine perceptible.

Et comme elle se taisait à nouveau, s'émerveillait soudain des livres magnifiques, d'un sac de pralines, des marionnettes anglaises qui jonchaient la voiture, avait des yeux de premier jour de l'an, des yeux d'envie, de tentation, d'obéissance, d'hypnose, il ajouta fraternel, des inflexions d'humble prière plutôt que d'offrande aux lèvres :

— Cela vous amuserait-il, mademoiselle, que nous regardions ensemble ces images ?

Elle lui sourit et s'exclama :

— Vous êtes bien gentil !

Guillaume choisit le volume qu'il préférait, d'anciens contes bleus, dont toutes les pages étaient éclairées par de féeriques visions ; — ciels d'étoiles où s'éploient de lumineuses toisons de magiciennes, grottes d'émeraude aux parois qui étincellent et où sommeille une Dame de Beauté, forêts où rôde le Chasseur de Minuit et sa meute dévorante de loups, palais de nécromans où veillent d'étranges tarasques, noces somptueuses de princes d'amour, danses d'Elfes sur les prairies qu'argente la rosée, lacs de cristal où les fleurs des eaux, les cygnes se muent en couples de fiançailles.

Déjà familière et conquise, la fillette se penchait sur l'épaule de l'infirme, s'intéressait aux explications qu'il lui prodiguait, le frôlait de la fraîcheur de son haleine. Et leurs rires qui fusaient en même temps, leurs voix qui se confondaient en vagues jaseries, donnaient l'illusion d'une charmille où s'éveillent des nids de mésanges.

A la dernière image, elle interrogea :

— Comment te nommes-tu, dis ?

— Guillaume de Trèbes, et vous, mademoiselle ?

Il eût bien voulu avoir sa hardiesse, la tutoyer, lui aussi, comme une cousine avec qui l'on a l'habitude de vivre et de jouer, mais elle l'intimidait encore et il redoutait de l'effaroucher, de la mettre en fuite.

— Juliette Rameyls, et ma grand'mère m'appelle Liette, parce que c'est beaucoup plus joli.

— Liette, répéta l'infirme. Oh! oui, c'est joli comme un nom de fleur!

— Et que font tes parents, Guillaume? continua-t-elle, impatiente de narrer sa vie et de connaître celle de cet ami de hasard.

— Ils sont riches et ne font rien, mademoiselle Liette.

— Moi, je n'ai que grand'mère, qui s'arrange comme elle peut pour que je sois heureuse... Grand-père était colonel... Papa est mort pendant la guerre, maman ne lui a survécu que quelques mois... Nous avons bien pleuré et depuis lors nous nous habillons toujours de noir parce qu'il ne faut pas oublier ceux qui sont au ciel!

Liette n'avait plus son accent gazouilleur, était devenue toute sérieuse comme lorsqu'on traverse un cimetière.

Guillaume se réjouissait qu'elle lui eût avoué son deuil, son isolement d'orpheline.

Dolente dans sa robe sombre, ayant connu les larmes, elle l'attirait, lui plaisait mieux qu'enfant de luxe, trop fortunée, qui grandit comme en de l'ouate, qui n'éprouve de peine que pour des caprices inexaucés ou des joujoux brisés.

Et il s'absorbait en la chimère que cela devait les rapprocher, les unir.

— Mademoiselle Liette, fit-il d'un ton voilé, je donnerais tout pour que vous n'ayez plus de chagrin, pour que vous vous souveniez désormais de moi!

Miss Burnaby suivait leur conversation, enchantée de la rencontre qui passionnait à ce point son Jésus, mais avec l'arrière-pensée qu'elle demeurerait sans lendemain, que cette jolie fillette joyeuse et mutine ne s'arrêterait même pas cinq minutes une seconde fois auprès de la morne petite voiture échouée comme une épave dans l'agitation bruyante de l'Avenue.

Liette, protectrice, câline, comme si Guillaume eût été son cadet, un baby malade qu'on mène encore par la main, qu'on s'évertue à amuser, reprit :

— Tu es un bon petit garçon et je veux bien devenir ton amie des dimanches. Quand nous reverrons-nous?

— Je viens ici tous les jours avec mon institutrice, mademoiselle Liette.

— Moi je ne suis libre que deux fois par semaine à cause de mes leçons... Mémé est si sévère, pourvu qu'elle ne me défende

pas de te reparler... A bientôt, Guillaume; je me sauve afin de ne pas être grondée...

Et lancée derrière son cerceau, courant de toutes ses forces, elle se précipita vers une vieille dame dont le vent gonflait le voile de crêpe et qui la rappelait avec des gestes saccadés.

II

Mme Élise Rameyls habitait avec sa petite-fille et une bonne à tout faire qui s'appelait Apollonie, un appartement de neuf cents francs, au bas de la rue de Montenotte.

Issue d'une de ces humbles familles de frontière que dispersent les exils, qu'élaguent les batailles, que ruinent les conquêtes, et où cependant se transmet de l'un à l'autre le culte de la cocarde, où les jeunes et les vieux ne s'orientent que sur l'éploiement des drapeaux et les dianes réveilleuses, elle était née en 1812 dans une calme et riante maison de vigneron, à mi-côte, près du village de Plappeville, avait fait ses premiers pas avec devant les yeux les lignes géométriques des remparts, la masse confuse des toits et des clochers de Metz que domine l'ossature imposante de la cathédrale, qui semblent de loin, parmi les méandres de la Moselle, quelque ex-voto de siège noué d'un blanc ruban.

Aux approches du soir, l'on y percevait distinctement les rumeurs annonciatrices des angelus et les sonneries des trompettes.

Alors, elle se le rappelait, son père, le capitaine Jean-Baptiste Rouchotte, qui avait gagné tous ses galons dans les cuirassiers de Dupuy-Montbrun, s'accoudait sur la nappe, écoutait, avec un visage de nostalgie et de dévotion, les chers rythmes inoubliés, avait l'air de contempler de ses prunelles fixes, dardées dans le vide, de tragiques tableaux.

Et elle n'osait pas bouger, interrompre la morne songerie du vétéran, jusqu'à ce que la campagne redevenue silencieuse, les dernières vibrations de cuivre dispersées dans la paix des ténèbres, il fronçât les sourcils, mâchât un juron farouche, grommelât



La fillette se penchait sur l'épaule de l'infirme. (Page 342.)

en heurtant à la place du cœur sa veste de futaine râpée qu'un large ruban rouge tachait comme une éclaboussure de sang :

— Sacrebleu! petiotes chéries, c'est plus fort que moi, ça me chauffe encore le coffre, ça me tient là comme au bon temps où nous galopions derrière le Tondu!

Il avait mieux aimé reprendre l'état paternel, travailler la glèbe, gagner en sabots le pain quotidien de sa femme et de son enfant que d'imiter les maréchaux repus d'honneurs et de douaires, de servir en renégat un nouveau maître, de quémander une pension de retraite.

Les murs de la cuisine et des trois chambres étaient tapissés d'images de colporteur, qui représentaient toute la fabuleuse série des victoires impériales, des cuirasses bosselées où rayonnaient les aigles, de casques aux longues crinières rudes, de lattes géantes.

Et dans l'alcôve où se dressait la couette de plumes, Jean-Baptiste, au lieu du bénitier et de la branche de buis, avait cloué entre les cadres d'or qui entouraient ses brevets de capitaine et de légionnaire, la précieuse croix que le soir d'Austerlitz l'Empereur avait détachée de sa redingote grise pour la lui donner.

Debout dès l'aube, à moins qu'il ne fut cloué au lit par ses anciennes blessures, il s'en allait à la vigne, la houe sur l'épaule, peinait sous les fouettées de la pluie et sous la brûlure du soleil autour des souches, préparait la vendange future.

Sa tête chenue de grognard que couturaient autant de cicatrices que de rides, ses massives épaules apparaissaient au-dessus des échalas, ainsi qu'entre les baïonnettes d'une troupe qui s'apprête à l'assaut.

Et les grives musiciennes cessaient de siffler, épeurées par les fredons galants, les refrains d'étape qu'il entonnait d'un accent de défi.

Lorsqu'un camarade de régiment s'invitait, venait boire avec lui en jouant aux cartes une bouteille de vin gris, le capitaine ne manquait pas d'allumer sa pipe avec du papier fleurdelysé ou de grossiers portraits de Louis XVIII, de gouailler :

— Faut bien que le cosaque nous serve à quelque chose!

Et le dimanche, il imposait à sa fille, comme une pratique pieuse qu'ordonnent les rituels, la lecture à haute voix de vieux

numéros dépareillés de gazettes qui contenaient des proclamations à la Grande Armée, des rapports officiels de batailles, l'interrompait :

— Lison, crie un peu, pour voir : Vive l'Empereur!

— Vive l'Empereur! répétait-elle de toutes ses forces.

— Recommence plus bravement :

— Vive l'Empereur!

Et il battait des mains, l'asseyait, la secouait sur ses genoux, finissait par lui offrir un cornet d'anis.

Un jour d'avril, il était mort en taillant sa treille, et sans appui, sans ressources, sans proches parents, sa veuve, quoi qu'il lui en coûtât de les abandonner à jamais, avait dû vendre leur chère maison, leur morceau de terre, les muer en bas de laine que gonflent quelques poignées de louis, chercher dans les faubourgs de Metz un modeste et étroit logis d'ouvrière. Elle y usa ses yeux à raccommoder les dentelles que lui confiaient des douairières et des chanoines, réussit par son énergique labeur et son abnégation à faire élever sa fille au couvent, à lui assurer la dot réglementaire.

Et toute gauche qu'est une pensionnaire dans son costume de grande, à dix-huit ans, sans le chercher, sans y songer, sans le comprendre d'abord, Élise rencontrait l'amour sur son chemin.

Malgré soi, elle se complaisait à redire ce passage d'une vie où les jours d'épreuves avaient été fréquents, les minutes heureuses clairsemées, l'idylle dont le parfum ne s'était jamais évaporé de son âme.

Et ses écouteuses patientes, Liette et Apollonie, auraient pu, en même temps qu'elle, la répéter, phrase par phrase, la suave histoire des romanesques fiançailles, de la partie champêtre où le lieutenant Stanislas Rameyls avait « déclaré sa flamme » à la rougissante élève des sœurs de Sainte-Chrétienne, la savaient par cœur comme les ponts-neufs qu'un joueur d'orgue s'attardait le matin à moudre dans l'humide et sombre cour de leur maison.

O cette Pentecôte ensoleillée, les rires fous dans la forêt qui chantait, qui frissonnait, qui semblait tendue de mousselines pour une procession virginale, la ferme de Rosarieulles où sa voisine de classe, sa plus tendre amie, Joséphine Rameyls, l'avait conviée à un goûter imprévu, le verger où les hussards avaient suspendu aux branches des pommiers leurs sabres et leurs col-

packs, où le balancement d'une escarpolette semait dans les cheveux des pétales de fleurs, les rondes où se nouaient les mains, où voletaient les jupes dans l'âcre odeur des menthes et des marjolaines piétinées, les jeux innocents où elle avait donné en gage sa médaille d'Enfant de Marie !

O cette fin de jour où, assise devant un clavecin qui devait dater du règne de Louis XVI, elle avait, parce qu'on l'en priait, joué sur les touches jaunies des romances sentimentales de Delayrac, et les fières et railleuses fanfares de la Vieille Garde, où Stanislas s'était penché vers elle, lui avait baisé les mitaines et murmuré tout bas :

— Je n'oublierai jamais, mademoiselle, ni cette divine journée, ni cette musique d'amour et de gloire, ni votre beauté.

Et se souvenant des allégresses lointaines, effleurant d'un regard mélancolique les deux miniatures qui se faisaient vis-à-vis sur la cheminée de sa chambre, l'une qui la représentait en mariée de la veille, candide, jolie, svelte dans une blanche robe de tulle, la ceinture fleurie de viornes, des mirages de terre promise en son limpide regard; l'autre, où les doigts rivés à la garde du sabre, comme en l'attente du boute-selle, les moustaches retroussées, triomphant, fringuait le jeune officier, elle concluait :

— Vraiment, nous ne faisions pas à nous deux un trop vilain couple, et je te souhaite de trouver, un jour, petite Liette, un mari qui ressemble à ton pauvre grand-père !

Dès lors elle connut les errances de garnison en garnison, les foyers incertains, éphémères, où l'on s'imaginait être à l'auberge, où les malles n'étaient jamais complètement vidées, les mois d'alarmes durant la lente et pénible conquête de l'Algérie, quand les nouvelles tardaient à arriver, quand circulaient de mauvais bruits, les folles béatitudes, les renouveaux de tendresse des retours, l'émoi de l'avancement, les haltes inexplicables, où Stanislas se croyait oublié, songeait à l'imminente retraite avec à nourrir et à élever les trois robustes garçons dont les naissances dataient de chaque fin de campagne.

Que d'espoirs elle fondait sur ces adolescents qui se virilisaient, qui suivaient la même route que leur père !

Que la tablée de famille était joyeuse et bruyante aux anniversaires où ils revenaient s'asseoir à leurs places anciennes, détailler leurs impressions de sous-lieutenants, où, selon l'usage de jadis, Apollonie accourait au dessert quêter des compliments!

Que ces soirs-là, l'étreinte brusque, fervente de son mari, dès qu'ils avaient refermé la porte de leur chambre, lui emparadisait le cœur !

Que les baisers d'adoration qui illusionnaient et rajeunissaient ses lèvres de quarantenaire la pénétraient !

Que l'accent de gratitude attendrie qui adoucissait cette voix éraillée de batailleur, tandis qu'il lui disait : « Je ne t'aimerai jamais assez, je ne te rendrai jamais assez heureuse, ma Lison, pour m'avoir donné d'aussi beaux enfants », la comblait d'orgueil !

Et tout ce bonheur s'effondrait comme sous des chocs furieux parmi des glas de désastre.

Séverin et Michel, leurs cadets, succombaient l'un après l'autre en pleine jeunesse, au déclin de l'expédition de Crimée.

En 1856, à la promotion du Quinze Août, le malheureux père que ce double coup avait assommé et vieilli, qui, l'intelligence éteinte, le dos voûté, les prunelles mortes, semblait un revenant d'hôpital, recevait les cinq galons de colonel et, comme si la Fatalité se fût acharnée contre lui, était désigné pour commander le 7e Chasseurs, le régiment de Séverin.

Inapte aux intrigues, accoutumé aux soumissions passives, ne se reconnaissant pas le droit d'alléguer des raisons sentimentales, de prendre sa retraite avant l'âge où un homme n'est plus bon à rien, et surtout au moment où il se voyait récompensé de ses longs services, d'éluder la suppliciante rencontre qu'on lui imposait inconsciemment, il ne réclamait même pas un délai de quelques mois pour se préparer à un tel surcroît de douleur, affrontait, subissait les toasts, les poignées de mains, les musiques des interminables réceptions.

Et le matin de la première parade, tandis que se mouraient les résonnances triomphales des trompettes, que le geste solennel des sabres brusquement présentés illuminait la vaste cour du quartier d'un grand éclair d'orage, qu'une voix clamait : « Officiers, sous-officiers, brigadiers et soldats, vous reconnaîtrez pour votre chef le colonel Rameyls, et vous lui obéirez en tout ce qu'il vous commandera pour le bien du service et l'exécution des règlements militaires », en face des escadrons alignés, de l'étendard où, à la suite des noms de victoires, se détachaient les lettres neuves de l'Alma et d'Inkermann, des cavaliers chevronnés qui plastronnaient avec dans les tresses des dolmans la médaille de

Crimée, des jeunes hommes de l'âge et de la stature de Séverin, il s'abattait en agonie sur l'encolure de son cheval.

Une accalmie suivait cette passe décourageante de mauvaise chance.

Mme Rameyls cédait aux supplications impérieuses du seul enfant qui lui restait, de son fils aîné Jean, qui était capitaine d'infanterie, consentait à ne plus s'en retourner dans l'intérieur solitaire où la folie l'eût bientôt agrippée, laissait faire son déménagement par Apollonie, et comme un naufragé transi et saignant que recueillirent des hôtes charitables, que ranime la chaude flamme de l'âtre, reprenait des forces, se consolait insensiblement, se désintéressait moins de la vie qu'au début de la séparation brutale dont elle avait cru et désiré mourir.

Et la tendre et courageuse créature se le reprochait comme une faute, en demandait pardon aux chers inoubliés dans ses prières, s'affligeait de ne pas être à l'unisson des vêtements de deuil sévères et funèbres qu'elle avait fait le vœu de ne jamais modifier.

Les bonnes et quiètes années où elle s'évertuait à être aux côtés de ce compagnon aventureux et passionné, plutôt une vieille sœur raisonnable, indulgente, discrète que la maman, feignait de ne s'apercevoir ni des lettres d'amour qu'il recevait, qui allumaient ses yeux clairs d'une flamme bleuâtre d'alcool, ni de l'air de fête, des impatiences fébriles qu'il avait les soirs de rendez-vous, ni des liaisons que révélaient des portraits de femmes soulignés d'une dédicace éperdue, les retours à pointe d'aube, d'inexplicables assombrissements, des exhubérances de gaîté, et — elle qui entendait la messe tous les matins, qui ne s'endormait qu'après avoir récité le rosaire, — se réjouissait de ses joies, l'absolvait de ses péchés, eût accepté d'en être la confidente, était plus fière que jalouse des caprices qu'il inspirait.

Ne savait-elle pas, en effet, qu'il lui avait élevé dans son cœur comme un autel privilégié, que rien ne prévaudrait contre sa dévotion filiale ? Aurait-elle pu lui en vouloir d'être jeune, d'être beau, d'être adoré ?

Elle s'habituait à cette existence en commun, et quoique à l'âge où l'on aime le repos, où l'on ne se déplace que malgré soi, ne se plaignait pas de ces continuels changements de gîte, avait l'inaltérable santé, la verdeur alerte, le franc-parler d'une vivandière qui a toujours partagé la bonne et la mauvaise fortune du

régiment, qui suit l'arrière-garde dans sa voiture que traîne un cheval de réforme et qui fredonne à mi-voix les refrains d'étape.

Jean lui disait quelquefois, dans un sonore éclat de rire de philosophe qui n'a plus rien à souhaiter :

— Crois-tu, maman, que j'ai tiré un bon numéro le jour où tu t'es amenée et que nous faisons à nous deux la vraie paire assortie, sauf votre respect, comme dit Apollonie ?... J'aurais été forcé de tâter du conjungo, de me ranger pour le bonheur des camarades, et grâce à lui, j'évite le coup fatal !

Et elle balbutiait :

— Ne dis donc pas de bêtises ! Tu te marieras comme les autres, mon grand.

Cependant, à Bayonne, en un de ces moments de suprême lassitude, où le plus insoucieux s'inquiète, compte les années, les croyances, les illusions qu'il a gâchées inutilement, pense qu'il sera seul pour descendre la côte aux soirs de déclin, pour marcher lourdement dans les feuilles mortes, ne peut plus, sans émoi, frôler des couples heureux, ouïr des voix de jeunesse et de pureté, contempler, dans le rayonnement de la lampe, des têtes blondes d'enfants qui se penchent vers les joues de leur mère, Jean s'éprenait follement, soudainement, d'une jeune fille qui demeurait dans leur maison.

Il avait alors trente-neuf ans et venait de passer au choix chef de bataillon.

Mlle Germaine d'Artix, qui avait conquis involontairement cette âme inquiète qui lui était apparue dans la tourmente où il se débattait comme une Icarie de délices et de long repos, paraissait encore puérile.

Sa beauté délicate, vaporeuse, aux incertaines nuances, aux contours comme inachevés donnait l'impression d'un pastel à demi effacé de petite infante qui aurait grandi dans l'exil de parcs solitaires, de palais silencieux.

Des cheveux de ténèbres de la même teinte que ses prunelles ondoyaient sur son front lisse et blanc.

Elle parlait avec comme la pensée ailleurs, on ne savait où, et l'accent béarnais qui chante, câline et raille un peu.

D'obscure mais ancienne noblesse, que la Révolution avait appauvrie et décimée, elle s'était, dès l'enfance, habituée aux privations, à ne jamais se plaindre, à n'avoir aucun caprice, à vivre

et à tenir son rang avec les trois mille francs que rapportaient à sa famille leurs deux dernières métairies, faisait elle-même ses chapeaux et ses robes, et aurait peut-être pris l'habit, renoncé au monde, prononcé d'indissolubles vœux, sans vocation comme tant d'autres déshéritées, si la crainte d'affliger les siens, de leur porter le coup le plus inattendu, le plus dangereux ne l'avait arrêtée.

Et ces fiançailles inespérées illuminaient sa vie grise d'un brusque coup de soleil, faisaient éclore son cœur, lui révélaient le délice d'aimer.

Mme Rameyls, au contraire, s'en angoissait.

La nature juponnière, vibrante, instable de son fils, le peu de fortune et l'extrême jeunesse de Mlle d'Artix l'effrayaient comme en un ciel bleu de gros nuages noirs qui présagent la tempête.

Elle ne parvenait pas à se ramoner le cerveau, comme elle disait, des sombres arrière-pensées qui s'y accumulaient, à anéantir dans le rêve consolant d'être bientôt grand'mère, l'inéluctable jalousie, la méfiance qui la bourrelaient, ne voyait en Germaine qu'une intruse qui la rejetterait tôt ou tard à la solitude, répétait à Jean :

— Je t'en prie, ne me parle de rien, je n'ai pas de conseil à te donner, que tes désirs s'accomplissent !

Un soir où elle ajoutait, les doigts crispés aux bras de son fauteuil, la gorge serrée comme lorsqu'on retient ses larmes : « Si cela vous rend service, je garderai volontiers l'appartement jusqu'à votre retour du voyage de noces ; et comme je serais de trop, maintenant que tu n'as plus besoin de moi, n'est-ce pas, je me fixerai à Metz », le commandant la couvrait de baisers, s'exclamait gouailleusement :

— Eh bien ! merci, tu en as quelquefois de bonnes, ma pauvre mère !... Tu aurais brûlé comme ça la politesse à tes enfants... Il n'y a rien de changé au programme, tu m'entends, rien de rien, sinon que nous serons deux au lieu d'un à te dorloter, à t'aimer !

Fortifiée par ces promesses, résolue à être le chien de garde qui veille sur la maison menacée, la soupçonneuse Lorraine s'implantait dans le ménage, obsédait de conseils impérieux, de critiques hostiles, l'inertie patiente de sa bru, s'exaspérait du retard que la jeune femme mettait à avoir des espérances de maternité, des folles flambées de joie, où comme avec le dédain de l'avenir l'un et l'autre prodiguaient leurs forces, ne se rendait

pas compte du rôle odieux et ridicule qu'elle jouait, ne s'apaisait, ne redevenait confiante, affectueuse, sereine qu'à la naissance de Liette, tombait aussitôt en adoration, en extase devant le délicieux enfant d'amour qui était comme le double reflet de ceux qui l'avaient engendré dans toute la joie de leur cœur et de leur chair.

Et la guerre, le fléau néfaste qui lui avait déjà ravi deux de ses fils, lui prenait le troisième, le dernier, n'épargnait autour d'elle que ce baby qui commençait seulement à gazouiller d'intelligibles paroles, à marcher tout seul.

L'orpheline traversait ces temps d'affliction avec l'heureuse inconscience des petits, grandissait ensuite, telle qu'un lis pâle qui s'effile dans l'ombre de séculaires cyprès, entre les jupes noires de sa vieille aïeule et de la vieille domestique qu'elle traitait en parente.

Dans le passé plus que dans le présent. disciplinée, elle s'étudiait à accorder les vibrations trop aiguës de sa voix aux chuchotements de ses éducatrices, faisait à peine du bruit, ne touchait à rien comme en un musée dont chaque meuble est une relique, évoque ou des prouesses superbes de batailleur, ou de lointaines joies familiales, ou d'ultimes vœux de mourant pieusement respectés.

Parfois Mme Rameyls l'appelait dans sa chambre, lui lisait d'un ton solennel de religieuse qui psalmodie l'évangéliaire de la Passion, les papiers où se perpétuaient la mémoire du commandant, ses palmarès de collégien, ses états de service, ses admirables lettres, son testament si courageux, si résigné, qui reposaient tachés de larmes, usés par le frottement des doigts dans un coffret d'ébène, s'écriait :

— Voilà tes titres de noblesse et ton plus grand bien, ma petite Liette, tu ne saurais en être trop fière !

Et l'enfant, le cœur en émoi, courait s'agenouiller devant le portrait de l'Absent, de ce père qu'elle chérissait, qu'elle vénérait sans l'avoir connu, joignait les mains, improvisait en son honneur des oraisons exaltées, l'implorait fervemment comme quelque saint protecteur.

N'ayant aucune amie, n'étant jamais invitée chez les autres, elle asseyait autour de son tabouret ses quatre poupées. — Belle aux bouclettes blondes et aux yeux bleus, Bellote qui n'avait plus de mains, Zonzon et Nichette aux joues rouges de campa-

gnarde, aux bonnets de fermière lorraine qui étaient un cadeau d'Apollonie, — leur redisait, avec des commentaires ingénus, les récits accoutumés de sa grand'mère.

C'était la dernière soirée qu'ils avaient passée à Bayonne, tous ensemble, en famille. Les bandes ivres d'ouvriers et de soldats qui parcouraient les rues, qui braillaient dans la nuit calme des *Marseillaises* incertaines, les illuminations qui noyaient les étoiles en une buée rougeâtre d'incendie, les navires ancrés au pied de la citadelle comme en un fleuve de sang, les musiques odieuses qui se répondaient du Pont Saint-Esprit aux Allées Marines, la gaîté factice du commandant qui fanfaronnait à contre-cœur pour ragaillardir sa mère et sa femme éplorées, qu'impatientaient peu à peu ce tumulte, cette joie, ce désordre, qui avait pris Liette dans les bras de la nourrice et la dodelinait, la contemplait, l'admirait avec, dans ses regards, l'amertume immense d'un exilé qui s'apprête à quitter ce qu'il aime le plus au monde, à s'enfoncer dans l'inconnu, qu'étreint le pressentiment de la mort prochaine, la meurtrissait de caresses silencieuses, interminables, comme s'il lui eût été impossible de détacher sa bouche de ces petites joues rondes et douces, de ces cheveux de soie, lui faisait balbutier, bien qu'elle fût à moitié endormie : « Papa ! papa ! » et le grand sanglot, l'aveu de sa faiblesse, de sa peine, qui avait enfin jailli de son cœur oppressé :

— Ah ! un officier ne devrait pas se marier !

C'étaient les batailles autour de Metz, l'assaut furieux de Ladonchamps où à quatre reprises on avait dû battre en retraite, reculer pas à pas sous une fusillade meurtrière, où, désespérant de ramener ses hommes une cinquième fois au combat, voyant qu'ils n'écoutaient plus la sonnerie de la charge, fléchissaient, se comptaient dans le rang avec des faces blanches de découragement et d'épouvante, Jean Rameyls était descendu de cheval, avait seul, une badine de jonc sous le bras, gravi au milieu des blessés et des morts les pentes de la colline, offert ses épaulettes étincelantes comme point de mire aux grenadiers de la Garde prussienne, roulé tranquillement entre ses doigts et allumé une cigarette, à mi-chemin, crié d'un accent de moquerie : « Eh ! clampins, faudra-t-il aller vous chercher en voiture pour déloger ces maladroits ? » où des infirmiers l'avaient au coucher du soleil emporté sur une civière, la poitrine trouée, l'épaule gauche en lambeaux mais victorieux.

C'était sa fin stoïque à l'ambulance, au lendemain de la capitulation, dans l'hébétude morne de la ville trahie, où les hennissements des chevaux qui erraient affamés à travers la banlieue se répercutaient en rauques sanglots, où par les places boueuses défilaient les convois silencieux de prisonniers, où les statues étaient voilées comme en un jour de funérailles de grandes housses de crêpe, ses paroles tandis qu'il se sentait, qu'il se voyait mourir, que les Sœurs le soutenaient, pleuraient sous leurs cornettes blanches, essayaient de l'illusionner :

— J'aurais tant voulu être là quand on recommencera, ne pas partir dans cette honte, cette tristesse, ce silence !

Et les baisers qu'il avait appuyés sur la photographie où l'enfance adorable du nouveau-né et la belle jeunesse de la mère se souriaient, le billet griffonné au crayon, d'une écriture tremblante, presque illisible :

« *Je vous confie l'une à l'autre, ma chère maman, ma Germaine. Aimez-vous bien dans le souvenir de celui qui vous chérissait, et apprenez à notre pauvre petite Liette ce que j'eusse été pour elle et quelle place elle tenait dans mon cœur !* »

C'était la maladie mystérieuse, étrange qui, comme par quelque miracle, réunissait dans la tombe la frêle veuve et son mari, un an, jour pour jour, heure pour heure, après que celui-ci avait succombé à ses blessures.

Et l'histoire finie, Liette attirait ses poupées d'une tendre étreinte, les câlinait, leur murmurait à mi-voix, afin que sa grand'mère, toujours en éveil, ne pût l'entendre et l'accuser d'ingratitude :

— Vous êtes plus heureuses que moi, mes chéries, vous avez une petite maman qui vous aime, qui vous embrasse, qui vous gâte !

Elle avait la sauvagerie d'un enfant qui se concentre en soi, qui ne voit que des visages sérieux et ridés, qu'on garde trop en tutelle, qu'on ne laisse pas assez en contact avec des fillettes de son âge, une âme impressionnable, sensitive, vibrante, qu'atteignait profondément le plus léger reproche, que meurtrissait le plus faible choc, qui se rebellait contre la moindre injustice, qui débordait de bonté.

Naïvement orgueilleuse comme une princesse d'exil qui apprit à lire sur des chartes millénaires, que sa gouvernante berça avec

des légendes de victoire, contraignit à pèleriner en des cryptes où les reflets troubles des vitraux éclairent de noires plaques commémoratives scellées aux murs, des trophées d'étendards déchiquetés, poudreux, quelque châsse d'or qui contient le cœur d'un héros, quelque épée rouillée qui sema l'épouvante, qui abrégea les batailles, elle s'imaginait être d'une race de seigneurie, aimait mieux ne pas sortir que d'accompagner Apollonie au marché des Ternes quand une attaque de goutte clouait Mme Rameyls dans son fauteuil.

Et cependant elle compatissait de tout son être aux misères d'autrui, des bêtes et des gens, souffrait autant que s'il l'eût frappée elle-même lorsqu'un charretier brutalisait ses chevaux essoufflés, s'arrêtait dans la rue pour consoler les petits pauvres qui geignent, la main tendue à l'aumône, les embrassait avec une tendresse de grande sœur, leur parlait, s'excusait doucement de ne pas être riche, de n'avoir que ces baisers à leur donner.

Et instinctivement anxieuse, encline à se croire moins aimée dès qu'on la grondait, boudant, devenant durant des après-midi entières comme sourde et muette pour quelque observation trop sévère, elle suggérait cette boutade de soldat à sa clairvoyante aïeule :

— Pourvu que ça lui passe d'être aussi sensible, qu'elle n'ait pas toujours plus tard un caillou dans son soulier.

Ses principales distractions étaient la messe des dimanches, les cours de catéchisme, de sages promenades dans les avenues du quartier de l'Étoile, où Mme Rameyls ne lui permettait ni de trop s'éloigner, ni de trop courir, et la musique militaire aux Tuileries.

Elles y arrivaient chaque fois en avance, comme à une partie de plaisir, dont on se réjouit et l'on rêve du lundi au samedi, à ces concerts, s'asseyaient à l'écart l'une auprès de l'autre sur la dernière rangée de chaises, attendaient patiemment les musiciens dans l'ombre fraîche des arbres vénérables.

En la sérénité des belles et lentes fins de jour, le vieux jardin embaumait comme une bagnole de fleuriste où eussent été entassés de gros bouquets, retentissait d'éclats de rire, des cris d'enfants ainsi qu'une cour de pensionnat à l'heure de la récréation, de froissements d'ailes, de pépiages obsesseurs, de roucoulis lointains.

Et les strideurs des cymbales, les roulements des tambours, les bruyances des cuivres, les trilles aigus des flûtes lui donnaient soudain un autre aspect, l'emplissaient d'une cohue badaude et disparate, d'une entraînante gaieté de régiment qui passe.

Parfois alors la grand'mère cessait de parler à Liette, qui suivait les rythmes de danse, les sélections d'opéra, en battant la mesure machinalement de la tête et des pieds, qui souriait avec un air heureux de baby que sa nourrice berce d'une chanson câline.

Elle fermait à demi les yeux, se recueillait, l'âme en route à travers le douloureux passé, le front rayé de plus nombreuses rides, se raidissait palpitante comme un vieux cheval de réforme qui entend et reconnaît le boute-selle, essuyait furtivement du coin de son mouchoir ses paupières gonflées de larmes.

Dieu lui accorderait-il le temps d'achever sa tâche, elle si vieille auprès de cette enfance, d'attendre sans encombre le jour où il lui serait permis de ne plus penser qu'à ses morts, où elle remettrait sa petite Liette, son cher et précieux dépôt, en des mains dignes de la posséder, où elle s'effacerait confiante, heureuse derrière l'époux ?

Et ce mari de Liette serait-il un officier, car malgré toute la charge de peines qui avait pesé et qui pesait encore sur son cœur de femme et de mère, et bien qu'elle eût dû haïr et redouter l'état militaire avec une violence qui s'accroît de jour en jour, la veuve du colonel Rameyls ne rêvait pas d'autre parti pour sa petite fille ?

Se verraient-elles récompensées par le bonheur de leur enfant des privations qu'elles s'imposaient, — elle qui regardait à dépenser un sou de trop, qui tricotait les bas, cousait les robes, ravaudait le linge sans se plaindre de la fatigue de ses yeux usés par les larmes, de ses doigts déformés par les attaques de goutte, qui ne s'accordait même pas de temps en temps la joie d'avoir un bouquet de roses ou de violettes dans un vase, des pastilles dans une bonbonnière ; Apollonie qui se faisait placer ses gages, avait vendu un petit bien dont elle avait hérité, acheté des valeurs à lots, afin que Liette ne fût pas réduite plus tard à la maigre portion qu'est la dot réglementaire ?

Les musiciens partis, la grand'mère et la petite-fille s'en reve-

naient d'un pas de procession par les Champs-Élysées, dans le bruit et les coudoiements de la foule, vers leur rue de silence et en l'appartement triste, hanté de souvenirs, Liette se jetait au cou de Mme Rameyls, s'écriait :

— Tu sais, bonne Mémé, je t'ai bien vue, tu as pleuré tout à l'heure... Et je ne veux plus jamais retourner à cette musique puisque ça te cause du chagrin !

René MAIZEROY.

(A suivre.)





Adolphe Willette. (Lith. par lui-même.)

L'AUBERGE DU CHAT NOIR[1]

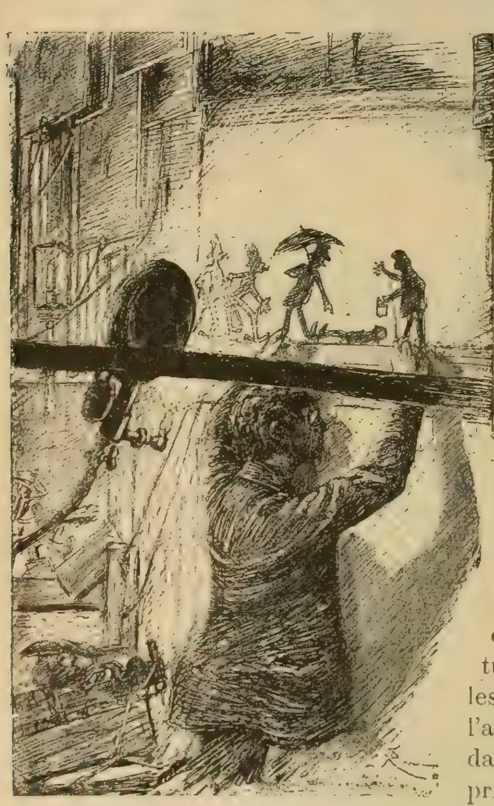
(Suite.)

Nous entrons tout de suite à gauche, dans la vaste et pittoresque salle du cabaret, dont le premier aspect ramène à la cave d'Auerbach, dans *Faust*. On mange et on boit, suivant le tarif, « d'excitantes consommations ». On ne dédaigne pourtant pas toujours la cuisine bourgeoise, puisqu'une carte de l'établissement porte : « Table d'hôte à la mode de campagne » et que le vin de Chinon est compris dans les dîners à 2 fr. 50. La vignette du menu est dessinée par la fantaisie inépuisable de Robida. Très pittoresque, en somme, cette *salle des gardes*, telle que n'en posséda jamais châtelain du bon vieux temps.

Aux accords entraînants d'un orchestre de tziganes, aux sons alternés du piano et du violon, nous regardons le public et la

(1) Voir le numéro du 10 février 1897.

salle. Des élégants à la dernière mode coudoient des rapins et des bohèmes, la Montmartroise frôle l'étudiante du Nord, qui commente Ibsen en préparant ses examens de médecine. De même, dans l'ameublement, tous les styles se heurtent, le pompeux et le baroque, le gothique et le rococo, Cluny et le quai de la Ferraille. Sans transition, nous tombons du musée dans le bazar.



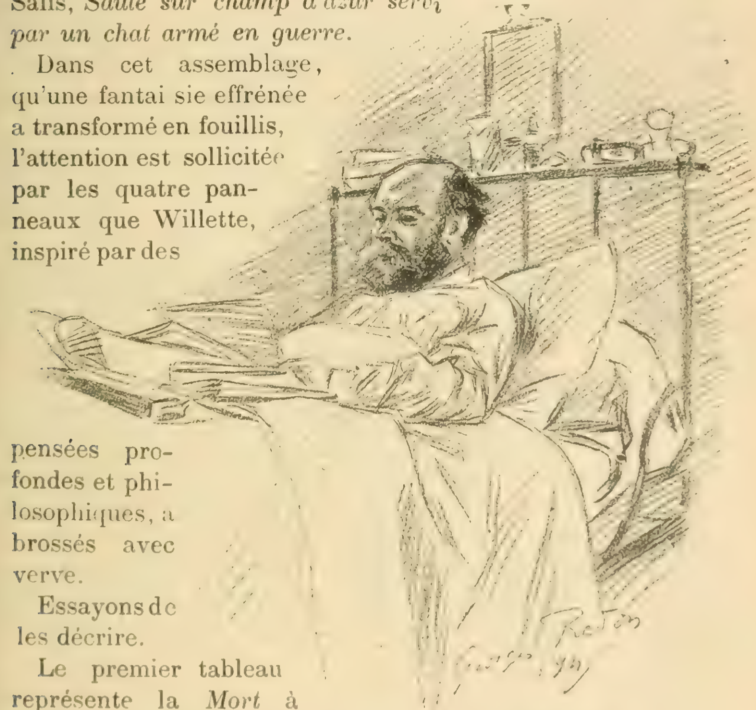
Le Guignol à l'ancien « Chat Noir ».

Le manteau de la haute et bizarre cheminée, dessinée par Grasset, sculptée par Alexandre Charpentier, le potier d'étain, dans le goût du xve siècle, porte des colonnettes archaïques, avec des chats comme chapiteaux. Dans l'âtre se dressent de majestueux landiers, sur lesquels se poserait à l'aise la botte d'un soudard de Roybet. Un caprice d'incohérence a placé l'un près de l'autre les bustes de Dante et de Marie-Antoinette : le génie rapproché du malheur. L'inscription de la cheminée nous ramène aux réalités de l'endroit, c'est l'invitation à boire, renouvelée d'Horace, et en usage dans les brasseries d'Heidelberg : *Nunc est bibendum.*

Plus loin, un lutrin, celui de Boileau, — que les poètes décadents nous pardonnent ! Il sert prosaïquement de portemanteau, mais sa dignité est sauve, car il supporte la couronne oubliée par quelque roi en exil ou de passage. Cet aigle en bois doré, que

vous verriez sans surprise, tant l'imprévu vous envahit déjà, s'envoler à tire-d'aile, n'usurpe point la place du vrai souverain, le chat qui s'accroche partout aux solives du plafond et aux coins de la cheminée et qui tête en bas, queue hérissée, fantastique, symbolique, allégorique, tient la foudre et le blason de Salis, *Saule sur champ d'azur servi par un chat armé en guerre.*

Dans cet assemblage, qu'une fantaisie effrénée a transformé en fouillis, l'attention est sollicitée par les quatre panneaux que Willette, inspiré par des pensées profondes et philosophiques, a brossés avec verve.



Paul Verlaine.

Essayons de les décrire.

Le premier tableau représente la *Mort* à cheval, couronnée, avec la croix blanche sur la poitrine; la Mort, impuissante à épouvanter les petits soldats français gravissant une côte dans leur tranquille mépris de la mitraille qui éclate et du sang qui ruisselle. Les tambours battent aux champs avec le calme stoïque des grognards de Raffet. Cette belle composition, inspirée par l'Année terrible, s'intitule : *Pour le roi de Prusse !*

Tournant sous le souffle des bouches amoureuses, le légendaire Moulin de la Galette qui, avant le *Moulin Rouge*, voyait voler par-dessus ses ailes tous les bonnets de Montmartre, figure dans le second tableau.

En face, voici *la Course à l'Amour*. Les filles d'Ève se précipi-

tent. L'une d'elles glisse, très légère, sur un fleuve couvert de nénuphars et personnifie le rêve délicieux et décevant. Les chats, au bas du tableau, semblent entraîner les vierges folles dans le tourbillon de la ronde fatale.

Le quatrième tableau de Willette groupe Danton, Marat et Robespierre, formidable triumvirat auquel la fantaisie de l'artiste a associé la tête pâle de Bonaparte. Sous les traits d'une femme éplorée, la ville de Paris vient solliciter la grâce du *Chat Noir*, qu'un bourreau offre triomphalement à Marat. Certains commentateurs ont cru trouver là un symbole de l'esprit parisien qu'on ne voudrait pas voir disparaître sous la *Convention*. D'autres ont soupçonné une allusion sanglante et équivoque à Charlotte Corday.

Après Willette, Steinlen. Le spirituel dessinateur reproduit les gestes, les attitudes, l'espièglerie, toutes les souplesses de la gent féline. Il est bien, depuis Godfried Mind, le nouveau Raphaël des chats. Aussi devait-il avoir ici une place d'honneur. Son tableau : l'*Apothéose du Chat Noir*, ne ressemble que de très loin à l'*Apothéose d'Homère* d'Ingres. Il est sa première et unique incursion dans la peinture à l'huile. Bondissant de tous les toits de Paris, des tuyaux de cheminées et des gouttières, les chats viennent en rangs serrés saluer le Rodilardus par excellence, le Rominagrobis idéal : *le Chat Noir*. Celui-ci, debout sur la butte Montmartre, grave et rêveur, semble dominer la Ville-Lumière. Derrière le roi des chats, lui faisant une auréole, la lune blonde se lève et de ses rayons éclaire la scène, qui ne manque pas de grandeur.

L'Institut du boulevard Rochechouart a, comme le reste, émigré rue Victor-Massé. Il a fait élection de domicile, non plus dans une obscure arrière-boutique, mais au rez-de-chaussée, dans la *salle du consile*, ancienne salle de rédaction du journal. Ici, encore, l'incohérence éclate : des masques japonais, un chapeau Directoire, des armes encore, une carapace de tortue, qui aurait pu, à l'instar de celle de Pau, servir de berceau à Henri IV, alternent avec les tableaux et les dessins, — collection singulièrement accrue depuis quelques années, mais faisant songer à ce jugement de Martial sur ses épigrammes : du bon, du médiocre, du pire.

Poésie et peinture se marient. Au-dessous de ces fusains, de

ces eaux-fortes, de ces dessins à la plume ou aux deux crayons, rayonnent ou claironnent très souvent des vers. Ceci, le plus souvent, explique cela. Par exemple, près d'un moine penché sur une tour de cathédrale gothique, à qui Villette a donné les traits de Léon Bloy, *trappiste raté*, Rollinat a écrit ce quatrain ronflant :

Bloy, rafale du cri, tourbillon des cyclones,
Qui souffle sa colère à des lyres de feu
Et va répercutant au fond des Babylones,
L'anathème sorti de la bouche de Dieu!

Un *Cauchemar* de Steinlen encadre un sonnet du grand prêtre de l'école romane, Jean Moréas. Une composition d'Henri Rivière, qui montre, près de la marmite où fond le bitume, le défilé des passants : bouquetière et femme en deuil, dragon et cul-de-jatte, a pour titre explicatif le *Discours du bitume* d'Emile Goudeau :

Et l'on me nomme le bitume.
Soudain je suis foulé durement sous les pieds
Des passants lestes, lourds, ingambes, estropiés,
Soit botte, bottine ou savate,
Des souliers d'Auvergnat et des talons pointus,
Les vices sautillants, les pesantes vertus,
Les derrières des culs-de-jatte.

Une diligence, le coucou antique de Paul de Kock, a servi de thème à Camille de Sainte-Croix pour ce sonnet disyllabique:

Dix-neuf siècliana.

Au feu
Tout dieu
Qui cite
Tacite!

Qui lit
Au lit
Shakspeare
Est pire!

Qui sait
Musset?
Personne,

Et l'on ne
Connaît
Qu'Ohnet.

Plus loin, pour poser devant Rivière, des mineurs à l'air farouche se sont échappés du *Germinal* de Zola, et une page du roman, écrite par le futur académicien, commente leur funèbre exode vers la fosse meurtrière.

Çà et là se rencontrent des dessins sans légende : *Une nichée d'oiseaux* souffreteux, à peine éclos, d'un brave artiste, Méry,

digne émule de Giacomelli ; *Le Rôtisseur*, d'André Gill, gros homme, vu de dos, indiqué d'un trait robuste et franc par ce maître de la caricature sociale, le seul qui se soit mesuré avec Daumier.

Comment énumérer toutes ces pochades, tous ces caprices artistiques ? Ils sont trop, comme à Waterloo. Voici encore une *Dame du temps jadis*, évocatrice de ce moyen âge pittoresque dont Robida s'est fait le plus ingénieux interprète. Près de là, Willette, en un dessin qui a provoqué jadis les rigueurs de la censure, a montré une *Marianne* assise sur la guillotine, avec les sinistres attributs de 1793, la lanterne-potence où l'on accrochait les suspects, aux cris de *Ça ira !* Et de Willette encore une adorable élégie : Un chat noir gigantesque aux yeux concupiscents regarde sa dernière victime, une vierge folle qui meurt, un sourire aux lèvres sur la neige où elle vient de faire sa dernière culbute. A côté d'elle un passereau mort, lui aussi, « comme tous les oiseaux, les pattes en l'air ». Quel joli sujet d'apologue pour Verlaine, ce frère attardé de La Fontaine ! Une photographie représente en compagnon Raoul Ponchon, cet émule de Verlaine dans le domaine de la poésie naïve ; nous lisons au-dessous une dédicace terminée par ces vers bachiques :

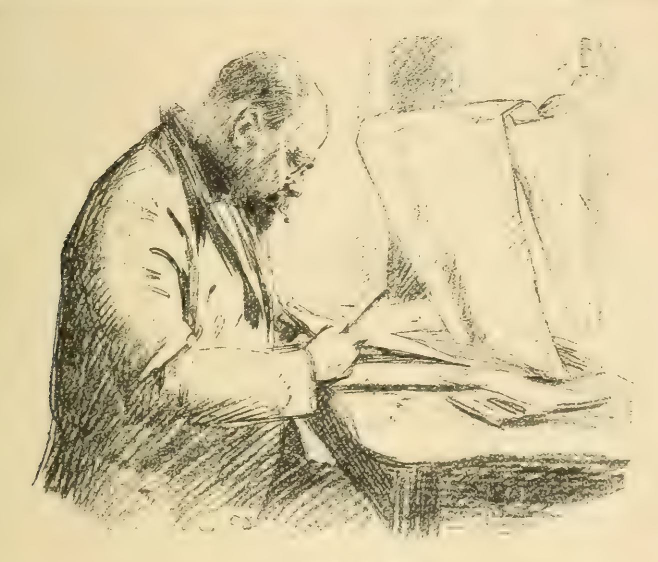
Quand tu cesseras ton métier
C'est que j'aurai fini de vivre.

Ailleurs, c'est Henri Pille, le bon imagier épris des vieux costumes et des carnations à la Rubens, qui anime un jeu de cartes comme Granville humanisait les animaux. Sa *Mort du Roi de Carreau* est tout un petit drame. Le jugement de Dieu n'a pas été favorable au pauvre mari trompé, le Roi de Carreau, qui gît sur le carreau, tué par son heureux rival, le Roi de Cœur. Les autres cartes se lamentent.

Dominant la foule de ses modernes imitateurs, admirons enfin le saint patron de la maison, prince des poètes et roi des bohèmes, François Villon. Uzès a entouré de petites scènes des *Repues franches* son croquis de la statue de Villon par Etcheto. Salis *ipse* a écrit au-dessous quelques lignes admiratives en vieux français.

Le gentilhomme cabaretier annonce que la représentation va bientôt commencer. Après avoir grimpé l'escalier devant des

chasubles manquant de chanoines, des uniformes manquant de grenadiers, nous nous trouvons au second étage. En haut de l'escalier, Salis, peint en pleine pâte par Gandara, nous sourit dans sa tenue des grands jours, tel un compagnon d'Henri IV. Il est bien question du portrait ! L'original nous réclame, s'efface pour nous livrer passage dans la salle du théâtre, la fameuse salle des ombres. Force nous est donc de brûler la politesse au bar que



Henry Somm.

baptisa le Captain, cet irrégulier de la politique. Quant au foyer des artistes, il n'a aucun rapport avec les loges de sociétaires de la Comédie-Française : simple et nu, il contraste avec les fantaisies d'ameublement et de décoration partout prodiguées.

Avant les trois coups, hâtons-nous de parcourir du regard cette salle, qui a son public select les soirs de premières, ses habitués, ses hôtes de passage, tels que le prince de Galles ou comme cette princesse russe à qui un admirateur trop zélé ravit un soir, dans le vestiaire du palais des chats, la plus longue mèche de sa pelisse fourrée. Vite un coup d'œil à la salle qui en vaut la peine. Nous sortons du Louvre de Montmartre, mais c'est bien ici la vraie académie du *Chat noir*, d'autant plus que le cardinal de Richelieu, fondateur de l'Académie du pont des Arts et protecteur des chats,

nous sourit dès l'entrée sous sa moustache en croc et sa barbiche en pointe. Il ne fait point son doge de Venise à Versailles, le grand cardinal, il a l'air de trouver à son gré la présidence d'honneur que Salis lui a offerte.

Derrière son buste, au-dessus des drapeaux rappelant des trophées de guerre, que voyons-nous ? Un chat fantastique noir, dont la queue a l'air d'un vieux plumet hérissé, et qui sert de héraut d'armes ou d'emblème héraldique. Bientôt notre œil est gagné par l'obsession de la gent féline ; dans ce temple du chat, nous ne voyons que chats toujours, chats partout. Ils s'enroulent autour des frises, ils descendent du plafond. Les uns ont des postures allongées de petits tigres ou mènent de folles sarabandes, les autres s'avancent en longues théories. Il en est d'énormes et de terribles, il en est de tout petits, de tout blancs, qui flirtent innocemment des deux côtés de la cheminée. Il y en a de toutes les races, des angoras, des chats-cerviers, des matous et des chats d'Espagne. Mais voici le prince des chats ! Un véritable hippogriffe de bronze, campé au sommet du théâtre, s'appuie sur un globe terrestre, comme un aigle, et lance des foudres sur l'hydre de la bourgeoisie. Ce chat symbole est la divinité du lieu : l'hyperbole de Salis en a fait le maître du monde.

Voyons maintenant l'exposition artistique. Faisons le tour de la salle.

En guise de métopes, une frise d'affiches. Ce sont de radieuses compositions débarrassées de toute réclame commerciale, sauvées du mercantilisme qui les dégrade. Le dessinateur a eu le mérite de choisir habilement et de nous présenter, avant toutes lettres, les meilleures affiches du coloriste Jules Chéret, ce Tiépolo moderne que Salis appelle, en une des plus brillantes saillies de sa verve originale « l'égayeur des murs funèbres de Paris ».

Parmi les dessins qui tapissent la salle, savez-vous que Salis lui-même, *Anch'io son pittore*, nous régale du curieux *Quatorze juillet d'un bonapartiste* ? Ratapoil contemple tristement les drapeaux et les lampions qui s'accrochent aux arbres. Il flétrit d'un mot cambronien cette exubérance de joie populaire.

Rien de plus bourgeois que le parapluie, cet attribut de Joseph Prudhomme. Rochegrosse, le peintre des envolées superbes, a dessiné toute une couche de ces champignons artificiels que fait pousser l'orage sur la tête de nos contemporains. Par une pluie battante, des curieux saluent la rentrée dans Paris de François

Villon portant une potence, un sac de nuit et une couverture de voyage. Dans la place laissée blanche, Banville a, de ses pattes de mouche, tracé une ballade à son maître :

On traîne la Muse malade
Par son aile de papillon :
Ce sera la sainte ballade
Ressuscitant François Villon.

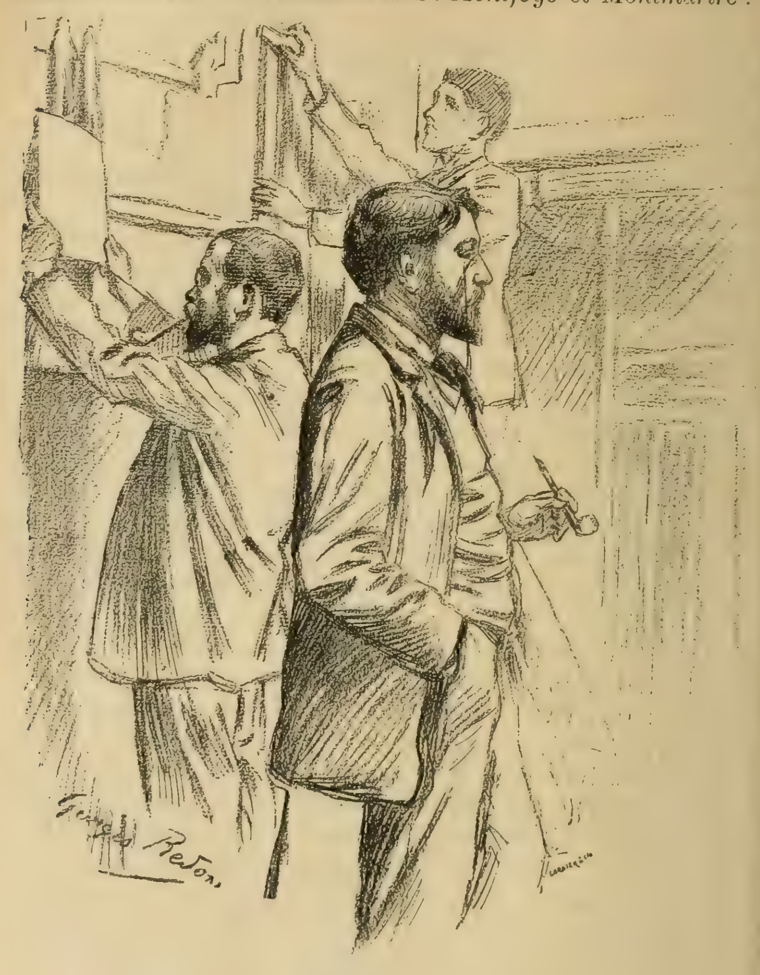
A vrai dire, nous ne comprenons pas trop ce que vient faire, en la circonstance, le paratonnerre de Saint-Médard.

Sous une *Femme au bilboquet*, de Henri Somm, le fin aquafortiste, Barbey d'Aurevilly a affiché son orgueil : *le Talent, c'est moi !* et Léon Cladel a renchéri par cette phrase : *Je dis que ce glorieux est un modeste.*

Voici un grand cadre au-dessous, du Willette illustrant la *Dame en cire* de Maurice Rollinat, le poète suggestif des *Névroses*, un des amis de la première heure. Willette, d'ailleurs, règne ici. Le Banville de la peinture est représenté dans le temple de la fantaisie par son tableau le plus célèbre que les initiés désignent sous le nom de *Parce Domine* et que les profanes appellent *le Suicide de Pierrot.* Peut-on risquer une glose de cette composition étrange, presque vénérable aux yeux des chatnoirisants et qui prend déjà, sous la patine des années, des tons d'or bruni ? Pierrot s'est tué pour l'amour de la femme fatale, mauvais génie de l'humanité. Les âmes des sœurs de Charité entraînent son corps vers le ciel et ne trouvent pour cimetière que la lune, astre vivant dont les taches simulent des orbites éplorées. Piquant le fond gris de leurs points clairs, les étoiles dansent en rond tandis que les ailes blanches du Moulin de la Galette chantent : *Parce Domine ! parce Populo tuo !* Un nuage de louis d'or obscurcit l'horizon : c'est la pluie d'or qui tenta Danaé et qui corrompt toujours notre pauvre humanité.

Maintenant que les spectateurs se sont assis sur les sièges de bois des fauteuils d'orchestre et que des privilégiés se sont installés dans la petite loge du fond, place au théâtre et place à Grasset ! Ce mosaïste éclatant, rival des enlumineurs du moyen âge, a laissé partout des traces de son talent. Il a imaginé de faire courir une bordure de chats autour du rideau rouge classique. De lui aussi ces masques japonais aux couleurs variées et si curieusement modelés ; un Salis jaune, un Tinchant vert, un Mac Nab

gris, un Caran d'Ache pâle, un Steinlein bleu, un Rivière rouge, un Somm écarlate, un Willette blanc de Pierrot. Au-dessus flamboie la devise de la maison Salis : *Montjoye et Montmartre !*



M. H. Rivière

Après le prélude ordinaire, le rideau va se lever sur le premier acte de *Phryné*. La pièce ne fait point partie du répertoire de salon, « le Chat Noir blanc » rival, mondain du *théâtre Blanc*, de la rue de Boris fondé par Mme Marie Samary. L'impresario prudent



Adolphe Willette, *par Léandre.*

conseille de ne pas y amener les jeunes personnes « qui se destinent à l'état de rosières. »

Pendant que Salis, imperturbable et inépuisable, tient, comme le compère des Revues, le public sous le charme d'un boniment explicatif, nous nous faufilons dans les coulisses par une porte dissimulée. Nous voici derrière la toile. Bien curieux à voir ce monde en miniature ! Pas un coin de perdu ! Il a même fallu conquérir une loggia en encorbellement pour installer le théâtre.

Quel artiste universel cet Henri Rivière ! Travailleur comme un bénédictin, dessinateur et coloriste merveilleux ! Il a pris aux Japonais et perfectionné leur procédé de gravure en couleurs. Les initiés de ses études parisiennes s'émerveillent de ses notations bretonnes qu'il ne livre au public que dans la complète satisfaction de sa conscience d'artiste. Elève du peintre Emile Bin, il s'est émancipé de toute tutelle pour produire des œuvres originales, qui font l'admiration des lettrés du théâtre du Chat Noir. Il dirige tout. Il est le maître, par droit d'invention, de ces coulisses machinées, proportionnellement beaucoup plus vastes et plus curieuses peut-être que celles de l'Opéra et du Châtelet.

Ici, aucun profane, aucun philistin, comme on dit en argot de théâtre, rien que d'utiles auxiliaires de l'habile metteur en scène; tous dressés et stylés par lui-même. On peut se mettre à l'aise, fumer, mais la consigne est de se taire ou gare les amendes !

Rivière, du reste, n'a pas la prolixité de Salis. Il commande la manœuvre avec la conscience et la précision d'un marin à son bord. Joly, le maître machiniste, et son équipe attendent ses ordres, attentifs à ses moindres mouvements. Une distraction, un moment d'oubli auraient les conséquences les plus graves. Un décor se détachant des combles tuerait net le malheureux qui le recevrait sur la tête.

On joue *Phryné*. A notre entrée, le vieux poète Michès est en scène. Il exhale ses imprécations contre la belle courtisane dans un tableau représentant une colline couverte de pins, de « smilax » et de peupliers. Bientôt un coup de timbre retentit. Un cintrier penché dans les combles appuie sur le tableau qui disparaît, tandis qu'un autre décor monte vivement à sa place sur l'écran... Le jeu d'orgue de la lumière se modifie. A la place de la campagne athénienne, un nouveau tableau apparaît avec ses fonds et ses ciels. Ce changement à vue a été instantané ; c'est un tour d'escamotage ; on se croirait chez Robert Houdin.

Maintenant la scène reproduit une salle de banquet. L'ancien décor est rentré dans son casier. Le cintrier en prépare déjà un troisième sur lequel il accroche de nouveau des fils pour le laisser descendre au moment opportun.

Rivière nous accueille cordialement. Il se souvient d'avoir pris chez nous la première pensée de ses ombres, moins chinoises que japonaises, car beaucoup de ses idées sur la couleur et les perspectives lui sont venues du pays de Mme Chrysanthème.

— Vous arrivez bien, nous dit-il, c'est justement dans *Phryné* que j'ai fait un premier essai de coloration à distance. Jadis, je me bornais à obtenir la transparence en couleur par du papier à fleurs cerné dans du zinc. C'était l'antique procédé du vitrail.

Nous regardons un instant défiler les personnages plaqués contre l'écran et que fait mouvoir le personnel.

— Bravo, Rivière ! lui disons-nous. Nous voilà loin des silhouettes de Séraphin ! Vous avez substitué au carton du zinc découpé et soutenu par des fils de laiton. Quelle révolution au pays des ombres ! Séraphin n'était qu'un habile mécanicien. Il avait inventé des mouvements d'horlogerie pour actionner les bras et les jambes de ses personnages. Mais tous, dociles à la main qui les dirigeait, devaient appuyer leurs pieds sur la rainure. Son idée de génie avait été de se mettre un cercle autour de la tête pour faire sauter au milieu de la toile un petit danseur de cordes. A coup sûr, la chose était fort curieuse, mais il n'avait pas, comme vous, trouvé la perspective.

— Oh ! Un pur hasard, répond-il avec modestie. Je voulais faire figurer des virtuoses du pavé chantant en rond dans la rue. J'eus l'idée de les faire tenir tous dans un seul découpage. Mon ami Caran d'Ache, dans l'*Épopée*, a su tirer un excellent parti de cet effet nouveau.

— Et vos appareils d'optique ?

— Je n'en ai pas. Je ne fais aucune projection. La lumière oxhydrique dont je me sers, brûle à feu libre sans réflecteur, à une distance d'environ trois mètres de l'écran.

— Comment, pas de lentilles ?

— Non, avant de se projeter sur la toile, la lumière traverse trois cages à châssis et à rainures. Ainsi emprisonnée, il lui faut passer sous ce tunnel pour venir éclairer la scène.

Dans le premier *corps de lumière* peuvent glisser trente verres n'ayant chacun qu'une tonalité. C'est une première palette à

laquelle, suivant la distance, j'emprunte certaines colorations. Mais quelles difficultés pour obtenir des glaces d'un émail particulier et surtout très translucides ! J'ai fait de nombreux essais avant d'arriver à la réussite.

Le deuxième *corps*, pourvu également de trente verres, représente des ciels, des terrains et des accessoires. Par suite de la combinaison de ces plaques et des précédentes, j'obtiens, en les manœuvrant dans des sens différents, de précieux dégradés : aurores, soleils couchants, levers de lune, brumes légères et mouvements de la mer.

Le troisième *corps*, plus haut que les autres à cause du rayonnement de la lumière dont il nous rapproche, contient les derniers plans, les découpages en zinc dans de petits châssis. Il sert à obtenir des silhouettes très enveloppées ; brouillards, chaînes de montagnes s'estompant à l'horizon... Excusez-moi, une manœuvre difficile... Et Rivière nous quitte pour donner des ordres

(A suivre.) Paul EUDEL.



Depaquit et Delaw. *Par Léandre.*



ROLANDE ET ANDRÉE (1)

(*Suite.*)

IX

CAHIER DE ROLANDE

10 juin, à Versailles.

Le capitaine Robert de Lussan, du régiment de mon cousin d'Ambérieu, qui était depuis trois mois en congé de convalescence, est rentré, hier, à Versailles et s'est présenté aujourd'hui au cinq à sept de la comtesse. Je me trouvais là, comme je m'y trouve toujours quand elle reçoit. Elle a fait asseoir M. de Lussan à mon côté, en me disant qu'il avait des choses intéressantes à me raconter.

J'ai cru d'abord que ce n'était là qu'un prétexte pour nous mettre en confiance vis-à-vis l'un de l'autre et faciliter un rapprochement entre nous. Elle est toujours possédée de la manie de me marier et, toutes les fois qu'elle me présente un jeune

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier, et 10 février 1897.

homme, je sais ce que cela veut dire. Mais, par exception aujourd'hui, je me trompais.

Ce qu'avait à me raconter M. de Lussan était réellement pour me plaire et me captiver. Il arrive de Palerme où, en finissant son voyage, il a passé quinze jours. Il y a vu père et Andrée; il a vécu avec eux, logé au même hôtel, prenant ses repas à leur table et les accompagnant dans leurs excursions. Il était chargé de leurs tendresses pour moi.

J'ai été très heureuse d'avoir ainsi une foule de petits détails que père, dans ses lettres toujours un peu concises, et Andrée, dans les siennes, négligent de me donner. La santé de père continue à être excellente; il est très gai, très allant, enchanté de son voyage, et tout en lui témoigne d'une félicité sans nuages.

L'état d'Andrée est moins satisfaisant. Elle a été souffrante et c'est pour se rétablir qu'elle a prolongé son séjour à Palerme. Elle est mieux maintenant, paraît-il. Mais la guérison définitive n'est pas encore venue, ce dont elle s'impatiente, étant pressée de se remettre en route et de s'embarquer pour l'Égypte.

Avant d'avoir causé avec M. de Lussan, j'ignorais ces détails dont on ne m'avait rien dit en m'écrivant. J'ai compris pourquoi père me disait naguère qu'il hésitait à pousser plus loin son voyage. Sa décision était subordonnée au rétablissement d'Andrée. Pourquoi me l'avoir caché? Et pourquoi m'a-t-il caché depuis que ses hésitations ont pris fin et qu'Andrée et lui sont au moment de s'embarquer.

C'est M. de Lussan qui me l'a dit et je suis tombée, en l'écoutant, du haut de mes illusions, d'ailleurs fragiles, que je conservais encore. Je ne puis plus espérer maintenant de voir père revenir avant plusieurs mois. Il faut me résigner à la prolongation de son absence.

Malgré tout, j'étais préparée à cette déconvenue et j'ai pu dissimuler combien je suis affligée de la légèreté de cœur avec laquelle père s'éloigne de plus en plus de sa fille et pour longtemps encore. Mais des larmes sont montées à mes yeux et, remerciant M. de Lussan de son empressement à m'apporter « de si bonnes nouvelles », j'ai saisi le premier prétexte venu pour quitter le salon et aller pleurer à mon aise, sans témoins.

Lorsque je suis rentrée, M. de Lussan était encore là, debout, adossé à la cheminée, dominant de sa haute taille le cercle de femmes qui s'était formé autour de lui. Il racontait un épisode de

son voyage. J'ai écouté et j'ai été intéressée bien vite par son récit. En me parlant de père et d'Andrée, il m'avait déjà fait très bonne impression par le soin qu'il mettait à choisir, entre mille détails qu'il aurait pu me donner, ceux qui étaient les mieux faits pour répondre aux besoins de mon cœur et satisfaire ma curiosité. En rappelant divers souvenirs de son séjour en Italie, il a achevé de me charmer.

Il diffère, du tout au tout, de la plupart des jeunes officiers que je suis accoutumée à voir venir chez ma cousine. Outre la réserve et la froideur, peut-être un peu voulue, qui caractérisent son langage et ses gestes, il parle avec autant d'éloquence que de simplicité; sa parole révèle une élévation de pensée, une hauteur de vues, une faculté d'observation et une sûreté de jugement qu'on rencontre peu chez les hommes de son âge et de son milieu. Ce n'est point là un être vulgaire et banal. S'il a autant de générosité dans le cœur que de rectitude dans l'esprit, il est digne au plus haut degré d'être estimé par tous ceux qui préfèrent les qualités morales aux autres.

Après son départ, toutes ces dames ont été unanimes à proclamer qu'il les avait enchantées et que c'est fort heureux pour tout le monde qu'il soit rentré à Versailles. Chacun se félicitait de l'avoir revu, se promettait de l'inviter.

— Il faut le marier, dit l'une d'elles; c'est le bon moment. Les raisons qui s'opposaient naguère à son mariage n'existent plus ; il est redevenu lui-même et, s'il trouve une femme assez habile pour le prendre, il sera le plus aimable des maris.

Il m'a semblé que tous les regards se dirigeaient sur moi. Je crois que j'ai rougi et que j'ai baissé les yeux.

Assurément, je n'ai pas la prétention d'avoir pu me faire de M. de Lussan, en une seule fois, une idée exacte et conforme à la réalité. Mais c'est le premier homme duquel je consentirais à dire que, si je voulais me marier et s'il est tel que je le crois, il ne me déplairait point d'être l'objet de ses recherches.

Je vois maintenant M. de Lussan presque tous les jours. Il vient tantôt dans l'après-midi, tantôt le soir. Souvent aussi, Mme d'Ambérieu l'invite à dîner et le place, à table, à mon côté. Il est clair qu'elle persévère dans son projet de me marier et qu'elle a jeté son dévolu sur M. de Lussan comme sur l'homme qu'elle juge le plus capable de me rendre heureuse.

Je dois croire que l'idée de s'unir à Rolande de Garé ne lui

déplaît point à lui-même puisqu'il saisit avec un visible empressement toutes les occasions qui lui sont offertes de la mieux connaître et de se faire mieux connaître d'elle.

Pourquoi ne m'avouerais-je pas que je suis on ne peut plus flattée de ses attentions ? L'impression très favorable que j'ai gardée de notre première rencontre s'accuse de plus en plus. Si brève et si limitée que soit mon expérience de la vie, j'en sais assez, cependant, pour comprendre que des êtres tels que lui sont rares, exceptionnels, et que ses qualités morales le mettent très au-dessus de la plupart des hommes.

Je trouve un grand charme à ses entretiens. Presque toujours, sur les sujets variés qui les alimentent, les pensées qu'il exprime sont conformes aux miennes. J'attends encore la plus légère discordance entre nos manières de voir et de sentir. Je ne sais rien de plus séduisant que cet accord parfait, de plus enveloppant, de plus propre à ouvrir à des sentiments profonds et doux un cœur tel que le mien.

Je n'en suis pas encore là cependant et, pour dire le vrai, je ne désire pas y venir de sitôt. Mais j'y serais bien vite si je m'écoutais et si je n'étais résolue à ne me prononcer que lorsque j'aurai pu comparer ou, tout au moins, prendre conseil de père. Je veux être assurée aussi, avant de me décider, qu'il n'a pas besoin de moi, que je ne peux lui être bonne à rien.

A deux ou trois reprises déjà, en constatant par certaines phrases de ses lettres l'empire vraiment despotique qu'Andrée a pris sur lui, je me suis demandé si cette femme impérieuse ne lui réserve pas dans l'avenir de douloureuses déceptions, si elle le rendra toujours heureux. S'il cessait de l'être, il n'aurait plus que moi pour le réconforter et le consoler et quelle ne serait pas ma douleur si, m'étant mariée, je me trouvais hors d'état de me consacrer entièrement à lui !

Cette préoccupation me poursuit. J'en suis hantée à tout instant. Elle se ranime avec une vivacité singulière toutes les fois que la tentation me prend de me laisser entraîner par la bonne grâce de M. de Lussan et les agréments de son esprit. Je résiste alors et à lui et à moi-même, ne voulant ni cesser d'être libre, ni m'engager tant que je n'aurais pas acquis la conviction que je ne peux rien pour père et que mon mariage ne l'affligera pas.

Du reste, nous commençons à nous trouver, M. de Lussan et

moi, dans une situation bien délicate vis-à-vis l'un de l'autre. Il est trop fin, trop perspicace pour ne l'avoir pas déjà constaté comme je le constate. Les choses dont nous sommes conduits à parler ne sont pas celles qui nous préoccupent et c'est justement ce que nous tiendrions le plus à nous dire que nous ne nous disons pas. Il me semble que si nous cédions à notre réciproque sympathie, c'est de nous, de nous seuls, de notre avenir que nous parlerions. Mais aucun de nous n'ose faire le premier pas.

De ma part, cette timidité est toute naturelle ; de sa part à lui, elle trahit une réserve et un respect dont, après tout, je dois lui savoir gré. Mais, peut-être serait-il mieux que, maintenant, il espaçât ses visites. Au point où nous en sommes, il est impossible que la vérité ne s'échappe pas à l'improviste de sa bouche ou de la mienne, qu'il ne soit pas entraîné à me confesser quel but il poursuit et je serais désolée d'être obligée de lui répondre que je ne suis pas disposée à me marier avant au moins une année.

21 juin.

Hier, dans la soirée, après le départ de M. de Lussan, j'ai été amenée à m'expliquer à son sujet avec ma cousine d'Ambérieu. La porte du salon venait de se fermer sur lui quand, à brûle-pourpoint, la comtesse m'a interrogée.

— Voyons, Rolande, soyez sincère : n'avez-vous pas deviné que c'est vous qui attirez M. de Lussan ? N'avez-vous aucune confidence à me faire à son sujet ?

— La confidence que j'aurais à vous faire, ma cousine, ai-je objecté ne présenterait quelque intérêt qu'autant qu'elle serait une réponse à celle que vous auriez reçue de lui.

Mme d'Ambérieu, qui était assise à mon côté, a pris ma main en souriant, m'a attirée vers elle et m'a dit :

— Oui, je comprends, vous voulez que ce soit lui qui commence.

— Je n'ai pas de volonté à exprimer, mais il est évident que, si l'un de nous doit commencer, c'est lui et non moi.

— Eh bien ! soyez satisfaite, ma chère enfant, il a commencé ; il m'a confié ses désirs. Il serait heureux, très heureux, follement heureux s'il pouvait considérer que le temps qu'il vous consacre est employé par vous à l'étudier et vous dispose à agréer la requête qu'il ne présentera que s'il est sûr d'être exaucé.

— En un mot, c'est une demande en mariage.

— Pas tout à fait encore ; mais, c'est presque cela, une préparation, un prologue si vous voulez, un prologue auquel vous pouvez seule donner une suite. Comme je ne me hâtais pas de répondre, Mme d'Ambérieu après un court silence a repris : — Ne me direz-vous rien, Rolande ?

— Ce que j'ai à vous dire, ma cousine, ne vous agréera peut-être pas. Je désire en rester au prologue.

— M. de Lussan vous déplaît donc ?

— Oh ! loin de là ; il me plaît même infiniment. Par malheur, je ne suis pas encore prête au mariage et on me causerait beaucoup de peine si l'on entreprenait de me prouver le contraire. Je ne repousse pas M. de Lussan ; il se peut même que plus tard, s'il est toujours libre, je sois heureuse d'apprendre que ses bonnes dispositions pour moi n'ont pas changé. Mais, s'il tentait d'obtenir aujourd'hui une réponse plus explicite, elle serait négative.

— Voilà qui est bien net, bien rigoureux, a soupiré ma cousine. Pauvre Lussan ! il en sera très déconfit.

— Mais je ne lui défends pas d'espérer ! Si, comme je le crois, il est délicat et sensible, il ne lui déplaira peut-être pas de se soumettre à une épreuve et d'être admis à me prouver la constance et la sincérité de ses sentiments.

Mme d'Ambérieu m'a regardée avec stupéfaction.

— Savez-vous, ma mignonne, que vous êtes très forte ? Je ne vous soupçonnais pas capable d'un tel calcul.

Elle le disait sans malice. Je n'en ai pas moins protesté.

— Qu'appelez-vous calcul, ma cousine ? M. de Lussan a du goût pour moi ; il rêve d'unir nos destinées ; il vous charge de me l'apprendre et vous me l'apprenez en un moment où je ne suis pas encore préparée à une résolution d'où dépend mon avenir. Avant de me prononcer, je veux savoir si celui qui me recherche est digne de moi, s'il n'est pas la dupe d'une impression accidentelle et passagère. Je veux savoir aussi, et le temps seul m'éclairera à cet égard, si je peux l'aimer. Quoi de plus simple et de plus naturel ? Quelle femme se conduirait autrement à moins d'être une étourdie ?

Mme d'Ambérieu m'a coupé la parole en m'embrassant :

— Là, là, ne vous emportez pas, Rolande. J'admire votre sagesse et je l'approuve. Oui, ne consultez que votre cœur ;

livrez-vous à lui ; ne vous laissez conduire que par lui. Telle que je vous connais, il ne saurait vous mal conseiller. Je répéterai vos paroles à M. de Lussan. Loin de l'offenser, elles lui donneront de vous une idée plus juste et plus haute. Elles l'engageront à persévérer et à attendre.

Nous en sommes restés là. Je ne suis pas fâchée, bien que M. de Lussan soit le seul homme qui m'intéresse aujourd'hui, de lui avoir fait dire clairement que je ne peux répondre de sitôt à ses avances flatteuses.

X

CAHIER D'ANDRÉE

22 juin, à Palerme.

Tous nos projets sont changés. Il faut renoncer aux courses lointaines en Asie, quitter Palerme et rentrer en France. J'ai été de nouveau souffrante et cette fois, le médecin qui s'était abstenu de se prononcer sur les causes de mon état, y a vu soudain assez clair pour les préciser et nous les révéler.

Ce n'est plus seulement de ma santé et de ma vie qu'il s'agit maintenant, mais aussi de celle d'un petit être dont l'existence à peine commencée ne peut plus être mise en doute.

Armand est dans l'allégresse.

Il m'a avoué qu'il s'attendait à cette grande nouvelle, et que, si ni lui ni le médecin ne m'y avaient préparée, c'est qu'ils ont considéré comme nécessaire de ne m'ouvrir les yeux que lorsqu'ils auraient la certitude de ne pas se tromper.

Me voici donc en face des devoirs de la maternité, ces devoirs à peine entrevus et que je ne croyais pas avoir à remplir encore. Le premier de tous consiste à veiller sur moi-même, avec une sollicitude inquiète, comme sur un trésor précieux. Je ne serais plus seule à pâtir des imprudences que je pourrais commettre. Nous sommes deux en ma personne. Je dois me garder avec vigilance, l'intérêt de l'enfant l'exige.

Pour ces raisons si graves, Armand m'a demandé de renoncer aux arrangements concertés entre nous, quand nous étions si loin de pressentir les causes qui allaient les entraver. C'en est fait de nos voyages, de notre installation à Paris, de ma prochaine entrée dans le monde. Tout cela est ajourné jusqu'après

ma délivrance, c'est-à-dire jusqu'à l'hiver prochain. En attendant, nous retournons au château de Gacé. Rolande revient avec nous. Nous la prendrons en passant à Paris.

J'ai maintenant en perspective de longs mois d'une existence assez monotone. Mais je m'y résigne sans peine ni mauvaise humeur, et, bien que j'eusse préféré qu'un événement tel que que celui-ci se produisît plus tard, quand j'aurais eu le temps de m'y préparer, je comprends trop bien de quelle importance il est pour moi pour ne pas l'accueillir d'un cœur joyeux à l'heure où il survient.

Il assure à tout jamais mon influence sur Armand. Dans le présent, comme pour l'avenir, il va me donner, dans la famille, des droit égaux à ceux de Rolande et auxquels je n'aurais pu prétendre si mon mariage était resté stérile. Que j'aie un fils et je ne redouterai plus ma belle-fille ; je serai plus forte qu'elle ; Armand ne pourra jamais oublier qu'il me doit un héritier de son nom, ce nom qui semblait condamné à ne pas se perpétuer et que j'aurai eu la bonne fortune de faire revivre.

Allons, j'étais ingrate naguère, lorsque je maudissais la vie, lorsque je me laissais accabler par les rigueurs du sort. Il me réservait des revanches, et quelles revanches ! Que de tourments je me serais épargnés si j'avais été plus confiante, moins prompte à me décourager ! Oh ! ce passé déteste, comme il est loin maintenant, comme il disparaît, comme il s'efface ! Et que d'espérances nouvelles fleurissent de mon âme métamorphosée ! Quelle vie radieuse se déroule devant mes pas ! Je renais, je suis une autre femme ; j'ai repris la foi dans mon étoile.

A ces bonheurs qui, depuis quelques mois, se succèdent comme pour me dédommager de tout ce que j'ai souffert, il n'y a qu'une ombre, c'est que mon cœur se refuse obstinément à mon mari. Il a eu beau faire, le pauvre homme, l'étincelle n'a pas jailli. Elle ne jaillira pas.

Est-il donc écrit que je ne connaîtrai pas l'amour ? Pourrai-je vivre sans le connaître et serai-je assez complètement mère pour m'en passer, pour résister à ce besoin qui est en nous, d'exercer, dans l'amour et par l'amour, notre naturelle puissance ?

Je voudrais aimer et, en régnant exclusivement sur un cœur à l'image du mien, subir au même degré sa domination. Ce n'est pas Armand qui réalisera mon rêve. Si je l'aimais, je n'aurais plus rien à souhaiter si ce n'est un fils. Mais je ne l'aime pas, et

dans la voie lumineuse où mon destin me pousse, reste un point toujours obscur, un trou noir, un grand vide duquel mon regard ne peut se détacher et d'où monte à tout instant, malgré mes efforts pour la chasser, une hantise irritante dont je suis parfois affreusement troublée et triste jusqu'à la mort.

XI

CAHIER DE ROLANDE

4 mai, au château de Gacé.

Me voilà revenue dans cette chère maison dont, il y a si peu de jours, je me croyais éloignée pour longtemps. J'y suis; père et Andrée y sont avec moi; notre séparation a pris fin et notre douce vie de famille recommence alors qu'elle semblait brisée.

C'est à n'y pas croire et c'est vrai pourtant. Le bon visage qui m'a souri ce matin, quelques instants après mon réveil, était le visage de père; les baisers que j'ai reçus étaient les siens; la voix mélodieuse qui, tout à l'heure, chantait des airs de Gluck et de Lulli était la voix d'Andrée, et c'est sous ses doigts que résonnait le piano dont les accords l'accompagnaient, remplissaient d'harmonie le château et, par les croisées ouvertes, allaient ranimer les échos endormis du parc!

Non, je ne rève pas; ma peine s'est dissipée; mes larmes ont cessé de couler et tout ce que j'aime, tout ce dont j'étais privée m'est rendu. Dieu soit loué!

C'est à Versailles, chez Mme d'Ambérien, qu'à l'improviste, alors que, très malheureuse, j'accusais Andrée de mon malheur, je fus avertie de ces changements inespérés. Une lettre de père arriva, brève, laconique, mais combien réconfortante : « Nous renonçons à continuer notre voyage; nous rentrons. Nous passerons par Paris afin de t'y prendre, ma chère enfant. Dans huit jours, nous y serons. Tiens-toi prête à en repartir avec nous pour Gacé. » Et c'était tout, nulle explication; pas un mot pour m'éclairer sur les causes de cette résolution imprévue. Mais que m'importait, puisque j'allais revoir père! Mon âme assombrie s'éclaira, s'ouvrit à la joie et je ne cherchai pas à en savoir plus qu'on ne m'en apprenait.

Et, sans doute, eussé-je rien su de plus à ce moment si, en même temps qu'il m'envoyait cette lettre, père n'en avait envoyé une à Mme d'Ambérien. Ce qu'il ne disait pas dans celle que je

venais de recevoir, il le disait dans celle qu'avait reçue notre cousine. Elle me la communiqua, et j'ai connu ainsi les raisons qui ont déterminé père à ramener sa femme au château. Un sérieux espoir de maternité commandait cette décision. L'état d'Andrée ne lui permettait plus de voyager.

J'eus d'abord comme un éblouissement, ainsi que si l'on m'eût annoncé une catastrophe! N'être plus l'unique enfant de père, voir sa tendresse paternelle dont jusqu'à ce jour j'ai été seule à jouir se diviser en deux parts, l'une pour moi, l'autre pour celui qu'on attend, quelle source de chagrin!

Une âpre tristesse s'empara de moi. Il m'en coûtait de faire place dans le cœur de père à ce nouveau venu.

Pour Andrée, passe encore; mais, pour l'enfant d'Andrée, c'était vraiment trop. Que me resterait-il dans ce cœur, quand ils s'y seraient implantés? C'était là, cependant, de mauvais sentiments, des sentiments de jalousie et d'envie; j'ai été prompte à m'en apercevoir; je me suis fait violence pour les étouffer et j'y suis parvenue avant qu'ils m'aient aigrie et rendue méchante.

Lorsque j'ai eu le bonheur de serrer père dans mes bras, lorsque j'ai souhaité la bienvenue à Andrée, c'était sans arrière-pensée; je n'ai pas eu à me contraindre pour leur exprimer ma joie de les revoir, ni pour leur dire que je bénissais les circonstances qui me les ramenaient tout à coup. J'étais résolue à aimer de toutes mes forces le petit ange qu'on nous annonce.

Leur séjour à Versailles a été de courte durée. Ils n'y sont restés que le temps de laisser Andrée se reposer des fatigues de son voyage. Elle-même avait hâte d'être rendue chez nous, chez elle! Aussi, dès qu'elle a pu, sans danger pour sa santé, supporter une fatigue nouvelle, elle a voulu continuer sa route, et nous sommes partis un matin, elle, père et moi.

J'ai quelques motifs de supposer que pendant que Mme d'Ambérieu tenait père, elle lui a parlé de M. de Lussan. A deux reprises je les ai vus causant d'un air de mystère lorsqu'ils pouvaient croire que je ne m'en apercevais pas.

J'ignore quel a été le résultat de leur entretien. Il ne me convient pas d'en rien connaître, et encore moins de m'en montrer préoccupée. Je continue à penser que M. de Lussan est un homme dont aura le droit d'être fière la femme qu'il épousera. Mais je continue aussi à n'être pas pressée de changer d'existence, et maintenant ce n'est pas avant qu'Andrée soit mère que

je consentirais à écouter les propositions de mariage, qui pourraient m'être faites.

Une réflexion de père m'a fourni l'occasion de le lui déclarer, et cette occasion, je l'ai saisie.

— Mais, je pense bien, m'a-t-il dit, que tu n'as pas l'intention de coiffer sainte Catherine. Tu dois te marier, mon enfant, et bien que je ne veuille pas te presser il me semble que le moment est venu d'y songer.

— A dix-neuf ans, j'ai bien le temps, ai-je objecté. Pourrai-je être jamais plus heureuse que je ne le suis maintenant, dans cette maison que j'aime? Laissez-moi jouir encore de mon bonheur. Laissez-moi croire, père adoré, qu'il ne vous est pas aisé de vous passer de moi. Peut-être, lorsqu'Andrée sera mère, serez-vous bien aise de m'avoir près de vous.

— Eh bien, soit, nous reprendrons cet entretien après l'événement.

Je n'ai pu comprendre si ma résolution lui déplaisait ou lui faisait plaisir. Il m'a semblé, cependant, qu'il eût été enchanté d'apprendre que j'étais disposée au mariage. Pourquoi? Il sait bien cependant qu'une fois mariée, je devrais le quitter, m'éloigner de lui, suivre mon mari.

Je me souviens d'un temps où cette pensée, quand son esprit évoquait l'avenir, lui arrachait des larmes. Il gémissait, et grand'mère avec lui, sur les douloureux sacrifices auxquels sont condamnés les parents, sur le naturel et joyeux empressement des enfants à les abandonner pour s'élancer vers la vie et voler de leurs propres ailes. Je le consolais alors, en lui déclarant que je n'étais pas comme les autres et que je ne l'abandonnerais jamais. Et nous formions de beaux projets pour vivre toujours ensemble, que je fusse ou non mariée.

Que ce temps est loin! Pauvre père! Comme Andrée l'a changé. Il est prêt au sacrifice, et grâce à elle, ce sacrifice lui coûte peu, car elle lui tient lieu de tout. Que sera-ce donc quand ils auront un enfant? Il contractera sans peine l'habitude d'être séparé de sa Rolande et de ne plus la voir que de loin en loin.

Mais, non, je me trompe, je le calomnie. Il est impossible que son cœur me soit à ce point fermé. Et s'il s'est fermé, je saurai bien l'obliger à se rouvrir. C'est dans ce but que je veux rester ici, me dévouer, prodiguer mes soins, ma tendresse, et contraindre Andrée à comprendre que si elle entend me ravir celui

que j'aime autant qu'elle peut l'aimer, je le lui disputerai, dussé-je m'épuiser dans cette lutte. Après tout, mes droits à l'affection de père sont égaux aux siens. Je ne m'en laisserai pas déposséder.

20 septembre.

Je n'ai qu'à me louer de mes rapports avec Andrée. Elle est redevenue pour moi ce qu'elle était du vivant de grand'mère et avant son mariage. Je dois croire que je l'avais mal jugée, quand je la supposais capable de me chasser du cœur de père.

Elle serait la plus abominable des femmes si l'affection qu'elle me témoigne n'était qu'une comédie et si, tout en se montrant reconnaissante de mes attentions et de mes soins, elle persévérait dans les desseins que, bien à tort sans doute, je lui avais attribués. Elle semble heureuse de m'avoir à ses côtés. Nous sommes presque toujours ensemble et, depuis son retour, je n'ai rien surpris ni dans ses paroles ni dans sa conduite qui pût justifier ma défiance.

Je me suis donc rassurée peu à peu. Père, sans le vouloir, a contribué à endormir mes craintes. Je l'ai retrouvé tel que je m'étais accoutumée à le voir; j'ai senti son cœur battre à l'unisson du mien et tout son amour me revenir.

Il a paru même très étonné d'apprendre que durant son voyage en Italie, j'ai presque douté de lui. Sa bonté pour moi m'a encouragée à lui en faire l'aveu dans un moment de confiant abandon où nous parlions du passé. Je n'ai pas regretté ma franchise puisqu'elle m'a valu une protestation très chaleureuse et très tendre. Il s'est éloquemment défendu d'avoir cessé de m'aimer et, après l'avoir écouté, j'ai été convaincue.

De sa réponse, j'ai retenu une phrase qui m'a frappée.

— Tu m'en voulais d'avoir voulu entreprendre un long voyage avec Andrée, m'a-t-il dit, et dans ce projet, tu as vu la preuve que tu m'étais indifférente. Quelle folie et quelle injustice! Tu te marieras un jour, ma chère fille, et sans doute, tu iras avec ton mari promener ton bonheur dans des pays lointains, peut-être même dans ceux où je rêvais d'aller. Devrai-je en conclure que tu ne m'aimes plus?

Je n'ai su que répondre et j'ai compris que j'avais été injuste pour père et pour Andrée. Je me suis bien promis de veiller sur moi, afin de ne plus retomber dans la même faute. Pour un rien,



Sous les dentelles d'un berceau, le nouveau-né dormait. (Page 390.)

après avoir demandé pardon à père, j'aurais demandé pardon à sa femme. Mais elle n'a pas connu mes soupçons. Lui exprimer mon repentir, c'eût été les lui révéler et je m'en suis tenue à redoubler pour elle de sollicitude et de dévouement.

Elle est toujours assez souffrante, condamnée à de longues heures d'immobilité dans son lit ou sur sa chaise longue. Mais elle se résigne à son état plus allègrement que je n'aurais cru. Elle y a d'autant plus de mérite, qu'elle est, par nature, très vivante, très active, et qu'après avoir rêvé de recevoir cet été et de rendre à notre antique demeure, depuis vingt ans endormie, un peu de vie joyeuse et mouvementée, elle a dû y renoncer, s'en tenir à ma société, à celle de père, qu'assurément elle trouve un peu monotone.

Aucune de ces petites contrariétés n'a cependant altéré son humeur. Préoccupée par-dessus tout de son enfant, elle veille sur elle-même avec une persistance bien étonnante chez une personne en qui tout trahit une extrême mobilité de sensations. Enfin, telle qu'elle est, elle nous oblige à la trouver exquise.

Je passe auprès d'elle toutes mes journées, dans sa chambre si elle y est retenue, au salon si elle peut y descendre. Le cheval et la voiture lui étant interdits, nous marchons sur la terrasse quand un peu d'exercice lui est possible. La musique et la lecture absorbent une partie de notre temps, et encore la layette du petit, à laquelle nous travaillons ensemble très bourgeoisement. Je tombe des nues en constatant ce qu'il y a de simple et de charmant dans cet heureux caractère. Je ne saurais dire combien j'ai honte de l'avoir si mal appréciée.

Deux femmes ayant confiance l'une dans l'autre et condamnées au tête-à-tête sont amenées à se dire beaucoup de choses et nous nous en disons beaucoup en effet. Nous avons, l'autre jour, parlé de M. de Lussan dont le souvenir reste toujours vivant dans ma mémoire, paré, je dois le confesser, d'une petite auréole. Andrée m'a demandé ce que je pensais de lui. Je n'ai pas dissimulé qu'il me plaît infiniment et que, si je me marie, je voudrais un mari à son image.

— C'est un aveu que je retiens pour vous le rappeler un peu plus tard, Rolande, a-t-elle fait.

— Oh! je n'aurai pas besoin qu'on me le rappelle pour le renouveler, s'il y a lieu, ai-je répliqué.

Elle souriait. Mais, je ne sais pourquoi, ce sourire m'a déplu,

comme s'il eût manqué de sincérité. J'ai vite écarté cette impression. Je me suis si lourdement trompée sur le compte d'Andrée que je crains de me tromper encore.

XII

CAHIER D'ANDRÉE

11 novembre.

Excédée des malaises que j'endure, épuisée par ce que me prend de ma vie l'enfant que je porte, lasse de ma solitude dont les soins de Rolande et de son père ne parviennent pas à combler le vide, je m'ennuie horriblement.

Le pire c'est d'être obligée de n'en rien laisser paraître. Mon mari me croit heureuse. Il ne voit pas combien m'impatiente et m'exaspère tout ce qui, dans ses paroles, tend à me prouver que mon prétendu bonheur est son œuvre et qu'il compte sur ma reconnaissance, sur mon éternel amour. Il ne le voit pas parce que je m'applique à le lui cacher. Je lui souris, je souris à sa fille et j'ai la colère dans le cœur.

Être clouée là, maladive, défigurée, la taille déformée, en proie à toutes les angoisses que déchaîne en moi la perspective d'un dénouement où je suis exposée à périr, me sentir prisonnière alors que je brûle d'agir, de briller, de jouir de ma fortune, de mordre enfin à ces joies devinées et entrevues, dont, pour une cause ou pour une autre, je fus toujours dépossédée au moment où je croyais les tenir, quelle épreuve! Quel empire je dois exercer sur moi pour m'y résigner!

Il est des heures où je doute d'en voir la fin, où la peur d'un accident qui m'emporterait m'accable et me jette en des transes affreuses. Je suis alors tentée de maudire le pauvre innocent dont j'attends la naissance. Pourrai-je l'aimer jamais, alors qu'il m'aura tant fait souffrir avant de venir au monde?

Et si je lui dois la possession solide et définitive d'avantages immenses auxquels sans lui je ne pourrais prétendre, avec la certitude de les conserver toujours, sera-t-il en mon pouvoir d'oublier de quel prix je les aurai payés?

Peut-être, après tout, est-il pour les femmes des grâces d'état; peut-être le souvenir de mes souffrances est-il destiné à s'effacer quand elles auront cessé et serai-je alors bien étonnée de recouvrer ma foi dans l'avenir, cette foi si souvent ébranlée et enfin

reconquise quand j'épousai Armand. Si je n'avais cet espoir, si malgré tout je n'étais convaincue qu'une fois mère je redeviendrai telle que j'étais et que tous mes rêves se réaliseront, mon découragement m'entraînerait à d'âpres révoltes.

C'est de cette disposition à me révolter contre ce qui contrecarre mes ambitions et mes vues que j'ai surtout à me garder. Je n'ai jamais eu tant à lutter pour en avoir raison que durant ces jours moroses et monotones, où tout, autour de moi, est incertitude et ténèbres. J'aspire à tant de choses et je les vois si loin, si loin...

Je réagis cependant, et de tous mes efforts; je me dis, je me répète que mon incertitude finira, que les ténèbres se dissiperont et que je serai dédommagée de tout ce que je souffre encore aujourd'hui.

Dédommagée! Comment?

Sera-ce par mon enfant? Sera-ce par les jouissances de la fortune? Sera-ce par l'amour?

Quand j'envisage tout ce que j'espère de la vie, je me sens par-dessus tout possédée du besoin d'aimer. Alors ce besoin s'affirme en tout mon être, impérieux et dominateur; il éclate avec violence; il me semble que, pour le satisfaire, je briserais résolument tout ce qui menacerait d'y faire obstacle.

En ces instants de rébellion et de fièvre, se dresse sur ma route, comme l'unique guérisseur de mes tortures intimes et secrètes, celui qui sera mon maître, et si je suis entraînée à l'évoquer tel que je le voudrais, à me donner à moi-même un avant-goût des félicités dont il me paraît être le suprême dispensateur, c'est sous les traits de Robert de Lussan que je le vois.

Les souvenirs de mon séjour à Palerme, lorsque Lussan y vécut près de moi en passant, ces souvenirs me reviennent en foule, me le montrent, me le font entendre, me livrent avec une force irrésistible au charme qu'il porte en lui et que je commençais à subir quand son départ nous sépara. Je crus alors que je l'oublierais. Mais je ne l'ai pas oublié, et moi, dont aucun homme n'avait troublé la quiétude de cœur, je ne puis me rappeler celui-là sans être profondément remuée.

Que dis-je, remuée? C'est irritée que je devrais dire, irritée contre les obstacles qui s'élèvent entre nous, contre ce défaut de perspicacité qui m'empêcha jadis de l'apprécier, contre les circonstances qui l'ont mis tardivement sur mon chemin, et surtout

contre Rolande, qui se permet de l'aimer; car elle l'aime, elle m'en a presque fait l'aveu, et sous les réticences dont s'enveloppe sa pensée quand elle parle de lui, j'ai surpris l'espoir qu'elle caresse. Cet espoir m'offusque et m'outrage. Épouser Lussan, elle! Allons donc! Je n'y consentirai pas. Entre cette coupe et ses lèvres, elle me trouvera. Je veux bien m'engager à ne pas revoir cet homme, à le fuir même; mais à le laisser devenir le mari de Rolande, non, non, trois fois non!

XIII

CAHIER DE ROLANDE

2 janvier.

Le ciel a envoyé à père et à Andrée les plus belles étrennes; ils ont un fils et moi j'ai un frère. La maison de Gacé menacée de s'éteindre en ma personne compte un héritier mâle. S'il vit et s'il a des enfants, elle ne s'éteindra pas.

Cet événement date d'hier.

Depuis trois jours, Andrée était plus souffrante. On m'avait interdit l'entrée de sa chambre d'où père ne sortait plus qu'à l'heure des repas. Un médecin arriva de Paris. Il amenait une religieuse garde-malade et une nourrice. Ces nouveaux venus furent installés à proximité de l'appartement d'Andrée où hier notre docteur d'Aubigné s'enferma avec eux.

Dans la soirée, vers dix heures, au moment de me mettre au lit, j'entendis un bruit inusité d'allées et venues. Je ne me couchai pas et j'attendis très perplexe, car en dînant j'avais deviné, à la pâleur de père, à son émoi, qu'il était en proie à l'inquiétude, aux angoisses. Soudain, ma porte brusquement s'ouvrit et je le vis, ce pauvre cher aimé, riant, pleurant, et il me cria :

— C'est un garçon, Rolande, un beau garçon!

Je me précipitai en demandant :

— Puis-je l'embrasser?

— Oui, oui, tout à l'heure; on fait sa toilette pour le présenter à sa marraine, car tu seras marraine, ma chère enfant.

Tout était dit. Je cessais d'être son unique enfant. M. le comte Roland de Gacé avait fait son entrée dans la vie.

Un serrement de cœur me prouva que je m'étais insuffisamment préparée à recevoir cette nouvelle. Des larmes me vinrent aux yeux. Je regrettais la part de tendresse paternelle qui se dé-

tournait de moi pour aller à un autre. Mais ce méchant mouvement n'eut pas de durée et bien vite je ne songeai plus qu'à me réjouir du grand bonheur qui égayait soudain notre maison.

Père m'avait laissée pour retourner auprès de sa femme et de son fils. On vint bientôt me chercher. A la suite de la religieuse j'entrai dans la chambre d'Andrée.

Sous les dentelles d'un berceau, le nouveau-né dormait, ayant encore au coin des lèvres quelques gouttes du lait qu'il venait de boire. Dans la blancheur de sa coiffe et de ses langes, sa figure m'apparut plus blanche que ces linges qui l'enveloppaient, mais délicieusement jolie. Tout en dormant, il remuait les lèvres et de sa bouche entr'ouverte monta vers moi, quand je me penchai sur lui, un souffle tiède dont mon cœur fut réchauffé.

Je l'embrassai délicatement. Il semblait si menu, si frêle et ses petites mains que les miennes effleurèrent avaient l'air si fragile! J'avais peur de le briser.

Au bout de quelques minutes, je m'entendis appeler. C'était Andrée. Du fond de son grand lit, elle me faisait signe d'approcher. J'allai vers elle et, avec joie, je lui donnai le baiser que ses yeux réclamaient. D'une voix expirante, elle me dit :

— Êtes-vous heureuse d'avoir un frère, Rolande?

— Oh! très heureuse, Andrée! répondis-je.

J'étais sincère, je le jure, oui, très sincère. Lorsque, peu d'instants après, je me suis retrouvée seule chez moi, une volonté plus forte que la mienne m'a mise à genoux et j'ai prié longtemps. J'ai demandé à Dieu de protéger ce frère qu'il m'a donné, d'en faire un honnête homme digne des braves gens dont il perpétuera le nom et de répandre aussi ses bénédictions sur père, sur Andrée, sur moi, sur nous tous.

8 février.

Après cinq semaines de convalescence, Andrée a pu aujourd'hui, pour la première fois, sortir de sa chambre. Il avait été convenu qu'elle se rendrait à l'église afin de remercier Dieu d'entendre la messe et d'assister au baptême de son fils qu'on s'était contenté d'ondoyer en attendant qu'on le baptisât.

A onze heures, j'étais dans le salon avec le colonel d'Ambérieu venu hier de Versailles pour servir de parrain, avec moi comme marraine, lorsque Andrée est apparue au bras de père.

Tous deux étaient rayonnants et jamais elle ne m'avait semblé

si belle. La longue épreuve par laquelle elle vient de passer a répandu sur toute sa personne je ne sais quelle poésie. Son visage pâle et amaigri n'en paraît que plus pur de lignes.

De ses yeux agrandis et devenus plus profonds s'échappe une flamme qui l'illumine tout entière. Tout est joie en elle, mais une joie grave, discrète, contenue. On dirait une princesse longtemps captive et enfin délivrée, qui n'ose encore se réjouir d'avoir brisé ses chaînes.

Une robe en velours bleu tout unie, très ajustée, bordée au cou et aux manches de fourrures grises, dessinait son corps ondoyant et souple, en accusait la naturelle élégance et lui donnait une ressemblance saisissante avec les châtelaines de Gacé, mes aïeules, dont nous possédons les portraits. Comme j'ai compris l'adoration de père pour elle! Elle est bien digne, en effet, d'inspirer le plus ardent amour. Nulle femme n'eût été mieux à sa place que cette rare créature dans la situation qu'elle doit à celui de père.

A sa suite, venaient la religieuse et la nourrice, celle-ci portant sur un coussin le petit Roland enfoui sous les guipures et les dentelles de ses blancs vêtements. Deux voitures nous ont tous conduits à l'église où les plus anciens de nos serviteurs nous avaient précédés. Sur la place, presque toute la population de Gacé réunie nous attendait et nous a acclamés.

La cérémonie a été courte et simple, mais j'ai été très émue, très impressionnée quand, aux questions de notre curé, j'ai dû répondre en prenant l'engagement de veiller sur mon filleul comme sur un bien confié à ma garde. Cet engagement, je veux le tenir et je le tiendrai. S'il arrivait que Roland fût un jour privé de sa mère, il me trouvera pour la remplacer et lui en prodiguer les tendres soins.

Il ne m'a pas paru qu'Andrée s'associât à l'émotion que je ressentais. Elle est restée assise dans un fauteuil qu'à cause de ses récentes fatigues, on avait mis pour elle près des fonts baptismaux. Sa physionomie a conservé son impassibilité. Je n'ai pu me défendre de regretter qu'elle témoignât de tant d'apparente indifférence alors qu'il s'agissait de son fils. On n'eût pu croire que c'était lui qui était le héros de cette touchante fête religieuse et familiale.

Le déjeuner qui a suivi le baptême a été très joyeux, très brillant. Père, surtout, manifestait un contentement qui m'aurait at-

tristée encore si je ne tenais surtout et avant tout à ce qu'il soit heureux. Et pour heureux, il l'est. Ses regards, ses gestes, ses paroles le proclamaient. Pour la première fois, j'ai eu la conviction très nette que maintenant, entre sa femme et son fils, il n'a plus besoin de moi.

Après le déjeuner, au salon, un petit incident a fortifié encore ma conviction et a eu pour moi un résultat auquel, je l'avoue, je ne m'étais pas préparée. Je présentais au colonel d'Ambérieu, qui causait avec père, une tasse de café. En la prenant de mes mains il m'a dit :

— Eh bien! Rolande, ne pensez-vous pas que maintenant le moment est venu de vous marier? Vous savez que votre cousine a sous la main un mari pour vous.

Un peu troublée par cette mise en demeure, je restais silencieuse, père est intervenu :

— Qu'en penses-tu, ma chérie?

J'ai vu qu'il souhaitait que je me décide et j'ai répliqué :

— Alors, père, si vous voulez inviter M. de Lussan à venir passer quelque temps auprès de nous, je ne me refuserai pas à rechercher s'il peut assurer mon bonheur et si je peux assurer le sien.

Ernest Daudet.

(A suivre.)





UN PORT[1]

Du haut de la falaise, on voit, plus petites, les vagues aux crêtes blanches qui moutonnent à l'infini. Un vent frais souffle du large; le soleil décline déjà et trace sur l'eau verte une grande route éblouissante qui semble partir des deux jetées de bois pour aboutir à l'horizon. En bas, on distingue le port et les bassins comme un plan déroulé : les grands bateaux pressés contre les quais, la flottille brune des pêcheurs qui va partir. La brise apporte de lointains « Ohé! hisse! »; les voiles, couleur cachou, s'étendent lentement le long des mâts comme des ailes d'oiseaux nonchalants, qui hésitent à s'envoler. Et, pour encadrer cela, la ville coquette étale, sur deux collines, ses maisons blanches, le dôme de la cathédrale, la vieille tour du beffroi. C'est un panorama de jouets d'enfants : Boulogne-sur-Mer, ville d'eaux et l'un des premiers ports de France pour la pêche du hareng, du maquereau, etc.

Du point culminant de la falaise où je suis placé, et descendant vers le port de la ville, de nombreuses ruelles aux maisonnettes pressées s'entassent, étroites, sales, presque à pic, avec, parfois, une centaine de marches d'escalier très hautes à la place de la chaussée. Cela s'appelle le quartier de la « Beurrière », c'est là qu'habitent trois mille familles de pêcheurs; des enfants — Oh! que d'enfants! — grouillent dans tous les coins, se poursuivent dans les ruisseaux. Des femmes passent, belles comme des Romaines, nerveuses et souples comme des Espagnoles; elles sont vêtues d'un court jupon de grosse laine qui accentue l'har-

(1) Ce très intéressant article est extrait du remarquable volume dans lequel M. Jules Huret a résumé son *Enquête sur la Question Sociale*.

monieuse ampleur des hanches; la taille, remarquablement fine, est serrée dans un corset dont on voit les lacets; leurs galoches de bois, retenues seulement par les orteils, claquent sur le pavé, laissant voir tout le pied et la fine cheville dans un bas de laine bien tendu. Il n'y a pas d'hommes dans les rues en ce moment, « ils embarquent ».

C'est une population que j'ai beaucoup connue que celle de ces pêcheurs boulonnais aux mœurs si particulièrement simples et insouciantes; les femmes ont toute l'énergie et tout le courage *à terre*, et quand — bien rarement — les hommes demeurent quelques jours à leur foyer après les pêches lointaines, harassés et comme grisés d'infini, ces grands enfants écoutent, sans les entendre, les éternelles semonces de leurs robustes épouses; indifférents à tous les détails du ménage et de la vie pratique, ils fument paisiblement leur pipe de terre.

J'avais cru trouver une diversion à mon travail, un repos de quelques heures en visitant ces braves gens que j'aime. Et voilà que je suis obligé d'ajouter pour eux un chapitre à mon enquête! C'est que, contre mon attente, la « question sociale » existe aussi pour le libre pêcheur des côtes...

J'avais pris chez lui, en traversant « la Beurrière », un pêcheur convalescent retenu encore à terre pour quelques jours. Tout en descendant vers le quai, nous causions et ses confidences ressemblaient étrangement à tant d'autres que j'avais entendues ailleurs :

— C'est fini! La marine est perdue! On nous a tout pris!...

Comme je m'étonnais :

— Vous allez comprendre, me dit-il. Et, très longuement, avec cette extraordinaire difficulté d'élocution particulière au marin, il m'expliqua toute une situation nouvelle que je résume ici :

Il y a une dizaine d'années, tous les matelots allaient « à la part », c'est-à-dire que chacun avait son lot de filets; il partait à la mer avec un patron de bateau, lui-même pêcheur, et sauf un prélèvement pour le bateau et le ravitaillement, on distribuait entre tous le bénéfice d'une année. Ce bénéfice était le produit de la vente du poisson faite en halle aux saleurs et aux mareyeurs du pays. Chaque homme gagnait alors, bon an mal an, 2,500 à 3,000 francs, sur lesquels il fallait déduire 7 à 800 francs pour l'entretien des filets. La population maritime était prospère, une

année de pêche mauvaise était dure ; néanmoins, on vivait heureux, sans dettes.

Mais les saleurs, profitant de dissentiments entre les patrons de bateaux qui outraient les frais communs, et les hommes d'équipage, se firent armateurs ; ils achetèrent les bateaux aux patrons et offrirent aux matelots d'embarquer chez eux moyennant un salaire fixe qui varia entre 130 et 150 francs par mois, *sans apport de filets*, et la nourriture à bord.

Il y eut bien une hésitation, une méfiance... mais l'offre tenta tout le monde : plus d'aléas, d'avaries à payer, plus de filets à entretenir ou à remplacer en cas de perte, un gain fixe, le pain assuré chaque mois ! Et bientôt chacun voulut naviguer à ces conditions avantageuses.

Ici se place un fait, en apparence insignifiant, mais plus dramatique en sa simplicité, que tous ceux de l'histoire de cette population : *les matelots vendirent leurs filets !* Le matelot vendit son filet ! Cela veut dire que le travailleur libre se livra ingénument au bon plaisir d'un maître jusqu'alors inconnu pour lui. Ce fut l'abdication d'un petit peuple : chaque père de famille qui possédait un petit capital productif — ses filets représentant 1,000 à 1,500 francs — eut bientôt mangé cette somme. On n'était pas riche, et le matelot n'est pas avare !

Or, voici ce qui se passa : quand tous les marins furent enrôlés « au mois », avec engagement pour une année, *quand tous eurent vendu leurs filets*, les armateurs, alléguant des pertes, l'impossibilité de continuer, diminuèrent le salaire. D'année en année il fut réduit, il tomba à 120, à 100, à 90, à 80 francs par mois ! Et à cette heure, tous ces matelots gagnent exactement *soixante-dix-sept* francs par mois, pendant dix mois, car il y a deux mois de chômage !

Soixante-dix-sept francs par mois ! Pour aller essayer de mourir tous les jours ! Je les regardais, tout le long du quai, forts et actifs, travaillant, criant, piétinant lourdement, dans leurs grosses bottes de mer, entre les tonnes pleines de sel ou de poisson, les tas de filets, de cordages, de voiles, dans une forte senteur de goudron et de salaison. De l'autre côté du quai, sur le trottoir de marbre, les touristes se promenaient, regardant curieusement ce tableau :

— En v'là, tenez, qui ont de la chance ! me dit mon matelot en désignant les promeneurs.

Mais il riait d'un bon rire sans amertume et sans envie. C'est une de ces bonnes figures qui font vraiment plaisir à voir : la face entièrement rasée, le teint très chaud, avec les traits forts, les rides profondes qu'ils ont tous, le regard clair et droit, brillant d'une clarté intense, lointain parfois, lorsqu'il cherche une idée ; il a le geste abondant et large ; sa voix haute monte encore aux moments d'exaspération, quand il parle du métier si dur et de sa misère.

— Oui, me dit-il, j'ai quarante-six ans, et v'là quarante ans que je navigue. J'avais six ans, je me rappelle encore... C'était la nuit, je dormais ; ma mère m'a pris dans mon lit, m'a habillé et m'a porté sur son dos jusqu'au bateau ; c'est comme ça que j'ai fait mon premier voyage...

Il continua : Vous ne savez pas comme notre métier est pénible ! On commence la saison par la pêche du maquereau pendant quelques semaines ; après c'est celle du hareng qu'on rapporte tout salé : on part vers le mois de juin pour les mers d'Écosse. Alors, on est pendant six ou sept semaines tout le temps en mer. Quand on revient, vite on débarque le poisson, on embarque l'approvisionnement, car il faut repartir tout de suite ; nous faisons trois ou quatre voyages comme ça, les derniers sont un peu plus courts ; puis c'est l'époque du hareng frais pris dans nos mers. Oh ! alors, on travaille sans jamais s'arrêter. Il n'y a plus ni jour ni nuit pour nous ; on reste souvent soixante heures sans dormir et sans se débotter, jusqu'à ce qu'on tombe de sommeil et de fatigue... On rentre au port presque chaque jour avec le poisson pêché la nuit et on repart par la même marée...

(Malgré moi, je songeai à la journée de huit heures.)

Il reprit :

— A cette époque, un matelot ne rentre presque jamais à sa maison ; sa femme et ses enfants viennent le voir sur le quai pendant qu'il travaille. On ne reste à terre que pendant les gros, gros temps...

— Et ça dure longtemps ?

— Du mois de novembre à la fin de janvier ; le plus dur, c'est que c'est les trois mois d'hiver, il ne fait pas chaud sur la mer et sur les quais, par tous les temps, les mains dans la saumure, à tirer sur les cordages, à tripoter les poissons, à rouler les barils...

— Et pendant ce temps-là, quand dormez-vous ?

— Deux ou trois heures par nuit, chacun son tour ; ça n'est pas beaucoup, mais vous savez, on s'habitue à tout !

Il m'avait raconté tout cela pêle-mêle, d'un ton très simple, sans fausse colère ; à la fin, il secoua la tête et ajouta tristement :

— Pour gagner cinquante-deux sous par jour !... Comme si on pouvait nourrir six, sept enfants avec ça !

— Pourquoi ne réclamez-vous pas ?

— Baste ! fit-il, on ne peut pas parler aux armateurs ! ils vous répondent que si vous n'êtes pas contents vous pouvez débarquer et qu'ils en ont d'autres à mettre à notre place !

— Si vous réclamiez tous ensemble ? insistai-je. Vous n'avez jamais songé à vous mettre en grève ?

— A quoi ça servirait-il ! A nous faire diminuer encore, bien sûr !... Oui, on a essayé, il y a cinq ans ; on avait quatre-vingts francs par mois ; les armateurs voulaient nous diminuer ; alors, nous avions tous refusé l'enrôlement. Ça a duré huit jours ; eux sont riches, ils peuvent attendre, mais nous autres ! On commençait à avoir faim... les fournisseurs ne voulaient plus rien nous donner, il a bien fallu céder, on a eu les soixante-dix-sept francs d'aujourd'hui... Pourvu que ça n'aille pas plus loin !... Ah ! des grèves ! voyez-vous, c'est pas l'affaire des matelots ; les patrons n'auraient qu'à désarmer les bateaux, à laisser dormir le matériel, — ils peuvent le faire, puisqu'ils sont millionnaires, — et nous, nous serions encore plus malheureux de ne pas pouvoir aller à la mer... On s'ennuie une fois débarqué. Et puis à terre, voyez-vous, le matelot n'est pas d'aplomb ; il n'ose rien faire, il a peur, c'est à qui n'avancera pas le premier ! Il faudrait quelqu'un qui s'occuperait de nous, en dehors des armateurs, parce que nous ne sommes pas instruits, nous autres ! On nous embarque tout jeunes. Nous sommes presque toujours à la mer... Lorsqu'on revient au bout de deux mois, on ne sait rien de ce qui s'est passé à terre, tout pourrait être changé ! On vote : souvent nous ne sommes pas là... ou bien, c'est des patrons ou des amis des patrons qui viennent nous prendre au débarqué et qui nous mènent voter avec nos bottes, on ne sait même pas pour qui ; on prend les bulletins qu'ils vous apportent ! On ne nous demande seulement jamais ce que nous voudrions !... Oh ! le matelot est trop bon ! il est trop bête, voilà ! moi, je le dis !

Il s'animait un peu, ses gestes prenaient une brusquerie soudaine, il fermait les poings. Nous poursuivions notre promenade

le long du quai. C'était maintenant la jetée au plancher de bois. Juste en face de nous, le soleil tout rouge s'enfonçait lentement à l'horizon dans la mer glauque. Le ciel se barrait de lames très longues de cuivre rouge, s'assombrissait par degrés. De petites barques de promenade aux voiles blanches rentraient hâtivement au port; tandis que plus près, se détachaient, noires déjà dans le ciel, les mâtures, les voiles des bateaux de pêche, accostés, prêts maintenant à prendre la mer.

Lui, sans rien voir, ses grands yeux rêveurs perdus dans cette immensité, continuait :

— Ainsi, nous ne connaissons seulement pas nos droits! On m'a expliqué une fois que nous étions des « inscrits maritimes », qu'il y avait des lois exprès pour nous et que nous étions les seuls à avoir le droit de pêcher en mer...

— Oui, c'est très vrai! dis-je.

— Alors, répliqua-t-il brusquement, pourquoi les armateurs ont-ils le droit de pêcher, eux? A c't' heure, c'est eux qui pêchent! c'est plus nous! puisque tout le poisson leur appartient et qu'on nous paye nos journées comme aux ouvriers.

— . . . .

— Et ça n'est pas tout, reprit-il, nous avons des permis de douane pour ne pas payer les droits sur le sel, sur l'eau-de-vie et le tabac, comprenez, c'est notre privilège, à cause de l'inscription maritime; eh bien! maintenant, ça n'est plus à nous que ça profite, c'est aux patrons, qui ne sont pas des marins, pourtant! Nous, nous n'avons plus de droits, plus de liberté, plus rien! Nous v'là des manœuvres, c'est les armateurs qui ont tout, il ne nous reste plus que nos soixante-dix-sept francs par mois! et pas le droit de réclamer seulement! Est-ce que l'administration laissera encore ça durer longtemps? savez-vous ça? demanda-t-il.

— Non, dis-je, il faudrait le lui demander...

Je repris :

— Avez-vous jamais pensé à ce qu'il faudrait faire pour que ça marche mieux?

Il s'arrêta pour mieux réfléchir, puis baissant la voix et se tournant vers moi :

— Vous ne savez pas ce que je pense quelquefois?... Eh bien! s'il venait une guerre... presque tous les matelots partiraient... les patrons n'en trouveraient plus comme ils voudraient... ils seraient obligés de les payer plus cher... oui, tenez! c'est une

guerre qu'il faudrait peut-être !... Parce qu'autrement, voyez-vous, les riches sont trop mauvais cœurs, et il y aura toujours des pauvres gens...

Nous étions arrivés au bout de la jetée, le soleil avait disparu, un grand mystère planait sur l'eau qu'un vent violent agitait. Les énormes vagues prenaient par moments des tons d'encre. Des bateaux sortaient du port. Derrière nous, un groupe de femmes silencieuses les attendaient au passage et jetaient dans le vent un dernier adieu aux maris, aux enfants qui s'en allaient.

— Tenez, justement, voici le bateau où est embarqué mon aîné, me dit brusquement mon compagnon, il a quinze ans, le gas !

Il me désignait une grande barque au ventre rond qui longeait le môle... Il se pencha et cria dans l'obscurité grandissante :

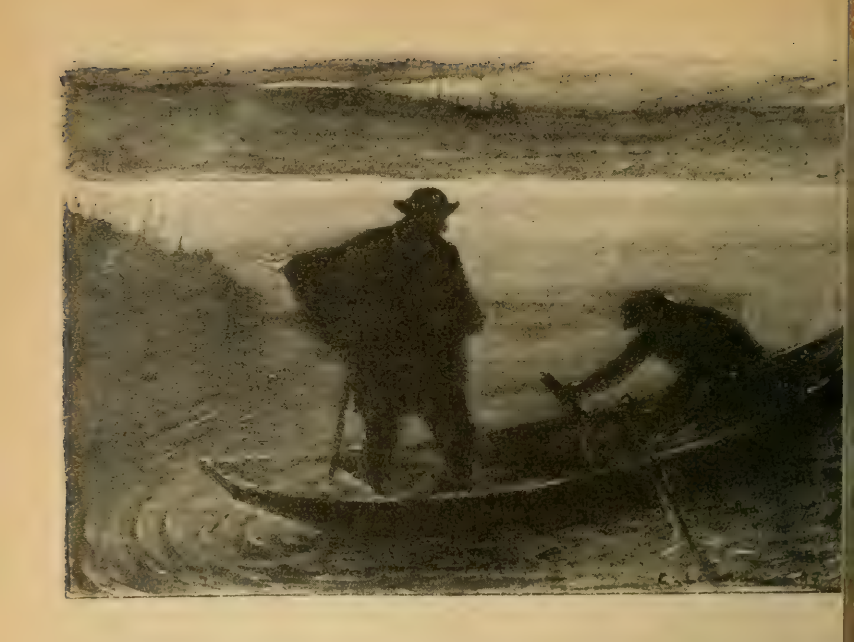
— Au revoir, fils !

On entendit une petite voix qui répondait ; et, tout à coup, le pont du bateau apparut illuminé par le phare rouge qui venait de s'allumer au-dessus de nous. La mer était dure, la vague longue, la sortie très difficile. L'embarcation bondissait sur le dos des vagues furieuses, puis avait l'air de s'écrouler dans des trous sans fond. Dans le rayon de lumière rouge, j'aperçus sur le pont les vingt ou trente hommes de l'équipage, tête nue ; tous ensemble, ils faisaient le signe de la croix. Le bateau dépassa le môle, la vision disparut, on ne vit plus qu'une masse noire qui, par grands bonds, s'enfonçait dans la nuit vite venue.

Les phares de la côte s'allumaient au loin, multicolores.

Jules Huret.





BRICHANTEAU

COMÉDIEN[1]

(*Suite*).

On me fit signe d'aller me placer devant un mur, qui, en plein soleil, me parut tout blanc — comme un linceul tendu. Diable! cela allait mal. Et, ce qui est curieux, c'est que je me rendais compte de tout.

Je savais où j'étais.

A Rueil. J'avais parfaitement remarqué cette maison, autrefois, un jour que j'étais venu dire des vers dans un concert au bénéfice de la Fanfare municipale. Je reconnaissais la rue. Je voyais, au loin, le paysage et, par ce beau temps, le Mont-Valérien, là-bas, qui tonnait avec sa petite fumée montant dans la clarté.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier, et 10 février 1897.

Et derrière, je devinais Paris, la rue de Bondy où je logeais, la Porte-Saint-Martin, la Gaîté, le Châtelet, le Conservatoire, d'où j'étais sorti, la Comédie-Française, où j'aurais dû être!... Toute ma vie! Et c'était fini, tout ça! Ces hommes en grosses bottes, enveloppés dans leurs capotes, avec de lourdes tourtes sur la tête, allaient tout achever, tout, et adieu, Brichanteau! Au rideau! On allait éteindre.

La Seine était là..... je la regardais couler sous le soleil.

L'état-major ne bougeait pas. Un sous-officier me planta devant le mur, face au peloton, et le grand diable d'officier mai-

gre qui m'avait interrogé le matin et que je ne savais pas là, se montra alors et tira son sabre.

— Apprêtez armes !

Je ne sais pas exactement si c'est cela qu'il dit, mais je crois bien. D'ailleurs, j'entendais parfaitement le mot *armes*, qu'il prononçait en y ajoutant un *h* aspiré : *Harmes !* ce qui eût fait bondir mon professeur M. Beauvallet.

Moi, je croisais les bras, comme Laferrière dans *la Barrière de Clichy* et M. Alexandre dans *les Cosaques*.

Le petit hussard rouge, chamarré d'or, s'avança vers moi et me posa très poliment cette question :

— Son Excellence le général demande si vous n'avez aucune révélation à faire !

— Aucune, répondis-je.

— Vous n'avez rien à dire ? Rien ?

Il me passa une idée dans la tête, une tentation folle. J'avais envie de faire connaître à ces soudards ce que c'était qu'une âme d'artiste dramatique, et je sentais que j'allais répliquer :

— J'ai à dire que je meurs pour la patrie en criant : « Vive la France ! »

C'était la seule réplique d'un homme qui veut bien mourir. Mais pourquoi mourir ? Et, si j'avais cédé à ce mouvement naturel mais héroïque, je cessais d'être Jean-Marie Bonnin, paysan normand, et je redevenais Sébastien Brichanteau ; mais j'avais douze balles dans la tête ou le thorax.

J'eus le courage de répondre :

— *Dame*, j'ai à dire qu'on fasse savoir, si on peut, à ma femme et au père Bonnin de Saint-Pierre-du-Vauvray que je voulais les embrasser et que ça m'a porté malheur ! Voilà !

Le joli hussard rouge retourna vers le petit vieux. Mon officier du matin tenait toujours son sabre levé. Les soldats avaient l'arme prête. Charmant tableau. Mais je me disais : « Quand il va baisser son sabre, cette bête-là, ce sera du propre ! » Et je m'imaginais déjà tout éclaboussé de mon sang le grand mur blanc criblé de soleil. On a de drôles d'idées dans ces moments-là. Puis je pensais :

— Tu ne rejoindras pas la légion de Buenos-Ayres, Brichanteau, et tu n'entreras jamais, jamais, à la Comédie-Française !

Ça, ça m'ennuyait. Tout à coup, le petit hussard, après avoir causé avec son général, revint à l'officier commandant le peloton

et je vis — j'entrevis, car toutes ces allées et venues commençaient à me mettre du vague dans la tête et dans les yeux — les soldats qui mettaient *harmes pied*. Le général, faisant deux pas vers moi, me regarda encore à travers ses lunettes, puis, lui et son état-major, tout ce monde me tourna le dos.

— Vous, me dit alors, toujours poli, le hussard rouge, vous n'avez pas peur. On va vous conduire à Versailles. Votre affaire vaut la peine d'être instruite.

— Mon affaire?

— Parfaitement. Vous êtes peut-être un *malin*, vous. Nous verrons ça!

Je ne voyais qu'une chose, moi. J'échappais pour le moment au peloton d'exécution et la destinée me ramenait après bien des traverses à Versailles, ma patrie, où, Dieu merci, j'avais laissé assez peu de souvenirs et de connaissances pour que quelqu'un y retrouvât, dans Jean Bonnin, paysan normand — deuxième comique — le petit Sébastien qui jouait à la marelle avenue de Paris ou le jeune Brichanteau qui débutait dans *Horace* sur les planches du théâtre de sa ville natale. Il y avait si longtemps! 1849!... Pensez donc!

Et voilà! L'état-major était parti, le peloton s'en allait, on me fourra de nouveau dans ma masure. Je fis un *ouf!* Comme à un cinquième acte, lorsque la jeune fille ou la mère ou le bon magistrat apporte la grâce du condamné. Et je me dis que de pareilles émotions, cela creuse horriblement et que je mangerais bien un morceau. Sur ce point, ils furent mesurés, les Allemands. Du pain, de l'eau. Un peu de saucisson. Mon premier repas ne les ruina point et ma dépense n'entama pas leur trésor de guerre. Mais on n'était pas difficile en sortant de Paris et cette nourriture me parut digne de la Maison-d'Or. Jamais, non, jamais je n'ai mangé de meilleur appétit.

Je passai la nuit dans cette niche à chiens et le lendemain, les cordes au poignet, comme Lesurques, du dernier tableau du *Courrier de Lyon*, je partais pour Versailles, à pied. J'eus le plaisir d'apercevoir le palais de loin. Je vis que les rues et les avenues de ma pauvre grande ville fourmillaient de casques à pointe, et je fus conduit à la prison où j'allais tant de fois, étant enfant, voir sortir les condamnés, dont je regardais la porte, les gros clous, le lourd marteau sans me douter qu'un jour... Mais, soyons philosophe, tout arrive.

Et c'est là, dans la prison de Versailles, que je conçus un projet qui, s'il eût réussi (et il pouvait réussir), eût peut-être sauvé notre pays et, dans tous les cas, je le dis fermement, eût bouleversé l'histoire.

Je le dis, et je le prouve. Voici la chose.

On m'avait tout d'abord poussé dans un cachot où l'on me tenait comme en cellule. Bien. Je les connaissais, les cachots. J'ai joué Buridan et Latude. J'avais entendu déjà les verrous glisser et, sur le seuil des portes, j'avais vu apparaître des faces sinistres de guichetiers. Mais, à la prison de Versailles, les verrous n'étaient pas équipés par les machinistes et les portes, massives, ne ressemblaient guère aux portes de toile marouflée. Le guichetier était un sous-officier de gendarmerie allemande et, de temps à autre, on me conduisait à quelque policier de la prévôté qui essayait de me faire avouer que je ne m'appelais pas Jean Bonnin, que je n'étais pas Normand de Normandie et que j'avais quitté Paris avec de « mauvais desseins ». C'est ainsi qu'ils qualifiaient mes projets patriotiques.

Mais ils avaient beau être malins, les prévôts du roi Guillaume, ils ne parvenaient pas à me faire oublier mon personnage. J'étais Jean Bonnin de pied en cap et, *bédame*, je ne pensais qu'à regagner le pays et je me moquais bien, *jarnigué*, des Parisiens qui continuaient à tirer le canon pour m'empêcher de dormir la nuit.

Au bout de quelques jours, mon emprisonnement cellulaire cessa. On me fit, quotidiennement, pendant deux heures, la grâce de me laisser me promener dans une espèce de cour avec d'autres prisonniers, tous Français. Il y avait là des soldats et des maraudeurs, un peu de tout, un ramassis bizarre de gens cueillis, çà et là, autour de Paris par l'autorité allemande. Des braconniers soupçonnés d'avoir tiré, au clair de lune, quelque coup de feu sur quelque uhlan. Des francs-fileurs qui se donnaient pour déserteurs et qui avaient peut-être, comme moi, reçu une mission du général Trochu. De pauvres diables verrouillés, ils ne savaient trop pourquoi, parce qu'ils rôdaient, sans abri, ramassant les choux et les salades dans la banlieue de Paris. Des jardiniers de Seine-et-Oise, quelques-uns anciens soldats de Crimée, qui avaient répondu insolemment aux réquisitions des vainqueurs. Tout ce monde-là furieux contre les Prussiens, grognant et parqué là dedans comme un troupeau de bêtes en colère. En tout

trente ou quarante individus, trente-sept, pour être exact. Des jeunes, des vieux, mais des gars, je vous le promets.

Et le troupeau se retrouvait deux fois par jour, prenant l'air entre quatre murailles, sous la surveillance de sentinelles au fusil chargé. Nous entendions le canon du Mont-Valérien, le crépitement de la fusillade et quelquefois, quand le bruit se rapprochait, nous nous regardions en disant tout bas : « *Ils* sortent! *Ils* arrivent! » A Paris, quand nous disions : *ils*, c'étaient les Prussiens. Hors de Paris, *ils*, c'étaient les Français.

Les jours passaient d'ailleurs et les semaines, et *ils* n'arrivaient pas. Nous avions fini par nous connaître tous tant que nous étions en nous retrouvant comme cela à heures fixes. Quelquefois, l'un de nous manquait à la promenade. Nous demandions, en baragouinant l'allemand, à la sentinelle ce que le camarade était devenu. Pas de réponse. On l'avait peut-être envoyé en Allemagne, à Spandau, je ne sais où, au diable; on l'avait peut-être fusillé le long d'un mur ou au coin d'un bois. Ça pouvait nous arriver à chacun de nous, un de ces quatre matins, mais, chose curieuse, un captif de parti, un de retrouvé. On nous amenait quelque prisonnier français qui s'était révolté, quelque maraudeur nouveau, et nous étions toujours trente-sept, par hasard, je pense. A quarante, nous aurions fait une croix et nous nous serions figuré que nous étions à l'Académie.

Trente-sept hommes solides au poste, n'ayant pas froid aux yeux, ennuyés d'être sous les verrous, agacés d'avoir pour geôliers des mangeurs de choucroute, énervés d'entendre au loin les coups de canon et les coups de fusil sans se battre, c'est quelque chose que trente-sept hommes, et je m'étais dit qu'on pouvait les utiliser, et que les mousquetaires n'étaient que quatre lorsqu'ils remuaient le monde!

Le sort semblait m'avoir dicté mon devoir en m'assignant, à moi, enfant de Versailles, un cachot dans ma ville natale. Je savais que la prison où je mangeais le pain du captif était située près de l'avenue de Paris — il n'y a que deux cent soixante-quatre pas tout juste, je les ai comptés depuis et je savais la distance à vue de nez, pour aller de la rue Saint-Pierre, ou plutôt de la place des Tribunaux à l'avenue de Paris, — je savais aussi que dans cette avenue de Paris s'élevait la préfecture du département, et que c'était là, dans les bâtiments de la préfecture, que logeait, couchait, respirait, reposait le roi Guillaume!

— Eh bien, me disais-je, voilà qui changerait étrangement le sort de la guerre si le roi de Prusse, endormi, se réveillait brusquement prisonnier entre les mains de quelques Français résolus ! Oui, voilà un rêve ! Et quel rêve ! Il dort, le vainqueur. Les prisonniers veillent. Ils se jettent sur leurs geôliers, ils s'emparent de leurs armes, ils bâillonnent ou égorgent les sentinelles, les voilà libres et, d'un bond, ils se précipitent vers la préfecture souillée par la présence de l'ennemi. Une grille ornée d'abeilles impériales défend l'entrée du bâtiment. On la franchit. Le poste qui garde l'entrée est bâillonné. Sans doute quelque sentinelle allemande tire un coup de feu et donne l'alarme ; mais, avant que des casernes voisines on ait pu accourir, les appartements où sommeille le souverain sont envahis. les chambellans, les officiers d'état-major sont prisonniers et le vieux roi voit apparaître à son chevet un homme énergique, chef de l'expédition, qui, le tenant stupéfait sous le canon d'un revolver allemand arraché à un de ses soldats, lui dit :

— Pas un mot, pas un cri, pas un geste, Sire ! Vous êtes notre prisonnier !

Ah ! dès que cette idée-là germa dans mon cerveau, elle y mit la fièvre. Fièvre généreuse ! Tout mon sang bouillait à la perspective de cette aventure et je ne regrettais plus de n'avoir pas pu rejoindre la légion de Buenos-Ayres. Non, non, je ne le regrettais plus. Ce que je voulais, ce que je pouvais tenter là, n'était-ce pas supérieur à tout ce que tâchaient d'accomplir les légions mobilisées de la province ? Elles s'attaquaient aux instruments, aux subalternes, aux comparses. Moi, Brichanteau, je frappais l'invasion à la tête. C'était le ciel qui avait permis que je fusse arrêté à Rueil et jeté comme un bandit dans la prison de Versailles. Le sort me dictait mon devoir.

Enlever le roi de Prusse, c'était de la folie, diront les sages. Oui, aujourd'hui, à tête reposée, cela semble de la folie. Ce n'en était pas, c'était de l'audace. C'était du théâtre et du bon théâtre. Le théâtre, n'est-ce pas la vie ? Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan n'ont-ils pas failli délivrer le roi d'Angleterre ? Ils auraient sauvé Charles I[er] si l'histoire ne s'y était pas opposée. Moi, j'avais devant moi une histoire non encore faite, une combinaison qui admettait la réalisation de toutes les impossibilités. Une fois le roi prisonnier, je dictais à Sa Majesté toutes les conditions voulues. Ah ! c'était bien autre que les humbles rensei-

gnements que j'allais porter, sous forme de boulette, à la délégation de Tours!

— Vous lèverez tout de suite le siège de Paris, Sire... Bien... Vous évacuerez la Champagne... Bon... Vous rappellerez en Allemagne toutes vos garnisons d'Alsace et de Lorraine... Ah! pas un mot, pas un cri, pas un geste, Sire! Je vous tiens. Bien joué, roi Guillaume, mais la patrie a sa revanche!

Et je calculais que, quelque héroïque que fût une poignée de trente-sept hommes, elle eût été rapidement cernée et écrasée dans la préfecture entourée par la garnison allemande de Versailles. Mais nous avions notre otage, le plus précieux des otages : le roi. Nous le tenions stupéfait au bout des canons de nos fusils, de ses fusils. Et nous ne le rendions que lorsque notre retraite même, assurée par sa présence au milieu de nous, eût été complète. Oui, jusqu'à ce que nous eussions regagné nos lignes, nous le gardions, le roi Guillaume. Un mouvement d'un de ses soldats, c'était fait de lui. Je me répétais bien le mot des *Funérailles de l'Honneur*, que je disais si fièrement au moment où j'allais poignarder Don Pèdre le Cruel : « On ne tue pas un homme endormi! » A quoi je répondais, comme dans le drame : « Je le réveillerai! » Oui. Et si, par une nécessité inattendue et qu'il faut toujours prévoir en de pareilles circonstances, il nous eût fallu, je suppose, consentir pour la mise en liberté du roi à des conditions moins rigoureuses pour lui, moins satisfaisantes pour nous, que celles que je me fixais à moi-même, notre *minimum* du moins était la levée du siège et la retraite des troupes de l'envahisseur à vingt-cinq lieues de Paris. Oh! sur ce point, dussions-nous être contraints à prendre la vie du monarque et à y laisser la nôtre, nous ne transigions point, je ne transigeais pas!...

Et je me voyais déjà, par une nuit sombre — il fallait *choisir* une nuit sans lune, pas de feu à la rampe — je me voyais à la tête des trente-sept héros prisonniers, nous glissant comme des ombres jusqu'à la préfecture, après avoir arraché leurs armes à nos geôliers; j'assistais en pensée à cette scène épique : l'escalade de la grille, l'irruption soudaine dans les salons du préfet et le réveil en sursaut de Guillaume sous ces lambris dorés reconquis par la France. Et le drapeau! Nous n'avions pas de drapeau tricolore, mais du moins nous abattions le drapeau noir et blanc du roi de Prusse ou le drapeau noir, blanc et rouge de l'Allemagne

qui devait flotter sur la préfecture! C'était suffisant. Ah! l'aigle noir, le précipiter dans la cour avec un grand cri de triomphe



J'allais délibérément, en ne me laissant même pas émouvoir par le triste spectacle de la guerre...

pendant que quelqu'un d'entre nous (il devait bien y avoir un pianiste dans le nombre) jouerait la *Marseillaise* sur le piano de la préfète! Quelle ivresse!



J'ai à dire qu'on fasse savoir à ma femme et au père Romain, que je voulais les embrasser..... (Page 402.)

Je vous le dis, c'était possible. C'était réalisable. Cela changeait la face des choses. Ce qui n'est pas arrivé semble fou, mais pas plus insensé, je vous jure, que ce qui arrive réellement. Et je me disais : « Cela sera !... Brichanteau, tu n'entreras peut-être jamais à la Comédie-Française, mais tu feras irruption dans l'histoire ! »

Seulement, je ne pouvais pas y faire irruption tout seul. Il me fallait des collaborateurs, je ne dirai pas des complices. D'abord, je ne confiai mon projet qu'à un ou deux de ceux de mes compagnons qui m'inspiraient le plus de confiance. Il pouvait y avoir des *moutons* parmi les prisonniers. Je m'ouvris cœur et âme à un vieux zouave de Crimée qui ne rêvait que plaies et bosses et remâchait dans sa grande barbe d'un gris roux sa rage de n'avoir pas *descendu* un Prussien.

Il me regarda avec ahurissement au premier moment et me demanda si c'était praticable...

— Se jeter sur un geôlier, le bâillonner, le désarmer, lui répondis-je, c'est l'enfance de l'art. Vous n'avez donc pas vu jouer *Latude ou Trente-cinq Ans de captivité?*

— Non.

Il n'avait rien du lettré. Mais il accepta bien vite : « S'il faut cogner, j'en suis, je cogne ! J'ai pris Malakoff, ce devait être plus difficile que de prendre une préfecture ! » Ce n'était pas la même chose. Après le Criméen, j'embauchai le braconnier. Lui m'avoua tout bas qu'il avait vraiment « descendu » le uhlan, parce que le cavalier avait serré de trop près sa nièce. Nous parlions tout bas de ces choses, quelquefois en une sorte d'argot mi-parisien et troupier pour que la sentinelle, si elle écoutait, ne comprît pas. Et peu à peu, un à un, je recueillais des adhérents. Je leur disais ce que j'avais imaginé ; je faisais devant eux reluire la victoire. Je les éblouissais de leur gloire future. Je leur disais :

— Voulez-vous ?

Tous répondaient :

— Oui.

Alors je leur demandais le secret, je leur disais d'attendre l'heure. Ils seraient avertis.

— Tenez-vous prêts ! *Ad augusta per angusta !*

Ils ne connaissaient pas Hugo, mais ils frissonnaient instinctivement, ce qui prouve que le drame est dans la nature.

Je disais à chaque nouvel adepte : « Bouche close, cœur muet, langue discrète, haine cachée », et je passais à un autre. Pas un refus. Mon idée faisait tache d'huile. Les yeux s'allumaient, les doigts s'agitaient comme s'ils eussent déjà pressé la gâchette d'un fusil.

Ils me disaient tous :

— Quand vous voudrez !

Je répondais :

— Confiance. Patience. Silence et mystère.

Et j'attendais. J'avais dit à Martineau, le braconnier, et au vieux zouave :

— C'est vous qui bondirez sur la première sentinelle, qui la bâillonnerez, l'étoufferez, l'étranglerez. Ça vous regarde.

Ils avaient répondu :

— Ce sera fait, et proprement fait. A vos ordres !

Un matin de janvier, mon geôlier, qui parlait français, me dit en ricanant :

— Eh bien, c'est fait. Nous n'avons plus de roi de Prusse !

Cela me donna un coup. Le destin m'avait-il prévenu ? Le conquérant était-il mort ?

— Non, continua cet homme, nous avons un empereur d'Allemagne ! Sa Majesté a été proclamée hier dans la grande galerie des Glaces. Eh ! eh ! votre Louis XIV, il a dû rire !

Je ne sais pas si Louis XIV rit beaucoup, mais j'eus, moi, un éblouissement de colère. Je me rappelai *Hernani*, quatrième acte, le monologue de Charles-Quint, et il me semblait que le canon du Mont-Valérien protestait contre la proclamation du César ! D'ailleurs, cela ne changeait rien à mon projet. Rien. Au lieu d'enlever un roi, j'enlevais un empereur, voilà tout ! A nous, l'empereur ! C'était toujours le vieux Guillaume. Seulement, ce dernier affront me donna l'idée de précipiter le dénouement. Étions-nous tous prévenus ? Tous. Étions-nous tous prêts ? Tous. Solennellement, dans un silence mystérieux — tout avait été bien arrêté et bien répété d'oreille à oreille, entre cuir et chair — étendant la main sans dire un mot, nous avions juré de tenter l'aventure au risque d'y laisser... quoi ? peu de chose, notre peau, et je me disais :

— Maintenant, à l'œuvre, Brichanteau !

Qu'est-ce que j'attendais ? Je vous l'ai dit. Une nuit sans lune. L'ombre. Il me fallait de l'ombre. Je me disais : « Demain !... »

A demain ! Et encore une fois je me figurais l'admirable scène : le bâillonnement des sentinelles, le poste garrotté, étranglé, la porte ouverte, la rue, la préfecture... Je l'aurais fait, nous l'aurions fait. Tous résolus. Des héros, des jaguars. Je m'étais fixé la date : 19 janvier.

Mais voilà, le gouverneur de Paris n'était pas averti. Il tenta une dernière sortie : Buzenval. Nous entendions la canonnade du fond de la prison, et nos cœurs sautaient comme des chèvres !... L'empereur d'Allemagne devait être présent, là-bas, au loin, nous ne savions où. Il ne rentrerait peut-être pas cette nuit-là à la préfecture, coucherait dans quelque maisonnette près du champ de bataille, à moins qu'il ne fût, douce hypothèse, chassé de Versailles par nos troupes victorieuses. Dans tous les cas, il fallait attendre et attendre aussi le lendemain. Quel résultat avait donné la bataille ? La journée, pour nous, avait-elle été bonne ou mauvaise ? Notre projet était suspendu à ce point d'interrogation.

Oh ! nous n'attendîmes pas longtemps pour savoir que c'était encore une défaite !

— Sortie manquée, me dit gaiement mon geôlier. Parisiens enfermés comme des rats. Des rats ? Ils pourront se dévorer entre eux.

Il était jovial, l'imbécile !

Alors je me dis :

— Ah ! par exemple, le destin a parlé. Maintenant, agissons !

Et j'allais agir. Je me demandais seulement si, au lieu de pénétrer dans la préfecture par l'avenue de Paris, nous ne ferions pas mieux d'entrer par la porte des bureaux, rue Saint-Pierre, beaucoup plus proche : cent dix-sept pas au lieu de deux cent soixante-quatre... Bah ! nous verrions ! Cela dépendait du soldat de garde qui se trouverait là... Mais le diable s'en mêlait. Mon ami le braconnier Martineau, celui que j'avais chargé, avec le zouave, de bondir sur la sentinelle — à la promenade du soir — ce braconnier, redoutable et intrépide, était transporté à l'infirmerie. Oh ! il se serait bien levé, prêt à marcher, même malade. Mais le geôlier m'apprenait que le chirurgien redoutait une fièvre éruptive et voulait garder l'homme à cette diablesse d'infirmerie pour éviter la contagion. Allions-nous tenter le coup sans la rude poigne de ce brave ? J'avais confiance en lui, une confiance absolue. Il était d'attaque. Pour le premier coup de collier, il me

fallait Martineau ! Je me dis encore : « Ayons tous les atouts dans le jeu. Attendons à demain. »

Et tout bas, les autres répétaient encore :

— Quand vous voudrez !

J'avais ma troupe dans la main. La pièce était prête, nous pouvions passer.

Ah ! je ne me consolerai jamais d'avoir attendu ! Ah ! cette rougeole de Martineau ! Il a bien raison, M. Scribe : les petites causes, le *verre d'eau!* Toujours les petites causes, les bouts de papier, les grains de sable ! Elles produisent de grands effets, les petites causes !

Je me disais :

— Tant pis, si Martineau ne guérit pas ; s'il ne revient pas, Martineau, nous agirons sans lui ! Je distribuerai son rôle à un autre et au rideau !

Nous serions trente-six combattants, trente-six héros au lieu de trente-sept !

Mais, hélas ! quel écroulement ! Les pourparlers, les odieux pourparlers avaient commencé entre Paris et l'armée allemande. M. Jules Favre se présentait au pont de Sèvres, les parlementaires s'abouchaient les uns avec les autres. Ils parlementaient, les parlementaires, et, lorsque, bouillant et résolu, Martineau, descendu de l'infirmerie, me dit :

— Et bien, grand chef, me voilà ! Est-ce pour ce soir ?

Je ne lui répondis que par un geste morne et je lui montrai le sourire insultant des sentinelles. La capitulation, c'était la capitulation, l'exécrable, la féroce, la navrante capitulation, et la nouvelle qui en avait été déjà répandue parmi mes hommes en avait subitement amolli les résolutions. La paix leur souriait. Le moment psychologique était passé. Ils n'avaient plus la foi, ils n'avaient plus l'audace. Ils pensaient à rentrer chez eux. Ils se voyaient déjà libres. Le *pays* dont je leur parlais, n'était plus que leur petit pays, leur coin de terre. Ils me disaient : « C'est fini, on va nous donner la poudre d'escampette. A quoi bon se faire casser la tête à présent ? Trop tard ! » Ah ! misère ! Et ils avaient raison. Trop tard ! Il était trop tard ! C'était bien le 19 janvier qu'il eût fallu enlever l'empereur, et, au lieu de l'infructueuse sortie de Buzenval, qui sait quel souvenir la patrie eût enregistré dans ses fastes ?

Qui sait ?... Je le sais, moi ! J'avais tout prévu. Ah ! comme je

les lui aurais jetés à la face, à ce vieillard, les vers du poète :

> ... Songes-tu que je te tiens encore ?
> Ne me rappelle pas, *nouveau* César romain,
> Que je t'ai là, chétif et petit, dans ma main,
> Et que, si je serrais cette main trop loyale,
> J'écraserais dans l'œuf ton aigle impériale !

C'est fini. J'ai manqué ma grande journée. J'en ai manqué bien d'autres. J'ai passé à côté de l'immortalité !

Mais je mourrai, du moins, avec ce beau rêve. Et, quand le pessimisme dont souffrent les générations nouvelles menace d'envahir ma nature essentiellement sentimentale et, je ne crains pas de le dire, spiritualiste et optimiste, je me rappelle les trente-six compagnons de la prison de Versailles, détritus de la défaite, rôdeurs ou aventuriers, qui tous ont partagé mon rêve généreux, ma chimère, si vous voulez, qui tous auraient donné leur vie pour elle, qui tous étaient prêts à ce va-tout magnifique et dont pas un, pas un seul, n'a été tenté de vendre pour un peu d'or, de trahir contre l'échange de sa liberté, le projet d'un fou qui avait du moins la folie du patriotisme...

Ah ! que c'est loin ! Que c'est triste ! Que cela eût pu être beau ! Je dois dire que l'état-major allemand n'attendit même pas la conclusion de la paix pour me rendre à la liberté.

— Vous pouvez aller revoir votre Normandie, me dit le petit hussard rouge qui se retrouva là pour me donner la clef des champs et qui connaissait (ils les connaissaient tous) les romances de Frédéric Bérat que nous ne savons plus.

Je me mis à rire, bêtement :

— Ah ! *dame*, retrouver son pays, ça fait toujours plaisir, *bédame oui !*

Et je pris ma feuille de route pour Saint-Pierre-du-Vauvray. Mais j'usai de ruse pour rentrer dans Paris comme j'avais fait pour en sortir et je me retrouvai, triste et seul, dans mon logis de la rue de Bondy.

— Tiens, m'avait dit ma concierge en me regardant, on vous croyait mort. Vous revenez pour les élections ?

Les élections ? Allons donc !

Je revenais pour l'art. J'ouvris Corneille, mon vieux Corneille. Ça me consola.

Depuis, je n'ai plus pu entendre, au théâtre, un comique imiter

le parler normand, sans avoir une vague envie de pleurer. Et qu'est-ce que je pleure ? Vous le devinez. L'irréparable. Un rêve perdu ! Si je ne contais pas une histoire vraie, votre patriotisme pourrait se blesser, s'irriter. On ne badine pas avec la défaite. Mais, songe de malade ou de fou, ce que je vous dis là faillit s'accomplir. Ah ! ce 19 janvier, ce 19 janvier !... Sans la sortie du général Trochu, il était à nous, l'empereur !

VI

LE PASSÉ DE BRICHANTEAU

Mais, au fait, monsieur, vous pouvez vous dire que celui qui vous parle n'est qu'un vantard, un Gascon, un décrocheur de balivernes. Vous auriez peut-être, comme disent les gens d'affaires, besoin de références. Avant d'être le vieux bavard que je suis — et fidèle comme la vérité — j'ai rêvé comme d'autres l'apothéose et les constellations. J'ai été jeune. Et tout le monde n'a pas été jeune, non ! Si j'étais femme, je ne dirais pas mon âge. Mais il y a si longtemps, si longtemps que je trime, vais par les chemins, cherche le pain du jour après avoir cherché la gloire, oui, il y a si longtemps, si longtemps, qu'on doit me croire vétuste comme les tours Notre-Dame... Je ne suis plus de la première jeunesse, parbleu, mais, en somme, je n'ai pas encore soixante-cinq ans. Le bras est toujours solide. Demandez au rôdeur qui a voulu assommer le *bon vieillard*, boulevard de la Villette, l'autre soir. Et j'en ai vu ! j'en ai vu ! Que de souvenirs dans cette tête-là !... Quand je pense que M. Beauvallet a été jaloux de moi et que Rachel n'a pas voulu m'emmener dans sa tournée d'Amérique, parce qu'elle avait peur que j'eusse trop de succès à côté d'elle ! Vous croyez que je me vante ? J'ai passé l'âge des illusions, je vous dis, aujourd'hui comme hier, comme toujours, la vérité vraie !

M. Beauvallet ? Mon professeur, du temps de M. Auber, au Conservatoire. J'y suis entré, dans cette vieille maison du faubourg Poissonnière, en 1848, avec la Révolution. J'avais dix-huit ans. Et quels rêves sous le front ! Tout petit, à Versailles — je suis, vous le savez déjà, de Versailles — je disais des vers sous les arbres du boulevard de la Reine. J'avais entendu Ligier au

théâtre de la ville, Ligier dans *les Enfants d'Édouard* et je ne voyais rien, rien, vous entendez bien, rien au-dessus de l'acteur qui domine les foules et leur jette la parole des poètes. Mon père, employé à la mairie de la ville, voulait faire de moi un plumitif



Je disais des vers sous les arbres du boulevard de la Reine. (Page 415.)

comme lui, un être penché sur du papier à en-tête officiel et passant ses journées à copier des lettres à formules toutes faites que contresignait Monsieur le maire ou Monsieur l'adjoint. Pauvre père ! Non je ne consentirais jamais à user et bâiller mes jours dans un bureau : j'avais soif d'air, d'espace, d'aventures. J'aurais été marin si je n'avais été acteur.

Acteur ! Quand je parlais de monter sur les planches et de me faire comédien, ma mère, fort dévote, se signait, et mon père se demandait quel affreux bohème il avait couvé, lui qui ne connaissait de la vie que son papier administratif, ses plumes d'oie



On me regardait déjà avec admiration. (Page 12?)

bien taillées et son encrier rond, en porcelaine, toujours rempli de la même encre — son sang, à lui, pauvre employé.

— Y as-tu songé ? Comédien ! me disait-il. Un métier de paresseux ! de meurt-de-faim ! Tu es donc, Sébastien, amoureux de la misère ?

Je laissais dire. J'apprenais des vers par cœur. Je racontais à maman la vie des comédiens célèbres, Baron, Lekain, Talma, Talma, l'ami de l'empereur, le passionné du roi de Hollande ! Un roi du monde, Talma !

— Eh ! parbleu, disait mon père, si tu étais un Talma !

Et il hochait la tête.

Je répondais :

— Pourquoi pas ?

Mais maman, aussitôt :

— Quand même il serait un Talma, c'est un métier d'excommuniés !

Fort heureusement, mon père était un esprit libre. Il lisait Voltaire. Il avait dans sa bibliothèque *le Citateur* de Pigault-Lebrun. Il ne détestait pas la comédie, et c'est lui qui m'avait, le premier, mené au théâtre. Le pauvre homme, après tout, sentait bien que ce n'est pas le *summum* du bonheur, la vie étroite d'un employé de mairie dans une ville de province. Il se répétait à lui-même — et il répétait aux autres — son : « Parbleu ! si c'était un Talma ! » Et, peu à peu, comme en fin de compte il était le maître au logis, il avait fini par faire accepter l'idée à maman, qui en soupirait tout bas.

— Après tout, disait-elle, si ce malheur arrive qu'il soit un Talma, j'en serai quitte pour prier un peu plus pour lui !

Nous demeurions dans le vieux quartier Saint-Louis et maman ne quittait pas l'église. Elle surveillait cependant, de tout son cœur, le ménage, et ces bonnes gens, avec leur fils unique, s'adoraient et étaient heureux. Quand j'ai joué, à Nantes, *le Vicaire de Wakefield*, créé par Tisserant à l'Odéon, je me suis rappelé leur coin du feu et je me suis fait la tête de mon père.

« Si c'était un Talma ! » Et pourquoi ne serait-ce pas un Talma ? J'avais de la taille — il m'en reste encore, — de la voix, je l'ai toujours, et superbe, trop belle même, vous verrez pourquoi... J'étais brun, élancé, bien musclé, avec des cheveux bouclés et des yeux très doux. Très doux, mais très énergiques aussi ! Je pouvais incarner, à volonté, les héros de Corneille et

ceux de Victor Hugo, ceux de Victor Hugo surtout. Il m'est resté, Dieu merci, un vieux fond de romantisme, et j'aime encore le panache, moi ; — oui, je déteste les *navets* en sculpture, le *rondouillard* en peinture et le *bourgeoisisme* en littérature. Voilà.

A quatorze ans, je savais tout *Ruy Blas* et tout *Hernani* imperturbablement; mais je piochais aussi le classique, parce qu'il fallait du classique pour passer l'examen au Conservatoire. Il en faut toujours.

Je n'oublierai jamais ce jour d'octobre où je me présentai, ému comme pour ma première communion, devant ce terrible jury. Je le vois encore. Je revois cette petite salle, peinte à la pompéienne, avec des tons vert d'eau, cernés de rose et de bleu, et la petite scène surélevée de quelques marches qui dominait la table en fer où se tenaient mes juges. Oh ! ce grand tapis vert, avec des encriers ronds en porcelaine blanche — pareils à l'encrier administratif dans lequel mon père trempait sa plume d'expéditionnaire ! Ces papiers étalés sur la table et ces têtes chauves ou grises penchées sur ces paperasses et ces notes, ou encore regardant — quelques-unes à l'aide d'une lorgnette — le candidat à l'admission qui se présentait là !... Dix ou douze hommes, composant le Comité d'enseignement, tous vieux, les professeurs à droite et à gauche ; le président, M. Auber, tout petit, tout blanc, tout vif au milieu. Et à ses côtés le commissaire du gouvernement, M. Edouard Monnais, M. Bazenerye, commissaire près le Théâtre-Français, M. Alexandre Mauzin, commissaire près de l'Odéon, et M. Scribe, M. de Planard, M. Delavigne, M. Perrot ; puis, à côté d'eux, ceux que j'avais applaudis à la Comédie, faisant la queue, aux jours de congés, dans les galeries noires du Palais-Royal : M. Samson, M. Provost, M. Beauvallet !... Tous, me regardant, m'écoutant, prenant des notes ! Les éternelles notes !

J'ai revu bien souvent cette petite salle depuis lors !... Mais, ce jour-là, je n'aperçus d'abord qu'un grand vide, un grand trou au-dessous de moi, et, là-bas, de l'autre côté d'un grand piano qui me séparait d'eux et qui servait pour les examens de musique — tous ces messieurs, ce tribunal artistique — mes juges...

Ah ! quand l'huissier m'appela et jeta mon nom à ce jury, j'eus un éblouissement. Je causais tranquillement avec des jeunes gens, des jeunes filles qui, dans une sorte d'antichambre, attendaient leur tour.

L'huissier dit :

— M. Brichanteau !

Une porte s'ouvrit. Je me précipitai sur la scène et j'attaquai la grande scène des fureurs d'Oreste. Chose curieuse, j'étais ému tout à l'heure en attendant de *passer*. Je ne l'étais plus en touchant du pied les planches, mes premières planches. Je suis un homme de bataille. L'acteur, l'homme de l'action... Le public, au lieu de me démonter, m'excite. On est comédien-né ou on ne l'est pas. Je sentais la poudre. Pour la première fois je pouvais me faire entendre. Je vous réponds qu'on m'entendit.

Ma voix emplissait comme d'un tonnerre cette petite salle aux tons atténués. Je voyais M. Auber s'agiter sur son fauteuil et M. Samson, qui avait une voix un peu surette, porter ses mains à ses oreilles. Il y a, dans cette salle des examens, au premier étage, une loge, une petite loge très étroite qui semble, là haut, toute noire, avec un appui à teinte de brique : c'est la loge d'où Napoléon Ier écoutait les concours, autrefois. Ce jour-là, la loge paraissait pleine, tout à fait remplie par une unique spectatrice, une grosse dame qui était Mlle Georges, ni plus ni moins, Mlle Georges Weymer, membre adjointe du Comité d'enseignement des études dramatiques. Je ne savais pas alors qui j'avais pour auditrice; mais je voyais, dans ce trou sombre, osciller, probablement très émue, cette lourde masse de chair.

J'ai joué souvent Oreste, j'ai souvent exprimé ses fureurs, mais jamais, non jamais, avec autant d'ardeur et de voix que ce jour-là. Je vibrais, je pantelais. Je décrivais, avec ma main droite étendue, des mouvements de reptation pour exprimer, peindre les ondulations serpentines :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes?

Et la langue collée aux dents — *sss !* — je sifflais comme si les reptiles eussent été là, sinistres, au-dessus des têtes réunies de M. Auber et de M. Scribe.

Tout à coup, le président frappa sur la table un coup d'un petit marteau d'ivoire — tel un commissaire-priseur qui adjuge — et M. Auber me dit, fort poliment d'ailleurs et avec grâce :

— Merci, monsieur.

Je saluai le Comité, je saluai l'huissier qui m'avait ouvert la porte, j'oubliai de saluer Mlle Georges dans sa loge, et je sortis, accompagné d'un bruit de plumes grinçant sur le papier — mes

juges prenaient leurs notes — et d'une sorte de murmure flatteur. Et, descendant un escalier, je me retrouvai dans la cour du Conservatoire où attendaient, comme moi, tous les jeunes gens qui se présentaient à l'examen et grouillaient là, impatients et fiévreux.

Ah! sous ce ciel gris, tous ces jeunes visages! Des adolescents, des jeunes filles! Des mères de futures actrices, avec les châles des *mamans* de Gavarni drapés sur leurs épaules osseuses ou rebondies! Le Conservatoire, aujourd'hui, ne donne plus l'idée de ce qu'était jadis ce petit monde plein de foi du temps de ma jeunesse! Les concurrentes d'à présent ont l'air de princesses comparées aux pauvres filles de ces heures préhistoriques, rêvant toutes de devenir des Rachels, comme je comptais bien devenir un Bocage ou un Frédérick, et échappées de quelque loge de concierge, venues des hauteurs de Belleville ou de Montmartre, avec un Corneille à la main! Ah! les petites robes de quatre sous, la mousseline cousue par la maman, les petits cols plats, bien ou mal repassés, les chapeaux de paille de rien du tout et le déjeuner apporté dans le cabas des mères! Aujourd'hui on a, pour l'examen, des toilettes de faille et l'on concourt en jupe de satin! On descend parfois d'un coupé pour suivre la leçon du professeur. Toutes les fillettes qui se présentent avec leurs diplômes de capacité et vont au Conservatoire en sortant de l'Hôtel de Ville, rêvent de se faire actrices comme elles se feraient institutrices. La scène est un débouché comme un autre pour les filles de négociants appauvris, d'agents de change ruinés ou de colonels en retraite! Le théâtre est un état. On calcule la part qu'un sociétaire empoche et l'on se rend à sa répétition comme à son bureau. Les hommes se disent qu'un premier prix exempte du service militaire, qu'on gagne autant à jouer Molière qu'à être chef de rayon aux magasins du Louvre, et on se destine au Conservatoire comme à l'Ecole centrale. Pauvres fous que nous étions, nous valions mieux que ça avec notre appétit de vert laurier et de vache enragée! Pas une de ces fillettes qui songeât, je parie, au petit hôtel qu'elles souhaitent toutes aujourd'hui. L'autel de l'Art, oui! Tant qu'on voudrait! Voila ce qu'on revoyait dans ces reves! On me dit qu'on s'en moque un peu, de l'autel de l'Art, à présent!

Et toute cette foule de concurrents m'entourait, m'interrogeait : « Est-ce bien effrayant? — Avez-vous eu *le trac*? — Com-

ment sont-*ils*? — Sont-*ils* très *chiens*? — Faut-il parler haut? »

Je répondais :

— Parlez le plus haut possible. Moi, j'ai tonné! littéralement tonné!

On me regardait déjà avec admiration. Un homme qui a passé son examen, ne fût-il pas admissible, et qui a tonné devant le Comité!... Je me sentais déjà quelqu'un. J'allais et venais, à travers les groupes. Tous ces jeunes regards anxieux, inquisiteurs, fixés sur moi, me donnaient comme le sentiment d'une supériorité! Je semais des conseils à droite et à gauche.

— Ah! que vous êtes heureux d'avoir passé, monsieur, me dit alors une jeune fille, la voix tremblante. Il me semble, moi, que je n'oserai jamais!

Je la regardai. C'était une petite blonde, toute frêle, d'aspect timide en effet, et si pauvre! Elle ramenait sur ses épaules un malheureux châle de laine noire et, sous son chapeau de paille, noire aussi et un peu élimée, elle me fit l'effet d'une de ces jolies Anglaises frileuses qui vendent des fleurs gelées aux abords des théâtres, à Londres, tout en grelottant dans le brouillard, par les soirs d'hiver et que j'avais vues dans les tableaux.

— Comment, vous n'oserez pas? Mais il faut oser, mademoiselle! J'ai bien osé, moi!

Elle me dit, en hochant la tête, un peu comme plus tard la petite Jeanne Horly — vous savez, à Perpignan :

— Oh! vous!

Et je sentais dans ce *Oh! vous!* l'instinctive admiration — je ne trouve pas d'autre mot, et je n'en tire point vanité — l'admiration qu'elle éprouvait pour cet aplomb que me donnaient la carrure de mes épaules et la qualité de ma voix. J'avais ce don et elle le subissait. Mais la force n'est pas tout en art : il y a aussi le charme. Et elle avait le charme, la pauvre fille qui, en me répondant *Oh! vous!* semblait ajouter : « Vous et moi, ce n'est pas la même chose. Vous êtes né pour la lutte, tandis que moi... »

— Ma chère enfant, lui répondis-je d'un ton cordial, la nature ne jette pas toutes les créatures dans le même moule. Elle a plusieurs *manières*, la nature. Vous avez vos qualités, j'ai les miennes. Osez!

Puis je lui demandai ce qu'elle comptait dire au Comité :

— Aricie, fit-elle.

— Aricie? Parfait. Vous êtes gracieuse, élégante, votre voix

est douce, très douce. Dites-leur Aricie! Et, pour leur dire Aricie, approchez-vous le plus possible du bord de la scène. Moi, je m'en éloignais. C'est assez naturel : je prenais mon élan et je tonnais. Vous, au contraire, débitez votre morceau très près et chantez-le! Je suis un tonnerre, vous êtes une lyre!

Elle m'écoutait avec des yeux très intelligents, bleus et profonds, et il me semblait que j'étais déjà comme un vieux maître enseignant son art à quelque élève. Cinq minutes d'audition m'avaient donné, pour la vie, un aplomb qui ne m'a jamais manqué depuis! Et j'éprouvais, d'ailleurs, un sentiment agréable à me promener, dans cette cour du Conservatoire, avec cette enfant qui, d'instinct, était venue à moi comme au dompteur, comme au maître. Le magnétisme!

Par les fenêtres aux vitres dépolies des classes donnant sur la cour arrivaient, étouffés mais caressants, les sons plaintifs de violons, joués par les concurrents de la musique, et cet accompagement doux semblait fait pour ajouter je ne sais quelle tendresse à cet entretien de deux jeunes gens inconnus l'un à l'autre et s'épanchant pour la première fois.

On est, du reste, confiant à cet âge. Elle avait seize ans. C'était la fille d'un machiniste de l'Ambigu, mort à l'hôpital après être tombé d'un mât pendant une représentation de *la Closerie des Genêts*. Elle avait toujours vécu dans les théâtres et, ne lui voyant pas d'état en perspective, sa grand'mère — elle n'avait plus de mère — la destinait au Conservatoire. Cela lui plaisait, à elle aussi. Elle avait, comme moi, la foi, elle se disait que rien ne vaut ici-bas cette vie de rêve. Seulement, ce qui lui faisait peur, c'était sa timidité, le mince volume de sa voix, une bonne voix, du reste, caressante, une voix d'élégie.

— Si vous êtes admissible, lui dis-je, je vous apprendrai à donner de la voix!

— Ah! dit-elle encore, avec l'inflexion du *Oh! vous!* de tout à l'heure, cela vous est facile!

Nous causions ainsi, rapprochés par une même émotion. L'intimité vient vite aux heures de danger. Au bout de dix minutes, je savais son nom, elle savait le mien. Elle s'appelait Jenny. Jenny Valadon.

— Valadon! Il faudra vous appeler autrement, lui dis-je. Valadon! Je ne sais pas pourquoi, mais cela me semble un nom de chanteur!

— Oh! disait-elle, s'il ne s'agissait plus que de trouver un nom pour débuter!... Mais, avant tout, il faut débuter. Voilà!

Elle m'intéressait, cette petite Jenny. Elle tremblait comme la feuille à l'idée de paraître devant le Comité. J'avais beau lui dire que M. Auber ne la mangerait pas, elle tremblait, et moi-même, du reste, à l'idée que, tout à l'heure, ces hommes assis là-haut autour du tapis vert allaient voter sur mon sort, j'avais des fourmillements dans les jambes et des bourdonnements dans les oreilles. Admissible! Être admissible! Hélas! ne l'être pas! Je me récitais à moi-même le monologue d'Hamlet adapté à la situation et j'arpentais la cour du Conservatoire en me disant :

— Si, en comptant les pavés, je marche sur un nombre *pair*, je serai reçu! *Un, deux, trois, quatre!*

Et quand, au bout de la cour, j'arrivais à un nombre *impair*, je m'écriais : « J'ai dû me tromper, ça ne compte pas! » Et je recommençais : *Un, deux, trois, quatre, cinq, six!*... Je tuais le temps!

Elle finit enfin, la journée, et l'heure vint où, le jury ayant consulté ses notes, ses fameuses notes, et voté là-haut sur l'admissibilité des candidats, nous étions tous, sous la voûte de la porte cochère, entassés, pressés comme des brebis à l'étable, la gorge serrée, attendant la sortie des membres du Comité, avides de savoir ceux d'entre nous qu'on avait élus!... Et dans l'ombre de la nuit tombée, sous le bec de gaz éclairant tous ces jeunes visages crispés et devenus très pâles, c'est diantrement émouvant, cette descente du jury que toutes les prunelles, fiévreuses, hagardes, interrogent! Pendant près d'une heure on est resté là, les yeux rivés sur les marches de cet escalier par où le Comité va apparaître! On attend, on ne dit rien, ou l'on parle bas, très bas. On les entendrait battre, ces pauvres cœurs de vingt ans, de seize ans, si l'on écoutait bien! Dès qu'une ombre apparaît sur les marches, d'où la sentence va tomber, un grand cri, une clameur, un *Ah!* d'angoisse s'échappe de toutes les poitrines. On se pousse, on voudrait se précipiter vers l'escalier. Mais les huissiers sont là et le portier. Ils font reculer les élèves, leurs parents, les amis, les mères, toute une foule qui attend, comme un troupeau de condamnés...

Enfin, quelque membre du Comité apparaît. Il descend lentement, un peu ennuyé d'avoir à subir les interrogations de ce tas de candidats; puis il semble prendre le parti de se jeter dans

cette cohue de palpitations et de fièvre. Après lui, un autre, deux autres... Et, instinctivement, on se tait, on s'écarte devant ce juré dont on aperçoit d'abord les jambes, puis le torse, puis la tête, et qui descend les dernières marches comme s'il portait la vie de ce petit monde. Et il la porte! Mais, dès que le premier de ces juges est entré, comme englouti au milieu de cette foule, des têtes, des doigts crispés, des regards, des lèvres se tendent vers lui, l'arrêtent, le harcèlent, l'accrochent, lui coupent la retraite :

— Suis-je reçu? Godard, Louis Godard!

— Palmarin est-il admissible?

— Mon fils, mon fils, Jean Bougeard, est-il admis?

— Et Martineau?

— Et Galabert?

— Bonneval, monsieur, Bonneval?

— Suberville, Suberville, Amédée?

L'autre se débat comme il peut, repousse les petites mains qui se cramponnent à ses vêtements, les mères qui le tirent par le pan de son habit, gagne la porte du Faubourg en répondant : « Je ne sais pas. — Je ne me rappelle pas. — Je crois que *oui*. — J'ai peur que *non*. — On vous communiquera la liste! » Et il s'échappe comme il peut. On dirait une victime livrée aux ménades. De jolies ménades, parfois. Mais ce n'est pas lui qu'il faut plaindre, non; c'est, dans cette foule, tous les malheureux qui attendent, es-



Brichanteau, [illegible]

pèrent, ont des larmes dans les yeux et vont avoir des crises de nerfs ou des coups de sang. Ah! les mères qui crient, les jappements des refusés, les menaces, les appels à la justice, les protestations! « C'est une infamie! — C'est une indignité! — Des gens qui n'y connaissent rien! — Refuser mon fils! — Refuser ma fille! » Tout cela grouillant et hurlant dans la tombée de nuit d'un jour d'octobre. J'ai vu depuis, bien des fois, ce spectacle. Ce soir-là, je ne le regardais pas. J'étais tout à mon anxiété, à mon *to be or not to be.*

> Empereur! Empereur! Être Empereur! O rage!
> Ne pas l'être!...

Et ce fut M. Scribe — M. Scribe que j'admirai pour la première et unique fois, ce jour-là, et que j'eusse embrassé par oubli, — ce fut M. Scribe qui me tira de mon angoisse.

A ma question ardente :

— Brichanteau, monsieur, Brichanteau?

Il me répondit, en passant, très vite :

— Oui, oui! Brichanteau, parfaitement. Admissible!

Et il s'échappa pour gagner sa voiture.

Brave M. Scribe! Je lui ai beaucoup pardonné, en mémoire de ce *parfaitement* qu'il me dit d'un ton rapide, mais aimable.

Admissible! J'étais admissible! Je n'avais plus maintenant qu'une idée : m'échapper, courir au chemin de fer, prendre le train et tomber, à Versailles, entre mon père et ma mère, en leur criant :

— Votre fils est élève du Conservatoire national de musique et de déclamation!

Mais je n'osais point partir. Si M. Scribe s'était trompé? Il y avait parmi les concurrents un Princeteau... Princeteau, qui a fini commissaire à la gare de Melun, après avoir rêvé de jouer les Delaunay à l'Odéon. Si M. Scribe avait confondu Princeteau avec Brichanteau? Ce n'était pas probable. Malgré tout, il faut bien reconnaître que M. Scribe avait le flair... Je suis juste, même envers lui, il avait le flair... Il ne pouvait pas confondre Brichanteau avec Princeteau, M. Scribe!... Mais, s'il l'avait fait?

Et je restai, dans la foule anxieuse des concurrents, des concurrentes, des parents affolés et des mères exaspérées, jusqu'à ce que j'eusse la nouvelle absolue, la confirmation officielle de mon admissibilité.

Or, pendant que j'attendais là, un peu plus rassuré que tout à

l'heure, grâce à M. Scribe, mon sort se débattait, là-haut, entre les professeurs appelés à choisir, entre les élèves admissibles, ceux qui leur semblent le mieux convenir à chacune de leurs classes respectives.

Oui, quand le vote est terminé, la séance levée, les membres du Comité partis, les professeurs restent en tête à tête et se partagent, selon les qualités particulières qu'ils croient deviner, pressentent en eux, les candidats qui viennent d'être admis par le jury... Les professeurs de comédie réclament ceux des élèves qui semblent destinés à la comédie, les professeurs de tragédie prennent pour eux les futurs tragédiens. On fait un tri, à l'amiable.

Et — je l'ai su depuis, et ce petit incident a eu sur toute ma carrière une influence décisive, j'ose le dire, néfaste — voilà que, lorsque mon nom fut prononcé, M. Samson, de sa petite voix aiguë, mordante comme un acide, s'écria :

— Ah ! celui-là, par exemple, il est destiné à la tragédie ! Classe de M. Beauvallet.

A quoi la voix puissante de Beauvallet répliqua :

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Mais, répondit M. Samson, parce qu'il a une voix d'obusier !

— La tragédie, riposta M. Beauvallet, est-elle donc un métier d'artilleur ?

— Non, mais..., fit Samson.

Et une discussion s'engagea entre les deux sociétaires, sur les mérites respectifs des artistes qui se destinent soit à la comédie, soit à la tragédie, et M. Provost m'a dit depuis que ses deux collègues échangèrent là un petit dialogue hérissé d'épigrammes. Après quoi, M. Beauvallet consentit, en effet, à me prendre dans sa classe, mais sans élan et comme un homme qui a quelque chose sur le cœur. Quoi ! Les plaisanteries de M. Samson ? L'obusier ? Non. Ce qu'il avait sur le cœur, c'était la qualité de ma voix. Cette voix, cette terrible voix, elle devait me faire un ennemi irréconciliable de mon professeur. Comme il avait une voix admirable, une voix sans égale, disait-il, il se sentait un peu agacé d'entendre cette voix juvénile — la mienne — qui grondait comme la foudre et étouffait la sienne ! Oui, voilà, il était jaloux de moi, M. Beauvallet ! Le professeur se sentait dépassé, détrôné par ce nouveau venu, son élève. Cette jalousie, si fréquente même chez les plus grands artistes, elle devait me poursuivre pendant toute ma carrière, et, quand on lui parlait de moi, fût-ce

dans les derniers temps de sa vie, savez-vous ce qu'il faisait, M. Beauvallet? Il se mettait à rire et il disait :

— Brichanteau? Ah! oui, Brichanteau! Celui qui se vantait d'éteindre mon tonnerre!

Or éteindre est le mot. Je l'éteignais. Quand il nous enseignait à émettre un son, — je l'émettais à mon tour, mais renforcé! Du Beauvallet à la troisième puissance! Il criait? Je criais. Il vibrait? Je vibrais. Ces exercices de vibratien — répéter *bra, bre, cra, cre, dra, dre, brabre, branbre, bribre* — c'étaient autant de duels entre M. Beauvallet et moi.

— Monsieur Brichanteau, répétez, je vous prie : *Gros doreur, quand redoreras-tu mes trente-trois raviers si rares? Je redorerai vos trente-trois raviers si rares quand j'aurai redoré les trente-quatre raviers du restaurant Romain !*

Et je répétais, sans respirer, en faisant rouler les *r : Gros doreur, quand redoreras-tu mes trente-trois raviers si rares?...*

Et c'était un roulement de train express, c'était un grondement d'orage dans ma bouche, tous ces *r*, et l'on eût dit une voiture de camionneur passant sous les fenêtres du Conservatoire au galop sur une plaque de fonte. Je l'éteignais, je vous dis, M. Beauvallet!

Je me rappelle un jour où, dans la leçon, il s'avisa, devant toute la classe, de me donner la réplique dans la grande scène de *Polyeucte*, entre Polyeucte et Néarque... Il faisait Néarque; moi, Polyeucte. Son triomphe, Polyeucte, à M. Beauvallet! Je dois dire qu'il y était fort bien. Mais voilà : ce jour-là, se rappelant peut-être le mot de M. Samson sur ma *voix d'obusier*, visiblement il voulut montrer à mes camarades que le volume de sa voix était supérieur au mien et il se mit à gueuler — pardon du mot — à gueuler, oh! à me rendre sourd.

— Ah! je me dis, tu veux gueuler pour m'étourdir? Eh bien, je gueulerai autant que toi, je gueulerai plus que toi!

Et plus il gueulait, M. Beauvallet, plus je gueulais, moi Brichanteau. A un gueulement répondait un autre gueulement. C'était une lutte de gueulements. Toute la classe semblait effarée, il y avait des élèves qui se bouchaient les oreilles. Je ne disais pas les vers, non, je le répète, je les *gueulais :*

> Allons, mon cher Néarque, allons, aux yeux des hommes,
> Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes!

Ah! oui, nous montrions qui nous étions!

Néarque gueulait, Polyeucte gueulait et Polyeucte gueulait

plus fort que Néarque. Classe de gueulements, tant et si bien qu'à la fin je fis, sous un dernier coup de gueule, taire son gueuloir. Et j'achève la scène sous les applaudissements instinctifs, involontaires de mes camarades. Encore des bravos que M. Beauvallet n'a jamais pardonnés !

Aussi, quand on lui demandait son avis sur moi, il répondait :

— Ce garçon-là n'a que de la voix !

Il entendait ma voix, il ne voyait pas mon cœur. De la voix, oui, j'en avais, mais de la foi, mais de l'ambition, mais du dévouement à l'art, j'en avais aussi. Mes pauvres parents maintenant partageaient mes espérances ; ma mère elle-même me disait qu'elle ferait, au besoin, de la couture pour m'aider à achever mes études au Conservatoire. Mon père ne pensait qu'au prix de tragédie que je pouvais remporter. Et nous nous disions quelquefois, en soupirant : « Ah ! si l'on avait un engagement à la Comédie-Française ! » Pauvres parents, ils n'ont pas eu le temps de voir tous mes déboires. Maman devait mourir cette année-là, et avant ma dernière année de Conservatoire, mon père la suivait, j'étais seul. Orphelin. Très pauvre.

Et, le jour où je comptais bien enlever mon prix au concours et où je n'obtins qu'un dernier accessit — *ex æquo* avec trois rivaux — je me dis que mes vieux étaient peut-être plus heureux où ils étaient, n'assistant pas à l'écroulement de mes espérances. Quelle journée ! Je voulais m'aller jeter à l'eau en sortant du Conservatoire. Le second prix — il n'y avait pas de premier prix — c'était Lévy... Lévy-Sully, qui a depuis joué au boulevard... Le premier prix de femmes, Mlle Périga... Encore du boulevard... Je n'étais pas jaloux de leur succès, mais j'étais désolé de mon échec... Je me disais bien pour me consoler : « Ce n'est pas ta faute, Brichanteau, c'est la jalousie de M. Beauvallet qui te poursuit : il a dû dire, dans les notes soumises au jury — oh ! ces notes ! — que tu n'avais que de la voix ! C'est lui, c'est ton professeur et rival qui te condamne !

Tout de même, j'étais désespéré et je ne pus m'empêcher d'aller droit à M. Auber quand je le rencontrai, deux jours après, dans la cour, pour lui dire — ah ! ma foi, pour lui gueuler :

— Monsieur Auber, c'est une injustice ! une iniquité !

Je le vois encore, M. Auber. Petit, souriant, avec un pardessus couleur café au lait. Pour toute réponse, il me demanda :

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans!

— Eh bien, fit-il en souriant, vous en verrez bien d'autres!

Il avait raison : j'en ai vu bien d'autres. Les injustices, c'est le pavé de la vie. Mais j'en avais assez du Conservatoire. J'en avais



Je voyais M. Auber s'agiter sur son fauteuil. (Page 420.)

trop. Je jurai que je ne remettrais plus les pieds dans cette *boite* et, en effet, je n'y revins pas. J'ai eu tort. Si j'étais resté, j'enlevais, l'année suivante, le premier prix à Van Oven..., Émile Van Oven.... que vous ne connaissez, ni vous ni moi, et qui a pourtant été lauréat de la tragédie comme tant d'autres! Van Oven! il n'est pas plus arrivé que Brichanteau, Van Oven! Je cédai à un légitime mais imprudent mouvement de colère et, au lieu de rentrer dans la classe de M. Beauvallet, je courus les hasards des chemins et des engagements à la belle étoile de l'Art!

(A suivre.)

Jules Claretie,
de l'Académie Française.



LA DAME AUX YEUX VIOLETS

M. de Cennes se mariait le lendemain.

A quarante ans, célibataire sceptique et blasé, l'amour l'avait touché de sa grâce. Il épousait Mlle d'Alduze, une grande et blanche jeune fille, aux yeux couleur de mer et aux cheveux de soleil. Toute sa personne exhalait un charme rare : elle avait l'éclat d'une fée du Nord, étant Norvégienne par sa mère. M. de Cennes raffolait d'elle, depuis qu'ils s'étaient rencontrés, aux grandes chasses d'automne, chez la marquise de Sincever, et, malgré sa terrible réputation de viveur trop aimé des femmes, les Adulze avaient consenti à un mariage que désirait passionnément leur fille unique, Edwige.

M. de Cennes, prêt à se rendre à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, où il entrerait pour la dernière fois en fiancé, souleva le rideau de la fenêtre sur la nuit, et aperçut, devant la marquise, les lanternes de son coupé, attendant. Jetant alors un coup d'œil dans une glace, il se contempla, grand et mince, très correct en habit, le visage pâle, éclairé d'émotion souriante.

Il étendait déjà la main vers son pardessus de fourrures, quand la tenture se souleva, devant le valet de chambre qui, sur un plateau d'argent, présenta le courrier de neuf heures.

Le comte, machinalement, lut un télégramme, des lettres de

félicitations. Restait un faire-part encadré de noir qu'il n'ouvrit pas tout de suite, par égoïsme un peu superstitieux, la nouvelle d'une mort, fût-ce celle d'un indifférent, risquant de diminuer son bonheur, si complet. Il déplia pourtant le papier; et ses yeux, subitement penchés sur le nom mortuaire, s'agrandirent entre ses paupières, tandis qu'une expression douloureuse tirait les coins de sa bouche :

— Oh! pauvre Antonie!

Il regarda de plus près, vérifia le nom, l'âge, le lieu, la date; puis ses bras retombèrent et, tout debout, gauche et navré, en mondain heureux que désarçonne l'imprévu, il répéta :

— Pauvre, pauvre!...

Si intense fut l'évocation qu'il en oublia tout, son mariage, l'heure et sa fiancée qui l'attendait.

Celle qu'il appelait Antonie, d'un petit nom demeuré cher à ses lèvres, Mme de Jade pour le monde, ressuscita des limbes du passé, sous le voile de poussière fine qui cendre les traits des disparues. Il revit, en sa pâleur étrange, sous ses bandeaux frêles, glissant sans bruit, presque immatérielle, la voix et le geste vagues, l'amie qu'en des jours heureux il avait, pour le mystère de son être et la grâce indécise de ses yeux, surnommée : « la Dame aux yeux violets! »

Bizarre comme elle, ce nom! et suggérant bien le charme fuyant de son visage, de son regard surtout, distant et triste, où l'iris bleu-pensée de l'œil se teintait d'une fumée, comme des lointains lilas à l'aube!

La dame aux yeux violets! Mme de Jade! Une des grandes passions oubliées, hélas! de sa vie... Et le comte, très ému, revécut l'autrefois de cette tendresse, l'énigme de cette femme sombrée depuis longtemps dans la folie, et depuis hier, dans la mort.

Il voyait se dresser, dans une clarté de bal, au milieu des lustres et des fleurs hivernales, sa première rencontre avec Mme de Jade, dix ans auparavant. Revenant d'un voyage en Orient, ébloui de soleil, charmé par la langueur exotique de femmes ambrées, il restait frappé d'admiration devant la fragile blancheur, la beauté de rêve et de silence de la singulière créature. Il se faisait présenter à elle et à son mari, haute et sombre figure de pro-

cureur général, homme à voix coupante, aux gestes durs, annonçant le despotisme absolu et l'intraitable orgueil.

Alors déjà, la désagréable poignée de main qu'il échangeait avec le magistrat aurait dû l'avertir d'une méfiance. Mais une force irrésistible l'entraînait vers la jeune femme aux regards fluides. Avait-elle de son côté subi le même coup de foudre qui terrasse les cœurs? En quittant l'ambassade d'Angleterre, où se donnait le bal, tous deux sentaient s'engager leur vie.

Leur flirt s'engagea intense, sous un masque de correction. Ce fut, pour lui, le jeu discret et profond qu'un respect dissimule. Pour elle, l'aveu tacite et reconnaissant qui palpite en frôlements d'éventail, se plie en taille souple et ferme, aux bras du cavalier qui valse. Puis les demi-mots, les roses de corsage qui parlent, les regards qui se taisent et n'en sont que plus éloquents : un jour, enfin, les lettres : tout ce qui s'écrit et n'ose se dire, les supplications et les refus, l'incertain de deux cœurs aspirant au bonheur et voulant, sans l'oser, s'unir, malgré les périls, le monde, la loi!

Le Grand Prix, dispersant les salons, interrompait l'idylle mondaine. Mme de Jade, heureusement, allait dans ses terres de Bretagne, où son château confinait presque à celui d'une tante de M. de Cennes. Là, grâce aux réceptions d'été, à travers les parties de lawn-tennis, les promenades en mail-coach, les heures de barque sur un étang fleuri, l'amour s'épanouissait en eux plus ardent, plus vivace, retrempé dans l'air pur des bois, fouetté au vent des galopades botte à botte, sur les chemins verts.

Malgré la violence de leurs sentiments, une fierté les gardait de mal faire ; peut-être aussi la présence de M. de Jade, qui les surveillait, glacial et muet. Mais le procureur général dut s'absenter. L'automne déjà rouillait, par places, les arbres, infiltrait partout sa langueur perfide. Avec le parfum amer des roses défaillantes, un levain d'ivresse s'exhalait mortellement des cœurs. Mme de Jade revêtit à ce moment un caractère de beauté plus mystérieuse encore, en harmonie subtile avec les choses. Comme l'oiseau couleur du temps, elle refléta la mélancolie d'octobre. Elle apparut troublée comme cette saison de fièvre. Ses yeux violets se brouillèrent d'un songe ; elle pâlit ainsi que les fleurs fanées ; sa robe, dans le parc, bruissait à la façon des feuilles mortes.

Tant d'étrangeté indéfinissable émanait vraiment de son main

tien, de son dire et de ses silences même, sans qu'on sût s'expliquer en quoi, que, moins épris, ou de nerfs plus inquiets, M. de Cennes n'eût pu se défendre de doute et de malaise, à la voir si ressemblante et, pourtant, si contraire aux autres, donnant la sensation qu'elle était au delà ou à côté de la vie, inspirant on ne sait quels pressentiments tristes et vagues, comme ces femmes en qui, sous un air de santé, on redoute une hérédité morbide.

Mais, fût-ce pour ce charme pénétrant — ou malgré? — il n'en pressa que plus éperdument sa conquête; et, à la veille de leur rentrée à Paris, Mme de Jade et M. de Cennes devinrent amants.

Huit jours plus tard, le comte apprenait que son amie venait d'être internée comme folle dans une maison de santé.

Bouleversé, se refusant à croire à une catastrophe que leur dernière entrevue, l'avant-veille, ne laissait en rien pressentir, il courut chez M. de Jade. Là, à force d'argent, il fit parler les domestiques, n'en tira rien, sinon que des scènes violentes s'étaient élevées entre le procureur général et sa femme, à la suite desquelles Mme de Jade, dans un état de surexcitation extrême, avait, sur le rapport des médecins et le visa du préfet de police, été dirigée sur la maison du célèbre aliéniste, le docteur R...

Il fallait à M. de Cennes une explication : il l'eut. M. de Jade, qui descendait précisément de voiture, le salua avec gravité en disant :

— Je venais de chez vous, monsieur !

Et il l'invita à remonter dans le grand cabinet de travail aux cloisons de chêne assombries, dans lequel il avait coutume de donner ses audiences. Là, très pâle, le magistrat, d'une voix froide comme un arrêt de mort, déclara :

— Monsieur, vous êtes l'amant de ma femme. Je pourrais vous tuer, je pourrais vous traîner en prison avec les voleurs. Je préfère vous livrer à vos remords et à votre propre mépris. Vous avez abusé d'une malade, d'une inconsciente, d'une folle. Mme de Jade était, hélas! irresponsable !

Le tonnerre tombant sur la tête du comte ne l'eût pas étourdi autant. Lui, si brave devant une épée, bégaya comme un enfant.

— Vous êtes libre de vous retirer, Monsieur ! ajouta le procureur général ; je juge même superflu de vous réclamer les lettres que vous avez pu recevoir : elles sont pour moi non avenues ; c'est l'œuvre d'une aliénée.

Et il souligna ces mots d'un rire sarcastique et forcé, si insultant, que M. de Cennes, révolté, comprit tout à coup. Ah ! l'atroce, l'exquise, la géniale vengeance ! Il savait bien, ce mari outragé, que sa femme n'était pas folle, ne pouvait l'être devenue si subitement. Mais, sitôt qu'il avait surpris l'adultère, en tyran orgueilleux et sauvage, en tortureur savant, la sachant d'âme débile, de raison frêle, après l'avoir affolée par les reproches et les menaces, la peur du scandale, l'effroi de mourir, il l'avait livrée à des médecins trop prompts à juger les apparences ; et maintenant, enfermée avec les folles, elle risquait — sans doute l'espérait-il — de devenir très réellement folle !

M. de Cennes entrevit la profondeur d'un châtiment aussi raffiné. En son indignation, l'idée d'un duel, d'un meurtre, traversa son cerveau. Mais M. de Jade vit l'éclair rouge qui passait dans ses yeux et, frappant sur un timbre, il dit au valet accouru :

— Reconduisez monsieur !

Démarches, influence, prières, provocations du comte, se brisèrent contre un mur : Mme de Jade était bien folle.

L'était-elle déjà ? Le devint-elle, comme il le crut toujours ? Elle resta folle depuis. Il put même s'en convaincre. Admis à visiter le pavillon où on la gardait, il la vit, Ophélie blême, lui parler sans le reconnaître, rire et divaguer comme en rêve, et il emporta la vision inoubliable de ses yeux où flottait une brume d'âme absente.

Pendant des années, depuis, son cœur malheureux avait traîné de pays en pays, d'aventure en aventure, jusqu'à ce que, la résignation et l'oubli le calmant à la longue, il se fût dépris de la pauvre absente, au point de ne plus songer qu'elle existât encore ; et il fallait que ce faire-part, envoyé par hasard, — M. de Jade étant mort depuis longtemps, — tombât dans son bonheur nouveau, au seuil de son union avec une pure jeune fille, afin de lui rappeler l'amertume et la honte de sa faute, aussi coupable que cruellement expiée !...

L'heure passait, et M. de Cennes ne se levait toujours point

du fauteuil où il était plongé, le front dans ses mains, en proie à une âcre rêverie.

Cette mort, si banalement apprise, le poursuivait d'un blâme aigu. Un examen de conscience, à la veille des devoirs impérieux qu'il allait contracter en se mariant et exiger en retour de sa jeune épouse, lui assombrit l'esprit d'un soupçon de représailles. Il pensa à cette vertu et à cet honneur féminins, trop fragiles, dont il allait assumer la garde. Et tandis qu'une involontaire anxiété lui faisait dresser la tète et rencontrer du regard un christ d'ivoire précieux, en croix au mur, une voix basse, faible comme celle de la morte aux yeux violets, lui souffla en reproche la parole biblique :

« Ne fais point à ton prochain ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même ! »

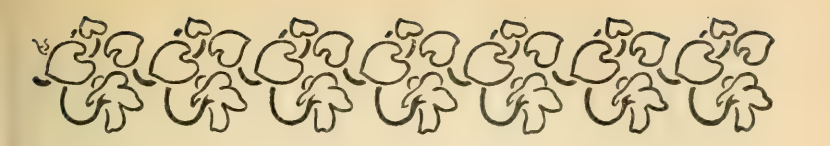
Il soupira longuement. Et, au souvenir de Mlle d'Alduze qu'il aimait, il eut peine à croire à son bonheur immérité, que c'était vrai, qu'il se mariait demain.

Pour s'en convaincre, il secoua le passé, d'un haussement d'épaules impuissant et triste. Il prit son chapeau, enfila sa pelisse et ses gants, et, descendant vivement l'escalier, il réveilla son cocher, qui dormait sur le siège, en lui jetant cet ordre :

— Hôtel d'Alduze, grand trot !

Paul MARGUERITTE.





MARS

Mars est le mois trompeur, le mois des giboulées,
Il nous ramène encor le givre et le grésil;
Le froid a fait mourir nos oiseaux du Brésil,
Il a sur ton balcon flétri nos giroflées.

Le vent souffle, et la pluie inonde les allées;
Les arbustes en fleurs sont peut-être en péril,
Que faire? en attendant le gai soleil d'avril,
Nous demeurons chez nous, par crainte des gelées.

Mais bien souvent aussi le logis n'est pas sûr :
Nous rêvons de l'hiver, quand le ciel est moins pur;
Morose à tes côtés, la tristesse m'effleure;

Et toi dont le sourire est si doux à mes yeux,
Je ne sais trop pourquoi tu changes à toute heure,
Plus variable encor par ce mois pluvieux.

Antony Valabrègue.



L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

TUYAU DE POÊLE

MAGNÉTISME ET SPIRITISME — COLLECTIONOMANIE

I

Que de choses anciennes et nouvelles ! Que de choses pour solliciter l'attention des curieux !

Le tuyau de poêle, les ventes des grandes collections, le spiritisme et le magnétisme.

Le tuyau de poêle ! il n'est pas beau, chacun sait cela. Il est vieux comme Hérode — puisqu'on le voit figurer sur des bas-reliefs assyriens — et cependant, comme nous le portons, je veux dire en soies collées sur carton, il n'a pas les cent ans voulus pour avoir droit au titre de centenaire. Je crois l'avoir assez clairement démontré dans le *Figaro* pour ne point reprendre ici, à nouveau, cette thèse.

Nos ancêtres ont eu le tuyau de poêle mou, en feutre, en castor ; nous avons le tuyau de poêle dur. Serions-nous plus solides pour cela. J'en doute ? Sous Louis XVI et sous la Révolution les femmes le portèrent ; elles le reprirent en 1814 sous l'influence du tromblon militaire ; elles ont essayé, cette année même, de le

faire revivre. Irait-il, par hasard, se réfugier chez les femmes au moment où les hommes secouent sa ridicule tyrannie, je veux dire prennent la liberté grande de porter d'autres coiffures sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on?

En somme, la coiffure aux formes hautes est la coiffure naturelle. Et la preuve c'est qu'elle a été la plus généralement admise tant que l'homme n'a pas eu recours aux cheveux postiches. Du jour où la perruque apparaît, on commence à rabaisser, à rétrécir, à raccornir le chapeau; les rebords se retroussent jusqu'à ce que les ailes mangent entièrement le fond, et le tricorne prend naissance. Le tricorne, d'abord grand — il est dit, alors, *à trois gouttières*, — et finalement minuscule — il s'appelle *le lampion* — le tricorne, qui se place plus souvent sous le bras que sur la tête. Mis au monde pour la perruque, il disparaît avec elle, et l'on s'empresse de revenir au tuyau de poêle sans cesse critiqué, mais toujours porté.

Pauvre haut de forme, tantôt évasé, tantôt pointu, tantôt coniforme; tantôt véritable tuyau de cheminée, tantôt chapeau de paille; plat ou relevé; aux ailes minuscules ou aux ailes protectrices.

Pauvre haut de forme, accablé par l'argot d'épithètes plus ou moins irrévérencieuses : *pot de chambre*, *tromblon*, *bosselar*, *bobine*, *tube*, *boisseau*, *décalitre*. — Consulter à ce sujet le tout récent *Dictionnaire d'argot* de MM. Lermina et Leveque.

Et cependant, il a eu ses jours de gloire; il a coiffé des souverains, il abrita même l'auguste tête du grand Empereur et connut avec Louis-Philippe les douleurs de l'exil.

Il a servi, lui, si honnête, si innocent, de porte-drapeau à des opinions politiques, il a été libéral ou réactionnaire. Suivant les partis représentés, il a arboré des formes spéciales; il s'est appelé *murillo* ou *bolivar*, *caussidière* ou *gourdins réunis*; il a même été nettement séditieux ou franchement policier.

Séditieux! Si l'on parcourt la folie-vaudeville de Brazier, Melesville et Carmouche, représentée le 27 janvier 1832 sur la scène du Vaudeville, on verra que le chapeau à trois cornes, dit *à la Bonaparte*, fut, lui aussi, séditieux, vu sur la tête d'un pauvre employé à 2,400 francs.

« Au nom du ciel », dit Baluchard, en cette pochade, « donnez-moi un chapeau qui m'aille bien et ne blesse personne! Qui ne

porte aucune atteinte à la religion, à la liberté ; un chapeau inoffensif qui ne soit d'aucune couleur. »

« Vous m'embarrassez », lui répond Lenoir, « ils sont tous gris ou noirs ».

« Enfin, vous comprenez », conclut Baluchard, « un chapeau qui ne dise rien. »



COSTUME PARISIEN (1823)
Redingote de castorine bordée d'un galon de soie. Pantalon de cuir de laine. Gilet de casimir. Chapeau tromblon.

Et à une époque où tout avait sa signification ce n'était point chose facile.

Pauvre Baluchard ! Il fallait venir de nos jours, quoique, cependant, bords plats et bords relevés parlent d'eux-mêmes.

Chapeaux neufs de toutes formes, chapeaux luisants comme un miroir — aux huit reflets classiques, — chapeau présidentiel servant de modèle aux règles du *chic*, tout cela apportera sa contribution à l'histoire du chapeau, — cette histoire si souvent dessinée par Cham et les caricaturistes de son école, de 1850 à 1865 ; tout cela se retrouvera quelque jour sur des photographies accusatrices, comme le tromblon de Napoléon III ou de Metternich.

Chapeaux, chapeaux à vendre! criait la marchande d'habits, elle-même coiffée d'un tube aux allures invraisemblables, alors que la chapellerie n'avait pas encore inventé les 3-7 ou les 4-8.

Disparue, aujourd'hui, la classique brocanteuse !

Où vont les vieilles carcasses, où vont les vieilles soies ? Parbleu, comme tous les arlequins, chez des redresseurs, chez des pareurs à neuf!

C'est égal, comme toute chose, le *yau de poêle*, depuis 1761, a fait du chemin. Plus de corporations pour saisir les chapeaux de

soie contraires à l'ordonnance, pour discuter sur le *poil* des coiffures — c'est ce qui arriva, alors, au sieur Prevost, chapelier de la rue Guénégaud, — plus de tribunaux pour condamner à l'amende les Anglais ainsi coiffés — c'est ce qui arriva en 1797 au John Bull dont, sans doute, on a voulu célébrer le courage et le martyre.

Têtes et corps sont libres : il n'y a plus de bastilles.



MODES DE PARIS (1843)
(Extrait du *Petit Courrier des Dames.*)

II

Le spiritisme au théâtre, et porté sur la scène, par un *medium* encore, un *medium* dessinateur à qui nous devons la maison de Mozart, la maison de Zoroastre et même la maison du Christ — architectures nouvelles et non sans originalité pour la rue Réaumur. Ça, c'est une nouveauté, non pas que le magnétisme n'ait été, souvent déjà, caricaturé, chansonné, ridiculisé sur les planches, mais pour la première fois il va se servir de ces planches comme de tréteaux à l'usage d'expérience publique ou tout au moins, de controverse.

La caricature, depuis Mesmer, n'a laissé passer aucun personnage, aucun fait, dans ce domaine, sans les cribler de traits satiriques. Tout, du reste, paraît se prêter merveilleusement aux images irrévérencieuses depuis le baquet jusqu'à l'actuel petit balai de Victor Hugo, sans oublier les tables tournantes et l'armoire des frères Davenport. Baquet, tables, armoire, trinité bizarre qui semblent répondre à certaines folies humaines momentanées !

D'abord on fut violent ; les magnétiseurs — Mesmer et ses élèves — étaient comparés aux ânes, déguisés en ânes, — *la revanche du bon sens* — puis le rire et la satire lancèrent contre les manifestations spirites Cham et Daumier ; Cham, avec ses petites vignettes qui constituent toujours une sorte de chronique illustrée, Daumier avec ses images qui resteront comme autant de tableaux de mœurs, représentant les différents peuples de la terre occupés à faire tourner les tables.

En 1815, les *Annales du Ridicule* écrivaient ce qui suit au-dessous d'une vignette figurant un âne qu'on est en train de magnétiser :

« Le docteur se place en face de l'âne, lui prend les sabots des jambes de devant. Au bout de quelque temps, il les abandonne et place, durant deux ou trois minutes, ses mains sur les épaules de l'animal, les descend jusqu'aux jarrets, puis les replace au-dessus de la tête pour les ramener aux genoux. Ces opérations sont réitérées plusieurs fois, bientôt l'animal fait un long bâillement.

« Bravo ! s'écrie le docteur plein de joie, nos facultés commencent à être en rapport. Il continue ses passes et magnétise à grands courants.

« Cependant l'âne ferme les yeux ; le docteur nous le fait remarquer en nous observant que cet état correspondait au somnambulisme. Mais comment dépeindre sa joie lorsqu'il l'entendit braire !

« Il nous dit que c'était la première fois que l'âne rompait le silence et nous assura que si on pouvait interpréter ce langage, il ne doutait point qu'il n'exprimât des choses fort spirituelles ».

Histoire digne de l'époque où l'on s'amusait aux calembredaines sur le magnétisme *âne... imal*.

Après l'aimant, les tables. L'aimant exerçait sur toutes choses une attirance particulière ; les tables, elles, firent, en tournant,

tourner toutes les têtes. Tout tourne, tourne, tourne. Et l'on était tout fier d'avoir découvert que, comme la terre, les tables elles aussi, tournaient.

« Ah ! mon Dieu, voilà le piano qui tourne... mais aussi,



UNE SCÈNE DE MAGNÉTISME.

LE MAGNÉTISEUR, *d'une voix forte.* — Passons au tour de carte. Voyons, mademoiselle, que tiens-je ?

LE SUJET. — Une carte.

LE MAGNÉTISEUR, *triomphant.* — Hein !!!

LE VIEUX MONSIEUR, *bégayant.* — Sur la foi, la foi de vos... par les, je crois au magnétisme... a... a... nimal... Mais mademoiselle peut faire mieux que cela !

LE MAGNÉTISEUR. — Sans doute, et la preuve la voici : Mademoiselle, veuillez préciser carte.

LE SUJET. — C'est le roi de cœur.

L'homme chauve sourit avec incrédulité, le sujet se plaint de violents maux de tête.

LE MAGNÉTISEUR. — J'étais sûr que le sujet éprouvait des contrariétés... [illegible] Elle a perdu la carte.

LE MONSIEUR. — Vos tours... vos tours... sont ra... ra... vissants !

LE SUJET. — Dieu ! que ça m'embête !

Caricature de PLATIER (*Le M*[illegible], 2[illegible] mars 18[illegible])

quelle imprudence de jouer dessus à quatre mains, » dit la légende d'une vignette de Cham.

Et partout, au salon, à la cuisine, les tables tournaient, c'était une fureur comme autrefois le kaléidoscope ; en justice, elles faisaient mieux, elles levaient le pied

« — Jean, vous êtes donc sourd? » crie un bourgeois à son domestique, « je vous sonne au moins depuis trois quarts d'heure.

« — Monsieur, je suis à vous dans cinquante-cinq minutes, le temps de faire tourner cette table. »



— Alors vous croyez aux spirites?
— Dam! une fois dans l'obscurité, j'ai reçu une trépignée!!!.. et puis j'ai payé trente francs! Ecoutez donc!
— Et madame?
— Les esprits lui ont seulement tapoté doucement les joues.. Vous comprenez une femme... enfin! (Caricature sur les frères Davenport. *Charivari*, 1865.)

« — Eh bien, mon ami, à quoi penses-tu donc de te relever comme ça au milieu de la nuit, serais-tu indisposé?

« — Tais-toi, je crois avoir été appelé par ma table; quand elle frappe du pied, c'est signe qu'elle s'impatiente. »

Magnétisme, spiritisme, tours de carte, tout cela se tenait.

Et sur le théâtre, — c'était inévitable, — les tables tournèrent aussi, Champfleury et Eugène de Mirecourt aidant. Le 22 mai 1853, les Variétés donnèrent, pour la première fois, cette « expérience de magnétisme, en un acte, mêlée de couplets ».

En 1815, on avait déjà vu *la Magnétismomanie* de Vernet; puis ce furent *Urbain Grandier* et *les Frères corses* d'Alexandre Dumas père, le *Joseph Balsamo* d'Alexandre Dumas fils, *Irène ou le Magnétisme* de Scribe et Lockroy, *le Magnétisme en Chine*, *l'Esprit frappeur ou les Sept merveilles du jour* de Clairville et Cordier. De 1848 à 1855, cela donnait ferme. Et de nos jours, les histoires de maisons hantées ont fait naître quelques vaudevilles comme *les Esprits des Batignolles*, de Busnach, joués en 1873.

Après l'image, après le théâtre, le roman. Alexandre Dumas, Balzac, Théophile Gautier se mirent de la partie avec *Balsamo*, *Louis Lambert* (1832), *Spirite* (1866). *Balsamo*, comme on l'a dit fort justement, prépara les voies à tous les charlatans du spiritisme, aux tables tournantes, aux esprits frappeurs, qu'ils se soient manifestés au salon ou à l'office, rive droite ou rive gauche, aux Batignolles ou à Montparnasse. Et tout cela finit par nous amener les frères Davenport et leur armoire destinée, disait assez spirituellement Cham, à enfermer les vestes par eux remportées.

Bref, ancêtres, dans tous les domaines, du *Spiritisme*, de Sardou, qui, soit dans un sens favorable, soit dans un sens caricatural, popularisèrent depuis le commencement du siècle les doctrines magnético-spirites et les tours de passe-passe des thaumaturges.

III

Rue Drouot, Hôtel de messieurs les commissaires-priseurs. Entrons; c'est le moment, c'est l'instant. Vente Vever, ventes de Goncourt, aux catalogues richement illustrés, — du document qui restera, — vente du baron Pichon. Une vraie trinité royale!

Et, elle aussi, la curiosité n'est pas née d'hier. Elle est même plus ancienne que le tuyau de poele, et elle prêta souvent aux satires des crayonneurs et des pamphlétaires. Curieux, amateurs d'antiquités, bibliophiles, bouquinistes, autant de types ayant revêtu, suivant l'époque, des caractères bien particuliers. Il y eut aussi des passions, des monomanies régnantes. Telle époque s'engoua des pièces d'histoire naturelle et des cailloux romains; telle autre fut pour la gravure en couleurs, alors qu'une troisième parut se complaire de préférence dans les livres richement armoriés; alors qu'une quatrième méprisera tout ce qui n'est pas peinture.

En une image restée célèbre : *Une vente de tableaux à l'Hôtel des Commissaires-priseurs*, Daumier a fixé de façon amusante l'exposition préalable, la vente, toutes les péripéties de l'objet d'art mis aux enchères. C'est l'aboyeur, type classique s'il en est, qui crie :

« — Un lot cinquante dessins et croquis de différents maîtres... Mise à prix : trois francs quinze centimes.



LA SALLE DES VENTES.

(D'après une lithographie de la Restauration.

« — Messieurs, le cadre seul vaut cent écus... Il y a marchand à vingt-deux francs... Suivez les enchères. »

Et le public, plus ou moins emballé, de suivre les enchères plus ou moins sérieuses.

Mais la salle des ventes si souvent observée par Daumier, c'était celle que chacun de nous peut voir; il en est une, antérieure, moins bien aménagée, que fait revivre la lithographie de la Restauration ici reproduite, et où tout se passait en famille, un peu comme dans les ventes de province. Tableaux, estampes, livres virent là, de même façon, le feu des enchères, mais le goût de la collection n'était pas alors répandu au même degré. C'était

encore, pour ainsi dire, les cabinets des curieux, n'intéressant pas au delà d'un public fort restreint.

A la vérité, la collectionomanie, qui a passé par tant de phases diverses, est de date plus récente. Longtemps on fut à l'antique, au classique; il fallait être au moins Grec ou Romain pour intéresser. La gravure elle-même n'était que d'un attrait secondaire en présence des poteries, des vieux morceaux de buires ou



— Mon cher, il faut être amateur d'art; c'est le genre, on a chez soi une foule d'objets précieux qu'on met en evidence. Voici une collection... tout cela provient de mon cabinet.
(Caricature de PLATTEL, *Charivari*, 1847.)

de vases, et sous le second Empire encore, les guerres de Chine, la création du musée Campana, donnèrent un nouvel essor à la potichomanie. Pendant ce temps, les admirables gravures du XVIIIe siècle, les dessins originaux des Boucher, des Eisen, des Saint-Aubin, des Moreau, des Gravelot, des Binet, tous ces maîtres qui ont figuré en si grand nombre à la vente de Goncourt, restaient oubliés, méconnus, ne rencontrant que quelques rares admirateurs.

Depuis lors, on a fait du chemin, je veux dire que des époques considérées comme trop rapprochées par la génération de 1840 sont entrées profondément, pour nous, dans le domaine du passé

et que même des choses actuelles, sous leurs formes les plus populaires, dans leurs manifestations les plus vulgaires, sont devenues matière à collection.

L'art et la valeur historique ancienne entraient, autrefois, seuls en ligne de compte ; aujourd'hui, le document a donné de l'importance à tous les objets quels qu'ils soient. La caricature de Plattel demanderait à être changée en ce sens qu'au lieu de gens collectionnant des pièces de cabinet, ce sont les chiffonniers de la collection qu'il faudrait représenter sauvant du naufrage pour les placer dans leur hotte jusqu'aux papiers informes distribués dans la rue.

Après tout, quand il s'agit de reconstituer l'histoire, ces documents valent bien les autres.

John Grand-Carteret.



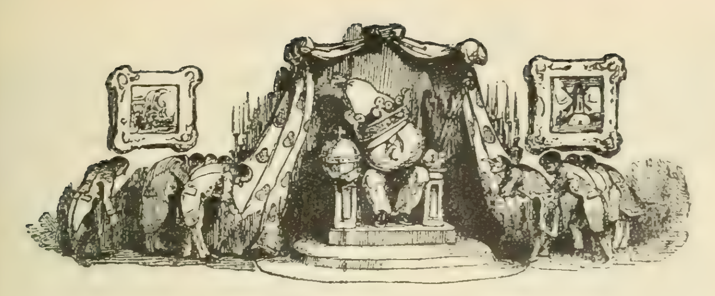
— Comment, Monsieur Prud'homme, vous transformez votre appartement en musée Campana ?

— Oui, madame, et à l'avenir, vous me ferez l'amitié d'adopter le peplum et le cothurne.

(Caricature de Darjou, *Charivari*, 1865.)

Le Gérant : F. Juven.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 55.2.97.



Une page du *Charivari* : la poire royale.

MILIEU DE SIÈCLE

MÉMOIRES D'UN CRITIQUE

Se raconter c'est aussi raconter son époque; se peindre c'est souvent peindre ses contemporains. Les auteurs de Mémoires n'ont point de meilleur titre ou de plus valable excuse. Si l'on faisait de propos délibéré ce qu'ils font presque toujours à leur insu, cela offrirait peut-être quelque intérêt. Convenons que moi voudra dire nous, *et le moi cessera bientôt d'être haïssable : on ne verra plus en lui que le document sincère et le témoignage parlant.*

I

L'ÉDUCATION DE LA FAMILLE

Les écrivains au temps de Louis-Philippe ont beaucoup médit de la bourgeoisie. Les révolutionnaires l'ont excommuniée, les romantiques l'ont bafouée. La plupart des hommes de ma génération, bourgeois comme moi et fils de bourgeois, parleraient probablement de nos pères avec plus d'indulgence. Pour moi, si je devais adresser un reproche à cette bourgeoisie, ce serait au sujet de son indifférence, de son trop grand détachement en ce qui touchait à l'intérêt général. J'ai été élevé dans un milieu cul-

tivé, distingué. Mon père était, avec Senard et Frédéric Deschamps, l'un des plus brillants avocats du barreau de Rouen. Ma mère avait l'esprit vif, juste et ferme. Je ne me souviens pas de les avoir entendus échanger entre eux quelques mots sur les questions qui nous troublent tant aujourd'hui. Même remarque pour les amis qui fréquentaient la maison. Tout ce monde, fort jeune encore, trop insouciant sans doute, mais très aimable, était d'une grande gaieté. On se visitait beaucoup, on se réunissait sans cérémonie. On dansait presque tous les soirs. Chez nous, mon père, qui faisait office d'orchestre (il jouait très bien de la flûte), trouvait pourtant moyen de se mêler aux danseurs. La chansonnette comique et la romance sentimentale alternaient, et l'on se trouvait avoir passé bien innocemment d'agréables soirées.

Nous devions être abonnés à quelque journal de la localité, mais on ne recevait régulièrement à la maison qu'une feuille parisienne, *le Charivari*. C'est là que je lisais avec ébahissement les questions posées par M. Dupin au chancelier Pasquier et les étonnantes réponses de celui-ci : « Qu'est-ce que dit le pain quand on le coupe? — Il diminue (il dit minue). — Quelle est la nation qui a inventé les gants? Ce sont les Carthaginois. — Pourquoi ? — Parce qu'ils craignaient les Romains (l'air aux mains). » Et autres calembredaines de même farine. On n'était pas alors difficile sur la plaisanterie, et l'on goûtait fort les trois hommes d'État du *Charivari*, comme ils s'intitulaient, Altaroche, Albéric Second et Albert Cler.

La fête du roi au 1er mai et la célébration des journées de Juillet, 27, 28, 29, qu'on appelait *les Glorieuses*, n'excitaient ni enthousiasme ni hostilité. Mon père avait été cependant presque un combattant de Juillet. Il s'était mis en marche avec un certain nombre de nos compatriotes sous les ordres du général Pajol, pour aller assiéger Charles X à Rambouillet, et même afin d'entretenir l'ardeur de ses compagnons de route, il avait composé un hymne patriotique, la *Rouennaise*, très pâle imitation de la *Parisienne*. La colonne n'alla point jusqu'à Rambouillet. Elle revint sur ses pas en apprenant l'abdication de Charles X. C'est à cette promenade inoffensive que se borna la carrière militaire de mon père. Il n'y prit certes pas des goûts guerriers, car il se montra le plus réfractaire des gardes nationaux. Il fut même emprisonné pendant deux jours à l'*Hôtel des Haricots* de Rouen,

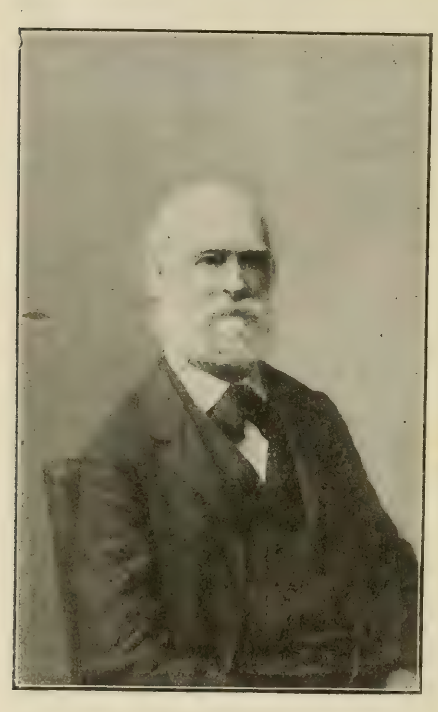
mais le règlement ne devait pas être bien sévère ; le soir du premier jour, ma mère et quelques personnes étant venues le voir, on organisa un quadrille dans la chambre du prisonnier. Un *captif*, qui gémissait dans une chambre au-dessous, se plaignit du tapage que nous faisions : « Eh bien ! dit mon père au geôlier, faites-le monter. » Ainsi fut fait, et il y eut un danseur de plus.

Telle était cette paisible époque, où les secousses de la politique ne retentissaient guère profond. Je note à peine deux ou trois circonstances par lesquelles la quiétude habituelle fut troublée : le bombardement de Beyrouth, l'émeute du 12 mai 1839, qui fit à Rouen une très vive impression. C'est alors que j'entendis prononcer pour la première fois le nom de Barbès. Enfin la mort du duc d'Orléans, qui arracha de véritables larmes à mes parents. Mais la grande émotion de mon enfance fut le passage des cendres de l'Empereur.

On a dit quelquefois, avec une apparence de justesse, que les d'Orléans et les partisans de cette famille n'avaient négligé aucun des moyens propres à entretenir ou à ranimer dans l'âme de la nation le culte de l'Empire. Comme exemples de cette disposition maladroite et sans toutefois les mettre sur le même rang, on a cité l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, et plus précisément le retour des Cendres qui raviva la légende de Sainte-Hélène. Je ne crois pas, et pour de bonnes raisons, que la maladresse ait été si grande. Il en rejaillit incontestablement quelque popularité sur la dynastie, et notamment sur le prince de Joinville. D'autre part, au milieu de l'indifférence générale qui caractérisait cette époque, — les discussions parlementaires et les émeutes parisiennes restant à la surface, — le souvenir de l'Empereur demeurait beaucoup plus profond et plus vif qu'on ne le croit communément. Sur la Restauration, qu'on n'aimait pas et que l'on estimait peu, je n'ai entendu dans mon enfance qu'un petit nombre de récits, tous favorables à l'opposition : les quatre sergents de La Rochelle, l'expulsion de Manuel, etc. Il n'en était pas de même quand il s'agissait de l'Empire. Dans la vie intime, dans les livres, au théâtre, le nom de Napoléon était une attraction dominante.

Le vieux grognard n'était pas encore un mythe. Que de soirées j'ai passées à écouter l'un de nos voisins raconter ses campagnes, d'Austerlitz à Waterloo ! Nous l'avions surnommé *le Bressan*,

parce que cet épisode revenait le plus fréquemment à sa mémoire et nous frappait toujours. Les chansons patriotiques de Béranger l'emportaient de beaucoup alors sur ses refrains égrillards ou anti-cléricaux. C'était presque avec recueillement que l'on chantait les *Souvenirs du peuple*, le *Vieux Sergent*, le *Vieux Caporal*, le *Cinq Mai*. Le premier ouvrage qu'on me donna pour mes étrennes lorsqu'on me jugea digne de m'élever à des lectures sérieuses et de quitter le *Télémaque*, fut l'*Histoire de Napoléon* par Norvins, en quatre volumes, que j'ai encore dans ma bibliothèque. L'*Histoire* illustrée de Laurent de l'Ardèche, où l'on voyait Bonaparte pointer lui-même une pièce d'artillerie au siège de Toulon, faisait également mes délices. Mais ma satisfaction fut au comble lorsque mon père m'emmena voir représenter un drame en cinq actes et je ne sais combien de tableaux, intitulé : *Napoléon*.



Jules Levallois.

Malgré les années écoulées, je n'ai de cette pièce oublié aucun détail. L'acteur qui remplissait le rôle de Napoléon n'appartenait pas à la troupe ordinaire du Théâtre des Arts. C'était une célébrité parisienne. On le nommait Gobert. Sa spécialité était de jouer les Napoléon, et je ne crois pas qu'en dehors de ce personnage il ait jamais obtenu un réel succès. Le fait est que, soit ressemblance physique, soit art de se grimer, il incarnait parfaitement l'Empereur. Combien le cœur me battit violemment lorsque je vis l'étudiant allemand Stabs s'approcher du souverain pour lui donner un coup de poignard! Et quelles larmes je versai lorsque, au tableau final, à

Sainte-Hélène, l'illustre prisonnier se faisait apporter le portrait du roi de Rome, en citant ce vers plus ou moins en situation :

> Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui

Avec quel plaisir j'aurais souffleté l'acteur chargé du rôle d'Hudson Lowe. Il s'était fait une tête affreusement laide. Je ne pouvais voir sans répulsion sa plate figure et ses cheveux rouge carotte.

A propos du théâtre et de Napoléon, voici un souvenir de la même époque, qui montre combien, en dehors de toute politique, l'impression napoléonienne était vivace. On jouait au petit Théâtre de Rouen, au Théâtre français, un mélodrame intitulé : *le Juif Errant*. La pièce, bien antérieure au roman d'Eugène Sue, ne comportait aucune visée antireligieuse. J'ai retenu les noms des deux auteurs : Maillan et Fontan. L'un d'eux avait eu son heure de notoriété, parce qu'à la suite d'une condamnation pour délit de presse, il avait été conduit, les menottes aux mains, avec un autre journaliste, Magalon, à la maison centrale de Poissy.

> Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
> Du moins à Poissy,

disait plus tard Béranger faisant allusion à ce fait.

Quoi qu'il en soit, ce *Juif Errant*, qui n'avait rien de subversif, se terminait par la réconciliation d'Ahasvérus avec le bon Dieu. Le drame fini, la toile se relevait pour une sorte de tableau, épilogue et apothéose, représentant l'intérieur du Paradis. On voyait, dans un décor de fond suffisamment éclairé, les anges, vertus, dominations, tout le personnel paradisiaque, parmi lequel saint Pierre introduisait le Juif réconcilié. Dieu-le-Père, au centre bien entendu, avait à sa droite Jésus-Christ et à sa gauche Napoléon en grande toilette d'empereur.

On comprend que lorsqu'il fut question, non d'une représentation théâtrale, dont je démêlais déjà le côté factice, mais d'un spectacle imposant en sa réalité, mon attente fut des plus vives, elle allait presque jusqu'à l'anxiété. On avait tant parlé de ce passage des Cendres, que j'avais une peur horrible de le manquer. Il fallut des négociations pour se procurer des places à un balcon sur le port. C'était en décembre et il faisait un froid terrible. Arrivés bien à l'avance, nous grelottions. L'attente, le

froid, tout fut oublié, tout cessa d'être, au moins pendant quelques instants. Le corps débarqué de la *Belle-Poule*, au Val de la Haye, avait été placé, pour remonter la Seine, sur un des bateaux à vapeur qui faisaient alors le service entre Rouen et Paris, la *Dorade*, je crois. Quel silence ! puis quelles clameurs ! puis quelle véritable effusion de tristesse ! Ce sont là des impressions inoubliables. Je ne pense pas, quoi qu'on ait dit, que ce spectacle ait fait beaucoup de bonapartistes. Le bonapartisme du coup d'État a eu des origines moins belles et moins nobles. Les d'Orléans n'ont point eu à pâtir de leur générosité en cette circonstance. On leur en sut gré alors et, en dépit de ce qui est arrivé, on ne doit point leur reprocher une initiative contre laquelle pas une voix n'aurait osé s'élever.

En dehors de la légende ou de Norvins, je connaissais parfaitement le règne de Napoléon Ier, grâce à la méthode que mon père employait pour m'enseigner l'histoire. Elle n'a jamais été usitée, à ce qu'il me semble, et je ne prendrais pas sur moi de la recommander. Toutefois elle a fort bien réussi. Cette méthode consistait à commencer par la fin, c'est-à-dire par l'histoire contemporaine, en remontant de règne en règne, de Louis-Philippe à Pharamond, de la France à la Gaule, de la Gaule à Rome, de Rome à la Grèce. En fait de livres d'éducation, j'avais l'excellent *Cours d'Études*, que Condillac a écrit pour l'infant de Parme, et les *Tableaux synchroniques* de Thouret, le célèbre constituant, destinés à l'instruction de son fils. Tout cela a été fort dépassé depuis, mais n'en reste pas moins très bon. Nous y joignîmes plus tard le *Manuel d'histoire ancienne* de Heeren et quelques pages de Rollin en son *Traité des Études*. Je lus aussi, à titre de divertissement, les *Vies des hommes illustres* dans l'adorable traduction d'Amyot. Cette lecture ne fit pas de moi, comme de Rousseau et de Mme Roland, un émule des héros grecs et romains, mais ce langage gaulois me fut un véritable enchantement.

J'ai su le français de naissance, je ne l'ai jamais appris. Mon père avait dans sa bibliothèque un assortiment de grammairiens : Lemare, Domergue, Girault-Duvivier (*Grammaire des grammaires*), Napoléon Landais. Il me les faisait lire, je m'arrêtais aux exemples qui m'amusaient, je sautais les règles qui m'ennuyaient et je me tirais tout de même des interrogations.

Mes parents parlaient très purement ; je parlais comme eux, voilà toute ma science. Quant à l'orthographe, il me suffisait d'avoir lu un mot pour ne plus l'oublier.

Si je n'ai su lire qu'à neuf ans, je me suis bien rattrapé. La lecture a été la grande et continuelle joie de ma vie. Il n'entrait pas chez nous de mauvais livres, et on me laissait tout lire. Cependant je n'ai jamais lu ce qu'on appelle des livres d'enfant, à moins qu'on ne range *Télémaque* dans cette catégorie. Ce pauvre *Anacharsis*, dont on dit tant de mal, me donna de l'antiquité un premier goût, qui ne devait plus s'éteindre. Un confrère de mon père me fit cadeau de Le Sage. L'avouerai-je ? Ce n'est pas *Gil Blas* qui me plut davantage. *Guzman d'Alfarache* et *le Bachelier de Salamanque* me divertissaient infiniment. Je dévorai aussi *Crispin, rival de son maître* et *Turcaret*, quoique de cette dernière pièce je ne comprisse pas tout.

C'était du théâtre ; il ne m'en fallait pas plus. Tout ce qui se rattachait au théâtre avait le don de me passionner. A douze ans je connaissais, par les *Annales théâtrales* et autres recueils de ce genre, les biographies des moindres acteurs et actrices de Paris. Qu'on ne s'étonne pas de cette érudition précoce. Mon père était très lié avec le directeur du Théâtre français, M. Houdard, qui possédait une fort belle bibliothèque dramatique. C'est là, le croiriez-vous, que je me lançai dans la *Correspondance* de Grimm et Diderot !

Je n'étais pas constamment dans la bibliothèque. Il venait beaucoup de monde chez Houdard, artistes, auteurs, acteurs, actrices. Quelques-unes de celles-ci voulaient bien s'intéresser à ce petit bonhomme qui lisait toujours. L'une d'elles me prêta les romans de Fenimore Cooper. Le directeur donnait souvent des dîners en l'honneur des auteurs ou des acteurs parisiens en représentation. C'était une fête pour moi d'entendre ces conversations si spirituelles, si gaies ! J'avais quelquefois des surprises.

Un jour, mon père me dit : « Nous allons dîner avec deux croque-morts. » Cette perspective me souriait médiocrement. Au dîner, je ne vis que deux auteurs parisiens dont le nom n'a pas entièrement péri, Ferdinand Langlé et Gabriel, causeurs aimables et de très bonne humeur. « Et les croque-morts ? dis-je ensuite à mon père. — Tu les as vus. »

Il m'expliqua que Gabriel et Langlé appartenaient à l'administration des pompes funèbres ; qu'ils étaient venus à Rouen pour

régler un grand enterrement et qu'on leur avait offert ce dîner afin de les égayer un peu.

Peu de temps après j'eus un étonnement d'un autre genre. Quoique déjà familiarisé avec les *trucs* du théâtre, je conservais encore quelques illusions. J'avais assisté à la représentation d'un drame très en vogue, œuvre de Victor Ducange : *Il y a seize ans*. C'est là que se trouve le fameux pont du Torrent, ce pont qui se rompt brusquement au moment où passe le personnage sympathique. Je rêvai toute la nuit du pauvre vieillard si méchamment mis à mort par traîtrise.

Justement le lendemain nous dînions chez Houdard. La première personne que j'aperçois c'est le vieillard du torrent, Guiaud, ancien pensionnaire de la Comédie-Française, et qui courait la province avant d'entrer à la Porte-Saint-Martin. Cette aventure m'inspira un certain scepticisme à l'égard des catastrophes scéniques.

Parmi les comédiens qui m'ont laissé le plus vif souvenir, je citerai Déjazet, Arnal, Bouffé. Ce dernier surtout, avec son jeu plein de finesse dans *le Muet d'Ingouville, la Fille de l'Avare, le Père Turlututu, Pauvre Jacques, Clermont le peintre, le Gamin de Paris*, me causait une extrême émotion. Il est demeuré longtemps pour moi le type du parfait comédien. Les grands opéras, *Robert le Diable, la Juive*, me plaisaient beaucoup moins que *les Rendez-vous bourgeois*. Un opéra, qui faisait fureur alors, *Gustave III*, est resté dans ma mémoire à cause de la scène finale. J'avais toujours envie d'avertir ce malheureux roi dont je voyais les assassins circuler dans le bal, — détail prodigieux, — avec leurs carabines sur le dos. Qui se souvient aujourd'hui du galop de Gustave avec son étonnant défilé des célébrités du temps? Je remarquais surtout la figure falote de *Mósieu Mayeux*, cette création si drolatique, si populaire de Traviès, de ce Traviès que j'ai vu longtemps après si pauvre, si ignoré, gardant avec fierté son surnom de Traviès-Mayeux, pour se distinguer de son frère Traviès-les-Oiseaux, illustrateur de Buffon.

Je dois être né bien équilibré, car cette vie de théâtre, de relations bizarres, de lectures en tous sens ne me troublait nullement. Du reste ce monde, où je fréquentais si souvent, était très gai, très fou, mais nullement inconvenant ni grossier. La santé décroissante de mon père l'en éloigna d'ailleurs, comme j'approchais de la première communion. Mes parents n'avaient jamais

dit devant moi un mot sur la religion. Ma grand'mère allait aux vêpres, à la chapelle du Saint-Sacrement, parce qu'on y chantait bien et que ces vêpres se disaient à une heure commode. Ma mère s'abstenait. Mon père gardait également envers moi un silence absolu.


M. Levallois père.

Il avait été destiné à l'état ecclésiastique, étant par sa mère, Flore de Saint-Mars, petit-neveu du cardinal de Belloy, archevêque de Paris. On l'avait placé, pour achever son instruction, chez le curé de Conches, en Normandie. Ce prêtre, nommé La Jeunesse (j'ignore si c'était son nom ou un sobriquet), apparaissait dans les récits de mon père comme un personnage fantastique. Il avait dû refuser le serment constitutionnel, et pendant plusieurs années, à force d'audace et d'adresse, il s'était dérobé à toutes les poursuites. Un jour, à la porte de je ne sais quelle ville, un citoyen cordonnier l'arrêta en lui demandant son certificat de civisme. La Jeunesse n'avait sur lui qu'une prière à la Sainte Vierge imprimée en gros caractères, il la tendit ingénument au vigilant citoyen, qui, prenant le texte à l'envers, le parcourut gravement et lui dit : « Je vois dans ce papier que tu es un bon patriote; tu n'as rien à craindre (1). » Bien que cet abbé La Jeunesse fût très indulgent, il ne put garder longtemps son élève. La rue où il demeurait était fort étroite et, de sa fenêtre,

(1) On raconte du philosophe Senancour une anecdote presque semblable.

le jeune étudiant apercevait une voisine tout à fait à son goût. Peut-être n'avait-il pas encore lu l'histoire du maréchal d'Ancre et ne connaissait-il pas le Pont d'Amour. Il en fit un à sa manière, et La Jeunesse, rentrant au presbytère, trouva son pensionnaire en train de se rendre chez la voisine par cette voie aérienne.

Pour calmer ce singulier lévite, on le mit au séminaire d'Écouis près des Andelys. Il s'y fit une grande réputation comme joueur de barres. « C'était, m'a dit Adolphe Guéroult, son condisciple, le plus agile coureur du séminaire. » Le régime n'était pas très rigoureux ; la plus grave des punitions consistait à se tenir debout sur une grosse pierre, au milieu de la cour, pendant la récréation. L'étudiant fut puni, refusa de se soumettre et, comme le supérieur insistait, il l'écarta d'un geste plus que vif, suivi d'effet. Pascal parle quelque part de soufflets problématiques. Il paraît que celui-là ne l'était pas, et le jeune homme quitta le séminaire où il se permettait de donner si lestement la confirmation. C'est là que se termine sa carrière religieuse. Il ne lui en était resté ni bon ni mauvais souvenir, plutôt une tranquille indifférence ; il me lisait des fragments de *Jocelyn*, mais me défendit *Spiridion*, de George Sand qui ne pouvait que « me brouiller la cervelle ».

Personne ne me parlant de religion, je m'en fis une à moi tout seul. Elle n'était pas très compliquée, mon *Credo* se composant d'un article unique : l'existence de Dieu. Il ne me fallait rien de plus, mais rien de moins. Le séjour que je fis quelques années après chez un oncle absolument incrédule ne me convertit pas plus à l'athéisme que les enseignements ecclésiastiques ne m'avaient incliné au mysticisme. Nos prêtres d'ailleurs n'y songeaient guère. Sous la Restauration, les missionnaires avaient soulevé à Rouen des orages ; depuis, on était retombé au calme plat. Le clergé de Saint-Ouen, notre paroisse, n'avait nulle ardeur propagandiste ; il faisait honnêtement et bénignement son métier. A la maison, nul émoi religieux à la veille de la première communion, ce grand événement dans les familles. On ne s'occupait que de la beauté de mes habits, on se demandait si, à la procession, tenant mal mon cierge, je n'y laisserais pas tomber des taches de cire.

Je respirais pendant la retraite, non pas que je fisse grande attention aux cérémonies, mais je m'absorbais dans la contemplation des rosaces illuminées par le soleil, dans l'émerveillement

que me causait l'architecture aérienne. Je ne vivais plus dans le présent et j'avais du passé une vision intense, qui n'était pas trop inexacte. Augustin Thierry et Michelet m'étaient encore inconnus. Un livre de Théodore Licquet, l'*Histoire des ducs de Normandie*, que j'avais eu quelque temps entre les mains, suffisait à me donner la vision d'autrefois. Combien j'aimais aussi les vieux édifices, les maisons à pignon, tout ce qui évoquait en moi le Rouen du Moyen-âge ! Je ne me doutais pas de ce que c'était que l'archéologie, et cependant j'étais archéologue d'instinct, notant précieusement dans ma mémoire chaque antiquité, « chaque vieillerie », comme disait ma mère. La passion de l'histoire se déclarait : j'ai eu le bonheur de la conserver toujours.

II

LA NATURE. — LES CAMARADES. — EUGÈNE MORDRET.

A la mort de mon père (j'avais près de quatorze ans), il se fit en moi comme un arrêt de la vie intérieure, une stagnation endolorie de l'être intellectuel et moral. Je me sentais désorienté, ayant perdu tout aplomb, toute confiance, cherchant la mesure, me cherchant moi-même, ne trouvant plus rien. Cela devait durer plusieurs années. C'est dans ces conditions que j'entrai au collège royal de Rouen, où l'ordre des avocats disposa d'une bourse en ma faveur.

Une éducation familiale qui n'a pu s'achever ne saurait être jugée d'après ses résultats. En ce qui me concerne, l'épreuve était trop incomplète. J'étais fortement préparé, mais pas du tout au point de vue du milieu où j'entrais. Ni inférieur ni supérieur à mes camarades, tout autre, à vrai dire, et je restai tel. La maladie s'en mêla, qui acheva de m'isoler. Ce fut en un sens un commencement de salut. Je passais une grande partie du temps à l'infirmerie, replié sur moi-même, sans amertume comme sans désir, paisiblement rêveur, singulièrement engourdi. J'étais *absent*. Rien ne me rappelait ni ne m'excitait. Ce qu'on appelle l'émulation me manquait et m'a toujours manqué. Le sentiment de la comparaison avec le prochain m'est tout à fait inconnu. Quand j'étais le premier je n'étais pas fier, et lorsque j'étais le

vingtième je ne me trouvais point humilié. Mon âme ensommeillée n'en recevait aucune secousse.

Est-ce à dire que je n'aie rien dû à l'enseignement ou à la vie du collège ? Une semblable affirmation serait parfaitement inexacte. J'ai rencontré au collège de Rouen d'excellents camarades, dont quelques-uns sont encore mes amis, et des professeurs fort honnêtes gens, plusieurs très capables ; deux ou trois éminents. Je ne garantirais pas que le personnel des maîtres d'études fût également irréprochable. Nous en avons eu un bien extraordinaire, et qu'aucun d'entre nous, je crois, n'a oublié. Sarrus (ainsi se nommait-il comme un capitaine du temps d'Alaric), quand il nous voyait trop indociles, ce qui arrivait souvent, nous enseignait le phalanstérianisme. Ses considérations astronomiques faisaient notre joie. « La Terre, disait-il, avec son accent méridional, n'a qu'un satellite et il est mort, et même il pue. » L'indiscipline s'élevait-elle à des proportions épiques, Sarrus du fond d'un tiroir atteignait sa flûte (l'instrument commençait à passer de mode), et se mettait à en jouer ni plus ni moins qu'un berger antique, estimant sans doute que la musique est faite pour calmer et « accoiser » les esprits. Il fallait voir la tête du censeur accouru à ces modulations et nous trouvant en train de décrire les pas les plus gracieux. Pendant l'été, on nous emmenait en promenade dans les fermes des environs. La flûte de Sarrus, éminemment champêtre, l'accompagnait dans ces excursions. Il s'y délecta tellement un jour que toute la division

Mayeux et Lafayette. (Lithographie de Traviès.)

put s'échapper et retourner en ville sans qu'il s'en aperçût. Ce fut pour lui le coup de grâce.

Je ne faisais pas partie de cette promenade, le médecin me l'ayant défendue comme trop fatigante. Appelé un jour chez le proviseur Forneron, j'entendis en ouvrant la porte le docteur Leudet lui dire : « Laissez faire à Levallois ce qu'il voudra, il ne passera pas vingt ans. » C'était du reste le sentiment unanime autour de moi. Longtemps après, mon cher et ancien condisciple, Georges Pouchet, ne manquait jamais de m'interpeller par ces mots : « Te voilà encore ! »

Il y avait alors au collège de Rouen, au dessus de la cour dite des Moyens, trois jardins superposés et suspendus comme ceux de Sémiramis : jardin de l'économe en bas, jardin du censeur au milieu, jardin du proviseur au sommet. Vous voyez que la hiérarchie était strictement observée. J'eus la clé de ces jardins et la permission d'y passer tout le temps qu'il me plairait. Ce fut un été délicieux. A dix-sept ans, on ne croit pas aisément à la mort, et la menace même qui m'arrivait si durement me redonna un instinct de vitalité. Dès le matin, j'étais dans les jardins, emportant Virgile et le lisant sans cesse. Depuis la quatrième, sous l'excellent humaniste Bouquet, je savais le latin, que je n'ai plus oublié. En accord avec la saison les *Bucoliques* furent pour moi un enchantement. Je reçus aussi de l'*Énéide*, surtout des six derniers chants, qu'on lit si peu et si mal, une très profonde impression. J'en écrivis même un commentaire, lequel retrouvé trois ou quatre ans plus tard, au fond d'une armoire, chez ma mère, me valut les compliments d'amis lettrés. Quant aux *Églogues*, j'en raffolais. La fade traduction de Gresset étant venue à tomber sous mes yeux, je me mis à rimer aussi des vers assurément plus faibles que les siens. Combien je regrettai d'être un si médiocre gréeisant et de ne pouvoir aborder directement Théocrite ! Pendant une convalescence à l'infirmerie, j'avais lu en quelques semaines, dans d'assez bonnes traductions, Hérodote, Thucydide et Xénophon. Je me sentais grec jusque dans les moelles. Toutefois ce qui m'entraînait vers Théocrite et Virgile, ce n'était pas seulement l'instinct littéraire, c'était aussi comme une poussée d'amour vers la nature.

Diverses vacances passées à la campagne, chez un de mes oncles ou, pour mieux parler, le mari d'une de mes tantes, achevèrent ma guérison. Ma tante était une femme, dévote et intel-

ligente personne, qui me faisait lire à haute voix les romans de Walter Scott. Quant à mon oncle, ce qu'il me faisait lire c'étaient ses propres romans. Bien que médecin de profession et même assez bon médecin, il avait le goût de l'écriture. Son début n'avait pas été heureux. *Kercheville ou les Originaux* en quatre volumes, fortement imités de Pigault-Lebrun (l'un de ses auteurs favoris), avait obtenu peu de succès. Le docteur Laloy, pour se dédommager, écrivit des romans historiques, genre *Notre-Dame de Paris : Étienne Marcel*, *Château-Gaillard*, d'autres encore dont j'ai oublié le titre. Ces volumineux manuscrits attendaient et attendent encore la lumière de l'impression. Mon oncle, trop heureux de trouver un public, m'en imposait la lecture à chaque voyage. La partie fictive était insuffisante, mais je me demande comment, au fond d'une campagne, un homme très occupé, n'ayant sous la main qu'un petit nombre de renseignements, avait pu traiter avec autant de soin et d'exactitude la partie historique.

D'ailleurs le docteur Laloy était un curieux. Il s'était formé une très belle bibliothèque, d'où il avait banni Jean-Jacques Rousseau comme trop religieux ; elle renfermait des livres tout à fait étranges, et que je n'ai retrouvés nulle part, entre autres *Imirce ou les Enfants de la nature*, histoire de deux bébés qui ont deviné le naturalisme et le mettent en pratique. On rencontrait là quelques vieilles éditions achetées à la foire Saint-Romain. Le *Monde enchanté* de Balthazar Becker, *le Cymbalum mundi*, *les Relations* de Spon et Wheler, l'*Histoire des Larrons* contenant le grand récit de la Poire d'angoisses. Mais ce n'est pas ce que je recherchais. Pendant longtemps il me fut défendu d'entrer dans la bibliothèque. Je n'en étais que plus prompt et plus habile à m'y glisser dès que mon oncle se mettait en route pour ses visites. Pendant ces heures de solitude, j'avais pour fidèle compagnon un squelette, belle pièce d'anatomie, dont la présence ne me gênait nullement et qui ne paraissait pas scandalisé quand je riais en lisant *les Voyages de Gulliver*, *Caquet-bon-Bec ou la Poule à ma tante*, *l'Art de dîner en ville*, *le Geôlier de soi-même* et *Don Bertrand de Cigarral* de Thomas Corneille, etc. L'oreille aux aguets, j'entendais de la grande route, située à quelques centaines de mètres, le pas de Cocotte qui revenait. En un clin d'œil la bibliothèque était fermée, et je me tenais innocemment dans la serre, située tout auprès, à contempler les *mimosa pudica* et les agavés d'Amérique. Le squelette n'en a jamais rien dit.

Un soir on vint chercher le docteur Laloy pour donner ses soins à un cultivateur de Servaville, frappé de congestion cérébrale pendant la moisson. Le temps était magnifique. De Martainville-sur-Ry, où nous demeurions, à Servaville, il n'y a qu'une plaine à traverser, mais assez étendue. Mon oncle me proposa de l'accompagner. En route, il me parla de ses chansons, car il en faisait, et de très lestement tournées. Il excellait surtout dans ce genre aujourd'hui abandonné, qu'on appelle le *pot-pourri*, genre que les *Cadet Buteux* de Désaugiers ont rendu célèbre. C'est une sorte de composition consacrée à la parodie de quelque grand événement ou de quelque œuvre considérable. Le rythme y varie sans cesse ainsi que les airs sur lesquels se chantent les couplets. M. Laloy, membre du Caveau rouennais et correspondant du Caveau parisien, avait obtenu un joli succès avec un pot-pourri sur *le Paradis perdu*. Le voilà qui se met à me le fredonner, et il touchait au moment le plus gai quand nous arrivons chez le pauvre diable de moribond. Ce n'était pas un spectacle très réjouissant, et je ne pensais plus au *Paradis perdu*, lorsqu'une fois sorti et ne songeant guère au bonhomme, qui n'avait pas pour longtemps à vivre, mon oncle reprend de plus belle la chanson interrompue au meilleur endroit, celui où le messager de la colère divine venait expulser Adam et Ève de l'Éden :

Du haut en bas
L'ange balance
Et puis s'élance
Du haut en bas,
Et cela sans faire un seul pas.
D'une main brandissant son glaive,
Il toise Adam et regarde Ève
Du haut en bas.

C'étaient ainsi pendant les vacances des séries de promenades, agrémentées de causeries et de refrains. Ma santé de corps et d'esprit s'en trouvait à merveille. Ce n'est pas que cette campagne du pays de Bray se recommande par une beauté remarquable. Ce ne sont que des plaines coupées çà et là par quelques hêtrées. *Bray* veut dire boue dans le patois local, et le pays justifiait alors amplement son appellation. Sauf les grandes routes, à peu près entretenues, les chemins étaient affreux, impraticables. Mais que m'importait cela! C'était la nature, et j'en jouissais avec délices, ma première enfance s'étant passée dans les villes.

Quand ses visites ne l'appelaient pas au dehors, mon oncle se cantonnait dans sa bibliothèque, sa serre et principalement son jardin anglais, œuvre de ses mains dont il était très fier. Il y faisait volontiers admirer un bassin traversé par un petit pont très élégant, et au fond duquel dormait une barque qu'il n'eut jamais le plaisir de voir à flot.



Mme Levallois mère.

Son fils étant venu s'établir médecin à une lieue de là, j'eus la permission d'étendre un peu le rayon de mes courses. C'est alors que je découvris les vallées de Héronchelles, de la Crevon, de l'Andelle. Je partais de Ry, où s'était fixé mon cousin : je courais les châteaux du Héron, de Vascœuil, de Morgny, de Malvoisine, sans pressentir qu'à peu de temps de là, j'aurais à Vascœuil une de mes meilleures relations, sans me douter surtout que dans cette petite bourgade de Ry se déroulait sous mes yeux le roman et le drame que Gustave Flaubert devait illustrer plus tard dans *Madame Bovary*.

J'ai connu en effet, ou plutôt j'ai vu la véritable Mme Bovary (je dis la véritable, car la *vraie* est celle du roman), et je n'en suis pas plus fier. J'ai connu Homais, dont le second fils, qui ne s'appelait pas Napoléon, a été mon camarade; je suis allé en visite chez Boulanger de la Huchette; j'ai voyagé dans l'*Hirondelle*. A tout cela, faut-il le dire, je n'ai guère fait attention sur

le moment. Je ne connus le dénouement tragique de l'histoire que deux ou trois mois après qu'il fut accompli. Mais la façon dont je l'appris m'est restée très présente. Par une claire après-midi d'été, sur la grande plaine d'Épreville, nous voyions venir à nous, se détachant à l'horizon, un cheval qui rappelait Rossinante, surmonté d'un cavalier que Gustave Doré n'aurait pas dédaigné pour ses illustrations de *Don Quichotte*. Ces deux êtres fantastiques s'arrêtèrent à quelques pas de nous. Une conversation insignifiante, traînante, s'engagea. Puis l'homme triste, affaissé, accablé, l'animal lamentable s'éloignèrent, se perdirent dans la direction de Ry. « Tu l'as reconnu ? me dit mon oncle. C'est D..., l'officier de santé, tu sais le malheur qui l'a frappé. » Il m'en fit alors le bref récit, et je n'eus pas de peine à me représenter Mme D... que j'avais vue, presque tous les jours, aux dernières vacances.



[illegible]

Ce n'était certes pas une figure à passions. Elle était blonde avec des yeux bleus et un teint de Normande, qui pourtant, vers la fin, tendait à se couperoser. Je ne sais si ses toilettes étaient d'une élégance irréprochable. Ce qu'il y a de certain c'est qu'elles étaient, comme on dit chez nous, très *coquettes*. Elle avait pour les robes roses une prédilection toute particulière. Je ne puis dire si elle était intelligente. Mon cousin et D... étaient médecins dans la même localité, porte à porte, on ne se parlait pas ; chacun avait son clan qui tournait aux Montaigus et aux Capulets. D'ail-

leurs ma tante avait dit de Mme D... : « C'est une évaporée, elle finira mal. » Prédiction hélas ! trop justifiée.

Mon oncle s'était trouvé quelque peu mêlé au drame final. Est-ce lui, comme on l'assure, que le romancier a voulu peindre sous les traits du docteur Canivet? Je ne sais, mais je lui ai entendu dire qu'il fut le premier appelé auprès de Mme D... lorsque le mal se déclara avc une violence inouïe. Il me parlait aussi de la visite, *in extremis*, du grand docteur Flaubert, de celui qu'il appelait avec emphase le Dupuytren de la Normandie, et dont le portrait, dans notre salle à manger de Martainville, faisait pendant à la lithographie de Napoléon.

Je ne m'amuserai pas à donner une clé de *Madame Bovary*, parce que ces mesquines révélations locales n'intéresseraient que peu de personnes aujourd'hui et pourraient en contrister quelques autres fort honorables. Aux gens du métier que ces minuties affriandent je dirai seulement que dans le nom de Boulanger de la Huchette, l'harmonie syllabique correspond à peu près exactement au nom du personnage réel. Pour baptiser Homais, Flaubert ne s'était pas donné beaucoup de peine. Il a pris simplement le nom d'un filateur voisin du pharmacien (1). Enfin, dans la syllabe terminale de Bovary, on a vu l'intention raffinée d'*incruster* le nom de la localité dans celui de la personne.

Il serait curieux de savoir comment Gustave Flaubert fut amené à s'occuper de cette histoire assez vulgaire qu'il a transformée en l'admirable roman que tout le monde connaît. C'est ce que Maxime du Camp aurait bien fait de nous apprendre au lieu de nous dire que Bovary s'appelait Delaunay, ce qui n'est pas exact, et d'entrer sur les misères physiques de Flaubert dans des détails qu'on s'était entendu pour laisser dans l'ombre. Puisqu'il n'y a plus maintenant de difficulté à toucher ce sujet, j'ajouterai que l'origine assignée par Maxime du Camp à la maladie nerveuse de Flaubert, est en désaccord avec la tradition rouennaise. Voici ce que j'ai entendu raconter à ma mère, dont le docteur Achille Flaubert, frère aîné du romancier, était le médecin et l'ami : Gustave avait une sœur qu'il aimait tendrement, et qui lui fut soudainement enlevée. Lorsque le convoi arriva au cimetière,

(1) Le pharmacien visé par Flaubert, et qu'il a d'ailleurs fortement poussé à la caricature, se nommait Jouanne. Son second fils Auguste était mon camarade pendant les vacances. Ce pharmacien ni le filateur Homais n'ont rien de commun avec la famille d'Adolphe Homais, l'éminent avocat du barreau de Rouen. Celui-ci fut *réellement* mon condisciple (quoique un peu plus jeune, au collège de Rouen.

il se trouva qu'on avait mal pris les dimensions pour le cercueil, et qu'il fallut se mettre en travail afin d'agrandir la fosse. Gustave, qui avait voulu conduire le deuil, ne put supporter ce spectacle et fut pris d'une crise nerveuse, qui devait se renouveler à diverses époques de sa vie. Il était aussi de tradition parmi les camarades de collège du romancier que celui-ci et son quasi-frère, Louis Bouilhet, sous prétexte d'évoquer l'inspiration, ingurgitaient de pleines *soupières* de café noir, sans une parcelle de sucre. Ce traitement n'était pas de nature à calmer les nerfs.

Les générations qui nous avaient précédés, celle particulièrement des Flaubert, des Bouilhet, des Noël, des Dumesnil, des Baudry, étaient perdues et éperdues de littérature ; elles la portaient au plus intime d'elles-mêmes ; la prenant au sérieux, en vivaient ; quelquefois, la prenant au tragique, en mouraient. Qu'on lise la préface des *Dernières Chansons*, et l'on verra que je n'exagère pas. Nous n'étions point au collège de Rouen tout à fait indignes de ces aînés. Nos curiosités, nos activités s'éparpillaient sur bien des points, et si je voulais citer tous les noms d'hommes distingués qui ont appartenu à cette volée de 1848-1850, je ferais aisément un dénombrement à la manière d'Homère. Ce serait justice et non complaisance de rappeler, dans l'érudition et le professorat, Léon Heuzey, l'éminent helléniste des Inscriptions et Belles-Lettres, avec lequel j'avais en seconde commencé un roman, *Marguerite de Rieux*, lequel n'alla pas plus loin que le premier chapitre ; le géographe Périgot, qui chercha longtemps sa voie, et que je retrouvai à la bibliothèque de l'Arsenal en train de reconstituer la musique des Odes d'Horace ; l'excellent professeur d'histoire, Charles Vallin, dont on a tardivement récompensé le mérite ; dans le roman Hector Malot, une célébrité européenne dans le journalisme Charles Lapierre, Gustave Desbois, Ernest Chesneau, le brillant et aventureux critique d'art ; dans l'administration, Adolphe Homais ; la magistrature et le barreau, Gustave Lizot, Jean-Baptiste Leroux, André Huet ; dans la science, Henri Beaunis, le très distingué physiologiste ; Georges Pouchet, l'anatomiste si écouté au Muséum, le biologiste si applaudi à l'Hôtel de Ville.

Plusieurs de ces noms reviendront sous ma plume. En ce moment je voudrais m'arrêter sur la trop peu connue et très intéressante figure d'un poète mort jeune, notre ami Eugène Mordret.

(*A suivre.*) Jules Levallois.



AMES TENDRES

JOUJOU [1]

(Suite.)

III

— Je vous avais dit cependant sur tous les tons, miss, qu'il était absurde et imprudent de laisser Guillaume bavarder avec n'importe qui, se lier avec le premier ou la première venue, qui n'est pas de son monde, qui peut lui apprendre trop de choses, acquérir du jour au lendemain une déplorable influence sur sa tête si fragile.

Et tandis que le coiffeur achevait de l'onduler, Mme de Trèbes ajouta avec un léger accent anglais qu'elle affectait d'avoir, qui avivait l'artificielle lassitude de sa voix un peu rauque :

(1) Voir le numéro du 25 février 1897.

— Vous me ferez le plaisir, n'est-ce pas, de couper court aux relations de hasard dont vous venez de me parler et de changer, désormais, l'itinéraire de vos promenades.

Mais quoique intimidée par ces rebuffades imprévues, l'institutrice tenta de défendre encore la cause de son Jésus.

— Je me permettrai de faire observer très respectueusement à madame que, sans le vouloir, elle va causer un gros chagrin à M. Guillaume, qu'il ne se consolera pas de perdre l'amie inespérée que la Providence, à coup sûr, lui avait envoyée.

La comtesse était dans un de ces mauvais jours où une des tantes de son mari, la vieille douairière de Creuilley, qui ne pouvait s'accoutumer à l'idée d'avoir pour nièce Mlle Charlotte Mallardot, lui reprochait méchamment de sentir la boutique, où elle redevenait la fille impérieuse, violente de ce Jérôme Mallardot, qui rôdait à travers ses magasins de la rue des Jeûneurs en cravate blanche et en redingote, le regard trouble, aux aguets, la mâchoire en avant, comme prête à mordre sous d'épaisses lèvres, les joues rouges, cerclées d'un collier de poils gris, qui vérifiait chaque soir les livres de caisse, chiffre par chiffre, n'aimait que le négoce auquel il devait sa fortune, du maître despotique et avare que personne n'avait pleuré, lorsque durant un inventaire, il était tombé du haut d'une échelle, demeuré inerte, le crâne fendu sur le plancher et qui avait eu comme oraison funèbre cette phrase cruelle de sa femme : « Voici la première joie qu'il me donne ! »

Dès le réveil, elle s'était dépitée à chercher vainement son nom dans le long article que consacrait le *Gaulois* au garden-party de l'ambassade d'Espagne.

Puis, comme les ennuis se suivent, ç'avait été l'essayage de ce costume de « chèvrefeuille » qu'elle devait porter le soir même à un bal de fleurs animées chez la princesse Stradella et dont la jupe était absolument ratée. Et parce que dans sa colère, elle l'avait quelque peu rudoyée, Mlle Clémence, la meilleure première de chez Bluff, ne s'était-elle pas permise d'oublier qu'une cliente qui dépense d'une année à l'autre dans les soixante-quinze mille pour sa toilette et paie ses factures quand on les lui présente, a le droit d'avoir ses nerfs, n'avait-elle pas osé s'interrompre au milieu de son travail de retouches, la saluer d'une ironique révérence, crier en claquant les portes : « Madame pourrait être plus polie, bien le bonjour ! » devant les deux

femmes de chambre qui, des boîtes d'épingles dans les mains, semblaient stupéfiées d'une telle audace, ne savaient quelle contenance garder et se délectaient certainement au fond de l'être d'assister à une séance où leur maîtresse jouait un rôle ridicule et qu'elles commenteraient bientôt à l'office de plaisanteries grossières.

D'un geste, elle avait renvoyé ces témoins ennemis et odieux de son désarroi, et, perdant la tête, la gorge serrée, les yeux fixes, lacéré à grands coups de ciseaux, arraché de son corps qui pantelait la soie vert-pâle brodée de fleurettes roses et jaunes, les souples guirlandes, les flots de gaze, semé de débris informes le blanc cabinet de toilette où de larges panneaux de glace absorbaient toute la lumière du dehors. Et elle était restée étendue, elle ne savait combien de temps, au milieu du sopha où les coussins amoncelés donnaient l'illusion d'une jonchée de pavots, les oreilles bourdonnantes, silencieuse, anéantie, les poignets brisés comme après une chasse à courre qui s'est prolongée jusqu'aux ténèbres. L'arrivée du coiffeur, de cette « mauvaise gale » de Léonce qui l'amusait par des histoires de cocottes, des potins d'adultère, d'étonnantes hâbleries ne l'avait pas rassérénée, et devançant ses questions, elle lui avait dit aussitôt d'un ton maussade :

— Ne vous dérangez pas pour moi, ce soir, je n'irai pas au bal de la princesse !

Miss Burnaby se présentait vraiment à propos pour l'achever de ses jérémiades, pour l'ennuyer de son histoire de fillette providentielle !

Et étouffant un bâillement dans ses doigts crispés, Mme de Trèbes soupira :

— Vous avez donc juré, miss Arabella, de ne pas m'accorder la paix aujourd'hui ?

L'institutrice faillit battre en retraite comme devant des menaces de querelle ; et, s'armant de courage, se raidissant, décidée coûte que coûte à obtenir la permission que souhaitait, qu'espérait Guillaume, elle revint à la charge.

— Je demande mille fois pardon à madame de l'importuner de nouveau, d'insister... Madame ne peut s'imaginer comme cette rencontre a changé M. Guillaume, comme il est gai, insouciant depuis hier... Et j'ai peur qu'il ne tombe malade, que sa santé si instable, son cerveau si fragile, comme madame me le disait

tout à l'heure, ne se ressentent d'une aussi rude secousse... Madame songe-t-elle que le pauvre enfant n'a jamais eu pour le distraire qu'une vieille bonne femme, que votre humble servante?

Elle s'essoufflait dans ce dévidement de paroles suppliantes, avait comme un rideau de brume autour des paupières, comme une cloche en branle à la place du cœur, se hâtait dans l'effroi que la comtesse ne l'interrompît avec son air revêche et inclément.

— Je suis absolument de l'avis de madame, M. Guillaume ne doit pas se lier avec n'importe qui mais, si madame savait à quel point la petite demoiselle est convenable, et douce, et bien apprise, comme elle cause gentiment et poliment... Je les écoutais pendant qu'ils se parlaient et j'en aurais pleuré d'émotion... Elle est orpheline, son grand-père était colonel, son père aussi, je crois, et il est mort pendant la guerre.

Mme de Trèbes, qui respirait un flacon de sels, éclata de rire, fredonna :

« Je suis fille d'un colonel
Qui mourut à la guerre! »

Il y eut un silence et elle reprit, comme ayant oublié l'institutrice qui s'était tue, accablée, en détresse :

— Léonce, est-ce que vous ne pourriez pas me faire le chignon à la grecque, très soufflé avec trois bouclettes de rien du tout? M. de Véronnes m'a affirmé, l'autre jour, que cela m'irait à merveille.

La silhouette anguleuse et noire, la figure passive, navrée de l'Irlandaise se reflétaient, s'incrustaient obsesseuses dans les hautes glaces. Et impatiente de terminer ce débat fastidieux, de ne plus sentir derrière son dos cette face de tristesse, Mme de Trèbes s'exclama avec le peu de suite qu'elle avait dans les idées :

— Êtes-vous assez collante, assez entêtée, miss Arabella? Eh bien, soit, Guillaume pourra fréquenter son orpheline, et puisqu'elle l'amuse à ce point, essayez de l'attirer ici, je ne serais pas fâchée de connaître la poupée de mon fils; mais de grâce, allez-vous-en, laissez-moi maintenant tranquille!

L'institutrice ne se le fit pas dire une seconde fois, disparut furtivement comme une souris peureuse qui se glisse vers son trou.

Léonce ayant piqué une dernière épingle d'écaille dans les che-

yeux de Mme de Trèbes, se penchait, se reculait pour mieux voir l'effet de la coiffure qu'elle avait voulu essayer, gonflait du bout des doigts, près de l'oreille, les ondulations rythmiques qui évoquaient la grâce apprêtée des icones tanagriennes, et inconscient de sa maladresse, s'écria, obséquieux :

— C'est bien regrettable que madame la comtesse ait renoncé à se montrer dans ce bal car elle n'a jamais été plus en beauté qu'aujourd'hui... Je croyais pourtant que le costume de madame la comtesse était ravissant, qu'elle figurait en chèvrefeuille dans le ballet du « Jardin des fées » avec monsieur le vicomte de Janquet, en papillon de nuit, comme cavalier.

Elle haussa les épaules et agacée, lui indiquant de la pointe de sa mule les lambeaux de jupe et de guirlandes qui étaient épars sur le tapis d'Aubusson, le railla :

— Vous tombez bien, avec vos flagorneries... Tenez, le voilà ce costume ravissant de chèvrefeuille... Une saleté pour cortège de mi-carême et qui m'a valu par-dessus le marché les impertinences d'un des trottins de M. Bluff... Il faut croire que l'imbécile recrute à présent son personnel dans les bals de barrière, mais je vous jure que la farce lui coûtera cher, qu'il se mordra les doigts de m'avoir causé un tel ennui, condamnée à rester chez moi pendant que les autres s'amuseront !

Et pleine de son sujet, fiévreuse, elle continua à mi-voix, d'un ton grave, comme s'il se fût agi de quelque complot où l'on joue sa vie et son honneur :

— Il baisse d'ailleurs, ce Bluff, il vit sur sa réputation, il devient vieux jeu, jardin Mabille, et si on ne lui soufflait pas charitablement des idées, nous serions toutes des caricatures... Je le quitte tapageusement, je fais une esclandre, je le démode en un rien de temps... Mes amies, la princesse Stradella, Mme de Veranges, la baronne Niedervald, la marquise d'Aurigny, me suivent, me soutiennent dans cette campagne, accentuent le lâchage et, comme le bonhomme se targue de n'habiller que des femmes du monde, il ne lui restera pour clientes que des rastas sans conséquence, des ambassadrices éphémères et quelques hoberettes de province...

Elle appuya à deux reprises le doigt sur le bouton de la sonnette électrique et s'excusa :

— Mon Dieu, Léonce, j'allais oublier de vous faire servir votre sherry !



Mme de Trèbes lui détailla pêle-mêle ses autres projets. (Page 474.)

Une femme de chambre apporta un plateau où étaient posés des sandwichs et une carafe de vin d'Espagne et se retira.

Et, profitant de ce que le coiffeur lunchait, ayant besoin d'avoir quelqu'un pour l'écouter, pour l'approuver, Mme de Trèbes lui détailla pèle-mêle ses autres projets. Elle commanditerait d'un million, s'il le fallait, les sœurs Darcy qui venaient de s'installer luxueusement sur l'avenue de l'Opéra et dont les salons semblaient les petits appartements d'une belle caillette de l'autre siècle qu'un fermier général prodigue et libertin aurait eue à ses gages. Elle les imposerait, les lancerait, comme Mme de Sternich avait inventé Oscar Bluff au déclin de l'Empire.

Léonce l'encourageait d'une voix blanche, l'approuvait en buvant à lentes gorgées son verre de sherry.

La comtesse s'exaltait, attirée, éblouie par le mirage d'une vie nouvelle combinée, arrangée entièrement selon ses goûts. Quelles heures délicieuses elle passerait tous les jours dans ce coin de coquetterie qui serait comme son reposoir, à chercher, à rêver des toilettes et des dessous, à frôler, à caresser des satins, des velours, des dentelles, à causer chiffons, à mirer ses blanches épaules, sa nuque dorée, son profil d'une joliesse spirituelle, aguichante, qu'un de ses flirts, le petit Lavaur, comparait à une affiche de Chéret! Quels caprices charmants lui inspireraient ces longues stations songeuses au milieu de tout ce qui peut rendre une créature plus belle, plus désirable! Mme de Minervoix et lady Shelley avaient des écuries de courses. N'était-ce pas plus femme, plus Parisienne, d'avoir presque toute à soi une maison de « robes et manteaux »? Elle y aurait une façon de boudoir où l'on bavarderait entre amies très intimes, l'on se retrouverait, l'on goûterait plus agréablement et mieux que chez le pâtissier ou dans les « afternoontea ».

Quelque chose l'intéressait enfin, l'occuperait, lui plairait dans l'existence.

Et elle s'absolvait mentalement soi-même d'avoir un cœur plus desséché, plus inerte qu'une feuille morte que roule le vent d'automne dans la poussière des routes, d'être aussi futile, d'oublier ceux qui eussent dû lui être chers au delà de tout, répondait aux vagues reproches de sa conscience par des accusations contre la mère qui n'avait pas su l'élever, la rendre bonne, confiante, affectueuse, contre le mari qui l'avait plutôt traitée en ferme productive qu'en épouse que l'on guide doucement, que l'on entoure

de tendresse, que l'on forme, qui est l'amie autant que l'adorée.

Ne l'avaient-ils pas comme intoxiquée de leur propre égoïsme ? N'était-ce pas leur faute si elle se montrait indifférente même aux deux enfants qui auraient dû être son refuge, sa consolation, sa joie, si elle avait le dégoût insurmontable de l'amour aussi bien sentimental que charnel, si les hommes qui la courtisaient, qui la convoitaient ne lui inspiraient que l'envie de les berner, de les décevoir, si elle n'était qu'une sorte de mannequin qui ne s'anime que dans l'hypnose de son reflet, qui ne tressaille qu'au contact des miroirs ?

Qu'avait été sa jeunesse ?

Un long et douloureux exil dans le même couvent. De vaines révoltes durement étouffées ; des prières que l'on ne voulait pas comprendre, que l'on interrompait d'une phrase cinglante ; des visites brèves et rares où les caresses furtives, distraites, sur le front, avaient une amertume de prompt adieu. Des lettres qui ne différaient pas l'une de l'autre, qu'elle déchirait parfois rageusement sans les lire. Des vacances où elle avait la sensation d'être de trop, de gêner de plus en plus avec ses robes trop courtes de pensionnaire qui grandit et se forme, la détraquée qu'il lui répugnait d'appeler « maman », que ce changement de vie si brusque, cette pléthore d'argent après tant de mornes privations, tant d'espoirs avortés, tant de meurtrissures, avaient rendue à demi folle, qui se ruait vers les jouissances, cherchait à les connaître, à les goûter toutes, comme avec l'épouvante de retomber sous le joug, de voir s'achever le conte féerique qu'était sa nouvelle vie, d'être, un jour, forcée de regagner le gîte ancien, l'appartement inoublié aux odeurs de cuisine, aux chambres étroites et obscures, aux planchers mal cirés qu'ébranlaient les souliers cloutés d'une femme de ménage, où l'avarice de Jérôme Mallardot l'avait si longtemps claustrée, avec aussi l'angoisse d'être partie à trente ans pour ce voyage de joie, de n'avoir pas devant elle assez de belles années pour réparer le temps perdu à souffrir, à lutter, à pleurer. Une éducation incohérente, livrée à n'importe qui ; des sévérités excessives, des injustices et des gâteries déraisonnables. Et en face de ses seize ans qui songeaient, qui épiaient, qui regardaient, chercheurs, attentifs, une continuelle liberté d'allures, de gestes, de paroles, l'irrespect lamentable de son ignorance, de son ingénuité, des passages successif

d'amants, des crises de désir et de satiété, des violences de rupture.

Qu'avait été ensuite son mariage?

La vente à l'amiable d'une propriété qui vous embarrasse et que l'on cède au premier acquéreur qui se présente. Une affaire b`clée vaille que vaille, par une coquette qui rusait pour se rajeunir, qui se voit démasquée, ridicule, vieillie à côté de la fraîche et charmante grande fille qu'elle est enfin obligée d'avouer, que l'on a refusé malgré ses instances de garder encore une année au couvent, du radieux pastel dont elle serait comme la désillusionnante caricature.

Qu'était ce passant rencontré dans les bruyance d'une ville d'eaux, ce comte de Trèbes qu'elle lui avait imposé comme mari sans réfléchir à rien, sans s'inquiéter aucunement des tristes conséquences que ne pouvait manquer d'avoir une union aussi hasardeuse.

Un quarantenaire que le souci de paraître, la passion du jeu, des maîtresses dépensières vaniteusement affichées et entretenues, plutôt pour faire parler de lui que pour obéir à l'aiguillon des sens, avaient réduit à opter entre trois dénouements.

Soit s'en aller végéter, se cristalliser dans le castelet familial qu'il possédait au fond de la vallée d'Oo, vivre au milieu des paysans, des curés de village avec, comme distractions, des parties de bête hombrée et de manille en buvant de la mauvaise eau-de-vie, les foires d'automne où les filles sont moins farouches, moins épiées, la chasse derrière une demi-douzaine de maigres chiens courants.

Soit accepter d'être le boscard complaisant de ces millionnaires qui traînent à leur remorque une suite d'amuseurs et de parasites, de tel juif dont le grand-père prêtait à la petite semaine, vendait de vieilles loques dans une masure sordide de ghetto allemand, de tel Américain qui sort on ne sait d'où, se grise comme un portefaix, s'imagine que tout est à vendre et à louer, les consciences, les femmes de n'importe quel monde, les tableaux des musées et l'Arc de Triomphe, qui dans les heures où il a le champagne mauvais malmène un membre du Jockey aussi insolemment qu'un valet de pied maladroit, s'il le sent à sa merci, s'il l'aide de ses banknotes à ne pas déchoir, à continuer la fête, de tel fils de raffineur vulgaire, brutal, illettré, qui ne serait pas capable d'écrire une lettre lui-même, qui affecte de se

tenir, de parler comme un homme d'écurie, qui se plaît à vous humilier, s'emporte lorsqu'on ne rit pas assez vite et assez fort de ses saillies grossières, vous tient à distance, compte les bouteilles que l'on boit, les cigares que l'on fume pour vous les reprocher, — le tutoyé qui s'avilit, s'émascule, qui dans les intrigues d'amour sert de chandelier ou d'entremetteur, qui est condamné aux croisières d'ennui, aux villégiatures exaspérantes, qui ne s'appartient plus jusqu'au jour où il commet quelque gaffe irréparable, où il tombe dans quelque piège de femme jalouse, où on le débarque avec sa malle.

Soit se mésallier, trafiquer avantageusement d'un nom qui sonne bien, d'un titre qui ne sort pas d'une antichambre de cardinal, mettre la main sur une dot qui vaut d'aliéner sa liberté.

Un inutile qui n'aspire qu'en une saute de chance pour se remettre à flot, se tirer d'affaire, qui eût été incapable de tenter quelque effort, de gagner soi-même le pain quotidien, qui semblait avoir épuisé toute son énergie dans les mois de souffrance, de péril, de fièvre, où il avait fait son devoir parmi les zouaves de Monsieur de Charette, cependant que la plupart s'épuisaient à défendre pied à pied la patrie envahie, mouraient avec aux lèvres ensanglantées une prière de foi ardente, soutenaient des chocs d'armées, la baïonnette haute, que la bannière du Sacré-Cœur déchiquetée par les balles et les éclats de mitraille, passait de mains en mains.

Séduisant d'ailleurs, d'une souplesse, d'une amabilité enveloppante d'homme de cour quand il tenait à se concilier les bonnes grâces de quelqu'un qui se défendait, qui le repoussait, qu'il sentait sourdre d'instinctives défiances autour de lui, qu'il voulait se rendre sympathique, s'établir solidement dans l'intimité des gens qui pouvaient le seconder dans ses projets d'avenir, le démarrer de l'ornière.

Décoratif, digne avec son nez busqué, ses yeux gris où l'on aurait dit que se réflétait un ciel de neige, sa face de cire qu'allongeait une barbe brune, son corps solidement charpenté, de figurer au milieu des portraits de famille qu'il avait eu tant de peine à sauver dans ses nombreuses débâcles, à préserver de l'hôtel Drouot.

Une façade seigneuriale, hautaine, qui vous dupait, qui cachait des décombres, des appartements vides où les plafonds s'écroulent, où les boiseries se pourrissent. Une âme qui l'avait épou-

vantée dans les débuts de leur mariage comme quelque machine meurtrière, perfide, hostile, qui l'agripperait au moindre geste imprudent, qui la broierait et dont elle n'eût jamais osé s'approcher, sonder les replis obscurs.

Dès les brutalités de l'initiation, dès les premières étapes de la vie à deux, quel coup de balai farouche dans ses rêves, dans ses illusions de pensionnaire ! Et comme promptement elle avait vu ce que valait le maître qui l'emportait prisonnière, compris qu'elle était sa proie bien plus que sa femme !

Ah ! l'impatience de la féconder, les scènes odieuses de reproches qui recommençaient de mois en mois, les consultations humiliantes chez les médecins, le supplice écœurant du lit, l'étreinte détestée sans cesse renouvelée, l'étreinte sans amour où des larmes jaillissaient de ses yeux, où elle souhaitait que son âme s'évadât de sa chair sacrifiée, violentée, qu'il n'eût dans les bras qu'un corps inanimé, l'angoisse qui la tenaillait, qui remuait au fond de ce cœur tout un dépôt de fiel, en songeant qu'elle demeurerait stérile, qu'une maladie, peut-être, la jetterait au Néant avant lui, que Mme Maillardot exigerait alors des comptes, ne lui laisserait que les miettes des millions qu'à regret, pour en finir plus vite, elle avait donnés à sa fille.

Elle l'avait eu, l'enfant qu'elle ne désirait pas. Comme une fille abandonnée qui s'est mise en pension chez une sage-femme, qui ne sent aucune main protectrice trembler dans la sienne, aucune caresse la réconforter, s'appuyer son front mouillé de sueur, que n'encourage tout bas aucune voix attendrie, maternelle et qui se lamente, qui hurle à la mort dans le silence d'une chambre meublée où glissent des apparitions indifférentes, elle avait accouché tristement, esseulée, — loin de sa mère qui avait bien d'autres idées en tête que de s'asseoir à un chevet de malade, qui se débattait dans une crise de rupture, à Bellagio ou à Sorrente, et dont la dernière lettre datait de deux mois et trop près de son mari qu'au milieu des douleurs, elle entendait aller et venir, heurter nerveusement les meubles dans une chambre voisine qu'elle devinait en détresse et en émoi comme au moment de tailler une banque suprême et calculant déjà comment il arrangerait sa vie dans le cas où il deviendrait veuf. Et la vieille sœur dominicaine qui avait assisté le médecin, s'était étonnée de la voir à peine sourire, à peine regarder le petit être emmailloté de langes neufs qu'elle lui tendait comme une récompense.

Rassuré, M. de Trèbes lui avait ensuite accordé la paix. Et entre le berceau qui l'attirait et sa bouche d'où les tendresses étaient prètes à s'épandre comme un flot de baume, quelque chose d'insurmontable s'était dressé, l'avait arrètée, la haine accrue de jour en jour de l'époux, du père, le souvenir empoisonneur, persistant, désespérant, de toute l'amertume, de toutes les rancœurs, de toutes les larmes qui avaient été comme l'enveloppe originelle de son enfant.

Cette source de joies qui ranime les âmes les plus tourmentées, les plus malheureuses, s'était tarie en elle. L'amour éperdu, passionné, bestial de la mère pour la créature qu'elle a portée dans ses flancs, qu'elle a mise au monde, s'était en germant étiolé, desséché au fond de son cœur. Le sentiment de la maternité lui avait semblé bien plus un jeu qu'un devoir.

Elle s'était amusée vaniteusement de ce premier baby comme d'une poupée à qui l'on fait de continuelles et luxueuses toilettes et que l'on emporte à la promenade, que l'on se plaît à montrer, que les autres regardent, viennent admirer et envier.

Et, sans qu'elle s'y opposât, sans qu'elle en souffrît, M. de Trèbes avait comme enlevé Raymond dès sa quatrième année, tenu la main à ce qu'il eût dans l'hôtel un appartement et un règlement de vie à part, un précepteur ecclésiastique qui surveillerait ses jeux, ses promenades, le dégrossirait, le préparerait à l'emprisonnement du collège, l'accoutumerait aux pratiques de la religion.

« Quand auriez-vous le temps, ma chère, de vous occuper de lui ? » s'était-il écrié avec une ironie dont elle n'avait pas senti le cinglement.

La marquise de Creuilley, qui était d'un temps d'aventure et d'action, qui avait généreusement prodigué son cœur et qu'exaspérait cette apathie, cette placidité d'eau morte, cet égotisme triomphant de sa nièce, lui disait quelquefois d'une voix navrée :

— Mais enfin, Charlotte, à quoi vous sert de vivre si vous n'aimez rien dans la vie ?

— Qu'en savez-vous, répliquait-elle en scandant sa réponse d'un énigmatique sourire, j'aime ce qu'il me plait d'aimer !

— Et ce qu'il vous plaît d'aimer, reprenait la vieille douairière, c'est vous, petite monstresse, c'est uniquement vous !

— Où serait donc le mal, ma tante, si je m'aimais, gouaillait-

elle, et auriez-vous l'obligeance de m'indiquer un meilleur moyen d'être heureuse ?

D'autres, déplorablement mariées pouvaient s'adonner à l'adultère, trouver quelque plaisir dans l'ignominie du partage, les tendresses clandestines, les complicités odieuses, les continuelles angoisses d'une existence à double face, s'exposer aux désenchantements, aux procès ou s'enfoncer dans le mysticisme le plus exalté, user leurs genoux sur les marches des autels, s'anéantir dans le rêve du ciel, dans l'adoration de Dieu.

Il lui suffisait pour se consoler, pour s'égayer, pour s'émouvoir de se contempler dans une glace, de se convaincre qu'habillée ou dévêtue, qu'au saut du lit ou au bal, dans la rue ou au théâtre, au coin du feu ou au fond de sa victoria, elle méritait d'être désirée, d'être aimée, d'être jalousée, et que les snobs l'eussent cataloguée parmi les « belles madames », que l'on chuchottât son nom, que l'on se retournât avec des regards de curiosité et de flatteries, que l'on recherchât ses sourires lorsqu'elle entrait dans sa loge à l'Opéra, ou se promenait en une délicieuse toilette avec quelque ami de M. de Trèbes au pesage d'Auteuil.

Elle aurait accepté que l'on exposât ses portraits dans les vitrines du boulevard aux mêmes places que les photographies d'actrices et de cocottes, que chacun fût libre de les acheter, de les placer chez soi, de les polluer de baisers chimériques, imité volontiers les « professional beauties » anglaises, aux liliales blancheurs, aux divins yeux profonds et veloutés qui daignent être les idoles lointaines, les imaginaires maîtresses de la Foule.

Elle se divertissait à renvoyer sa voiture, à badauder toute seule au crépuscule dans les rues, à se laisser talonner par les suiveurs, à braver les frôlements audacieux, les appels de brutale salicité qui l'obsédaient.

Et l'on se serait imaginé qu'elle rêvait d'imiter l'éphèbe Narcisse dont la statuette admirable se dressait comme un symbole décourageant dans un coin de sa chambre.

Raymond avait eu une croissance trop prompte, fondu d'un printemps à un automne et harcelé par les médecins qui se contredisaient dans leurs diagnostics, qui avouaient leur impuissance, qui voyaient la vie fluer par de mystérieuses fissures de ce corps épuisé, M. de Trèbes et elle s'étaient hâtés de le conduire à Cannes.

Délivré de toute contrainte, de toute leçon, lâché dans un

merveilleux jardin qui descendait en pentes douces jusqu'à la mer, qui, au milieu des pins et des eucalyptus, semblait une clairière de roses, le malade n'avait pas tardé à reprendre des forces et des couleurs.

Les morosités de cette villégiature d'hiver, le changement survenu dans leurs habitudes réciproques, l'inquiétude que lui causait l'état précaire de Raymond avaient ramené le comte vers le lit conjugal.

Elle avait subi ce qu'il lui était impossible d'éviter.

Et tout son être s'était cabré dans un élan de révolte, avait pantelé de vaine colère comme entre les crocs d'un piège lorsqu'à nouveau elle avait été enceinte. Elle avait employé des subterfuges dérisoires pour dissimuler son état, voyagé, continué durant les quatre premiers mois de grossesse à se serrer dans des corsets, à danser, à suivre les chasses à courre.

Un évanouissement ridicule chez lady Hastings où l'on avait dû lacérer son corsage à grands coups de ciseaux avait enfin révélé la vérité à M. de Trèbes.

Dès le lendemain, ils avaient eu une explication presque tragique.

— Je devine trop pourquoi vous ne m'aviez averti de rien et les inavouables desseins que vous tramez, lui avait-il dit d'une voix sifflante et acerbe, le visage penché sur sa figure blêmie. Mais, dussé-je me constituer votre geôlier, veiller sur votre précieuse santé nuit et jour, je le ferai, soyez-en certaine !

Il l'avait épouvantée et elle s'était soumise.

Aux amies qui s'empressaient auprès d'elle, qui venaient apporter les caquets de la ville autour de sa chaise-longue, elle murmurait avec des gestes défaillants dans les dentelles, de vagues sourires :

— C'est une erreur de mon mari !

Ce second enfant qu'elle avait encore moins désiré que le premier, qu'elle s'était acharnée à décrocher, comme disait cyniquement la petite princesse Stradella, l'une des meilleures rabatteuses du professeur Brignol qui gagne trois cent mille francs par an à pratiquer l'ovariotomie, ce pauvre petit être qui avait résisté aux secousses meurtrières des galopades sous bois, des chutes, des valses, à l'étouffement des ceintures et des corsets, était malheureusement né viable.

Et du jour où sa nourrice et M. de Trèbes avaient essayé de le

faire marcher, le tenant sous les bras, puis le livrant à ses propres forces, à son instinct, sur les tapis et les pelouses, le mal irrémédiable dont il était atteint s'était accusé dans les gémissements que lui arrachait le moindre choc, dans l'inertie et la faiblesse des jambes qui ployaient, qui ne parvenaient pas à soutenir le reste du corps, dans les tics nerveux qui enlaidissaient son délicieux visage angélique, dès qu'un effort quelconque mettait en action ses membres inférieurs.

Depuis lors le mari et la femme semblaient deux ennemis rivés à la même chaîne et dont les plaies se seraient envenimées.

La voiturette de l'infirme pesait sur leurs cœurs orgueilleux plus lourdement qu'un charreton empli de pierres, était entre eux le prétexte de disputes méchantes où M. de Trèbes se targuait de sa carrure, de sa santé, de sa force, insinuait qu'il avait eu bien tort et qu'il se repentait d'avoir accepté ainsi cette paternité douteuse, reconnu pour son fils, cet avorton que les Gaulois eussent jadis attaché sur un bouclier, exposé aux remous incertains des fleuves, s'exclamait insolemment :

— Mais avouez donc, ma chère, que vous m'avez trompé, que vous suivez l'excellent exemple de votre vertueuse mère, que vous devez ça à la maladresse d'un amant et que je n'y suis pour rien!

Elle lui répliquait avec des strideurs de mépris :

— Ne cherchez donc pas à vous absoudre. Guillaume est l'enfant d'un fêtard usé, fini, qui a trop présumé de ses forces, trop oublié qu'il était à la cravache, qu'il frisait la cinquantaine... La paix, monsieur, sur ce chapitre, une fois pour toutes, ne m'obligez pas à vous redire que j'ai des armes contre vous, qu'il ne tient qu'à moi de vous laisser pour compte à Mme de Montréjeau ou à cette complaisante Delphine Arlette que vous entretenez avec ma dot et qui veulent bien réchauffer vos restes!

S'il serrait les poings, s'il la menaçait, elle continuait à le braver et à le persifler :

— Prenez bien garde, mon ami, vous allez faire des bêtises qui vous coûteraient cher... Je ne suis pas de ces femmes qui se plaisent à être battues, qui oublient les injures... Serez-vous satisfait quand j'aurai demandé et obtenu mon divorce et qu'il vous faudra quêter de quoi vivre, de quoi jouir ?

Et lâche, maté par l'effroi qu'elle ne se contentât plus de vaines menaces, il grommelait à mi-voix : « La rosse! » et s'éloignait en bousculant les meubles.

Oui, n'était-ce pas leur faute, leur très grande faute, si elle n'aimait personne, si elle ne vivait que pour soi, si elle s'absorbait dans le culte de sa beauté? N'était-ce pas à eux, la mère dépravée qui avait ignominieusement fini dans une maison de santé, le lamentable mari qui l'exploitait, qu'elle devait d'être la monstresse dont riait Mme de Creuilles?

Elle s'allongea dans les coussins et menaça du doigt le coiffeur.

— Tâchez d'être discret, Léonce, pas un mot de ce que je vous ai confié... Je puis changer d'idée et je ne voudrais pas que ce satané Bluff pût me jouer quelque tour de sa façon et parer le coup !

Léonce prit un air digne, marmonna :

— Madame la comtesse doit avoir confiance en moi.

Elle reprit :

— Vaporisez-moi donc les mains... C'est un mélange exquis, qu'en dites-vous? A peu près le même qu'emploie Phrynette Lys... M. de Saignelay, qu'elle aima toute l'année dernière, m'en a révélé le secret. Vrai, vous ne trouvez pas que mes mains sentent bon comme des fleurs... A propos de cette Phrynette, s'est-elle, comme on le prétend, toquée d'un affreux tzigane et de son violon et file-t-elle le parfait amour en musique, à Venise?... Ce pauvre vieux baron Erfürth en aura la jaunisse !

— On m'a parlé de cette aventure, mais madame la comtesse sait que je m'occupe seulement de mes clientes.

— Je comprends cela, et je me suis laissé dire que ces clientes vous mettaient maintenant aux enchères dans la journée, qu'hier, Mlle Lamiral, des Variétés, et Mme de Cienfuegos, comme s'il se fût agi de M. Darnay, le chérubin qui les attelle à tour de rôle se sont attrapées pour passer l'une avant l'autre, ont été jusqu'à quarante-quatre louis... Si l'on marche de ce train-là chez vous, vous deviendrez vite millionnaire.

Le coiffeur sourit.

— On a exagéré... la dernière enchère de Mme de Cienfuegos a été de trente-trois louis... Peut-on empêcher les femmes de déraisonner par moments ?

— Voulez-vous bien vous taire, Léonce!

Un coup discret, timide contre l'une des portes interrompit ces papotages. Miss Burnaby apparut à nouveau avec une mante de salutiste, des gants de fil noir et un ridicule chapeau où se fanaient de vieilles roses jaunes.

— M. Guillaume, fit-elle respectueusement, serait très heureux de remercier madame la comtesse, de lui dire combien il se réjouit de revoir sa jolie petite amie de l'Avenue...

Et Mme de Trèbes la congédia d'un geste de lassitude, murmura :

— Bien, bien, miss, ne voyez-vous pas que je suis occupée en ce moment... Vous m'amènerez Willy au retour de sa promenade...

IV

Tout le long du chemin, de la place des États-Unis, où l'hôtel, récemment acheté par le comte de Trèbes à une danseuse de l'Opéra, semblait une demeure de l'autre siècle, à l'avenue du Bois, Guillaume avait murmuré, d'un ton dolent :

— Je suis sûr, miss, que Mlle Liette m'aura oublié, qu'elle ne viendra plus jouer avec moi.

Avec de la fièvre dans ses gestes saccadés, comme sans entendre l'institutrice, qui essayait de le rassurer, répliquait : « En voilà des idées absurdes, monsieur Will, je gage, au contraire, que votre amie vous attend et vous cherche déjà », il reprenait : « Avez-vous pensé aux bonbons et aux gâteaux, miss? Pourvu qu'elle aime ceux que nous avons choisis ! », harcelait impatiemment la vieille fille essoufflée, s'exclamait : « Mon Dieu, que vous marchez peu vite, aujourd'hui, nous n'arriverons jamais ! »

Et du plus loin qu'il avait aperçu la robe noire et les boucles blondes de Liette qui donnait la main à Mme Rameyls, l'infirme s'était contracté en un spasme douloureux.

Blême, les paupières gonflées de larmes, la gorge serrée, incapable d'articuler les mots qui affluaient vers ses lèvres, il défaillait de joie.

Miss Burnaby essuya les gouttes de sueur qui perlaient en couronne dans les rides soudaines du pauvre être trop débile, trop vibrant, trop inaccoutumé au bonheur, le calma, tandis que la grand'mère de Liette s'approchait d'eux avec un air de bon accueil et dans son doux regard pensif la profonde pitié, l'instinctive tendresse d'une charitable qui va se pencher sur un lit d'hospice, qui apporte à quelque petit malade un jouet afin qu'il se sente aimé, qu'il se console, qu'il oublie son mal, ne serait-ce qu'une heure.

Liette l'avait devancée et elle embrassa aussitôt Guillaume sur les deux joues comme s'ils fussent déjà de vieux camarades.

— Tu vois, Guillaume, que je tiens ma promesse, dit-elle, que je suis revenue... Mais il faut remercier mémé qui m'a permis de te tenir compagnie tant que tu voudras...

La splendeur du ciel où n'errait aucune nuée menaçante, où les hirondelles donnaient l'illusion de faucilles noires qui s'abattaient sur un champ de lins en fleurs étaient descendues dans les prunelles éblouies de Guillaume.

Il répéta comme s'il eût soupiré une des prières d'espoir que lui apprenait l'Irlandaise.

— Tant que je voudrai, mademoiselle Liette, tant que je voudrai !

M[me] Rameyls que l'institutrice avait respectueusement saluée, s'était arrêtée devant les deux enfants, comparait en silence la robe noire de l'orpheline, évocatrice de tant de larmes, de tant de deuils, à la voiturette de l'infirme, songeait que chacun de nous, ici bas, porte sa croix, et toute angoissée, remerciait Dieu de ce que Liette eût cette rassurante vigueur, cette agilité souple de jeune chevreau, ces fraîches couleurs, ces lignes graciles.

La petite fille s'écria :

— N'est-ce pas, mémé, que tu nous permets d'être amis longtemps, toujours, Guillaume et moi ?

— Oui, ma chérie, amusez-vous, amusez-vous !

Et l'aïeule effleura d'un baiser ému le front de Guillaume, sourit maternellement au sourire de gratitude qui illuminait ses lèvres tristes et gercées, puis alla s'asseoir à côté de miss Burnaby.

Elles se présentèrent l'une à l'autre comme des voyageuses qu'un hasard aurait accotées pour quelque longue route, échangèrent d'indifférentes réflexions sur le temps délicieux qu'il faisait, les ouvrages faciles où s'occupaient leurs doigts gourds, les promeneurs et les chiens qui traversaient l'Avenue.

Et mise en confiance, M[me] Rameyls expliqua à l'institutrice de quelle manière elle avait jusque-là dirigé l'éducation de Liette, la questionna au sujet de l'infirme.

Lui donnait-elle des leçons ? Était-il précoce, intelligent ? Souffrait-il ? Se rendait-il compte de sa déchéance ? N'avait-il pas d'instinctives et furieuses révoltes, des mélancolies qu'on ne sait

comment maîtriser? Réussissait-elle à le maintenir dans l'ignorance des réalités, dans les limbes de l'enfance ?

Simple, ne prévoyant pas le mal, ne pouvant s'imaginer qu'une mère fût saturée de vanité et d'égoïsme au point de se détourner d'un enfant qui plus que tout autre méritait d'être sans cesse comme couvé et aimé, qu'il y eût des cœurs mort-nés tels que celui de Mme de Trèbes, elle s'attendrissait ingénument, plaignait les parents du malheureux garçonnet.

Ah ! voir en face de soi ce martyre, ce corps déjeté de paralytique, ces yeux moroses, inquiets, s'affoler à la pensée que le mal est incurable, que les années succéderont aux années, que le pauvre être deviendra un homme, aura un cerveau et un cœur qui vibreront et comprendront, voudra connaître tout ce qu'on lui avait laissé ignorer et qu'alors ni lui, le père, ni elle, la mère, ne seront plus là pour le protéger, l'illusionner, le bercer, l'aimer, lui masquer les joies de la vie, le secourir !

Et la tendre et bonne créature soupira :

— Je mettrais mes mains au feu qu'ils le gâtent plus que ses frères et ses sœurs, si Guillaume en a, que vous êtes tous, dans la maison, à genoux devant lui !

Miss Burnaby, gênée, s'embarrassa en des réponses évasives. Il lui répugnait d'amoindrir et d'accuser les maîtres chez qui elle se considérait comme une parente pauvre, de dévoiler leur désunion à cette étrangère, à cette honnête femme aux principes rigides, de lui apprendre comme ils se conduisaient odieusement envers leur second fils et qu'il comptait pour rien dans ces âmes pareillement mauvaises, pareillement orgueilleuses, pareillement pourries de fêteur et de coquette.

Quoi qu'elle s'apitoyât sur l'infortune de Guillaume, Mme Rameyls après de semblables aveux, ne briserait-elle pas l'amitié naissante des deux enfants, voudrait-elle exposer sa petite fille à subir l'influence pernicieuse de Mme de Trèbes ?

— Oui, madame, tout le monde l'aime bien, notre pauvre Will, balbutia-t-elle, mais sauf moi qui ne le quitte ni jour, ni nuit, qui ai bien le droit de lui garder entièrement mon cœur, on aime autant M. Raymond, son frère aîné qui est à Vaugirard, chez les Pères.

L'institutrice embrouillait les fils de son tricot, avait des plaques roses aux pommettes et coupant court à de nouvelles questions, elle montra à Mme Rameyls Liette et Guillaume qui riaient aux éclats.

La petite fille s'était d'abord presque fâchée contre l'infirme, lorsqu'en sa maladresse ingénue, il lui avait jeté à pleines mains le paquet de gâteaux et les sacs de bonbons, exclamée avec la bouche pincée et des mines de bouderie :

— Vous me prenez probablement pour une sauvagesse d'Océanie, mon petit ami, croyez-vous donc que je sois en peine de goûter ?

En le voyant déconcerté, prêt à pleurer comme un baby qui n'a rien fait de répréhensible, qui ne s'explique pas pourquoi on le malmène, elle haussa les épaules, se jeta à son cou :

— Tiens, veux-tu que je te dise, tu es une grosse bête et moi aussi... Nous allons faire la dînette...

Elle déplia soigneusement son mouchoir sur le tablier de la voiture, ramassa des feuilles de catalpa au milieu de la pelouse et s'en servit comme de soucoupes pour servir les brioches, les tartelettes et les fondants.

— Ça ne se voit pas souvent tout de même, plaisanta-t-elle, que ce soit l'invitée qui mette le couvert.

Guillaume se mirait en ce lumineux visage, observait et copiait les gestes de Liette.

— Est-ce que tu es gourmand, reprit-elle en confidence, moi, j'ai toujours à avouer ce péché-là au catéchisme, et mémé prétend que si j'étais pâtissière, je mangerais mes gâteaux jusqu'au dernier...

— Alors, vous vous entendriez joliment bien, Raymond et vous, fit-il, égayé par cette idée de marchande en béret blanc et en tablier de dentelles, comme sur les gravures des boîtes de baptême, qui picorait dans sa vitrine.

— Raymond ?

— Au fait, vous ignorez, mademoiselle Liette, que j'ai un frère un grand frère qui a trois ans de plus que moi... Et je suis sûr qu'il vous aimera beaucoup quand il aura vu comme vous êtes gentille et comme je vous aime... C'est lui que papa et maman préfèrent de nous deux, je m'en aperçois maintenant, quoique miss ne veuille pas en convenir... Cela m'est égal et les jours où il sort de son collège étaient avant que je ne vous eusse rencontrée mes jours de fête, ceux que je désirais, que j'attendais, que je regrettais...

Liette l'interrompit de ses raisonnements d'enfant précoce :

— Il me tarde de le connaître alors, M. Raymond, mais fera-

t-il attention à moi et ne sera-t-il pas jaloux de notre amitié, s'il t'a donné tant de son cœur ?

Elle émietta les restes de sa brioche, les lança sur l'herbe drue et courte que parsemaient des gouttes de clarté. Et les moineaux s'assemblèrent autour d'eux, becquetèrent au vol comme des mouches d'or les bribes luisantes du gâteau, frôlèrent, enhardis, de brusques coups d'ailes, la voiturette de Guillaume.

Miss Burnaby murmura :

— Regardez-les, madame, au milieu de tous ces oiseaux ?

Et elle ajouta :

— Ah ! votre jolie mignonne est le paradis sur terre pour mon pauvre Will !

V

Et les dimanches ensoleillés de mai s'écoulèrent un à un, resserrèrent l'intimité qui s'était établie si promptement entre ces âmes simples, tendres, ingénues, de petits enfants et de bonnes vieilles.

Liette se délectait des lentes et vagues causeries d'après-midi, des jeux calmes de tête à tête qui avaient remplacé ses courses monotones de solitaire, ses illusoires entretiens avec les poupées. Elle s'attachait de plus en plus à l'infirme. Elle lui disait tout ce qui peut passer par le cerveau d'une gamine qui a dû se contenir, se taire, demeurer comme en pénitence dans un logis de tristesse durant d'interminables journées, babillait pour le plaisir de babiller.

Ils se questionnaient et se confiaient des secrets puérils. Leurs fâcheries quand ils se démentaient et voulaient avoir raison l'un autant que l'autre, s'achevaient bientôt en baisers.

Guillaume l'aimait tellement que dans le sommeil, il murmurait son nom et s'imaginait encore jouer avec elle, que dans ses prières, il lui donnait la meilleure et la plus grande place, qu'il s'irritait contre miss Burnaby lorsqu'elle ne parlait pas uniquement de Liette, qu'elle semblait y moins songer.

Et Mme Rameyls prenait aussi insensiblement l'habitude de retrouver à la même place le couple douloureux, d'écouter dans l'ombre des feuilles les historiettes d'un monde vu comme par des trous étroits de serrure que répétait l'institutrice, qui faisaient penser à quelque récit de pèlerin dont les oreilles ne surprirent

que de lointaines rumeurs de cloches, dont les prunelles ne distinguèrent les coupoles des églises qu'en un voile de brume.

VI

Le jour de la Fête-Dieu, Liette fit sa première communion à Saint-Ferdinand et Mme Rameyls l'amena au sortir des vêpres à Mme de Trèbes comme cela avait été convenu avec l'institutrice.

Dans les voiles de tulle qui l'enveloppaient jusqu'aux talons et d'où émanait une persistante odeur d'encens et de cierges, avec la couronne de roses blanches qui avivaient la blondeur de ses cheveux, son fin visage qui rayonnait, qu'alanguissaient des meurtrissures vagues de fatigue et de fièvre après ces longs agenouillements, ces émois d'initiée, ces élans de ferveur éperdue, l'orpheline semblait une statuette de mois de Marie qui se serait animée sur son autel de fleurs, qui apporte de l'espoir, du bonheur de maison en maison et, le miracle accompli, disparaîtra, s'envolera, se perdra parmi les flottantes nuées du crépuscule.

Guillaume, intimidé et émerveillé comme s'il ne reconnaissait plus dans cette robe longue son amie espiègle et rieuse des dimanches et s'il se figurait qu'elle venait leur dire adieu, qu'on allait la reprendre, la mettre au couvent, n'osa pas la retenir, l'appeler au passage.

Et ayant peur d'être chiffonnée par quelque geste maladroit, elle se hâta de lui dire :

— Il faut que j'aille faire salon ! Je te donnerai tout à l'heure tes images et je vous raconterai la cérémonie...

Mme de Trèbes avait envoyé chercher son mari et ils reçurent aimablement la grand'mère et la petite communiante.

— Vous devez être très heureuse, mademoiselle, c'est un si beau jour dans la vie que celui-là, si attendrissant..... Étiez-vous nombreuses à vous approcher de la Sainte Table ?

La comtesse s'était assise près de Liette, l'effleurait du bout des doigts, l'interrogeait, paraissait lui porter un véritable intérêt.

— Nous étions vingt-deux, madame, répondit l'enfant qui admirait avec une sorte d'hypnose comme un voyageur novice au seuil d'un pays d'enchantement ces mains blanches où scintillaient des bagues, cette toilette de printemps pimpante et charmante.

ce masque amuseur de Parisienne aux lèvres accentuées d'un trait de rouge, aux joues duvetées de poudre de riz.

— Et vous étiez, j'en suis certaine, la plus gentille de toutes, n'est-ce pas, mademoiselle ? reprit la mère de Guillaume en se tournant vers Mme Rameyls.

Liette rougit de plaisir et d'orgueil et la grand'mère hocha la tête, répliqua :

— Vous le lui feriez croire, madame, elle est déjà assez disposée à être coquette.

— Qu'est-ce qu'on me dit là, petite, vous êtes coquette ?

Elle avait un ton de moquerie, mais Mme Rameyls, à qui M. de Trèbes parlait de l'année terrible, ne s'en aperçut pas, insista :

— Oui, oui, grondez-la, je vous en prie, madame, elle vous écoutera peut-être mieux que moi !

La comtesse étouffa l'envie qu'elle avait de rire, continua à jouer avec ces instincts de fillette.

— Voyons, mademoiselle, confessez-vous à moi de ce gros péché.

— Oh ! mémé exagère, je vous assure, elle dit cela parce que je monte sur les chaises pour me voir de plus près dans la glace et que je m'ennuie d'être toujours nattée comme une Chinoise, parce qu'aussi elle a trouvé, une fois, des gravures de modes dans mon cahier de géographie.

— Dame, ce n'était guère leur place, en effet, quoiqu'au fond il soit aussi utile d'apprendre à s'habiller, à avoir du genre que de savoir où le beau Danube prend sa source !

Elles causaient plus bas, comme des complices qui se sentent épiées.

— Vous avez bien raison, madame, mais ce n'est pas dans les idées de ma grand'mère ; — et la communiante se reprit aussitôt comme hantée de scrupules et du souvenir des sermons entendus au cours de sa retraite — j'ai tort d'avoir ces mauvaises pensées, vous allez mal me juger, et pendant l'acte de consécration, j'avais promis au bon Dieu de ne plus jamais penser aux futilités de la vie, de me détourner des miroirs comme sainte Rose de Lima.

Mme de Trèbes l'enveloppa d'une brusque caresse.

— Qu'elle est donc drôle, s'exclama-t-elle ; j'aurais été heureuse d'avoir une fille qui lui ressemblât, et j'espère bien que vous nous la confierez de temps en temps, madame.

Un caprice de désœuvrée, qui, en une promenade, a fait arrêter sa voiture parce que des yeux pensifs, des lèvres fraîches d'écolière lui souriaient et qui, ayant appelé cette passante inconnue, s'émeut, se délecte, comme d'une flûterie de merle dans le déclin du jour de ses répliques étourdies, de son babil innocent, qui rêve d'adopter cet enfant que la destinée lui envoie, de l'associer à sa vie, de lui donner du bonheur, la poussait vers Liette.

Elle qui avait été une étrangère indifférente pour ses deux fils sentait sourdre dans son cœur un besoin impérieux d'aimer, des sentiments maternels au contact de l'orpheline dont, jusqu'à cette visite de pure convenance, elle ne s'était, malgré ce que lui en disaient miss Burnaby et Guillaume, jamais souciée.

Et elle méditait déjà de l'enlever peu à peu à Mme Rameyls, de la transplanter dans le luxe, de se l'attacher par des distractions, des gâteries sans fin, de l'avoir près de soi partout où elle pourrait la conduire, la montrer, aux Accacias, chez quelques intimes, durant les essayages et, dans le reposoir idéal que les sœurs Darcy achevaient de lui préparer, gamine qui ne vous vieillit pas, qui vous égaie par ses remarques primesautières, ses curiosités naissantes, qui vous complète par sa joliesse, en voulait presque à Guillaume de se l'accaparer, de la river à sa voiturette d'infirme.

— Vous nous l'accorderez quelquefois, nous en serions tous si enchantés, madame, répéta-t-elle en haussant la voix, car la grand'mère de Liette, toute remuée par le récit de la charge suprême de Patay que lui faisait l'ancien zouave de Charette, ne l'avait pas entendue.

Mme Rameyls tressaillit comme si on l'eût réveillée en sursaut au milieu d'un cauchemar, murmura, hésitante, gênée, dissimulant mal son ennui :

— Ma petite-fille ne m'a pas encore quittée une seule fois, madame, et vous me demandez là quelque chose qui me coûte plus que vous ne sauriez le croire... Pourtant, si vous ne la trouvez pas trop importune, si elle y consent...

Liette l'écoutait anxieusement.

— Oh ! oui, je veux bien, memé, cria-t-elle. Willy en aura tant de joie !

— Alors, c'est entendu pour demain, fit Mme de Trebes, qui avait peur de voir la grand'mère revenir sur sa promesse, je

pense que Mlle Liette a quelques jours de vacances après de telles émotions et cette longue semaine de recueillement... Je vous enverrai à dix heures ma victoria avec miss Burnaby et l'on vous reconduira, dans la soirée, rue de Montenotte...

— Y pensez-vous, protesta faiblement l'aïeule ; nous nous couchons comme les poules, elle s'endormirait le nez dans son assiette... Plus tard, je ne dis pas ; mais voir, le même jour, sa place vide à déjeuner et à dîner...

— Soit, mais nous ne la garderons que l'après-midi !

La comtesse entraîna la communiante sur le balcon qu'enguirlandaient des corolles de clématites et des grappes de glycines.

L'amitié miraculeuse — comme l'affirmait continuellement miss Burnaby — et accrue de jour en jour des deux enfants ravissait M. de Trèbes. Grâce à elle, il n'avait plus à s'inquiéter de distraire l'infirme, de lui créer des semblants de plaisir, il appréhendait moins le travail de la puberté qui commençait à s'opérer dans cette chair de souffrance, dans cette âme cristallisée, les rebellions furieuses, les désespoirs qui les suivraient, les brûleraient lorsque quelque inévitable imprudence aurait déchiré le voile qui leur cachait la Vie.

Elle étayait le dévouement infatigable de la dévote Irlandaise.

Et afin de cimenter, d'affermir la liaison à peine ébauchée, il s'efforçait d'acquérir les sympathies de Mme Rameyls, d'entrer dans ses idées, de dissiper l'instinctive défiance qui couvait au fond de son être, aiguillonnait aux endroits sensibles ce cœur franc et rugueux, se donnait les apparences d'un officier qui a dû, contre son gré, lâcher la partie et qui regrette sans cesse le métier, qui déplore d'être inactif, qui reprendrait du service au moindre coup de clairon.

La vieille cocardière buvait ces paroles chaleureuses, en était la dupe, admirait ces indignations factices, soupirait :

— Que vous avez raison, monsieur, et que vous me faites du bien en parlant ainsi... Vous me rappelez mon fils qui est mort au siège de Metz... Il avait de ces élans généreux, de ces colères contre les misérables qui ne croient à rien et si ma chère petite Liette avait été un garçon comme je le souhaitais, je vous jure qu'elle eût suivi l'exemple de tous les miens et porté l'uniforme !

Et il reprenait d'un accent solennel :

— Nos enfants appartiennent au pays, chacun aujourd'hui

doit être prêt à marcher, à payer de sa personne et Raymond se présentera à Saint-Cyr !

Liette avait pris les mains de Mme de Trèbes dans les siennes, les couvrait de baisers, le regard perdu entre les fleurs mauves dans le jardin où des aigrettes d'eau arc-en-ciellée jaillissaient d'une vasque de marbre, semaient comme de la poussière de perles sur les bosquets de roses entrelacées, roses de la Malmaison qui ont une teinte d'épaules nues, petites roses blanches qui fleurent la vanille, qui semblaient être tombées de sa couronne de première communiante, gazouillait comme si elle avait deviné les secrètes pensées de sa protectrice.

— Je suis contente que vous m'aimiez... Vous me plaisez tant, vous êtes si jolie... C'est une maman comme vous que j'aurais voulu avoir, chérir de toutes mes forces, de tout mon cœur...

Comme un écho très doux, la voix de la comtesse lui répondait :

— Je serai cette maman que tu désires, ma petite Liette, je t'aimerai comme tu m'aimes !

Et le vent gonflait le voile de la néophyte, l'enroulait comme une écharpe de procession autour de la taille de Mme de Trèbes, qui ajoutait, superstitieusement :

— Vois donc, Liette, je suis ta prisonnière !

La porte s'était brusquement ouverte, et un grand collégien aux pâles yeux bleus et qui avait le profil distingué et hautain de M. de Trèbes poussa dans le salon le fauteuil roulant de l'infirme :

— J'ai trouvé ce pauvre Willy tout en pleurs, s'exclama-t-il ; il paraît que sa petite amie le fait poser depuis une heure, et, ma foi, tant pis, je vous l'amène !

Mme de Trèbes avait froncé les sourcils.

— Je déteste ces manières-là, Raymond, fit-elle, et pour la première fois qu'elle vous voit, Mlle Liette va avoir une très mauvaise opinion de vous !

Il fut sur le point de hausser les épaules et de répliquer : « Ça m'est égal » ; mais il eut peur de causer de la peine à Guillaume et se retint.

Liette avait rougi et baissé les yeux.

L'infirme les présenta l'un à l'autre et ils se déplurent mutuellement de prime abord.

Elle songea : « Qu'il a l'air désagréable et violent ! »

Il se dit : « Quelle est sotte et empruntée ! »

Puis, l'oubliant, la fillette tendit un paquet d'images pieuses à Guillaume, s'illumina, lui dit avec des inflexions de joies qui évoquaient les cloches de Pâques :

— Je déjeune ici demain, mon petit Will, c'est ta maman qui le veut et elle m'aime bien... Crois-tu, toute une longue journée à passer ensemble !

Guillaume balbutia :

— Si tu viens demain, tu viendras encore d'autres fois ; quel bonheur, quel bonheur !

Il battait des mains, s'agitait sur son fauteuil, riait follement.

Et miss Burnaby qui attendait discrètement dans l'antichambre, s'étonna de tous ces visages épanouis et radieux, des rires qui répondaient aux rires de l'infirme, qui les dominaient, chuchota :

— Voilà un spectacle auquel je n'avais encore jamais assisté depuis que je suis à leur service... Tous réunis et contents.. Cette petite Liette nous est décidément venue du ciel !

René Maizeroy.

(*A suivre.*)





— Ils ne vont pas vite dans ce char!
— Parbleu, ils ont le temps!

Croquis de CHAM. *Le Charivari*, 1859.

LE CARNAVAL ET LE BŒUF GRAS

I

Il a été souventes fois écrit sur les licences du Carnaval, depuis le fameux *Traicté contre les Masques*, publié par Savaron en 1611, jusqu'à la comédie de Du Verdier, *le Procès du Carnaval*, représentée en 1812; chroniqueurs, observateurs, philosophes, voyageurs ont, souventes fois aussi, consacré des pages pittoresques au mardi gras, et l'on chercherait vainement, en cette réunion d'articles, le moindre petit panégyrique de ces folies, héritières des *lupercales* anciennes, ayant survécu aux invasions et aux révolutions, justement parce que folies, parce que c'est pour les masses occasion unique de tarabuster le paisible promeneur.

Quand on aura lu cette page de Mercier, en son *Tableau de Paris*, on verra que, à la fin du XVIIIe siècle, les *ribauderies* du moyen âge n'avaient rien perdu de leur saveur et on conclura que les temps ne sont pas éloignés où, sous une forme différente, nous allons, peut-être, les voir apparaître à nouveau.

« Une des bêtises du peuple de Paris », dit Mercier, « c'est ce qu'on appelle *attrape*, en carnaval. On vous attrape de toutes parts. On applique aux mantelets noirs des vieilles femmes qui sortent pour aller aux prières de quarante heures des plaques blanches qui ont la forme de rats; on leur attache des torchons; on sème des fers brûlants et des pièces d'argent clouées au pavé;

enfin, ce qu'on peut imaginer de plus ignoble divertit infiniment la populace.

« Pendant tout le carnaval, elle ne parle que d'ordures, et enfante sur ce chapitre mille grossières équivoques; alors elle rit aux éclats.



LA DESCENTE DE LA COURTILLE
(Composition de ALOPHE. *Le Charivari*, 1840.)

« Un masque se promène dans tous les beaux quartiers sous les fenêtres des dames et des demoiselles, ayant l'air d'être en chemise et sans culotte ; le derrière de cette chemise est chargé de moutarde.

« C'est, cependant, au milieu de cette capitale, centre du goût et des lumières, que cent mille individus suivent en foule ces farces qui font vomir et qu'on reproche, ensuite, à l'auteur du *Misanthrope* — qui fut obligé, comme directeur de troupe, de travailler pour le peuple.

« Parmi ces détestables plaisanteries une m'a paru plus mauvaise encore. On fagote un enfant postiche, il a le dos tourné, le corps baissé, il semble vouloir ramasser à terre une pomme tombée de sa main ; vous passez et souffrant de son attitude, vous ramassez la pomme et la présentez à l'enfant. Aussitôt la canaille vous hue ; mais n'est-ce point là une bonne action ? Cela ne me semble pas indifférent. »



LE CARNAVAL A PARIS

— J'ai cancanné que j'en ai pus de jambes, j'ai mal au cou d'avoir crié... et bu que le palais m'en ratisse.
— Tu n'es donc pas un homme ?
(Dessin de GAVARNI. *Le Charivari.*)

« Les vendeurs d'estampes n'affichent, alors, que des figures de garde-robe, et les colporteurs qui vendent des billets de loterie, vous en offrent d'imprimés où il y a dessus : Loterie d'étr... Gros lot, 100,000 liv. Signé : Gobe-tout. »



LE CARNAVAL A PARIS

« On désire céder Monsieur, avec tous les avantages y attachés. S'adresser à Monsieur. »
(Dessin de GAVARNI. *Le Charivari.*)

Allons, décidément, les plaisanteries de la populace, c'est comme la caricature, c'est comme le pamphlet graphique ; cela peut changer de forme mais cela n'est jamais plus distingué un jour que l'autre. Contre l'impératrice Eugénie les crayonneurs de la Commune avaient renouvelé les ordures jadis lancées contre Marie-Antoinette. Et si, de nos jours, les plaisanteries du Carnaval sont moins grasses, elles ne sont guère plus spirituelles. *Les rigolos* actuels, qu'on

vous accroche dans le dos, sont les dignes successeurs des polissonneries gravées d'autrefois. J'ajouterai même que certains journaux n'attendent point les jours gras pour..... faire fumer les sentinelles.

En somme, rien n'est changé : ce qu'on n'ose plus faire dans la rue se fait ailleurs, dans les salles de bal et, notamment, à l'Opéra, à l'Opéra où, vainement, sous le second Empire, l'on a essayé de maintenir les traditions de bonne compagnie qui en faisaient un lieu de réunion destiné à la conversation mystérieuse. « Comparés aux *bals* d'aujourd'hui », dit l'auteur de la notice du *Dictionnaire Larousse*, « les *bals* d'avant 1840 étaient ennuyeux et gourmés. Aujourd'hui, c'est un mélange d'interpellations comiques, de gestes étranges, de costumes élégants ou déguenillés, de tutoiements énergiques et de cris frénétiques. Prêtez l'oreille : les allusions décolletées, les plaisanteries triviales ne prennent pas la peine de baisser la voix, et les intrigues, mot consacré, se nouent et se dénouent tout haut, sans pudeur ni simagrées. »

Le bal de l'Opéra, quelle que soit son allure générale, c'est dans les admirables pochades de Gavarni qu'il faut aller en chercher l'esprit. Là et pas ailleurs. Là, en effet, les masques sont toujours spirituels ; sous les faux nez des notaires de province, comme derrière le classique loup des femmes, on sent vivre et s'agiter des personnages réels, comiques, rigoleurs, surtout point gobeurs et conservant encore quelque chose de la vieille politesse française.

Suite d'estampes vraiment unique, ce *Carnaval à Paris* qu'on pourrait croire éclos d'hier sous le crayon de Forain. De ces légendes célèbres et d'une si intense philosophie, je ne veux retenir que les deux suivantes :

« Y en a-t-i des femmes ! Y en a-t-i !... Et quand on pense que tout ça mange tous les jours. C'est ça qui donne une fière idée de l'homme ! »

« Et si Cornélie ne trouvait pas de voiture ? — Nous irions à pied. — Merci ! je serai canaille tant que l'on voudra, mais mauvais genre, jamais ! »

Canaille et grand seigneur, c'était bien le carnaval d'autrefois, héritier direct des petits marquis et des abbés galants : canaille et mauvais genre, c'est le carnaval à prix réduit, pour ne point dire à prix fixe, des nouvelles couches qui veulent, elles aussi,

être de la fête et prennent toujours leur plaisir comme le populaire du temps de Mercier, à faire aux autres des attrapes de mauvais goût.

Reconnaissons, toutefois, à ce sujet, qu'il y a progrès. Les attrapes de cette fin de siècle, confetti et serpentins, n'ont par



LE MERCREDI DES CENDRES

(Composition de RAFFET.)

elles-mêmes rien de « déshonnête », comme on eût dit autrefois, en ce langage naïf qu'affectionnaient nos pères : ces pluies de petits pains à cacheter aux papiers multicolores, ces déroulements, ces enrubannements de rubans de papier lancés du haut des fenêtres sont même d'un très pittoresque effet, et si un certain public ne se trouvait là pour ramasser les confetti qui jonchent la chaussée et s'en servir à nouveau, tout serait pour le mieux dans ce monde, puisque, bon gré, mal gré, il faut passer par les folies du carnaval.

Heureusement, pour modérer ces ardeurs, pour mettre un frein

aux excentricités des clodoches et des chicards, le mercredi des Cendres est là ; barrière salutaire aux folies humaines, aux descentes de Courtille qui donneraient raison à certaine appréciation peu flatteuse de Théophile Gautier sur l'humaine nature.

« Il faut faire la part du feu », dit un vieux proverbe ; c'est pourquoi, sans doute, se reconnaissant impuissante à faire jamais de nous des êtres supérieurs, débarrassés de toutes scories, la civilisation a passé l'éponge sur ce restant de barbarie, si bien qualifiée par un savant : *épilepsie simiesque.*



A L'OPÉRA

« Et ces gens-là vous diront le lendemain qu'ils ne se sont pas amusés !... »

(Composition de DARJOU.)

Et maintenant, mes frères, dit l'Église, qui elle aussi s'est épuisée en vains efforts contre ce qu'un concile appelait « la dégradation humaine », couvrez-vous de cendres ! Ce que l'image a souvent traduit d'amusante façon, tout en paraissant avoir une opinion identique. Je n'en veux pour preuve que cette caricature de Cham représentant des masques, un pierrot et un Turc notamment — à ce moment les Turcs n'étaient que grotesques — affalés contre un mur sur lequel on lit *Descente de la Courtille*, tandis que les balayeuses s'amènent pour accomplir leur œuvre de propreté matinale :

« Dis donc, mon vieux, faut nous lever !... Voici la femme de ménage qui vient faire notre lit ! »

Les lupercales sont finies : masques, faux nez, loups, tout ce qui sert à cacher les folies humaines, vous pouvez rentrer. L'homme redevient homme.

II

Il nous était resté la mi-carême : cela ne suffisait point, paraît-il, au bonheur du peuple et, sous le consulat de Félix Faure, décidément appelé aux grandes choses, on nous a rendu les trois journées historiques durant lesquelles, autrefois, Sa Ma-



« Quelle prodigieuse bête!!! Si nous pouvions être un jour de cette force-là!!! »
Composition de PRUCHE (*La Mode*, 1843).

jesté le Bœuf Gras allait rendre visite au souverain de tous les Français.

Le bœuf gras ! Jadis promené de par la ville, au son des *vielles* et des *violes*, puis hissé sur un char de triomphe attelé de six chevaux blancs. Il a fallu la monarchie bourgeoise et l'année 1846 pour prendre ainsi en pitié le pauvre animal qu'on condamnait, autrefois, au supplice de la marche forcée sur les gros pavés glissants, avant de trouver, dernière étape, l'abattoir.

Le bœuf gras, à l'origine image parlante de la fête corporative des bouchers, devenu depuis prétexte à cortège, à cavalcade. Le bœuf gras agrémenté, on n'a jamais su pourquoi, d'un petit

Amour grelottant et du char classique traîné par le Temps, sur lequel, suivant la spirituelle remarque de Victor Fournel, « l'on voyait s'étager toutes les divinités de l'Olympe aux nez rouges, aux lèvres bleuies de froid, choisies parmi les figurants et les figurantes des théâtres de dernière catégorie ».

Le bœuf gras, avec ses hérauts d'armes, avec ses Turcs, avec ses Romains, avec ses sauvages, les fameux sauvages à la lourde massue de carton, avec ses coureurs en costume Louis XIV, avec ses gentilshommes Louis XIII au feutre empanaché, le bœuf gras auquel les sacrificateurs rappelaient l'inanité des grandeurs, des royautés humaines.

Le bœuf gras, jadis le vulgaire animal au poids fantastique, simple bœuf comme ses frères, ne laissant pas d'autre trace dans l'histoire que celle de son passage par les rues, et, depuis 1845, baptisé, recevant un nom emprunté à l'un des événements, des types, des pièces ou des livres de l'année, si bien qu'on a pu dire avec raison que pour prétendre à la qualification d'illustre, il fallait avoir été bœuf gras, au moins une fois en sa vie. Journal, bataille, ville exotique et même vélocipède, il a tout été, lui, le bœuf Apis.

Honoré d'un programme donnant « l'ordre et la marche » de son cortège comme s'il s'agissait de quelque entrée de souverain, il a eu ses crayonneurs, ses chansonniers et a fourni son couplet à maint faiseur de revue.

Depuis 1852, le *Charivari* est plein de lui ; sans cesse, on le voit apparaître dans les amusantes petites revues comiques de Cham, se prêtant même à des comparaisons d'actualité politique.

Et il ne faudrait point en conclure que sa venue à la célébrité ne date que de cette époque puisque, dix ans avant, les caricatures du journal *La Mode* lui avaient déjà donné place parmi les « parisienneries » du jour.

En 1843, avant que la Grèce n'ait eu la satisfaction de voir le rétablissement des jeux olympiques, on saluait en lui la graisse triomphante, et sans crainte de déplaire au pouvoir, l'on pouvait écrire et crier : « Vive la graisse ! »

Ici le bœuf ; là, le cheval ; les deux divinités de la France moderne ; mais pour le premier personne ne se suicida jamais, alors que le second fut cause de bien des ruines.

Ohé ! les amateurs !
V'là le bœuf gras qui passe,

Les rubans et les fleurs
Lui donnent de la grâce.
Admirez comme il se prélasse,
V'là le bœuf gras qui passe,
Ohé ! les amateurs !

Ainsi s'exprime une chanson de 1861, et souventes fois il avait été chanté, l'animal dont la moelle sert à faire de la pommade. Çà et là, à partir de 1855, on rencontre, soit sur les programmes du cortège, soit en placards isolés, *Rien n'est sacré pour un boucher, la Complainte du bœuf gras*, sur l'air de Fualdès, *les Tribulations du bœuf gras, le Testament du bœuf gras*, et autres actualités en vers... de bohème, destinées à être chantées sur des airs à la mode.

« Le bœuf gras ! c'est pas un inutile, c'est pas un *feignant*, c'est pas un propre à rien », nous dit Gavroche, et d'accord avec le gamin de Paris, la chanson a ainsi énuméré les qualités de l'animal :

Bouilli, braisé, rôti, quand cent mâchoires
Auront à nu dépouillé tous mes os,
Lorsque cuillers, fourchettes, écumoires,
Lassés d'agir seront mis au repos,
Le chiffonnier, rassemblant mon squelette,
Vous dotera, sans fatigue et sans mal
De bon cirage, utile à la toilette,
Et d'encre issus de mon noir animal.

Qui sait ! peut-être ces lignes ont-elles été écrites avec de l'encre provenant de quelque bœuf gras...

Si l'animal est énorme, grande a donc été sa place, puisque non content de faire accourir sur son passage, grands et petits, de servir de prétexte à une promenade carnavalesque, il a encore tenu l'affiche, ne serait-ce qu'en servant de titre à un vaudeville de Paul de Kock, célèbre en 1845.

N'est-ce pas lui encore qui, en visite chez nos souverains, nous rappelle un incident comique de notre histoire. Lui et son cortège allaient présenter leurs hommages à Sa Rotondité Louis XVIII ; et l'entrevue entre le Roi goutteux et les gentilshommes de l'étal fut si cordiale, si communicative que l'orchestre ne put s'empêcher de jouer l'air alors à la mode : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille*. La caricature anglaise ne manqua pas de s'emparer de l'incident et elle qui, souvent, avait représenté le Roi très chrétien en éléphant, mit à profit l'incident pour publier *les deux bœufs* : « un monarque de trois jours par la fantai

sie des hommes, un souverain éternel (!!) par la grâce de Dieu. » Et pour être plus mordant encore, le graveur anglais avait ajouté



— Tiens! voila mon Espagnol du dernier bal de l'Opéra... Il me disait qu'il était haut placé dans la société... Après ça, peut-être qu'aujourd'hui il s'est déguisé en domestique!...



M. Proudhon, qui tient à asticoter tout le monde, vient agacer jusqu'au bœuf gras. Il lui fait lire un numero du *Peuple*, ce qui lui porte immédiatement sur les nerfs.



Le bœuf gras, auquel on a formellement défendu, cette année, de sortir à pied, se passe la fantaisie de se promener dans Paris en cabriolet-mylord, ce qui fait que generalement on le prend pour un John-Bull.



Un danseur du bal du Prado qui tient à faire voir qu'il n'est pas un *aristo*.



Ce qui prouve le danger, quand passe une brillante cavalcade, de se placer derrière un cavalier reactionnaire.



Rencontre inopinee des citoyens Proudhon et Considérant; ils profitent de l'occasion pour prouver de nouveau qu'ils savent se disputer sans se fâcher.



— Allons.. viens avec nous au bal du *Bœuf-Rouge*

— Non, Pitou.. tu sais que je n'aime pas aller dans le monde.



Aspect animé offert par une salle de bal, le mercredi des Cendres, à six heures du matin.



Un cantonnier du chemin de fer du Nord s'étant attardé au bal masque et venant en toute hâte reprendre son service.

Caricatures de Cham sur le Carnaval, avec allusions politiques. (*Le Charivari*, 1846.)

au bas de l'image : « Dans toutes les familles, cela finit par le couperet. »

Être bœuf gras, c'est bien ; être déesse, c'est encore mieux.

Une folie carnavalesque de Élie Frebault et Alphonse Lemonnier, représentée en 1866, *la Déesse du bœuf gras*, énumère ainsi,



— Mon brave ami, cette année vous vous êtes mieux nourri que vos bœufs...



Nouveau procédé pour se procurer instantanément un bœuf gras.



Est-il permis de *s'habiller* comme ça !...



Inconvénient d'avoir un Amour sujet à la colique.



Le bœuf gras [illegible] mal portées et refuse d'être roi du carrousel.



[illegible]



Le costume de Prince, [illegible] espagnol, attire du désagrément.



Le bœuf gras [illegible]



[illegible] *[illegible]*, le bœuf gras se met à pleurer comme un veau.

Caricatures de Cham sur le Bœuf gras (*Le Charivari*, 185[illegible]).

en des couplets à la marque du bon faiseur, les qualités de cette fonction.

> L'jour du bœuf gras, c'est mon jour de travail,
> Couronnée d'ros's, harnachée à l'antique,

C'est moi qu'on voit plantée en haut du char,
Chaqu' Carnaval, en Vénus athlétique,
Avec l'Amour que c'est mon jeun' moutard.

***

Quand nous passons d'vant un' maison cossue,
Le char s'arrête ; on déball' Cupidon,
Pendant que nous autr's attendons dans la rue,
On fait monter l' marmot jusqu'au salon.
Faut voir un peu comm' je suis établie,
La foule se presse afin de s'.mettr' dans l' tas,
Pour se payer d' près ma physionomie :
L' Bœuf gras et moi nous offrons tant d'appas.

Les appas du bœuf gras, les appas de la déesse! depuis cinquante ans cela n'a pas varié. Et les cortèges se succèdent de même, toujours aussi banaux, la seule tentative artistique ayant été celle de la *Vachalcade* en 1896, alors qu'à l'étranger, en Belgique et en Allemagne notamment, défilent des cavalcades et se donnent des représentations organisées par les sociétés d'artistes : telle, à Dusseldorf, la célèbre société dite *Malkasten*.

Le carnaval artistique, décoratif, tout de défilé et de mise en scène, n'ayant ni les *pepernoten* (pâtisseries dures de farine et de miel), de Bruxelles et d'Anvers, ni les confetti en plâtre des villes italiennes contre lesquels il est vrai, on a, pour se défendre, des masques de circonstance. Mais Rome ne serait plus Rome si à toute chose elle ne savait donner un certain cachet d'art et le timbre ici bas reproduit prouve qu'il est encore de beaux jours pour le carnaval romain.

John Grand-Carteret.



Timbre-réclame.



ROLANDE ET ANDRÉE [1]

(Suite).

XIV

CAHIER D'ANDRÉE

25 février.

Robert de Lussan nous est arrivé dans la soirée d'hier. Il vient passer quelques jours près de nous. Il en avait pris l'engagement à Palerme. Armand ne comptait guère sur l'exécution de cette promesse faite un peu en l'air. Peut-être même eût-il négligé de la lui rappeler si Rolande tout à coup n'avait souhaité qu'elle fût tenue.

C'est sur son désir qu'on a invité Lussan. Elle le croit très occupé d'elle, veut le voir de plus près qu'elle n'a pu le faire à Versailles, l'étudier plus à loisir. Elle tient à se convaincre qu'ils sont, comme elle dit, créés l'un pour l'autre, destinés l'un à l'autre et peuvent être heureux ensemble.

Elle est censée ignorer les sentiments que, à en croire les d'Ambérieu, Lussan a conçus pour elle. De son côté, il est censé ne pas savoir qu'il vient se soumettre à un examen qui décidera de son sort et de celui de Rolande.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier, 10 et 25 février 1897.

En ces circonstances, il fallait colorer d'un prétexte sa visite. La saison des chasses a fourni celui qu'on cherchait. Mais ce prétexte ne trompe personne. Loin d'en être dupes, les d'Ambérieu, qui sont arrivés avec Lussan, en sont complices.

Quoi qu'il en soit, il est ici. Je n'ai rien fait pour qu'il y vînt. Si même j'eusse été consultée, j'aurais détourné Armand de l'appeler. Je ne désirais pas le revoir. J'ai le pressentiment que cet homme sera mon mauvais génie, qu'il aura sur ma destinée une influence funeste et, pour tout résumer d'un mot, il me fait peur.

Depuis qu'après avoir été réunis durant quelques jours, nous nous séparâmes, je me suis évertuée à l'éloigner de ma pensée. Mais son souvenir m'est resté. Il m'a rendue jalouse, nerveuse, inquiète. Je n'ai pu constater sans dépit que, comme moi, Rolande en était hantée.

Durant la longue solitude d'où je sors à peine, j'ai constamment vécu dans la contemplation de son image, qu'à toute heure, ma mémoire reconstituait et remettait devant mes yeux avec une intensité pénétrante. Je l'ai tout à la fois appelé et repoussé, sans cesse torturée par la conviction que je serais, devant lui, s'il exigeait, sans force pour lui résister, et que s'il me dédaignait, je n'aurais pas le courage de l'abandonner à Rolande, de ne pas le lui disputer.

Pour que je pusse me dérober au charme entraînant et redouté que j'ai subi, il eût fallu que Lussan restât loin de moi. Je le savais, j'en étais sûre, j'avais mesuré son pouvoir. Maintenant que le voilà à ma portée, je ne saurais plus répondre de rien. En mon cœur désemparé, le vide immense que mon mari n'est pas parvenu à combler semble tout préparé pour l'amour qui, seul, peut le remplir. La pensée que Lussan est venu pour Rolande, qu'elle est prête à l'aimer, à se laisser aimer, et que le jour est prochain où, si je ne me jette entre eux, elle se suspendra à son bras, confiante et enivrée, cette pensée déchaîne en mon imagination déséquilibrée des sentiments de révolte qui vont jusqu'à la fureur.

Qu'adviendra-t-il de moi si je ne parviens pas à les dominer? Aurai-je assez d'énergie pour me contenir quand je verrai Rolande s'emparer de cet homme qui m'est déjà cher et qui m'appartiendrait si telle était ma volonté? Et si seulement son regard à lui s'arrête sur le mien, si je lis dans ses yeux qu'il m'a comprise et que mon amour l'a touché, saurai-je lui taire que j'en

suis délicieusement émue ? L'imprudent! pourquoi n'est-il pas resté là-bas, loin, très loin ?...

Dès hier, je suis sortie bouleversée de notre première entrevue. Elle a eu lieu en présence de mon mari, de Rolande et des d'Ambérieu. Nous n'avons échangé que d'insignifiantes paroles. Mais, tout de suite, j'ai été reprise et captivée. Sa voix est allée jusqu'à mon cœur; la flamme de ses yeux s'est communiquée à tout mon être.

Il s'est saisi de moi avec une violence qui a eu raison de mes scrupules et de mes remords. Il ne m'a rien dit cependant qui fût pour me troubler. Que sera-ce donc s'il surprend mon secret et s'il devine le trouble affreux en lequel je me débats ?

Le pire, en tout ceci, c'est que sa présence m'a rendu plus intolérable, plus odieuse celle d'Armand. Le pauvre homme ne s'est-il pas avisé, hier, de vouloir reprendre notre vie commune ? Sa prière, si douce, si discrète, si suppliante qu'elle fût, m'a fait bondir et, peut-être, ne lui ai-je pas assez caché combien elle m'exaspérait.

Mon attitude l'a terrifié : il m'a demandé pardon et s'est éloigné. Mais je suis restée longtemps sans pouvoir apaiser l'indignation qu'il avait provoquée. Comment lui faire comprendre que je suis lasse de lui jusqu'à l'écœurement et qu'il ne peut me plaire qu'en se résignant à vivre séparé de moi ? Aujourd'hui, demain, durant quelques jours encore, je trouverai des raisons... Mais après ?

XV

CAHIER DE ROLANDE

13 mars.

Voici quinze jours que M. de Lussan est au château et j'en suis encore à ne pouvoir préciser ce que je dois penser de lui. Il est vraiment impénétrable et se livre trop peu. Loin de se relâcher de cette froideur qui m'avait tant impressionnée quand je le vis pour la première fois, il semble prendre plaisir à s'en envelopper comme d'une armure. Il ne se laisse jamais atteindre par les coups qu'on lui porte pour l'obliger à s'émouvoir ou à s'attendrir.

A diverses reprises, le soir, dans un coin du salon, ou durant le jour, au cours de ces marches de chasse où je me suis trouvée

plusieurs fois avec lui, nous avons librement causé. Il est certain que sur la plupart des sujets que nous traitons, nous avons des opinions identiques. Cependant, jamais il ne s'empresse d'approuver les miennes. Il m'écoute quand je les expose. Il expose ensuite les siennes, mais, même quand les unes et les autres sont pareilles, je ne parviens pas à deviner s'il est satisfait de cette similitude de nos goûts et de nos vues.

A la longue, cette froideur est déconcertante. Je ne sais encore si je lui plais, s'il a plaisir à se trouver avec moi, s'il est sensible à mes efforts pour retenir son attention. Il m'est donc impossible de me prononcer sur lui.

Je ne voudrais pas me décourager prématurément ni me trop hâter de déclarer à père que je ne veux pas d'un tel mari. J'ai le sentiment que je ne dois m'en prendre qu'à mon défaut d'adresse, de la persistance de cette impassibilité si peu favorable à l'étude que je voulais faire du caractère de M. de Lussan. J'espère toujours qu'elle cessera et que le cœur qui me reste fermé finira par s'ouvrir, par laisser voir en lui ce que j'y voudrais trouver.

Assurément, tant qu'il demeurera tel qu'il est, je ne me déciderai ni dans un sens ni dans un autre. Je ne peux accepter pour époux un homme qui s'obstine à ne pas se faire connaître, et, d'autre part, je ne voudrais pas renoncer à lui sans avoir la preuve que je m'étais trompée quand je le jugeai digne de mon estime et de mon amour.

Enfin, je suis tentée de croire qu'il n'est pas libre avec moi, qu'il ne se laisse pas pénétrer parce que quelqu'un le lui défend et que lorsqu'il me parle, une volonté qui agit sur lui sans se découvrir, le domine et l'empêche d'être lui-même.

Mais, s'il en était ainsi, pourquoi serait-il venu ? Il ne peut ignorer pour quelles causes père a voulu qu'il vécût durant quelque temps près de nous. Il doit savoir, il sait sûrement, par ma cousine d'Ambérieu, qu'elle m'a parlé de lui comme d'un prétendant à ma main, qu'elle a plaidé sa cause. Il sait aussi, je n'en peux douter, que j'ai été sensible à sa recherche et que je l'eusse plus vite et plus tôt encouragée, si je l'avais mieux connu. Enfin, quand il a consenti à se soumettre à l'épreuve que j'exigeais, il était déjà convaincu que je souhaitais qu'elle lui fût favorable, et c'est vrai qu'il avait bien peu à faire pour obtenir un consentement que je ne demandais qu'à donner.

Dès lors, que signifie son attitude, cette contrainte déplaisante,

cette réserve qui me blesse ? Dois-je en conclure que je ne lui plais pas et qu'il attend une occasion de se retirer convenablement, sans m'offenser.

En ce cas, que ne la fait-il naître ? Que ne se hâte-t-il de partir ? Je souffrirais de son départ comme d'une déception imméritée. Mais partir, même en m'affligeant, serait plus loyal, plus digne de nous que de rester sans dire ce qu'il veut, ce qu'il espère, ce qu'il attend.

Ce n'est pas à moi à lui avouer que je n'ai pu entrevoir, sans une douceur attendrie, la possibilité de devenir sa femme. C'est lui qui doit parler le premier. Il s'obstine à ne pas le comprendre. Son silence m'attriste d'autant plus que, d'après la comtesse d'Ambérieu, il arrivait ici tout prêt à se déclarer, s'il était encouragé.

Je n'ai pas osé faire part à ma cousine de ma surprise ni de mes perplexités. Elle est toute de premier mouvement et d'une franchise que rien n'arrête. Si je lui disais ce que je pense, elle irait sans doute le porter tout chaud à M. de Lussan, et s'il en était surpris, s'il allait répondre que j'ai eu tort de me croire l'objet de ses préférences, je serais douloureusement humiliée.

J'ai préféré communiquer mes impressions à Andrée. Je suis plus en confiance avec elle, plus à l'aise qu'avec Mme d'Ambérieu. D'autre part, je savais que, si elle entreprenait de confesser M. de Lussan, elle y mettrait beaucoup de prudence et que ma dignité, mon amour-propre seraient sauvegardés. Je lui ai donc confié ma petite déconvenue.

Elle a très affectueusement accueilli mes plaintes, mais non sans railler ce qu'elle a appelé mon impatience d'amoureuse. J'ai rougi et je lui ai répliqué que ma prétendue impatience n'était que le fait d'une susceptibilité très légitime. Elle a paru le reconnaître et m'a promis d'amener bientôt et peu à peu M. de Lussan à s'expliquer.

16 mars.

La situation entre M. de Lussan et moi reste toujours la même. Je ne sais que penser. Ses procédés sont d'une correction impeccable, mais continuent à témoigner d'une ferme résolution de ne pas s'engager.

Ce matin, j'ai demandé à Andrée si elle lui avait parlé.

— Pas encore, m'a-t-elle répondu, je n'en ai pas trouvé l'occasion.

Ce n'est pas faute d'être souvent et longtemps seule avec lui. Ils ont ensemble de longues conversations. Je les ai trouvés plus d'une fois causant à l'écart, à voix basse, comme des gens qui se font des confidences. Dès que j'apparais, ils s'arrêtent. Je me figure alors qu'ils s'entretenaient de moi. Si c'est vrai, comment les obliger à m'en faire l'aveu? Si ce n'est pas de moi qu'ils causent, de qui et de quoi causent-ils?

17 mars.

Père est très préoccupé, très triste; je ne l'avais jamais vu ainsi. Cela dure depuis quelques jours. Par suite du malaise moral auquel je suis en proie, je ne m'en étais pas aperçu. Quand on s'inquiète pour soi, on est peu disposé à s'inquiéter pour les autres. Mais, ce matin, sa pâleur, son accablement, son état de détresse m'ont soudain frappée. Je me suis rappelée que ce n'est pas d'aujourd'hui que sa physionomie trahit des peines cuisantes et d'amers soucis et j'ai été convaincue que le mal qu'il cache est déjà vieux d'au moins une semaine, quoiqu'il ne se soit pas présenté d'abord avec les caractères alarmants qui viennent, à l'improviste, de me le rendre visible.

Pauvre chéri! Comme je me suis reproché mon indifférence à son égard, mon égoïsme. Tandis que je songeais à moi, il souffrait! Et je n'ai rien deviné! C'est par hasard, tardivement, que mes yeux se sont ouverts et ont lu dans les siens qu'il est malheureux pour des causes qu'en mon inexpérience je ne puis découvrir. A quoi sert donc la tendresse filiale si même, quand elle a l'ardeur de la mienne, elle est si peu clairvoyante?

13 mars.

Nous étions dans le cabinet de père, où, comme tous les matins, je venais d'entrer pour l'embrasser et prendre le thé avec lui. Ces quelques instants que, chaque jour, nous passons en tête à tête sont les meilleurs de ma journée, les seuls où nous soyons sûrs de n'être pas dérangés et les plus favorables à nos épanchements. Andrée, qui se lève tard, n'a pas encore quitté sa chambre. Nos invités dorment ou sont en chasse. Je peux alors causer tranquillement avec père.

— Avez-vous mal dormi, mon chéri? lui ai-je demandé.

Au lieu de me répondre, il m'a dit avec une vivacité singulière:

— Qu'est-ce qui te le fait supposer?

— Votre pâleur, vos traits tirés, l'abattement que trahissent vos yeux.

Il était assis près de sa table de travail ; il s'est levé et il est allé s'assurer devant la glace de la cheminée que je disais vrai.

— Oui, je ne suis pas à mon avantage, a-t-il fait en souriant amèrement. Que veux-tu, ma pauvre enfant ; je deviens vieux et à mon âge on ne saurait prétendre à la beauté.

— Non, non, ce n'est pas cela. Je soupçonne que vous avez un chagrin et que vous me le cachez, ce qui serait d'un mauvais cœur. A qui vous confierez-vous, si ce n'est à votre fille ?

Tout en reprenant sa place près de la table, il a protesté.

— Tu te trompes, mon enfant. Je n'ai aucun motif pour être moins heureux aujourd'hui qu'hier. Si ma figure est à l'envers, c'est que, sans doute, comme tu le disais, j'ai mal dormi. Rien de plus, rien de plus, a-t-il ajouté.

Il mettait trop d'énergie à le démontrer ; je n'ai pas été convaincue. Mais, comme il restait rebelle aux tentatives que je faisais pour provoquer des confidences, j'ai renoncé à en obtenir et me suis contentée de dire :

— Tant mieux, si je me trompe.

Nous avons parlé d'autre chose, sans qu'il s'intéressât à ce que je lui racontais ; il ne m'entendait même pas. Sa personne seule était à mon côté : son esprit était ailleurs, je ne sais où.

Il a été assez longtemps sans se rendre compte de ce qu'offrait d'étrange son attitude et combien elle était propre à justifier les soupçons contre lesquels il avait protesté. Mon étonnement, que je ne parvenais pas à lui dissimuler, l'a enfin rendu à lui-même ; il m'a interrogée.

— Tu ne me dis rien de M. Lussan. Où en êtes-vous ? Te plaît-il ? Me donneras-tu la grande joie que j'attends ? Es-tu disposée à l'épouser ?

— Je ne sais, ai-je répondu.

Je ne mentais pas. M. de Lussan est pour moi un énigme ; il m'a tellement déçue ; il se révèle si différent de ce que je le croyais ! Je n'oserais plus affirmer qu'il est le mari qui me convient.

— Il faudrait cependant te décider, a observé père. Voilà trois semaines qu'il est ici ; le congé qu'on lui a accordé touche à sa fin et peut-être s'étonne-t-il que rien de toi ne lui ait encore révélé tes intentions.

J'allais me récrier, expliquer à père pourquoi je ne me prononce pas. Mais je me suis retenue. Si, comme j'ai lieu de le croire, il a quelque peine cachée, à quoi bon la compliquer de la mienne ?

Et puis, en le voyant si triste, je commençais à me demander si c'est le bon moment pour l'abandonner. N'ai-je pas maintenant le devoir d'ajourner l'exécution d'un projet qui me séparerait de lui, alors que ma sollicitude et ma tendresse peuvent à l'improviste lui devenir nécessaires ?

— M. de Lussan ne peut connaître mes intentions que lorsque je les connaîtrai moi-même, ai-je dit. Et je ne les connais pas encore. Si je m'écoutais, je refuserais tout net de me marier. Je n'ai d'autre désir que celui de ne pas vous quitter.

Je m'attendais à quelque récrimination. Père m'a si vivement poussée au mariage que je devais supposer que à l'instigation d'Andrée, il voulait m'éloigner, se débarrasser de ma présence. A ma grande surprise, il a paru me comprendre et il a continué :

— Il est clair que tu ne peux épouser un homme qui ne te plairait pas. Prends ton temps, ma chère petite. Grâce à Dieu, tu es en situation de ne te marier que lorsque tu auras trouvé un mari tel que tu le veux.

Ainsi, il ne me presse plus ; il ne semble plus désirer au même degré qu'il y a un mois de vivre seul entre sa femme et son fils. Quel changement inattendu ! Je n'en devine pas les causes. Un dissentiment est-il survenu entre lui et Andrée ? A-t-il cessé d'être heureux ? Comment expliquer autrement sa tristesse ? Comment expliquer autrement qu'il se soit soudain résigné à ce que je ne me marie pas et à ce que je reste auprès de lui.

Ma découverte a changé toutes mes dispositions. Ma conscience me dit que ma place est ici près de père. Je ne tiens plus à M. de Lussan. Il peut partir ; je ne le pleurerai pas. Je n'ai qu'un regret, c'est de l'avoir appelé, et maintenant il me semble que je n'aurai de repos que lorsque je ne le verrai plus.

XVI

CAHIER D'ANDRÉE

19 mars.

La foudre a éclaté ; c'est fini ; je ne m'appartiens plus ; j'ai un maître.

L'ai-je voulu ? Me le suis-je volontairement donné ? Si j'avai

pu réfléchir, l'aurais-je accepté? Je n'en sais rien. Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il est le seul homme qui, depuis que j'existe, a troublé et fait battre mon cœur. Devenue sienne, je suis sans remords.

Si jamais le lien que nous avons noué est découvert, si nos amours qui commencent sont un jour livrées à la curiosité du monde, si notre secret est divulgué et si nous payons de notre vie le bonheur et le crime de nous être aimés, que de gens me jet ont la pierre et m'accableront de leur mépris!

Ce qu'ils diront, je l'entends. Épouse et mère, j'étais en possession de trésors rares et précieux : un mari qui m'adorait, un enfant beau comme un dieu, un nom illustre, un rang social élevé, une fortune qui me permettait de réaliser toutes mes ambitions, tous mes désirs, et ces trésors, je les ai sacrifiés à la plus coupable passion. Sans égards pour l'honnête homme à qui je les devais, j'ai foulé aux pieds les engagements sacrés que j'avais pris en m'unissant à lui et déshonoré le nom qu'il m'avait donné.

Voilà ce que diront mes accusateurs. Les plus sévères considéreront que ma faute est sans excuses, qu'elle mérite un châtiment rigoureux; les plus indulgents murmureront :

— Elle était folle.

Et les uns et les autres me condamneront.

En auront-ils le droit? Seront-ils justes en me condamnant? Eux-mêmes, seront-ils sans péché? Non, sans doute. Néanmoins, ils ne m'épargneront pas et, vivante ou morte, s'ils ont à me juger, leur arrêt ne me tiendra pas compte des circonstances qui m'ont dominée, entraînée et conduite là où je suis. D'avance, je leur pardonne. Je n'attends d'eux ni pitié, ni justice.

Dieu, peut-être, me sera plus clément. C'est par sa volonté que tout arrive. C'est lui qui a mis Robert sur mon chemin, qui m'a poussée vers lui sans protection, sans défense et m'a rendue faible comme un enfant devant la passion à laquelle j'ai succombé. Pourrait-il me rendre responsable de ma défaite, alors qu'il a tout préparé pour la rendre inévitable?

Comment cela s'est-il fait? Je voudrais m'en souvenir, le raconter ici, en toute sincérité, afin que si tôt ou tard je suis incriminée, il y ait trace quelque part des excuses que je peux invoquer pour plaider ma cause.

Mais je suis si troublée et si proche encore de l'événement! Ce

que je voudrais me rappeler, ces incidents qui sont comme les étapes de mon aventure, tout cela s'est un peu effacé de ma mémoire. Elle ne pourrait le reconstituer qu'à la faveur d'un apaisement dont je suis encore bien éloignée. Essayons cependant de revivre ces heures de tourmente et de fièvre. Je me mets en face de moi-même, je m'interroge...

Ce fut dans la soirée d'hier. Les d'Ambérieu partaient pour retourner à Versailles, où le colonel était rappelé par son service. Armand et Rolande voulurent les accompagner à la gare d'Aubigné où ils allaient prendre le train.

Le landau ne contenant que quatre personnes, Robert, qui devait nous rester encore quelques jours, dut renoncer à se joindre à eux, et, comme d'autre part, il ne pouvait être question de m'exposer à la fatigue d'une longue course en voiture, il s'offrit à me tenir compagnie.

Rolande, que je devine toujours disposée à nous surveiller, se prêta cependant à cet arrangement. Elle m'a demandé à plusieurs reprises d'interroger Robert afin de l'obliger à dire enfin ce qu'il pense et ce qu'il veut, et peut-être espérait-elle qu'il me serait possible de tirer de lui, à la faveur de notre isolement momentané, un aveu qu'elle attend avec impatience. On nous laissa donc seuls aussitôt après dîner.

Jusqu'ici, nous n'avions pu causer encore avec un peu de tranquillité, nos entretiens étant toujours interrompus et plus ou moins dérangés par les gens qui vivaient autour de nous. Pour la première fois depuis que Robert est ici, nous pouvions disposer d'une longue soirée avec la certitude de n'être pas importunés par les allées et venues des uns et des autres.

Je mentirais si j'affirmais que la perspective de ce tête-à-tête ne m'impressionna pas. Si nous avions des choses graves et intimes à nous dire, quelle occasion plus propice pour le faire s'offrirait jamais à nous ?

Je n'eus toutefois aucune appréhension. Il ne me vint pas à la pensée que notre entretien pût prendre la tournure qu'il prit ensuite. J'avais beaucoup réfléchi depuis quelques jours et, après avoir résolu, en une heure de révolte et de colère, d'empêcher à tout prix le mariage de Rolande avec Robert, je m'étais dit que ce serait jouer un jeu bien dangereux. Peut-être valait-il mieux laisser le destin s'accomplir.

Je n'étais en un mot décidée sur rien, n'ayant pas soupçonné

les vrais sentiments de Robert, ni vu plus clair dans sa conduite que Rolande elle-même.

Une fois seuls, nous revînmes au salon. Je me jetai dans un fauteuil. Robert alla s'accouder à la cheminée. Nous gardâmes d'abord le silence. Mais ce silence ne tarda pas à devenir embarrassant. Il le devint encore plus quand, levant les yeux, j'eus surpris ceux de Robert fixés sur moi avec une expression d'angoisse que, dussé-je vivre un siècle, je n'oublierai plus. Je me sentis défaillir sous l'éloquence brûlante de ce regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'à mon âme pour m'arracher mes pensées les plus secrètes.

Alors, alors seulement, le péril de notre solitude m'apparut, avec quelle évidence! Si cet homme prononçait une seule parole d'amour, j'étais perdue. A cette minute, j'aurais dû me lever, m'enfuir sous un prétexte, me barricader chez moi jusqu'à ce que l'émotion qui me tenait fût dissipée. Mais déjà je ne me possédais plus et une force impérieuse me cloua à ma place.

Je trouvai cependant assez d'énergie en moi-même pour rompre ce silence redoutable.

Croyant qu'il était encore en mon pouvoir de causer d'autre chose que de nous, je dis :

— Je voudrais, puisque nous sommes seuls, vous parler en confidence d'un sujet délicat et qui m'est très à cœur. Mme d'Ambérieu, en vous amenant ici, nous donna à entendre que vous prétendiez à la main de ma belle-fille. Mon mari s'attendait donc à une demande de votre part. Il est surpris que vous ne vous soyez pas encore déclaré, et vous ne me saurez pas mauvais gré de vous demander si les intentions qu'on vous a attribuées sont réelles et si vous y persévérez.

A cette question, il se redressa et, d'un accent où se révélait la volonté d'être sincère, il me répondit :

— Je n'ai plus les intentions qu'on m'a attribuées. Je n'épouserai pas Mlle Rolande.

— Mais alors, m'écriai-je, pourquoi êtes-vous venu ?

— Pour vous revoir, madame ! répliqua-t-il.

Sa réponse me bouleversa. Je ne pus que répéter :

— Me revoir ? me revoir ?

Si ce cri que m'arrachèrent ma surprise et mon émoi n'eût pas suffi à trahir l'agitation à laquelle me livrait soudainement l'aveu

de Robert, mon accent, mon visage, mes regards la lui auraient révélée.

— Apaisez-vous, madame, reprit-il. Vous ne sauriez me comprendre, si vous ne me permettez de vous parler en toute franchise, de vous ouvrir mon cœur librement, aussi librement que si nous n'étions pas en cause. Je vous supplie de m'entendre avec bienveillance et de ne pas vous offenser de la sincérité avec laquelle, au point où nous en sommes, je suis tenu de m'expliquer.

— Parlez, parlez, soupirai-je, brisée, n'en pouvant plus, tant j'étais tout à la fois heureuse et terrifiée.

Toute droite dans mon fauteuil, les mains croisées sur mes genoux, les yeux avidement tendus vers lui, j'attendais, comprenant bien que j'étais en une des heures les plus graves de ma vie. Alors, à demi-voix, il commença d'une voix très douce où je sentais monter l'émotion et l'anxiété. Je ne me souviens plus de ses paroles. Je sais seulement que je n'en perdais aucune et qu'elles tombaient sur mon cœur comme des coups violents dont chacun l'ouvrait davantage à l'amour. Ce qu'il me dit alors, je le résume en quelques phrases.

Il m'aime. Il m'a aimée dès le premier jour où il me vit à Palerme. L'impression que je fis sur lui ce jour-là ne s'est plus effacée. Il fut d'abord épouvanté. Où pouvait le conduire cet amour, si ce n'est à des catastrophes dont j'eusse été comme lui la victime ? J'étais mariée. Et puis il me croyait éprise de mon mari.

Lorsqu'il se fut convaincu, grâce à certains faits qu'il observa, grâce à mes confidences, qu'en épousant Armand je n'avais été poussée que par mon ambition, il se sentit plus violemment entraîné vers moi. Mais, la crainte de me faire injure, la peur d'une aventure féconde en périls, l'ignorance en laquelle il était de mes sentiments retinrent les aveux que si souvent il fut tenté de faire.

Il partit sans les avoir faits, résolu à m'oublier, à se marier, espérant qu'il pourrait étouffer sa passion en élevant entre lui et moi d'insurmontables barrières. Dès sa rentrée à Versailles, où il rencontra Rolande, il se prêta aux espérances conçues par la comtesse d'Ambérieu ; elle les lui fit partager. Il s'attacha à la pensée d'aimer Rolande et de se faire aimer d'elle. Si alors elle avait voulu, il l'eût épousée. Mais, bientôt, elle s'éloigna pour retourner avec son père et moi au château de Gacé.

A mon passage à Paris, il me revit et, bien que notre entrevue

eût été brève, il dut reconnaître « qu'il m'avait dans le sang » et que jamais, jamais plus, il ne se délivrerait de la domination que de près ou de loin j'exerçais sur lui. Dès lors, il n'eut plus qu'un désir, celui de me revoir, qu'une volonté, celle de saisir la première occasion de se rapprocher de moi.

Cette occasion se présenta. Croyant qu'il était disposé à épouser Rolande, Mme d'Ambérieu obtint de mon mari qu'on invitât Robert à passer quelques semaines près de nous. Il s'empara sans hésiter du prétexte qu'on lui offrait et il accourut non pour voir Rolande mais pour me voir.

Depuis, son amour n'avait fait que grandir et, s'il osait m'en parler, c'est que me le taire était au-dessus de ses forces, alors surtout que je l'interrogeais afin de savoir quels étaient ses desseins.

— Je ne peux épouser Mlle Rolande, me dit-il en terminant, puisque c'est vous que j'aime, vous seule.

Je renonce à traduire les sensations par lesquelles je passais, tandis qu'il me narrait son histoire. Je l'écoutais, l'âme livrée à l'effroi et à une ivresse folle. Je me faisais violence pour ne pas lui crier :

— Assez ! assez ! A quoi bon ces explications ? Vous m'aimez, le reste importe peu, car je vous aime.

Je pus cependant me contenir et même lui reprocher d'avoir laissé croire à Rolande qu'il était venu pour elle.

— Oui, répliqua-t-il, j'ai eu tort. Je n'ai rien fait, cependant, pour entretenir Mlle de Gacé dans ses illusions. De mon attitude, de mon langage, elle a dû conclure que, si je pensais naguère à demander sa main, je n'y pense plus.

— Elle n'en est pas encore convaincue, objectai-je, et quand elle l'apprendra, ce sera pour elle une déception qu'avec un peu plus de prudence et de sagesse il vous eût été facile de lui épargner.

— Une passion comme la mienne ne raisonne pas, s'écria-t-il. Pour arriver à vous, j'aurais tout foulé aux pieds : honneur, devoirs, convenances sociales. Tant pis pour ceux qui se trouvent sur mon passage. Je regrette amèrement de leur avoir fait du mal ; je déplore celui dont, par ma faute, ils pourront souffrir encore.

Mais je marcherais sur eux s'ils avaient la prétention de se mettre entre vous et moi. Ils comptent si peu à côté de vous !

Je frissonnais en l'entendant. J'étais si loin de soupçonner qu'un amour aussi ardent, aussi exalté, avait pu grandir, à mon insu, dans mon ombre. Et maintenant, je me sentais sans force pour y résister. Rien en mon être subjugé ne tressaillait plus qui ne fût à Robert. Des pieds à la tête, corps et cœur, j'étais enveloppée, comme d'un manteau, de sa flamme brillante. Je n'avais encore rien dit qui lui donnât un droit sur moi et j'étais à lui !

Je ne pourrais expliquer comment j'eus, en cet effondrement de tout orgueil et de toute volonté, assez de sang-froid pour prolonger cet entretien. Je balbutiai, les lèvres tremblantes et faible à mourir :

— Vous reste-t-il autre chose à me dire ?

— Oui, répondit-il. Maintenant que vous n'ignorez plus rien de ce que vous aviez besoin de savoir avant de me condamner ou de m'absoudre, il me reste à vous supplier de ne pas me chasser, de me garder près de vous et de vous laisser adorer.

Je ne pus répondre. Il interpréta mon silence comme un consentement. Il se pencha vers moi, me prit les mains et m'attira d'un mouvement si brusque que je me trouvai debout, tout contre lui et le feu de son haleine passa sur mon front. Je me dérobai à cette étreinte et je lui jetai, éperdue, cette question qui consommait ma défaite :

— Ces sollicitations passionnées, ne les regretterez-vous pas ? Serez-vous toujours *tel* que *vous* êtes aujourd'hui ? Qui me garantit votre fidélité, votre constance ?

— Mon passé, déclara-t-il. Je n'ai aimé qu'une fois avant de vous connaître, et, si je suis à vos pieds, c'est que celle à qui je m'étais donné n'est plus. Ce que je fus pour elle, je le serai pour vous. C'est ma vie tout entière que je vous offre.

En cet instant solennel, je ne fus pas même effleurée d'un doute quant à sa sincérité. Pénétrée de son accent et, consentante de tout mon être, je répondis :

— Vous m'offrez votre vie, je la prends, et, en échange, je vous donne la mienne.

Ernest DAUDET.

(A suivre.)



BRICHANTEAU

COMÉDIEN[1]

(Suite).

J'entrai à la Gaîté, puis au Cirque, où l'on donnait des pièces militaires... J'ai joué de jeunes officiers qui criaient *Au drapeau! En avant!* en pleine fusillade, et ma voix, qui éteignait celle de M. Beauvallet, dominait les coups de feu comme l'aigle les bataillons... C'était le bon temps des théâtres, alors, et je me rappelle avec émotion ce pauvre boulevard du Temple, démoli depuis tant d'années. Quel coin charmant d'un Paris gai, bon enfant et sans façon! Ceux qui ne l'ont pas vu ne peuvent se faire une idée de ce qu'il était. Depuis le Théâtre-Historique jusqu'au Petit-Lazari, figurez-



Jenny Valadon.
(Portrait venant de la succession de Mlle Viola.)

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier, 10 et 25 février 1897.

vous une succession de théâtres où l'on jouait de tout, des drames, des vaudevilles, de la musique, de la pantomime ! Il y avait la Gaîté, le Cirque, les Folies, les Délassements, et tous ces théâtres ramassaient une clientèle. On faisait queue entre les barrières. On se bousculait au guichet, on allait de Frédérik à Deburau, on pleurait au *Vieux Caporal*, on riait à *Pierrot en Égypte*, on assiégeait les marchandes d'oranges, les marchands de coco, et, quand un théâtre avait un succès, il déversait son trop-plein dans les autres. Pas une ville du monde n'avait un coin comme ça, une fête continuelle, quelque chose d'amusant et d'unique ! Une kermesse avec le charme de Paris ! On a démoli, démoli !... Les rats des pauvres vieux théâtres sont partis, mais avec eux les bons publics à qui tout plaisait, qui avalaient deux drames en cinq actes dans une soirée, *Latude* de six heures et demie à neuf heuf heures, et *le Chien de Montargis* de neuf heures à minuit.

Ah ! je le regrette, mon boulevard du Temple ! J'y ai connu les premiers bravos ! J'y ai joué avec Frédérick-Lemaître ! Et, quand j'avais fini, derrière le théâtre, rue des Fossés, Jenny venait m'attendre, Jenny Valadon, ma petite camarade du Conservatoire, mon élève, et nous regagnions la rue de Malte où nous avions fait notre nid, très haut, sous les toits. Car ce qui devait arriver était arrivé. Je m'étais épris de Jenny et elle s'était donnée à moi, la pauvre fille, comme elle s'était donnée à l'art, sans compter !

Toute ma jeunesse, c'était Jenny ! Une bonne fille. Une charmante fille. Oui, je le lui avais bien dit, le premier jour : si j'avais la force, elle avait le charme. Elle s'était attachée à moi à la fois comme à un amoureux et comme à un maître, comme une vigne vierge à un chêne. Je la conseillais. Nous nous aimions bien, mais je crois que nous aimions plus encore l'art, le théâtre. Voulez-vous que je vous dise ? Nous nous aimions en lui. Là-haut, dans la mansarde, nous passions quelquefois des nuits à dire des vers, sur le petit balcon, avec Paris à nos pieds. Cela paraîtra peut-être naïf. A vingt ans on a autre chose à faire. Mais nous nous aimions bien tout de même et, vieux homme que je suis, je ne revois jamais certains coins de bois de Meudon, certains sentiers de Viroflay ou de Sèvres, tel cabaret ou tel chemin de halage de l'île Saint-Denis sans me dire : « J'ai passé par là avec Jenny ! »

Elle partageait tous mes espoirs. Elle avait, comme moi, la

haine du banal, du petit art, du plat vaudeville. Nous nous étions dit qu'à nous deux nous pouvions devenir des étoiles, liées par les mêmes succès, comme Frédérick-Lemaître et Clarisse Miroy. Et alors, étouffant à Paris, je m'étais, avec Jenny, lancé dans les provinces. Là, du moins, je pouvais donner l'essor à mon talent, déployer mes ailes. Je jouais les grands premiers rôles. Mais quelle vie ! Tenez, j'ai retrouvé, l'autre jour, mon premier engagement, et je me suis demandé, en le relisant, s'il était possible de se moquer ainsi de pauvres artistes et de les ligoter dans de tels traités. On ne le croirait pas. Il est des clauses que je sais par cœur. Écoutez ça :

« *Entre les soussignés MM. Poirier-Thiriard et C*[ie]*, directeurs du théâtre de Tournai, d'une part...* — je cite Tournai comme je citerais Laon, Dijon, Perpignan ou Auxerre — *et M. Sébastien Brichanteau, d'autre part, a été convenu ce qui suit :*

« M. Brichanteau s'engage, par le présent, à remplir au gré
« des autorités, des abonnés et du directeur et sur tous les théâ-
« tres ce que bon semblera à ce dernier, soit à Tournai, soit
« ailleurs, et même à l'étranger, l'emploi de grands premiers
« rôles, et, au besoin, d'utilités ; et généralement tous les rôles
« annexés, en chef ou en partage, à l'option seulement du direc-
« teur.

« Article premier. — L'artiste contractant s'oblige à jouer
« dans toutes les représentations pour lesquelles il sera annoncé,
« soit sur les affiches, soit au tableau, ainsi qu'à assister à toutes
« les répétitions aux heures indiquées par le billet du jour, *lors*
« *même que ces répétitions devraient être faites après le spec-*
« *tacle*. Dans le cas où, par sa négligence à s'y rendre, l'artiste
« ferait retarder une répétition, la direction demeurera autorisée
« à déduire de son compte, à titre d'amende, une somme fixée
« par les règlements faits *ou à faire*... »

Ou *à faire !* Parfaitement. Je m'engageais à accepter, d'avance, même l'inconnu.

« Art. 3. — L'artiste s'engage à jouer *tous les rôles* que ses
« moyens et son physique lui permettent de jouer, abandonnant
« à la direction, *dans le sens le plus absolu et sans pouvoir en-*
« *traîner la moindre discussion*, la distribution de toutes les pièces,
« tant anciennes que nouvelles, ainsi qu'elle le jugera convenable,
« sans avoir égard aux noms ou emplois des artistes créateurs
« des rôles, soit à Paris, soit ailleurs. L'artiste signataire sera

« également tenu de jouer dans le cours de la présente année, si « l'Administration l'en requiert, *au moins dix rôles* de complai- « sance.

« Art. 5. — L'artiste se fournira tous les costumes, chaussures, « coiffures, perruques et accessoires du vêtement exigés par les « rôles, *même hors de son emploi*...

« Art. 7. — Toutes les fois que la mise en scène d'un opéra, « drame, vaudeville ou pièce à spectacle nécessitera la présence « de l'artiste, *bien qu'il n'y ait pas de rôle*, il sera *tenu d'y pa-* « *raître*, d'apprendre et de chanter les chœurs... Il s'oblige à jouer « chaque fois qu'il en sera requis, et *même à l'instant, en cas de* « *changement de spectacle*, tout rôle qu'il aura déjà joué, et, à » cet effet, devra se trouver chaque jour de spectacle au théâtre « pendant la première pièce...

Oui, j'ai chanté des chœurs ! J'ai figuré — figuré ! — les invités dans les comédies de Labiche ! J'ai pris part à des *airs de sortie !* J'ai fait chorus avec des seigneurs huguenots dans le *Pré aux Clercs !* Oh ! Corneille, Racine, Hugo ! Ah ! le mot de M. Auber : « Vous en verrez bien d'autres ! »

Mais l'article 7 n'est rien à côté de l'article 8.

« Art. 8. — Dans le cas de clôture de spectacle, par suite ou « par cause de quelque événement de force majeure, interdiction, « *calamité publique, révolution, fêtes religieuses* — oui, fêtes re- « ligieuses ! — *épidémies*, inondations, incendie, froid qui gèlerait « les réservoirs du théâtre, ou pour toute autre cause qui amène- « rait une insuffisance prouvée de recettes, la direction pourra « constituer la troupe en Société en conservant par devers elle « tous ses droits et privilèges. Une commission de trois membres « choisis parmi le personnel serait chargée de contrôler les re- « cettes et dépenses et, tous frais généraux payés, le surplus « servirait à payer les sociétaires (choristes, musiciens et em- « ployés exceptés) au prorata des appointements ; ceux exceptés « ci-dessus toucheraient intégralement leurs appointements, la « direction se réservant pour toute rémunération la somme de « l'artiste le plus rétribué. »

Et l'article 9 !... Écoutez, monsieur !

« Art. 9. — En cas de maladie, de quelque durée qu'elle soit, « *ne fût-elle que* d'un jour, les appointements pourront cesser « jusqu'au jour où l'artiste reprendra son service... Les appoin- « tements de toute dame... *mariée ou non* [*mariée*, en état de

« grossesse, seront suspendus à six mois, même auparavant si « l'état de la personne troublait les spectateurs... La direction « aura le droit de pourvoir au remplacement d'un artiste dont la « santé serait jugée trop faible pour qu'il puisse tenir son emploi « et dont les indispositions se renouvelleraient au point d'entraver « le répertoire. L'artiste devra néanmoins continuer son service « jusqu'à la réception de son successeur. »

Et voilà ! Ne sois point malade, tu es perdu ! Prie le bon Dieu qu'il n'y ait pas de fêtes religieuses, ou tu seras moins payé que les musiciens et les balayeurs ! Et tâche de plaire, pour tes débuts, aux abonnés, qui votent, dans le foyer, sur ton sort, au public, à l'administration municipale et à la direction, à Monsieur et Madame le maire et leurs adjoints, ou tu seras renvoyé, Gros-Jean, comme devant, avec les appointements du premier mois d'exercice pour tout potage !

Et, pour rejoindre les troupes à date fixe, remboursement des frais de voyage en chemin de fer, troisième classe, avec un droit de transport de bagages par roulage ordinaire jusqu'à concurrence de 200 kilogrammes. Quel Potose ! Voilà la réalité qui succédait à tant de songes ! Va donc, cabotin, ballotté en effet, comme un navire de cabotage, par les vents et les roulis ! Va, mon bonhomme, et console-toi avec l'Art, l'Art immortel ! C'est ce que j'ai fait. Moquez-vous de moi : quand le vivre et le couvert étaient pauvres, on s'imaginait que la soupe maigre était de l'ambroisie et on se trouvait heureux. On vivait de bravos. Ça n'engraisse pas. A preuve. Mais ça met le cœur en joie.

Je ne donnerais pas mes souvenirs de misère et de gloire pour ceux d'un président du Conseil. J'ai été plus que ministre dans ma vie, j'ai été roi. J'ai été tout. Le soir, au coin de mon poêle, dans la fumée de ma pipe, je revois, je revis ce passé, ces soirées, ces triomphes. Tout mon sang bout.

Non, vous ne vous figurerez jamais les jouissances profondes de l'acteur qui enlève une salle, transporte une foule ! Et, de Tournai à Bayonne, les beaux soirs de *Lazare le Pâtre* et de *Gaspardo le Pêcheur*. Ah ! Gaspardo ! Quand je disais à Sforze : « *Si tu dois la vie au père, paye la dette à l'enfant, et, si dans huit jours tu ne m'as pas reçu à Milan, tu prendras pitié de l'enfant du condamné et tu lui donneras ton nom et la part de ton pain !* »

Et quand j'entrais, accompagné de Piétro, le fidèle Piétro, suivi d'une sentinelle avec qui je luttais, jetant aux pieds de Visconti

mon épée et me dénonçant pour sauver mon fils : « *Voici mon épée encore tachée de sang et de rouille, et que maintenant justice soit faite à tous !* »

On se moque, aujourd'hui, du vieux répertoire, des classiques, du mélodrame. Nos comédiens incapables de jouer ces rôles éclatent de rire en les lisant. Pauvres petits ! *Lazare le Pâtre ?* Mais c'est tout un monde. Le père Bouchardy ? Ressuscitez-le donc, mes maîtres ! La distribution des rôles vous dirait à elle seule que ce n'est pas de l'art de pacotille, ah ! non, par exemple :

« Cosme de Médicis, *sous le nom de l'Étranger ;*

« Raphaël Salviati, *sous le nom de Lazare le Pâtre ;*

« Juliano Salviati, *sous le nom de Sylvio le Moissonneur ;*

« Judaël de Médicis, *sous le nom de Rodolphe...* »

Voilà des drames !

C'est là dedans que Médicis dit à Rodolphe lui offrant un sauf-conduit ;

— *Un sauf-conduit? C'est un piège sans doute !*

Et *Christophe le Suédois !*

Avec quelle fierté dans ce drame incomplet, mais vigoureux, je me redressais sous l'injure de mon père, le bûcheron André, ou plutôt le capitaine Wolgann, car André le paysan cachait Wolgann le soldat, oui, comme j'acceptais la douloureuse épreuve, lorsqu'il me reprochait de n'être qu'un joueur de mandoline, alors qu'en réalité j'étais un chercheur gravissant la montagne, les monts Géla, pour y trouver le remède à la peste née des torrents formant les lacs qu'on appelle lacs de mort et qui désolait la Suède. La situation est claire, n'est-ce pas ?

« — Comment dis-tu ? m'interrogeait mon père. Quelles sont « tes ressources ? Une mandoline. Oui, c'est la clef avec laquelle « le mendiant ouvre la porte du riche qu'il veut implorer. Une « mandoline à mon fils ! Sais-tu, Christophe, comment on appelle « cela... quand on a ton âge et que l'on a du cœur ?... On l'appelle le gagne-pain du lâche ! »

Et il la brisait, la mandoline, en la jetant à terre, et je souffrais, moi, à le voir souffrir !

Et *Longue-Épée le Normand !* Un de mes triomphes, *Longue-Épée le Normand !* Il fallait voir comment je traitais le protosébast Andronic Comnène et comment je disais au vieux Michel, épouvanté de retrouver en moi l'enfant qu'il avait cru jeter au

fleuve : « *Et maintenant, à la lueur des étoiles, regarde mon visage !* » — Je soulevais la salle en parlant d'Agnès de Montfort : « *Oui, je l'emmènerai bien loin de cette cour maudite où les poignards ont des poisons, et les hommes et les femmes des secrets. J'en tuerai le souvenir, j'oublierai le ciel et la terre pour ne voir qu'elle, n'adorer qu'elle. Laissons donc s'engloutir les heures. Attendons !* »

Elle, c'était Jenny. Elle jouait Agnès de Montfort. Elle me donnait la réplique dans les provinces. On annonçait *M. Brichanteau et Mlle Viola.* C'était le nom que je lui avais donné. *Viola*, violette. Il la caractérisait, ce nom. Et, je vous l'ai dit, c'était mon élève. Mais, voilà : cette fatalité qui avait voulu que M. Beauvallet fût jaloux de ma voix et, chaque fois que je me présentais pour passer une audition au Théâtre-Français, répondit : « Ah ! oui, Brichanteau, l'homme au tonnerre ! Trop tard, le tonnerre ! » — cette fatalité, qui m'avait frappé dans mon ambition, allait m'atteindre dans mon amour.

J'avais tant de voix, tant de voix, et si puissante, et si belle, que Jenny, lorsqu'elle jouait avec moi, s'épuisait, la pauvre fille, à me donner la réplique. Elle ressemblait à une fauvette qui eût chanté parmi les grondements de la foudre. Comprenez-vous ? Elle s'essoufflait, s'époumonait, s'enrouait. C'était une Aricie, une Iphigénie, ce n'était pas une Agnès de Montfort ou une Doña Sol. Cela pouvait aller dans *Hamlet*. Ophélie, bon, c'est une figure, une ombre. Point besoin de voix. Mais ailleurs, je l'épuisais. Oui, je l'épuisais. Je l'écrasais, sans le vouloir, malheureuse enfant, sous mon obusier, l'obusier de M. Beauvallet. Et si bien, hélas ! que la pauvre Viola était menacée de perdre sa voix !

A Dijon, un jour, à Dijon, nous allions précisément jouer *Hernani*. Au cinquième acte, Jenny était si rouge, d'ordinaire, faisant des efforts pour me suivre dans mon ton, qu'on éclata de rire lorsqu'elle s'écriait :

> Je suis pâle, dis-moi, pour une fiancée !

Pâle, pauvre enfant, pâle ? Une tomate. Je lui conseillai d'aller voir un médecin. Le docteur dit tout net : « Madame, vous êtes en train de briser votre voix. Vous exigez d'elle ce qu'elle ne peut pas donner ! » Soit ! Oui, sans doute. Mais alors que faire ? Le docteur n'y allait point par quatre chemins : quitter le théâtre.

C'est facile à dire. Et comment vivre? Et puis, elle l'aimait, le théâtre, Jenny, elle l'adorait!... Quitter le théâtre, autant valait allumer un réchaud et en finir. Elle pouvait bien, ma pauvre Jenny, continuer à courir le monde à mes côtés, mais à la condition qu'elle ne jouât plus avec moi, qui l'anémiais, la supprimais. Je vous jure, quand il me fut prouvé que c'était ma voix, effroi de M. Beauvallet, qui époumonait, qui tuait littéralement ma pauvre Jenny, je fus tenté d'accuser la nature, je fus tout près de maudire mon tonnerre.

Renoncer au théâtre ou renoncer à moi, voilà la question qui se posait pour Jenny. Elle m'adorait, elle adorait les planches, et, puisqu'il fallait choisir, elle pleurait.

— C'est une question de vie ou de mort, avait dit le docteur. Si vous continuez à faire cette gymnastique-là, vous cracherez le sang avant trois mois. Et ensuite!...

Il y avait bien un moyen de tout arranger, c'était de continuer à suivre le même chemin tout en ne jouant plus ensemble. Mais c'était là un sacrifice d'amour-propre artistique encore plus que d'amour qui coûtait trop à Jenny.

— Être à tes côtés et t'entendre jouer avec une autre, non, disait-elle, non, je ne pourrais pas. J'aimerais mieux être loin, ne pas voir cela!

Elle avait dit: « J'aimerais mieux être loin, » comme elle aurait dit autre chose, et pourtant elle venait de prononcer la vraie sentence de notre amour. Ma voix la tuait. Il fallait, puisqu'elle ne pouvait renoncer au théâtre, qu'elle jouât le drame avec un autre. Il fallait — eh! oui, voilà le grand mot — il fallait se séparer. A cause de ma voix. Je ne voulais pas être le bourreau de cette enfant.

L'époumoner! Lui voir cracher le sang! Maudite voix, non, non, cela ne serait pas. Moi aussi, j'aimerais mieux être loin. Mais voilà: je risquais de la frapper au cœur, la pauvre fille, en lui proposant d'aller « chacun de son côté », moi avec ma voix, elle avec la sienne. Nous séparer? Nous qui avions, depuis la mansarde de la rue de Malte, mangé si gaiement de la vache enragée, par tous les chemins! Pourquoi ma voix n'était-elle pas une voix moyenne, acceptable, qui ne rendît pas mon maître jaloux et ma maîtresse phtisique! Oui! pourquoi?... Je serais aujourd'hui à la Comédie-Française, et je n'aurais pas à subir des engagements navrants, féroces, pareils à ceux dont je vous

ai récité les articles. Quand je pense qu'ils se plaignent, mes camarades de la Comédie-Française.

Il fallait cependant prendre un parti. Je dis à Jenny que je ne pouvais pas lui voler son avenir, lui casser la voix et lui arracher les poumons. Je prononçai le mot fatal, *séparation,* mais j'ajoutai bien vite :

— Quand je dis séparation, il n'y a pas de séparation. Jenny. Nous nous retrouverons un jour ! Les cœurs se retrouvent.

Où ? Je n'en savais rien. Mais la phrase



« Alors, en serrant dans mes bras. » (Page 530.)

me venait, toute naturelle. Je l'avais dite dans quelque drame : elle s'appliquait admirablement au drame de ma vie.

Et puis je lui parlais des succès qu'elle aurait, dans les rôles doux, les rôles de tendresse. En voulant la servir, je lui nuisais. J'écrasais sa féminité. J'éteignais son charme.

— Je suis, Viola, vois-tu, je suis la foudre tombée sur une violette. Tu comprends?

— Oui, disait-elle en s'épongeant les yeux, oui, oui, je comprends... Certainement, je comprends..., mais c'est dur...

— Et c'est triste!

— Très. Te rappelles-tu notre première rencontre, au Conservatoire?

— Si je me la rappelle? Tu étais si jolie!

— Toi, si bon! Qui nous eût dit que ça finirait comme ça, Sébastien? Qui nous eût dit même que ça finirait?...

— *Rodrigue, qui l'eût cru?* m'écriai-je. *Chimène, qui l'eût dit?*

Alors, la prenant dans mes bras, la serrant, la baisant au front, j'attaquai instinctivement l'admirable scène du *Cid*. Nous pleurions, elle me donnait la réplique. Jamais je n'ai été, sur aucun théâtre, aussi beau, en jouant Rodrigue, que ce jour-là, dans notre petite chambre de Dijon. Je m'exaltais, je sanglotais, je criais... J'ai dit le mot tout à l'heure, j'ose le redire, je gueulais, je gueulais de douleur. Et la pauvre Jenny, ayant peine à me suivre, montait, montait de ton, voulait crier, voulait atteindre à mon terrible diapason...

> Adieu, sors, et surtout garde bien qu'on te voie!
> . . . . Laisse-moi soupirer,
> Je cherche le silence et la nuit pour pleurer...

Je ne l'écoutais pas, moi, emporté par l'inspiration et la douleur... Tout à coup elle s'arrêta, je la sentis qui pliait entre mes bras, cassée en deux, secouée brusquement par une quinte de toux qui l'empêchait de continuer Chimène.

— Ma Jenny! ma petite Jenny!

Elle avait les yeux ardents, du rouge aux pommettes et elle porta son mouchoir à ses lèvres...

Le médecin avait raison. Ce duo du *Cid* fut notre dernier duo et chacun de nous, Jenny et moi, suivit sa route au hasard, désormais. Je maudissais ma voix, ma tonitruante voix, mes coups d'obusier! Nous nous promîmes de nous revoir, oui, tous les ans, à la même date, la date de notre séparation, de nous retrouver

devant le Conservatoire, faubourg Poissonnière, et d'aller dîner au cabaret, en tête à tête, même si nous n'avions pas un maravédis, même si elle devenait duchesse ou rencontrait un prince...

Nous nous sommes revus quatre fois, quatre ans de suite. C'est peu, sans doute, et pourtant c'est beaucoup pour les amours humaines. La voix de Jenny allait mieux. Jenny courait comme moi la province, mais elle jouait la comédie, elle renonçait au drame. On lui disait : « Vous avez abusé de votre voix, gardez ce qui vous en reste. » Même en art, nous étions séparés. Elle me disait :

— Je regrette Hugo. Mais il faut bien vivre !

Vivait-elle seulement ? Comme moi, sans doute. Au hasard, à la belle étoile. Une fois, elle me contait — c'est vrai ce que je vais vous dire — que, sans engagement au théâtre, elle était entrée dans un café-concert, comme *diseuse*. Elle récitait des vers, du Coppée, des monologues. Bon. Mais le directeur forçait ses artistes à faire la quête dans le public, parmi les consommateurs, et engageait les jolies filles à être aimables avec le client en tendant la sébile. Ça existe, ce joli commerce. Il s'était fondé parmi les comédiens un syndicat pour y mettre bon ordre. On commençait, mais voilà : le syndicat, au lieu de s'occuper de ça, se mit à faire de la politique. Il y avait probablement des camarades qui voulaient devenir conseillers municipaux ou députés. Et alors quoi !... les abus continuent !

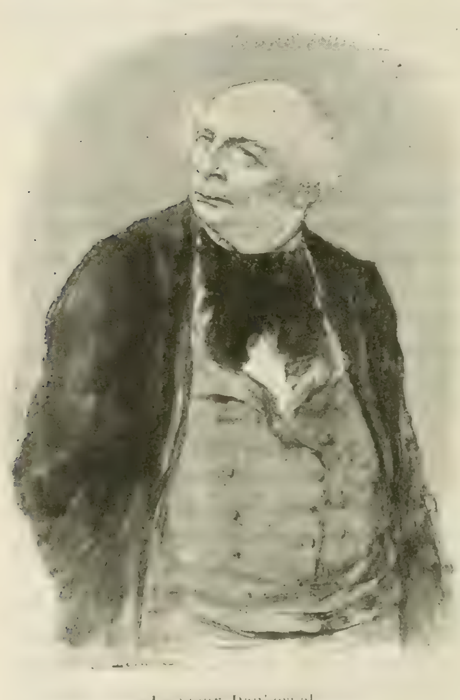
Jenny se sauva de ce coin-là comme d'un antre et, à Lyon, retrouva un théâtre. Oh ! les mirages du Conservatoire ! Et le temps passait. Elles fuyaient, les années. Ça va si vite. A la date voulue on ne se retrouvait plus. Tantôt j'étais en Amérique, tantôt elle était en Roumanie. On s'écrivait d'abord ; puis, d'année en année, on ne s'écrivait même plus. Il y a des toiles d'araignée tissées sur tous les rêves. Je savais pourtant que Viola jouait toujours. Je me disais même, en vieillissant :

— Elle est capable, à présent, d'avoir *pris* les duègnes !

Ma maudite voix ! Sans ce cuivre, *on* ne m'aurait pas fermé les portes de la rue de Richelieu et, devenu influent, j'aurais pu y faire entrer ma pauvre Jenny ! Qui sait ? Nous serions peut-être sociétaires, elle et moi !

L'autre jour, je regardais un journal de théâtre, je lisais l'*Europe artiste*... Engagements... Tableaux de troupes... Demandes d'emplois... Je regardais tout : *Jeune artiste de vingt-quatre ans,*

lauréat du Conservatoire, ayant joué la comédie et le drame, demande engagement dans une troupe de pantomime pour remplir les troisièmes rôles... » Je n'invente pas. « *On demande un employé ou intéressé avec petit capital, même minime, pour affaire théâtrale glorieuse et lucrative...* » Ah! les rêves, les rêves, les rêves!



Le vieux Dauberval.

Et tout à coup je tombai sur ces lignes, qui me remuèrent des pieds à la tête, entrèrent en moi comme au fond du cœur :

« *A vendre costumes féminins de théâtre, taille ordinaire, rôles de jeunes premières... Brochures théâtrales en bon état... Bijoux et couronnes... Succession de Mlle Viola...* »

Du coup, comme dans un éclair, j'ai revu tout mon passé : le Conservatoire, M. Auber, M. Beauvallet, mes juges prenant des notes, Jenny, Aricie, les petits camarades, la province, les années dures et le dernier duo, la scène du *Cid*, à Dijon : « *Chimène, qui l'eût dit?* » Et, tout un gros flot de larmes me montant aux yeux, je me suis écrié, en jetant le journal :

— Tonnerre !

Je le dis si fort, qu'on se retourna vers moi — c'était au square Montholon — et qu'on se mit à rire. Ma voix, ma sacrée voix ! Toujours. Elle était cause encore qu'on riait, quand je pensais à Jenny et que je donnais ces pleurs à sa mémoire comme des larmes de goupillon...

Trop de voix, voilà mon lot — et pas assez de chance! Mais je ne me plains pas. L'Art me reste. Et j'ai vécu !

VII

POUR NAPOLÉON...

J'ai pour ami le vieux Dauberval qui s'est retiré du théâtre sans avoir pu débuter à la Comédie-Française. Son rêve, notre rêve à tous, la Comédie-Française! Il a eu des succès partout et retentissants, Dauberval. Il a été, au boulevard et dans les théâtres de genre, la coqueluche des femmes. Il s'est battu pour elles, elles se sont battues pour lui. Vieux, il a acheté, à l'Isle-Adam, une petite maison sur les bords de l'Oise et il y vit apaisé, entre sa femme et sa nièce — une vieille fille, — l'été, surveillant son jardin, l'hiver, au coin du feu, remâchant ses souvenirs. C'est un brave homme. Il serait parfaitement heureux s'il n'avait pas au cœur cette plaie secrète: la Comédie, la Comédie-Française n'a pas voulu de lui.



Mlle Louisette, nièce de Dauberval.

Oh! quand il aborde ce sujet, le vieux Dauberval est féroce! Toute sa rancune amassée s'échappe comme le jet de vapeur d'une locomotive. Il n'est plus jeune et il redevient jeune. Il s'anime, il s'échauffe, il fulmine, il se congestionne...

Je lui dis :

— Prends garde, Dauberval! (je l'ai connu quand il était jeune premier au Havre et qu'il n'était déjà plus d'une jeunesse printanière). Tu vas te faire du mal, d'abord. Et tu es exagéré ensuite. Il y en a tant d'autres, tant d'autres, qui méritaient d'entrer chez Molière et dont *ils* n'ont pas voulu !

Et je lui cite des noms. Je sais bien que je ne le convaincs pas. Les autres, ce n'est pas lui. Et moi-même, que la jalousie de M. Beauvallet a éloigné de la rue Richelieu... mais je rabâche, pardon... moi, dont je ne parle point, ce n'est pas Dauberval, moi ! Il souffre, Dauberval, et je vais assez souvent le voir à l'Isle-Adam pour le consoler. Il vient alors m'attendre à la gare, nous passons le pont, nous allons chez lui à petits pas de causerie, en longeant doucement la berge et Mme Dauberval, qui a toujours une bonne cuisinière, nous attend avec des petits plats mignons bien surveillés. Je retrouve chez Dauberval beaucoup de mon passé, de vieilles affiches, de vieux portraits de comédiens, des lithographies de comédiennes, autrefois si jolies et maintenant caduques ou dormant quelque part, à Montmartre ou en province... Jenny ! Comme il a été moins nomade que moi, Dauberval, il garde ces reliques, les couronnes fanées, les rubans déteints, toutes choses que j'ai trop souvent semées en route, comme mes illusions... Du reste, illusions et couronnes, vous le savez, j'en ai gardé, Dieu merci !

Et, quand nous sommes à table, Dauberval et moi, nous lâchons l'écluse aux souvenirs.

— Te rappelles-tu, Brichanteau, *les Burgraves*, joués à Nantes, sans costumes?

— Et *les Mousquetaires* représentés avec les pourpoints des *Huguenots*?

— Et la jolie Céline Barbeau, de Sotteville-lès-Rouen, t'en souviens-tu ?

— Si je m'en souviens ! Qu'est-elle devenue ?

— Et Eugénie Mercier ?

— Et Laurence Herblay ?

— Et Jeanne Horly ?

— Et... ?

Alors la bonne Mme Dauberval nous interrompt :

— Messieurs, messieurs, faites attention... Vous ne pensez pas à Louisette.

Et, c'est vrai, nous ne pensons pas à Louisette : Louisette,

c'est la nièce de Dauberval. Elle a bien près de cinquante ans. Elle est maigre, couperosée, un peu moustachue. Mais c'est une « jeune fille ». Il faut respecter ses oreilles, ses pauvres oreilles décollées qui n'ont peut-être jamais, jamais entendu une déclaration d'amour. Elle a vécu dévote dans ce ménage de comédiens, Mlle Louisette. Elle a grandi et vieilli en marmottant des prières, au coin de ce foyer où son oncle apprenait ses rôles. Quand le vieux Dauberval, autrefois, faisait une création nouvelle et qu'elle le voyait nerveux, inquiet, pris de *trac*, Mlle Louise ne disait rien, mais elle allait tout doucement, en cachette, brûler un cierge à l'église Sainte-Elisabeth du Temple, sa paroisse, afin que l'oncle Dauberval eût du succès.

Elle adressait à la Vierge des prières dans le genre de celle-ci :

— Marie, pleine de grâces, faites que mon cher oncle paraisse irrésistible dans Lovelace !

Et la Vierge exécutait sans doute la prière de Mlle Louisette, car Dauberval était irrésistible.

C'était, à mon avis, l'amoureux modèle. Delaunay a eu plus de style, Dauberval avait autant de chaleur. Ah ! le charmant homme ! Et le bon ami ! Quand je pense que c'est pour Napoléon — parfaitement, pour Napoléon — que je me suis brouillé avec lui !

C'est l'automne dernier. Et jamais je n'avais passé à l'Isle-Adam une journée plus calme, une soirée plus intéressante. Avant le dîner, tout en nous promenant au bord de l'Oise, Dauberval, à qui je disais qu'il rejouerait les jeunes premiers quand il voudrait, malgré ses soixante-cinq ans passés, m'avait confié qu'il gardait, dans un coin de son logis, un endroit sacré, un temple pour mieux dire, un temple, où il s'enfermait quelquefois : une petite pièce sous les toits, qu'il avait fait aménager exactement comme était jadis sa loge de comédien au Gymnase... Les mêmes meubles, la même tablette encombrée des mêmes pots de gras, des mêmes pots de rouge, des mêmes pinceaux, la même glace où il se regardait pour *faire sa tête* autrefois... La même cretonne à fleurs tendue sur la muraille. La même robe de chambre, le tabouret où il s'asseyait, le divan où il s'étendait... Sa loge, en un mot, sa loge du bon vieux temps, du temps passé ! Il l'avait là, et, dans une armoire cachée par un rideau, Dauberval conservait encore une partie de sa garde-robe, des habits de marquis, des manteaux de mousquetaires, des bas chinés de muscadins, des

culottes collantes de séducteurs de la Restauration... Les hardes du *ci-devant jeune homme!*... Toute une chère et poétique dé-



froque sentant le regain des lauriers coupés...

— Comment, Dauberval, tu as eu cette bonne idée-là?

— Chut! me disait-il mystérieusement, tout en chassant du bout de sa canne les feuilles mortes qui venaient tournoyer à nos pieds. Je ne le confesse à personne, à personne. On ne me laisserait pas tranquille à l'Isle-Adam si on savait cela. Le maire, les autorités, le président de la Fanfare me demanderaient de rejouer au bénéfice d'un tas de petites bonnes œuvres qu'ils inventent.

Sur les bords de l'Oise.



Mlle Louisette ne disait rien, mais elle allait, en cachette, brûler un cierge
(Page 535.)

Je ne pourrais pas. Mais ce que je peux faire, par exemple, et ce que je fais, quand je veux donner une joie à ma femme et à ma nièce, c'est de leur dire : « Fermez les portes ! Je n'y suis pour personne. Ce soir, je vous fais une surprise... Ce soir, vous aurez la comédie ! » Et ce qui est dit est dit. Je monte là-haut, dans cette loge où je retrouve toute ma jeunesse, parole, je m'habille, je me maquille — les rides disparaissent, oh ! rien de plus facile ! — les yeux s'animent, je passe un habit à la française, et, crac, je me revois dans *Philiberte* ou dans *Clarisse Harlowe* ou dans *Manon Lescaut* — j'ai, comme Déjazet, beaucoup joué du dix-huitième siècle — et je descends, pimpant, content, applaudi, mon vieux Brichanteau, car ma femme et Louisette me *font mon entrée* comme au théâtre, j'entre par une petite porte, *à droite, pan coupé*, et je joue ! Oui, je joue ! Et je peux bien le dire, je joue mieux que je n'ai joué jadis !... J'ai mon cœur de vingt ans, ma voix de vingt ans, mes jarrets de vingt ans ! Brichanteau, tiens, ce soir, oui, ce soir, mon bon Brichanteau, je veux te faire voir ça et tu me diras, tu me diras franchement, si, parmi *leurs* sociétaires, il en est seulement trois qui pourraient me donner la réplique !

— Ah ! la bonne idée !...

Je n'étais pas fâché de revoir Dauberval, moi aussi. J'ai toujours été de ceux qui le défendaient quand on l'attaquait. On le trouvait affecté, pommadin, coco, vieux jeu. Pas du tout, il était élégant, passionné ; il avait peut-être un ron-ron, et, avec ce ron-ron, un tic dans les jambes, il tressaillait du mollet — oui, on peut dire que son mollet, comme le cornet à piston de Montescure, faisait de l'œil — mais c'est égal, une déclaration d'amour sur ses lèvres était vraiment une déclaration d'amour.

— Ah ! la bonne idée, la bonne idée !

Je répétais cela, enchanté.

Nous dînâmes gaiement. Dauberval avait un petit vin de Vouvray, pimpant et mousseux, qui nous mettait en verve. Ce que nous en contâmes, ce soir-là, d'histoires du bon temps ! Tant pis, Mlle Louisette ne s'effarouchait pas. Et, à travers les volets clos, les habitants de l'Isle-Adam qui passaient sur la berge ne pouvaient rien entendre.

Tout à coup, au dessert, Dauberval se leva.

— Mes enfants, nous dit-il en se frottant les mains, je vais vous faire *une surprise* !

C'était son mot habituel. Mme Dauberval poussa un cri de joie. Au son de voix de son mari, elle avait facilement deviné ce qu'il allait dire.

— La comédie?... fit-elle.

— Oui, chère amie, la comédie. Je m'en vais vous jouer *Je dîne chez ma mère!*

— Tout seul? demandai-je.

— Tout seul. Dans ces cas-là, j'explique sommairement les rôles qui me donnent la réplique et je joue le mien d'un bout à l'autre. Et je vais te dire une chose, mon cher Brichanteau, expérience faite, ce n'en est pas plus mal. Quelquefois ce n'en est que mieux. Moins il y a de rôles, mieux on comprend. N'est-ce pas, Cécile?

— Certainement, dit Mme Dauberval.

Mlle Louisette, elle, ne répondait rien. Elle était cependant heureuse, elle aussi, de voir son oncle rejouer la comédie. Mais, le lendemain, elle irait se confesser à l'abbé Polard, s'accusant d'avoir pris plaisir à une pièce de théâtre, et l'abbé Polard, souriant, lui donnerait, comme d'habitude l'absolution en priant Louisette d'en rapporter même un fragment à son oncle.

Je dîne chez ma mère! J'étais très content de réentendre *Je dîne chez ma mère.* Je n'avais jamais joué ça, le théâtre de genre n'étant pas dans mon tempérament. Cependant, timidement, au moment où Dauberval se levait pour monter à sa loge, je lui offris de lui donner la réplique. Mais je vis tout de suite que je ne lui causais aucun plaisir. Aucun.

— La réplique! Quelle réplique? fit-il.

— Eh bien, n'y a-t-il pas trois rôles dans *Je dîne chez ma mère?*

— Si, répondit Dauberval, il y en a trois : le peintre Henri Didier, le chevalier et le prince d'Hennin... Je parle des rôles d'hommes... Deux rôles de femmes, Sophie Arnould et une soubrette. Mais, je te l'ai dit tout à l'heure, à quoi bon donner des répliques? La pièce est connue. Je vais vous jouer le prince d'Hennin... Le prince d'Hennin, d'ailleurs, c'est toute la pièce!

Et Dauberval nous laissa là, moi regardant Mlle Louisette qui me semblait, au bout de la salle, marmotter quelque prière, et Mme Dauberval dont les yeux flambaient de bonheur. Cela la rajeunissait, ces surprises, et, lorsque Dauberval lui apparaissait costumé comme jadis, dans quelque rôle où elle l'avait entendu applaudir, la bonne dame avait, elle aussi, vingt ans de moins.

Un peu de sa jeunesse, toute sa jeunesse, pour mieux dire, restait, comme un vieux parfum tenace, dans la garde-robe de son mari.

Il ne fut pas long à s'habiller, Dauberval, c'est une justice à lui rendre. Il descendit bien vite, costumé, maquillé, la perruque poudrée au front, l'épée au côté, un habit de velours bleu de ciel, un peu usé aux coutures, mais toujours coquet, avec une vague odeur de camphre. Il arriva, tendit le jarret, montra son mollet dans le bas de soie pailleté d'or, pirouetta sur ses talons rouges et

— Voilà le prince d'Hennin !

Et, je vous jure, de pied en cap, tout marqué qu'il était et vu de si près, Dauberval était bien le prince d'Hennin ou tout autre prince du dix-huitième siècle, portant la perruque collée au front et l'épée en verrouil. Il était Richelieu, Conti, Létorières, tout ce qu'on pourrait imaginer d'élégant, et Mme Dauberval, ravie, en joignait les mains de joie, tandis que Mlle Louisette contemplait le blanc et le rouge que l'oncle, transfiguré, s'était appliqué sur les pommettes.

— Le prince d'Hennin ! reprit Dauberval. Et qui apporte des étrennes à Sophie Arnould !... Vous savez où nous sommes, mes enfants ? Voici où nous sommes...

Alors il contait, avec une verve qui n'était qu'à lui, comment il donnait ses chevaux anglais à la comédienne, tous les chevaux de son écurie, et il jouait à ravir — je dis à ravir, il me ravissait — la scène où le prince d'Hennin refuse de dîner avec Sophie Arnould parce qu'il dîne avec sa mère : « Si vous connaissiez la princesse d'Hennin, vous sauriez que ce n'est pas une personne à qui on envoie un petit mot comme ça. Figurez-vous une grande dame aux lèvres minces, au front sévère, au regard froid, obstinément plongée dans un fauteuil en vieux chêne. Tout s'est modifié autour d'elle ; elle seule n'a pas changé. Elle a conservé les mœurs, les usages, et jusqu'au costume du siècle dernier. A ses yeux, mon frère et moi, nous n'avons pas vieilli ; nous sommes toujours les deux enfants qu'un gouverneur lui amenait deux fois l'an, le jour de sa fête et le 1er janvier. Ce sont les seuls jours où elle nous ait embrassés... C'est un baiser grave, lentement déposé sur le front, le même qu'elle nous donnera dans un quart d'heure ; puis, un dîner de famille, en grande cérémonie, un festin muet et solennel, où ma mère seule rompt parfois le silence, pour nous dire les us et coutumes du grand règne, et comme quoi notre



Alors il contait, avec une verve qui n'était qu'à lui (Page 540.)

père aida fortement M. de Villars à battre les Impériaux... »

Alors, après avoir dit sa tirade avec un art... ah ! un art!... un art qu'on n'a plus, je vous jure, un art admirable et fin et léger, une diction, une mélancolie, un charme supérieurs, tout à fait supérieurs, Dauberval se mit à chanter — et je ne déteste pas ces pièces où le couplet sentimental venait en aide à la prose — il se mit à chanter sur l'air de *Mademoiselle Garcin* :

Ah! tout cela n'est pas très gai, sans doute;
Mais songez-y, voilà bientôt trente ans
Qu'au rendez-vous je vais, coûte que coûte,
C'est un devoir consacré par le temps.
Puis, les baisers de ma mère sont rares;
Lorsque celui d'aujourd'hui m'est certain,
Il faut agir comme avec les avares,
Il ne faut pas remettre au lendemain!

Il fallait l'entendre ! Avec lui, ce couplet devenait touchant comme du Donizetti... Je dis Do-ni-zet-ti... Je suis du temps de *la Favorite*... Mme Dauberval avait plein les yeux de larmes, Mlle Louisette trouvait probablement à ces vers des airs de cantique, et moi, ma foi, moi, je n'avais pas non plus le coin de l'œil très sec... Et j'étais encore ému lorsque, tout à coup, pour la fin de la scène, Dauberval me dit, en me tendant la brochure qu'il avait dans la poche de son habit bleu de ciel :

— Eh bien, je me trompais. Tu avais raison. Il y a trop de dialogue maintenant ! Donne-moi la réplique, mon vieux. Fais Sophie Arnould !

Et je fis Sophie Arnould — un artiste véritable doit pouvoir tout jouer ; — mais je restai assis, voulant continuer à regarder ce diable de Dauberval si jeune, si alerte, si sémillant, si électrique et me contentant de lui donner la réplique, accroupi, comme un souffleur... Seulement j'y mettais les intonations... Impossible de n'y pas mettre les intonations...

« — Voyons, Maurice, vous restez, n'est-ce-pas?

« — J'en suis désolé, mais vraiment, je ne le puis...

« — Ah ! Et moi qui étais assez sotte pour croire à votre « amour !

« — Comment ! je ne vous aime pas, parce que je ne puis « dîner avec vous aujourd'hui ? Mais j'y dînerai demain, tous les « jours, tant que vous voudrez!

« — Je ne vous invite pas...

« — Je ne vous aime pas ? Moi qui me suis battu dix fois pour « vous ! Et ! tenez, je me bats encore demain avec M. de Fon- « tanges qui prétend qu'avant-hier vous avez donné un *la dièze* « pour un *si bémol*. Si je ne vous aimais pas, j'aurais été de l'avis « de M. de Fontanges ; car, en réalité, vous avez émis une note... « douteuse... Je ne prétends pas que ce n'était point un *si bémol*, « mais, entre nous, il y avait un peu de *la dièze*, là dedans !

« — Fort bien ! Rangez-vous du côté de mes ennemis ! Criti- « quez-moi ! Sifflez-moi !

« — Mais non ! Puisque je me bats ! Allons, allons, décidé- « ment c'est un *si bémol* et je tuerai M. de Fontanges ! J'espère « que je suis aimable !... Trois heures, diable !

« — Ainsi, vous partez ?

« — Sans doute !

« — Et moi, maintenant, je veux que vous restiez... Je le « veux !

« — Le roi dit : « Nous voulons... » Mais, tenez, j'ai un moyen « d'arranger tout cela... Vous allez dîner seule... laissez-moi donc « finir... et je reviendrai souper avec vous ! »

Non, ce Dauberval, jamais je ne l'avais vu si charmant et si complet que dans cette salle à manger, sous l'abat-jour d'opale de la suspension, à deux pas de cette table encore surchargée de dessert et que nous avions roulée dans un coin pour faire *place au théâtre*... Je me disais que c'était dommage qu'un tel homme eût pris sa retraite et que les jeunes premiers d'aujourd'hui pouvaient tous se cotiser et se syndiquer, ils ne donneraient jamais autant de feu que ce sexagénaire parlant à Sophie Arnould... Jamais ! « Sophie, la vie a des devoirs futiles en apparence, mais « au fond réels et sacrés ; vous ne l'avez pas compris. Quoi que « vous en disiez, je vous aime et vous le savez bien ! » Ah ! quelle voix, mes amis, quelle voix ! Une séduction. Une qualité de son ! C'est quelque chose que la voix, au théâtre. C'est quelquefois tout. Je vous ai dit que, pour ma part, j'en avais trop. Des imbéciles ont réussi, se sont fait un nom parce qu'ils avaient une belle voix, exactement comme Hyacinthe, mon vieux Hyacinthe oublié, parce qu'il avait un nez...

Mais Dauberval n'avait pas seulement la voix, il avait le cœur. Comment dit-on cela en latin ? On me l'a répété et expliqué...

Pectus... oui, *pectus est*... Voilà ! Oh ! cette soirée ! J'avais envie de l'embrasser, Dauberval, et, du reste, je ne résistai pas à cette envie ! Je le serrai dans mes bras : « Admirable, bravo ! Sublime ! » Et Mme Dauberval aussi l'embrassa, et Mlle Louisette, et la cuisinière, Mélanie, qui était venue écouter après nous avoir fait goûter d'un certain soufflé... Oh ! un soufflé digne de la patronne et du patron.

Il était très touché, Dauberval. Il pleurait. Nous mêlions nos larmes. La belle soirée, encore une fois ! Une soirée d'art pur ! Pourquoi faut-il qu'elle ait été troublée par les vaines discussions de la politique ? Vous allez voir comment.

Jules Claretie,
de l'Académie Française.

(A suivre.)



Mme Dauberval



LES DEMI-AMES

Le jour où, la boîte au dos et la pipe aux dents, je découvris pour la première fois, à travers son rideau d'élyme gris, la petite grève d'or dans laquelle fort probablement je mourrai, un couple en arpentait le sable. Il marchait à petits pas, frileusement, comme des vieillards qui se chauffent au soleil, et suivait exactement les lignes sinueuses et les demi-cercles d'écume que tracent les vagues vertes en bavant. Les prenant pour des amoureux en quête de solitude, je me gardai bien de les déranger, et je piquai mon chevalet à l'ombre d'un rocher taillé en forme de sphinx allongé, qui est bien le produit le plus extraordinaire de l'art statuaire de la mer.

Mais ils m'aperçurent et vinrent à moi. Ils riaient, la bouche ouverte sur les dents, sans mot dire, en sauvages, et je vis qu'ils étaient plus jeunes que je ne l'avais imaginé d'après leurs démarches sautillantes. A eux deux, ils n'emplissaient pas l'urne de quatre-vingts ans. La femme avait dû être assez jolie, mais l'homme était superbe encore. Avec ses traits à la fois nets et simplifiés, on l'eût dit taillé lui aussi et modelé largement par la mer dans un bloc de quartz.

Aux réponses qu'ils firent à quelques questions banales, je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais affaire à un couple d'innocents ou, comme on dit ici, de « diots ». D'ailleurs, ils ne prononçaient pas un mot sans se consulter longuement du regard, et le geste que l'un hasardait, l'autre le reproduisait aussitôt, et comme une ombre sur un mur. Le soir, lorsque je pliais bagage, ils mar-

chaient encore dans les baves multicolores de la marée descendante, qu'ils avaient suivie presque à l'horizon.

Et comme je m'informais d'eux auprès du cabaretier de la route : — Ah! me dit-il, vous avez vu les Demi-Ames?

— Les Demi-Ames, fis-je, assez étonné de la désignation.

— Oui, reprit-il; on les appelle ainsi parce qu'ils n'ont qu'une âme pour deux.

Des Bretons qui buvaient se mirent à rire, et grâce à l'appât des bolées j'obtins que l'un d'eux me contât l'histoire singulière des « Demi-Ames de la Roche-Pelée ».

« Lui, fit le conteur, il s'appelle Élie ; elle, on l'appelle Anne-Marie. Ils sont bel et bien mari et femme, tels que vous les voyez, avec leurs apparences d'amoureux sempiternels. Figurez-vous, monsieur, qu'ils étaient aussi futés et fins auparavant qu'ils sont aujourd'hui simples et sans idées. Mais surtout Anne-Marie, que nous avons tous connue piquante comme tête de chardon et tout à fait avisée. Lui, moins.

« Ils venaient de se marier, lorsqu'Élie prit engagement pour la pêche au port de Saint-Malo, sur la *Belle Sophie*, capitaine Géflot, car il était gars de Flétang (marin de Terre-Neuve). Dès avant le départ, fixé à deux jours de là, le pauvre Élie, en manœuvrant les tonnes de saumure sur le pont, tourne du pied, glisse et tombe à la mer. Comme il ne savait pas nager, il se perd, et voilà son corps à la dérive. Toute la nuit on le chercha, dans un rocher et dans un autre, et tout le long de la côte, mais point de corps, point d'Élie. Lorsqu'un matin on vint dire à Anne-Marie, laquelle ne savait rien encore : « Il y a sur la grève de la Roche-Pelée un cadavre tout blanc qui ressemble à ton homme, si ce n'est lui. » Car il fallait la ménager.

« Elle y va et le trouve amarré sur ce rocher qui est tout pareil à une bête couchée, avec une tête de femme. Pour tout le monde et pour vous-même, si vous eussiez été là, le gars était mort. Mais pour elle, il ne l'était pas. Il faut croire aussi que le bon Dieu fait des miracles. Toujours est-il qu'elle se colla sur lui, comme un minard (pieuvre), bouche à bouche, à croire que leur nuit de noce recommençait. Où avait-elle appris ce remède, cette Anne-Marie? Pendant des heures et des heures, elle lui souffla dans la poitrine, sans débrider des lèvres, et, monsieur, elle l'a fait revenir, car c'est lui que vous avez vu tout à l'heure. »

Et le narrateur breton ajouta :

— Seulement, pour le ressusciter, elle a été obligée de lui passer la moitié de son âme.

Et le cabaretier conclut : « Voilà la cause pour laquelle on les appelle dans le pays : les Demi-Ames. Mais ils sont inoffensifs, et vous n'avez rien à craindre d'eux quand vous dessinez sur la grève. Est-ce triste, une fille si malicieuse! la voilà « diote » à présent. »

Aujourd'hui, jour des Morts, j'ai appris que les Demi-Ames s'étaient envolées. Ils sont morts ensemble presque à la même minute et dans la même heure. On les a trouvés dans leur chaumière assis devant l'âtre éteint, et côte à côte sur deux escabeaux rapprochés.

Moi, je me demande, qui va les prendre?

Oui, qui va les prendre? dites-le moi. Car les Demi-Ames n'avaient qu'une âme pour deux, et les dieux que nous avons veulent des âmes bien entières. Que ce soit Satan ou Jéhovah qui les jugent, ces justiciers exigent une âme par corps. Leurs lois sont formelles : quand ils se réincorporeront pour l'éternité, comment le pauvre Élie arrivera-t-il à faire entrer la sienne, la vraie, celle qu'il a perdue dans l'eau, dans le fourreau déjà à moitié rempli? Il lui en sortira donc une partie hors du corps? Et d'autre part, Anne-Marie, dépourvue de sa moitié d'âme, avec quoi remplira-t-elle sa gaine demi-vide? Peut-être, et je le crois, avec le surplus de celle d'Élie et ce qu'il y en aura hors de lui. Alors ils se tiendront une fois encore, et j'incline à penser que n'importe où on les enverra de la sorte, soit toujours unis, ils se trouveront dans le vrai paradis.

Émile Bergerat.



Léon Gandillot.

L'AUBERGE DU CHAT NOIR (1)

(Suite et fin.)

On ne saurait trop admirer ce mécanisme si simple en sa complication apparente. Un virtuose très habile, que l'on a comparé très justement à un harpiste, manie les soixante-dix fils parallèles supportant les verres doubles sur lesquels sont peints les fragments de décors.

Pardon de ces renseignements si curieux, recueillis de la bouche même de l'inventeur. Permettez-nous d'ajouter, pour

(1) Voir les numéros des 25 janvier et 10 février 1897.

ceux qui veulent encore approfondir, qu'entre le grand *corps* et les deux autres, des glaces horizontales glissent à volonté pour refléter des nuages en marche d'un bout à l'autre de l'horizon. Comme deux de ces glaces peuvent être manœuvrées à la fois par des mains habiles, l'effet obtenu est des plus surprenants. Que de perfectionnements heureux il y aurait encore à relever! Que d'ingénieuses trouvailles dans ces combinaisons d'ombres et de lumières! N'en déplaise au célèbre critique dramatique Francisque Sarcey qu'on appelle, ici et partout, *Notre Oncle*, oncle ingrat d'un « reneveu » dévoué, comme disait l'autre jour Salis dans une lettre rendue publique, et qui, à chaque première, s'obstine, dit-on, à se croire en face d'une simple lanterne magique.



Georges Fragerolles.

— Et les étoiles? Et la plus radieuse d'entre elles qui illumine la *Marche à l'Étoile*, le délicieux poème dû à votre collaboration avec Fragerolles? demandons-nous encore à Rivière, à la reprise de la conversation.

— Un morceau de papier bleu verni troué avec une aiguille se place dans le grand corps ; la lumière passe au travers et vous avez l'illusion de l'étoile s'éclairant sur un fond bleu, nous est-il prosaïquement répondu.

Les reflets de l'eau sont faits avec des gazes superposées, la pluie avec du sable, la neige avec de la mousseline à pois, les éclairs avec du papier nitré que l'on brûle et que l'on jette. Le truc de la mer dans *Héro et Léandre* est fort ingénieux. Le mouvement s'obtient à l'aide d'un cylindre en bois mû à la main, sur lequel des ailettes découpées en différents profils décrivent, par leur superposition immédiate, l'ondulation des vagues.

C'est au milieu du va-et-vient des machinistes et sans perdre

de vue la parfaite exécution des mouvements, que Rivière nous donne ces explications. Il a le droit d'être fier de son œuvre, ayant fait du grand art avec d'humbles moyens, ayant atteint la perfection dans le jeu coloré des ombres. Pour ses effets de mer et de ciel, d'une intensité et d'une profondeur merveilleuse, on l'a rapproché, avec raison, du grand anglais Turner, le peintre le plus lumineux de l'école impressionniste.

Nous regardons toujours les coulisses typiques, hautes de dix mètres, aussi larges que la salle entière. Douze machinistes manœuvrent ordinairement avec une étonnante précision.

Quand les pièces doivent être accompagnées de musique ou de chœurs, vingt personnes réussissent à se caser dans les coulisses. Alors, repliés sur eux-mêmes, entre les tablettes qui servent de magasin de décors, des amis de la maison, des amateurs jouent du piano, de l'orgue ou des timbales. On a vu la maîtrise de Notre-Dame-de-Lorette répondre à l'appel de Salis et s'installer, tant bien que mal, dans ces compartiments, pour chanter les ensembles de l'*Enfant prodigue* ou de *Sainte Geneviève*. « C'est pour chanter les louanges du Très-Haut », répondit Salis aux scrupules du curé. Le bruit court que M. Waldeck-Rousseau s'y trouva bloqué, certain soir. Il dut se hisser dans un compartiment assis sur un tambour ; il suivit la manœuvre des décors et fit bravement sa partie dans l'orchestre improvisé. L'éminent avocat a gardé un piquant souvenir de la soirée. Salis a conservé, m'a-t-il dit, dans ses archives l'amusante lettre de remerciements qu'il lui écrivit le lendemain.

L'envers du théâtre nous est connu. Retournons dans la salle par la porte dérobée qui nous a déjà servi. Ah ! cette petite et célèbre salle, que de pièces d'un art délicat et subtil elle a vu triompher dans le cadre étroit d'un théâtre de marionnettes ! Scénarios réalistes ou mystiques, partitionnettes exquises, décors de grands et petits maîtres. Curieux répertoire d'un éclectisme absolu où se sont rencontrés tous les genres et croisés tous les talents. C'est la légendaire *Épopée* de Caran d'Ache avec ses tableaux uniformes, ses chevauchées héroïques, ses coups de canon répercutés par les clameurs héroïques de Salis, la fulgurante *Épopée*, un des succès anciens et souvent repris qui donna à Jules Claretie le frisson dramatique. Ce sont les gauloiseries de Henri Somm, hardies comme des parades de Vadé ou de Gueulette : *De Cythère à Montmartre*, *la Potiche*, *le Fils de l'Eu-*

nuque. Pêle-mêle, au hasard de nos souvenirs, défilent la *Rue à Paris* où Rivière fit ses premiers essais, les *Oies de Javotte* de Henri Pille, la *Conquête de l'Algérie* de Bombled, la *Nuit des Temps* de Robida, le *Carnaval de Venise* de Maurice Vaucaire, *Sainte Geneviève*, un oratorio de Léopold Dauphin. Puis *Roland à Ronceraux*, une chanson de geste de Georges d'Esparbès, *Hero et Léandre*, le très gracieux poème repris par Edmond Haraucourt, le *Secret du manifestant*, où Fernand Fau, sur un texte de Jacques Ferny, multiplia de fines silhouettes de sergents de ville « cherchant la manifestation ». A citer encore *le Rêve de Zola*, de Jules Jouy, où le romancier revenu de Lourdes parut en pèlerin, et *l'Age d'or* de Willette, touchante et cruelle aventure d'un Pierrot navré d'amour qui trouve un louis d'or en creusant sa tombe et le donne à Colombine séduite et charmée. Oublierons-nous la prestigieuse *Tentation de Saint Antoine*, de Rivière, où les tableaux modernes et parisiens de la Bourse, de l'avenue des Champs-Élysées contrastent violemment avec les merveilles du fond de la mer, le cortège imposant de la reine de Saba et ces symboles vivants de toutes les mythologies que l'imagination de Flaubert, renchérissant sur les fantaisies de Callot, faisait planer au-dessus de la hutte du pauvre solitaire de la Thébaïde. Et Georges Fragerolles, quelle délicieuse impression de sérénité biblique ne nous a-t-il pas donnée avec l'*Enfant prodigue*? Sa *Marche à l'Étoile* n'est-elle pas le plus parfait de ces poèmes inspirés à un contemporain par la suave simplicité du christianisme à son aurore. Sa dernière œuvre, *le Sphynx*, n'évoque-t-elle pas devant la face géante du fabuleux animal toutes les grandes ombres de la *Légende des siècles*, de Sésostris à Napoléon? Les programmes de ce répertoire, le plus varié qui



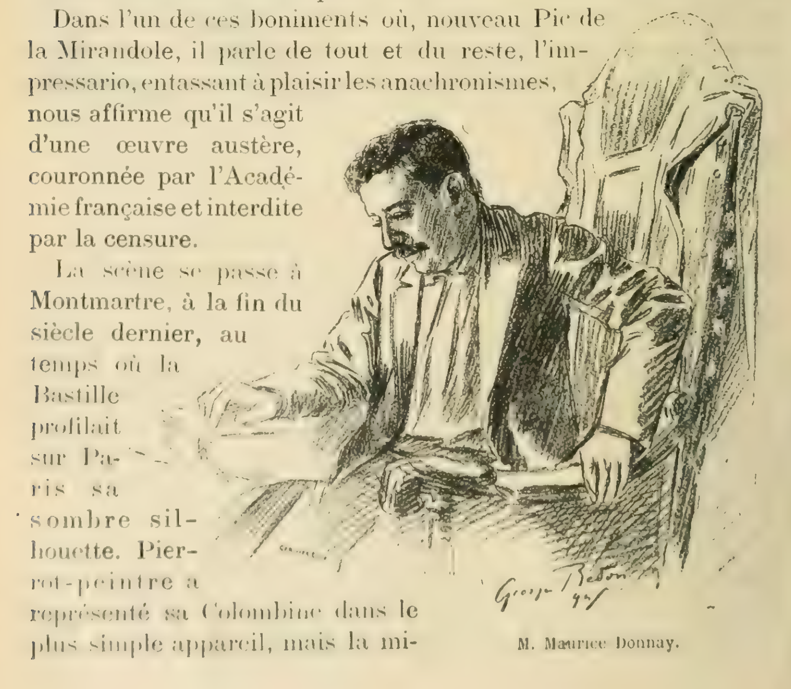
M. Georges Auriol.

soit au monde, mais, avant tout, fantaisistes, sont aussi de petits poèmes. Un des vieux amis de la maison, Georges Auriol, le plus poète des dessinateurs et le plus dessinateur des poètes, a la spécialité de jeter sur les couvertures de ces livrets des fleurs aux tons vifs, exquisement symboliques, dignes d'un peintre de Tokio ou d'Yokohama. Il crée ainsi, avec un talent réel, une véritable harmonie entre les fleurs du frontispice et les paroles du scenario. De lui les chrysanthèmes éclatants, qui annoncent les libertines audaces de *Phryné*, les gaietés champêtres des *Oies de Javotte*, les chevauchées héroïques de *Roland à Roncevaux*, de lui aussi les grands lis mystiques qui se mêlent au récit de la pieuse et patriotique mission de *Sainte Geneviève de Paris*. Au Chat Noir, le programme devait être symbolique. Auriol n'y a pas manqué.

Maintenant Salis pérore dans la salle pour présenter au public la pièce de Louis Morin : *Pierrot phonographe*, appelée depuis *Pierrot-Peintre* qui a succédé aux tableaux de *Phryné* dans l'ouverture de la scène découpée en carré.

Dans l'un de ces boniments où, nouveau Pic de la Mirandole, il parle de tout et du reste, l'impressario, entassant à plaisir les anachronismes, nous affirme qu'il s'agit d'une œuvre austère, couronnée par l'Académie française et interdite par la censure.

La scène se passe à Montmartre, à la fin du siècle dernier, au temps où la Bastille profilait sur Paris sa sombre silhouette. Pierrot-peintre a représenté sa Colombine dans le plus simple appareil, mais la mi-



M. Maurice Donnay.

sère le force à vendre le précieux portrait. A la devanture du marchand, le tableau émoustille les regards et provoque les rigueurs des membres de la Ligue contre la licence des rues.

Le pauvre artiste est mis sous les verrous. Dans sa prison, Pierrot voit passer les ombres consolatrices des grands méconnus. « O honte! crie Salis à ce moment, Flaubert à qui l'on préfère Georges Ohnet, Willette que l'on sacrifie à Bouguereau! »

« Attaquée par cent mille Parisiens, défendue par quelques invalides, » la Bastille tombe. Sa chute délivre Pierrot qui chante avec Colombine, plus tendre, l'*hosanna* de la liberté reconquise.

Le rideau voile le reste.

La *Phryné* dont nous écoutions tout à l'heure la prose subtile et dont nous admirions les tableaux d'un art raffiné, révéla au public l'esprit de cet athénien de Paris qui s'appelle Maurice Donnay, l'auteur de la jolie comédie perverse *Amants*, ce grand succès de la Renaissance.

Donnay, à sa sortie de l'École Centrale, était entré comme comptable chez un marchand de fer. Tout en faisant des additions, il taquinait la muse, et de temps à autre, sans succès du reste, apportait ses poésies au journal *le Chat Noir*. Mais le propre de son caractère est la persévérance. Il ne se découragea pas, vit Salis lui-même et dit un sonnet qui plut ; on l'inséra immédiatement. Maurice Donnay fut très vite un des habitués de la maison, où il vint dire ses vers. Le public ne se douta guère un soir, en écoutant ses poésies, qu'il souffrait cruellement d'une blessure reçue le matin même sur le terrain. Les grands journaux le prirent bientôt, les grands théâtres aussi. *Lysistrata*, représentée à l'Eden par Porel, faisait partie au début d'un cycle chatnoiresque.


M. Joyeux.

La pièce est finie : voici l'intermède. Salis donne la parole aux poètes d'aujourd'hui, les récitants du dernier bateau.

« Notre bon camarade Joyeux, le bien nommé, va ouvrir le feu », et Joyeux chante l'*Extradition d'Arton*, l'homme du jour.

Ensuite se présente Zamacoïs, fils d'un peintre espagnol qui rivalisa avec Fortuny. Peintre lui-même, « il jeta un jour sa palette à la tête de la société et se fit poète. » Il a rimé naguère le *Gardien du sérail*. Ses dernières créations sont d'un « zutiste » à la Bergerat. Il cultive avec ardeur le calembour par à peu près :

Je trouvai que le *pneu* n'en vaut pas la chandelle, .

Et ailleurs, dans le *Déluge*, un événement bien parisien :

Noé resta le bec Auer.

Zamacoïs est petit, d'allures fines, qui ne rappellent en rien le Schaunard de Murger.

Dominique Bonnaud, qui depuis émigra au *Carillon*, lui succède. Disciple de Mac-Nab, adepte de Ferny, il a brodé sur le pont-neuf d'*En revenant de la Revue*, son *Retour du grand Proscrit:*

Pour admirer l'grand lanternier...

Plus drôle est son *Expulsion de la belle Otero*, plus piquante sa ronde des *Rois en voyage*, plus mordante sa chanson des *Cuirassés*, dédiée à M. Lockroy :

Quand les cuirassiers vont par un...

Ah ! benoite censure, que vous avez donc raison de rester à la porte !

Un ban pour le docteur Montoya, de la Faculté de Montpellier! *Les chansons naïves et perverses* viennent de révéler au grand public le poète sentimental et sensuel, le fantaisiste impénitent qui mit un sonnet en tête de sa thèse de doctorat, *des antitoxines et principalement de l'antitoxine tétanique*, dédiée à Jean Coquelin. Mais il faut le voir et l'entendre réciter ses vers. Il se penche, on dirait qu'il veut prendre son vol. Ses mélancolies sont scandées et détaillées d'une voix un peu tremblottante. Ses inflexions caressantes, où les consonnes, dit un des derniers visiteurs des *Cabarets de Montmartre*, « doivent être bien jalouses du sort qu'il fait aux voyelles », vont au cœur des femmes par le chemin des sens... C'est l'amour, l'éternel amour qui en fait les frais, et Mon-

toya a trouvé des accents nouveaux pour célébrer les yeux de la bien-aimée :

Tes yeux fins comme des lames,
Tes yeux grands comme des mers,
Tes yeux noirs sont les âmes
De mes vers!

ou encore :

Puisque son cercueil est clos,
Je garde en mon cœur enclos,
Son portrait calme et fidèle,
Et puis d'un humble secret
Je viens d'ouvrir le coffret,
Le coffret qui me vient d'elle...

Le contraste est frappant avec Jean Goudezki, né à Bavet (Nord), un flamand que la poésie a rendu Polonais. Front bombé, tête carrée de Breton, l'air sceptique et railleur, il se campe devant le public, les mains dans ses poches, avec le plus apparent mépris du qu'en dira-t-on. Ah! les bourgeois n'ont qu'à bien se tenir! Goudezki, qui n'a pas d'ambition politique, a celle de les persécuter. Se moquerait-il de tout le monde et de lui-même? On le croirait souvent. Son bagage est encore léger. Il a publié un monologue *Je dis des vers*, qu'il commence ainsi :

M Montoya.

Bâtard des trouvères antiques
Je suis un pilier des boutiques
Dites cabarets artistiques

et qu'il termine par ces mots tranchants :

C'est tout.

Il a fait jouer récemment en cette hospitalière maison du Chat Noir une revue du commencement de l'année, *Au Parnasse*, qui raille très plaisamment les petits symbolistes et les poètes décadents de la dernière école poétique, sans oublier la *Doyenne du Pont des Arts*. Jean Goudezki a un autre titre au souvenir des lettrés. Il est l'auteur du seul sonnet « olorime » de la langue française, innovation appréciée par Jules Lemaître.

Écoutons enfin Geo Richard, chansonnier quelque peu subversif, qui prit par les cornes le taureau gouvernemental et fredonne :

Les taureaux sont-ils vraiment
Des animaux domestiques?
Les taureaux sont-ils vraiment
Amis du Gouvernement?

Encore Jehan Rictus, un philosophe à la Thomas Vireloque,



M. Goudezky.

qui a pris rang parmi les muses prolétaires comme ancien ouvrier et comme auteur des *Soliloques du pauvre !*

J'suis l'homm' modern' qui pouss' sa plainte
Et vous savez bien qu'j'ai raison.

Et puis sauvons-nous devant l'invasion des *poetæ minores* de la maison.

Laissons grandir leurs lauriers pour consoler Salis du départ de ses fils ingrats et de ses enfants prodigues.

La mort, l'absence de la maison, ont fait des vides cruels à l'ancienne « École du Chat Noir ». Salis ne compte plus ses déserteurs, mais il sait vite se consoler de ses déceptions.

Et maintenant un quart d'heure d'entr'acte, crie notre spirituel impressario et il ajoute : « Je pense qu'il sera bien employé par vos seigneuries à absorber des consommations à des prix relativement ridicules. »

Inutile de nous le répéter deux fois. Nous descendons au cabaret. Salis va de table en table, prêchant d'exemple. Il daigne humecter çà et là son gosier mis à sec par deux heures d'éloquence ponctuée de foudroyants paradoxes.



(Marcel Legay.

Inter pocula nous l'attirons à notre table, où nous causons de nouveau avec lui :

— Ce soir, nous dit-il, nous n'avons personne de qualité ; mais, les soirs de première, il est de bon ton d'en être. Aussi tout Paris sollicite des places : le monde officiel, la haute finance et les deux faubourgs, Saint-Honoré et Saint-Germain. Mais il y a peu d'élus, la salle est trop petite. Le Prince de Galles, sous le nom fallacieux de M. Dubois, a applaudi mes bons camarades. Il a bu avec nous du champagne, perdu et retrouvé une canne qu'il tenait du duc de Birmingham et que lui avait subtilisé Jouy pour faire une joyeuse farce. Nous avons eu le roi de Grèce et les archiducs. Le grand duc Alexis fumait un gros cigare qu'il a jeté

sur mon observation le plus aimablement du monde. Du temps de Casimir Périer, un envoyé de l'Élysée vint nous faire quelques remontrances, — inutilement d'ailleurs. Il dut remporter, dans les plis de sa toge, la paix ou la guerre, à son choix.

« J'ai failli me battre avec le Sar Péladan. Je l'avais quelque peu malmené, sans avoir l'intention de le blesser; car si je mords souvent, j'ai toujours la dent saine. Du reste, il n'avait pas à se plaindre de moi. J'avais lancé de mon mieux son *Vice suprême*. Bref, après une polémique aiguë, je lui envoyai mes témoins. Le mage redoutable déclina la rencontre sous ce prétexte qu'il me tuerait grâce à ses pouvoirs occultes et qu'il ne voulait pas d'une tare entraînant pour lui l'impureté hermétique. »

Puis, c'est un feu roulant d'anecdotes sur les tournées en Hollande, en Algérie et en Tunisie où la pléiade de ses artistes rendaient désertes les salles de Karageuz. A Rouen, la troupe fut arrêtée pour un mouton que l'un des siens avait détourné de sa route et fait monter par le grand escalier dans la chambre d'hôtel. Il fallut l'intervention du préfet pour excuser la fumisterie et décider la police à lâcher prise. On en rit encore en Normandie. A Tunis, Jules Jouy, un gobeur par excellence, et qu'on appelait « le poète aux pieds bleus » parce qu'il ne voulait jamais se déchausser, mourait d'envie de voir pendre un homme. Il s'était levé dès l'aube pour ne pas manquer le spectacle, mais on lui avait caché ses bottines, et il dut renoncer à voir la pendaison qui le séduisait tant, et qui devait inspirer le pendant de Gamahut.

Et Salis, doué d'une faconde extraordinaire, ne tarit pas sur ses amis et ses hôtes, sur le tiers et sur le quart.

Cependant cette soirée si joyeuse touchait à sa fin. Des inconnus arrivaient à l'Αἰλουρος μελας, hellénisé ainsi par Maurice Donnay. Ils échangeaient avec le maître des signes d'intelligence. On aurait dit des conspirateurs. Mais il ne s'agissait que d'une réunion de braves gens, amateurs de l'esprit, débarrassés du travail quotidien, heureux de se retrouver et de reconstituer les vieilles sociétés chantantes de 1840: *les Braillards*, *les Enfants de Momus*, ou *la Lice chansonnière*.

Vers minuit, heure de la fermeture officielle, le spectacle des Ombres se termina, le gros public descendit du premier étage et se dispersa dans la rue éclairée par les deux feux rouges de la façade du cabaret.

Dans une salle du fond, sous la présidence de Louise France, du Théâtre-Libre, une des plus utiles auxiliaires d'Antoine, la *goguette* commença. Ce fut alors, en petit comité, une débauche de chansons inconnues, de vers inédits. Chacun à leur tour, des poètes nouveaux, en quête de renommée, vinrent poser leur candidature. Cette goguette renouvelée de nos pères a lieu tous les soirs. C'est le Conservatoire du *Chat Noir*.



[illegible]

Il ne faut pas le prendre trop en plaisanterie. Les auteurs du *Chat Noir*, poètes et dessinateurs, ont apporté un concours précieux à l'effort pour le rajeunissement des vieilles formules. Ils ont donné une note profondément artistique, dont l'influence a été réelle. Leurs hardiesses en tous genres ont fait la joie de Paris. Nul plus que Salis n'a mieux contribué en ces temps moroses à réveiller ce bon rire que Rabelais disait « être le propre de l'homme ».

Et derrière toute cette gaieté, que d'observations fines, de critiques mordantes, de traits pénétrants mais ne blessant jamais ; car il faut rendre justice au *Chat Noir*, il a égratigné parfois, mais toujours avec des griffes saines. Chez lui aucune haine, aucune envie, aucune « rosserie », suivant le terme en vogue. Et cependant le bruit court que Salis quittera l'année prochaine son auberge

Cet audacieux aspire au repos des champs. Encore quelques mois et le gentilhomme se sera retiré dans ses terres. Le *Chat Noir* aura vécu! Ce sera un événement dans le monde des lettres et des arts, nous le disons avec regret et avec tristesse.

Mais cette notice ne s'aurait s'achever dans une oraison funèbre. On n'enterre pas la gaieté. Elle vivra longtemps encore à Montmartre. Près du *Chat Noir*, comme autour des planètes, gravitent de nombreux satellites. La butte est couverte maintenant de cabarets qui font tinter tous les soirs leurs joyeux carillons. Nous pouvons donc prévoir des impressions artistiques nouvelles quand leur aîné n'y sera plus.

Paul Eudel.



Mme France.

Gérant : F. Juven.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 55.2.97.



L'ABOYEUR DE JOURNAUX



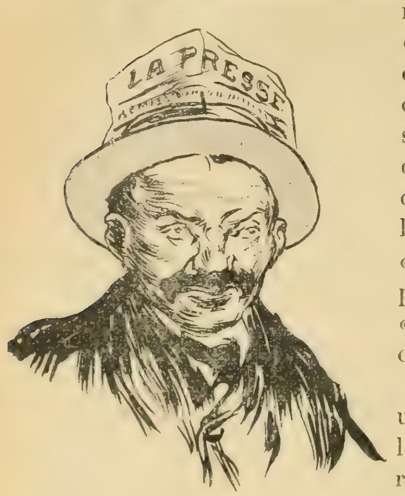
Si tôt que vous vous leviez le matin, pour aller du côté du bois de Boulogne voir le printemps monter aux arbres ; si tard que vous rentriez des représentations du théâtre, jusqu'à votre porte, jusque sur votre oreiller, il vous poursuit, le boniment de l'aboyeur de journaux, qui, lui, ne se couche ni ne se lève.

Jadis ses savates éculées ne lui permettaient que la promenade des boulevards, l'allée et venue de la Madeleine à la Bastille. Mais voici qu'on lui a payé des souliers. Il traverse les ponts et monte à Belleville et à Montmartre. Il mange à sa faim, il boit à sa soif. Il a l'œil luisant et la bouche humide. Il sent qu'il devient roi.

C'est l'heure d'écrire sa monographie. J'ai donc été l' « interviewer » chez lui, — c'est-à-dire sur le trottoir. Je ne lui ai pas demandé d'où il vient, — cette question indiscrète m'aurait fait mal accueillir ; mais je lui ai demandé où il va et il n'a pas fait de difficulté de m'instruire là-dessus.

— Je suis entré dans le métier, m'a dit un jeune gringalet qui portait sous son bras gros de journaux comme lui-même, le jour du pont de la Concorde.

Le camelot vendeur de journaux a comme cela dans sa mémoire le souvenir de quatre ou cinq « glorieuses » qui sont la légende dorée de la corporation. Ceux qui ont assisté à ces chaudes mêlées sont pour les conscrits des objets d'envie et d'admiration. Et les recrues hochent la tête quand on leur conte chez « Strauss » ou chez « Périnet », tout en buvant une chopine, les bons tours joués à la « rousse » par les doyens d'âge et de correctionnelle.



Je viens de lâcher, tout à l'heure, un mot qui a le don d'exaspérer les aboyeurs, et que vous ne sauriez prononcer devant eux sans vous attacher toute la meute aux chausses : je les ai traités de « camelots ».

Ce n'est pas « camelots » qu'il faut dire, mais « crieurs de journaux ».

Cette susceptibilité s'explique : le camelot, qu'il travaille dans le jouet ou dans l' « article parisien », est un compagnon qui fait bande à part, gagne de grasses journées de mendiants d'église et ne risque jamais sa peau dans une bagarre.

C'est un « bourgeois ».

Le crieur de journaux est un « artiste ».

Il s'époumone, il marche, espèce de Juif Errant, à la poursuite d'un maigre salaire. Mais il a la joie de vivre dans cette atmosphère brûlante de la politique, qui grise le peuple de Paris comme la poudre



grise le soldat. Il a des taches d'encre grasse sur sa veste ; en travers de sa casquette, un titre de journal. Et, ainsi fait, il s'en va, la tête haute, vers les quartiers où la foule grouille. Il annonce à haute voix les événements du jour avec un peu de l'orgueil des messagers antiques, qui, tout essoufflés, apportaient les nouvelles de bataille aux chœurs de tragédie.



L'homme dont je vous parle-là, c'est le crieur professionnel, celui qui, pour parler l'argot du métier, a toujours travaillé dans « le Croissant ». Il sera vendeur « sur le bras » tant qu'il aura des jambes; quand ses pieds ne le porteront plus, il prendra ses invalides dans la « perche ». On le verra rôder, tout cassé, autour des omnibus. Il élèvera, au-dessus de son feutre verdâtre, cette batte qui, par des anses de fil de fer, porte des journaux en croix. Il ira s'asseoir sur un banc entre deux passages de voitures. Il prêtera ses journaux aux contrôleurs, qui deviendront ses amis et qui, de loin en loin, lui payeront la goutte.

Ce crieur-là a des papiers en règle. Il a passé chez le commissaire de police pour se faire délivrer un certificat de domicile; puis il a été chercher à la préfecture une « permission » qu'il a toujours en poche et qu'il exhibe volontiers.

On y lit son signalement, son numéro de police de cette formule : *Le tant, de tel mois, un Tel, né en tel lieu, demeurant tel endroit, s'est présenté à la Préfecture. Il nous a déclaré vouloir exercer la profession de colporteur et distributeur de livres, écrits, journaux et gravures.*

En un mot, tout ce qui est papier, et rien que cela. De sorte que, dans une élection récente, quand on a voulu faire distribuer par les crieurs de journaux en même temps que des portraits, des médailles à l'effigie du général Boulanger, il a fallu renoncer au zinc et se contenter de frapper en carton doré ces monnaies commémoratives.

Le crieur de journaux ne parle pas sans attendrissement de ces beaux jours.

— On ne verra rien de pareil, me disait un des sénateurs de l'ordre, un vendeur à la perche. Nous sommes trente-cinq mille inscrits, tout le monde a eu du travail, même il en restait, à glaner, derrière nous, pour un tas de claquepatins qui ont forcé ces jours-là l'entrée du Croissant et que nous ne pourrons plus mettre à la porte : tous les souteneurs que les rafles ont faits veufs, tous les marchands de tranparentes du Palais-Royal et des galeries de Rivoli, sans compter les indicateurs de police qui gagnent leurs quarante sous à nous écouter causer. Je voudrais voir un peu qu'on mît des barrières aux deux bouts du Croissant et qu'on ne laissât sortir que les *perches* et les *sur-le-bras* qui pourraient exhiber la permission timbrée. Il en resterait, vous pouvez m'en croire, de l'asticot sur le pavé ! A l'heure qu'il est, on ne sait plus où mettre les pieds. Et ça durera ce que ça voudra. Nous ne sommes plus maîtres chez nous !



« Chez nous », c'est cette glorieuse rue du Croissant dont le nom est déjà revenu pas mal de fois sous ma plume.

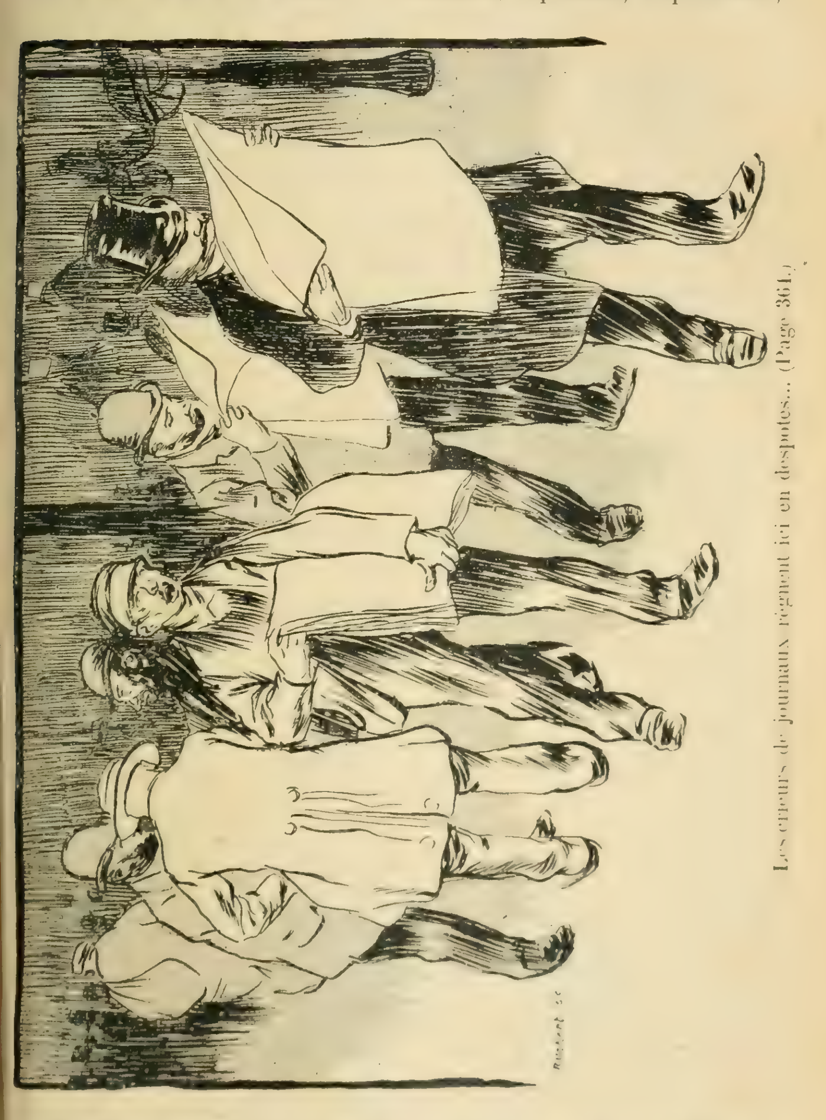
Les crieurs de journaux règnent ici en despotes. Si vous êtes curieux de spectacles pittoresques, allez rôder par là quelque jour, mais regardez cet enfer de loin ; n'entrez point dans la bagarre.

De la rue du Sentier à la rue Montmartre court un étrange boyau de rue large tout juste de deux mètres, qui s'enfle au milieu et s'étrangle aux bouts comme une bourse.

C'est la rue du Croissant.

Paris n'a point de ruelle plus noire, à cause de l'encre d'imprimerie qui coule à flots dans les ruisseaux et graisse le pavé glissant sous la botte. De chaque côté, des rez-de-chaussée aux mansardes, une seule catégorie de locataires : des journaux de

toute couleur, de toute nuance, de toute orthographe et les gens qui vivent là autour : rédacteurs, reporters, imprimeurs,



Les crieurs de journaux règnent ici en despotes... (Page 364.)

« typos ». On les voit, coiffés de chapeaux de papier, accoudés aux fenêtres, en longues blouses blanches.

Jour et nuit le pavé — comme un pont de navire à vapeur — tressaille de la rotation des machines. Et il n'y a pas de quai d'embarquement plus encombré que les trottoirs de cette ruelle. Ballots de papier en feuilles, charrettes à bras, belles voitures à glaces attendant l'heure de courir, le fouet haut et claqueur, vers les gares.



Au milieu de la chaussée, une foule sans nom :

Les crieurs.

De six heures du matin à deux heures de nuit, ils demeurent là, attendant l'embauchage pour des distributions gratuites, ou bien c'est un journal qui veut se lancer, un feuilleton-appât, des brochures-réclames qu'il s'agit d'éparpiller à travers Paris. En douze heures d'horloge un homme peut distribuer ses deux mille imprimés et gagner ainsi une pièce de cent sous. Mais quand la vente du journal marche fort, et c'est le cas depuis quelque temps, on aime mieux travailler à son compte, passer toute la journée au *Bar de la France* à se préparer le gosier pour le « coup de chien » du soir, boire des marcs, en jouant au bouchon ou aux cartes.

A cinq heures, par exemple, tout le monde est sur le pont. On gesticule, on braille. De loin vous diriez une émeute. On se presse autour des boutiques des deux ou trois marchands de journaux en gros. Et tout à coup, au bout de la rue, des hommes apparaissent portant sur leurs têtes, comme des piles de drap mouillé, les journaux encore tout frais des presses. Alors l'agitation redouble, on vocifère, on se bat. — Est-ce la *Cocarde?*

La faveur du camelot est inconstante. Il a un flair admirable pour deviner quel papier se vendra aujourd'hui comme de la galette. C'est celui-là qu'il réclame, il ne veut point entendre parler des autres. De là des hausses et des baisses subites dans la vente du cent de journaux, pour un titre d'article retentissant.

Le marchand en gros qui débite toute cette encre, tranquillement, derrière son guichet, met à l'enchère :

— A deux francs le cent, à deux francs !

Il y a preneur, tous les bras se tendent. Et le journal s'enlève, tandis que des feuilles rivales tombent ignominieusement à trente sous et quelquefois plus bas.

J'ai interrogé un peu partout pour savoir quels « articles » se vendaient le plus vite le long du trottoir, et voici la réponse :

— C'est la politique qui fait encore le mieux marcher la vente. La journée tombe de quatre francs à quarante sous pendant les vacances des députés. Les faits divers ne plaisent plus tant qu'autrefois. L'incendie fait banqueroute. Le crime ? Mauvaise affaire, à moins qu'il ne soit double ou triple. Encore faut-il savoir le lancer ! L'accident aux courses a un public considérable sur les boulevards et dans les faubourgs. Mais la mort des souverains, les coups de revolver à la Chambre, les chutes de ministères, voilà les grandes recettes !

Et c'est cela que l'on crie à tue-tête, au nez des agents, qui ne peuvent plus rien dire, car chaque aboyeur porte soigneusement sur soi un petit morceau de journal collé sur carton, où on lit à la rubrique Tribunaux :

« Sur les conclusions de M. le conseiller Vételay et après plaidoirie de Me Bazile, la loi municipale de 1884 est réformée. Les crieurs de journaux sont autorisés à annoncer les nouvelles contenues dans les feuilles qu'ils vendent sur la voie publique. »

Vous savez s'ils usent de la permission !

HUGUES LE ROUX.



MILIEU DE SIÈCLE

MÉMOIRES D'UN CRITIQUE [1]

(Suite.)

L'histoire littéraire et la vie nous montrent plus d'une nature d'élite à laquelle la destinée a manqué de parole, plus d'un esprit supérieur qui s'est éteint et a disparu sans avoir obtenu la part de renommée que tout semblait lui réserver; aucune déception en ce genre n'a été plus inattendue pour moi, plus douloureuse que la fin obscure de Mordret. Et quand je dis pour moi, je devrais dire également pour tous ceux, de plus en plus rares maintenant, qui l'ont apprécié et qui conservent son souvenir.



G. Flaubert.

Ce n'est pas qu'il eût dans son extérieur cet aplomb qui commande la confiance ou cette verve qui éveille l'enthousiasme. Il avait au contraire l'attitude modeste, la parole timide et souvent embarrassée, une gaucherie virgilienne, que corrigeait le charme de ses grands yeux bleus, très limpides et très doux. On ne saurait dire non plus qu'il fût un élève hors ligne, bien qu'il obtînt parfois les premières places et qu'il eût des prix aux distributions solennelles. Enfin ce n'était pas son talent de poète, tout déve-

(1) Voir le numéro du 10 mars 1897.

loppé qu'il fût vers cette époque, qui lui créait parmi nous une sorte d'autorité, car de ce talent et de ses productions très peu recevaient la confidence. Non, sa supériorité lui venait de sa très calme et très loyale nature, de la pureté qu'on sentait dans sa conscience, de la clarté que son esprit dégageait, d'un je ne sais quoi de paternel, qui, lorsque j'y ai réfléchi plus tard, me faisait penser à Vauvenargues.

J'en parle avec d'autant plus de liberté que, si nous vivions dans de bons termes, nous n'étions ni intimes, ni même amis. Je le trouvais trop sage, trop froid, trop réservé. Il me jugeait une tête folle, passablement exaltée, et il n'avait pas tort. Nos préférences personnelles étaient d'ailleurs. Mordret m'avait lu cependant la plupart de ses poésies, et je l'engageais vivement à les publier, persuadé que la faveur publique ne lui ferait pas défaut.

Elle était née en lui tout naturellement, cette poésie, dans son hameau de Pithienville, près d'Évreux, entre sa mère, personne distinguée et timorée, et son père, d'humeur excentrique, auteur d'un petit recueil d'insignifiantes poésies et d'un volume de fables demeuré inédit. L'oncle de Mordret n'était rien moins que Dupont de l'Eure, chez lequel il allait de temps en temps, à Rougeperriers, où sa cousine Pauline lui faisait le meilleur accueil. C'était une belle relation que Dupont de l'Eure sous une république : Mordret n'en sut rien tirer.

A quel point il manquait d'entregent, de cette souplesse qui s'insinue, de cette ambition inquiète, toujours aux aguets pour saisir l'occasion et conquérir la vogue, le poète nous en fait saisir l'aveu dans des vers charmants, aussi propres à le faire revivre à nos yeux qu'à le révéler aux personnes qui ne l'ont pas connu :

On m'a dit bien des fois que j'avais le défaut
D'aller trop rarement chez les gens comme il faut;
C'est vrai : dans un salon je fais triste visage :
Je salue assez mal et je manque d'usage :
Aussi l'on me voit peu dans le monde. Pourtant,
J'ai cinq ou six maisons dont je suis très content :
Virgile m'a reçu la semaine dernière;
Je fréquente Shakspeare et je hante Molière,
Un bon bourgeois tout rond, un pauvre homme de rien
Qui fait rire son monde et qui traite fort bien;
Je vois intimement Victor Hugo, mon maître.

. . . .

. . . .

Puis j'entre chez Barbier, chez de Musset; je passe
Des heures chez Brizeux, le chanteur plein de grâce,
Qui me dit à mi-voix un air de son pays,
Un air tout embaumé du parfum des taillis,
Et Topffer et Sandeau...
Je soupe chez Balzac, j'ai mes grandes entrées
Chez George Sand; je vais à certaines soirées
Où l'on voit Bellini, Donizetti, Weber.
. . . .
. . . .

C'étaient là de belles fréquentations assurément, mais non pas de celles qui donnent le crédit ou préparent la fortune. La puissance de ce rèveur était tout entière tournée au dedans de lui-même, appliquée à la réalisation d'un certain idéal. Lorsqu'il rentrait de chez ses hôtes aimables et illustres, c'était pour allumer la lampe en sa tour d'ivoire, se mettre à jeter les assises de son œuvre, qu'il voulait forte et grande. Il n'a pu en édifier qu'une faible partie ; si restreintes cependant qu'en soient les dimensions, cette partie est plus qu'une ébauche et mieux qu'une promesse. Elle offre aux esprits sérieux une double qualité, aux goûts délicats un double attrait : une maturité précoce de la pensée où se mêlent et apparaissent çà et là, dans la fluidité de l'exécution, les indécisions et les flottements de la jeunesse.

Les *Récits poétiques* — tel est le titre de l'unique ouvrage que Mordret ait publié, en 1856 — contiennent cinq poèmes : *Louarn*, *Galatée*, *Marguerite*, *Nicolas Flamel*, *l'An mil*, qui présentent son talent sous des aspects différents. *Louarn*, cette évocation de la Bretagne druidique, malgré ses incontestables mérites de sobriété et d'énergie, est peut-être la composition qui me plaît le moins. Ce poème a l'accent de l'épopée sans en avoir le cadre, et cette sauvagerie armoricaine a demandé au poète, pour la peindre, des couleurs plus marquées que celles qu'il aime à employer. *Galatée*, sur un thème si connu, est ce que je connais de plus artistement enlevé, de plus gracieusement réussi comme rajeunissement. L'hymne qui commence par ces paroles : « Voici le gai matin », est une des meilleures pages de ce temps-ci. J'en dirai autant du début de *Marguerite*. Si l'affabulation de cette idylle dramatique est enfantine, les détails en sont d'une touche bien fine et le parfum de rusticité exquis. *Nicolas Flamel* et *l'An mil* révèlent le studieux travailleur, plongé si avant, dès le collège, dans la vie du moyen âge. Un de nos anciens camarades, homme de goût,

Gustave Desbois, me faisait observer qu'on pourrait très bien tirer de l'*An mil* un de ces drames comme *Grisélidis*, mélange de fantaisie et d'exactitude, relevé par la naïveté savante du ton (1).

La composition des poèmes ne prenait pas tout le temps de Mordret. Dans ce contemplatif il y avait un observateur. Plus d'une pièce originale est là pour en témoigner: le *Roitelet*, le *Rouge-Gorge*, surtout *le Scarabée :*

Insecte lumineux, chatoyant, diapré,
Qui promènes gaiement ton corselet doré,
Tes antennes souples et frêles,
Et reluis au soleil comme un atome d'or
Sur une feuille humide où la rosée encor
Tremble et scintille en étincelles,

N'es-tu pas bien heureux de rôder à loisir,
Traînant de fleur en fleur tes cuissards de saphir
Et ta cuirasse de topaze,
Joyeux, bourdonnant d'aise au milieu des gazons
Où le soleil ardent infiltre ses rayons
Dans les brins d'herbe qu'il embrase ?

N'es-tu pas bien heureux, tant que durent les jours,
De picorer sans fin les beaux fruits de velours
Savoureux à ta friandise,
Puis, le souper fini, de trouver pour tes nuits
Un lit doux et tremblant dans les feuilles d'un lis
Ou dans les grappes d'un cytise ?

Le sculpteur éternel, insectes scintillants,
Épuise à découper vos contours sémillants
Sa plus exquise orfèvrerie :
Trésors de ciselure au merveilleux détail,
Diamants animés, bijoux d'or et d'émail,
Miniatures de la vie !

Vous êtes sous les yeux de l'artiste divin
L'ouvrage favori qui pare son écrin
Son plus étincelant caprice;
Quand il a retiré de ses larges fourneaux
Tous les êtres géants, tous les forts animaux
Moulés par sa main créatrice,

Ses doigts, comme en jouant, façonnent avec art
Quelques brins de métal échappés par hasard
Du grand creuset de la nature.

(1) Il fut question un instant d'en tirer le sujet d'un opéra.

Puis il vous éparpille, ô chefs-d'œuvre mignons,
Dans les recoins ombreux des prés et des sillons,
Dans les replis de la verdure !

Ici la forme est précise, nerveuse ; elle serre de près l'idée et la met en relief. C'était l'ambition clairement accusée du poète de toujours dégager de la réalité une pensée qui la rendît plus pénétrante ou plus noble. Il aurait fait volontiers du Coppée avant Coppée, car lui aussi aimait les humbles, et sa pièce : *A la mémoire de Césarine Angot, couturière à Pithienville*, ne le cède pas en sentiment populaire au *Petit Épicier de Montrouge*. Mais au Coppée il aurait voulu joindre du Sully-Prudhomme avant Sully, toucher et philosopher. L'élévation dans la simplicité : ainsi concevait-il la vie et l'art. C'était une manière de stoïcien.

Je me souviens qu'un soir — nous n'étions ni du même âge ni de la même classe, mais de la même étude et tout voisins — nous avions longuement parlé de la nécessité de trouver pour la prière une formule concise et expressive. Le lendemain, Mordret arrive tout joyeux et me dit : « J'ai trouvé notre affaire ! C'est un vers d'Horace :

Fortiaque adversis opponite pectora rebus.

« Nous y pourrions joindre aussi ces vers de Brizeux :

Oui, nous sommes encor la race d'Armorique, etc. »

Je lui fis observer qu'il était d'Évreux, moi de Rouen, et que nous n'avions rien à démêler avec l'Armorique. Mais pour le vers d'Horace, il tint bon et, pendant assez longtemps, nous répétâmes pieusement le *fortiaque*.

Mordret dut se le répéter souvent aussi pendant les dures années qui suivirent. Il était sorti du collège deux ans avant moi. Je le revis quelquefois à Paris, à de très longs intervalles. Notre dernière rencontre m'a frappé. Je le trouvai au Palais-Royal. Il venait de chez Ledoyen, un médiocre éditeur de la galerie d'Orléans, auquel il avait vendu ou donné, je ne sais, le volume des *Récits poétiques*. Il paraissait soucieux, quelques paroles banales furent échangées. Nous ne devions plus nous revoir. Longtemps après, j'appris qu'on l'avait envoyé professeur à Tourcoing, puis à la Roche-sur-Yon, d'où il revint s'éteindre dans le voisinage de sa douce et agreste solitude de Pithienville.

Comment, avec un mérite si incontestable, avec une supériorité si évidente, Mordret a-t-il pu échouer si complètement dans sa double carrière ? Cela tint, je crois, aux scrupules de sa nature. Il ne put jamais, étant pauvre, se décider à courir les risques de la vie littéraire, craignant — et je ne l'en blâme pas — de tomber dans la bohème ; d'autre part, il ne sut pas aimer assez fortement son métier pour s'y faire une place prépondérante (1). Mais je parle ici un peu à l'aventure, n'ayant rien su de précis sur ses dernières années.

Le hasard d'un voyage m'a récemment conduit à la Roche-sur-Yon. L'un des côtés de la grande et triste place est occupé par le lycée. Je ne pouvais m'empêcher de penser que, dans cette lourde caserne, loin de Paris et du monde lettré, loin des siens et de sa chère Normandie, est venue végéter, s'étioler cette nature d'élite. J'aurais voulu prendre quelques informations, recueillir quelques renseignements. Tout le monde universitaire était en vacances, et puis, après tant d'années, qui se souvient d'un passant ? Je me promis au moins de protester contre cet oubli, de réveiller ce souvenir ; où pouvais-je le faire à propos, sinon à cette place ?

III

LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER. — AUGUSTE DEBS. — LE CURÉ DE CIDEVILLE. — MICHELET ET SA FAMILLE.

Ce ne sont pas des jugements que je porte, mais simplement des impressions que je rappelle, des témoignages que je m'attache à rendre aussi sincères, aussi exacts que possible. Dans ce qui va suivre sur la révolution de Février 1848, qu'on ne voie aucune passion politique. A vrai dire, nous autres jeunes gens, nous ne savions pas du tout ce que c'était qu'un pareil sentiment. Il n'y avait point dans nos cœurs la moindre parcelle de haine contre « le tyran ». Seulement tout le remue-ménage qui se faisait autour de nous ébranlait un peu nos esprits. Des libertés indéfi-

(1) Cette conjecture était inexacte. Un témoin, très bien informé, M. Canet, m'apprend que Mordret, jusqu'à la fin, demeura fidèle à son idéal de vie littéraire, y sacrifiant sa modeste position. Cette existence noble et touchante mériterait d'être mise en pleine lumière.

nies se jouaient devant nos imaginations, à condition, bien entendu, qu'il n'y aurait ni désordres graves, ni vilaines actions commises. Cette digne Université, sur laquelle si volontiers on daube et que je puis défendre sans scrupule puisque je n'en fais point partie, ne s'était nullement évertuée à préparer en nous des révolutionnaires.

Si notre professeur d'histoire moderne, le correct, le judicieux, l'impeccable Chéruel, ancien élève et secrétaire de Michelet, avait eu autrefois des démêlés avec le clergé rouennais, cela se perdait dans des temps si éloignés que le souvenir même en était aboli. En rhétorique nous n'avions eu qu'un pantin ridicule, mais en seconde l'irréprochable Delzons s'était fait notre initiateur, très distingué, très compassé, très froid, d'un certain XVIIe siècle, celui de Segrais, de Racan, de Malherbe. Nous étions admirablement conservés dans la glace, et aucune ébullition prochaine ne paraissait à redouter.

Le seul original qui eût pu agir sur nous, le professeur d'histoire ancienne, Marguerite, dans les classes d'humanités, manquait trop de suite et de tenue pour exercer aucune autorité. On l'appelait le *Père Progrès* parce que dans ses leçons ce mot revenait sans cesse. Pour nous familiariser avec l'histoire romaine, il nous lisait *Virginie* de Latour-Saint-Ybars. Son extérieur inquiet et débraillé me déplaisait. Quelques-uns l'ont plus favorablement apprécié, entre autres Hector Malot, qui le garde encore en certaine estime (1).

Quoi qu'il en soit, son enseignement était depuis trop longtemps oublié pour influer sur nous, lorsque la révolution éclata à l'improviste. Nous fîmes un club. Mordret le présida et je le « vice-présidai ». Ce n'aurait été toutefois qu'une effervescence de surface, si la question religieuse n'était venue s'y mêler et l'aggraver.

Jusqu'à cette époque, la plus douce indifférence avait régné parmi nous sur cette matière, une indifférence à faire le désespoir du premier Lamennais. Notre aumônier, l'abbé Cochet, archéologue remarquable, ne s'occupait que de fouilles, d'urnes funéraires et, comme disaient méchamment les Rouennais, de vieux

(1) Malot a de *Marguerite* parlé en de très bons termes dans son intéressant ouvrage *le Roman de mes romans*.

pots cassés. Son successeur, l'abbé *Desinar*, ainsi surnommé à cause du mot italien dîner, ne songeait qu'à la gastronomie. L'un et l'autre, pour nous endoctriner, employaient un procédé si enfantin que je ne puis résister au désir de le citer ici.

Ils nous lisaient invariablement dans les *Mélanges* de Théodore Jouffroy ces pages si célèbres desquelles on a tant usé et abusé, sur la douleur éveillée dans l'âme du jeune philosophe par l'apparition du doute. Là, ils s'arrêtaient, faisaient comme un point d'orgue, et renonçaient à continuer. Je le crois bien : s'ils avaient tourné la page et poursuivi la lecture, on aurait vu que Jouffroy s'était parfaitement consolé, et qu'il avait lancé contre ses anciennes croyances le terrible et magistral article du *Globe : Comment les dogmes finissent*. A la fin, le truc, comme on dit aujourd'hui, se trouva dévoilé. Il fallut abandonner la fameuse citation; ce fut la mort des conférences religieuses.

La guerre ne vint point de l'épicurien *Desinar*. Une dénonciation, partie d'un élève catholique, mit en éveil l'archevêque Blanquart de Bailleul, et les foudres de l'Eglise, s'unissant à celles de l'administration, menacèrent la tête de notre sympathique professeur de philosophie, Auguste Debs. Je ne nommerai pas le mauvais drôle, auteur de cette dénonciation funeste, que désapprouvèrent nos camarades catholiques, Emile Malherbe, Lenormand, aujourd'hui curé près de Mantes, et que ma mère avait surnommé *Tout-en-Dieu*. Il s'agissait d'une leçon dont la prière faisait le sujet, et où, paraît-il, l'impression produite sur la Divinité n'était pas suffisamment caractérisée. Le professeur avait trop accordé au bénéfice intérieur de la prière, pas assez à son influence impérative et magique. Le croirait-on ? cette misérable chicane théologique devint le point de départ d'une série de persécutions qui compromirent la situation de Debs et portèrent le dernier coup à sa santé très ébranlée.

Ses leçons étaient pourtant d'une extrême innocuité. Il nous enseignait la placide philosophie écossaise de Dugald Stewart et de Thomas Reid, à laquelle il ajoutait deux parties nouvelles : l'esthétique et la pédagogie. La psychologie, qui commençait à poindre alors, avait en lui un sectateur zélé. « Vous, Debs, vous serez orientaliste, » lui avait dit Victor Cousin à l'Ecole normale; et comme Debs s'obstinait à rester psychologue, il fut promené de collège en collège, ballotté de disgrâce en disgrâce.

Du reste, c'est moins par son enseignement officiel qu'il agis-

sait sur nous que par sa conversation familière. Il nous recevait volontiers le jeudi. Je le vois encore dans son petit jardinet de la rue du Maulévrier, avec sa figure émaciée de Christ d'Emmaüs ; j'entends sa voix grave, pénétrante, que la toux venait quelquefois interrompre. Quelles étaient ces conversations ? Je puis au moins en donner une idée, ayant eu le soin d'en noter quelques-unes sur le moment même. Voici, par exemple, le sommaire de ce qu'il nous disait le 18 février 1849 :

« Influence diverse de la température sur les nerfs. — Phénomènes nerveux. — Impuissance à descendre une montagne. — Anecdote d'un professeur d'Orléans. — Pascal au pont de Neuilly. Combien Pascal était nerveux. Cette disposition ne laissa pas que d'influer puissamment sur ses écrits. — Les *Pensées* de Pascal. Prosper Faugère, Victor Cousin. Mutilations exercées par ce dernier sur un manuscrit de Jouffroy. — Victor Cousin, nature dominatrice. Caractère équivoque de sa philosophie. — Les philosophes français au XIXe siècle en dehors de l'école éclectique. — Les Saint-Simoniens. Premier essai de philosophie socialiste. Ce sont eux qui ont vulgarisé dans l'histoire la loi du progrès. Leurs bizarreries.

« La foi nouvelle aura-t-elle un culte ? M. Debs pense que oui. Culte de la Raison sous la première République. Quel sera le culte nouveau ? Fêtes nationales, réunion des foules. La puissance du catholicisme réside dans son culte. Le clergé, de gré ou de force, se trouve mêlé à tous les moments solennels de notre vie : baptême, mariage, obsèques.

« Des sources de la religion : l'Evangile, la Judée. Quel fruit on retirerait de la Bible si la plupart du temps on ne la lisait avec des idées préconçues. La Bible est l'expression complète du peuple hébreu comme philosophie, poésie et histoire. — La *Genèse*. La femme de Loth. *Ruth* (idylle), *Déborah*, *Judith*, *Esther* (légende, roman national), les *Rois*, le *Lévitique*, les *Nombres* (partie historique). Les interpolations d'Esdras. Combien peu nous connaissons ce monde biblique. Qu'étaient en réalité les Prophètes ? Des chefs de club peut-être. »

J'ai tenu à détacher telle quelle, sans aucun retranchement ou embellissement, cette page d'un journal d'écolier, laquelle ne s'attendait pas à recevoir tant d'années après les honneurs de la publicité. Toutes les analyses, toutes les dissertations du monde ne sauraient égaler la valeur d'un semblable document, rédigé de

première impression, sans aucune arrière-pensée. Oui, voilà, non pas ce qu'on nous enseignait, mais ce que l'on disait devant nous et avec nous, en plein milieu du XIXe siècle, ce qui ne s'en gravait que mieux et plus profondément dans nos jeunes âmes.



La famille Eugène Noël.

Ce mouvement n'était point particulier au petit coin de province où nous vivions. Partout un grand travail ou, si l'on veut, une indéfinissable fermentation s'opérait dans les esprits. Un des déportés de Fructidor à Sinnamary a raconté dans ses *Mémoires* que, sous ce climat torride de la Guyane, il suffisait de confier un germe à la terre pour le voir croître et s'épanouir dans une journée. Ainsi étions-nous dans ce moment de hâtive croissance, favorisée par des circonstances exceptionnelles, par une liberté relative, par l'enthousiasme ambiant. Et qu'on ne croie pas qu'il y ait eu dans cette liberté la moindre tendance au désordre ! Plus on avait confiance en nous, plus nous avions un vif sentiment de

notre responsabilité et de notre dignité. C'est ce qui fait que notre génération fut très vite prise au sérieux, traitée de plain-pied et d'égal à égal. On pouvait rire avec nous, car nous étions loin d'être austères, mais non pas rire de nous, car nous portions très haut un idéal très pur.

Une longue maladie me contraignit de faire une année de vétérance ; désormais du reste ma vie était ailleurs. Un professeur hégélien, qui nous tombait de Naples, je ne sais trop comment, avait succédé à Debs, sans le remplacer. Ce descendant authentique de Polichinelle démontrait sur le tableau noir, la craie à la main, les vérités essentielles de la morale à l'aide de triangles, de circonférences et d'hexagones. Je ne l'écoutai pas et ne tins aucun compte de cette philosophie saugrenue. D'immenses lectures m'absorbaient, parmi lesquelles trois principales devaient laisser en moi une trace durable : les *Lettres d'un Voyageur*, *Oberman* et les *Portraits contemporains* de Sainte-Beuve. J'avais une correspondance très active avec des amis dont je parlerai tout à l'heure. Enfin, chez Eugène Manchon, l'avocat démocrate bien connu, ancien collaborateur de mon père et l'un de mes correspondants (ma mère habitait alors la campagne), je rencontrais déjà quelques-unes des notabilités du parti républicain avancé, des *rouges*, selon la locution du temps : les représentants du peuple Joly (de Toulouse), Théodore Bac (de Limoges), qui s'était signalé dans le célèbre procès Marcellange et que la Montagne regardait comme l'un de ses plus habiles orateurs ; Lagrange aussi, ne l'oublions pas, le Lagrange des procès, des émeutes, celui qu'on accusait d'avoir tiré le coup de pistolet du boulevard des Capucines, le 23 février. Je l'ai entendu s'en défendre comme un beau diable, quoique devant des gens qui ne l'en auraient pas blâmé. « Mais non, jeune homme, me disait-il, ce jour-là nous nous sommes sauvés *pedibus cum jambis*, — vous entendez le latin, monsieur le collégien. — *pedibus cum jambis*, et de toutes nos forces. » Rien n'était plus amusant que de surprendre ce latin macaronique sur les lèvres de cet ancien tisserand lyonnais, de ce farouche révolutionnaire, excellent homme au fond, quand on parvenait à le sortir de son enragée politique, et d'une droiture à toute épreuve.

« Il faut que je te fasse connaître un ami de Michelet, un de mes camarades d'enfance auquel tu ressembles par ton amour de

la lecture et la curiosité d'esprit. » Ainsi, dès 1845, me parlait Manchon, et quelques jours après, il me conduisait chez la famille Noël, au moulin du Tôt, moulin pour les bois de teinture, situé sur la petite rivière la Clairette, entre Monville et Clères. Je n'oublierai pas aisément la date de cette visite. C'était peu de jours après ce qu'on a nommé la catastrophe de Monville. Un ouragan subit, une trombe, avait détruit dans la vallée de Malaunay d'immenses filatures, jetées à ras de terre, réduites en poudre. Sur tout le parcours les arbres étaient tordus, arrachés, déracinés. M[me] Noël mère nous raconta que Charles Michelet et le fils du général Levavasseur, se trouvant alors dans les bois, avaient cru un instant qu'ils allaient périr sous un abatis formidable. Du reste cette visite fut sans résultat, ces messieurs étant à la ville. Huit jours après nous revînmes et il ne fallut pas de longues heures pour que la sympathie se déclarât. C'est ce jour-là que je vis pour la première fois un personnage destiné à jouir quelques années plus tard d'une assez fâcheuse célébrité. C'était le curé du Montcauvaire. Ce nom ne vous dit rien, mais il vous dira peut-être davantage si j'ajoute que c'était l'abbé T..., le futur curé de Cideville.

Ce nom évoque tout d'abord le souvenir de l'aimable correspondant de Voltaire, de l'ami de M[me] du Deffand, seigneur de ce petit village ; aujourd'hui, toutes les personnes qui s'occupent des sciences occultes ont entendu parler du presbytère de Cideville et de ses diableries. Cette honnête maison n'avait jamais été hantée : elle le fut dès que l'abbé T... y eut transporté ses pénates. On entendait des bruits extraordinaires ; des portes s'ouvraient et se fermaient d'elles-mêmes. Des mains invisibles distribuaient des soufflets fort réels et retournaient les lits sens dessus dessous. L'émotion fut grande en Normandie. Les dévots, les incrédules, les savants s'en mêlèrent. Le marquis de Mirville, se plaçant au point de vue catholique, écrivit un gros bouquin contre ce séjour du Diable.

Pour moi, j'y allai et n'entendis rien. Les démons faisaient relâche ce jour-là. A la vérité, il y avait huit curés à dîner au presbytère, huit curés d'un appétit pantagruélique, et peut-être que la vue de tant de soutanes intimida Astaroth et Lucifer. Cet abbé T... m'avait toujours paru un singulier ecclésiastique. Il ne lisait que des livres défendus et, quand je lui en faisais l'observation, il me répondait : « Si je ne les connaissais pas, comment

pourrais-je en signaler les dangers à mes ouailles ? » Là-dessus il se remettait à lire *le Juif Errant*, d'Eugène Sue. Je n'ai pas suivi jusqu'au bout cette affaire de Cideville ; mais on m'a raconté que l'abbé fut pris à la fin en flagrant délit de mystification et de supercherie.

Ce qui n'empêche pas les gens pieux d'acheter encore le livre du marquis de Mirville.

« *Latine*, Messieurs, » disait le curé du Montcauvaire, lorsque au dessert la conversation s'échauffait et que « les paroles dégelées » de Rabelais commençaient à bourdonner autour de la table, « *latine*... à cause des dames ! »

Il avait la manche large, ce brave abbé, et presque tous ses confrères à cette époque étaient comme lui. Les grandes batailles oratoires que livraient depuis 1843, au Collège de France, Quinet et Michelet, les spirituels pamphlets de Génin n'avaient pas eu de retentissement dans nos campagnes. Le père d'Eugène Noël était marguillier, dans l'intérêt de sa paroisse, et quel marguillier ! Ils passaient, lui et son fils, leur vie à guerroyer contre l'archevêché. Je prenais ma part du combat. J'envoyais de mon collège de petites diatribes à la Paul-Louis Courier, avec cette épigraphe :

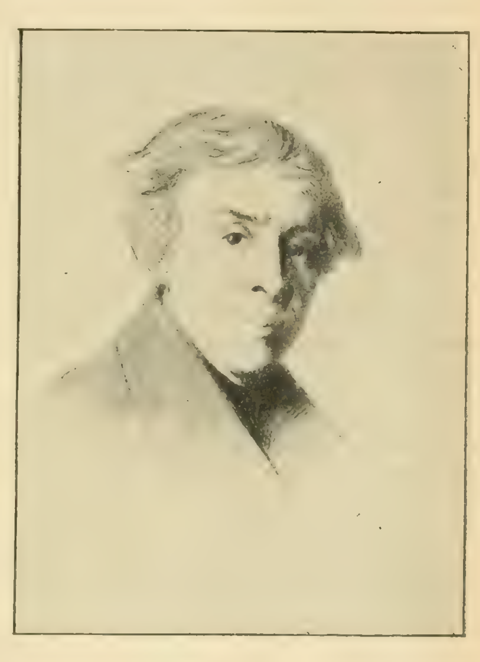
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome.

De temps à autre j'y ajoutais un bout de chanson. Et de rire ! On eût été fâché de ne pas se battre, tant c'était amusant.

Tout cela n'empêcha pas qu'aux élections pour l'Assemblée constituante les curés du voisinage, bannières en tête et suivis de leur docile troupeau, s'en vinssent passer par le Tôt afin de prendre un peu l'avis du marguillier Noël. Oh ! que de bulletins nous écrivîmes ce jour-là ! C'était, si je me souviens, aux fêtes de Pâques, et je me trouvais certainement en congé. On avait alors le scrutin de liste, et cela faisait chaque fois pour notre département dix-neuf noms à écrire. Nous finissions par ne plus voir et par tomber de fatigue. Mais nos paysans s'en allaient tout joyeux et les curés tout rassurés. Ils assistaient souvent à la plantation des arbres de liberté et les bénissaient. Un jour, le curé de Clères, à la fin d'une de ces cérémonies, conclut ainsi son allocution : « Il faut faire acte de bon citoyen et de bon chrétien. » Or, comme l'arbre qu'il venait de planter était un poirier de cette

espèce, l'allusion était faite pour plaire au grand nombre et réjouir l'auditoire.

Pendant trois ou quatre mois, il y eut un moment de détente et d'entente vraiment extraordinaire. Les hommes semblaient saisis d'un besoin, d'un appétit, j'allais presque dire d'une frénésie de bienveillance et de fraternité. On s'attendait à je ne sais quoi de miraculeux et en même temps de très simple, de très doux. Qui n'a pas vu ce mouvement n'en peut comprendre le caractère, et qui l'a vu n'en parlera jamais sans émotion, sans respect. Les belles proclamations de Lamartine, affichées, distribuées, commentées, étaient comprises et admirées de tous, surtout des femmes. Le fameux bulletin n° 16 de George Sand ne produisit aucune sensation. Battu du vent, de la pluie, mordu par le soleil, il s'effilocha sans gloire le long d'un mur de ferme. On avait un peu peur d'Armand Marrast, que l'on confondait avec l'ancien Marat, et j'entends encore la grande Lise, la couturière de M[me] Noel, demander « pourquoi ce Dru Rollin n'épouserait pas c'te Martine », ce qui arrangerait tout.



Michelet jeune.

Mon fils, tenez votre promesse
De venir au jour solennel
De Noel.

. . . .

Au Tout Puissant afin de plaire,
Nous lirons, en joyeux français,
Rabelais.

Dans Béranger, nouveau bréviaire,
Nous chanterons
De mystiques chansons,
Et nous prêcherons sur Voltaire.
. . . .
Nous lirons en fervents apôtres
Molière, Rousseau, Michelet
Et Quinet;
Vous y joindrez deux ou trois autres :
André Chénier,
La Fontaine, et Courier.
Pour bien dire ces patenôtres,
O vrai dévot,
Venez, venez au Tôt.

Ce badinage d'un homme de trente et quelques années à un élève de philosophie donne assez bien la mesure et, comme on dit, la note de nos lectures et de nos conversations lorsque je venais passer quelque congé chez Noël. Un autre aliment, sans cesse renouvelé, qui nous arrivait presque quotidiennement de Paris et nous tenait merveilleusement en haleine, c'était la correspondance très suivie, très abondante de M. Michelet, de sa fille Adèle, de son fils Charles, de son gendre Alfred Dumesnil. Chacun d'eux suivant sa nature, sa tournure d'esprit, son cercle d'informations, nous mettait au courant de ce qui se passait dans le monde de la politique, de la littérature et de l'art. Tel grand journal était moins renseigné et surtout moins bien que les solitaires du Tôt.

La grosse et belle écriture de Michelet remplissait aisément quatre pages. Ses lettres n'étaient que des billets. Seulement pas un de ces billets ne paraissait banal, car il y avait dans tous une phrase significative, un mot pénétrant, la lueur du génie et la griffe du lion. J'avais pris de lui, à juste titre, une si imposante idée, que je fus profondément troublé, interdit serait peut-être plus exact, la première fois qu'il me fut donné de le voir.

C'était dans l'été de 1847. Je me trouvais au Tôt, comme d'habitude, pendant les vacances, quand, un matin, Noël m'annonça que M. Michelet venait passer quelques jours. Il s'agissait de se signaler, de briller. Il fallait montrer que le collégien dont il était si souvent question dans la correspondance n'était pas une bête. Jugez de mon effroi en voyant le lendemain descendre de voiture un monsieur jeune encore (quarante-neuf ans), mais déjà blanc, la tête grosse, l'ossature des joues et de la mâchoire forte-

ment marquée, de tenue très grave et un brin coquette, moitié professeur, moitié homme de l'ancien régime, s'exprimant avec lenteur dans une parole cadencée. C'est cette parole qui me déconcertait le plus. Je n'avais jamais entendu Michelet en chaire, et même après l'avoir entendu, même après une respectueuse et assidue fréquentation de vingt-sept ans, je n'ai pu m'accoutumer entièrement à cette cantilène qui pourtant avait son charme. D'anciens amis de Michelet, Frédéric Baudry, Chéruel, Vacherot, m'ont assuré que dans sa jeunesse Michelet parlait comme tout le monde, mais qu'aux premières années de professorat une fatigue de poitrine le contraignit, pour s'adresser aux élèves d'abord, au public ensuite, de scander sa phrase afin de ménager et de soutenir la respiration.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que, l'habitude prise, la parole publique devint la parole ordinaire, et personne autour du maître n'y faisait plus attention. Un profane comme moi pouvait seul s'en étonner.

Il y avait de la bonté dans les yeux, mais plus de flamme encore. Le regard par moments jaillissait impérieux, le geste se faisait bref. L'historien ne descendait pas impunément de Picards à la tête chaude. On sentait en lui le *combatif*, et qui l'a suivi au Collège de France n'en saurait douter. Bien qu'il ait écrit de très belles pages sur la joie, je ne l'ai jamais vu rire. Tout au plus souriait-il aux amusantes historiettes que lui racontait Noël. Malgré son vif désir de simplicité, je voyais ou croyais voir dans son attitude une solennité un peu attristée.

Il y a eu bien des Michelet dans Michelet, bien des personnages successifs et différents au fond de son âme, bien des phases diverses — je ne dis pas contradictoires — de son génie. L'unité vraie de sa vie a été dans sa continuelle aspiration vers le mieux et vers le libre : *Excelsior !* C'est là qu'il la faut placer si l'on veut lui rendre pleine justice. La souplesse et la fécondité de sa nature se sont révélées au fur et à mesure des circonstances.

A cette époque de 1847, il était absolument dans la lutte. Ses cours au Collège de France avaient l'allure d'un véritable assaut contre le cléricalisme de ce temps-là. Quinet et lui s'unissaient pour lancer le brûlot des *Jésuites*. L'*Histoire de la Révolution*, déjà commencée, avait été précédée d'un petit volume très substantiel, calme de forme, tranchant cependant au vif dans la

question sociale; *le Peuple*, de même que *le Prêtre*, touchait à l'endroit sensible les influences, plus apparentes peut-être que réelles, du sacerdoce dans la famille.

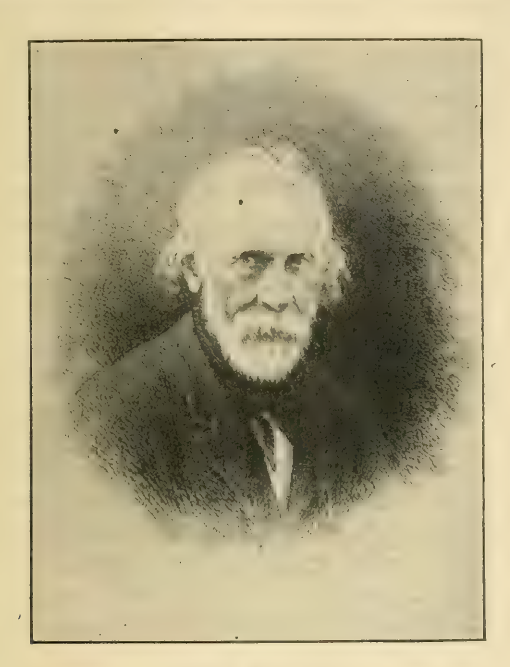
La Révolution, il l'écrivait, et en même temps il la portait en lui. Aux orages du dehors qui s'accumulaient de tous les coins de l'horizon s'ajoutait son orage intérieur. Autour de lui on en avait le pressentiment et l'inquiétude. Qu'on relise dans l'*Histoire de la Révolution* certains épisodes du 14 juillet (fête de la Fédération), le chapitre sur Mme Roland : il ne sera pas difficile de reconnaître que la chaleur historique s'y double d'un feu intime et qui vient du cœur. Mme Alfred Dumesnil, à Vascœuil, recevait, lisait les épreuves, enchantée et surprise de ce redoublement d'éloquence. Des pages précieuses, qu'une confiance amicale a mises entre mes mains, pages inédites et qui le resteront probablement, confirment l'impression à cette date d'une agitation mélancolique, ardente, troublante d'autant plus qu'elle ne portait encore sur aucun objet déterminé.

Pendant son séjour au Tôt, M. Michelet ne parla que de politique et d'histoire ; mais il en parla comme un prophète, évoquant avec une énergie sombre les scandales qui avaient si tristement marqué les années précédentes et annonçant comme inévitable la très prochaine révolution. Lancé par son travail en pleine Terreur, en plein Robespierre, un soir, il nous raconta, avec une verve vraiment extraordinaire, tout l'épisode de Catherine Théot, que j'ai retrouvé plus tard dans son livre, moins pénétrant, à ce qu'il m'a semblé, et moins impressionnant. Mes amis essayèrent de me mettre un peu en relief, de me faire parler. On me demanda de raconter une petite histoire sur un chat favori de mon père, qu'au jour des obsèques on avait trouvé blotti sous le drap mortuaire. Après m'être bien fait prier, je débutai ainsi :

« Comme mon père aimait les chats, il en avait un. » Et je n'allai pas plus loin. M. Michelet ne put s'empêcher de sourire, mais peut-être bien que mon trouble extrême ne lui déplut pas.

Au fond de la vallée d'Andelle, sur les bords de la Crevon, au pied de l'antique et vaste forêt de Lyons, un vieux château que mon oncle appelait une gentilhommière et qui a conservé cependant l'aspect seigneurial ; entre le château et la rivière, un grand jardin à la française, cultivé avec beaucoup de soin ; de l'autre

côté, une cour de ferme, le verger normand, avec son herbe drue et ses pommiers ; sur le flanc, la tourelle gothique à l'intérieur de laquelle serpente l'escalier : voilà Vascœuil. Ce château a une histoire ou du moins une légende. Les substructions dateraient de Philippe-Auguste. Mme du Deffand et le président Hénault y



Alfred Dumesnil.

auraient séjourné. Le voisin Benserade y vint sans doute en visite de Lyons-la-Forêt. Une fille de Thomas Corneille fut dame de Vascœuil, ainsi que le prouve un document cité par M. Gustave Reynier dans son excellent travail sur le cadet normand (1). Ce manoir historique n'était pas une résidence indigne de l'illustre historien de la France. C'est là qu'il passait ses vacances presque tous les ans, avec sa famille et quelques amis de choix.

Sa fille, Mme Alfred Dumesnil, était la grâce même, la bonne grâce, devrais-je dire, celle qui encourage et qui égaie. Avec elle, les plus humbles se sentaient relevés, les plus timides rassurés.

(1) *Thomas Corneille, sa vie et son théâtre*, chez Hachette.

Il ne s'est jamais rencontré, je crois, d'accueil plus affable. Sans être jolie, elle était charmante. Un léger défaut dans la vue, auquel n'avait pu remédier une opération maladroitement faite, la contraignait à pencher un peu le cou pour mieux voir, mais elle mettait à ce mouvement tant d'art et de gentillesse que je la comparais toujours à un petit oiseau qui va cacher sa tête sous son aile. Sérieuse, elle l'était au fond, passionnée même comme son père, souvent pensive.

Était-ce une musicienne consommée ? Je n'oserais me prononcer à ce sujet. Ce que je sais c'est qu'elle adorait la musique et qu'elle la faisait aimer. Le soir, au piano, elle jouait de préférence les maîtres, Haydn, Mozart, Beethoven. Parfois elle chantait d'une voix touchante, grave, profonde, qui remuait le cœur et amenait les larmes aux paupières. Un de ses ascendants avait été chanteur à l'Opéra, et, qu'on me passe l'expression, elle chantait de race.

La mélancolie pourtant chez elle n'était que passagère. Son fond était la gaîté, avec une pointe d'espièglerie enfantine et d'innocente malice. Il y avait au château une bibliothèque de campagne renfermant tout le vieux répertoire du Théâtre-Français. Nous lisions ensemble les petits comiques, Dufresny, Dancourt ; nous découvrîmes *l'Avocat Pathelin*. C'était pendant un terrible orage, et nous étions pris d'un fou rire tellement irrésistible que le tonnerre tomba deux fois dans le jardin sans nous faire interrompre notre lecture. Mme Dumesnil était bien femme par le goût de l'indépendance. Son mari s'en allant un jour à Rouen, nous le conduisîmes à la diligence de La Feuillie, qui passait au bout de notre rue. « J'ai, dit prudemment Alfred à sa femme, laissé sur ma table *Werther*. Il faudra le serrer avec soin, et je ne vous engage pas à le lire. C'est un livre troublant. » La diligence partie, je vis Mme Dumesnil reprendre vivement le chemin du château. « Où courez-vous donc ? lui demandai-je. — Eh ! me répondit-elle en riant, je m'en vais lire *Werther*. »

Charles Michelet était un enfant spirituel, indolent, original, ayant des éclairs de sentiment ou de passion, mais n'ayant que des éclairs. C'est à peine si dans les graves circonstances de famille qui survinrent, j'ai eu avec lui deux ou trois conversations sérieuses. Il retombait promptement à la distraction ou à l'apathie, me traitant en camarade, mais surtout en camarade de jeu, bon pour courir la campagne et plaisanter avec lui.

Si Mme Dumesnil était le charme de la maison, si le capricieux Charles en faisait parfois le divertissement par son humeur fantasque (il dessinait finement, et toujours des drôleries), Alfred Dumesnil y apportait le plus précieux et le plus haut des éléments, la sérénité. Jamais figure ne s'harmonisa mieux avec ce milieu rustique et familial. Ses manières calmes et méthodiques recouvraient en quelque sorte une exquise finesse de sensation, de même que sous ses habitudes méditatives se cachait un homme d'action, et si les circonstances s'y fussent prêtées, un apôtre. Nous le retrouverons bientôt au Collège de France, où il fut chargé de suppléer Edgar Quinet. Mais son enseignement, quoique remarquable, ne donnait pas sa mesure autant que tel ou tel de ses livres, *la Foi nouvelle* ou *l'Immortalité*, et ses livres eux-mêmes que sont-ils pour moi au prix de ces longs entretiens sous les arbres de Vascœuil, où Michelet, Dumesnil et Noël agitaient tous les problèmes de la philosophie et de l'art devant un écolier qui buvait leurs paroles, et que les perspectives soudainement déroulées animaient et séduisaient plus encore qu'elles ne l'éblouissaient?

Jules Levallois.

(A suivre.)





La comtesse entraîna la communiante sur le balcon.
(Page 492.)

AMES TENDRES

JOUJOU (1)

(*Suite.*)

VII

L'été interrompait ces tendresses naissantes.

Mme Rameyls demeurait sourde aux prières obsédantes qui lu demandaient pour les mois de vacances et de voyages sa petite fille, barrait sa porte.

Et, par instants, elle s'exaspérait contre Liette que ces refus entêtés désolaient, qui ne cessait de pleurer, et contre Apolloni qui la soutenait dans cette querelle, grommelait d'un ton bourru

— Alors, tu me quitterais comme ça, tu t'en irais loin de t grand'mère pendant des jours et des jours avec ces gens que tu ne connaissais même pas de nom, au commencement de mai... C'est du propre, en vérité... Et cette béjaune qui s'en mêle, qu fait sa mouche du coche, qui t'encourage... Je puis être malade mourir, mademoiselle y pense bien quand il est question d s'amuser, de faire des grâces...

— Mais, bonne dame du bon Dieu, ripostait la vieille servante

(1) Voir les numéros des 25 février et 10 mars 1897.

les mains crispées dans les poches de son tablier, est-ce donc si grave à son âge d'aimer la distraction?... J'aurais voulu vous voir dans les temps...

— Me laisserez-vous la paix, bavarde fieffée!

L'aïeule, avec des plaintes aiguës, allongeait ses pieds gonflés par un accès de goutte sur le coussin qui les soutenait, continuait, ironique, aigrie :

— Ah! tu n'es pas de mon sang, sautebleu! Tu n'as rien de moi, petite... S'en aller à la traîne d'autrui, augmenter les bouches inutiles d'une maison... Tant pis, si tu ne me comprends pas!

Et la scène se terminait toujours de la même façon.

Apollonie s'en retournait à la cuisine avec des lueurs de colère en ses prunelles bigles. Liette se tenait dans l'ombre d'une armoire, les coudes sur les genoux, la figure entre ses doigts fiévreux, troublait le lourd silence de la chambre d'un vagissement de sanglots. Bientôt Mme Rameyls s'attendrissait, rappelait l'enfant d'une voix adoucie, la câlinait, lui disait :

— Ne pleure plus, ma petite Liette adorée, pardonne-moi de m'être montrée injuste et trop dure... Je n'ai plus que toi au monde pour m'aimer, me consoler, me réjouir, et je suis si âgée!

Et la fillette l'embrassait, essayait de se résigner, de ne plus songer au départ de ceux qui allaient emporter la moitié de son cœur, aux mirages qui l'avaient subjuguée, aux descriptions passionnantes que miss Burnaby et Guillaume lui avaient faites de la blanche villa de Biarritz d'où l'on découvrait les côtes de Biscaye, l'immense océan aux indécises couleurs, les noires et gémissantes forêts de pins, du castelet pyrénéen dans la vallée d'Oô, parmi les montagnes vertes et mauves d'où glissent des cascades d'argent, les fraîches prairies bordées d'aulnes et de tilleuls, les villages aux toits d'ardoises que retiennent de grosses pierres rouillées, aux maisons misérables qui se pressent autour du clocher, ainsi qu'un troupeau en péril, d'oublier les affiches tentatrices qui invitent aux lointains exodes, qui annoncent des trains de plaisir, qui éclairent les murs de paysages riants, fermait les yeux pour ne pas voir dans l'encadrement de la fenêtre les cheminées noires, les mansardes qui avaient été l'unique horizon de son enfance depuis qu'ils habitaient Paris...

VIII

Liette fut, en cette période de solitude et de séparation, comme une prisonnière qui végétait, torpide, inerte, ne sachant rien des joies de la vie, accoutumée à sa disgrâce entre des murs ténébreux de geôle et qui, tout à coup délivrée de ses entraves par de secourables mains, se serait élancée vers les places où l'on chante, où l'on danse, où l'on rit, mêlée à quelque troupe allègre, grisée de rêves, puis, au crépuscule, alors que les violons s'accordent, que s'allument aux clochers les lanternes de fête, aurait été ressaisie, ramenée pas à pas sur la colline de tristesse et de silence, verrouillée à nouveau dans sa morne cellule.

Mais dans la crainte que sa grand'mère ne s'inquiétât de la voir presque partager le cœur qu'elle s'imaginait posséder toute seule, ne prît ombrage de l'affection qui l'unissait en pensée à Mme de Trèbes, ne s'acharnât à la briser, elle feignait de ne plus avoir le moindre regret, dissimulait ses nostalgies, se cachait pour compter et barrer sur un petit calendrier d'écolière les jours qui lui paraissaient si longs, si moroses, si vides, pour appuyer ses lèvres sur une photographie en toilette de bal, qu'elle avait obtenue de la comtesse, et où de sa longue écriture du Sacré-Cœur, la fantasque avait griffonné : « *A ma chère petite Liette, à mon joli joujou, Maman II.* »

Joujou.

Le nom drôlet, sonore comme un grelot, qu'ils lui avaient donné, là-bas, un jour où, coiffée d'une des capelines fanées de miss Arabella, elle imitait sa démarche et son accent, parodiait, excitée par les éclats de rire, ses histoires de mariages chics, ses anecdotes insipides.

Le jouet vivant qui tintait d'un bout à l'autre de l'hôtel, qui ensorcelait et égayait les grands et les petits, que se disputaient, blasée cependant, ulcérée, lasse de tout, Mme de Trèbes et ses deux fils, Raymond qui, lui aussi, avait subi très vite le charme de la blonde fillette, qui redevenait enfant avec elle, qui s'amusait à l'amuser, Guillaume qu'elle animait, qu'elle revivifiait, qu'elle rendait heureux.

Elle savait maintenant à quel moment de la matinée le facteur déposait les lettres chez la concierge, et la vieille Apollonie des-

cendait quatre à quatre leurs cinq étages, rapportait tout essoufflée à son tyran, comme elle disait, ces enveloppes qui ne contenaient parfois qu'un bonjour de rien du tout crayonné sur quelque feuillet de bloc-notes et le plus souvent des pages et des pages qu'écrivant trop mal soi-même, l'infirme avait dictées à l'institutrice, que la comtesse avait ensuite annotées, enjolivées d'affectueuses pensées, de souvenances amies, qui étaient scellées de son cachet préféré, une colombe posée sur un rocher, impatiente de prendre son essor, avec, au loin, un brick aventureux qui cinglait au large, qui s'enfuyait dans l'inconnu, et en exergue la devise : *Le plus loin, le plus près.*

Elle les lisait d'un trait, en cachette, ravie, l'âme en pèlerinage vers ces horizons de lumière, ces terrasses de fleurs, ces flots tumultueux, ces allées profondes et ombreuses de parc, ces glaciers étincelants, ces landes de fougères, le cœur en angoisse de ces tendresses si neuves, en attente de mots cajoleurs, de baisers, tout entière auprès de la voiturette de Willy, des robes claires de sa seconde maman, du lawn-tennis où voletaient les balles de Raymond, puis les donnait à lire à Mme Rameyls.

Et quand d'aventure, Mme de Trèbes y ajoutait imprudemment des descriptions de toilettes, des frivolités mondaines, ne pensant plus qu'elle s'adressait à une gamine qui sortait de faire sa première communion, Liette suppliait Apollonie de soutenir qu'il n'était, ce jour-là, rien arrivé, obtenait cet innocent mensonge de sa faiblesse, déchirait le papier en morceaux et les éparpillait dans la cour.

Elle ne leur répondait que le dimanche, car l'aïeule, économe et prudente, estimait qu'il était inutile de dépenser trop de timbres pour de pareilles bagatelles.

Et c'étaient à chaque instant des envois de friandises, de fleurs qu'elle exhumait fripées de leur légère boîte de carton, qu'elle tentait de ressusciter, des éventails espagnols pour les épingler dans sa chambre, des bijoux puérils, chaînette de poignet, broche en violettes dont elle se parait bien vite, de grosses poupées vêtues en pastoures montagnardes, nourrices navarraises, danseuses andalouses qu'elle présentait gravement comme des visiteuses de marque à Belle, à Bellote, à Zonzon et à Nichette, alignées au fond d'une bergère.

Raymond lui expédiait les becs-figues et les cailles qu'il tuait aux abords du château, les accompagnait de cartes où il la

gouaillait : « *Pour la plus gourmande des petites personnes.* » « *Pour Mademoiselle Joujou, qui déteste les bonnes choses.* » Et Mme Rameyls s'énervait de tous ces cadeaux, les eût volontiers refusés, balayés dans la rue, s'exclamait :

— Ces gens-là devraient comprendre qu'ils me gênent, qu'ils me mettent dans l'embarras... Est-ce que je pourrai rendre seulement le quart de tout cela à leurs enfants?

IX

Mme de Trèbes revint de Biarritz dans les premiers jours d'octobre et l'infirme fut tellement bouleversé lorsque Liette se jeta à son cou, qu'aux premières paroles il eut la certitude qu'elle l'aimait peut-être plus qu'avant cette longue absence, que leurs joueries, leur intimité allaient renaître douces, joyeuses, qu'il en tomba malade.

Il divaguait.

Il appelait son amie avec des clameurs déchirantes.

Il avait l'idée fixe qu'on l'éloignait de lui. Il la voyait dans son délire se sauver comme une biche farouche que poursuivent des chasseurs, disparaître derrière des arbres, de hautes vagues, des pics neigeux. Elle exhalait de grands soupirs tristes, ensanglantait ses mains, ses pieds, en écartant les épines des ronciers pour le contempler une dernière fois, faisait des gestes d'adieu. Des feuilles mortes tourbillonnaient comme des oiseaux blessés, s'amassaient autour de lui, le souffletaient, l'étouffaient, l'aveuglaient. Et elle riait ainsi qu'après une comédie, entonnait un refrain que d'autres enfants reprenaient en chœur. Des pas sonnaient sur la terre sèche, des pas légers de petites filles et leur vibration se prolongeait dans son cerveau, le martelait comme des coups de maillet. Et tout était fini, tout le monde l'avait abandonné, l'avait oublié sous ce linceul épais de feuilles sèches et en pleurant, il mourait d'être seul dans ce silence, d'avoir perdu ce qu'il aimait.

Miss Burnaby le soignait jour et nuit, avait vieilli de dix ans à lutter contre la fièvre qui le dévorait, à le calmer, à l'entendre se désespérer.

Dès que le malade entra en convalescence, que les médecins le permirent, Liette vint lui tenir compagnie, l'égayer.



Et les dimanches où il l'obligeait à fumer une cigarette. (Page 597.)

Il l'en remerciait sans cesse. Il cherchait la main souple et fraîche de la fillette, y appuyait sa tête brûlante comme sur un oreiller délicieux. Et un jour, d'une voix dolente, sombrée, il murmura :

— Je suis sûr que je n'irai pas loin dans la vie, Joujou, que bientôt tu n'auras plus à t'inquiéter de ton pauvre Will... Et je veux te laisser tout ce que j'ai, tout ce que l'on m'eût donné quand j'aurais été grand. — Et il se reprit : — Presque tout, car il faut que notre bonne miss Arabella ait aussi quelque chose, n'est-ce pas?... Tu seras riche, tu pourras t'acheter des robes tant que tu désireras, être coquette, jolie comme maman... Je sais bien que c'est ce que tu rêves... Et quand tu te regarderas dans les glaces, tu te diras que tu dois ce plaisir à ton ami, à ton ami des dimanches, ton ami auquel depuis longtemps personne ne songera... »

Et Liette l'interrompait, le grondait, le menaçait de ne pas revenir s'asseoir près de lui s'il continuait à l'attrister de pareilles bêtises, s'écriait d'un ton boudeur :

— Si vous vous figurez que c'est drôle, ces histoires-là, vous vous trompez mon petit ami !

X

Et des années blanches se succédèrent.

DEUXIÈME PARTIE

I

Liette s'était appuyée sur le rebord de la loge.

Comme une néophyte qui écoute à travers la psalmodie des voix de promesse et de bénédiction, elle avait dans le regard brumeux, fixe que filtraient ses cils bouclés, dans la pâleur de son visage à peine teinté de rose aux pommettes, quelque chose d'extasié, souriait silencieuse, immobile à la douceur du rêve secret qui depuis tant de jours lui emplissait tout l'être de tendresse et d'angoisse.

Cette musique violente, passionnée, l'enveloppait, la ramenait ainsi qu'une fragile épave que roulent, que poussent à la côte de grandes vagues sonores vers l'amour qu'elle osait enfin s'avouer à soi-même, qui l'épouvantait, qui la ravissait, qu'elle sentait croître au fond de son âme vibrante et candide et qu'elle n'aurait eu ni le courage, ni la force d'en arracher.

Assise à côté d'elle, Mme de Trèbes l'examinait à la dérobée de sa face-à-main, avec un peu de moquerie dans le coin de la bouche.

L'émotion qui métamorphosait ce masque rieur et insouciant, l'air grave, pensif qu'avait celle qu'en un besoin de s'illusionner, d'oublier son âge, elle ne voyait pas ou ne voulait pas voir devenir tout à fait jeune fille, l'intriguaient, lui semblaient presque ridicule.

Pouvait-on s'intéresser à ce point aux mythes symboliques, aux scènes mystérieuses qu'elle admirait pour sa part de confiance et surtout parce qu'il était de mode d'applaudir aujourd'hui, d'admirer dévotement ce qu'il avait été de bon ton d'ignorer et de siffler ? Ne prenait-elle pas cette pose de recueillement dans l'arrière-pensée que Raymond, inattentif à un spectacle dix fois vu, s'amusait aussi à l'observer, à épier ses impressions, la supposait peut-être en retard et imbue des idées surannées que lui avait jadis inculquées sur Wagner et sur bien d'autres questions Mme Rameyls?

Et à mi-voix, en un désir de taquinerie, elle la complimenta comme une pensionnaire qu'on a menée au théâtre, un lendemain de distribution de prix, et qui se tient à souhait :

— Tu es plutôt sage, ce soir, Joujou !

— Je suis si heureuse, madame, répondit Liette d'un élan irréfléchi, et comme si l'aveu eût jailli à la fois de son cœur et de sa bouche.

Et rougissante, confuse d'avoir révélé le trouble et le bonheur qu'elle éprouvait auprès de Raymond, à se répéter mentalement, accompagnés par les rythmes de détresse, de colère, d'orgueil, d'amour qui se heurtaient et se mêlaient dans l'orchestre, à se dire encore et encore qu'elle l'aimait et qu'il l'aimait aussi, l'imprudente s'arrêta, se voila de l'éventail ancien qu'elle avait pris dans l'armoire de sa grand'mère.

Mais Mme de Trèbes était loin de s'imaginer la tendre complicité d'espoirs qui unissait déjà son fils et sa petite Liette.

Elle haussa les épaules et, sans se préoccuper davantage de cette exaltation qui ne lui paraissait pas sincère, échangea un sourire d'intelligence avec Mme de Serquigny qui venait de se pencher hors de sa loge, parcourut la salle d'un regard ennuyé d'abonnée qui cherche en vain n'importe quoi d'imprévu ou d'amuseur, se demanda brusquement pourquoi le baron Le Houssel ne plastronnait pas ainsi que chaque mercredi derrière la nuque blonde de Mme Jackson, crut à une rupture.

Et en son égoïsme de poupée honnête et réfractaire aux essais passionnels, que les après-midi de chiffonnage, de coquetterie, les longues conférences soit avec Carlier, soit avec les sœurs Darcy, où elle élaborait quelque chapeau inimitable, quelque mode compliquée et charmante, séduisaient plus que le flirt et les douteuses pretantaines d'adultère, elle se délecta à songer aux mensonges, aux larmes, aux scènes pénibles, aux chocs cruels qui avaient dû précéder l'irréparable brisement.

Cependant, sur la scène, la sombre tanière du Chasseur de Loups s'était illuminée d'une clarté d'apothéose, les brises conquérantes d'avril avaient jeté bas les portes, la forêt en fleurs, la divine forêt remplie de murmures, de gazouillis, de parfums, apparaissait là-bas tentatrice, frissonnante, virginale. Et le héros prédestiné à souffrir annonçait en un chant allègre, triomphal, comme venu du ciel, le délice d'aimer, la victoire du printemps sur le ténébreux et lugubre hiver, serrait contre sa poitrine gonflée de jeune sève la douloureuse et pâle Sieglinde, la ressuscitait, l'enivrait de ses âpres baisers, de ses appels éperdus.

Et, avec des larmes dans les yeux, Liette se remémorait des heures lointaines, le prélude incertain de l'initiation sentimentale, l'aurore de cet amour qui la possédait, qu'elle avait voué à Raymond, et comme naguère, inconsciemment, elle exultait lorsque jeune bachelier, il lui témoignait quelque tendresse, comme elle était malheureuse, jalouse s'il paraissait la dédaigner, s'il s'attardait auprès d'autres fillettes, comme elle, rougissait, honteuse de mentir, de leurrer le cœur sensitif de Guillaume quand l'infortuné soupirait en la voyant courir joyeuse, impatiente à la rencontre du préféré :

— Toi aussi, tu l'aimes donc mieux que moi?

Et les dimanches, où il arrivait, en coup de vent, dans son uniforme de saint-cyrien, où elle l'admirait, intimidée, respectueuse, où il la querellait, se moquait de son air godiche,

l'obligeait à fumer des cigarettes, la faisait valser tandis que miss Burnady jouait au piano, de mémoire, quelques mesures de Strauss, ou accoudé sur le fauteuil roulant de l'infirme, il leur apprenait l'argot de l'Ecole, où, un jour, devant la grand'-mère, qui en était devenue toute pâle d'émotion, il lui avait dit :

— Tâche de faire honneur plus tard au nom que tu portes, petite Liette; il est gravé sur le marbre au Bahut, et je ne saurais avoir plus tard de meilleur modèle que le brave commandant Rameyls !

Qu'elle avait passé de mauvaises nuits, la figure enfoncée dans l'oreiller, y étouffant ses sanglots, se relevant pour tamponner ses paupières meurtries d'une serviette mouillée ! Qu'elle avait eu de peine à éviter les questions de ceux qui l'aimaient, à leur dérober son cher secret, à dissimuler la tristesse qui l'oppressait lorsqu'il s'était embarqué, presque du jour au lendemain, pour le Sénégal, qu'il avait permuté avec un camarade, on ne savait par quel dépit, par quelle soif d'aventures et de dangers, par quel rêve amer d'évasion et d'oubli, qu'il avait comme fui en déroute, désenchanté, morne, anxieux, sans retourner la tête !

Les folles pensées qui assaillaient alors son cerveau, le pressentiment obscur, instinctif, cruel que Raymond souffrait, s'en allait dans ce pays malsain à cause d'une femme ; les colères qui la secouaient parce qu'on changeait de conversation dès qu'elle se rapprochait, parce que tous ses efforts, toutes ses ruses n'aboutissaient à rien.

Et durant une promenade matinale au Bois, cette jaseuse de miss Burnady lui désignait, du bout de l'ombrelle, une femme au masque altier, étrange, d'une matité d'hostie, au long cou de cygne, aux tempes et aux oreilles cachées par des bandeaux noirs qui, suivie de deux colleys et d'un petit griffon enrubanné de faveurs roses, était descendue de son coupé, s'avançait avec un léger et gracieux balancement de hanches vers des jeunes gens appuyés à leurs bicyclettes, en face du tir aux pigeons, leur criait moqueusement :

— Vous n'avez rien à dire, je ne suis en retard que d'une heure !

— Vilaine peste, diablesse de malheur, grommelait la vieille institutrice, la voici déjà consolée... Si ça ne fait pas pitié de l'entendre plaisanter pendant que notre pauvre M. Raymond est peut-être en train de mourir !

Et cette phrase révélatrice, cette explication de l'énigme qu'elle avait inutilement cherché à résoudre la féminisaient. Elle apprenait ce que c'est que de souffrir, ce que c'est que d'aimer, découvrait la Vie comme avec d'autres yeux que ses yeux d'enfant éblouis, confiants, naïfs, méditait de s'ensevelir dès qu'elle serait majeure en quelque Carmel, de lasser sa douleur dans la monotonie des prières, dans l'hébétude du silence.

Raymond n'avait-il pas été chercher la mort dans l'exil ? Le reverrait-elle jamais ? Et s'il revenait par miracle, si les ardentes oraisons où elle s'offrait au ciel en holocauste étaient exaucées, n'irait-il pas se remettre passivement sous le joug, s'agenouiller aux pieds de l'amie ancienne, de cette femme dont l'impeccable beauté avait quelque chose de fatal, de magique ? La petite Liette parviendrait-elle à le retenir, à se faire prendre au sérieux ? Ne rirait-il pas de ses aveux comme d'une incartade sans conséquence de pensionnaire aventureuse ?

Et des lettres qu'il adressait au bout de cinq mois par chaque courrier à Guillaume, de ces lettres qui vous donnent la sensation d'un ciel d'orage peu à peu éclairci et où, entre les déchirures des nuées, s'élargissent des flaques bleues, l'apaisaient, la ramenaient vers les mirages inoubliés.

Elle les prenait des mains de l'infirme, les décachetait, avait malgré soi un tremblement dans la voix lorsqu'elle arrivait aux passages où affectueusement il s'inquiétait de « mademoiselle Joujou », lui envoyait des baisers de grand frère aîné, lui demandait d'augmenter de bonnes pages bien tendres, bien bourrées de nouvelles les billets trop brefs de Mme de Trèbes. Elle les emportait comme par mégarde, les relisait avant de s'endormir, les frôlait de ses lèvres, les cachait sous son oreiller afin de les lire à nouveau dès qu'elle s'éveillait.

Et tout heureuse que Raymond en eût manifesté le désir, qu'il souhaitât d'être en contact avec son âme, elle s'ingéniait à lui montrer en de longues et tendres réponses une autre Liette que celle dont il se souvenait, cherchait ce qui devait l'intéresser, l'amuser, le faire rêver, se laissait aller à des épanchements de cœur qui commence à vibrer, à songer aux lendemains, le consultait malicieusement, lui exposait ses chimères et comme elle comprendrait son rôle d'amoureuse, si elle se mariait selon ses goûts.

« Je vous prie, monsieur, écrivait-elle, de bien vous mettre

dans la tête que depuis tantôt deux années je porte des robes longues, que j'aurai à la fin d'août un âge absolument respectable, dix-huit ans, qu'on me permet de lire des romans vertueux, d'entendre certaines pièces à l'Opéra et à la Comédie-Française, et de ne pas me renvoyer à des poupées qui ne sont plus. »

Et dans une autre lettre, qu'elle avait tant hésité à lui envoyer, elle s'était avancée de plus en plus loin :

« Pensez-vous comme moi que l'on puisse s'aimer sans qu'il se mêle de la jalousie à l'amour, une jalousie que l'on doit cacher au plus profond de son cœur ? Je me garderai de retourner la tête vers le passé de mon mari, mais je préférerais mille fois mourir que de voir celui qui sera toute ma vie se détacher de moi, me reprendre lâchement le cœur qu'il m'avait donné pour toujours, j'aurais honte pour lui autant que pour moi, de sa trahison, de ses mensonges. »

Raymond s'était penché sur l'épaule de l'orpheline comme pour respirer de plus près les roses de France qui y exhalaient leur parfum subtil dans un flot léger de tulle, chuchota :

— Liette, je jurerais que vous pensez *à nous* ?

Et avec un clair sourire et entre ses longs cils de palpitantes lueurs, elle lui fit signe de la tête qu'il ne se trompait pas, rougit de ce nouvel aveu plus encore que lorsque la comtesse l'avait ironiquement complimentée.

O ces confidences inattendues de la petite Liette, ces parcelles d'une âme délicieuse qu'elle lui avait envoyées par delà les mers comme d'autres glissent en une enveloppe des fleurs symboliques, un lambeau de ruban, une bouclette de cheveux, ces phrases que, comme elle, il savait par cœur tant il se les était répétées de fois ainsi qu'une prière de bon secours qui conjure le danger, qui l'avaient guidé hors des ténèbres où il désespérait de tout, où son intelligence, ses forces sombraient dans l'incurable dégoût de vivre, lui aussi les avait présentes à l'esprit.

Et il se rappelait en même temps la tombe où la mort qu'il désirait, qu'il appelait, qu'il provoquait, avait eu pitié de sa jeunesse, le paysage de désolation qui encadrait les murailles grises du blockhaus, l'immensité morne des plaines de sable, de la brousse, qu'incendiait le soleil, et les berges limoneuses du fleuve où vaguaient à pas lourds de noirs troupeaux d'hippopotames, le poste perdu, malsain, qu'il avait volontairement choisi,

et le fou qu'il était, qui buvait des pleins verres d'absinthe jusqu'à ce qu'il s'effondrât comme une masse inerte sur le sable, qui pleurait lâchement comme une femme névrosée devant la photographie de son ancienne maîtresse, devant la bouche insatiable de volupté qui lui avait versé l'ivresse du Néant, devant la gorge rayonnante où, dans les accalmies, il avait posé son front comme sur une jonchée de fleurs, devant les cheveux imprégnés de ténèbres qu'il avait si souvent caressés, lustrés de ses doigts ainsi qu'une chappe de velours, devant les yeux de démone, pâles émeraudes, hantés de sortilèges où luisaient des paillettes d'or, qui l'avaient envoûté, détaché de toute amitié, de toute tendresse, et, comme si elle eût pu l'entendre, l'accablait de reproches, l'insultait de mots grossiers de caserne, — ces reproches, ces insultes qu'il n'avait pas osé lui jeter à la face, quand il n'avait plus été à son caprice, quand elle lui avait dit tranquille, froide, un soir de première, dans le fond d'une avant-scène, en faisant craquer sous ses petites dents de nacre des grains glacés de cassis et de muscat : « Il me semble, mon cher, que nous pourrions commencer à nous tromper... notre caprice devient une vilaine habitude... J'ai fait mon choix depuis hier, le seul homme de tout Paris qui puisse me plaire après vous avoir connu... Et je pense que vous aurez aussi le tact de ne pas me donner pour remplaçante le premier trottin venu », quand elle avait repris comme étonnée de son silence, de sa figure décomposée : « Vous ne supposiez pas que nous marcherions ensemble jusqu'au jour où il vous conviendra de faire une fin, de vous marier et vous n'allez pas prendre au tragique ce bonsoir... D'ailleurs, mon amie Francine a un béguin sérieux pour vous et je lui ai promis ma succession. »

Il se revoyait possédé d'amour qui trop longtemps avait espéré qu'elle ne l'oubliait pas, qu'elle s'apitoierait enfin à le sentir si malheureux, répondrait, fût-ce par des mensonges, aux journaux de dix, de vingt pages où il lui criait son irrémédiable désir, sa damnation, qui retombait plus écrasé sous sa pesante croix de déboire en déboire, qui eût voulu puisque tout était fini entre eux, puisque parmi les lettres de service, d'amis, de parents que bouleversaient ses doigts fiévreux, il ne trouvait jamais rien de l'ingrate, qu'on les oubliât dans leur bauge pestilente, que plus une des rares canonnières qui leur apportaient de la vie ne s'amarrât désormais aux palissades du fortin.

O ces appels émus d'un cœur virginal qui souffrait de le savoir malheureux et abandonné, qui aspirait à le sauver, qui le poussait tout doucement vers des routes blanches et paisibles, cette salutation angélique qui lui avait annoncé des jours meilleurs, cette clarté de phare dans la brume !

Sieglinde se raidissait pâmée dans les bras robustes de Siegmund, contemplait avec des yeux d'extase et de résurrection le ciel où neigeaient des pétales de fleurs, les halliers profonds qu'illuminait le clair de lune, murmurait d'un accent fatidique :

— C'est toi que j'attendais dans les tristesses de l'hiver. Je suis celle vers qui tu devais venir, ô cher printemps, pour que fleurisse à jamais mon âme !

Et, sur les voix alternées des amants, voletait, revenait, se prolongeait, berceuse, ineffable, plus tendre que toutes les tendresses, la phrase divine qui avait accompagné leur premier regard.



Que plus une des rares canonnières... ne s'amarrât désormais aux palissades du fortin. (Page 600.)

Et Raymond aurait donné n'importe quoi pour être seul, lui aussi, pendant quelques instants dans un chemin creux de forêt ou dans une chambre blanche qu'embaument des bouquets de violettes, qu'égaye un grand feu clair, tout près de Liette, pour lui dire d'un trait des choses qu'il n'avait plus la force de celer, de garder au fond de son cœur :

— Sans vous, j'eusse succombé à ma peine, à ma folie, je vous dois de vivre... si je me suis évadé de l'Afrique, si j'ai accepté le congé bienfaisant que l'on m'offrait, c'est parce qu'il me tardait de vous revoir, de vous remercier, de vous embrasser, parce que j'avais comme un pressentiment confus que ma destinée allait s'accomplir, que le bonheur m'attendait au gîte,

que vous le teniez peut-être dans vos chères petites mains...

Et vous en souvenez-vous, ma jolie, je ne vous ai pas reconnue d'abord, je me suis troublé comme un collégien devant l'adorable jeune fille qui m'apparaissait, qui était éclose en vous, qui ressemblait si peu à la petite amie de Guillaume, à l'enfant que j'avais laissée derrière moi, à notre Joujou.

...Et comme je n'osais plus vous tutoyer ainsi qu'auparavant, comme nous rougissions autant l'un que l'autre, que nous avions dans les yeux de ces brusques larmes de joie qui jaillissent certainement du cœur, mon pauvre frère et cette peu clairvoyante miss Arabella se moquèrent de vous et de moi, éclatèrent de rire à nos dépens.

Et au son grave, pénétrant de votre voix, lorsque vous me dites simplement ces mots : « Quel bonheur, monsieur Raymond, que vous soyez revenu ! » je devinai que vous l'aviez souhaité de toute votre âme ce retour, que vous teniez à moi, que vous m'aimiez...

Hélas ! ne me suis-je pas illusionné et ce triste cœur tourmenté, aux blessures si fraîches, ne vous épouvante-t-il pas, n'est-il pas indigne de vos belles tendresses immaculées, d'être le tabernacle d'or où s'abritera votre premier amour ?

Et je vous aime, Liette, avec une joie démente de naufragé qui a touché au port, qu'un frôlement de robe dans la rue, des cris d'enfant, un oiseau qui chante, une fleur qui s'entr'ouvre, emparadisent et enivrent... Et mon âme est fiancée pour toujours à la vôtre !

Liette, comme si quelque aimant l'eût attirée, s'était redressée, avait reculé dans l'ombre le fauteuil où elle était assise.

Des jets de lumière pailletaient son corsage de soie d'un bleu indécis où se fondaient des calices d'orchidées, doraient les bouclettes légères qui diadémaient ses tempes et son front.

Et la jeune fille sentit que la main de Raymond cherchait sa main, l'emprisonnait, la brûlait d'une étreinte croissante et passionnée.

Il s'approchait de plus en plus.

Il lui répétait à l'oreille, si bas qu'elle devinait plus qu'elle n'entendait ses paroles :

— Je vous adore, je vous adore !

Et tout à coup, les lèvres ferventes se turent, l'effleurèrent

d'un baiser timide parmi les cheveux follets qui moussaient sur sa nuque.

Liette ferma les yeux, tressaillit de la tête aux pieds, eut la sensation qu'un voile l'enveloppait, l'étouffait, que les battements de son cœur s'arrêtaient, qu'elle enfonçait en d'épaisses nuées, que tout le sang de ses veines refluait vers ses joues et les empourprait.

Ses doigts n'avaient pas lâché les doigts de Raymond, s'y crispaient comme en l'effroi de défaillir, les meurtrissaient, les retenaient.

Et enhardi, il se pencha de nouveau contre l'oreille qui semblait une coquille rose propice aux aveux, l'interrogea :

— Et vous, Liette, m'aimez-vous ?

Et elle se tourna lentement de son côté, lui répondit : Oui, d'un regard éperdu où elle avait mis toute sa joie, tout son amour, tout son être...

Le Héros avait bondi impétueusement vers le frêne sacré où étincelait la poignée du glaive fatal promis par Wotan, l'arrachait de l'écorce, le brandissait d'un geste de menace et de conquête. Et les amants enlacés fuyaient dans un suprême cri d'amour vers les mystères de la forêt nuptiale...

Mme de Trèbes se leva.

— Est-ce que tu es souffrante, Joujou, fit-elle en voyant que Liette était lasse et brisée ; ces actes de Wagner n'en finissent plus ?

Liette s'écria :

— Pas le moins du monde, madame, la musique, vous le savez bien, me met toujours dans cet état !

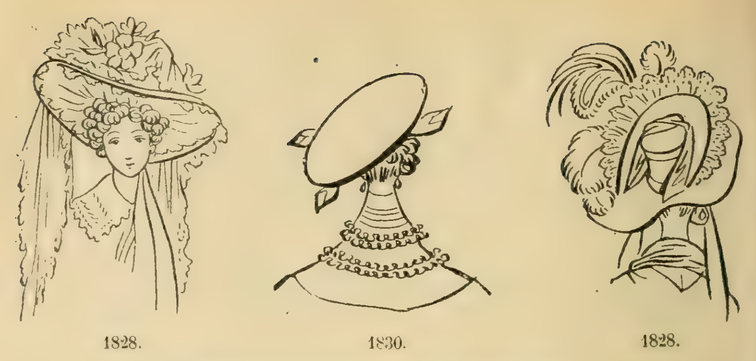
— Petite poseuse, je t'abandonne alors cinq minutes à ton émotion. Raymond va me conduire dans la loge de Mme de Serquigny... J'ai hâte de savoir si sa comédie est toujours pour après-demain...

Et lorsqu'ils furent partis, qu'elle se vit seule dans ce salon de loge, Liette ne put retenir ses larmes, soupira :

— Oh ! c'est trop beau, mon rêve se réalise trop vite, et cela m'épouvante !

René Maizeroy.

(A suivre.)



Types de chapeaux de la période romantique.

L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

CHAPEAUX ENCOMBRANTS

ET COIFFURES GÊNANTES

I

Après le soi-disant centenaire du chapeau haut de forme, voici la question brûlante et, vieille comme le monde, celle-là, du chapeau et de la coiffure des femmes. Bientôt sans doute, pour faire contraste, on sera aux pieds : pour l'instant, tout est à la tête.

Quiconque a vu dans les modes autre chose que les futilités et les colifichets d'un jour a dû être frappé des brusques changements qui, de tout temps, ont caractérisé les modifications dans le vêtement et dans la coiffure.

Quelle que soit la raison des habillements amples ou étroitement serrés, un fait est constant : la recherche de la hauteur dans la coiffure féminine, coiffure en cheveux, coiffes ou chapeaux.

Dans le principe, rien n'est plus anormal, plus parfaitement incommode, et cependant rien n'a été recherché avec autant de persistance. Faut-il voir en cela une tendance naturelle de la femme à s'exhausser, à jouer à la reine ; le besoin de se faire

remarquer, d'attirer forcément les yeux sur elle? On ne saurait le dire, mais une remarque assez juste, c'est qu'aux époques de coiffures démesurément élevées a presque toujours répondu un type de femme dédaigneux et hautain.



Escoffion (1400).

La femme des XIVe et XVe siècles est-elle dure, parce qu'elle porte l'escoffion, les cornes, le hennin, ou bien sont-ce ces coiffures qui lui ont donné l'air peu aimable qui se remarque sur presque tous les portraits de l'époque? Ici, les deux hypothèses peuvent être également vraies : elle est dure au physique et au moral. Au contraire, si la femme du XVIIIe siècle, avec sa forêt de cheveux, est d'allure hautaine, combien douce, combien bonne n'apparaît-elle pas avec la petite maman de Greuze.



Cornes (1410).

Ceci dit, entrons dans la question et faisons brièvement l'historique des coiffures gênantes, encombrantes, que la gêne ait été au point de vue du passage par les portes, pour l'entrée dans les voitures, ou qu'elle se présente, comme c'est le cas depuis plus d'un siècle, pour les hommes, au théâtre. Sous quelque forme que ce soit, la coiffure haute a, en effet, toujours été un obstacle à la libre circulation ou à la vue.



Coiffure du XVe siècle.

A l'origine, c'est-à-dire au quatorzième siècle, ce sont, sous des noms différents, des sortes de bourrelets ou de coussins, l'*escoffion*, qui finissent par prendre la forme d'un véritable boisseau. Puis de hauts bonnets en forme et du nom de *cornes*, et les hauts bonnets pointus que rappelleront plus tard les bonnets de magiciens, baptisés du nom de *hennins*. Avec cet accoutrement de tête ayant une aune environ, aigu comme clochers, un long crêpe pendant par derrière, les petites femmes apparaissaient, vues de loin, a fait observer un chroniqueur

de l'époque, Paradin, comme autant de clochers ambulants.

Juvénal des Ursins écrit en 1417 : « Les dames et les damoiselles avoient de chasqu'un costé deux grandes oreilles si larges que quand elles voulaient passer l'huis d'une chambre, il fallait qu'elles se tournassent de costé et se baissassent. »



Coiffure de 1777.
D'après le *Recueil des Coiffures.*

Voici donc la première excentricité à laquelle devait donner lieu l'art de la parure, puisque l'habillement ne répondait plus aux proportions de l'architecture.

Des femmes ou des portes, qui céderait ? Inutile de le dire, ce furent les portes. Le clergé, du reste, n'avait pas été plus heureux dans sa croisade contre les porteuses de hennin ; il eut beau endoctriner, ameuter contre elles jusqu'aux enfants, longtemps encore les gigantesques bonnets pointus se balancèrent sur les têtes féminines.



Coiffure de 1777.
D'après le *Recueil des Coiffures*

Et ce n'était point la seule exagération, car les hennins se couvraient d'un voile, et les voiles, entre 1430 et 1450, avaient pris des envergures si prodigieuses qu'il fallut fabriquer, pour les soutenir, toute une charpente de fils de laiton.

II

Adieu, bonnets et coiffes ; enterrés coiffes et bonnets. Voici, faisant son apparition avec la Renaissance, le chapeau ; nous allons être plus heureux, sans doute, le chapeau tiendra à être une coiffure raisonnable ! Détrompez-vous, car certaines planches du recueil de Gaignières, au cabinet

des estampes, montrent des femmes coiffées d'un chapeau de feutre haut et étroit comme un pain de sucre.



Coiffure de 1777.
D'après le *Recueil des Coiffures.*

Longtemps, il est vrai, l'on fut plus sage, longtemps la proportion voulue fut mieux gardée entre la parure de la tête et le reste de l'habillement; mais, pour avoir été un instant rejetées, les coiffures élevées n'avaient pas dit leur dernier mot. On les voit, vite, réapparaître, avec la fin du XVIe siècle et, trente ans durant, c'est-à-dire jusque vers 1630, elles triomphent sans conteste, vaste échafaudage qu'on a pu comparer, non sans à propos, au bonnet persique en peau de mouton.

Entre 1630 et 1635, nouvelle éclipse jusqu'au moment où les *fontanges*, cet arrangement de cheveux avec rubans et aigrettes qui finit par devenir un véritable bonnet, ramène la manie des coiffures hautes.

A nouveau, comme durant la période des hennins et des cornes, il fallut hausser et élargir les portes, et cela dura jusqu'au moment où, agacé et écœuré par ce déploiement d'exagérations, Louis XIV finit par donner l'ordre d'abattre *palissades*, *commodes* et *monte-là-haut*, c'est-à-dire les différentes parties de cette coiffure. Un ordre du grand Roi, cela ne souffrait pas d'observations ; l'on s'en aperçoit bien à la façon dont Mme de Sévigné raconte ce coup d'état aux environs de 1692.



Coiffure de 1777.
D'après le *Recueil des Coiffures.*

Elles avaient résisté aux foudres ecclésiastiques, les coiffes hautes, elles durent obéir aux ordres du Roi, tombant subitement pour devenir

plates comme jamais elles ne l'avaient été. Cela dura-t-il longtemps? Non, certes, car à partir de 1750, timidement d'abord, puis franchement, la bourgeoisie parisienne se mit à arborer les hautes coiffures. En 1772, l'on vit ce que l'on n'avait pas encore vu, une coiffure d'apparat, appelée aussi *loge d'opéra*, effrayant échafaudage donnant à la tête de la femme, du menton au sommet, 72 pouces de hauteur, si bien que le visage paraissait être aux deux tiers du corps. Coiffure *à la Monte-au-ciel*, coiffure *à la Comète*, coiffure *au Bandeau d'Amour*, coiffure *à la Qu'es aco*, pour citer quelques noms dans ce prodigieux ensemble de qualificatifs, panaches, poufs, hérissons, sans parler des bonnets, véritables monstruosités transformant la tête en montagne, en forêt, en jardin, en plat monté et même en vaisseau, lorsque nos succès maritimes inaugurèrent les coiffures *à la Frégate*, *à la Junon*, *à la Belle-Poule*. Fleurs, fruits, légumes, oiseaux empaillés, petites poupées de bergers et de bergères, chiffres en cheveux, figures de chasseurs, allégories, types mythologiques, tout passa sur la tête des femmes... tout jusqu'aux moutons, alors si à la mode, tout jusqu'à des décors d'opéra. Extravagance et folie.



Femme avec la coiffure à l'*hérisson*.

D'après un almanach de coiffures et d'habillements (vers 1778.)

Enfin ces périlleux échafaudages qui, soutenus par d'immenses épingles de métal, augmentaient ainsi, pour les femmes, les risques du tonnerre, devaient amener d'autres inconvénients, plus graves encore que ceux des hennins ou des cornes. Deux choses, jadis à peine connues, la locomotion et le théâtre, s'étaient développées au point d'entrer entièrement dans la vie du XVIIIᵉ siècle.



Chapeau de 1785.
D'après le *Cabinet des Modes*.

Or — premier inconvénient ne visant que la femme elle-même — on était alors aux voitures anglaises à impériale basse, si bien que les élégantes avaient grand'peine à s'asseoir dans leurs carrosses; bientôt même, le moment arriva où elles ne purent plus du tout se tenir assises. Petite, la femme entrait à la condition de se tenir à genoux ; grande, il lui fallait passer la tête par la portière ; deux expédients aussi peu agréables l'un que l'autre.

Et ne croyez point que ce soient là inventions de chroniqueurs à l'esprit ingénieux, car le fait est rapporté par la baronne d'Oberkirch dans ses *Mémoires*, alors qu'elle voyageait avec la belle et gracieuse Dorothée de Montbéliard, épouse du czarewitch. C'est ainsi, du moins, qu'elle dut accomplir, dans sa voiture, le trajet de Paris à Versailles. Et ce n'était pas seulement l'impériale des voitures qui gênait, tout devenait obstacle : une enseigne, une lanterne, les arcades basses si répandues dans certaines villes, un bosquet, un berceau... dans les salles de bals, lustres et girandoles. Mme de Genlis, allant voir Voltaire à Ferney, la tête empanachée, accroche les plumes de sa *monte-au-ciel* à un berceau antérieur aux coiffures extravagantes.



Chapeau bonnet. Spencer violet, robe rose.
Planche du *Journal des Dames et des Modes*. Septembre 179[illegible]

Tant et si bien que, — puisque loin de vouloir céder, les coiffures s'exhaussaient toujours d'un nouvel étage, — il fallut s'in

génier à trouver des combinaisons pour rendre la circulation possible. Le sauveur fut un nommé Baulard qui inventa la perruque mécanique se baissant ou se relevant à volonté suivant qu'on voulait faire sa belle madame, triompher en toute son ampleur carcassière, ou bien soit passer par quelque porte basse, soit se loger dans une voiture.

A vrai dire, donc, les caricatures qui pleuvaient sur ces ridicules, drues et serrées, n'étaient caricatures que par l'exagération donnée aux exagérations naturelles; mais tout ce qu'elles représentaient ne sortait point de l'exacte réalité.

Enfin, voici venir la grave question, digne pendant de la question d'Orient : le théâtre. Haute coiffure ou grand chapeau, que ce soit par l'élévation ou par l'ampleur, tout ornement de la tête dépassant certaines proportions se trouve être un obstacle, une gêne réelle pour les spectateurs placés derrière. Impossibilité de voir ce qui se passe sur la scène : d'où conflits constants et querelles sans nombre, dont tous les annalistes, tous les chroniqueurs du jour se font les fidèles échos.

Écoutez Mercier, l'auteur de ce *Tableau de Paris* toujours si précieux à consulter lorsqu'on veut avoir la physionomie exacte des choses, il y a un siècle.

« Au spectacle, une rangée de femmes placées à l'orchestre, bouchait la vue à tout un parterre; la même chose à l'amphithéâtre et dans les loges. C'était un vrai désespoir pour les spectateurs : on murmurait tout haut; mais les femmes en riaient, et la politesse parisienne se contentait de gronder, mais n'allait point au delà.

« Il n'y eut qu'un seul homme, Suisse de nation et fort impatienté qui, tirant une paire de ciseaux fit mine, dans une loge, de vouloir couper l'excédent qui l'empêchait de voir; alors, pour s'y soustraire, la dame fut obligée de se mettre derrière et de laisser passer à sa place l'homme qui y consentit très bien. »

Un seul homme, c'est peu, mais Mercier tenait, sans doute, à se montrer galant, car non seulement les plaintes du public contre les hautes coiffures se retrouvent sans cesse, dans les libelles, pamphlets et gazettes de l'époque, mais encore le même incident, je veux dire l'histoire des paires de ciseaux, est rapportée dans d'autres mémoires de l'époque. Les femmes, il est vrai aussi, ne se montrèrent pas d'aussi bonne composition que celle qui, si prestement, céda sa place au Suisse pratique et peu

galant. Qu'on en juge par ce récit de Nougaret, — un autre chroniqueur, — emprunté aux *Historiettes du jour ou Paris tel qu'il est* (1787).



Mlle PELISSE.

Caricature sur les chapeaux et les manches du Premier Empire.
D'après une gravure en couleurs.

A propos de coiffures colossales, on raconte l'histoire suivante; mais il s'agissait d'un vaste amas de gaze. Un jeune homme se trouvant placé à l'amphithéâtre de l'Opéra, derrière une demoiselle entretenue, dont la coiffure en linon et en plumes, aussi large que ridiculement élevée, lui dérobait absolument la vue du spectacle, pria cette nymphe pimpante de permettre qu'il se mît devant elle, et n'en obtint qu'un refus, assaisonné de l'air d

plus dédaigneux. Le jeune homme piqué de cette impolitesse, tira des ciseaux de sa poche, et coupa quelques branches de l'incommode coiffure. A peine achevait-il de se ménager un jour pour découvrir ce qui se passait sur le théâtre qu'un seigneur étranger qui avait tout vu d'une loge voisine, et qui sans doute s'intéressait vivement à la belle, vint dire tout bas au jeune homme de sortir avec lui. Ils quittèrent aussitôt tranquillement le spectacle et allèrent dans une rue prochaine se tuer tous les deux pour un amas de gaze.



DERNIER NUMÉRO DU *Journal des Modes*.
Caricature de ALOPHE visant les grands chapeaux.
(*Charivari*, 1835.)

Plaintes, caricatures, satires, tout se ligua donc contre les échafaudages capillaires des dames. Bien mieux, Louis XVI se mit de la partie, en prenant parti pour les railleurs, en les couvrant de son autorité, en tolérant sur le théâtre de la Cour de mordantes allusions aux panaches des dames. Arlequin fit ainsi des farces avec des plumes de paon d'une longueur excessive à son chapeau. Il y eut mieux. En novembre 1778, Devisme, directeur de l'Opéra, voulant faire droit aux plaintes du public et mettre un terme aux fréquentes querelles que les hautes coiffures suscitaient dans la salle, rédigea et fit appliquer un règlement qui interdisait aux personnes ainsi coiffées l'entrée de l'amphithéâtre.

Interdites, les hautes coiffures ne désarmèrent point : il fallut un fait imprévu, un accident, Marie-Antoinette perdant ses cheveux, pour faire tomber les coiffures à étages superposés. Ceci se passait en 1780.

Mais qui dit coiffures ne dit pas chapeaux et si les premières devinrent basses par flatterie et par esprit d'imitation, les seconds restèrent énormes et prirent, même souvent, une colossale envergure.

Sous l'influence des modes anglaises et américaines, le chapeau, jadis presque exclusivement réservé à la campagne, avait pris officiellement sa place dans la toilette des femmes. Et vite, avec ses larges ailes, il afficha une ampleur exagérée, ressemblant tantôt à des parasols surchargés d'un dôme d'étoffe, tantôt à une cloche, tantôt à un bateau renversé. En 1792 et durant toute la Révolution il sera plus particulièrement conique. Mais ce qui caractérise la période qui va du Directoire à la fin de l'Empire, ce sont les plumes.



LA MODE OPERANT UN LEGER CHANGEMENT DANS LA FORME DES CHAPEAUX DE FEMMES.

Caricature de VERNIER sur la disparition des grands chapeaux. (*Charivari*, 1866.)

Et, désormais, l'objet encombrant, ce ne sera plus ni le chapeau ni les cheveux, mais bien les aigrettes de plumes se balançant en tous sens.

Les exagérations, les ridicules sont fournis par les chapeaux à brides, ornés, devant, d'une disgracieuse visière relevée, par le *sens devant derrière* et par le chapeau *à corridor*.

Si quelques bonnets affichèrent, en 1794 et 1795, une hauteur exagérée, on peut dire que le record de l'excentricité appartint surtout aux plumes, et c'est d'Angleterre que vint le mouvement. Dans les amusantes caricatures de James Gillray, les élégantes de Londres ont, sur leur tête, des plumes trois fois plus hautes que leur corps, et l'on revoit à nouveau, sous le crayon des dessinateurs, tout ce qui s'était vu précédemment, avec les chevelures excentriques. Comme en 1775 la toiture des chaises à porteur s'ouvre et de ce plafond mobile surgissent, droits et volumineux, d'incommensurables panaches.

Chapeaux du Directoire, du Consulat, du premier Empire où êtes-vous, avec vos avancées en auvent ou en abat-jour, quelquefois microscopiques, mais plus généralement immenses ? Qui ne connaît *l'Embarras des capotes* : deux dames, dans la rue, se

heurtant, se bousculant, et, finalement, se culbutant parce que l'ampleur de leurs chapeaux ne leur avait pas permis de s'apercevoir; qui ne connaît *Les Invisibles en tête-à-tête* : un monsieur parlant à une dame et obligé, pour ce faire, de disparaître sous... son *corridor*. Car c'était bien un corridor, une sorte d'entonnoir ou de tube, au fond duquel disparaissait le visage de la femme.



UN MARI PINGRE.

— Ton amour de petit chapeau comme tu dis, je ne le trouve pas très bon marché à 75 fr. 95. C'est le même prix que celui de madame, et avec celui-là on en ferait douze douzaines comme le tien.

Caricature de ROBIDA. (*La Caricature*, 1885.)

Étranges tromblons, les chapeaux haut de forme du premier Empire et de la Restauration qui prennent des airs de chaudron ou de pot de terre. Chapeaux Van Dick ou *au retour de Coblentz*, surmontés de panaches ou couverts de plumes formant, en quelque sorte, comme une montagne de neige, Bolivar ou Morillo, tout cela est si ample, si immense que, plantées là-dessous, les plus grosses têtes de femmes ont l'air de petites figurines en cire.

Pour encombrant tout cela l'était... en largeur au moins. Puis ce fut, à nouveau, le tour de la hauteur, avec toutes les *giraferies* issues de la bête « inconnue et merveilleuse » qui avait fait son apparition en 1827 au Jardin des Plantes.

Saluons! Voici le « chapeau fermé », coiffure typique du XIXe siècle, comme le hennin pour le XVe et les fontanges pour le XVIIe. Le chapeau fermé avec des toilettes aussi engoncées, par le haut, que celles de la Restauration étaient décolletées. Le chapeau fermé, avec ou sans bavolet, qui, un instant, sous le second Empire, avec la passe démesurément ornée au dehors s'élevant

sur le front en une avancée hardie, rappela les chapeaux gênants d'autrefois.

Dans les salles de spectacles, on ne voyait plus, du parterre, que pointes émergeant de toutes parts et ces fontanges d'un nouveau genre n'étaient point commodes pour la vue.

Heureusement, la mode qui avait fait naître ces étranges capotes les fit également disparaître, et à nouveau, l'on alla d'un extrême à l'autre, de l'immense au lilliputien.

Ouvrez *Le Charivari* de 1867.



— Les fleurs me charment tant! N'ayant pas de jardin à cultiver, je m'en suis garni le chapeau.

— Laisse-moi alors t'appeler Sémiramis pour t'être fabriqué sur la tête un véritable jardin suspendu. (*Pasquino*, de Turin.)



ESCLAVE DE LA MODE.

— Georges, ma voilette vient de tomber. Veuillez, je vous prie, faire le tour de mon chapeau), pour me la donner, ce que je ne puis faire, moi.

(*Scraps*, de Londres.)

C'est une succession de chapeaux microscopiques qui font dire à une petite fille, évidemment sortie de la galerie des enfants terribles de Gavarni : « Tiens, maman, qui a pris le chapeau de ma poupée. »

Elles n'avaient pas encore disparu, elles n'avaient pas encore dit leur dernier mot les grandes casquettes, les coiffures excentriques.

Si les caricatures du XVIIIe siècle sont curieuses à plus d'un titre, quelle amusante galerie au point de vue du document pittoresque et des exagérations de la mode fourniront, pour l'avenir, les caricatures sur les grands chapeaux qui, par milliers,



LES EXCENTRICITÉS DE LA MODE

Chapeaux immenses, grands collets, robes au corsage flottant mais serrées de façon toute particulière à la taille et, caractéristique générale, jupes moulant les hanches, — les hanches et leurs environs, — ce qui offre aux dames l'avantage de pouvoir laisser deviner les charmes de leurs formes; agrements que toutes ne peuvent pas encore offrir, mais cela viendra. (*Pasquino*, de Turin.)

se trouvent dans les illustrés français et étrangers. Tout un Musée à feuilleter, d'une variété infinie et d'une richesse inouïe.

Nous voici parvenus au terme de notre voyage, et la conclusion que l'on pourrait tirer de ces quelques notes sur le couvre-chef féminin c'est que, de tout temps, la femme aima à s'encombrer elle, ou à gêner les autres.

La coiffure basse, aux dimensions petites est l'exception.

La coiffure haute, volumineuse, toujours semble avoir exercé une attraction particulière sur les cerveaux féminins.

Et maintenant la parole est aux hommes.

En ce temps d'égalité où la femme réclame tant de droits, obtiendront-ils de la femme le droit à la vue masquée par les grands chapeaux et qu'on acquiert cependant à la porte des théâtres en acquittant sa place.

Voilà ce que nous saurons bientôt.

John Grand-Carteret.



INCONVENIENTS DES MODES FEMININES ACTUELLES.

Les hommes obligés de marcher tête basse pour arriver à voir un coin du visage des élégantes et gentilles promeneuses complètement enfouies sous les collets de leurs vêtements d'hiver. (*Pasquino*, de Turin.)



BRICHANTEAU

COMÉDIEN [1]

(*Suite*).

Dauberval était tout naturellement un peu surexcité après avoir joué son prince d'Hennin.



Et je me trouvai sur le quai de l'Oise... seul. (Page 628.)

— Tu es en nage, mon chat, lui disait Mme Dauberval en lui épongeant le front avec une serviette.

Elle le démaquillait un peu tout en l'épongeant, et Dauberval n'était pas content. Il voulait garder son costume et sa tête de prince d'Hennin.

— Au moins, prends quelque chose de chaud, Amédée. Un grog! Veux-tu un grog?

— Oui, je veux bien un grog. Et Brichanteau aussi prendra un grog. N'est-ce pas, Brichanteau?

— Tout ce que tu voudras!

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier, 10 et 25 février et 10 mars 1897.

Je suis très sobre, Dauberval est très sobre. Cependant, je ne sais pourquoi, peut-être parce que cette représentation intime de *Je dine chez ma mère* nous avait mis les nerfs en mouvement, nous colorâmes un peu notre grog, et, tout en le colorant, nous causions, lui toujours dans son habit bleu du prince d'Hennin, moi en simple pékin, sans pittoresque. Et voilà qu'au milieu de cette causerie cordiale, je puis le dire, très cordiale, profondément cordiale et, j'ajouterai, de ma part, admirative, un sujet de discussion jaillit, inattendu, soudain, et tout à coup éclata comme une bombe.

— Voyons, Brichanteau, me dit Dauberval, rends-moi justice. N'est-ce pas qu'on ne trouverait point à la Comédie-Française un artiste taillé comme moi pour porter le talon rouge ?...

— Non, Dauberval, on ne le trouverait point.

— N'est-ce pas que j'ai la tradition, leur fameuse tradition ?

— Tu l'as, Dauberval, la tradition ! Tu la possèdes en plein, la tradition !

— N'est-ce pas que Firmin ne jouait pas mieux les marquis que je ne joue les marquis ?

— Il faudrait revoir Firmin. Mais il ne jouait pas mieux Richelieu que tu ne viens de nous jouer le prince d'Hennin !

— Alors, explique-moi pourquoi ils n'ont jamais voulu de moi, à la Comédie... Encore un peu de cognac. Il n'est pas mauvais.

— Il est très bon, merci.

— Explique-moi pourquoi ils m'ont tenu à l'écart, quand ils ont engagé MM. Tels et Tels, des mazettes !

— Jalousie ! Pure jalousie !

— C'est bien ton avis ? Quand je pense que Méthivet..., Méthivet..., à peine une utilité..., Méthivet est sociétaire...

— A qui le dis-tu ?

— Quand ni moi, ni toi, Brichanteau, ni même toi, tu vois que je ne t'oublie pas (je n'étais pas très flatté du ton dont il voulait bien m'accorder ce rapprochement), ni moi, ni toi, nous n'avons même débuté rue de Richelieu.

— Oh ! moi, vieille histoire... C'est Beauvallet... Ma voix...

— Il y a toujours un Beauvallet, un obstacle, une raison quelconque... Si ce n'est pas absurde ! Si ce n'est pas odieux ! Veux-tu que je te dise, Brichanteau ? C'est la faute de Napoléon !

— Tu dis ?

— De Napoléon... Napoléon Ier !... Cet imbécile de Napoléon !

Je regardai Dauberval. Il avait l'air furieux. Il venait tout à coup de prendre un air égaré, comme Hamlet quant il aperçoit le spectre sur la terrasse d'Elseneur, côté jardin. Il regardait en face de lui quelque chose ou quelqu'un que je ne voyais pas, et ce quelqu'un, ce quelque chose, c'était une ombre, l'ombre de Napoléon.

— Oh ! oh ! lui dis-je en hochant la tête, Napoléon imbécile...

Il m'interrompit brusquement.

— Un pur imbécile ! Un individu qui s'est permis de réglementer l'art, de codifier la Maison de Molière ! Un tyran, qui ne voulait pas d'acteurs, mais des courtisans, qui n'entendait rien au théâtre, rien, rien, rien... Au théâtre pas plus qu'au reste, d'ailleurs ! Ah ! cet homme-là !

Et Dauberval fit un geste terrible. Ce n'était plus le prince d'Hennin, c'était Marat... Et j'essayai alors de défendre Napoléon contre cette attaque injustifiée... Je dis injustifiée, et je ne suis pas bonapartiste... Seulement, j'ai de la reconnaissance artistique pour ce personnage.

Napoléon ! Je l'ai joué avec plaisir. C'est un rôle que j'aime. Il ne rentre pas tout à fait dans mon emploi. Napoléon, par sa corpulence, rentrerait plutôt dans les *financiers*. Mais, tout naturellement, par son autorité, on peut dire que c'est un premier rôle, un grand premier rôle. Et puis, c'est une figure. Quand on le joue, on ne peut pas passer inaperçu dans une pièce, c'est impossible. J'ai d'ailleurs eu la chance de connaître encore Gobert, qui avait connu Constant, le valet de chambre de l'empereur, et j'ai les traditions de l'un et de l'autre. Quand Gobert jouait Napoléon, il lui ressemblait tant que de vieux grognards s'évanouissaient à l'orchestre. Une fois rasé, je lui ressemble aussi, à l'empereur. J'ai un profil de médaille. M. Ingres m'a demandé, une fois, de poser pour un César.

Napoléon ! Il faisait précisément partie de mon répertoire. Ah ! j'en ai joué, des Napoléon, en province, un peu partout ! Et, quand je ne jouais pas Napoléon, je jouais des pièces où l'on parlait de lui. On en emplirait toute une bibliothèque, de ces pièces-là ! Une, entre autres, me plaisait, un drame en un acte, *l'Empereur et le Soldat ou le 5 mai* 1821. Je jouais là-dedans Rémond, ancien grenadier de la garde impériale. Quoique jeune, mais bien grimé, j'avais l'air d'un Charlet en jouant ce vieux soldat devenu fou et qui, du fond d'une petite ville de province,

écrit à son empereur, captif à Sainte-Hélène, et lui écrit qu'il va le délivrer, que deux cent mille hommes sont prêts, que la poudre va parler, qu'on va venger Waterloo !... Ah ! j'en faisais un effet, lorsque, remettant ma capote d'autrefois, je parlais de loin à l'empereur : « Mon empereur ! Aie pitié de ton vieux grenadier, réponds-lui ! Reviens ! » Et, à la fin, lorsque le suprême délire s'empare de Rémond, il fallait m'entendre ! Je me redressais, je faisais le geste de prendre mon fusil, de mettre mon havresac, je tirais mes moustaches et me mettais en ligne, car il allait passer sa dernière revue ! Et, avec ce couplet sur l'air des *Trois Couleurs*, je faisais pleurer la salle — que dis-je ? — je pleurais moi-même :

Il va venir, rangeons-nous en silence,
Au rendez-vous qu'il nous retrouve tous;
Il veut, enfin, combler notre espérance;
Ainsi que moi, de bonheur, tremblez, vous!
Nous la verrons, notre idole si chère :
Ah ! comme moi, vous pleurez tous déjà...
Il va venir, lui, soldats, notre père !
Napoléon ! l'empereur ! le voilà !

Alors, je faisais le geste de présenter les armes et, dans une hallucination que je n'hésite pas à qualifier d'extraordinaire, je m'écriais, comme si la figure de Napoléon eût été là : « Ah ! comme il est changé ! Comme il est pâle ! Il porte une couronne de lauriers !... Ses généraux l'entourent ! Kléber, Desaix, Montebello ! Silence, écoutez, camarades... Il fait l'appel de tous ses braves (Et je prêtais l'oreille). La Tour-d'Auvergne. (Alors je m'écriais : *Mort au champ d'honneur !*)... Il me regarde ! Il me reconnaît !... »

Un moment de silence, je tressaillais comme si l'œil d'aigle de Napoléon se fût arrêté sur moi et je disais : *Présent, Sire !*... Et je tombais mort. Oh ! raide !... Aussi, quels rappels ! Ah ! cette pièce, *l'Empereur et le Soldat*, cela ne vaut pas *le Cid*, mais j'y ai eu autant de succès que dans le répertoire !

Et *Napoléon à l'île d'Elbe !* Et *la République, l'Empire et les Cents-Jours !* Et toutes ces pièces où l'on me jetait des palmes et m'offrait des couronnes ! Moi, romantique et chauvin, je les aimais. Aussi, quand j'entendis Dauberval attaquer le grand homme que j'avais incarné si souvent, le héros qui m'avait valu un banquet donné par les étudiants de Toulouse à la suite d'une

représentation de *l'Empereur et le Soldat* sur la scène du Capitole, je ne pus m'empêcher de dire ma pensée et j'arrêtais de temps en temps le camarade pour répliquer :

— Pardon, pardon, Amédée, tu deviens injuste !

Mais cela ne faisait que l'éperonner.

— Injuste, moi ? Injuste ? Injuste envers un animal qui m'a empêché d'être sociétaire ? Oui, Brichanteau, tout vient de ce Corse ! Tout !

— Comment, s'écriait Dauberval, c'est au décret d'un tyran que nous sommes soumis, nous, les libres serviteurs d'un art supérieur à tous les autres arts ?... De toutes les institutions de l'Empire, il ne reste rien, et nous subissons la fantaisie d'un homme qui, au lieu de s'occuper d'éteindre le feu à Moscou, nous soumettait à des chefs d'emplois !...

J'essayais toujours de l'arrêter. Impossible. Il était lancé.

— Sois juste, Dauberval, il reste encore le Code Napoléon !

— Le Code ! Eh bien, soit, le Code. Mais il s'applique à tous les Français, le Code. Tandis que le décret de Moscou, il ne s'applique qu'à nous seuls, le décret de Moscou, à nous, pauvres comédiens. Il institue un privilège au profit de quelques-uns, le décret de Moscou, et une tyrannie au détriment de tous !

— Dans tous les cas, cher ami, il a été abrogé en grande partie par le décret de 1850. On parle toujours du décret de Moscou. Il n'existe plus. C'est le décret de 1850 qui fait loi !

— Je laisse de côté le décret de 1850, ripostait Dauberval, je ne m'en prends qu'au décret de Moscou, mais, par exemple, ah ! par exemple, j'y enfonce mes dents et mes ongles ! Voyez-vous ce monsieur qui, du fond de la Russie, nous impose l'aristocratie des sociétaires ! Il n'avait qu'un décret à signer, Napoléon, s'il avait voulu à toute force promulguer un décret de Moscou, et il était bien simple, ce décret-là !

— Voyons le décret !

— Oh ! simple comme bonjour : « *Tout comédien français a le droit de débuter à la Comédie-Française !* »

— Diable !... Eh bien, et les auteurs ? Est-ce que les auteurs n'auraient pas aussi le droit ?...

— Les auteurs sont moins intéressants que les acteurs ; mais, si tu y tiens, Napoléon aurait pu ajouter un article 2 : « Art. 2 : *Tout citoyen français a le droit d'être représenté à la Comédie-Française !* »

— Mais, Dauberval, réfléchis, Dauberval, combien y a-t-il de comédiens en France ? Et combien de citoyens français ?

— Ça ne me regarde pas, ça, c'est de l'arithmétique, c'est de la statistique. Je dis que le droit est le droit et que je méritais, moi, de débuter rue de Richelieu tout comme les autres...

— Parfaitement.

— Plus que les autres !

— Certainement. Cependant, mon ami, sans défendre la Comédie-Française, où ma place était aussi marquée, je pense, laisse-moi te dire que, si tout le monde y débutait, si tout le monde y était joué...

Dauberval m'interrompait, ne me laissait plus placer d'objections et, agitant ses mains où pendaient les dentelles du costume du prince d'Hennin :

— Je n'attaque pas la Comédie-Française, j'attaque l'homme, l'homme néfaste, qui l'a mal organisée. Quoi ! après combien de révolutions — le calcul en serait facile à faire — nous supportons encore le joug d'un caprice de César !... Un fou, car tu sais qu'il était fou, Napoléon... Lis les savants...

— Oh ! les savants !

— Il était fou et il est surfait, ce qui est plus grave.

— Surfait ?

— Surfait.

Je le trouvais décidément injuste, absurde même, Dauberval, mais allez donc le lui prouver ! Il était lancé. Un cheval échappé. Un taureau dans la *plaza* et fonçant sur la redingote grise comme sur la *muleta* rouge...

— Note qu'il n'avait pas même le courage physique, ton Napoléon !

— Oh ! la bonne blague !

— Ce n'est pas une blague, c'est un fait... Physiologiquement, un fait !

— Voyons, voyons, disait Dauberval qui s'exaltait, tu ne me feras pas croire qu'il a fait son devoir à Waterloo !... Cambronne, oui, Cambronne a fait son devoir. Ney a fait son devoir. Lobau, l'homme aux pompes, Lobau a fait son devoir. Mais lui ?... Lui ? Napoléon ?... Il a fait demi-tour pendant qu'on se battait encore !

— Tu vas peut-être me dire qu'il avait le trac ? D'abord, les plus braves peuvent avoir le trac. Bouffé, qui était un très grand

artiste, mourait de trac un soir d'une première. Moi-même, qui ne crains rien, moi-même, je me souviens d'avoir eu des tracs abominables! Tiens, un soir d'*Henri III*... Je jouais Saint-Mégrin... Je me demandais si j'allais entrer en scène!

— On a le trac avant, on ne doit pas l'avoir après, ni pendant... Le trac avant le lever du rideau, oui; mais, quand on est devant la rampe, non! La veille de Waterloo, on lui passerait d'avoir été angoissé... Mais le jour de la bataille, mais pendant que les grenadiers de la garde se faisaient écraser... Nous vois-tu quittant la scène et laissant les figurants exposés aux sifflets? Non, nous vois-tu, Brichanteau, nous vois-tu?

J'aime mon état et j'admire ma profession. Je fais plus, je l'honore. Je peux dire que je l'honore dans les deux sens et par mon respect pour elle et par la dignité de ma vie. Mais c'est égal, comparer un comédien sur les planches à l'empereur sur un champ de bataille, j'ai beau être fier d'être comédien, je trouvais ça raide.

Et je le dis à Dauberval, je le lui dis tout net :

— Je trouve ça raide!

J'eus tort, je vis tout de suite que j'avais eu tort.

— Ah! s'écria Dauberval, tu estimes qu'un artiste qui fait battre de toutes les nobles passions le cœur de ses contemporains est inférieur à un homme dont tout le génie consiste à faire casser la tête aux gens? Eh bien, tu es poli pour tes confrères!

— Mes confrères, mes confrères! Ils n'auraient pas, répondis-je, gagné la bataille d'Austerlitz, mes confrères!

— On n'en sait rien, fit Dauberval.

— Tu crois que Talma, à Austerlitz...

— Talma aurait tout aussi bien monté à cheval et Rapp, le front cicatrisé, serait tout aussi bien venu lui dire que la garde russe était enfoncée. Oh! je connais cette histoire-là, tu sais, je la connais fort bien!

— Tu vois Talma à cheval, toi?

— Oui, je vois Talma à cheval.

— Et gagnant la bataille d'Austerlitz?

— Et gagnant la bataille d'Austerlitz!

— Et Napoléon, qu'est-ce que tu en fais, pendant ce temps-là?

— Ce que j'en fais? Mais je n'en fais rien, dit Dauberval. Je ne m'occupe pas de lui, puisque la bataille serait gagnée sans lui!

— Par Talma?



Et Dauberval fit un geste terrible. (Page 620.)

— Par Talma ou par un autre. Puisque c'est Rapp qui l'a gagnée, ou Soult, ou un autre, mais pas lui !

— Parfait ! Et les plans de Napoléon, qu'est-ce que tu en fais aussi, de ça ? Car, enfin, c'était un rude faiseur de plans, Napoléon. Il savait ce que vaut un bon *scenario*, celui-là !

— Eh bien, avec ses bons *scenarios*, s'il avait fait du théâtre, il aurait fait du mauvais théâtre, car ce qu'il aimait ! ah ! Dieu, ce qu'il aimait ! De vieilles tragédies ! des panades !

— Dauberval, je te le répète, tu es injuste, il prenait ce qu'on lui apportait. Ce n'est pas sa faute si Victor Hugo est venu plus tard !

— Victor Hugo ? Il l'aurait fait tuer à Moscou, tout en signant le fameux décret ! Victor Hugo ? Mais, s'il ne l'avait pas fait tuer comme un simple voltigeur, il n'en aurait pas compris un mot !

— Tu n'en sais rien !

— Je sais qu'en littérature il avait des idées de notaire et qu'en art stratégique il est contesté... Parfaitement... As-tu lu Charras ?

— Le colonel Charras ? Un colonel qui en remontre à un empereur ?

— Le moindre journaliste nous en remontre bien, à nous autres !... Mais, sans parler de Victor Hugo, pour en revenir à Talma, à Talma — je ne fais plus de stratégie, je pense — Napoléon a-t-il osé décorer Talma ? L'a-t-il osé ? Voyons, franchement, l'a-t-il osé ?

— Non, je dois l'avouer, il ne l'a pas osé... C'est une faiblesse... Mais, à cette époque-là...

— Oui, oui, je sais, le préjugé !... Est-ce que, s'il avait été le grand homme dont on nous rebat les oreilles, il n'aurait pas dû en faire une litière, du préjugé, le fouler aux pieds, le préjugé ?... Je ne suis pas un buveur de sang, mais Robespierre en avait piétiné bien d'autres, des préjugés.

— Enfin, il n'a pas décoré Talma, Robespierre !

— Non, mais... qui sait ?... il l'aurait peut-être fait s'il avait vécu. — Pourquoi pas ? — Louis XIV l'aurait fait, lui.

— Louis XIV ?

— Enfin, il n'a pas décoré Molière, parce qu'il n'avait pas fondé la Légion d'honneur, Louis XIV, mais il l'a invité à déjeuner... Napoléon a-t-il invité Talma à déjeuner ?

— Probablement. Certainement. Talma l'a invité du reste,

lui, quand il était officier d'artillerie ! Et puis Talma, tout Talma qu'il est, n'est pas Molière !

— Il vaut Molière, dans son genre. Il y a deux hommes dans Molière, l'auteur comique et le comédien. Comme acteur, Talma était peut-être supérieur à lui. Du reste, veux-tu que je te dise ? (Et ici je crus que Dauberval devenait fou). Tu m'ennuies, avec Napoléon ! Tu le défends, Napoléon, tu crois à la légende !... Tu ne lui gardes pas rancune de nous avoir jeté son décret à la tête ! Tu n'es qu'un bonapartiste !

— Dauberval !

— Un courtisan... Je ne sais pas pourquoi tu n'es pas à la Comédie-Française, comme Giraudet... Tu le mériterais !

Marat, je vous dis, il devenait Marat. Il me regardait avec des yeux fous. Ce n'était plus Létorières ou Richelieu ou le prince d'Hennin, c'était un pur énergumène. Et Mme Dauberval, qui écoutait, muette, depuis quelque temps, s'était levée, essayant de le calmer, pendant que Mlle Louisette, dans un coin, disait, plus rapides, précipitées, des prières.

— Amédée, mon cher Amédée !

— Laissez-moi tranquille, répondait-il. Quand un homme peut jouer, à mon âge, comme je vous l'ai joué, un rôle de son emploi et qu'il est méconnu par la faute d'un empereur, tous ceux qui défendent cet homme-là sont de faux amis !... De faux amis !... je le répète !

— Dauberval, dis-je alors en me levant avec dignité, voilà un mot que le remords te fera, je pense, entendre plus d'une fois dans tes rêves... Quant à moi, je pars et, je t'en préviens, ce n'est pas une fausse sortie...

Vainement Mme Dauberval me suppliait de rester.

— Faux ami, madame, faux ami ! répondais-je.

Et, comme je me dirigeais vers la porte, les deux femmes essayèrent de m'arrêter, répétant aussi à Dauberval :

— Dis-lui un mot, un seul mot, il restera !

Et c'est vrai, je serais resté.

Mais savez-vous le mot qu'il dit, Dauberval, le mot qu'il trouva !

— Eh bien, soit, que Brichanteau déclare que Napoléon était un idiot !...

Je ne suis pas bonapartiste, je l'ai dit. Mais j'ai la mémoire du cœur. Tant de rappels dans ce rôle ! Moi qui avais joué Rémond,

l'Empereur et le Soldat, dire que Napoléon était un idiot! Biffer mon passé d'un seul coup! Et pour obéir à qui? A un camarade vieilli, oui, vieilli et surexcité peut-être par l'eau de feu.

— Dauberval, m'écriai-je (et j'entends encore ma voix retentir dans la petite maison de l'Isle-Adam, dont elle faisait sur les dressoirs vibrer les faïences), tu me demandes une lâcheté! Adieu!

J'avais fait le geste du départ et je ne voulais pas précisément partir. Mais j'étais lancé. D'un bond je franchis le seuil et je me trouvai sur le quai, le quai de l'Oise... Seul!

Un moment, j'attendis, dans la nuit, qu'on me rappelât. Après tout, Dauberval était peut-être irresponsable. Un peu d'alcool, à son âge!... Je regardais l'eau couler, les nuages courir, des chevaux de halage qui tiraient un bateau dont la lanterne luisait. On ne me rappela point. J'ai appris depuis que les deux femmes étaient occupées à bassiner les tempes de Dauberval.

Elles craignaient une congestion. Je serais rentré si j'avais su. Mais machinalement j'allai vers la gare; le train arrivait, je montai en wagon. A Paris, j'eus l'idée d'envoyer une dépêche, puis, je me dis : « Attendons. » Et j'attendis. Dauberval ne me donna plus signe de vie. Je me blessai, je m'entêtai... Nous ne nous sommes plus revus. Jamais! Jamais!

Et Napoléon doit être content, là-haut. Oui, là-bas, aux Invalides. C'est pour lui que j'ai perdu un ami. Un vieil ami. Pour lui, pour ne pas déclarer que c'était une bête quand ma conviction profonde est qu'il n'était pas une bête. Imbécile! Si l'Empire revenait il ne me décorerait pas pour ça. Du reste, je ne lui demanderais rien, il peut en être sûr.

Ah! cette soirée, cette soirée! Je la regrette! c'est une des dates tristes de ma vie. Se brouiller avec un ami, à cause de Napoléon! Perdre un vieux camarade à cause de ce diable de décret de Moscou! C'est désolant. Je ne m'en console pas. Et, quand je songe à Dauberval, c'est comme à une maîtresse perdue. Nous nous retrouverons peut-être. Nous ne reparlerons plus de l'empereur. Je laisserai Dauberval exprimer ses opinions, fussent-elles paradoxales. Je ne répondrai pas, je m'abstiendrai de parler. Pauvre Dauberval! Absent ou présent, je peux dire de lui qu'il a fait et fera toujours le maximum dans mon cœur!...

VIII

LA FONTE

Mais, vous savez, monsieur, je n'oublie pas mon serment, le serment que j'ai fait devant le plâtre de Montescure.

Une de mes sensations les plus extraordinaires, c'est même le jour où j'ai assisté à la fonte de mon image. Oui, ma statue, vous vous rappelez bien, celle que Montescure avait sculptée d'après moi, le *Romain passant sous le joug*. Pauvre garçon !

Le Conseil municipal de sa ville natale, poussé par l'adjoint Cazenave que j'avais stylé — vous vous rappelez Cazenave, vous m'avez vu causer avec lui, au Salon, devant l'envoi — devant le legs de Montescure — le Conseil municipal donc avait résolu d'acquérir cette œuvre, de la faire couler en bronze et de l'ériger sur la place de Garigat-sur-Garonne. J'aurais voulu taire le nom de la ville. La nommer, c'est désigner son principal magistrat, oui, le maire, qui ne pensait à la statue que pour amener un ministre à l'inauguration et lui faire sortir une croix de sa poche. C'est un procédé tout moderne, un truc. Il réussit presque toujours. Moi, j'utilisais pour la justice, la réparation à rendre à Montescure cette fièvre d'honneurs qui faisait battre le pouls du maire de Garigat-sur-Garonne. Et l'adjoint Cazenave, je dois le dire, me secondait avec un dévouement, une abnégation dignes d'un poète. Je vous ai dit qu'il fait des vers, Cazenave. Il est *félibre*. Du malheureux Montescure, élève de l'École de Toulouse, et *Romain passant sous le joug*, le maire, M..., — j'allais vous le nommer, mais il ne mérite que l'anonymat — ne se souciait pas plus qu'un poisson d'une pomme, comme dit Hugo. On l'avait parfaitement laissé crever de faim quand il vivait, Montescure ; mais, lui mort, on se rappelait qu'il était né à Garigat-sur-Garonne, à deux pas de Toulouse, on se disait qu'une inauguration donnerait du relief à la ville et à son premier magistrat. De là l'achat du *Romain passant sous le joug* et la fonte de la statue. Et encore, je vous le répète, avait-il fallu que je me démenasse comme un beau diable et que M. Cazenave me vînt en aide avec une ardeur toute félibréenne. Je le poussais, je le poussais. Je lui ai écrit la valeur de deux volumes in-octavo

de lettres éloquentes. Mais j'avais juré ! Vous vous le rappelez, j'avais dit à la statue de plâtre (n° 3773 du livret) : « Montescure, tu seras vengé !... »

Quand j'appris, un matin, que l'œuvre de Claude-André Montescure, mon portrait, au total mon portrait à moi Brichanteau, mon portrait en pied, allait être érigé sur une place publique de France, je vous avoue que je ne pus retenir un mouvement d'orgueil involontaire. Moi, de mon vivant, devenu statue ! C'était un beau songe. Cela n'arrive pas à tout le monde. Wellington seul pouvait, en ouvrant ses fenêtres, se contempler sous le casque d'Achille. Moi, si le cœur m'en disait, je pourrais aller quand je voudrais à Garigat-sur-Garonne et regarder face à face mon image de bronze. C'est flatteur, vous l'avouerez. C'est autrement flatteur qu'une photographie.

Mais, dans mon âme et conscience, je ne me souciais pas de moi et de cette apothéose en plein soleil de Gascogne. Non. Je ne pensais qu'à Montescure, je ne m'inquiétais que de la mémoire du pauvre musicien phtisique du théâtre de Montmartre, auteur d'une *figure* digne d'un sculpteur de la Renaissance. Vous me connaissez maintenant, vous savez si je dissimule le fond de mon âme. Limpide, je m'en vante, je suis un limpide.

J'étais donc très légitimement préoccupé de la question de savoir où et quand on fondrait la statue. Je connaissais beaucoup un contremaître de la maison Thibaut, Laurençot. C'était dans son atelier que le *Romain* serait fondu et il m'avait promis de me faire signe. Je n'en dormais pas. La fonte ! Voir de près une fonte ! J'avais même joué avec Mélingue l'acte de la fonte dans *Benvenuto Cellini*. C'est moi qui lui apportais la coupe dont il avait besoin pour compléter son Jupiter, parce que le métal manquait, volé par Pagolo, comme vous savez, le petit Pagolo, une canaille... Et moi-même j'avais joué Benvenuto à Perpignan, et ç'avait été, malgré Baculard, un de mes triomphes ! Ah ! quand je m'écriais : « Ma vie pour cent livres d'étain !... Du métal, où en trouver ?... On fait du bois avec des poutres, avec des meubles. Mais du cuivre ?... » Je vous réponds que la salle frémissait. Elle frémissait comme un seul homme. Mais en dehors du théâtre, je n'avais pas vu de fonte. On a toujours tort de ne pas étudier toutes choses d'après nature. Maintenant, après avoir vu le métal en fusion, je donnerais à Benvenuto des accents inattendus, d'une douleur plus humaine et plus profonde. « *Ah ! si*

le sang pouvait se liquéfier en bronze! » Comme je dirais ça aujourd'hui !

Une fonte ! mais c'est tout un drame! Mon ami m'avait averti. Je devais me trouver, du côté de l'Arc de Triomphe, à l'atelier Thibaut, à huit heures du matin. J'y étais. J'arrive, je traverse une longue cour toute peuplée de moulages, de bustes, de bas-reliefs ; un employé me demande ce que je désire ; je me nomme, me recommandant de Laurençot, le contremaître, et, à travers un immense hangar servant de magasin et où j'aperçois encore, par fragments, des choses incomplètes, jambes de généraux, bras de génies tenant un flambeau, torses d'anges avec des ailes, têtes de magistrats coiffées d'une toque, tout un amalgame de personnalités ou de divinités, des détritus de gloires, plâtres de vieilles statues inaugurées déjà ou morceaux de statues à inaugurer, débris de monuments et de grands hommes — j'arrive à l'atelier où doit avoir lieu l'opération de la fonte.

Il y avait là, comme pour une répétition générale, quelques spectateurs curieux, invités par le fondeur ou délégués du maire de Garigat-sur-Garonne, je ne sais.

Mais je songeais qu'aucun d'eux n'éprouvait la même émotion que moi : d'abord parce que je songeais au pauvre Montescure envoyant son *Romain* au Salon, ensuite parce que je me disais que c'était moi, Sébastien Brichanteau, qu'on allait fondre! Je vis bien un des assistants faire un mouvement et me regarder d'une façon soutenue. Et je devinai sa pensée :

— Voilà quelqu'un qui ressemble étrangement au guerrier romain de Claude-André Montescure ! songeait-il.

Et j'avais envie d'aller lui dire :

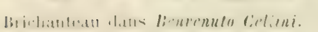
— Ce n'est pas étonnant : ce guerrier, c'est moi !

Vous n'avez peut-être jamais vu de fonte, monsieur? Dans une sorte de four, chauffé à blanc depuis de longues heures, le cuivre et le zinc sont liquéfiés et, comme une coulée de lave, percent la couche de sable qui les a supportés d'abord, puis, par une sorte de rigole, viennent s'écouler, en liquide, dans une espèce de cuve, de réceptacle qu'une grue mécanique enlève et va verser, comme par un seau, au moule creux préparé près de là, dans une autre couche de sable. Ce moule, on ne l'aperçoit même pas, il est comme enseveli sous une couverture de briques et de terre. La statue naît, se forme dans une sorte de tombeau.

Un vieil ouvrier, habitué à la manœuvre, fouillait, interrogeait

du bout d'une barre de fer le four où le métal se liquéfiait. Il avait la main et l'avant-bras protégés par un gant énorme, la brûlure étant facile en pareil cas, vous concevez, et redoutable. Et l'on attendait, nous attendions tous, les yeux fixés sur cette rigole d'où, tout à l'heure, devait s'échapper le liquide en fusion.

Quelles que soient les actions de la vie, elles ressemblent au théâtre. Vous aurez beau faire, la vie, c'est du théâtre non écrit. Je regardais la rigole comme j'eusse interrogé le rideau avant qu'il se levât. Était-il en fusion, ce métal? Allait-il venir ou manquer son entrée, je veux dire sa sortie? Allons, place au théâtre! Et personne ne parlait. Tout le monde était anxieux. Enfin quelques gouttes de fonte apparaissent, crevant la couche de sable, des espèces de grumeaux incandescents, et, tout à coup, ce ne sont plus des gouttes, c'est un jet lumineux, tout blanc, avec des vapeurs rouges ou vertes ou jaunes, vapeurs cuivrées, un jet énorme qui saute dans la cuve au milieu de fumées colorées, d'une illumination fantastique, d'un éclaboussement de gouttelettes embrasées, jaunes ou pourpres. J'avais toujours regretté de n'avoir pas assisté à une éruption du Vésuve. Eh bien, mais voilà... j'en ai vu une éruption de volcan! Ce jet de fonte, c'était un cratère en petit, une coulée de lave ardente.

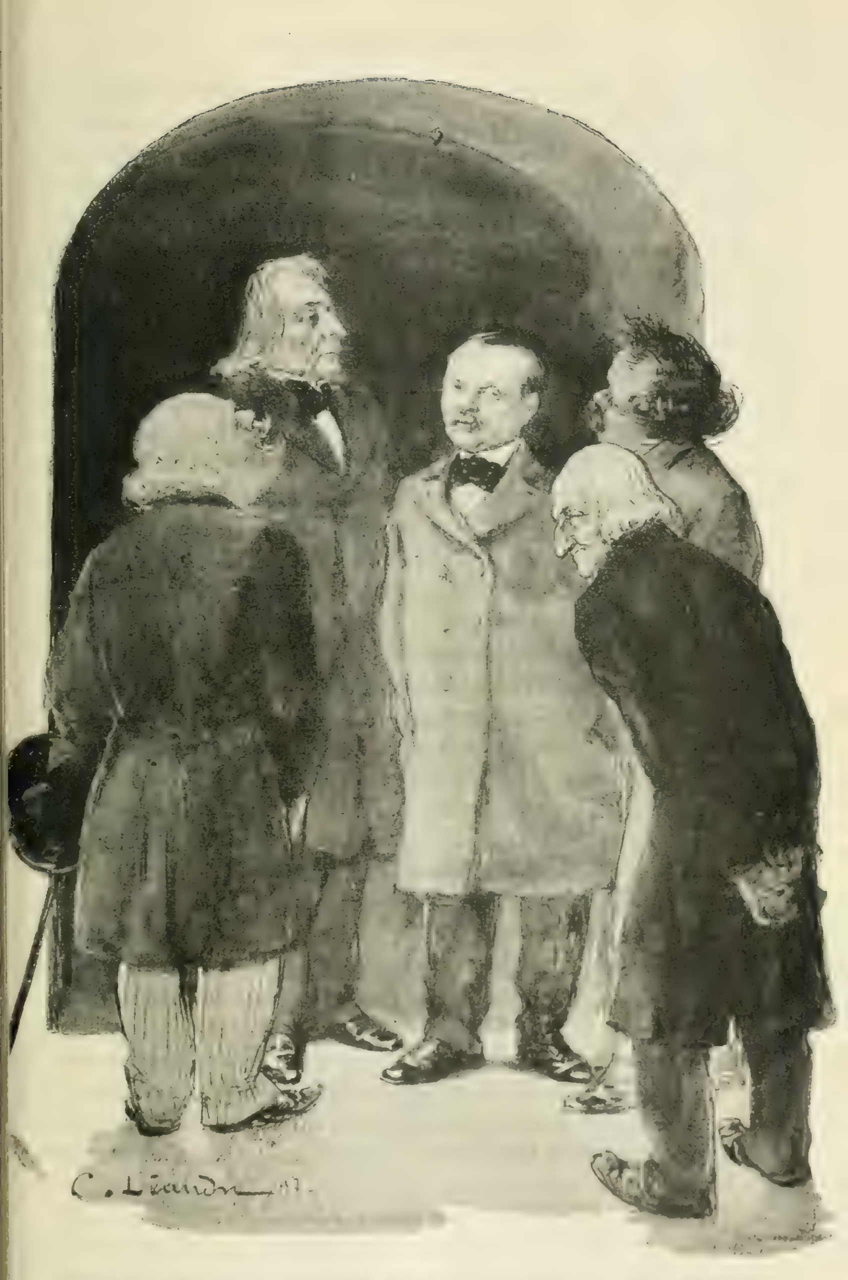


Brichanteau dans *Benvenuto Cellini*.

Et je me disais

— Ce métal, Brichanteau, c'est ton image encore liquide! Ce bronze en fusion, c'est ta statue! Ce jet qui brûle, c'est peut-être ton front; ces flambées sont celles de tes yeux!

Sensation toute particulière. La coulée projetait sous le toit de l'atelier, sur les machines énormes, sur les poutres, des reflets fantastiques. Bel éclairage pour un décor du Brocken, si jamais



Les délégués du maire de Garigat-sur-Garonne. (Page 631.)

je jouais *Faust*. Et les têtes robustes d'ouvriers, de ces fondeurs aux bras nus, très calmes dans ce labeur dur, se rougissaient ou devenaient blêmes, restant impassibles, aux lueurs de ces vapeurs d'enfer.

Puis le réceptacle tout entier de la fonte était enlevé, au bout d'un énorme crochet de fer, par une grue tournante qui, arrivant juste au-dessus de la fosse où le moule attendait, versait enfin, d'un mouvement automatique et régulier, par un entonnoir, toute cette lave dans le creux formé, en terre, par la statue — et la fonte liquide se moulait aux parois de ce creux, le trou prenait dans cette fosse forme humaine ; mon image naissait parmi d'autres flots de vapeurs vertes ou rouges, parmi les éclats de fonte qui sautaient, bondissaient, roulaient à chaque mouvement de l'espèce de seau immense versant là, vivement, ce liquide embrasé...

Et, à chaque seau que la grue enlevait en l'air — roulant à travers l'atelier le métal incandescent — pour le déverser ensuite dans l'entonnoir, je me disais :

— Pourvu qu'il y ait assez de fonte! La statue est grande! Elle est énorme, la statue! La fonte va-t-elle manquer, comme dans *Benvenuto?* Si elle manquait, la fonte!

Et, chose curieuse, tout mon rôle me revenait, moi qui n'avais pas ouvert la brochure depuis des années, mon rôle entier, comme si je l'avais repassé le matin même :

« Ah! mon Dieu, la tête me tourne, mes genoux chancellent, mes yeux se troublent. Est-ce qu'il va m'arriver ce que je craignais tant? Est-ce que mes forces seront à bout avant mon œuvre? Non, non, je t'ordonne de résister, corps de fer! Veux-tu m'obéir, inerte matière! »

Je n'étais plus chez le fondeur, j'étais sur la scène. Je me réincarnais en Benvenuto. Je n'assistais pas à un labeur dont j'étais le spectateur anxieux, mais à un drame dont je devenais le premier rôle. J'aurais brûlé les poutres de l'atelier, jeté ma canne à la fournaise pour que le métal ne manquât pas. Il ne manqua pas. Il y en eût même trop, qu'on laissa refroidir dans les moules. Mon ami le contremaître dit :

— Excellent. Ce sera pour le général brésilien!

Un général brésilien qu'on honorait pour avoir renversé le gouvernement qu'il avait fondé. Statue équestre, celle-là, comme de juste. Quand on a renversé son propre gouvernement!...

Bref, rien ne manqua. Ni la fonte ni les statues ne manquent aujourd'hui.

— Eh bien! voilà, votre effigie est complète, Brichanteau, me fit tout bas le contremaître en me donnant un coup de coude.

J'étais fondu comme le Jupiter de Cellini.

C'était pour moi un spectacle unique. Je me voyais figuré en creux sous le lutage de briques et de pierres; je me disais qu'enterré sous cette maçonnerie, je reparaîtrais bientôt, oui, quand la fonte serait refroidie, dans toute la fierté de la pose que m'avait donnée Montescure. Et cette fonte embrasée, il me semblait que c'était le sang, la lave de mes veines, tout ce que j'ai donné à l'art, tout ce que l'art m'a pris, tout ce que l'art ne m'a pas rendu!

Mais enfin, qu'importe? J'ai eu mes heures, je vous l'ai dit souvent, et la fonte du *Romain passant sous le joug* est une de ces heures-là, inoubliable entre toutes. J'ai été bien aimé dans ma vie, souvent trahi, je pourrais presque dire toujours trahi, mais bien aimé. Applaudi, je l'ai été aussi. Beaucoup. Frénétiquement quelquefois. Mais ni l'amour ni les bravos ne m'ont donné la sensation délicieuse que j'ai éprouvée une première fois lorsque je me suis vu à l'état de lave, la seconde fois à l'état de statue.

Oui, quelques jours après, lorsque, la fonte refroidie, on a brisé le moule de maçonnerie qui l'enserrait. Laurençot m'avait encore invité à voir ça. Je peux dire qu'après avoir, en regardant le tertre où mon image était enfouie, éprouvé une sensation analogue à celle de Charles-Quint assistant à son enterrement, j'ai ressenti une satisfaction que le tout-puissant rival d'Hernani n'a pas eue, n'a pas pu avoir. Pensez à cela, concevez cela : plus heureux que les plus illustres contemporains, je me suis vu sortir de terre à l'état de statue.

Je me suis penché sur la fosse où gisait le *Romain* de Montescure, et, regardant ce front pur et ces sourcils froncés, je me suis dit à moi-même — mieux que cela, je me suis écrié devant tout l'atelier Thibaut :

— C'est moi!

Et c'était bien moi! Et tout le monde l'a reconnu et m'a reconnu; tout le monde, depuis M. Thibaut jusqu'à Laurençot, son contremaître. C'était le protestataire de l'Art, représenté par un sculpteur vaincu sous les traits d'un protestataire de la Défaite.

C'était moi avec toutes mes ardeurs indomptées et tout l'entêtement de mon courage.

Je me penchais sur cette grande image de bronze couchée là, dans la fosse ouverte, telle que j'avais vu, après la Commune, le César français couché sur le lit de fumier de la place Vendôme — mais intacte, mon image — et je me répétais, me consolant de mes déboires :

— Brichanteau, essuie tes yeux! Ou si jamais tu pleures de rage, sois fier, Brichanteau, mon ami, tu as là une gloire que Musset ne connaît pas encore et qu'il ne connaîtra peut-être jamais. Soldat de l'art, tu te dresseras en place publique sous les traits d'un soldat de la patrie.

Ah ! quelle joie, ce jour-là! Joie mêlée de tristesse, car je songeais, je songeais toujours au pauvre Montescure, et j'avais, voilant mes prunelles, non pas des larmes de colère, mais des larmes de pitié. Oh ! on aurait pu y regarder : elles y étaient, je vous le jure, elles y étaient. Là, tenez!...

Et j'avais alors l'illusion d'assister bientôt, après la fonte, à l'inauguration du monument à Garigat-sur-Garonne. J'y croyais, moi, à l'inauguration. Mais il faut que la politique se mêle de tout et écrase les manifestations artistiques les plus nobles.

Le maire de Garigat-sur-Garonne, soupçonné de je ne sais quelles gabegies, fut révoqué par le ministre de l'Intérieur, et le Conseil municipal protesta contre tous les projets du magistrat infidèle — tous ses projets, *même*, dit le texte de la délibération, *contre les meilleurs*.

Et le meilleur de tous ces projets, c'était assurément l'érection de la statue de Montescure sur la place de sa ville natale. C'eût été superbe. On avait demandé à M. Falguière de venir présider la cérémonie en costume et le préfet avait promis de s'y rendre avec un général de division. J'avais obtenu une pièce de vers d'un rédacteur de la *Dépêche de Toulouse*, et il l'avait faite, comptant bien recevoir pour ça le ruban d'officier d'Académie. De plus, Cazenave, l'adjoint Cazenave composait tout exprès un à-propos à deux personnes, *la Muse et le Sculpteur* pour jouer dans une salle de la mairie.

Moi qui n'ambitionnais rien, je me promettais cependant de réciter des vers devant ma propre image, dans le plein air de la fête publique, et j'avais même pris des notes pour une conférence que j'aurais volontiers faite au théâtre de Garigat-sur-Garonne,

ou chez un traiteur quelconque, s'il n'y a pas de théâtre à Garigat-sur-Garonne :

« *Un Vaincu de l'Art, étude par un protestataire du théâtre. La Sculpture et la Scène. Le Marbre et les Planches.* »

Et j'aurais dit, je crois, ce jour-là quelques vérités à mon temps !

On m'eût demandé de quel droit je réclamais la parole :

— Comment, de quel droit? Regardez le *Romain* de Montescure, aurais-je répondu. Ce Romain, c'est moi-même.

Et, de face, de profil, en effet, c'est moi. Je symbolise toutes les douleurs, toutes les résistances, toutes les revanches.



Un vieil ouvrier fondeur.

La haine que le Conseil municipal portait au maire a jusqu'ici empêché toute cérémonie. De plus, une question, de celles qu'on appelle misérablement primordiales, a surgi tout à coup, vulgaire, mais décisive. La ville natale de Montescure n'a plus d'argent. Elle n'a pas d'argent pour payer les derniers frais, solder

le devis du socle à l'architecte. Il s'agit d'une misère, mais la question de la statue étant devenue une question politique, tout est suspendu. On aurait les derniers fonds qu'on ne les voterait pas, simplement pour donner un dernier camouflet au maire panamiste ! Le malheureux qui rêvait le ruban rouge ! Ainsi, le socle est posé à Garigat-sur-Garonne, mais il n'y a pas de Romain sur le socle. La malechance poursuit Montescure jusqu'au delà de la tombe et mon image ne se dresse pas, comme elle le mérite, dans la lumière et dans le soleil.

Ah ! la politique ! La politique et l'argent, l'affreux et inévitable argent !

Et la statue demeure à Garigat-sur-Garonne dans un hangar, comme celle de lord Byron est restée et reste peut-être encore à la Douane de Londres, comme celle de M. Thiers est reléguée, tristement, dans un coin du Musée de Marseille.

Et j'attends la réparation due à ce malheureux Montescure ; j'attends que mon image, d'abord voilée, apparaisse enfin sous le ciel du Midi, aux accents de la *Marseillaise*. Mais j'ai une idée. Je veux organiser, j'organise au théâtre des Batignolles un gala au bénéfice de la statue de Montescure. C'est décidé. J'ai mon programme. Tous les grands noms y figureront. Je solliciterai, j'intriguerai, je monterai les escaliers couverts de tapis de mes camarades *arrivés !* Je jouerai, pour autrui, le rôle essoufflant du bénéficiaire ! Je tendrai pour les autres cette main loyale qui n'a jamais rien demandé à personne ! Je me ferai le mendiant du vaincu (ce serait un beau titre !), comme j'ai joué *le Médecin des enfants* et *l'Avocat des pauvres !*

Et, quand j'aurai fourni à la commune de Garigat-sur-Garonne les derniers fonds dont elle manque, je pourrai me reposer satisfait sur ma tâche et dire au spectre du musicien de Montmartre :

— Es-tu content, Montescure ? Brichanteau le comédien n'a-t-il pas tenu son serment ?

Ce jour-là, qui se lèvera, car je l'ai juré, j'oublierai tous les déboires de ma vie. Je serai payé. Et j'espère bien qu'on m'entendra ajoutant à ma conférence un dernier paragraphe :

« *Le Bronze et le Drame.* Étude sur la vie et les œuvres de Claude-André Montescure, statuaire, et de Sébastien Brichanteau, son modèle. »

IX

FEU PANAZOL

Il est mort, le pauvre Panazol! Nous l'avons conduit, l'autre matin, au cimetière Montmartre où il s'était acheté un terrain depuis longtemps et fait bâtir un petit monument à son gré, un monument gai, dont il avait examiné les devis lui-même et surveillé l'exécution, allant au chantier du marbrier comme il serait allé à des répétitions, exactement. Panazol, qui avait toujours été coquet, recherché dans sa mise, tenait essentiellement à ce que ce dernier vêtement de pierre fût à sa convenance.

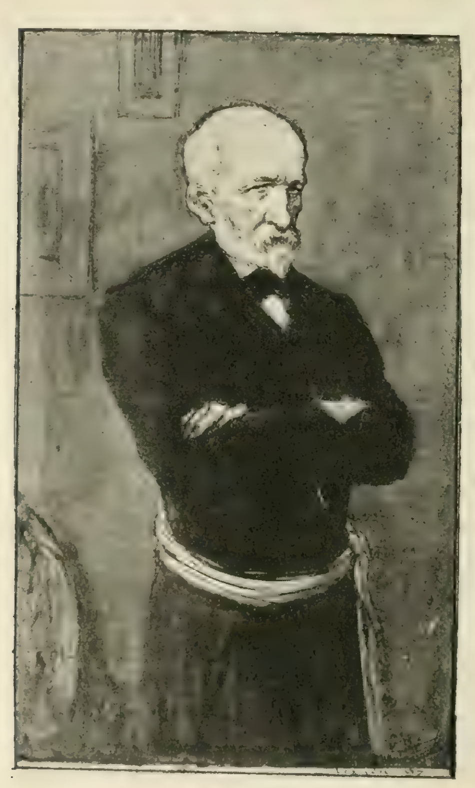
Un grand talent, Panazol! Pour ma part, je l'aimais beaucoup. Un peu *vieux jeu*, avec des trémolos dans la voix et la main inévitablement passée dans ses cheveux lorsqu'il faisait une déclaration d'amour; mais un vrai jeune premier, sachant comme pas un baiser les doigts d'une femme et se mettre à genoux sans être ridicule. Ah! si j'ai fait des passions, Panazol là-dessus pouvait me rendre des points! Rivaux au théâtre, rivaux à la ville, mais toujours amis. Bons amis.

Il est mort. Il avait quitté le théâtre en pleine vigueur. Ce diable d'homme, qui pouvait fournir une longue carrière, ne voulait pas vieillir. Changer d'emploi lui eût semblé un déshonneur. Il était habitué à être aimé, il voulait toujours être aimé. Le jour où il s'aperçut qu'il avait un peu trop de cheveux blancs et une dent qui se gâtait, il donna sa représentation d'adieux, salua le public, pleura un peu et se retira à Asnières, dans une maison petite, mais coquette, comme lui, et il y vécut en se disant :

— Il n'y a plus de jeunes premiers!

Son monument, à Montmartre, l'intéressait infiniment. Il se préoccupait d'y faire graver la liste de ses meilleurs rôles, en deux colonnes divisées par un flambeau éteint. Flambeau de la gloire ou flambeau de l'amour, je ne sais; Panazol n'est plus là pour nous l'expliquer. Il est mort la semaine passée, dans sa petite maison d'Asnières, et on a beau dire que les camarades de théâtre sont ingrats, nous étions là, en assez grand nombre, devant le portail drapé de noir et nous l'avons presque tous accompagné d'Asnières au cimetière Montmartre.

Il faut tout dire, le temps était doux, et l'hiver semblait faire trêve. On retrouvait là des anciens amis, de vieux, très vieux camarades, des vieilles aussi, de bonnes vieilles en cheveux blancs, qui avaient été autrefois de jolies brunettes ou de belles blondes. On se disait : « Tiens, Angèle ! Ou Irène ! Ou Martinard ! Ou Durandel ! Ce bon Chevrier ! Ce cher Duverdy ! » Car ils étaient tous là, je vous dis, presque tous, les camarades de feu Panazol ! Panazol n'avait jamais été ni jaloux, ni chien, ni rosse. On lui gardait un souvenir et nous lui apportions des fleurs.



Portrait du maire de Garrigat-sur-Garonne.

Ah ! il a eu un bel enterrement ! Avec des épisodes imprévus, je dois le dire. Pour aller d'Asnières à Montmartre, la famille (elle ne se compose que d'un neveu) avait mis à notre disposition deux omnibus funéraires. Très moderne, cette invention-là. Et très commode, quand on se trouve entre gens de connaissance. Si la route est longue, on peut causer. Nous nous connaissions tous, heureusement. Oui, il y avait là Duverdy, l'ancien troisième rôle de la Gaîté, Martinard, qui jouait les comiques, Topinet, excellent dans les grimes, et des femmes, *marquées* ou jeunes, les vieilles parce qu'elles avaient connu — qui sait ? aimé peut-être — Panazol, les jeunes parce qu'elles étaient curieuses et qu'elles espéraient que quelque reporter mettrait leur nom dans le journal.

Nous voilà donc en route, en omnibus, coude à coude, genou contre genou, un peu empilés.



La statue demeure à Garigat-sur-Garonne, dans un hangar. (Page 638.)

— Complet ! dit Duverdy.

— Et pas de correspondance ! fit Topinet.

Nous n'étions pas gais, tout d'abord. Nous apercevions, à tra-

vers les vitres de l'omnibus et par-dessus la croupe noire des chevaux, le char funèbre qui avançait lentement, lentement, chargé de couronnes que les cahots du pavé faisaient osciller. En traversant le pont, nous regardâmes la Seine qui roulait des eaux grises, salies par les pluies.

Quelqu'un lança un :

— Il ne ferait pas bon canoter aujourd'hui!

Une des femmes répliqua :

— Oh! on ne canote plus guère à présent! On fait de la bicyclette!

— Très mauvais exercice pour les femmes, dit Chevrier. On s'en apercevra plus tard.

— Et pour les hommes donc, pour les jeunes gens surtout, ajouta Martinard. Ça les rend bossus!

Je ne disais rien, moi, volontiers parleur; j'écoutais, pensif. J'écoutais et je songeais à Panazol. Je le revoyais jeune, brillant, passionné, l'œil en feu, jouant Montéclain, de *la Closerie des Genêts*, à Versailles, et me donnant la réplique dans *Hernani*, à Montpellier. Moi, Hernani; lui, don Carlos! Belle soirée! Et maintenant, ce pauvre Panazol, si acclamé du public, adoré des femmes, il s'en allait lentement, cahoté dans son dernier lit de chêne, vers la petite maison de pierre dont il avait discuté le « plan », coupe et fondation avec l'architecte...

Et je trouvais qu'on ne parlait pas beaucoup de lui, dans cet omnibus funéraire qui maintenant, les fortifications franchies, suivait les longues, larges, tristes rues de la banlieue... Non, on n'en parlait pas beaucoup : on n'en parlait même pas assez.

— Pauvre Panazol! dis-je tout à coup en montrant les gens qui se découvraient sur le passage du cortège. C'est la dernière fois qu'on le salue!

— Ah! oui, par exemple, ces saluts-là, fit Martinard en riant, ils m'ont donné, l'autre jour, une crâne leçon de modestie! Figure-toi que je descendais l'avenue de l'Opéra, allant du côté du Palais-Royal, mon ancien temple, lorsque je rencontre un monsieur qui m'ôte son chapeau... Bon. « Voilà quelqu'un qui me connaît, » me dis-je. Je lui rends son salut et je continue mon chemin. Deux pas plus loin, autre monsieur, autre salut : je me découvre poliment. Troisième monsieur arrivant vers moi, même salut. « Ah çà, mais, me disais-je, c'est donc la gloire, la pure gloire? » Et je pensais : « Tout de même, Martinard, le public

ne t'a pas oublié, quoique les photographies des jeunes aient remplacé les tiennes aux devantures des papetiers! » Et j'étais fier, oui, ma foi, assez fier. Tout à coup, voilà que je croise une dame qui, en venant vers moi, fait le signe de la croix. Trait de lumière. Je me retourne. Mes enfants, savez-vous ce que je faisais?... Je précédais de quelques pas seulement un corbillard fleuri comme celui-ci et qui descendait en même temps que moi l'avenue de l'Opéra pour aller à Montparnasse. Les saluts, c'était au mort qu'ils s'adressaient. Ma gloire, c'était de la politesse pour le défunt. Et voilà : ça m'a, je vous le répète, donné un renfoncement dans la modestie!

— Elle est bien bonne, fit alors Topinet. Ce vieux Martinard!... Il a toujours sa verve! Il tient le récit... oh! il le tient!

Et les femmes commençaient à rire.

Souvenirs de théâtre. Évocation des années d'autrefois. Et les « Te rappelles-tu? Te souviens-tu? M'as-tu vu? » ou : « L'as-tu vu? »

On cherchait des anecdotes sur Panazol, ses débuts, sa jeunesse. Duverdy rappelait les années de vache enragée de notre Panazol, qui devait être, plus tard, si applaudi!

— Quand je pense que j'ai joué *la Tour de Nesle* avec lui!

— *La Tour de Nesle?*

— *La Tour de Nesle.* Et Panazol jouait Gaultier d'Aulnay!

— En maillot, Panazol, lui, le roi de la mode! En souliers à la poulaine!... J'aurais voulu le voir!

Ce maillot venait là si drôlement, poussé comme un soupir par Irène Gauthier, autrefois si jolie, ah! oui, la mâtine! que tout l'omnibus se mit à rire. En pourpoint et en maillot moyen âge, mi-parti rose et violet, le pauvre mort qu'on cahotait, là-bas, sur le pavé des rues!

Et Duverdy, content de se remettre en scène — un licencié ès lettres, ce Duverdy, qui avait lâché la proie pour l'ombre et cabotiné avec rage — Duverdy de conter son histoire de *la Tour de Nesle*. Elle était drôle, du reste.

— Cette représentation de *la Tour de Nesle*, à Lille, un de nos bons souvenirs, à Panazol et à moi! Bon, parce que je l'ai rendu bon, car la soirée avait commencé froidement, très froidement. D'abord, il y avait de la neige dans l'air, et la neige, oh! la neige! c'est la mort du théâtre, c'est une machine pneumatique pour le bureau de location et ça donne des rhumatismes à toute

une salle. Nous jouions donc *la Tour de Nesle*... 30 janvier... J'ai une mémoire de compteur kilométrique... J'avais accepté Orsini... Mon emploi, à cette époque-là, c'était Buridan; mais je laissais jouer Dalvimar, qui m'avait demandé ça comme un service... la fille d'un huissier de la rue Esquermoise, éprise de lui, voulait l'épouser malgré sa famille, et elle amenait ses parents au théâtre pour leur prouver que Dalvimar avait de l'avenir!

Tout l'omnibus s'amusait déjà de l'histoire.

— Elle est bien bonne! l'audition au mariage!

— Et a-t-il été engagé par l'huissier, Dalvimar?

— Parfaitement. Et, après l'avoir épousé, sa femme a filé avec un ténor du Grand-Théâtre!

— Méfiez-vous des huissières!

Et, pendant qu'on saluait le char funèbre de Panazol, Duverdy continuait son récit, le disait, le mettait en scène, le mimait un peu dans *ma manière*, quand je bavarde.

— Je jouais donc Orsini. Je le jouais bien. Mais ce public de carton, ce public de pierre, il semblait gelé. Il ne bronchait pas. J'avais beau rouler les yeux, rouler les *r*, il ne « grouillait non plus qu'une pièce de bois ». Ce pauvre Panazol me disait : « Si on leur passait des chaufferettes? » Pas un effet. Le deuxième tableau, dans la tour, s'était achevé sans qu'on eût frémi. Et pourtant! C'est dans ce tableau-là que je disais, avec un certain accent, je m'en vante : « La belle nuit pour une orgie à la tour! « Le ciel est noir, la pluie tombe, la ville dort! Le fleuve grossit « comme pour aller au-devant des cadavres! C'est un beau « temps pour aimer! Au dehors, le bruit de la foudre! Au de- « dans, le choc des verres et les baisers et les propos d'amour! « Étrange concert où Dieu et Satan font chacun leur partie! » Ça vous a du zinc, du panache, ces phrases-là. Mais, baste!... les Lillois n'y entendaient rien. Ils ne le voyaient pas, le panache. Ils ne sentaient pas. J'étais furieux! Oh! furieux! Panazol essayait de me calmer, dans la coulisse. Inutile! Je rageais, je rageais. Lorsque tout à coup une idée me vint : « Il faut les intéresser, ces gens-là! Le Paris de Louis le Hutin et d'Enguerrand de Marigny ne leur dit rien, eh bien, nous allons leur parler de Lille, à ces *ch'tiots!* Et tu vas voir, bon public flamand, tu vas voir! » J'attends donc le quatrième tableau, la taverne d'Orsini, même décor qu'au premier acte et, au lever du rideau, comme Orsini est seul et s'écrie : « Allons, il paraît qu'il n'y a rien à

« faire, ce soir, à la tour de Nesle ; tant mieux, car il faudra bien « que ce sang versé retombe sur quelqu'un et malheur à celui « qui sera choisi de Dieu pour cette expiation ! » — je ne fais ni une ni deux, j'improvise un texte, un texte à moi, je le couds à celui du père Dumas et de Gaillardet et *j'enchaîne :* « Oui, « malheur à celui qui sera choisi pour cette expiation, car l'heure « de la justice arrive, et lorsque les boulets autrichiens pleu- « vaient sur les faubourgs de Lille, lorsque dans un siège mé- « morable les canonniers lillois de 1792 résistaient héroïquement « à l'étranger, ils pouvaient croire que Dieu ne punirait pas plus « l'envahisseur qu'il n'a puni jusqu'ici Marguerite de Bour- « gogne ; mais la fière archiduchesse d'Autriche qui espérait « réduire Lille en cendres a été déçue et dans l'histoire et devant « l'avenir, je le déclare, moi Orsini, l'humble tavernier de la « porte Saint-Honoré, Lille, l'héroïque cité de Lille a bien mé- « rité de la patrie !... » Ah ! mes enfants, c'est alors qu'il fallut voir l'effet !... La salle s'emballa, comme excitée, allumée par une étincelle électrique. Bravos, trépignements. Et les cris : *Bis ! bis ! Vive le siège de Lille ! Bravo, Orsini !...* Je voulais parler. Impossible. On me répétait : *Encore ! encore !* Ma foi, je ne fis pas de façons. Je repris ma phrase. Je reparlai des canonniers lillois, des bombes, de 92, et la même acclamation retentit, étourdissante, lorsque j'eus fini. A ce moment, ma camarade Lardenoy, Marie Lardenoy qui jouait Marguerite, frappait et refrappait contre le portant. C'était son entrée. Je dis : « *Qui va là ? — Ouvrez ! — La reine... Seule à cette heure ?* » Et la reine entra. Elle se mit à parler de la pièce. Elle attendait Buridan. Elle congédiait Orsini. « *Laissez-moi seule.* » Et je répondais : « *Si la reine a besoin de moi, son serviteur sera là ! — C'est bien. Que le serviteur se rappelle seulement qu'il ne doit rien entendre !* » C'était sa réplique. A quoi j'avais à riposter : « *Il sera sourd, comme il sera muet,* » puis ma sortie. Mais je la trouvais froide, la sortie, sur cette phrase-là, et j'ajoutai encore aux acclamations de toute la salle : « Il sera sourd comme il sera « muet, excepté lorsque le souvenir du siège de Lille viendra « glorieusement faire palpiter son cœur !... » Alors, mes enfants, il arriva ce fait, unique peut-être dans l'histoire du théâtre, qu'Orsini, second troisième rôle, passa immédiatement au premier plan dans la préoccupation du public et que toute cette salle trépignant et acclamant redemandait : *Orsini ! Orsini !* pendant les

grandes scènes entre Marguerite et Buridan. « Ce n'est point le bohémien, disait Marguerite en reculant. — Non, c'est le capitaine! » répondait Buridan. Mais le public : *Pas de bohémien! pas de capitaine! Orsini! Orsini! Orsini! Or-si-ni!...* Il leur fallait Orsini, ils redemandaient Orsini. Orsini, tout le temps! Orsini *for ever!* Notez qu'Orsini ne reparaît plus que pour dire : *Oui, madame*, et escorter Marguerite dans le cachot du Grand-Châtelet où Buridan est enchaîné, — au *quatre* pour recevoir un ordre et au *cinq* pour commettre un dernier crime. Mais il fallut, cette fois, qu'il reparût à chaque tableau, presque à chaque scène et qu'il jetât, même dans le Louvre, quelque souvenir du siège de Lille... C'est ainsi qu'au défilé de Louis X, lorsque l'officier des gardes crie tour à tour : « Place au roi! — Place à la reine! — Place au premier ministre! » Orsini ajouta : « Place au souvenir de notre chère cité lilloise intrépide sous les bombes. » Ah! ce fut, mes enfants, une soirée unique, une soirée inoubliable! Je vous en souhaite de pareilles! Notre pauvre Panazol m'en parlait et reparlait éternellement quand je le revoyais. J'ai toujours eu l'art de dégeler une salle glacée! Mais, voilà : il faut de la présence d'esprit!

— Et de l'érudition! dis-je machinalement en pensant à Compiègne et à la fameuse représentation de *Louis XI*.

— Et du toupet, fit Martinard.

— Voilà, conclut Topinet.

Et ce n'était pas seulement la salle du théâtre de Lille que Duverdy avait dégelée, c'était l'omnibus funéraire tout entier. On en était maintenant sur le chapitre des vieux souvenirs. Ils se levaient comme des volées de perdreaux. Martinard racontait ses tournées de province, Topinet imitait les camarades du temps passé. Il avait connu Grassot, qui amusa toute une génération en secouant sa main droite comme un agité et en disant : *Gnouf! gnouf!* Topinet répétait : *Gnouf! gnouf!* comme Grassot. Et l'on riait. Chacun racontait la sienne. Comme on discutait sur un ancien couplet que chantait Arnal dans *Riche d'amour*, Irène Gauthier, qui avait eu une jolie voix, se mit à le chanter à son tour. Et Durandet, s'attendrissant sur les couplets de facture qu'on avait le tort de négliger, en citait des tas : des couplets de sentiment, des couplets drôles, si bien que tout l'omnibus applaudissait et, de temps en temps, s'emplissait de rires.

— Vous rappelez-vous comme il phrasait dans *le Piano de Berthe?*

Et on détaillait le couplet.

— Et celui-là, le connaissez-vous?

Alors Durandet en chantait un autre. Sur l'air de *J'en guette un petit de mon âge* ou du *Carillon de Dunkerque :*

Mes bons amis,
Mes chers amis,
Vive la vie
Et la folie!

On reprenait en chœur. On oubliait Panazol! On était là comme en partie de campagne. Si ç'avait été l'été, on aurait fait halte pour se rafraîchir dans quelque bouchon. C'était très gai.

— Et voilà, disait Topinet sur l'air de *Voilà le vrai troupier français :*

Voilà, voilà, voilà, voilà,
Voilà l'enterrement parfait!...

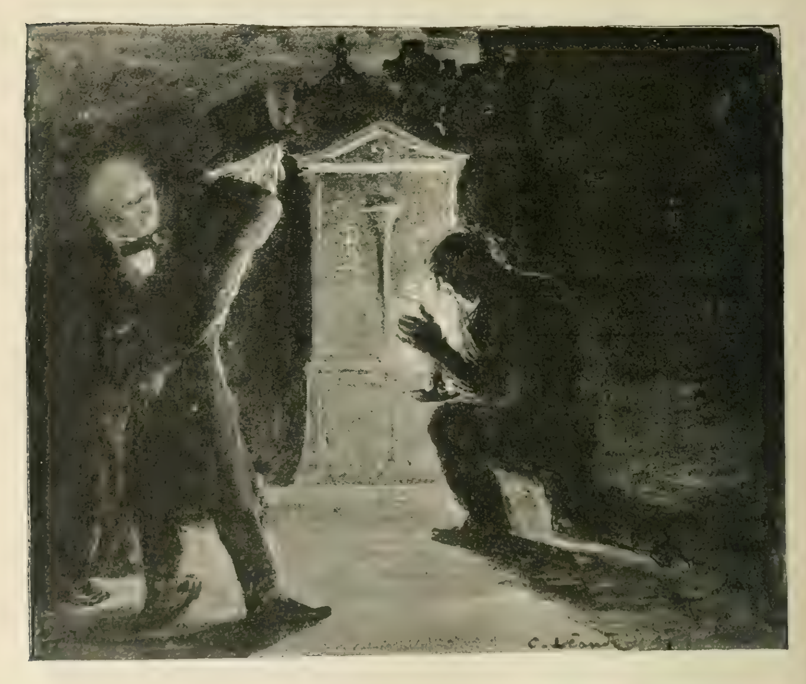
A mesure qu'on approchait, pourtant, on riait moins. Nous arrivons au cimetière Montmartre. Très graves maintenant, la démarche lente, avec nos fronts de douleur, nous suivons à pas comptés le char funèbre jusqu'au coin de terre où nous allons nous séparer pour jamais de notre ami. Nous nous dirigeons, ne perdant point de vue les porteurs, à travers les tombes, jusqu'à l'endroit où se dresse le monument bâti, de son vivant, par le bon Panazol. Une pierre, laissant maintenant la fosse béante, et une stèle de marbre, coquettement découpée, avec les deux colonnes de rôles séparées par le fameux flambeau éteint et, au-dessus, parmi les lauriers sculptés, ce nom, ce simple nom, gravé en lettres d'or — avec un *alpha* et un *oméga* au-dessus (ce sont deux lettres grecques, vous le savez peut-être) — ce nom tant de fois imprimé sur les affiches des colonnes Morris : *Panazol.*

C'est là.

Le cortège s'arrête. On fait cercle, les assistants se bousculent pour être placés près des orateurs qui vont parler. Je les regarde, les orateurs. C'est Valbousquet — le jeune premier comique des Folies-Dramatiques — qui doit parler au nom des *jeunes* et saluer le vétéran des batailles théâtrales d'autrefois, et Maurevel, qui d'abord prendra la parole au nom de l'Association des artistes dramatiques. Un lettré, Maurevel, littérateur à ses heures, et qui a publié un volume de souvenirs : *Pendant les entr'actes, opinions et études.* Je vous le recommande.

Je les observe, je les étudie. Quand on n'est plus en scène, on est spectateur, à son tour.

Il a l'air grave, Maurevel, et le petit Valbousquet est très pâle, pâle comme sa cravate blanche. C'est la première fois qu'il enterre quelqu'un ; il est ému. Maurevel, vieux routier, a plus



Il se préoccupait d'y faire graver la liste de ses meilleurs rôles... (Page 639.)

d'aplomb. Il en a tant suivi, de ces convois funèbres! Et puis, il sait parler. Il a fait, sur l'art de la diction et la pensée des poètes, des conférences à l'Athénée des Batignolles et des rapports à l'Association des artistes.

Le prêtre dit les prières, bénit la fosse. Les orateurs s'avancent. Panazol, étendu dans sa bière, va assister à l'apothéose de sa vie de labeur...

Nous étions tous émus, je dois le dire. Oui, tous. Autant que le petit Valbousquet. Même ceux qui avaient ri le plus, tout à l'heure, dans l'omnibus funéraire, oui, même ceux-là se sentaient



Nous voilà donc en route, en omnibus, coude à coude, genou contre genou, un peu empilés! (Page 641.)

le cœur serré. En voyant Maurevel s'avancer, droit et digne, son papier à la main, avec le bras étendu, un bras immense, orné, comme le collet du pardessus, d'astrakan, je me disais :

— Mon cher Panazol, écoute, et sois content ! C'est *ta dernière !*

Bon. Voilà que Maurevel commence. Ce qu'il nous dit là, je ne l'oublierai de ma vie. Sa voix est belle, sonore, moins éclatante que la mienne ; elle n'aurait pas rendu M. Beauvallet jaloux, mais elle est belle. « Messieurs, dit-il — et ce *Messieurs* emplit le cimetière, imposa le silence, — messieurs...

« ... L'homme de bien que nous pleurons, le camarade de talent, du talent le plus rare, que nous accompagnons à sa dernière demeure, fut, dans toute la force du terme, un artiste, un créateur, un comédien. Il ne se contenta point d'illustrer sa profession, il l'honora. Si Panazol meurt la tête couronnée de lauriers verts, mais la boutonnière vide du ruban rouge, c'est qu'il fut un artiste et non un fonctionnaire, et qu'il ne sollicita jamais cette marque factice d'une valeur transitoire qui va s'abattre, portée sur les ailes de la faveur, sur trop de poitrines contestables.

(La phrase fit de l'effet. On est généralement froid au cimetière, mais il y a des frissons muets qui valent des murmures flatteurs.)

« C'est donc, messieurs, un acteur, et rien qu'un acteur, un camarade et rien qu'un camarade, que nous escortons aujourd'hui dans ce voyage au champ du repos où nous irons tous... Témoin de la vie et des succès de ce camarade glorieux, il m'appartient de rendre hautement à Panazol, à son mérite, à sa valeur, un hommage impartial. Refusé à tous les examens du Conservatoire, Jean-Jacques-Edgar Panazol fut, on peut le dire, le fils de son labeur et de son talent. Il se fit, il se créa lui-même.

« Je l'ai connu aux heures de sa jeunesse et, je peux le dire, j'ai, sans jalousie, sans vanité, sans résistance, partagé mes rôles avec lui. Il était alors dans cette période d'hésitation que nous avons tous traversée — ou presque tous — et où nous nous cherchons, dans une étude attentive de nos qualités et de nos défauts. Ces défauts étaient nombreux chez Panazol. Une prononciation souvent défectueuse, une démarche que je qualifierai d'incorrecte, une timidité qui confinait à la gaucherie n'annonçaient pas encore le comédien que devint plus tard notre Panazol. Tu me le par-

donneras, mon cher camarade, tu pardonneras à ma loyale franchise, ou plutôt tu me l'aurais recommandée, tu l'aurais exigée toi-même. En ce temps-là, je ne t'étonnerai pas, je n'étonnerai personne en disant (on peut le reconnaître après tant de glorieuses revanches) que tu étais, à de rares occasions près, franchement mauvais ! »

Stupéfaction dans l'auditoire. Nous nous regardions, un peu effarés.

Mais Maurevel, dominant toutes les stupeurs, et dressant son grand bras cerclé d'astrakan :

« Et si je le constate, mon vieil ami, c'est pour mieux proclamer quelles victoires tu as remportées après cette période d'hésitation et de malechance. Quelles belles soirées nous te devons ! Quelles émotions ! Quels nobles souvenirs !

« Sans doute, messieurs, Panazol eut souvent le tort d'aborder certains rôles pour lesquels il n'était point fait. On se souvient de l'insuccès, d'ailleurs exagéré et injuste, qu'il rencontra dans d'Artagnan. Mais de quel sceau tout personnel il marqua le rôle du patriote soupçonné de trahison dans *le Bourgeois de Gand !* Il eut le tort, étant de par son physique un jeune premier fait pour la comédie de genre, la petite comédie factice, de vouloir, un beau jour, par caprice, aborder le répertoire classique. Là apparut avec trop d'évidence le manque absolu de toute étude préalable. Mais, en revanche, que de dons exquis, quelles trouvailles originales lorsqu'il se livrait à ses propres instincts et à ses inventions que je qualifierais de géniales, oui, messieurs, de géniales, si elles n'avaient pas été si désordonnées !

« D'ailleurs, comme il savait élégamment costumer ses rôles ! Quelles coupes savantes dans ses habits ! Et comme avec vérité on a pu dire, par malice peut-être, que le meilleur de son talent il le devait à son tailleur ! Comme s'il était facile, messieurs, d'associer un tailleur à nos bravos !

« Tous ces souvenirs de triomphe, tous ces noms de victoires, Jean-Jacques Panazol avait voulu les faire tenir dans cette liste marmoréenne qui resplendit sur son tombeau. Mêlant à ces fantômes de la gloire le flambeau et la fumée de l'amour, il a voulu lui-même, par un touchant souci de sa propre renommée, graver dans la pierre la liste de ses succès. Peut-être y a-t-il des rôles que la postérité effacerait de cette stèle. Oui, sans doute. Mais ce n'est pas à nous d'y toucher. Le Temps seul peut gratter les

inscriptions des hommes. Lorsqu'il s'agit d'un ami, de sa gloire et de sa vanité, nous devons avant tout les respecter.

« Et c'est pourquoi, conclut Maurevel, sans prolonger plus longtemps l'étude d'une carrière honorée, je me contenterai de donner à celui que nous avons perdu le souvenir ému et profondément sincère et les larmes de ceux qui lui survivent. Adieu, Panazol ! Au revoir, toi qui fus avant les inévitables rides le modèle des jeunes premiers ! A bientôt, mon vieil ami ! »

Là-dessus, Maurevel essuya du revers de sa manche une larme qui se perdit dans la fourrure d'astrakan et, roulant les feuillets qu'il avait lus, rentra parmi les spectateurs groupés autour de la fosse en quêtant du regard une approbation qui ne venait point.

— Mais ce n'est pas une oraison funèbre, c'est un éreintement, disait Duverdy.

— Il a mis du vinaigre dans son eau bénite, faisait Irène Gauthier.

J'étais stupéfait, moi. Pauvre Panazol ! La voilà donc, ton apothéose ! Il en entendait de sévères, ton mausolée ! Je regardais le neveu du mort, un gros garçon rougeaud, pataud, venu de province. Il remerciait Maurevel. Il trouvait que Maurevel avait bien parlé de son oncle. Il n'avait pas compris. Ah! les héritiers!

Nous échangions des regards navrés, les vieux et moi. Mais ce fut bien pis lorsque, parlant au nom de la Société des artistes dramatiques, le petit Valbousquet s'avança vers la tombe.

Il était plus pâle encore que tout à l'heure, ce petit Valbousquet, atrocement ému, et on ne voyait plus que son long nez, rouge et pointu, dans son visage ovale. Sa figure blême sortait d'un foulard de soie blanche, comme le visage de Pierrot de sa collerette. Il s'avança en faisant *hum! hum !* pour assurer sa voix et, fouillant dans la poche de son pardessus, il en retira un rouleau de papier qu'il déplia machinalement, la lèvre relevée par un rictus de malaise.

En le dépliant, ce papier, le pauvre garçon tremblait comme la feuille.

« — Il ne pourra pas lire, dit quelqu'un derrière moi, il ne pourra pas. »

Valbousquet ne regardait même pas son papier ; il roulait autour de lui des yeux agrandis, comme un débutant qui interroge, étranglé d'angoisse, une salle prête à le dévorer. Il tardait même un peu trop à prendre la parole, et l'on commençait à battre des

pieds dans la terre humide. Mais brusquement Valbousquet se résolut à parler et, jetant les yeux sur son papier déroulé :

— Qui je suis? s'écria-t-il... Qui je suis?... Vous ne le voyez donc pas? Je suis le Dictionnaire... Parfaitement! Le *Dictionnaire de l'Académie !*

Quoi? Comment? Qu'est-ce qu'il disait? Valbousquet n'avait pas plutôt prononcé ces paroles que nous nous entre-regardions, d'un air stupéfait.

Le Dictionnaire! Valbousquet devenait donc fou? Le *Dictionnaire de l'Académie?* A propos de Panazol, de notre camarade Panazol? Nous ne savions plus que penser. Un obus, oui, un obus, tombant là, au milieu de nous, ne nous aurait pas rendus plus stupides.

Et Valbousquet continuait :

— Ah! on ne m'achève pas souvent! Mais il faut tout dire; quand je suis fini, on me recommence. Je suis le *Dictionnaire perpétuel*, le *Dictionnaire éternel*, le *Diction*...

Mais Valbousquet s'arrêta tout à coup, se frappa le front violemment, le cogna, de ses doigts rageurs, à y amener une large tache rouge et s'excusant avec un grand cri :

— Pardon! Oh! je vous demande pardon! Je me suis trompé!... Ah! c'est insensé!... Pardonnez-moi! Je vous demande pardon, mesdames et messieurs!... C'est mon rôle, ce n'est pas mon discours, c'est mon rôle!...

Valbousquet s'était trompé de poche. Il venait de déplier, au lieu de l'adieu à Panazol qu'il avait rédigé, un des rôles qu'il répétait dans la revue des Folies-Dramatiques, où il jouait à la fois le *Dictionnaire de l'Académie*, le *Microbe* et le *Phonographe*. Et maintenant il avait beau parler du talent de Panazol, des vertus de Panazol, de l'exemple donné par Panazol, on ne l'écoutait plus. Il était coulé, fini comme orateur, Valbousquet. On ne devait plus l'appeler désormais que le *Petit Dictionnaire*.

Duverdy, derrière moi, disait :

— Tout de même, cette erreur-là, c'est divertissant, c'est drôle, c'est du bon théâtre!

— Et c'est moins méchant que le petit papier de Maurevel, répondait Irène Gauthier. Quelle potence, ce Maurevel!

Voilà pourtant comment on a enterré Panazol, le pauvre Panazol, un bon ami, une de nos gloires!

J'avais, tandis que Valbousquet parlait, entendu çà et là des

rires — étouffés par le respect du cimetière. Mais il s'en était fallu de peu qu'on n'emplît d'éclats joyeux, de fusées de gaieté, ce coin de Montmartre, comme on en avait rempli l'omnibus funéraire. Drôle d'enterrement! Valbousquet avait beau sombrer sa voix, dire avec des chevrotements attendris des « Adieu, cher et vénéré maître ! » on ne l'écoutait pas, on ne le voyait plus que sous les traits du personnage de revue : « Qui je suis ? Je suis le Dictionnaire ! »

Nous jetâmes le coup de goupillon à la fosse ouverte, et nous défilâmes devant le neveu qui ne connaissait pas un seul d'entre nous et nous regardait avec la défiance hargneuse qu'ont les bons bourgeois pour les gens de théâtre.

Et, pour finir, nous allâmes, dans le voisinage, voir les tombes : celles de Régnier, de Samson, de Lockroy, de Laferrière... Il en est beaucoup, de ceux d'autrefois, qui dorment là-bas, sous les pierres grises. On ne va pas les visiter souvent, mais, quand l'occasion se présente, on en use.

En partant, j'offris mon bras à Irène Gauthier, qui marchait difficilement à cause de ses rhumatismes.

— Vois-tu, me dit-elle, quand je m'en irai, je ne veux pas de ces flots d'éloquence!... Porte-moi seulement, si tu me survis, mon vieux Brichanteau, un bouquet de violettes de deux sous! Ça vaut mieux que tout ça!... Ce pauvre Panazol !

Il l'avait aimée, je crois. Elle l'avait aimé, peut-être.

A la porte du cimetière, elle me dit encore :

— Je te quitte. C'est l'heure de la répétition. Moi aussi, je suis de la revue des Folies, comme cet imbécile de Valbousquet!

Je regardai la vieille femme, grosse, écrasée, bouffie, tremblotante, avec des cheveux blancs, tachés de jaune.

— Oui, me dit-elle, comprenant ce que je pensais. Je suis de la pièce. Mais je ne joue pas : je suis essayeuse. On vit comme on peut : je suis costumière! Qu'est-ce que tu veux, mon pauvre vieux ? Ça vaut encore mieux que d'être ouvreuse ou chiffonnière !

Et elle remonta dans l'omnibus funéraire en donnant au cocher l'adresse des Folies-Dramatiques. Il était aux invités pour toute la journée, l'omnibus funéraire. Le neveu de Panazol avait payé d'avance.

Pauvre Panazol!... Je suis de l'avis d'Irène Gauthier : quand on m'enterrera, on ne fera pas de discours sur ma tombe ou on

se contentera de lire (sans se tromper de papier) celui que j'aurai composé moi-même. C'est plus sûr !

Mais, attendez : il restait à Panazol une dernière humiliation posthume à subir. Comme j'allais quitter le seuil du champ des morts, un nouveau convoi arrivait — un char quelconque, avec les fleurs banales et les tentures réglementaires — et, quand il l'aperçut, le gardien du cimetière fit entendre un signal avec un sifflet porté à ses lèvres.

Ce bruit strident, qui déchira l'air, me frappa au cœur. Et, instinctivement, monsieur, me tournant vers les allées que nous venions de quitter et cherchant du regard, à travers les arbres et les tombes, la place lointaine — et invisible — où reposait notre camarade disparu, mon indignation se traduisit par ce cri qui fut la meilleure des oraisons funèbres, la protestation du cœur d'un vieil ami :

— Mon pauvre Panazol ! C'est la première fois qu'on te siffle !

Seulement, comme elle est vraie, la pensée de Shakspeare que je détaillais de ma voix la plus profonde dans *Hamlet*, en jouant Gonzague :

Oh! la réalité trahit toujours le rêve,
Et, contraire à nos vœux, notre destin s'achève
En ce monde changeant où, sans exagérer,
Les larmes savent rire et les rire pleurer!

Ce qui signifie, en simple prose, que le vaudeville est bien près du drame dans notre existence de fous errants et que l'opérette à chaque pas y coudoie la tragédie. Voilà.

Jules Claretie,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)





ROLANDE ET ANDRÉE[1]

(Suite et fin.)

---

22 mars.

Il part ce soir, je l'ai exigé.

Depuis trois jours, je ne vivais plus, tant j'avais peur de le voir trahir l'énivrante joie dont son âme est pleine. Je ne pouvais faire un pas dans ma maison sans le rencontrer à toute heure, tantôt ici, tantôt là, cherchant mes yeux comme pour y trouver la confirmation des aveux qu'il m'a déjà arrachés et s'ingéniant à profiter des rares instants de la journée où je suis seule pour se glisser chez moi ou pour me jeter au passage, dès qu'il pouvait me saisir une minute, le cri de sa passion, me prendre les mains et même m'étreindre, au risque d'être surpris par quelqu'un de ceux qui nous entourent.

Je ne pouvais plus songer sans frémir à ses imprudences et, d'autre part, je redoutais qu'à l'air de mon visage, à mon agitation, mon mari devinât ce que Robert est devenu pour moi. Rolande même me faisait peur. Il me semblait que son regard, en se fixant sur le mien, prenait une expression de mépris, de douleur et de raillerie. En un mot, je me sentais devenir folle d'effroi.

Quand j'ai demandé à Robert de partir, il a d'abord protesté et refusé du ton le plus décidé. J'ai dû le prier, le supplier et, enfin, lui promettre d'aller bientôt à Paris :

— Là, dit-il, il nous sera plus facile de nous voir librement que cela ne se peut ici où, par la force des choses, nous sommes soumis à l'incessante surveillance des uns et des autres.

Il se propose de nous arranger une vie délicieuse et mystérieuse. Il affirme que nul ne pourra y pénétrer ni la soupçonner. Tous les jours, il viendra de Versailles pour me voir, à moins que je n'aille l'y trouver.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier, 10 et 25 février et 10 mars 1897.

J'ai donc promis que je serais bientôt près de lui ; mais je ne sais comment je tiendrai. Quelle comédie vais-je être encore obligée de jouer pour obtenir d'Armand que nous nous installions à Paris dès maintenant, alors que nous avions tout combiné pour rester ici jusqu'à l'hiver et que l'hôtel de Gacé, encore livré aux ouvriers, ne sera pas habitable avant cette époque ? Quelle raison donnerai-je pour justifier mon soudain caprice ? Il faudra bien que j'en trouve un cependant, car, si je ne me hâte de suivre Robert, nulle puissance au monde ne pourra l'empêcher de revenir, ne fût-ce que pour quelques heures et dût-il s'exposer à périr pour arriver jusqu'à moi.

Enfin, il part ; je vais respirer. Quand je le saurai loin, l'inquiétude que me cause sa présence se dissipera sans doute et je vivrai plus en repos ; oui, plus en repos, mais combien triste de ne l'avoir plus là sous ma main, de ne plus entendre sa voix et de ne plus le voir apparaître à l'improviste tout resplendissant de son bonheur ! Du moins, nous avons la ressource de nous écrire. Je pourrai lui adresser très librement mes lettres et j'ai tout combiné pour recevoir les siennes avec sûreté.

7 avril.

Vivre ainsi que je vis, loin de ce que j'aime, est le pire supplice. Je ne sais comment j'y résiste. A force d'habiletés, de ruses, j'avais obtenu d'Armand qu'il nous conduirait, Rolande et moi, chez la cousine d'Ambérieu. Tout était arrêté, le jour du départ fixé, lorsqu'une affaire à laquelle je n'ai pas compris un traître mot, bien qu'il me l'ait expliquée, a tout à coup dérangé nos plans en le retenant ici.

J'ai cru d'abord que ce contretemps était pour un bien. Armand nous engageait à partir sans l'attendre. Il serait venu nous rejoindre un peu plus tard. Je me suis vue à Versailles sans lui, libre d'aller, à mon gré, retrouver Robert. Mais c'était trop beau. Rolande s'est refusée à quitter son père, à le laisser seul ; et, comme elle restait, j'ai dû rester aussi.

Je maudis le ciel et les hommes. J'ai écrit à Robert des lettres désespérées ; j'en reçois de lui qui me déchirent le cœur ; il me veut, il m'appelle, se plaint de mon peu d'empressement à me réunir à lui ; il va jusqu'à douter de mon amour et ses reproches me mettent hors de moi.

Si je m'écoutais, je partirais. Mais je songe au péril que ce coup de tête nous ferait courir à tous deux, au scandale, aux

orages qui en seraient la suite et je n'ose tenter de briser mes chaînes.

Il ne faudrait pas cependant que cette situation se prolongeât ni qu'on me poussât à bout. J'ai besoin, un besoin impérieux, de revoir Robert. Si je suis empêchée de voler vers lui, rien ne m'empêche de lui ordonner de venir. Cet ordre, j'en suis sûre, il le souhaite et il l'attend. Je n'ai qu'un signe à faire et il accourra.

Lorsque nous nous séparâmes, il y a quinze jours, il me dit :

— Si vous ne venez pas, c'est moi qui viendrai. Je peux arriver au château, la nuit, sans être vu, pénétrer dans votre appartement, par le dehors, grâce aux treillages qui montent le long des murs et en sortir de même.

Je me récriai ; je lui fis prendre l'engagement de ne jamais recourir à ce moyen dangereux et romanesque. Mais au fur et à mesure que s'est accrue mon impatience de le revoir, il m'est arrivé d'aller examiner ces treillages et m'assurer de leur solidité. Les escalader n'est qu'un jeu pour un homme vigoureux et hardi.

9 avril.

Une lettre que j'ai reçue de lui m'a remplie d'une audace dont je ne me savais pas capable. Je lui ai écrit de venir. Il n'y a plus à reculer maintenant. Quoi qu'il advienne, je l'aurai voulu.

XVII

CAHIER DE ROLANDE

19 mars.

Quelle nuit ! Ai-je rêvé ? Suis-je vivante ? Est-ce sur moi, sur père, que le malheur s'est déchaîné avec tant de violence ?

Je voudrais en douter encore, me convaincre que je suis la proie d'un cauchemar affreux. Mais le désordre et l'affolement qui règnent autour de moi, les visages consternés des domestiques, ce cadavre sanglant que j'ai vu dans la chambre d'Andrée, encore tout grimaçant d'une brève agonie, père arrêté, les interrogatoires des magistrats et enfin, dans une grange des communs où j'ai pu cacher M. de Lussan attendant que j'aie trouvé le moyen de le faire fuir, tout me ramène sans cesse à la cruelle réalité.

Je ne l'avais pas prévu. Rien ne m'y avait préparée. Elle n'en est que plus effroyable. Qu'allons-nous devenir si Dieu ne nous vient en aide?

La journée d'hier se passa comme de coutume. Parti le matin pour le Mans où il avait affaire, père ne fut de retour que vers la fin de l'après-midi. Andrée, après être restée avec moi durant quelques heures, venait de rentrer chez elle, se plaignant d'un de ces malaises auxquels elle était sujette et résolue, dit-elle, à se mettre au lit.

Père alla, dès son retour, prendre de ses nouvelles. Il me rejoignit ensuite dans la nursery où je gardais mon petit frère endormi pendant que sa nourrice dînait. Nous restâmes ensemble assis auprès du berceau, causant à demi-voix. Il me sembla que père était plus triste, plus préoccupé que de coutume. Mais, déshabituée, depuis ces derniers temps, de le voir sourire, je ne m'inquiétai pas trop de son attitude morne et pensive.

Je m'efforçai seulement de le distraire, en lui faisant remarquer combien notre Roland était beau dans son sommeil. C'est à peine s'il daignait le remarquer. Lorsque, la nourrice étant remontée, nous dûmes descendre pour nous mettre à table, il n'eût pas même embrassé son enfant si je ne lui avais observé qu'il lui devait un baiser.

A table, je ne parvins pas à lui arracher quatre mots. Ce ne fut qu'au moment de nous séparer pour rentrer chacun chez nous qu'il parla sans que je l'eusse interrogé.

En me pressant dans ses bras avec une rare et tendre effusion, il me dit :

— Bonsoir, bonsoir, ma chérie.

Je remontai tristement; je lus durant quelques instants et, ma prière faite, je me couchai.

Il y avait une heure à peine que je sommeillais lorsque, tout à coup, je fus tirée de ma somnolence par la détonation d'une arme à feu qui retentit bruyamment sous les vieilles voûtes du château.

Surprise par ce fracas dont je ne devinai pas d'abord les causes, je restai effarée, immobile, la durée d'une seconde. Alors, une nouvelle détonation, pareille à la première, se fit entendre. Cette fois, je devinai que le bruit venait de la chambre d'Andrée.

Je fus debout d'un bond et si vite habillée que je ne parviens pas à comprendre encore comment j'ai pu me vêtir en si peu de temps. Je pris un bougeoir et m'élançai dans le corridor qui des-

sert les chambres, impatiente d'entrer dans celle d'Andrée.

J'allais en franchir le seuil lorsque père en sortit, tête nue, défiguré par la pâleur, la fureur dans les yeux, et les pans de sa redingote déboutonnée flottant autour de lui. Dans sa main droite, il brandissait un revolver.

Je voulus l'arrêter ; mais il me repoussa sans m'avoir reconnue. Je l'appelai ; il ne me répondit pas. Il se jeta dans l'escalier et en descendit quatre à quatre les degrés, se parlant à lui-même, d'une voix étouffée et bégayante. Ces seuls mots m'arrivèrent :

— Je crois que j'ai manqué l'autre.

Pressentant quelque drame terrible, je poussai violemment la porte de la chambre d'Andrée et j'y entrai. Le spectacle qui s'offrit à mes regards m'épouvanta. L'une des croisées était grande ouverte. Par cette baie entrait à flots la lumière de la lune que j'apercevais rayonnante et blanche dans un ciel constellé.

Sous cette lumière, la chambre était aussi vivement éclairée qu'en plein jour. Sauf un fauteuil renversé près de la croisée, elle n'eût rien présenté d'anormal si, horreur des horreurs, ne se fût trouvée gisante sur le tapis, au pied du lit, la malheureuse Andrée, dans l'immobilité de la mort.

De son front, où s'ouvrait une plaie béante, un filet de sang déjà coagulé rayait sa figure et son cou d'une large traînée rouge et souillait de son éclat sinistre la blancheur du peignoir en laine dont elle était vêtue.

Sans doute, elle avait été frappée debout. Dans sa chute, ses cheveux s'étaient défaits. Leur masse soyeuse et cuivrée couvrait le sol autour de sa tête fracasssée qui y reposait comme sur un coussin. Les yeux démesurément ouverts, elle gardait sur ses traits décomposés une expression de terreur que la mort n'avait pas encore effacée.

Je me précipitai sur elle, l'appelant, m'emparant de ses mains, m'efforçant de la soulever. Mais sa bouche ne s'ouvrit pas; son buste et ses bras retombaient inertes. Alors seulement, je compris qu'elle ne vivait plus.

Andrée morte et tuée par son mari, était-ce possible? Pourquoi l'avait-il frappée? De quelle faute avait-il tiré vengeance? Je m'interrogeai en vain. Père seul, à défaut d'elle, aurait pu me répondre et il n'était plus là! Rien dans cette salle silencieuse ne m'apprenait ce que je cherchais savoir.

Brusquement, la femme de chambre d'Andrée entra, suivie de

deux ou trois domestiques. Éveillés eux aussi par le bruit des détonations, ils s'étaient hâtés d'accourir. Ils m'entourèrent affolés, gémissants. J'entendis l'un d'eux dire à demi-voix qu'il venait de voir M. le marquis sortant du château, une arme à la main.

— C'est assurément lui qui a tiré sur Mme la marquise, observa la femme de chambre.

— Mais, pourquoi? Pourquoi? demandai-je. Et comme elle se taisait, je repris, suppliante : — Dites-le moi si vous le savez.

Je la vis porter ses regards sur la fenêtre ouverte. Puis elle répondit :

— Je suppose que Mme la marquise n'était pas seule ; elle se sera laissée surprendre.

Le voile qui me cachait la vérité se déchira et j'y vis clair. Père, victime d'une trahison odieuse, lavant dans le sang d'Andrée son honneur outragé ! Ah ! pauvre père, de quelle compassion tendre l'enveloppa mon cœur! Comme je le plaignis en ce moment ! Comme je l'aimai et comme je me promis de rester près de lui toujours, de le consoler et de m'efforcer de guérir son âme meurtrie.

Et du même coup, je songeai à mon frère, à ce cher innocent qui dormait paisible à quelques pas de nous et, maintenant, n'avait plus que moi. Et je les associai père et lui dans la prière que j'adressai au ciel pour celle qui gisait là. En cette minute, m'apparut avec une intensité saisissante, dominant l'émotion qui me secouait, le double devoir que me créait ce drame de famille qui rendait père veuf et Roland orphelin.

Ces pensées me traversaient rapidement l'esprit. La voix de la femme de chambre y coupa court. S'adressant aux autres domestiques et croyant que je ne l'entendais pas, elle continuait :

— Celui qui était avec Mme la marquise s'est probablement sauvé en sautant par la fenêtre; c'est lui que M. le marquis poursuit.

— Je vous entends, m'écriai-je. Qui soupçonnez-vous ?

— Je ne sais qui accuser, me répondit-elle.

Nous en étions tous au même point. Qui soupçonner ? Qui accuser ? Il n'y avait au château aucune personne étrangère et nous eûmes presque aussitôt la conviction que le complice d'Andrée nous était inconnu. Au reste, je ne me souciais déjà plus de le découvrir. A quoi bon ? Ce qui pressait davantage, c'était d'empêcher un nouveau meurtre. Je n'avais plus que ce but en vue. Je

laissai les gens autour de leur maîtresse et courus à la poursuite de père. Une minute après, j'étais sur le perron, fouillant des yeux, à la faveur d'une nuit claire, le parc désert. A l'extrémité de la pelouse, c'est-à-dire assez loin de moi, je vis père aller et venir au seuil des avenues qui s'ouvrent en cet endroit, comme s'il eût été embarrassé pour s'engager dans l'une ou dans l'autre.

J'allais me diriger vers lui quand les aboiements de notre chien de garde s'élevant sur ma droite du côté des écuries me firent tressaillir et m'attirèrent. Convaincue que « l'homme » était là, c'est là que j'allai d'abord. Mon instinct ne m'avait pas trompée. De loin, une haute silhouette adossée au mur des communs frappa mes regards. Le chien la tenait en respect, en aboyant férocement. J'approchai, et comme à mon appel, notre fidèle gardien revenait vers moi, je criai :

— Qui êtes-vous ?

— C'est moi, mademoiselle.

Je reconnus en même temps la voix et l'homme à qui elle appartenait. C'était M. de Lussan.

Comment décrire ce qui se passa en moi ? Je ne m'en souviens plus ; je ne me souviens que du cri douloureux qui me fut arraché par l'effroi, l'indignation, la surprise quand je vis l'auteur de nos maux. Je ne songeai même pas à lui demander comment et quand il était arrivé, ni par quel moyen il s'était introduit dans le château à notre insu.

Quant à sa culpabilité, quant à sa part dans les causes de notre malheur, il ne me vint pas à l'idée d'en douter, bien qu'il ne me les avouât pas. Rien qu'à son accablement, je le devinai coupable et il me fit horreur. J'eus honte d'avoir cru naguère qu'il était digne de ma confiance et de ma tendresse.

— Vous, monsieur, vous ? lui dis-je irritée.

Je m'attendais à l'entendre s'excuser, gémir, exprimer un repentir, d'amers regrets. C'est une question qui sortit de ses lèvres tremblantes :

— Elle est morte, n'est-ce pas ? bégaya-t-il.

— Oui morte, tuée par vous, par vous, accentuai-je, qui, dans le péril où vous l'aviez mise, l'avez abandonnée.

— Je pensais la sauver, s'écria-t-il. Quand nous avons été surpris, elle m'a supplié de fuir. Peut-être son mari, en la trouvant seule, croirait-il s'être trompé. Cette considération m'a déterminé à lui céder quoique j'eusse résolu de rester, de la défendre et de

donner ma vie pour elle. Mais je vais expier mon obéissance en me présentant à votre père.

Cette menace me fit bondir, et comme il voulait passer, je lui barrai la route :

— Vous ne passerez pas. Assez de sang ! Cette maison ne sera pas souillée d'un nouveau meurtre.

Mais, loin d'obéir, il s'exaltait, répétant :

— Puisque je n'ai pu sauver Andrée, je dois mourir ; je le dois et je le veux. Si, lorsqu'on connaîtra les circonstances de sa mort on me revoyait vivant, on m'accuserait comme vous venez de le faire, mademoiselle ; on me tiendrait pour un lâche ; on dirait, comme vous, que je l'ai abandonnée et je serai déshonoré.

— Ce sera votre châtiment, lui criai-je. Fuyez, monsieur. En suivant la route par laquelle vous êtes venu, vous serez à Aubigné avant le jour pour prendre le premier train qui y passera.

Mais, il résistait encore :

— Je ne peux abandonner votre père à ses juges ni me soustraire à sa vengeance. Mon témoignage lui est nécessaire. Quand je l'aurai fait acquitter, s'il exige la réparation que je lui dois, je serai à ses ordres. Ma conduite autrement serait indigne d'un honnête homme.

Sa résistance m'exaspérait. Je redoutais que père nous surprît, qu'il tuât M. de Lussan comme il avait tué Andrée. Alors, je m'élançai vers ce malheureux, je le saisis par le bras et lui montrant sous les arbres un large sentier qui conduisait à la route :

— Ni père ni moi ne voulons de votre secours, lui dis-je avec véhémence. Hâtez-vous de disparaître. C'est le seul service que vous puissiez nous rendre à nous et au fils de l'infortunée dont vous avez causé la mort.

Cette fois, il resta silencieux. J'en conclus qu'il se résignait à m'obéir. Nous nous tenions en face l'un de l'autre comme des gens qui n'ont plus rien à se dire. Brusquement, d'une voix étouffée, il me jeta un adieu et s'enfuit. Il suffit de quelques minutes pour que sa silhouette et le bruit de ses pas se perdissent dans la nuit.

Rassurée par son départ, je me retournai et courus à la rencontre de père qui revenait maintenant du côté du château.

Quand nous nous abordâmes, je me jetai dans ses bras.

— Ah ! père, père, qu'avez-vous fait ?

Il s'arrêta et ses yeux, comme détournés d'une vision qui les

eût retenus au loin, s'abaissèrent sur moi. Ma présence semblait le surprendre et, soudain, le rendre à lui-même.

— C'est toi, mon enfant, répondit-il.

Sa voix se fondit dans un sanglot. D'un mouvement spontané, il me serra contre son cœur, je sentis sur mon front une pluie de baisers ardents et tendres. En ces instants de détente, nous mêlâmes nos larmes, tandis que, secouée par ma douleur, je ne pouvais que répéter :

— Qu'avez-vous fait?

Brusquement il se redressa, m'écarta de lui et reprit :

— J'ai châtié une grande coupable; je me suis vengé. Par malheur, son complice m'a échappé. Oh! mais, je le retrouverai; je saurai bien qui il est, et alors...

— Vous ne le connaissez donc pas?

— Comment le connaîtrais-je, le misérable? Il s'était introduit à mon foyer par la ruse, et au moment du danger il s'est enfui! De la fenêtre par laquelle il venait de sauter dans le parc, j'ai tiré sur lui sans l'atteindre. Il a disparu avant que j'aie pu voir son visage.

Ainsi, comme nous tous, il ne savait qui soupçonner. Je bénis cette circonstance. Elle me permettait d'espérer qu'un nouveau meurtre ne viendrait pas s'ajouter au premier et que si je parvenais à faire évader M. de Lussan, père ignorerait toujours quel était l'auteur de l'outrage qu'il avait déjà puni dans la personne de sa femme.

— Êtes-vous sûr qu'elle eût mérité ce châtiment? demandai-je.

— Mais, puisque j'ai aperçu son complice, te dis-je! De nouveau, il s'attendrit : — Pardonne-moi de souiller ton âme en t'entretenant de ces infamies.

— Oh! vous pouvez parler, répliquai-je; je puis tout entendre. Je ne suis plus une enfant. Et puis, en quelques minutes, j'ai vieilli de vingt ans.

— Tu dois alors comprendre que j'étais dans mon droit.

— On n'est jamais dans son droit quand on tue, père... Peut-être, d'ailleurs, quoique vous en disiez, vous objectera-t-on que vos soupçons n'étaient pas fondés, que vous vous êtes trop pressé de juger sur des apparences.

— Des apparences! fit-il avec emportement. Tiens, regarde. Il tirait de la poche de son veston des fragments de papier froissé. — Voici les débris de la lettre par laquelle cet ennemi de mon



Ce cadavre sanglant que j'ai vu dans la chambre d'Andrée. (Page 658.)

honneur annonçait son arrivée pour ce soir. Elle n'est pas signée cette lettre; l'écriture m'en est inconnue. Mais elle était adressée à la malheureuse et ne laisse aucun doute sur sa culpabilité. C'est par ces lambeaux informes que mon infortune m'a été révélée. Andrée avait cru les anéantir et le hasard me les a fait trouver. A défaut de complice, si je ne le découvre pas, ils constitueront une justification et ma défense devant mes juges.

Les juges ! je n'y avais pas pensé. En entendant père me parler d'eux, j'éprouvai des angoisses nouvelles. Des événements redoutables allaient maintenant se succéder : l'intervention de la justice, l'arrestation du meurtrier, les interrogatoires, le procès et peut-être un arrêt inexorable contre l'honnête homme qu'avait aveuglé et poussé à bout sa légitime colère. Ces perspectives accrurent ma terreur. Je me vis seule au monde, séparée de père pour longtemps, peut-être pour toujours. Accablée, défaillante, je laissai éclater mon désespoir.

Ce fut père qui entreprit alors de m'apaiser en me prodiguant avec ses caresses des paroles réconfortantes. Il m'expliqua que, contrairement à ce que je croyais, il avait agi dans la plénitude de son droit. Quoique la loi réprouvât l'action dont elle lui demanderait compte, elle l'excusait en certains cas qu'elle a prévus. Pour être acquitté, il lui suffirait de prouver qu'il s'était trouvé dans un de ces cas.

— Et la preuve est facile, ajouta-t-il. Je la tiens là dans cette lettre en morceaux, sans compter les chances qui me restent de découvrir le complice. Quand il aura fait l'aveu de son crime, tous les hommes de cœur m'approuveront et me pardonneront le mien.

Nous revenions ensemble vers le château, à pas lents, tandis que, s'exaltant de plus en plus, il plaidait sa cause avec une véhémence où passaient, dans l'accent, les échos de sa colère et les éclats de sa douleur. Cependant, peu à peu, il s'apaisa.

En rentrant après cet entretien, il voulut monter dans la chambre d'Andrée et veiller à ce qu'on étendît sur son lit la pauvre morte. Autour d'elle, il fit mettre des fleurs, des flambeaux allumés, entre ses mains, un crucifix.

Puis, il reçut notre curé, qui était accouru à la première nouvelle de l'événement, et s'entendit avec lui pour les obsèques d'Andrée, qui auront lieu demain, si la justice n'en dispose pas autrement, enfin il ordonna à ses gens d'aller quérir le maire, le

juge de paix et le brigadier de gendarmerie. Il entendait se mettre sous leur surveillance en attendant que les magistrats du Mans vinssent procéder aux formalités judiciaires.

Ces messieurs sont arrivés ce matin. Père a subi un premier interrogatoire. Il avait prévu les questions qui lui seraient posées et préparé des réponses évasives en lesquelles il s'est obstinément enfermé. Tout en avouant que sa femme s'était fait un jeu de provoquer ses soupçons et sa jalousie et que, bravé par elle, il n'avait pu contenir sa colère, il n'a rien dit qui fût propre à incriminer Andrée.

Les magistrats, lorsque, ensuite, ils m'ont interrogée comme témoin, semblaient convaincus que père leur a caché la vérité. J'ai fait comme lui, je ne l'ai pas confessée. Nos domestiques ont pu sans mentir déclarer à mon exemple qu'ils ne savaient rien. Les procès-verbaux dressés aussitôt marquent notre attitude à tous. Ils constatent que l'accusé s'est obstiné à faire le mystère autour des véritables mobiles de sa conduite et que s'il a tué sa femme parce qu'il la soupçonnait, il n'a pu dire ou n'a pas voulu dire avec qui elle le trompait. Ils ajoutent qu'il ne ment pas en affirmant n'avoir pas vu le complice. Personne, d'ailleurs, ne l'a vu et ne le connaît.

Quand j'ai signé mon interrogatoire, le magistrat qui m'a tendu la plume m'a adjuré de ne rien taire de ce que j'ai pu savoir :

— C'est votre devoir de nous éclairer si vous le pouvez, mademoiselle. L'intérêt de votre père vous le commande aussi. S'il est prouvé que sa victime était coupable, son acquittement est certain. Dans le cas contraire, la loi lui sera appliquée dans toute sa rigueur.

J'ai dû me raidir, me dominer pour ne pas prononcer les mots révélateurs qui se pressaient sur mes lèvres. J'ai songé à mon frère, à la nécessité de ne pas condamner à la honte la mémoire de sa mère, la femme qui a porté notre nom et j'ai répondu que je n'avais rien à ajouter à ma déposition. Mais, après avoir signé, j'ai courbé le front et laissé couler mes larmes.

Du reste, je n'avais pas épuisé les émotions que me réservait cette sinistre journée. Les formalités judiciaires accomplies, les juges avaient un dernier devoir à remplir, ils devaient arrêter l'auteur du meurtre et le conduire au Mans où il sera détenu jusqu'au jour de son procès.

La courtoisie avec laquelle ils se sont acquittés de leur mission

n'en a pas atténué pour mon cœur si meurtri la cruauté. Quand ils ont invité père à les suivre, et quoiqu'il m'eût préparée à cette séparation, ma douleur a été portée à son comble. Assise dans le salon où nous étions tous réunis, le front dans les coussins du canapé sur lequel j'étais tombée défaillante, je gémissais et me lamentais.

Père a demandé un délai de quelques heures et la faveur de rester pendant ce temps seul avec moi. Il a été fait droit à sa prière. Nous sommes montés chez lui, et là, libres, livrés à nous-mêmes, sans témoins, sa tendresse s'est ingéniée à apaiser mon désespoir.

Tout ce qui pouvait ranimer mes espérances, il me l'a dit avec une effusion qui m'a réconfortée. Il affirme que le jury n'osera le condamner, que son silence même le défendra aux yeux de ses juges. Il sera encore défendu, à ce qu'il déclare, par la réputation de loyauté dont il jouit dans ce pays, par le souvenir des bienfaits qu'il y a répandus et des innombrables services qu'ont reçus de lui tant de gens, enfin par le prestige de notre famille qui vit ici depuis plusieurs siècles. Il aura des amis parmi les jurés; ils pèseront sur la délibération finale et la lui rendront favorable.

Si faible que soient ces chances, je m'y suis passionnément attachée et, à les envisager telles que père me les présentait, je suis parvenue à surmonter mon chagrin. Alors, il m'a fait part de ses désirs quant aux dispositions que je devais prendre durant son absence.

Il m'a montré une lettre qu'il a écrite cette nuit à Mme d'Ambérieu, pour la prier de venir me rejoindre afin que je ne sois pas seule au château. Il aurait voulu que j'y reste avec elle et Roland pendant la durée de l'instruction et du procès. Mais j'ai protesté. J'avais déjà résolu d'aller m'installer au Mans, en emmenant mon frère, afin d'être à même de voir père tous les jours dans sa prison. Sa volonté a dû céder devant la mienne. Il a modifié dans ce sens sa lettre à Mme d'Ambérieu. Notre cousine m'accompagnera au Mans. Mon frère et moi nous y vivrons près d'elle et père aura du moins, dans son infortune, le bonheur de voir et d'embrasser souvent ses enfants.

Le temps s'est passé bien vite en ces entretiens où j'ai retrouvé tout mon courage. Quand on est venu prévenir père que l'heure de se mettre en route avait sonné, j'étais résignée. Il m'a de nouveau pressée dans ses bras et, alors que nous allions être sé-

parés l'un de l'autre, il a pu se convaincre que mon énergie et ma confiance en Dieu sont à la hauteur de nos épreuves.

On lui a amené son fils. Il l'a pris, l'a couvert de baisers et de pleurs. Puis, en rendant à la nourrice le cher petit qui nous souriait en agitant les mains, il m'a dit :

— Je te le confie ; tu n'étais que sa sœur ; tu deviens sa mère. A toi, mon enfant, de veiller sur lui.

— Je me consacre à lui et à vous, ai-je répondu.

J'ai suivi père jusqu'au perron, où deux voitures attendaient. Il est monté dans la première avec le procureur de la république et le juge d'instruction. Le greffier qui les avait accompagnés et le brigadier de gendarmerie sont montés dans la seconde. J'avais redouté que père fût traité en criminel. J'ai su gré aux magistrats de s'être départis, en sa faveur, des rigueurs de la loi. Je les ai remerciés.

Ils m'ont fait alors remarquer qu'à l'heure où ils partaient et vu le temps nécessaire pour franchir les dix lieues qui séparent Gacé du Mans, ils n'arriveraient dans cette ville qu'à la nuit. Ils ont, à dessein, tout combiné ainsi, afin d'éviter à leur prisonnier les inconvénients d'une arrivée en plein jour et de le soustraire plus sûrement à la curiosité publique. Ces prévenances m'ont touchée plus que je ne puis l'exprimer.

Après le départ des deux voitures, je suis restée sur le perron tant que j'ai pu les suivre des yeux sous la longue avenue qui rejoint la grande route. Quand j'ai cessé de les voir, il ne me restait plus qu'à rentrer, ce que j'ai fait, triste, affreusement triste, l'angoisse dans l'âme.

Mes pas m'ont conduite vers l'appartement d'Andrée. En y pénétrant, j'ai été surprise et heureuse d'y trouver M. le curé, assis au chevet du lit. Il était venu là de lui-même, sans être appelé. Il m'a dit qu'il y passerait la nuit et que, demain matin, il présiderait à la mise au cercueil. En le remerciant, je lui ai offert de veiller avec lui. Il m'a refusé et objecté qu'après les émotions par lesquelles je venais de passer, j'avais besoin de repos.

— Laissez-moi ici, mon enfant, a-t-il ajouté ; allez dormir, si vous pouvez, afin d'être vaillante demain quand vous devrez assister aux obsèques.

J'ai déféré à cette invitation affectueuse. Mais avant de rentrer dans ma chambre, je suis allé embrasser mon frère, que dis-je, mon fils, oui, mon fils.

27 juin.

Père est acquitté et, par une sorte d'implicite accord entre l'accusation et la défense, le nom de la marquise de Gacé, bien qu'il ait été prononcé souvent au cours des débats, en sort sans être souillé. La culpabilité d'Andrée n'a pu être démontrée.

Le ministère public, renonçant à établir que père avait prémédité son crime, a posé la question d'homicide par imprudence. Mais le jury ne l'a pas suivi dans cette voie et, après une courte délibération, il a rapporté un verdict d'acquittement. Le président a prononcé sur-le-champ la mise en liberté.

Je me suis jetée dans les bras de père ; je l'ai entraîné hors de la salle des assises et, une heure plus tard, lui, Mme d'Ambérieu, Roland et moi, nous étions en route pour Gacé.

Pauvre père ! Comme sa détention, ses malheurs, ses tourments l'ont éprouvé, changé, défiguré ! C'est presqu'un vieillard ! Mais qu'importe, puisqu'il m'est rendu. Je vais pouvoir l'environner de mes soins, lui prodiguer ma sollicitude, ramener dans son corps épuisé la santé, dans son cœur et son esprit la sérénité, lui verser l'oubli dans les incessants témoignages de ma tendresse.

Je ne me marierai jamais. Je me dois à ce père adoré, à Roland et je me voue à eux, rien qu'à eux, de tout l'élan de mon cœur, sans rien regretter de ce que je leur sacrifie dans le présent et dans l'avenir.

Ernest DAUDET.



TABLE DES MATIÈRES

Du 4e volume (10 janvier au 25 mars 1897).

ROMANS

NOUVELLES, CONTES ET RÉCITS

POÉSIES

ÉTUDE MORALE

FANTAISIE HUMORISTIQUE

VARIÉTÉS ILLUSTRÉES

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

IMPRESSIONS DE VOYAGES

Le Gérant : F. Juven.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 58.3.97.